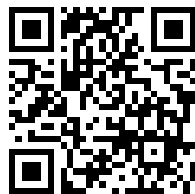

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







13.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES

DE

LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

ARCHIVES HISTORIQUES

REVUE

DE LA SAINTONGE & DE L'AUNIS

XIII



PARIS

A. PICARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 82

SAINTES

Mme Z. MORTREUIL, LIBRAIRE
RUE MACHASSERIAUX, 42

1893

DC611
S325R4
v.13

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JANVIER 1893. — REVUE DE LA PRESSE. — AVIS ET NOUVELLES : MM. Pellisson, W. Bouguereau, M^r Bonnefoy, M^r Henri Val-leau, Salneuve, le P. Levé, le pasteur Jean Welsch, un changeur à Rochefort en 1713, l'inventeur du vélocipède, les derniers moments d'Agrippa d'Aubi-gné, un cachalot à l'île d'Oleron, La Quintinie, le monument de Plumejeau, le tombeau d'Elie Vinet, le centenaire de Christophe Colomb. Conférences; sociétés savantes. — *Erratum.* L'inscription de la Barde. — **NÉCROLOGIE :** Barraud, Benjamin Bérauld, Noémi Béraud, Marguerite Chadeyras, Chavigner, Guérin, Marcellina Magistel, Martin, Mazières, Péponnet, Person, dom Piolin, Adélaïde de Saint-Légier, docteur de Vermont, Eugène Voix. — **MARIAGES :** André de Berranger et Gabrielle de Bretinauld de Méré; Edgard Combes et Sophie Butler; Emile Juin et M^{lle} de Gineste; Mas-Latrie et Yo-lande de Roumefort. — **VARIÉTÉS :** Thomas Portau, imprimeur à Pons en 1591; Catherine de Clermont-Dampierre; le Bayard huguenot, François de Lanoue; les *Salons* de Castagnary. — **LIVRES ET PÉRIODIQUES :** Derniers moments de Louis XVI; Actes du comité de salut public. — **QUESTIONS ET RÉPONSES :** Les Bigot; Fairholm et Luther; la ronde de sous-lieutenant; la comtesse de Blangy et M^{mes} Héry et de Croisille; Lecoq de Boisbaudran; Jean de Urbietta qui a fait prisonnier François I^{er}; le régiment de Cognac; M. de Vignemont; deux gentilshommes verriers à Courpignac; les Pelletan d'Archiac et le cœur de Louis XVII; les Desmontis, de Monty; les frères Guillery; Arnaud d'Es-piémont; les Grouchy; les du Quesne en Saintonge. — **BIBLIOGRAPHIE :** A-DU.

REVUE DE LA PRESSE

Ont publié le sommaire du numéro de novembre : *Le Progrès* du 9; *le Bulletin religieux* et la *Charente-Inférieure* du 12; la *Croix de Saintonge*, l'*Union*, le *Journal de Marennes* du 13; l'*Echo rochelais* du 16, le *Polybiblion* de décembre.

Le *Mémorial de Saintes* du 27 a reproduit l'article de M. le docteur Pineau, *Fouilles à la Motte de Virson*.

L'*Echo rochelais* du 26 novembre, sous ce titre, *Une légende*

finie, signale les articles sur le *Télémaque* à Fontcouverte, Dupaty à Bussac, et la fin héroïque du *Vengeur*.

L'*Echo rochelais* du 12 novembre reproduit la fin de l'article sur Le Terme à Marennes, ainsi que le *Conservateur* et la *Seudre*, de Marennes, du 20 : « Cette page émue vaut mieux à la mémoire de Le Terme que tous les hommages officiels qui lui ont été rendus le 9 octobre. »

Les *Tablettes* du 19 signalent, « entre autres études intéressantes, une notice sur les circonstances de la perte du *Vengeur*; on y trouve les noms des officiers, matelots et novices originaires de la Charente-Inférieure. »

La *Charente-Inférieure* du 23 novembre reproduit une grande partie de l'article *Le Vengeur*.

Le *Conservateur* et la *Seudre* de Marennes du 4 décembre extraient de la « toujours intéressante, curieuse et instructive *Revue de Saintonge* », une partie de l'article sur le *Vengeur*, y compris « un document historique, véritable page d'histoire locale », c'est-à-dire la liste de ceux qui montaient le vaisseau au 13 prairial. Il termine ainsi : « Eh bien, me direz-vous, et la dramatique et patriotique légende? — Que voulez-vous?... la vérité avant tout; et sur ce point M. Audiat est inflexible. »

Le *Journal de l'Ain* du 25 novembre a reproduit l'article *Le Vengeur* du *Bulletin* de juillet.

Le *Courrier de La Rochelle* du 24 novembre analyse le dernier numéro de la *Revue* et en extrait tout ce qui regarde La Rochelle : faits divers, noms des marins de La Rochelle qui montaient *Le Vengeur*, surtout les *Lettres de Catherine de Médicis*. Ce bon exemple que donne le *Courrier* devrait être imité par tous les journaux de la région. Ils trouveraient dans nos publications, comme il vient de le faire, un nombre considérable de faits aussi intéressants pour leurs lecteurs que les feux de cheminée, les chevaux échappés ou les chiens dému-selés.

Le *Moniteur de la Saintonge* du 13 a reproduit l'inscription de Pierre-Louis de La Rochefoucauld en ajoutant, ce que nous n'avons pas dit, parce que cela n'était pas vrai, que « le médaillon artistique est substitué à la plaque de marbre noir » — qui n'a jamais existé — « dont les lettres rongées par le temps n'indiquaient plus que des points dont il fallait rechercher le sens! » Ah !!!

Le *Bulletin de l'académie des muses antones* d'octobre a

reproduit, page 252, *La bataille de Taillebourg* par M. Edmond Maguier, publiée dans notre numéro de septembre.

L'*Intermédiaire de l'ouest* d'octobre a publié le sommaire du numéro de septembre.

AVIS ET NOUVELLES

M. Marcel Fonreau, à Paris, a envoyé pour le monument de Taillebourg, 5 francs.

Les tomes XX et XXI vont être mis en distribution.

La séance trimestrielle de la société aura lieu le 5 janvier, à 2 heures, au siège de la société. Ordre du jour : comptes de l'exercice 1892 ; communications diverses ; lectures ; admissions.

Par arrêté préfectoral du 24 octobre, M. J.-M.-Emile Pellisson, membre de la commission de peinture de la société des amis des arts de Cognac, a été nommé conservateur du musée municipal de cette ville. M. Pellisson, amateur d'art et collectionneur de vieille date, a largement contribué à la fondation du musée placé sous sa direction.

Le 8 janvier, aura lieu à Pons l'adjudication des travaux de démolition du fameux escalier (Voir *Bulletin*, VIII, 265) qui s'enroule autour de la tour « comme un rébus autour d'un mir-liton ». Il eut été peut-être mieux de le pas construire.

Dans une très intéressante étude sur *Les vieux souvenirs de la rue Neuve de Bordeaux* (*Actes de l'académie des sciences, belles lettres et arts*, vol. de 1890), M. Ch. Marionneau raconte l'anecdote suivante à propos des débuts d'une de nos célébrités modernes de la peinture, M. William Bouguereau : Vers 1841, le père de notre compatriote quittait La Rochelle et allait s'établir à Bordeaux, au n° 20 de ladite rue Neuve, pour continuer le commerce des huiles d'olive qu'y exerçait la maison Elisée Raba. Le jeune Bouguereau, commis chez son père, ne manifestait, paraît-il, qu'un goût très modéré pour le négoce, et les factures confiées à ses soins se couvraient d'illustrations, qui, bien qu'informes, témoignaient des dispositions natives de l'artiste. Ces premiers essais déplurent fort au père, qui, toutefois, finit par céder devant l'intention bien marquée de son fils d'entrer à l'école municipale de dessin et pria justement M. Marionneau de lui indiquer les démarches à faire à ce sujet. « Mais, ajouta-t-il sans confiance aucune dans l'ave-

nir rêvé par l'apprenti négociant, il est bien entendu que je ne veux pas en faire un peintre, parce que cela ne mène à rien. »

Peu après, le jeune William était admis à suivre les leçons de Jean-Paul Alaux, qui, largement secondé par les aptitudes de son élève, en a facilement fait le maître connu de tous et dont s'honore depuis longtemps l'école française.

DEUX ÉVÊQUES NOMMÉS, M. BONNEFOY ET M. VALLEAU

Les *Annales catholiques* du 30 novembre, puis le *Bulletin religieux* du 3 décembre, à propos de M. l'abbé Bonnefoy, curé de Neuilly sur Seine, et de M. l'abbé Valteau, curé de Saint-Pierre de Saintes, nommés, par décret du 26 novembre, évêques l'un de La Rochelle et Saintes, l'autre de Quimper et Léon, publient sur ces deux prélats une notice biographique.

François-Joseph-Edwin Bonnefoy, né à Lorgues (Var) le 27 février 1836, élève des séminaires de Fréjus et de Marseille, ordonné prêtre par l'évêque de Marseille Mazenod, le 8 septembre 1858, appartint quelque temps à la congrégation des oblats, puis fut forcé par sa santé de rester dans sa famille de 1863 à 1868. Il entra alors dans le clergé de Paris, comme vicaire de Saint-Ambroise, servit dans une ambulance pendant le siège, fut nommé vicaire à Saint-Germain des Prés, puis à la Madeleine où il resta 13 ans, puis 2^e vicaire à Saint-Roch, 1^{er} vicaire à Saint-Augustin, enfin curé de Neuilly en 1890. La presse catholique dit le plus grand bien du nouveau prélat.

Victor-Félix-Henri Valteau, né le 17 novembre 1835 à La Couarde en l'île de Ré, où son père était brigadier des douanes, élève d'abord, à Saint-Clément des Baleines, de l'abbé Jégu qui fut curé de Rouffiac, puis du séminaire de Pons où il fut condisciple de M. Fallières, depuis évêque de Saint-Brieuc, du séminaire de La Rochelle en 1855, où il se lia avec M. Fulbert Petit, le futur évêque du Puy, prêtre le 25 mai 1861 et professeur à Pons de 4^e, de 3^e et de seconde, vicaire de Saint-Eutrope à Saintes du 4 octobre 1864 au 22 décembre 1866, de Saint-Pierre d'Oleron, de Saint-Louis de Rochefort en même temps qu'aumônier du collège de cette ville, en octobre 1867 curé de Champagne, près de Pont-Labbé, en septembre 1871, de Bourcefranc, près de Marennes, en 1876, de Saint-Martin à Pons en 1879, archiprêtre de Saintes et curé de la cathédrale de Saint-Pierre le 30 novembre 1887, puis chanoine honoraire quelques mois après et doyen de Saint-Eutrope le 14 avril 1891. « Tous rendirent justice à l'attitude énergique et à la conduite prudente dont il ne se départit pas un seul instant, même dans les jours critiques où la disparition — l'expulsion non plus par des mains laïques — de deux communautés religieuses (lazaristes et sœurs de la charité) et les difficultés qui en furent les conséquences, vinrent jeter le trouble dans les consciences catholiques. » M. Valteau est un érudit,

un archéologue. Il a écrit divers mémoires sur des points d'histoire locale, l'île d'Oleron, Pont-Labbé et ses environs, publiés en grande partie dans le *Bulletin religieux du diocèse* ; la société des *Archives* lui doit plusieurs communications.

Dans le discours de rentrée à la cour de cassation, M. l'avocat général Baudouin a fait l'éloge d'un de nos concitoyens, François Salneuve, né à Rochefort le 11 février 1802 (22 pluviôse an II) de François-Georges, receveur principal des douanes, et de Marie-Thérèse Dargainorat, conseiller honoraire à la cour de cassation, commandeur de la légion d'honneur, décédé le 23 juillet au Palais de Croustelle, près Poitiers. Salneuve avait rempli quarante ans les fonctions du ministère public : substitut à Poitiers le 1^{er} septembre 1824, procureur général à Riom du 31 octobre 1855 au 25 mai 1864 où il fut appelé à la cour de cassation. Il prit sa retraite après 53 ans de services, doyen des magistrats de France. Il était frère aîné d'Eugène Salneuve, chevalier de la légion d'honneur et de l'ordre de Charles III, capitaine de frégate en 1850, retraité en 1862, mort à Rochefort où il était né le 27 décembre 1850.

Les *Annales catholiques* du 2 novembre, sous ce titre, *Une histoire à écrire*, à propos de la notice nécrologique sur le P. Levé, ancien supérieur de l'institution de Pons, publiée par l'*Annuaire de l'association amicale des anciens élèves*, demandent qu'on se hâte de réunir les traditions, les faits qui serviraient à l'histoire de la maison de Pons.

Le *Bulletin religieux* du 22 octobre a reproduit le « récit de la translation du chef de saint Eutrope de Bordeaux à Saintes en 1602 », extrait de la vie de l'illustre et pieux cardinal François de Sourdis. Ce récit a été aussi lu en chaire à Saint-Eutrope aux vêpres de la toussaint. On le trouve encore dans l'abbé Briand, *Histoire de l'église santone*, II, 242 ; dans *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, p. 252 ; dans la *Vie du bienheureux saint Eutrope* (1619), etc.

L'*Echo rochelais* du 5 novembre reproduit la « *Relation véritable de tout ce qui s'est passé dans La Rochelle, tant devant qu'après que le roi y ait fait son entrée, le jour de la toussaint... A Paris, chez Antoine Vitray, MDCXXVIII.* »

Dans l'*Intermédiaire de l'ouest*, numéro d'octobre, M. Claudin établit, contrairement au doute émis par l'*Essai sur l'imprimerie en Saintonge*, p. 144, que le premier imprimeur de Jonzac est bien Hiérosme Maran, qui y a publié, en 1612,

l'Amageddon de la Babylon apocalyptique, par Jean Welsch, ministre de la parole de Dieu en l'église de Jonzac, ainsi que cela avait été dit déjà et sur ses indications mêmes dans le tome II, p. 128 (1880) du *Bulletin des Archives*, confirmé dans le t. IV, p. 234, par M. Jules Pellisson qui possède un exemplaire de ce rarissime volume.

D'une pièce extraite des archives départementales de la Charente-Inférieure et publiée par le *Bulletin du protestantisme*, 15 novembre 1892, il résulte que la cour des monnaies de La Rochelle avait, le 21 août 1709, nommé changeur à Rochefort le nommé Gaillard, bourgeois de cette ville; mais ayant appris — ce qu'il avait probablement réussi à dissimuler — qu'il était « de la religion prétendue réformée », la cour le révoque de ses fonctions, le 2 mars 1713, et nomme à sa place Julien Gillot, écrivain du roi à Rochefort.

Le *Catalogue des lettres autographes*, vendus le 23 décembre par M. Etienne Charavay, indique : N° 2, une lettre (1630) de Renée Burlamachi, racontant la mort d'Agrippa d'Aubigné, son second mari : « Ce grand homme tomba malade, le dimanche 9 avril 1630, à quatre heures du matin. Il éprouva d'abord des douleurs de ventre qu'une purgation et un demi-bain dissipèrent. Le mardi, il lui vint une glande à la cuisse et un érysipèle à la jambe, « de quoy il se réjouyt pour ce que c'estoit son mal ordinaire, et ni avoit aucun mauvais accident. » Jusqu'au dixième jour de sa maladie il mangea avec assez d'appétit, mais alors les coliques et les douleurs de reins reparurent. Malgré les purgations, le mal continua et se compliqua de crachements de sang. Il avait jusqu'ici vu son médecin ordinaire, M. de La Fosse; on le persuada d'en consulter un second, M. Daufin, qui lui fit prendre de la nourriture. Le 14, il soupa assez bien; mais le lendemain il refusa tout aliment; aussi ses forces diminuèrent-elles rapidement. Il a conservé sa connaissance presque jusqu'à sa fin, et il disait à sa femme : « Ma mie, laisse-moi aller en paix. Je veux manger du pain céleste. » Il fut assisté par deux ministres de ses amis, et il mourut le jeudi 29 avril au matin.

Dans la *Revue catholique de Bordeaux*, n° des 10, 25 décembre et suivants, M. l'abbé Caudéran publie *Comment saint Emilion a véritablement existé*, où il est question du monastère de Saint-Martin à Saujon.

Sous le titre *Un inventeur rochelais. Elie Richard (1645-1706)*, M. de Richemond a publié, dans l'*Intermédiaire de l'ouest* de novembre, un article sur Richard, médecin à La Rochelle, qui le premier a eu l'idée du véloce-pède. Cet article

complète ce que nous avons dit de lui dans notre dernier numéro, t. XII, 446.

Le *Petit Journal* du 18 novembre, dans un article de Thomas Grimm, *Le potager du roy*, rappelle que c'est « l'illustre jardinier La Quintinye qui établit à Versailles en 1678 » le potager du roi, d'après les ordres de Louis XIV. « La Quintinie, fils de bons bourgeois de Saintonge, avait fait ses études de droit, s'était fait recevoir avocat et planté là sa toge de jurisconsulte pour obéir à sa vocation qui était de se faire jardinier... homme de génie en fait d'horticulture. » Voir sur La Quintinie né à Chabanais, d'une famille originaire d'Eymoutiers, le *Bulletin*, XII, 14 et 373.

Le *Moniteur de Saintes* du 16 octobre a loué « les améliorations les plus heureuses apportées à l'autel de la crypte [de Saint-Eutrope] qui, jusqu'à présent, masquait fort mal à propos aux yeux des fidèles et des visiteurs le tombeau du saint... On aperçoit aujourd'hui le grand reliquaire de pierre ciselée qui recouvre le corps de l'apôtre de la Saintonge. La table du saint sacrifie a été agrandie, et la face postérieure a été renouvelée... » Et renovabit faciem terræ ! Le *Moniteur* aurait pu ajouter qu'un chemin de croix a été placé aux chapiteaux des colonnes de la nef, pour cacher ainsi le plus possible ces grossiers feuillages du moyen âge ; puis que l'on a coupé son escalier à la chaire de pierre, qui maintenant, privée de cet appendice inutile, est beaucoup plus élégante.

INSCRIPTION TOMBALE D'ELIE VINET

L'*Aquitaine* de Bordeaux, du 11 novembre, p. 727, dans un article de M. L. Augier, *Anciennes inscriptions de l'église Saint-Eloi*, raconte que, par suite de la restauration des chapelles du bas-côté de cette église, on vient de transférer les deux inscriptions qui se trouvaient cachées par les confessionnaux ; l'une est celle d'Elie Vinet, de Barbezieux, savant professeur au collège de Guienne, l'un des plus anciens historiens de Bordeaux, qui fut inhumé en grande pompe dans cette église, le 14 mai 1487 ; elle a été placée sur un pilier à l'entrée de l'église. M. Augier qui rappelle qu'elle est en grec, en latin et en français, donne la traduction du grec et du latin d'après M. Marionneau. Voir texte et traduction dans l'*Epigraphie santone*, page 210. M. Augier ajoute qu'il ignore l'endroit de l'église où Vinet a été enseveli ; l'inscription avait été retrouvée en 1844 et encadrée dans le mur de la chapelle de Saint-Vincent de Paul. Une autre inscription aujourd'hui perdue était placée au-dessus de la tombe. Bernadau nous en a conservé le texte :

VINETI OSSA LAPIS MENTEM CAPIT ARDUUS ÆTHER
ÆTERNUM TOTO SPARGITUR ORBE DECUS
NON MIRUM EST COLUIT MUSAS QUO TEMPORE VIXIT
MUSARUM ÆTERNUM QUÆRITUR ORBE DECUS

« Une pierre couvre les os de Vinet; au haut des cieux réside son âme, et sa gloire est répandue à jamais dans tout l'univers. Ce n'est pas étonnant : tant qu'il vécut, il cultiva les muses; et la gloire des muses fait à jamais l'ambition de l'univers. »

Le 2 novembre a été inauguré dans le cimetière du Breuil, à Cognac, le monument élevé par la ville à François-Etienne Plumejeau, qui en mourant a légué sa fortune à sa ville natale, et on y a transféré ses restes. Œuvre de M. Roy, architecte de la ville, ce monument de cinq mètres de haut, en pierres de Montagnac (Hérault) de couleur brune, forme une pyramide quadrangulaire reposant sur un socle carré couronné par une archivolte, au-dessous de laquelle on lit :

F. E. J. PLUMEJEAU
1812-1889

LA VILLE DE COGNAC RECONNAISSANTE

Le maire de Cognac, M. Brisson, a prononcé un discours que publie l'*Ere nouvelle* du 6 novembre.

LE CENTENAIRE DE CHRISTOPHE COLOMB

J'ai eu l'honneur de représenter la société des *Archives de la Saintonge* au congrès des Américanistes et aux fêtes du quatrième centenaire de Christophe Colomb, qui ont eu lieu au mois d'octobre à Huelva et au couvent de la Rabida, à l'extrémité occidentale du beau pays de l'Andalousie, d'où s'embarqua le célèbre navigateur que toutes les nations viennent de fêter avec enthousiasme.

Les journaux vous auront parlé de l'inauguration de la colonne élevée à la Rabida, comme des séances du congrès où assistèrent environ soixante-dix Français, la plupart délégués de sociétés savantes ou de comités départementaux du centenaire; mais ce qu'ils ne vous auront pas assez dit, c'est la courtoisie avec laquelle nous avons été accueillis, la bonne harmonie qui n'a cessé de régner entre les représentants de tant de nations diverses, grâce à l'urbanité et à la bienveillance dont ne se sont jamais départis les Espagnols chargés de la direction du congrès et des fêtes. Qu'ils veuillent donc bien accepter le témoignage de notre vive et sincère reconnaissance !

L'exposition rétrospective européen-américaine, qui s'est ouverte quelques jours plus tard à Madrid, renfermait tant de curiosités, spécialement dans les salles américaines, et tant de

richesses d'art, qu'il m'est absolument impossible d'en énumérer même les principales. Je dois donc me contenter de citer un peu au hasard quelques uns de ces superbes objets provenant soit du musée archéologique, soit de la Couronne et de l'Armeria, soit de collections particulières, soit surtout des évêchés ou pour mieux dire des trésors des cathédrales. L'exposition française est bien modeste à côté de ces chefs-d'œuvre; et les deux salles qui nous sont réservées seront, je crains, rapidement traversées par les visiteurs.

Dans les tableaux je mentionnerai : une superbe peinture retrouvée, il y a peu de temps, dans les greniers de l'Escurial, attribuable à Roger van der Weyden, représentant Jésus-Christ en croix entre la sainte Vierge et saint Jean ; un triptyque indéterminé, de la meilleure époque de l'école flamande, représentant trois scènes de la passion. Le monastère de Piedra, en Aragon, a envoyé un grand retable des plus intéressants pour l'histoire si peu connue des primitifs espagnols, dont l'inscription donne avec le nom de l'abbé la date de 1490.

Les tapisseries sont incomparables ; elles vont du xv^e siècle à nos jours ; les plus beaux panneaux sont sortis des fabriques des Flandres, et de celle qu'établit Philippe II près de Madrid, sous la direction d'ouvriers flamands ; l'une d'elles est imitée de Jérôme Boch. Notons aussi le célèbre tapis brodé appartenant au chapitre de Gérone, représentant la création du monde, les signes du zodiaque, et que les archéologues croient antérieur au x^e siècle. On admirera également les colossales broderies, en haut relief, faites pour le comte-duc d'Olivarès, offrant au regard étonné du visiteur des portiques portés par des colonnes torsées avec fleurs et animaux de grandeur naturelle.

La Real Armeria avait envoyé quelques unes de ses pièces remarquables, armures de tous les âges et pays. Je citerai une riche collection d'armes de Tolède et d'Allemagne du xvi^e siècle à poignées en fer ciselé ; une épée du xiii^e siècle au comte de Valencia avec écusson fascé ondé d'argent et de gueules, entouré de la légende AVE MARIA (peut-être est-elle française) ; et enfin, sous verre, le costume en velours cramoisi frappé, avec l'épée et le poignard damasquinés, de Boabdil, le dernier roi maure de Grenade.

Parmi les émaux limousins, de la fin du xii^e au xiv^e siècle, aussi nombreux que beaux, on admire : la statue tombale de l'évêque de Burgos, Maurice, mort en 1240, dont l'âme est en bois recouvert de bronze émaillé avec cabochons. Huesca a envoyé trois chasses en forme de grange du xiii^e siècle, et Mondonedo une crosse de la même époque, de la meilleure fabrique de Limoges.

Citons une chasse, d'Astorga, en argent repoussé du ix^e siècle, cadeau du roi Alphonse qui régna de 866 à 910 ; de nombreux coffrets en ivoire byzantins et arabes ou plutôt persans. Terminons en appelant l'attention sur les collections particu-

lières du comte de Valencia, de don Juan, de D. Guillermo de Osma, son gendre, qui a des azulejos et des majoliques de toute beauté ; sur celle de la comtesse de Santiago comprenant de charmantes miniatures dont plusieurs sont françaises ; puis sur celles du marquis de Castroserna et du général Noguès, dont les vases en argent et surtout les délicieux médaillons des familiers de l'Inquisition attirent les regards.

Comte DE SAINT-SAUD.

Dans un article, *Le cachalot de l'île d'Oleron*, le Conservateur de Marennes du 17 décembre, raconte l'échouement, à Domino, près de Chaucre, à 20 kilomètres du Château, sur la côte de l'île d'Oleron, d'un cachalot de douze mètres, qui a été acheté par le musée d'histoire naturelle de Paris. C'est le 4^m échoué sur nos côtes depuis un siècle : en 1875, un échoua devant Guéthary, près de Saint-Jean de Luz, et son squelette est au musée de Bayonne ; en 1872, un autre dans la conche d'Amour, près du phare de Biarritz ; enfin, en 1890, un autre sur l'île de Ré (Voir *Bulletin*, x, 89). Le 14 mars 1784, 31 cachalots vivants échouèrent sur le sable de la baie d'Audierne, au grand effroi des habitants, terrifiés par les cris de ces animaux.

Vient de paraître: *Les églises réformées de Saujon et de la presque île d'Arvert, étude historique*, par E. Moutarde, pasteur de l'église réformée de Saujon, précédée d'une préface par Auguste Bouny, pasteur. Ouvrage illustré de 10 photographures. Paris, Fischbacher, 1892, vii-215 p. Prix : 4 francs.

A Royan, chez M. Billaud, imprimeur, le 9^e album des *Croquis saintongeais*, de M. B. Gautier, *Dans nout' village*, 52 sujets très naïfs et très méchants. Prix : 4 francs.

CONFÉRENCES : A La Rochelle, le 14 novembre, par M^{lle} Maud Gonne, irlandaise, *L'Irlande et sa lutte avec l'Angleterre* ; le 16, par M. Vibert, de Paris, *Le projet de traité franco-suisse* ; le 20, à Marennes, *L'union des femmes de France*, par M. le docteur Duploux, ancien directeur du service de santé de la marine à Rochefort ; à Cognac, *La bonne presse*, par M. Denys d'Aussy, avocat à Saint-Jean d'Angély ; à Saint-Jean d'Angély, le 3 décembre, le 10 à Saintes, *Le libre-échange*, par M. Alphonse Vivier, avocat à Rochefort, membre de la société d'économie politique de Paris, délégué de l'association pour la défense du travail et du commerce ; à Rochefort, même jour, *Les asiles de nuit*, par M. le docteur Burot ; le 5, à Cognac, *Education morale et religieuse du peuple*, par M. Guillard, avoué à Barbezieux ; à Rochefort, le 6, par M. le docteur Duploux, *Organisation de la ligue contre la tuberculose* ; le 9, par M. le docteur Burot, *Le rôle des sociétés de secours aux blessés dans*

les guerres navales ; le 10, à Cognac, par M. l'abbé Noblet, *La manière dont les Allemands écrivent l'histoire de France* ; le 25, à Jarnac-Champagne, par M. Eutrope Dupon, conseiller général, *La situation*.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure. Séance du 11 novembre 1892 : le président, M. Beltremieux, présente : 1° deux échassiers empaillés : un *œdicnème criard* (indigène), qu'il a acquis pour le musée, et un *cursorius isabellus*, oiseau d'Egypte, tué à Angoulins, il y a quelques années, par M. Simonnin qui en fait don au musée ; 2° un magnifique échantillon de *radiolite cratéiforme*, offert par M. Dollot. M. Couneau, délégué de la société au congrès de l'association française pour l'avancement des sciences, remet au président le volume offert par la ville de Pau à chacune des sociétés représentées, volume traitant de l'histoire locale de Pau et publié à l'occasion de ce congrès. M. Foucaud, qui a fait de nouvelles recherches sur deux espèces d'*œnanthe* longtemps confondues par les botanistes, *œnanthe peucedanifolia* et *œ. silaifolia*, relève pour la seconde fois les erreurs commises à leur sujet et présente, à l'appui de la note où sont résumées toutes ses observations, des échantillons et des dessins de ces deux plantes. M. Basset, qui vient d'obtenir, à l'exposition internationale de photographie, une médaille d'or pour ses photographies de diatomées, bacilles, insectes, etc., reçoit les félicitations de ses collègues. M. Termonia analyse huit articles de la *Revue scientifique* sur des sujets divers (n°s des 20 août, 3, 17 et 24 septembre). — 9 décembre : Le président présente, de la part de M. Couneau, un album de photographies très réussies, qu'il a prises au cours de plusieurs excursions géologiques et botaniques et veut bien offrir à la société ; il fait connaître les acquisitions qu'il vient de faire pour le musée, au nombre desquelles la plus importante est celle d'un poisson très rare de la mer du Nord, le *lampris guttatus*, pêché à La Flotte, île de Ré, et dont la préparation n'est pas encore achevée. M. Basset soumet à la société le plan de la conférence qu'il doit faire, à la séance publique de janvier, sur la micro-photographie et la photographie appliquée à l'histoire naturelle, ainsi que le choix des photographies de son album à montrer en projections. M. Foucaud présente un *glyceria* récolté par lui sur les bords de la Charente, que M. Hackel, botaniste autrichien, à qui il a été communiqué, considère comme une espèce nouvelle pour laquelle il propose le nom *Glyceria Foucaudi*. La première feuille de la nouvelle *Flore de France*, de MM. Foucaud et Rouy, sera publiée dans le prochain volume des *Annales*. Lecture et approbation du compte rendu financier de M. Cassagneaud et du projet de budget pour le prochain exercice. Le scrutin pour le renouvellement du bureau n'y fait entrer qu'un membre nouveau, M. Dollot, remplaçant, comme secrétaire,

M. de Richemond, démissionnaire pour raison de santé. M. Termonia analyse quelques articles de la *Revue scientifique*.

ERRATUM, que nous signalent les *Tablettes* du 19 novembre, t. XII, p. 387, 9^e ligne : Chasseloup-Laubat fut ministre de l'Algérie du 24 mars 1859 au 24 novembre 1860, et non 20 janvier 1867 qui est la date où il cessa d'être ministre de la marine après avoir été ministre de l'Algérie ; notre phrase devrait être construite ainsi : « Ministre de l'Algérie, puis ministre de la marine du 24 mars 1859 au 20 janvier 1867. »

Page 395, 3^e §, 3^e ligne, au lieu de *sous-commissaire*, lire *commissaire adjoint* ; — page 425, note, 1^{re} ligne : La fille de l'amiral Renaudin avait épousé non pas un frère, mais un oncle de Jules Dufaure, lequel oncle ne s'appelait pas *Edouard*.

— La *Croix de Saintonge et d'Aunis* du 13 novembre fait remarquer que, contrairement à ce que nous avons dit du silence général des orateurs et des journaux sur l'initiative prise par André Lételié pour le monument de Le Terme, elle avait parlé (numéro du 12 octobre) « d'André Lételié, qui a essayé, il y a 15 ans déjà, de remettre en honneur la mémoire du sous-préfet de Marennes. »

A notre tour faisons remarquer à La *Croix* que le Saint-Porchaire où se sont fabriquées les faïences de Henri II n'est pas celui de l'arrondissement de Saintes, mais « Saint-Porchaire, près de Bressuire ». Voir *Bulletin*, x, 170.

L'age 412, dernier §, l'inscription de La Barde, commune de Néré, mal copiée, demande une rectification.

Il en est, en effet, des inscriptions comme des lettres missives : il faut toujours les lire soi-même et plutôt deux fois qu'une ; autrement, on lit mal, on comprend différemment et l'on interprète faussement. Ce petit malheur nous arrive à propos de l'inscription qu'a bien voulu nous transmettre M. Geslin, et que nous avons publiée dans notre dernier numéro, t. XII, p. 412. Notre confrère M. le docteur Marchand, d'Aunay, nous fait remarquer : 1^o Que l'inscription est sur une tourelle, dernier reste du château de La Barde — et non La Ronde ; — 2^o qu'elle est très incomplète, et qu'il faut lire, suivant la transcription du propriétaire lui-même, M. Bafferon :

DIEV EST MA GARDE SEVRE
MA HAVTE TOVR ET
FONDEMENT
SVR LEQVEL
IE MASSEVRE
RENÉ DE LA BARDE
MDXCII

3^o que le sens est complètement changé : « C'est une nouvelle paraphrase du SPES MEA DEVS, et non pas, comme il semblait d'après la version imprimée, une manifestation de la confiance

orgueilleuse du châtelain dans la solidité de ses tours : Dieu est ma garde seure, ma haute tour et le fondement sur lequel je m'assure. » Ce qui est tout différent. — Est-ce complet, enfin ?

NOTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

La Société des Archives a deux nouvelles pertes à déplorer.

I. — Le 29 octobre, est décédé, à Rochefort, âgé de 78 ans, Jean de Dieu-Ferdinand Person, chanoine honoraire de La Rochelle le 30 janvier 1867, missionnaire apostolique, chanoine d'Albano, officier de l'instruction publique, chevalier du Saint-Sépulcre, inspecteur de la société française d'archéologie. Né à Niort, le 19 août 1814, de François-Nicolas Person, qui fut plus tard payeur général du trésor public à La Rochelle, et de Marie-Adélaïde Boudault-Champly, il fit ses classes au collège de La Rochelle et entra au grand séminaire ; il fut d'abord professeur à l'institution naissante de Pons ; puis ordonné prêtre le 23 décembre 1837, il devint vicaire de Saint-Pierre, à Saintes, où il s'occupa d'archéologie sous la direction de l'abbé Lacurie, puis à Rochefort, où il fut en même temps et pendant 25 ans, aumônier du collège. Après sa double démission, il s'occupa exclusivement des œuvres diocésaines : Sainte-Enfance, propagation de la foi, etc., dont il devint en 1864 le trésorier diocésain. Il avait fait le pèlerinage de Palestine et de Rome. Voir dans le *Bulletin religieux* du 5 novembre un article nécrologique par M. M. S[avineau]. Person, par un codicille du 30 juillet 1892, a légué la plus grande partie de sa bibliothèque, environ 1.500 volumes, à la ville de La Rochelle.

II. — Le 8 décembre, est décédé, à La Rochelle, âgé de 67 ans, Amédée Péponnet, qui a été 25 ans vicaire dans cette ville. Né le 13 février 1825, à Saint-Pierre d'Oleron, de Jean Péponnet et d'Agathe Gourmel, il était frère de M. l'abbé Emmanuel Péponnet, prêtre habitué à Saintes. Elève du grand séminaire de La Rochelle, professeur, pendant trois ans, d'une classe de français au petit séminaire de Montlieu, il fut ordonné prêtre le 14 juin 1851 et nommé d'abord vicaire de Taugon La Ronde, puis après six mois vicaire à Saint-Jean de La Rochelle, où il resta 25 ans. Il y a quelques années, il vit tomber les murs de sa chère église ; mais il continua d'habiter à l'ombre du clocher, très aimé de cette population de marins à qui il faisait d'abondantes aumônes. Sa santé, qui avait toujours été chancelante, ne lui permettant plus le ministère pastoral, il fut aumônier des carmélites, puis des sœurs de l'Espé-

rance et, depuis trois ans, auxiliaire des aumôniers des Dames blanches. C'était un bibliophile distingué.

Le 22 octobre, est décédé à Saint-Christophe près de La Jarrie, où il était curé depuis 1884, Joseph-Honoré-Nicolas Guérin, né en 1827, prêtre en 1852; il avait été vicaire à Marennes. Après l'absoute, M. le curé doyen de La Jarrie a parlé du défunt, de sa maladie, de sa résignation au milieu des plus cruelles souffrances. Le cercueil a été dirigé sur l'île d'Oleron, accompagné de M. l'abbé Berthelot, supérieur de Pons, de M. l'abbé Faillofais, archiprêtre de Marennes, etc. ; après la cérémonie religieuse dans cette église du Château où il avait reçu le baptême et la première communion, il a été inhumé dans un tombeau de famille.

Le 23, est décédé, chez M. l'abbé Chavigner, curé de Barzan, son oncle, Jean-Baptiste Chavigner, âgé de 21 ans, clerc tonsuré, qui a succombé aux suites d'une affection de poitrine contractée à Aurillac durant son année de service militaire. M. l'abbé Carteau, doyen de Cozes, a présidé les obsèques et prononcé une émouvante allocution.

Le 27, est décédé, à Saint-Genis, où il s'était fixé depuis trente ans, le docteur Félix Mazières, chevalier de la légion d'honneur. Des discours ont été prononcés par M. le docteur Verger, président et au nom de l'association des médecins, et par M. Eutrope Dupon, conseiller général du canton, qui les a publiés dans le *Peuple* du 2 novembre. M. le docteur Auboin a lu une pièce du 2 août 1878, par laquelle Mazières veut être enterré civilement.

Le 3 novembre, est décédé, à Cognac, âgé de 61 ans, Martial-Benjamin Bérauld, homme de lettres, frère de M. Gustave Bérauld, imprimeur à Cognac et rédacteur de l'*Ere nouvelle*. Il s'est beaucoup occupé d'histoire locale et a publié divers ouvrages ; le dernier est l'*Annuaire de Cognac* dont nous avons parlé, XII, 442.

Le 4, est décédée, au carmel de Périgueux, dans sa 53^e année, la révérende mère Thérèse de Jésus, née Françoise-Noémi Bérauld, sœur de M. Louis Bérauld, avocat à La Rochelle, et de M^{me} Paul Drilhon, de Saintes. Née à La Rochelle d'Emile Bérauld « un de ces hommes dont le type a presque disparu aujourd'hui, qui se donnent vaillamment et généreusement à toutes les nobles causes », elle prit l'habit au carmel de sa ville natale le 3 juin 1864, puis alla fonder une maison à Périgueux où elle fut prieure. C'était une femme spirituelle, dis-

tinguée, qui avait toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Elle est morte vénérée de tout le monde. Voir la *Semaine religieuse* de Périgueux, reproduite par le *Bulletin religieux* de La Rochelle du 10 décembre.

Le 7, est décédé, à La Tremblade, âgé de 78 ans, le docteur de Vermont, ancien médecin à Barbezieux, membre du consistoire et du comité de l'asile Emilie à La Tremblade. MM. Auguste Bénézech, pasteur à La Tremblade, Ballande, pasteur à Etaules, et Jacquier, pasteur à Breuillet, ont pris la parole sur sa tombe. Vermont, qui avait perdu sa femme il y a 4 ans, était le père de M^{me} Marchand, de Montandre. Voir le *Bulletin évangélique de l'ouest* du 19 novembre.

Le 13 novembre, est décédée, à la maison mère des sœurs de Sainte-Marie de la Providence, à Saintes, Marguerite Chadeyras, en religion Marie-Laure, âgée de 36 ans, dont 18 de profession religieuse, née à Nantes d'Antonin Chadeyras et de Laure Métiavier. C'était une femme fort distinguée, écrivain et poète remarquable, dont le talent ne s'est exercé que dans l'intérieur de la communauté et dans des comptes rendus de fêtes envoyés au *Bulletin religieux* que dirigeait son frère, M. l'abbé Chadeyras, chanoine et secrétaire général de l'évêché.

Le 24 novembre, est décédé, à Aunay, Martin, âgé de 88 ans, ancien juge de paix du canton d'Aunay, ancien juge au tribunal civil de Saint-Jean, ancien membre puis président du conseil d'arrondissement, ancien maire d'Aunay, conseiller municipal. Né en 1803, il appartenait à une famille du canton de Mirambeau et il était venu juge de paix à Aunay, par suite de son mariage avec M^{lle} Guérin. Sur sa tombe, M. Louis Roy de Loulay, député, a fait le plus grand éloge du défunt.

Le 27 novembre, est décédé, à Cherves lès Cognac, âgé de 42 ans, Eugène Voix, propriétaire, conseiller municipal, qui avait largement contribué, en 1886, à la fondation d'une école libre de filles à Cherves, à la formation d'une société coopérative. M. l'abbé Chaumet, supérieur du petit séminaire de Richemont, fait de lui un grand éloge dans l'*Ere nouvelle* du 4 décembre.

Le 2 décembre, est décédée, à Saintes, à l'âge de 61 ans, Marcellina Magistel, née à Pérignac de Jean-Louis-Vincent Magistel et de Renée Foucaud, qui a été pendant 43 ans avec sa sœur, M^{lle} Louise Magistel, directrice de la pension qui porte son nom. Au temple, plusieurs pasteurs ont célébré les vertus de la défunte. Voir article très élogieux dans le *Moniteur de la Saintonge* du 11 décembre.

Le 10, est décédée, au carmel de Bordeaux, Marie-Adélaïde de Saint-Légier, un des dix enfants de Pierre-Louis-René, marquis de Saint-Légier et de La Sauzaye, mort en 1842, et de Marie-Bénédictine-Paule de Sartre, dont il ne reste plus qu'une fille M^{lle} Marie-Octavie de Saint-Légier.

Le 19, est décédé, à l'âge de 87 ans, Félix Barraud, propriétaire au Taillis, commune de Chaniers, qui, depuis 50 ans, a toujours été élu conseiller municipal le premier de la liste. Sur sa tombe, le maire, M. Chauvin, conseiller d'arrondissement, a loué l'affabilité, l'intégrité, le dévouement du défunt. Félix Barraud était frère de notre collaborateur P.-B.-J. Barraud, décédé à 88 ans le 5 août 1890 (Voir *Bulletin*, x, 312), et père de M. Barraud, capitaine en retraite à Chaniers, et de M. Gustave Barraud, pharmacien à Saintes. Voir *Bulletin*, x, 361.

Nous avons reçu la lettre de faire part ci-jointe :

« Die VI mensis Novembris, anno Domini M DCCC XCII, obiit apud Monasterium nostrum Sancti Petri de Solesmis, Congregationis Gallicæ, Ordinis Sancti Benedicti, Reverendus Pater Dominus PAULUS PIOLIN Presbyter et Monachus dictæ Congregationis, ætatis suæ anno LXXVI, professionis LI. *Pro cuius anima vestras precamur orationes et sacrificiorum suffragia de caritate, et orabimus pro vestris. RESQUIESCAT IN PACE.* »

On sait que les bénédictins, chassés de leur couvent qui demeure occupé par deux gendarmes, logent chez l'habitant dans le bourg de Solesmes, ce qui explique cette expression bizarre en apparence, « *apud monasterium nostrum.* »

II. — MARIAGES

Le 26 octobre, a eu lieu, à Saint-Hilaire de Villefranche, le mariage de M^{lle} Marie-Yolande de Senigon du Rousset de Roumefort du Cluzeau, née à Saintes le 5 juin 1852, fille de Henri-Louis-Charles-Marie, comte de Roumefort, et de Louise-Marie de Faget de Quennefer, avec M. de Mas-Latrie, capitaine au 10^e dragons en garnison à Montauban. Voir pour la famille Senigon du Rousset du Cluzeau de Roumefort le *Bulletin*, xii, 6. Les témoins étaient : pour le marié, M. le comte de Mas-Latrie, membre de l'institut, son oncle, et M. le baron de Saint-Didier, commandant ; pour la mariée, M. le comte F. de Rességuier et M. le marquis de Saint-Geniez, ses oncles.

Le 30 novembre, a été célébré, à Alger, le mariage de M. Emile Juin, né à Rochefort en 1851, capitaine adjudant-major au premier régiment de zouaves, chevalier de la légion d'honneur, fils

de l'amiral Juin, décédé le 4 août 1892, et de Clémence Dubois (Voir *Bulletin*, XII, 170), avec M^{lle} de Gineste, fille d'un ancien commissaire de la marine, membre du conseil municipal d'Alger.

Le 7 décembre, a eu lieu, en l'église de Saint-Georges des Coteaux, près de Saintes, le mariage d'André de Berranger, receveur de l'enregistrement, d'une ancienne famille de l'Orléanais, avec Gabrielle de Bretinauld de Méré, fille de Louis-Théophile de Bretinauld de Méré, au château de La Grange-Bellegarde, commune de Saint-Georges, d'une vieille famille aunisienne et saintongeaise, et de Mario-Louise-Antonine de Puyguyon, d'une ancienne famille du Poitou. Les témoins du marié étaient ses frère et cousin MM. Joseph et René de Berranger ; de la mariée, M. Abel de Bretinauld de Méré, son beau-frère, et M. Amédée de Bretinauld, baron de Saint-Seurin, son cousin. Pendant la messe, chants et musique par M. Abel de Bretinauld, M^{lles} Yvonne et Marie, MM. Fernand et Louis du Poirier de Portbail. La bénédiction a été donnée par M. l'abbé Valleau, archiprêtre de Saintes, évêque nommé de Quimper. Armes des Berranger : *Gironné d'or, d'azur, de gueules et de pourpre* ; des Bretinauld : *De sable à 3 hures de sanglier d'argent*.

Le 19 décembre, mariage, à Alby, de M. Edgard Combes, officier d'académie, sous-préfet de Châtillon, fils de M. Justin-Emile Combes, sénateur de la Charente-Inférieure, avec M^{lle} Sophie Butler, belle-fille de M. Jossier, préfet du Tarn.

VARIÉTÉS

I

L'IMPRIMERIE EN SAINTONGE-AUNIS

Voir t. I, page 267 ; II, 125 et 173 ; III, 158, 288 et 406 ; IV, 232 ; IX, 257.

THOMAS PORTAU ET SA FILLE MARIE

La *Revue* nous a donné, tome IX, page 125, un compte rendu des *Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort*, par M. Henri Clouzot. On nous apprend que le premier imprimeur de Niort est Thomas Portau, qu'il y avait son atelier en 1594 et que sa femme s'appelait Madeleine Hay. Ambulant, à l'instar des saltimbanques qui conduisent leur attirail de foire en foire, lui, transportant ses presses de Pons à Niort, de Niort à Saumur, avait-il en même temps un atelier dans chacune de ces localités ? et de plus en changeant de lieu changeait-il aussi de ménagère ?

Ce qu'il fit à Niort ou à Saumur ne me touche qu'à demi ; autre, son séjour à Pons. C'est là, en pleine Saintonge, qu'il a débuté et exercé sa profession, non sans talent. D'où venait-il ? à quelle époque exacte s'est-il installé à Pons, et combien de temps y demeura-t-il à poste fixe ? Qu'il soit venu de La Rochelle, où travaillait un Jean Portau dans l'imprimerie ; qu'il soit même le fils de cet ouvrier, cela me paraît fort plausible ; qu'il ait été appelé à Pons par Yves Rouspeau, le pasteur-poète, pas fâché d'avoir sous la main un metteur en œuvre des produits de son imagination, au lieu d'avoir l'ennui de s'adresser à La Rochelle ou ailleurs, ce qui, à cette époque, était peu commode pour le service des épreuves, je serais tenté de le croire. A Pons, il séjourna tout au plus quatre ou cinq années de 1590 à 1594 : *Les fleurs du grand guidon de maistre Guy de Cauliac* sont de 1591 (1), et c'est en 1594 qu'il imprima son chef-d'œuvre, les *Sonetz spirituels de l'honneste amour*, de son ami Rouspeau : un véritable bijou typographique, imprimé en caractères italiques, chaque page renfermant un seul sonnet et surmontée d'une bande d'arabesques variés, d'un goût et d'un effet charmants. On voit que Portau y avait donné tous ses soins : c'était son chant du départ pour Niort (2).

De sa courte station à Pons, je n'ai pas découvert grand'chose : j'ai trouvé qu'en 1593 il avait eu maille à partir avec le libraire de l'endroit. Ainsi il y avait un libraire à Pons ; ce bouquiniste porte un nom prédestiné : il s'appelle Page. A propos de quoi M. le libraire va-t-il se plaindre de M. l'imprimeur au consistoire ? Affaire de boutique sans doute. Les anciens délibèrent, à la séance du 28 mars, que l'on appellera l'imprimeur à leur barre. Mais le libraire est en voyage ? On attendra qu'il soit revenu. On apprend son retour, et vite le frère Dominique Renaudet le convoque pour le 6 avril. Qui a eu tort ? qui a eu raison ? Je n'en sais rien ; mais tout de même je penche du côté de Thomas Portau ; Page me paraît être un mauvais coucheur : à trois années au-delà, en 1596, je le retrouve, lui et sa mère, se chamaillant avec des voisins, M^e Pierre et sa femme : on s'est dit des injures. Le consistoire, qui a pour mission de rétablir le calme dans les ménages, s'interpose ; il mande, le 6 avril, tout ce monde-là devant lui, et j'espère qu'il a réussi à ramener la concorde, si belle chose surtout entre voisins d'une petite ville.

Ces chamailleries n'ont qu'un mince intérêt ; mais j'ai gardé mioux pour la fin. Comme l'a très justement remarqué M. Henri

(1) 1590, d'après M. Audiat, qui cite pareillement de l'année 1590 d'autres productions de ses presses à Pons. *Essai sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis* ; Pons, Noël Texier, 1879.

(2) M. Audiat le fait travailler encore à Pons, en 1596. Au même temps il travaillait à Niort, ce qui marque bien le caractère ambulatoire de Thomas Portau.

Clouzot, Thomas Portau a dû s'être marié deux fois, et d'une première femme avoir eu une fille nommée Marie. Effectivement : si à Niort sa femme s'appelle Madeleine Hay ; à Pons, elle s'appelle Marie Bession, et de celle-là est provenue Marie Portau, dont voici l'acte de baptême : « Pons. Du xxviii^e d'octobre 1593. Le Dymanche, dernier jour d'octobre, a esté baptizée par Mons^r Chasteigner Marie Pourteau, fille de Thoumas Pourteau et de Mathurine Bession (1) ; perin M^r Yues Rouspeau, ministre de la parolle de Dieu ; merine Marie (*en blanc*) femme de M^r Garrineau. Est née le jour d'hier, trantiesme du présent moys. »

Cette Marie Portau doit être la femme de Jean Moussat, l'imprimeur, comme le signale M. Henri Clouzot.

LA MORINERIE.

II

CATHERINE DE CLERMONT-DAMPIERRE.

Dans le n^o du 1^{er} septembre 1892, t. xii, p. 367, la *Revue de l'Aunis et Saintonge*, à propos de la notice sur *L'église et la collégiale de Pranzac*, par mon confrère et ami, M. l'abbé Paul Legrand, fait remarquer que Catherine de Clermont, dame de Pranzac par son premier mari Jean Renouard, aurait épousé, d'après le P. Anselme, Guy de Mareuil en 1513 ; et, comme Jean Renouard était encore vivant en 1520, elle se demande si le P. Anselme n'a pas voulu écrire 1523, ou si Guy de Mareuil n'aurait pas été le premier, et non le second mari de Catherine.

J'avais espéré trouver une réponse à cette question dans le dernier numéro. Je me permets de la faire.

1^o Dans la séance du 10 juin 1891 de la société archéologique de la Charente, j'ai, d'après l'opuscule de M. Hugues Imbert : *Mariage de Nicolas d'Anjou avec Gabrielle de Mareuil* (Niort, L. Clouzot, 1874), raconté les curieuses circonstances de ce mariage, et dit que Gabrielle de Mareuil, mariée audit Nicolas d'Anjou, par contrat du 29 septembre 1511, mourut en 1593, âgée d'environ 78 ans, ce qui prouve que Catherine de Clermont avait épousé Jean-Guy de Mareuil avant 1515 et par conséquent que la date du P. Anselme doit être maintenue. D'autre part Guy de Mareuil mourut en 1519. (Voyez *Le château d'Ardenne*, par M. l'abbé Tricoire, p. 231).

2^o Il n'est pas admissible que Catherine ait été mariée à Jean Renouard, fondateur du chapitre de Pranzac. Celui-ci, en effet,

(1) J'ai respecté l'orthographe *Bession*, tout en sachant bien qu'il existait à Pons une famille assez répandue du nom de *Bossion* et que la forme *Bession* est rare ; mais il me suffit de l'avoir vue plusieurs fois pour m'en tenir au texte du document.

n'aurait pu être que son second mari, et alors Catherine devrait être qualifiée, dans les pièces postérieures à 1521, veuve de Jean Renouard, tandis qu'elle est toujours qualifiée veuve de Guy de Mareuil. De plus, dans les pièces où il est question de la dame de Pranzac, elle est désignée comme étant aux droits de Jean Renouard, ou mieux de Pierre Renouard ; mais jamais elle n'est signalée comme veuve d'un Renouard. Voici, par exemple, ce qu'on lit dans une pièce du 24 novembre 1563 (Archives de la Charente, série E, 71) : « Entre haulte et puissante dame Catherine de Clermont, dame de Mareuilh et de Pranzac, subrogée au lieu, droit et possession de feu Pierre Renouard, frère et héritier de feu Jean Renouard, qui estoit fils aîné et principal héritier dudit Jean Renouard, son père, en son vivant seigneur de Pranzac, demanderesse..., etc. »

De ce passage (1) il ressort que Pierre Renouard, qui ratifie en 1521 la fondation du chapitre de Pranzac, était frère du fondateur, Jean Renouard, et fils d'autre Jean Renouard.

3° Si Catherine de Clermont n'était pas femme de Jean, le fondateur du chapitre, était-elle sa mère ? Cette hypothèse n'est pas davantage admissible : car la remarque déjà faite que Catherine n'est jamais signalée comme veuve d'un Renouard subsiste ; de plus, il est à croire que, dans l'acte de 1563 et ailleurs, on eût ajouté que Jean Renouard était fils d'autre Jean et de ladite Catherine.

4° Comment donc Catherine de Clermont était-elle aux droits de Pierre Renouard ? Tout simplement, comme le dit M. l'abbé Legrand (*Bulletin de la société archéologique de la Charente*, années 1890-1891, page 159) et comme le redit la *Revue d'Aunis et Saintonge* (loc. cit.), par acquisition : « Deffunte de bonne mémoire Catherine de Clermont, quand vivoit dame de Mareuil et Pranzac, sa mère, après avoir faict l'acquisition de ladite terre et seigneurie de Pranzac... » Si Catherine eût hérité de Pranzac comme veuve et mère d'un Renouard, elle n'aurait pas eu besoin d'acheter cette terre ; les Renouard la possédaient depuis longtemps (2). Enfin, cette acquisition est postérieure à 1521, puisque Catherine s'empresse, aussitôt qu'elle est devenue dame de Pranzac, d'augmenter de vingt livres le revenu des chanoines.

5° En terminant je demande : Quelle est la Claude-Catherine de Clermont, dame de Dampierre, veuve de Jean d'Annebault, qui, le 21 août 1565, épouse à Cognac Albert de Gondi ? (*Bull. de la soc. arch. et hist. de la Charente*, année 1856, p. 296). Je ne suppose pas que ce soit la dame de Pranzac, bien qu'elle soit

(1) En 1554, Catherine de Clermont rend un hommage à l'évêque d'Angoulême, comme ayant droit « de Pierre Renouard, en son vivant seigneur de Pranzac ». (Archives de la Charente ; inventaire des titres de l'évêché).

(2) En 1481, Jean Renouard rend hommage de son fief de Pranzac à l'évêque d'Angoulême, comme fils de feu messire Jourdain de Pranzac, chevalier. (Archives de la Charente ; inventaire de l'évêché).

morte à l'âge de cent ans, ayant conservé une grande beauté. (H. Imbert, *loc. cit.*, d'après Brantôme).

Adolphe MONDON.

La note de M. le curé de Chazelles démontre d'une façon victorieuse la première erreur où est tombé M. l'abbé Legrand en mariant Catherine de Clermont-Dampierre à Jean Renouard, elle qui n'a jamais été épouse que de Guy de Mareuil : « veuve d'abord de Pierre Renouard, dit-il, elle se remaria à Guy, baron de Mareuil, qu'elle perdit aussi ; » la seconde, en faisant de Pierre Renouard un fils de Jean Renouard, qui était son frère. Et nous qui, voyant des impossibilités à ce double mariage et veuvage, aimions mieux supposer plutôt une faute typographique de date dans les 9 volumes in-folio de l'*Histoire des grands officiers*, que de croire à cette bévue d'un mariage apocryphe dans les 40 pages de la monographie de Pranzac ! Pourtant, sachant qu'il est dangereux de vouloir rectifier Anselme, nous exposons nos doutes à l'auteur. M. Legrand s'est tu sur ce point, et a continué à donner deux maris à cette femme, et à Jean Renouard un fils qui était son frère ; mais pour nous punir d'avoir cru trop charitablement à ses assertions ou pour dissimuler ses fautes, il a blâmé les nôtres ou mieux en a inventé pour le plaisir de nous les imputer. Habile tactique ! heureuse diversion ! Ainsi il tenait à être le premier qui ait déterminé les armes de la chapelle de Pranzac, parlant les créateurs de cette œuvre artistique, les Clermont-Dampierre. Nous l'avons laissé, XII, 393, dans cette illusion qui lui plaisait. Cependant quand il nous criait : « Ce n'est pas vous ; c'est moi qui ai trouvé cela, et je l'ai dit le 18 octobre 1885, » il nous était bien facile de répondre : « Oui, vous trouvez, le 18 octobre 1885, ce qui avait été découvert en janvier 1884, et signalé dans le *Bulletin*, IV, p. 288. » Encore une erreur à corriger. L'erratum eût été moins long, si nous ne nous en étions pas rapporté un peu trop aveuglément à M. Henri Legrand. Nous devons des remerciements bien sincères à M. Mondon.

Pour reconnaître ce service, je m'empresse de répondre à sa question : Quelle est cette Claude-Catherine de Clermont, dame de Dampierre, qui... ? Le *Bulletin des Archives*, t. IV, p. 292, ou la brochure *Dampierre sur Boutonne*, par M. Louis Audiat (1884), lui dira que, fille unique de Claude de Clermont-Dampierre et de Jeanne de Vivonne, tante de Brantôme qui en fait un vif éloge, t. VII, 331, fondatrice du château de Dampierre, Claude-Catherine, cousine-germaine de Brantôme, fort savante en grec et en latin, épouse d'abord de Jean d'Annebaut, baron de Retz, puis d'Albert de Gondy, grand-père du cardinal de Retz, mourut en 1604, âgée de 58 ans, « dame de beaucoup de grâces et d'un bel esprit, » dit Lestoille. Catherine de Clermont, celle qui acheta Pranzac, fille de François et d'Isabeau Chaudrier, était donc grand'tante de la baronne de Retz.

L. A.

III

LE BAYARD HUGUENOT. — FRANÇOIS DE LANOUE

D'après son récent historien

(Voir *Bulletin*, VIII, 280, 331)

Voici plus de deux cents ans que fut publiée la *Vie de François, seigneur de Lanoue*; l'auteur de ce livre, Moïse Amyraut, ne s'est point uniquement occupé de rechercher la vérité historique; il avait surtout en vue d'intéresser et d'édifier ses lecteurs en faisant ressortir les qualités morales et les hautes vertus de son héros. L'œuvre d'Amyraut ne se recommandait point par son mérite littéraire; aussi a-t-elle été vite oubliée; depuis, sauf dans ces derniers temps, la vie du célèbre capitaine n'a fait l'objet d'aucune étude sérieuse. Il en est résulté que Lanoue n'a plus été connu que par de courtes notices biographiques, copiées en général les unes sur les autres, et qui toutes reproduisaient les données principales de l'ouvrage d'Amyraut. Mais sur ce thème resté le même, c'est à qui exécuterait les variations les plus brillantes. Le personnage réel a disparu; il s'est transformé en un type légendaire, dans lequel se sont incarnées les nobles aspirations, la mâle vaillance des anciens preux, unies à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. C'est un chevalier sans peur et sans reproches, un « Bayard calviniste (1) »; sa carrière militaire « est une des plus brillantes dont les fastes militaires de la France fassent mention »; comme écrivain, « c'est un des prosateurs les plus élégants de son époque... »; il faut le placer « bien-au-dessus de Bodin et de Charron, à peu de distance de Montaigne » (2). Enfin, d'après un auteur allemand (3), « en Lanoue se trouvaient seulement les bons côtés, non les ombres du caractère national français. » (4) Evidemment, dans ces appréciations, la mesure est dépassée; mais, en présence de ces réputations surfaîtes, combien il est difficile de se tenir à égale distance de l'enthousiasme irréflecti et du dénigrement systématique! Autour de ces figures poétisées par la légende, les préjugés s'amoncellent comme des nuages, et l'on a mauvaise grâce à les vouloir dissiper: car on se heurte parfois aux sentiments les plus respectables. Il y a quelques années, parut, dans la *Revue des questions historiques*, une étude sur *Les dernières campagnes de François de Lanoue*; elle me valut une attaque des plus vives de la part d'un des rédacteurs du *Bulletin du protestantisme français*. Pour avoir montré les aberrations de jugement et les défaillances morales

(1) *France protestante* de Haag, t. v, article *Lanoue*.

(2) Philarète Chasles, *Etudes sur le XVI^e siècle*, p. 192.

(3) Kervyn de Volkaersbeke, *Correspondance de François de Lanoue*, p. 2.

(4) Henri Hauser, *François de Lanoue*, p. 276.

du capitaine huguenot, je fus accusé d'outrager de parti-pris « les gloires les plus pures du protestantisme », ce qui assurément n'était jamais entré dans ma pensée. Un professeur d'histoire, M. Henri Hauser, a publié récemment un travail approfondi embrassant toute la vie de François de Lanoue ; il en a fait le sujet de sa thèse pour le doctorat. (1) Bien qu'il ait fait descendre l'idole de son piédestal, et que ses jugements soient parfois sévères, M. Hauser, nous en sommes convaincus, n'attirera pas sur sa tête les foudres de la petite église calviniste ; il ne dissimule point, il est vrai, les erreurs de son héros ; mais il plaide en toute occasion, et avec tant de chaleur, les circonstances atténuantes, qu'on pardonne aisément ses faiblesses ; sa naïve candeur l'excuse ; s'il a manqué à la parole donnée, c'est que son engagement était conditionnel ou que des motifs supérieurs l'ont exigé.

Quel que soit le mérite incontestable de son livre et le soin qu'il ait eu de s'entourer de tous les documents propres à l'éclairer, nous ne croyons pas cependant que M. Hauser ait définitivement fixé la figure un peu ondoyante du célèbre capitaine. Gêné par les limites qu'il s'était tracées, il a dû laisser certaines parties de son travail forcément incomplètes ; mais sans refaire, comme il le dit, l'histoire du XVI^e siècle, il aurait pu s'astreindre à une plus grande exactitude et surtout ne pas accorder une confiance exagérée à Moïse Amyraut, non que cet excellent pasteur n'ait pas écrit avec une entière bonne foi, mais on est en droit de se défier de son sens critique. Comment, par exemple, M. Hauser peut-il admettre que François de Lanoue ait fait lui-même son éducation, sans passer « par les mains des humanistes » ? Ce n'est pas simplement en lisant les vies des grands hommes de Plutarque qu'il aurait acquis ce fonds de solide instruction dont ses écrits fournissent la preuve ; ce n'est pas non plus à la cour, où pages et gentilshommes s'occupaient de tout autre chose que de littérature. Lanoue, comme un grand nombre de jeunes nobles ses contemporains, reçut une forte éducation classique, très probablement sous la direction du dominicain François de Lespervier, son grand-père maternel, qui, devenu veuf, était entré dans les ordres. Il fut admis à la cour, non comme page du roi Henri II, mais comme attaché à sa maison, alors qu'il n'était encore que dauphin. Quelle que fût l'ancienneté de sa famille, il n'aurait point obtenu cet honneur si elle eut été dans la condition « modeste » que lui attribue M. Hauser ; mais son père avait été lui-même gentilhomme de la chambre ; son grand-père avait épousé Madeleine de Châteaubriand, alliée aux Croy, princes de Porcian, et aux Bourbons de la branche de Saint-Paul ; c'est ce qui lui valut la haute protection du prince de Martigues, le dernier représentant de cette illustre maison.

(1) Henri Hauser, *François Lanoue*. Paris, Hachette ; 1892, in-8°.

M. Hauser passe rapidement sur les premières années de la vie militaire de François de Lanoue; il a hâte d'arriver, comme dit d'Aubigné, « au grand siège »; ce n'était pas une raison cependant, pour taire ou à peu près, la campagne de Lanoue dans les Pays-Bas en 1572. Charles IX avait laissé les protestants entreprendre cette guerre, et peut-être même l'avait-il suscitée; afin d'étouffer dans le sang les voix révélatrices, il eut l'indigne perfidie d'écrire au duc d'Albe de ne laisser échapper aucun des défenseurs de Mons au nombre desquels se trouvait Lanoue. Son agent dans les Pays-Bas, Mondoucet, insistait pour que tous les Français pris les armes à la main fussent immédiatement égorgés; mais le duc d'Albe, s'il acceptait d'être l'exécuteur impitoyable des ordres de son maître, ne voulut pas consentir à se faire le bourreau du roi de France. Lanoue et ses compagnons se retirèrent avec les honneurs de la guerre et sans autre condition imposée que le serment de ne plus porter les armes contre le roi d'Espagne, premier engagement solennel dont il ne devait plus tard tenir aucun compte.

Nous arrivons à une des phases les plus étranges de la vie de Lanoue. Au lendemain de la Saint-Barthélemy, le roi le charge d'une mission auprès des Rochelais prêts à s'insurger contre son autorité. Lanoue accepte d'être l'intermédiaire de ce roi encore tout couvert du sang de ses frères; cette résolution parut si extraordinaire à ses contemporains que quelques uns le crurent obligé de s'y soumettre. Il n'en était rien cependant. « Sa confiante et indulgente bonhomie, dit M. Hauser, ne pouvait croire longtemps à la méchanceté..... il fut ému des regrets de Charles IX. »

Lanoue s'acquitta consciencieusement de sa mission; mais au moment où il allait se retirer, n'ayant rien obtenu des Rochelais, ceux-ci, par la voix de leurs ministres, lui proposèrent de s'enfermer dans leurs murs et de se mettre à leur tête. Il s'y décida sur le conseil de Biron, « afin de mieux servir les intérêts du roi ». Charles IX parut en effet ratifier cet engagement, et dans tous les cas il le connaissait puisque, à la date du 15 février 1573, il écrivait à son frère, le duc d'Anjou : « On verra en définitive ce que l'on peut et doit attendre de Lanoue qui peut beaucoup, puisqu'il a à La Rochelle huit cents hommes à sa dévotion. (1) » Combattre de toute l'autorité de sa parole les prétentions des Rochelais, en même temps que, les armes à la main, il s'en faisait le défenseur, c'était une tâche bien difficile, et disons-le nettement, au-dessus des forces humaines : « Je voudrais, dit Lanoue à un de ses amis dans un moment d'épanchement, je voudrais être frappé d'une balle pour échapper au soupçon de perfidie ! » (2) C'est bien là le cri d'une conscience

(1) Comte de La Ferrière, *Le XVI^e siècle et les Valois*, p. 364.

(2) Ph. Cavriana, *Siège de La Rochelle*, traduction de Delayant, p. 49.

honnête ; mais pourquoi s'être placé volontairement dans une situation aussi inextricable ?

M. Hauser prétend que Lanoue se serait absolument opposé aux négociations ayant pour but d'intéresser à la cause des Rochelais la reine Elisabeth d'Angleterre, et d'en obtenir des subsides. Il aurait même refusé « au péril de sa vie » de consentir à ces négociations criminelles. L'envoyé italien, dont il invoque le témoignage, était mal informé ; dès le 25 octobre 1572, le maire et les échevins de La Rochelle avaient député en Angleterre Pardaillan, le ministre Claude des Moulins, et un pair du corps de ville, Jean David ; à quelque temps de là, un autre ministre, La Place, partait muni de nouvelles lettres de créance. (1) La mission en Angleterre était donc un fait accompli avant que Lanoue entrât à La Rochelle, et il l'accepta si bien que, pour échapper aux difficultés au milieu desquelles il se débattait, il proposa d'envoyer auprès d'Elisabeth une des notabilités du parti, espérant que lui-même serait désigné ; mais sa prévision ne fut pas réalisée, et on lui préféra Languiller-Belleville. Ce n'était donc pas pour avoir empêché « la conclusion de l'alliance anglaise » que Lanoue redoutait l'arrivée de Montgomery, le promoteur de cette alliance ; il se rendait parfaitement compte que, du jour où ce dernier entrerait à La Rochelle, le parti des exaltés triomphant lui arracherait son commandement. La résistance de ses partisans pouvait amener une lutte fratricide ; c'est cette appréhension qui le décida à se retirer.

« C'est ainsi, dit M. Hauser, qu'il réussit à sortir de la situation scabreuse où il était engagé depuis cinq mois, sans avoir manqué à aucun de ses devoirs, ni envers les Rochelais, ni envers la cour. » Il est certain qu'il traversa cette difficile épreuve sans y laisser son honneur ; cependant il n'est pas exact de dire que les deux partis rendirent un hommage égal à sa loyauté. Nous le voyons, il est vrai, accueilli dans l'armée royale non en fugitif, mais en allié, et le duc d'Anjou lui décerner publiquement cet éloge que tout, dans sa conduite, avait été parfaitement honorable ; mais ceux qu'il avait abandonnés le jugèrent autrement ; sans parler des attaques violentes dont il fut l'objet avant comme après sa sortie de La Rochelle, jamais, depuis, il n'obtint dans cette ville la confiance de ses coreligionnaires ; il ne put rentrer en grâce auprès d'eux qu'en se soumettant à une humiliante rétractation ; et tant qu'il demeura à La Rochelle, il fut l'objet de la plus injurieuse surveillance.

Nous ne nous arrêterons point à examiner les divers jugements portés en cette circonstance sur la conduite de Lanoue : nous demanderons seulement comment l'eussent appréciée ceux-là mêmes qui l'exaltent, si, au moment où il abandonnait la ville,

(1) La Ferrière, *Le XVI^e siècle et les Valois*, p. 336.

une balle rochelaise avait mortellement frappé le célèbre transfuge. Auraient-ils alors répété avec dom Tailhandier « que sa sagesse et sa réputation étaient si bien établies qu'on ne s'avisa jamais de suspecter sa candeur et sa bonne foi » ? C'est peu probable. Les grands services rendus depuis par Lanoue à la cause protestante ont fait oublier une défection qu'on ne lui aurait, sans cela, jamais pardonnée. A partir de ce moment, nous voyons l'ancien commandant des forces rochelaises, assister en simple spectateur aux luttes acharnées qui signalèrent la fin de ce long siège. Il y a là, quoi qu'on en puisse dire, une de ces aberrations de jugement dont Lanoue, du reste, a donné d'autres preuves, et qu'un de ses contemporains, Brantôme, tout en se disant son ami, s'est plu malignement à faire ressortir.

*
* *

Lanoue eut une part considérable, sinon la principale, dans la formation de la ligue des *politiques*. « Le gentilhomme confiant et un peu naïf, dit M. Hauser, s'est fait politique ; en même temps il est devenu moins français et plus sectaire. Il a de véritables défaillances morales, et cette époque est loin d'être la plus glorieuse de sa vie. » A quelques mois d'intervalle, en effet, Lanoue tint aux Rochelais deux langages bien opposés : pendant le siège il leur prêchait la paix ; la paix obtenue, il revint leur prêcher la guerre. Cette guerre avait-elle au moins une cause légitime ? Aucune. M. Hauser parle de la conspiration ourdie pour livrer La Rochelle au roi. Puisqu'il a eu sous les yeux l'histoire de Barbot, il a dû voir quelles sanglantes intrigues furent mises en œuvre pour vaincre la répugnance des Rochelais et les faire adhérer à la ligue des protestants du Midi. Les exaltés du parti, le ministre Odet de Nort à leur tête, ne reculèrent devant rien, pas même devant le crime, pour arriver à leurs fins. Quand ils eurent dominé par la terreur l'opposition de leurs adversaires, Lanoue parut à La Rochelle ; il ajouta foi sans doute à la fable inventée par De Nort : car en pareille circonstance, nous aimons mieux le croire dupe que complice ; et il prit texte de la prétendue conjuration pour soutenir « que les réformés sont déliés du serment qu'ils ont fait de garder la paix, puisque les catholiques ont manqué à leur foi ». Il va jusqu'à dire, d'accord avec l'auteur d'un violent libelle publié pendant le précédent siège, « qu'on ne serait point tenu de garder un serment que l'on aurait fait au préjudice de l'intérêt de son prochain, et beaucoup moins ceux qui sont faits au détriment de la gloire de Dieu même. »

« Le sault estant franchi », comme dit Barbot, Lanoue s'empressa de régulariser l'adhésion de La Rochelle à la ligue protestante, et, mettant à profit l'expérience acquise pendant les précédentes guerres, il créa des ressources à la cause en organisant la piraterie. Mais auparavant, il fallait se débarrasser du voisinage gênant de deux navires armés en guerre, qui, sous

le commandement d'un officier du roi, Lycani, croisaient en vue des côtes. On s'en empara pendant que leurs chefs étaient à terre, et bien que l'équipage se soit rendu avec la condition d'avoir la vie sauve, on argua de quelques « voleries et pirateries particulières » pour lui faire son procès. Les uns sont roués, les autres fustigés, et Lycani pendu en effigie ; « dont plusieurs firent des murmures », dit Barbot ; mais le présidial, entre les mains des exaltés, était devenu le docile instrument de leur politique. Ce fait est passé sous silence par M. Hauser, aussi bien que les intrigues nouées avec le traître Jean de La Haye, lieutenant général de Poitiers.

Dès que la côte ne fut plus surveillée, Lanoue arma en guerre soixante-et-dix vaisseaux chargés d'écumer la mer depuis le Pas-de-Calais jusqu'à Gibraltar. D'après un règlement rédigé par lui, ne devaient être saisis que les navires « portant vivres et munitions de guerre aux villes, châteaux et forteresses armés contre ceux de la religion, et regardées comme de bonne prise que les marchandises appartenant ... aux massacreurs et autres faisant la guerre » ; mais en fait, comme l'avoue Barbot, « on courroit sus à ceux qui estoient de contraire party, comme Espagnols, Portugais, Bretons, Normands, Basques ou tous autres », c'est-à-dire sur tous les catholiques. Les commerçants rochelais voulurent protester contre des actes qui mettaient La Rochelle au ban des ports de commerce. Lanoue intervint et déclara que les ressources, uniquement fournies par les ennemis de la cause, étaient indispensables à son triomphe. « Lanoue, dit M. Hauser, souffrait de ces désordres ; il essayait de la réduire, mais il ne pouvait abolir une pratique si nécessaire à son parti. » Ce n'est pas la seule fois que nous verrons mettre en pratique par le « Bayard calviniste » la détestable maxime : « La fin justifie les moyens. »

Les longues négociations qui suivirent la mort de Charles IX n'ont pas paru sans doute à M. Hauser assez dignes d'intérêt pour être rapportées ; elles décèlent cependant de la part de Lanoue, un esprit très souple, très délié, très habile dans l'art de tromper ses adversaires et de gagner du temps ; mais nous avons vu avec surprise qu'un des négociateurs, La Hunaudye, aurait été exécuté avec cinq ou six conjurés pour avoir, « au cours même des négociations, tenté une entreprise sur la ville ». Il est inutile de grossir le nombre des victimes politiques à cette époque. Il n'y eut d'autre sang versé que celui des prétendus conspirateurs de 1573 et des matelots de Lycani. René de Tourne mine, seigneur de La Hunaudye, était un cousin de Lanoue ; il fut, en effet, chargé d'une mission auprès de lui par Henri III, mission interrompue par une manœuvre maladroite du baron de Ruffec, qui pendant les pourparlers s'avança avec sa troupe jusqu'à quatre lieues de La Rochelle. Quant au baron de Mirambeau, et aux réponses « dignes d'un Joas » qu'il aurait faites à la reine-mère, M. Hauser, croyons-nous, a ajouté trop de confiance à un mémoire, dicté vraisemblablement par le baron de

Mirambeau lui-même, dans le but de dissiper les soupçons qu'avait fait naître sa conduite équivoque, soupçons très légitimement fondés, puisque ses coreligionnaires le déposèrent de sa ville de Brouage, et que de dépit, il la céda au roi Henri III, le 17 mars 1578.

Le chapitre qui traite des campagnes de Lanoue en Flandre, de 1578 à 1585, nous a paru un des plus complets et des mieux conçus; ce n'est pas que nous n'ayons à y relever quelques légères erreurs. « Lanoue, dit M. Hauser, n'avait pu accompagner le duc d'Alençon en Flandre, mais il le suivit de près. » C'est le contraire qui eut lieu : Lanoue était arrivé en Flandre depuis plus de quinze jours lorsque le duc d'Alençon fit son entrée à Mons le 9 juillet 1578. Nous signalons ce défaut de concordance de date, parce qu'il a son importance. Lanoue n'était pas un des lieutenants de Monsieur; il était entré directement, avec d'autres chefs calvinistes, au service des états; il pouvait ainsi beaucoup plus utilement servir la cause du duc d'Alençon, que s'il l'eut accompagné dans l'expédition qu'il préparait; il fallait, en effet, ménager la susceptibilité des catholiques Wallons, et sa présence dans les rangs de l'armée française n'aurait pas manqué de faire naître leurs défiances. Lanoue ne parut au camp du duc d'Alençon que pendant que ce dernier assiégeait le château de Binch.

On sait avec quelle barbarie les Espagnols ont de tout temps traité leurs prisonniers de guerre. Lorsqu'il tomba entre leurs mains, Lanoue, auquel on reprochait non sans raison, d'avoir trahi le serment qu'il avait prêté entre les mains du duc d'Albe, après le siège de Mons en 1572, fut, sur la recommandation expresse du roi d'Espagne, détenu de la façon la plus rigoureuse. Le malheureux prisonnier eut à souffrir encore bien plus de son inactivité forcée que des privations de toute sorte qui lui étaient imposées. Ses lettres, qui toutes passaient sous les yeux de ses gardiens, sont empreintes d'un sentiment de calme et de résignation chrétienne, qui en réalité étaient bien loin de son cœur. « Il se tournoit en tous sens, dit Amyraut, pour se tirer de ce malheur. » Il eut sacrifié tous ses biens, risqué même sa vie pour obtenir sa liberté; c'est ainsi qu'il offrit de se rendre en Hongrie, d'y faire pendant quatre ans la guerre aux Turcs à ses frais; ni sa parole, ni sa fortune ne semblaient à ses ennemis des garanties suffisantes. La seule, au dire d'Amyraut, qu'ils eussent acceptée, c'eut été que Lanoue se résignât à perdre la vue.

Cette proposition est tellement extraordinaire, tellement odieuse, que son seul énoncé devrait la faire révoquer en doute. M. Hauser cependant, sur le témoignage d'Amyraut, la croit vraie : « J'ai eu horreur, dit ce dernier, p. 282, quand j'ai vu des enseignements certains qu'un des plus célèbres capitaines et des plus hommes de bien de son siècle, avait été réduit à une aussi grande extrémité.... Sept ou huit lettres qu'il a faites de sa main à sa femme, m'ont rendu la chose si indubitable que

sur sa foy je la donne ici pour telle.... » Il ne cite aucun des passages de ces lettres, mais il ajoute : « Il s'y résolut, et tesmoigna diverses fois que c'estoit avec une grande tranquillité d'esprit qu'il le faisoit..... et que d'ailleurs trois jours de vie avec les siens et dans la compagnie de ses bons amis, lui estoient plus à souhaiter que plusieurs années dans une condition si lamentable. » Dans l'affolement où le jetaient le désespoir et l'isolement, l'infortuné prisonnier résolut d'acheter sa liberté au prix d'une complète impuissance. Aucune condition ne lui a été imposée, aucune proposition ne lui aura été faite : car Amyraut n'eut pas manqué de le dire, et cette détermination lui a paru si étrange, si inadmissible dans une âme absolument soumise aux décrets de la Providence, qu'il la suppose « suggérée sous main », ce sont les termes dont il se sert. Donc cette étrange proposition émanait de l'initiative de Lanoue, comme celle d'aller guerroyer contre les Turcs à ses dépens. Rien dans le récit d'Amyraut n'autorise à en faire remonter la responsabilité jusqu'à la cour de l'Escurial.

Ce furent, comme on le sait, les princes de la maison de Lorraine qui obtinrent la liberté de Lanoue. Les conditions imposées étaient extrêmement dures : on leur donna la plus grande solennité en les rédigeant par écrit ; elles sont signées de Lanoue et du prince de Parme. Le capitaine huguenots s'engageait à ne jamais faire la guerre contre l'Espagne, à peine de cent mille écus d'or dont le roi de Navarre se portait garant pour lui avec le duc de Lorraine ; dans une convention particulière arrêtée avec ce dernier, Lanoue promettait aussi de ne jamais prendre les armes contre lui. Demeurer inactif alors que, de tous côtés, on faisait appel à son concours, c'était pour Lanoue une situation aussi pénible que la captivité elle-même. Pour échapper aux obsessions dont il était l'objet, il aurait fallu fixer sa résidence, non à Genève, centre d'action du protestantisme, mais dans quelque contrée étrangère aux luttes religieuses, en Angleterre, par exemple, comme il en eut un instant la pensée. Il ne manquait point de docteurs huguenots pour lui rappeler cette maxime que lui-même avait autrefois invoquée devant les Rochelais : « On n'est point obligé de tenir les serments qui sont faits contre la gloire de Dieu même. » On trouve dans la correspondance de Lanoue la trace de l'impatience avec laquelle il supportait le joug qui lui avait été imposé ; aussi était-il disposé à accepter tous les moyens propres à le briser. Lors des pourparlers qui précédèrent la grande expédition des reîtres, sous la conduite du duc de Bouillon en 1587, Lanoue figurait parmi les négociateurs. Au nombre des articles soumis à l'approbation du duc de Lorraine, était le suivant, au moyen duquel ses états auraient été préservés du passage de cette armée de pillards : « Monsieur de Lorraine fera descharger monsieur de Lanoue de toutes les promesses faites par luy, à la maison de Lorraine et de Guyse. » Placer le duc de Lorraine dans cette alternative de voir ravager ses états, ou de dégager

une parole donnée, est un procédé tellement odieux qu'on s'explique facilement pourquoi Lanoue voulut en laisser à ses amis l'entière responsabilité, et n'a point signé leur proposition; mais il assistait à la rédaction de cet article, et il n'eut tenu qu'à lui d'exiger que son nom ne figurât pas dans les propositions faites au duc de Lorraine. (*Mémoires de La Huguerie*, t. III, p. 37).

Il était facile de prévoir que dans ces dispositions d'esprit Lanoue violerait tôt ou tard ses engagements. L'occasion lui fut offerte alors qu'après la mort du duc de Bouillon, le duc de Lorraine attaqua Sedan et Jametz. Dans une espèce de conseil de guerre tenu au chevet du duc de Bouillon, presque expirant, à Genève, dans les premiers jours de janvier 1588, il fut reconnu que la conservation de ces deux places au moyen desquelles la communication directe des huguenots avec l'Allemagne était établie, avait une importance considérable, et c'est pour donner cette assurance à son parti, autant que pour protéger sa jeune sœur, que le duc de Bouillon nomma par son testament Lanoue gouverneur militaire de son petit état.

Nous avons dit, et nous maintenons, que dans cette circonstance François de Lanoue a gravement manqué aux lois de l'honneur. Ici même ont été examinées les raisons que Lanoue, et après lui ses panégyristes, ont mis en avant pour justifier sa conduite. M. Hauser n'apporte à cette discussion aucun élément nouveau. D'après lui, l'engagement pris par Lanoue avec le duc de Lorraine avait un caractère conditionnel; il y avait apporté cette restriction : « En cas que cela ne contrevienne à ce que je dois d'obéissance, de servitude et de fidélité à la couronne de France et au roy mon souverain seigneur. » La question se ramène à établir si la clause résolutoire que Lanoue avait eu soin d'y insérer s'est ou non réalisée. M. Hauser n'hésite point à se prononcer pour l'affirmative. Mais la preuve? Le roi de France serait-il intervenu pour autoriser Lanoue à défendre ses droits? C'est le contraire qui a eu lieu, puisqu'il lui a très nettement manifesté son intention de ne le point voir se mêler à la lutte déjà engagée. (1) Comment M. Hauser peut-il prendre au sérieux la crainte manifestée par Lanoue de voir le duc de Lorraine, nouveau Picrochole, reconstituer à son profit le « royaume d'Austrasie »? Et qui donc avait donné mandat à Lanoue de s'opposer à ces visées ambitieuses? Ces hiérarchies d'obligations, ces subtiles distinctions entre les devoirs n'ont point accès dans une âme simple et droite : ce sont arguments de procureurs. Tout esprit impartial reconnaîtra qu'en cette occasion, Lanoue, dans l'intérêt de son parti, a oublié ses serments.

Il est une autre question longuement traitée par M. Hauser (p. 250 à 261), et sur laquelle nous ne reviendrons qu'incidemment; c'est celle de savoir si, oui ou non, Lanoue aurait con-

(1) *Mémoires de la Ligue*, t. II, p. 297. Ed. de 1758.

seillé à Henri IV de se convertir au catholicisme. Cette question avait été déjà soulevée lors de la publication d'une lettre de Lanoue faite par M. Hauser dans la *Revue historique* (1), et puisque l'auteur y attache une si grande importance, il est regrettable qu'il n'ait pas reproduit ce texte au nombre de ses pièces justificatives; cette réédition semblait d'autant plus indiquée qu'une nouvelle lecture a permis à M. Hauser de faire bon nombre de corrections. Nous persistons à croire, que sans la conseiller d'une manière formelle, Lanoue n'était pas opposé à une conversion précédée de conférences et de discussions qui auraient sauvegardé les apparences, et éloigné toute idée de pression de la part de la ligue. D'après M. Hauser, dans cette lettre comme dans maints passages de ses écrits, Lanoue n'aurait visé qu'un but, la réunion d'un concile général et au besoin national, où seraient venus les théologiens de deux partis; le roi écouterait évêques et pasteurs, « et ne faut doubter, si Dieu répand ses bénédictions sur le pays, qu'il ne bénisse aussi la concorde de l'église, et que sa majesté ne donne contentement à ses subjects. » Nous demanderons à M. Hauser la permission de rappeler ici la phrase dans son ensemble, laissant au lecteur le soin de lui donner son véritable sens : « Il faut... assembler les princes et officiers de la couronne, convoquer les estats, puis après requérir un concile général, et au refus en tenir un national, *faire entendre au roi le mérite de la religion catholique à lui incogneu*, par de bons et sçavans évesques et docteurs, n'ayant pour fin que la gloire de Dieu et le salut des âmes, *luy représenter qu'elle a esté l'église primitive*, luy faire considérer les opinions des saints pères qui ont relui au monde comme perles précieuses, conférer amiablement et sans contention *avecques les aultres théologiens* qui se trouveront en publique convocation, et il ne faut doubter, etc. »

Comme on le voit, Lanoue est loin, ainsi que le prétend M. Hauser, de faire de l'accord des deux églises la condition *sine quâ non* de la conversion du roi; ce mot de conversion, il ne le prononce même pas; il entend laisser à Henri de Bourbon une liberté de choix complète, absolue; mais si, éclairé par les évêques, après les dires contradictoires des autres théologiens, il reconnaît de quel côté se trouve la vérité, il donnera *contentement à ses subjects* et, comme conséquence, Dieu pourra bénir la concorde entre les églises, c'est-à-dire la paix religieuse.

*
**

Lorsqu'après vingt années passées dans les camps, Lanoue fut subitement transporté du tumulte du champ de bataille dans son cachot de Limbourg, il médita profondément sur les événements auxquels il s'était activement mêlé; il eut, dans sa so-

(1) Année 1888, p. 311 et 323.

litude, comme une vision très nette de l'abîme de malheurs où les guerres civiles avaient plongé la France. Emu et troublé en face de sa patrie mutilée et sanglante, il voulut sonder ses blessures et chercha le moyen de les guérir. C'est ce qui lui inspira ses *Discours politiques et militaires*. Il évoque les souvenirs de sa jeunesse ; il revoit la France de François I^{er} paisible au dedans, respectée au dehors, bravant les armes de Charles-Quint. Dans le tableau qu'il retrace de la décadence de son pays, Lanoue nous montre le progrès de l'athéisme, opinion commune alors, comme elle le devient à toutes les époques troublées ; il rappelle les exactions des gouverneurs de province, les impositions rejetées en entier sur les campagnes par les grosses cités, « qui font bruire leurs privilèges », les profusions de la noblesse et la corruption des mœurs. Mais en signalant ces désordres, suite inévitable de l'affaiblissement de l'autorité religieuse et politique, Lanoue n'en indique pas la véritable cause ; un de ses contemporains, Montaigne, le dira avec plus d'indépendance que lui : « La nouveauté... qui nous presse depuis tant d'années, n'a pas tout exploité ; mais on peut dire, avec apparence, que par accident elle a tout produit et engendré, voire et les maux qui se font sans elle, et contre elle, c'est à elle à s'en prendre au nez :

« Heu patior telis vulnera facta meis ! »

Nous ne suivrons pas M. Hauser dans l'analyse très complète qu'il nous donne des *Discours politiques et militaires*. Cet ouvrage fut accueilli avec une faveur méritée et eut plusieurs éditions successives. La célébrité acquise par leur auteur, célébrité dont le retentissement s'était encore accru de tout l'intérêt inspiré par la captivité de Lanoue, aurait suffi, indépendamment de son mérite intrinsèque, pour assurer à son livre un grand nombre de lecteurs. Comme plus tard la *Satire ménippée*, les *Discours* répondaient admirablement à l'état de l'opinion publique. Les catholiques que ne dominait pas la passion fanatique condamnaient les rigueurs de l'édit d'union et reconnaissaient la nécessité d'accorder à l'église protestante une existence légale et une liberté limitée. On devait donc se rencontrer sur le terrain d'une tolérance mutuelle, et c'était précisément celui qu'indiquait Lanoue ; en dehors de cette solution on n'en entrevoyait aucune possible ; il fallait se résigner à prolonger indéfiniment une lutte sans issue, ou bien accepter la loi d'un pouvoir assez fort pour assurer aux partis hostiles, la possession, dans une mesure équitable, des avantages que chacun d'eux cherchait à faire triompher par les armes. Il y a donc dans l'œuvre de Lanoue la profondeur de vue d'un véritable homme d'état, et elle est digne d'être placée au premier rang parmi celles qui peuvent nous renseigner sur la situation morale et matérielle de la France pendant la dernière période de nos guerres civiles. Quant à son mérite littéraire, il est réel ; mais quelle part doit en revenir à Lanoue ? Les nombreuses

lettres autographes publiées par M. Hauser et jointes en appendice à son livre, nous ont confirmé dans cette opinion que l'éditeur, Philippe Du Fresne-Canaye, habile écrivain lui-même, imprima à l'ouvrage de Lanoue le cachet très sensible de sa personnalité. Que l'on compare à la correspondance authentique le texte des *Discours politiques*, on verra combien ces discours l'emportent en souplesse, en vivacité, en éclat sur les écrits tracés directement par la plume de Lanoue. Les longues périodes, coupées d'incidentes, la tournure et les expressions archaïques ont disparu ; la phrase s'est faite moderne, et sans rivaliser, comme le prétend Philarette Chasles, avec le style inimitable des *Essais*, il se maintiendra à un rang très honorable dans l'œuvre littéraire du XVI^e siècle. Un jour, nous n'en doutons pas, quelque philologue précisera la juste mesure dans laquelle l'éditeur de Lanoue a remanié ce que ce dernier appelait « ses brouilleries » ; il nous suffit d'indiquer ici cet intéressant sujet d'études.

M. Hauser est dans le vrai lorsqu'il nous dit que Lanoue a, dans son livre, tracé les principaux traits de son portrait moral. Mais il est à nos yeux d'autres écrits qui le peignent avec des couleurs encore bien plus vives, ce sont les réflexions et les courtes observations écrites par lui sur les marges de l'*Histoire des guerres d'Italie*. Il ne faudrait pas croire, en effet, qu'elles aient été uniquement inspirées par la lecture des pages de Guichardin : elles ont une portée plus générale et plus haute, elles nous font connaître les véritables sentiments qui agitaient l'âme de Lanoue, sentiments réveillés par l'analogie des faits historiques retracés à son imagination, avec ceux dont lui-même avait été le témoin. C'est le compagnon d'armes de Condé et de Coligny qui écrit ces lignes : « La religion est la couverture de l'ambition cachée au cœur... C'est une injustice de se couvrir du nom du roi et d'union pour entretenir le trouble entre les princes chrétiens ; l'inclination à un parti, entre les grands du monde, ne procède pas de l'amour de la justice, ains du désir qu'ils ont d'accroître leur particulier. » C'est le partisan du duc d'Alençon qui fait cet aveu : « Qui ne voit le fonds du dessein d'un ambitieux y est trompé... » C'est le soldat plein de foi qui explique la défaite par les vues intéressées des défenseurs de la cause : « Jamais ne succéda bien à ceulx qui pour avancer leur profit particulier se sont couverts du nom de réformation et d'église... Dieu ne tient pas pour innocents ceulx qui prennent son nom en vain... » C'est l'homme enfin, arraché à ses rêves d'ambition et de gloire, qui jette ce cri de désespoir : « O cupidité de dominer qui n'apportes à l'homme qu'une ombre de contentement, encore qu'il ait obtenu son désir avec plusieurs travaux ! combien est misérable celuy qui te loge en son cœur ! »

Ces sentences et maximes n'ont pas la notoriété des *Discours* ; il faut aller les chercher dans de poudreux in-folios ; mais elles mériteraient d'être mises en lumière de préférence à certaines

parties des discours politiques et militaires, offrant aujourd'hui peu d'intérêt. Elles auraient dû, ce nous semble, attirer l'attention de M. Hauser, qui n'a cependant négligé aucune indication bibliographique.

« Modestie, bonhomie, bon sens ferme et droit, indulgence, vaillance et douceur, patriotisme ardent, ferveur tolérante, résignation active, une bonté un peu faible, un peu chimérique... » tel est Lanoue d'après M. Hauser. Il se demande si, de l'étude de documents utilisés par lui, la figure de son héros ressort d'une manière très différente de celle que lui avait prêtée la légende : « Faut-il renoncer à l'opinion traditionnelle qui fait de Lanoue un type de pureté, d'honneur, de vaillance et, pour tout dire en deux paroles, un Bayard huguenot ? » M. Hauser se prononce pour la négative, malgré les « faiblesses » qu'il atténue autant que possible ; ses faiblesses même, « et il en eut d'inquiétantes dans le caractère », sont le résultat d'une trop grande confiance dans les hommes : « il ne croyait pas à la méchanceté humaine. » M. Hauser ne prend pas garde que tout ce qu'il accorde à cette prétendue « bonhomie » il l'enlève à l'intelligence ; or, s'il y a quelque chose d'indéniable, c'est la haute portée de l'esprit de Lanoue. Nous croyons avoir plus équitablement fait la part des qualités et des défauts du célèbre capitaine dans ce jugement que nous nous permettons de rappeler ici : « Lanoue, par la sévérité de ses mœurs, par l'étendue et l'élévation de son esprit, par sa modération surtout, se distinguait de ses compagnons d'armes dont aucun ne le surpassait en bravoure. C'est en exaltant ces brillantes qualités et même en lui en prêtant d'imaginaires, qu'on a créé ce type chevaleresque plus propre à orner un roman qu'à vivre dans la réalité de l'histoire. Certes on ne doit pas le confondre avec les sectaires des premières guerres ou les sceptiques des derniers jours ; il joignait à un éloignement prononcé pour les moyens violents, une vue très large et très nette des inappréciables bienfaits de la liberté de conscience, et cela seul suffirait pour lui mériter notre estime et notre admiration ; mais, quelle que soit la part d'éloges que nous lui accordions, nous ne saurions céler les défaillances morales de cette belle intelligence : le fréquent oubli de la foi jurée, le peu de scrupule dans l'emploi des moyens, et, ce qui semble moins pardonnable encore chez un soldat, cette facilité à accepter les situations équivoques qui pouvaient faire suspecter sa loyauté et douter de sa franchise. »

DENTS D'AUSSEY.

IV

LES Salons DE CASTAGNARY

Voir plus bas page 61.

Aimez-vous les vieux papiers ? Oui, puisque vous êtes abonné

à nos publications, qui n'ont d'autre but que d'éditer d'anciens textes. Mais il ne s'agit ici ni de minutes, ni de mémoires remontant à trois cents ans. Nous demandons si vous aimez les vieux journaux ? On y fait des découvertes surprenantes ; aucune lecture n'offre plus d'attrait. La série des numéros que vous avez sous la main vous permet de voir un événement se dérouler rapidement, de l'embrasser dans son ensemble et ses détails. Au lieu de l'épeler chaque jour, vous en suivez les péripéties d'un seul coup d'œil. Connaissant les conséquences qu'il détermina, vous appréciez mieux la portée de chaque scène. Telle nouvelle, qui vous avait paru insignifiante, reprend à vos yeux toute son importance. C'était le point initial d'une révolution, et vous n'y aviez pas pris garde. En 1824, l'anglais Constable exposa à Paris deux paysages qui firent sensation. Ils furent le point de départ d'une nouvelle école illustrée par Rousseau, Daubigny, Corot. La transformation s'étendit à la figure. Si vous parcourez une collection antérieure à l'époque où vos parents vous laissèrent lire pour la première fois le journal, vous ferez des trouvailles pleines d'imprévu. Vous vous étonnerez comment des idées acceptées par vous et par tout le monde, presque sans réserves, des œuvres déclarées sublimes, aient soulevé d'aussi vigoureuses discussions, des résistances aussi prolongées, des hésitations aussi longues. En sens inverse, vous éprouverez la plus vive surprise de voir couvrir d'éloges des ouvrages qui vous ennuiant ou vous semblent puériles. Nos pères se pâmaient aux romances de Loisa Puget, et bâillaient devant Mozart, Beethoven, les *Huguenots*. N'auraient-ils pas soulevé les épaules au-dessus des oreilles ? quel sourire de dédaigneuse incrédulité n'aurait pas plissé leurs lèvres, si quelqu'un avait prédit qu'un jour Delacroix, Courbet et Millet enterreraient triomphalement au Louvre ? Qui se souvient aujourd'hui des fleuves d'encre répandus autour de ces noms illustres ?

Ces impressions vous les ressentirez en relisant les *Salons* de Jules Castagnary. « Il y a dans ces deux volumes, comme le dit très bien M. Spuller, ce qui ne saurait manquer d'y être, des descriptions d'ouvrages dont on ne parle plus, des jugements trop flatteurs, les autres trop sévères, et qui comportent une révision légitime, des pronostics qui ne se sont pas vérifiés et des condamnations dont ont relevé appel ceux qui ont été frappés. Mais ce n'est pas là qu'est l'intérêt principal de ce livre ; il est tout entier dans les idées générales, dans les théories esthétiques de l'auteur. » C'est, en effet, ce qui nous touche le plus près. Castagnary a été, pendant vingt ans, un des critiques d'art les plus écoutés, les plus influents avec Thoré et Théophile Gautier. Il s'était constitué l'apôtre du naturalisme appelé aussi réalisme, dont Courbet fut le prophète. Pendant dix ans il raisonne sur les nouvelles tendances. Chacun de ses salons porte la trace de la lutte engagée, et contient une conférence sur le moyen de régénérer l'art. On peut dire qu'il a rédigé le caté-

chisme de l'école, qu'il nous a transmis les articles de foi, les dogmes, que tout artiste, selon son cœur, doit mettre en pratique, tout amateur croire, tout critique observer. Dès 1868, la victoire lui semble définitive. Alors d'autres préoccupations l'entraînent ; sa critique est entachée de politique, puis il prend à partie l'administration des beaux arts. C'est donc dans les salons de 1857 à 1868 que nous chercherons les principes au nom desquels Castagnary formulait ses jugements. Nous lui demanderons une définition de l'art, le but qu'un artiste doit atteindre, les moyens qu'il emploiera pour exprimer sa pensée, à quelles sources il puisera ses inspirations. Il va sans dire que nous exposons la théorie de notre compatriote, sans discuter, blâmer ou approuver. *In medio tutissimus ibis.*

« L'art est avant tout une expression du moi humain sollicité par le monde extérieur, expression réalisée sous le concept suprême de beauté, dans l'infinie variété des types fournis par la nature. » (I, p. 5). La beauté est le résultat d'une opération tout intellectuelle, toute psychique, qui se passe dans l'entendement de l'artiste, sollicité par le monde extérieur. « Le beau n'est pas une réalité existant en dehors de l'homme et s'imposant à l'esprit avec la forme même ou l'aspect des objets : le beau est un concept individuel ou collectif qui varie dans une société donnée, d'époque à époque, et dans une époque, d'homme à homme. (I, p. 102). L'idéal ! mot creux ! ce n'est pas une révélation d'en haut, posée en face de l'humanité en marche, avec devoir de s'en approcher toujours sans se réaliser jamais. » (I, p. 102). Entre le beau et l'idéal il n'y a pas de différence. La peinture n'aura donc d'autre objet que d'exprimer, suivant la nature des moyens dont elle dispose, la société qui la produit. Si le peintre veut être compris, aimé, louangé, que doit-il faire ? Produire des ouvrages qui répondent aux idées de la société. « Elles y répondront forcément, si, au lieu de ratiociner sur l'idéal, il se borne à voir et à être peintre : car on n'a d'images que celles des objets ou des formes présentes. Or, le présent, qu'est-ce, sinon la vie ? » (I, p. 187). Il faut donc rendre la vie. Aussi le peintre sera de son époque, à l'exemple des plus illustres maîtres qui, même dans leurs compositions les plus éloignées du temps où ils vivaient, ne se départirent jamais de ce principe. Il traduira sur la toile les sentiments que nous, société, lui donnerons. « Mais la nature n'est pas seulement une juxtaposition d'objets groupés dans les plans divers. C'est un être vivant plein de sollicitations singulières et dont les chocs répétés sur notre organisme ébranlent à chaque instant notre âme, font jaillir en elle, comme des sources fraîches, les sensations, les sentiments, les idées. Il ne suffit pas au peintre d'avoir réussi à reproduire la forme et la disposition des objets ; il lui faut encore, et par-dessus tout, animer ces formes, les faire vivre en y mêlant son âme d'artiste et le douer, en vrai créateur, de toutes les excitations qui appartiennent à la nature. L'art n'est pas autre chose : il commence juste là où le métier finit. » (I, p. 34).

— Limité au monde matériel, direz-vous, l'artiste ne pourra donc pas tirer ses inspirations du passé, du monde invisible, imaginaire.

Certes non. « L'art est indigène ou il n'est pas. Il est l'expression d'une société donnée, de son esprit, de ses mœurs, de son histoire, ou il n'est rien. Il tient du sol, du climat, de la race, ou il est sans caractère. » (I, p. 231). « Le peintre oubliera la peinture antérieure à lui, si ce n'est pour se former la main, les sociétés écoulées, les interprétations auxquelles elles ont donné lieu. Il sera lui, il aura toujours la nature devant les yeux. Le monde intérieur, l'âme, les sentiments, les caractères, les passions appartiennent au poète, à l'écrivain. Le peintre a pour lui le monde des choses colorées, réelles. Son but est de sensibiliser l'esprit en charmant les yeux. Il doit bannir l'idéal qui rend le peintre aveugle devant la réalité. » (I, p. 353). La peinture est avant tout objective ; elle est le contraire de la sculpture essentiellement subjective. « Le sculpteur n'a pas pour tâche de reproduire les corps qui existent autour de lui dans la réalité. Sa mission est d'en créer à nouveau : d'en créer dans le sens propre et rigoureux de la nature, mais suivant un mode plus épuré, et d'en créer, savez-vous pour qui ? pour les seules choses du monde qui n'en ont jamais eu et n'en auront jamais les idées — les idées maîtresses qui mènent l'humanité. » (II, p. 323). La sculpture et la peinture ne peuvent donc pas avoir les mêmes tendances.

Laissons Castagnary nous dire comment il faut se comporter devant une œuvre de peintre.

« Vous vous trouvez au salon, en face d'un tableau, paysage ou figure, il n'importe, comment allez-vous vous y prendre pour le juger ? Vous me dites : J'examinerai l'idée, la composition, le dessin, la couleur, l'harmonie, et quand j'aurai parcouru chacune de ces catégories de la peinture, j'aurai étudié le tableau dans son ensemble et dans ses détails, je saurai à quoi m'en tenir sur sa valeur. C'est bien ; mais encore, pour juger de l'idée, de la composition, du dessin, de la couleur et du reste, quel sera votre terme de comparaison ? Vous hésitez ? ne regardez pas ce vieil esthéticien, grand casseur de noix vides, qui est derrière vous, et qui vous fait des signes parce que vous avez oublié le style. Dites-lui que depuis longtemps vous ne vous éclairez plus à cette lanterne là, et répondez à ma question directement, dans la droiture et la simplicité de votre bon sens. N'est-ce pas que votre terme de comparaison c'est la nature réelle, la vie qui vous entoure, les formes que vous êtes habitué de voir, les couleurs dont vous avez reçu les impressions ? S'agit-il d'un paysage ? immédiatement vous évoquez la campagne. Vous savez les manières d'être des bois, des prés, des champs, les tons du rocher sous la lumière, de l'eau sous la verdure, et la germination des mousses, et les attitudes des chênes, et toutes les allures de la vie végétative se déployant librement sous la splendeur du ciel. Plus les accents de vérité

fournis par le peintre éveilleront en vous d'images justes et précises, plus vous vous sentirez porté à admirer son œuvre. S'agit-il d'une scène de la vie publique ou privée, reléguée dans la pénombre d'un intérieur ou étalée au grand jour de la rue ? c'est la société que vous évoquez. Vous savez les manières d'être des hommes, des femmes, des enfants, les costumes, les caractères et l'expression particulière aux sentiments, et le mouvement obligé des corps dans les différentes actions humaines. Vous examinez si, les conditions spéciales de son sujet étant données, le peintre a été exact, naturel, observateur consciencieux et traducteur limpide, et si, tout en résolvant ces difficultés premières, il a pu encore par surcroît se montrer pittoresque et vrai dans son dessin, harmonieux et vrai dans sa couleur. Je cherche un genre où cette théorie pourrait ne pas être de mise. En portrait, en nature inerte, en tout, vous vous référez à l'original, au modèle, à la réalité objective, qui peut être selon les cas ou physique ou morale, mais qui s'impose également à tous les intellects et qui est le contrôle décisif quand il s'agit d'un art d'imitation. — Cette méthode est bien simple, n'est-ce pas ? elle paraît bien naturelle, bien certaine (1). Eh bien ! cette méthode est une révolution aussi grave que le naturalisme lui-même, qui d'ailleurs s'en aide et en bénéficie... L'art de notre époque se glorifie de rester contemporain par le fond et par la forme. Il s'adresse à tous, puisque tous peuvent le comprendre et le juger, d'emblée, rien qu'en comparant les créations qu'il propose aux créations que la vie réalise tous les jours, sous nos yeux, et qui ont déposé leur image dans notre esprit. Le naturalisme qui accepte toutes les réalités du monde visible et en même temps toutes les manières de comprendre ces réalités, est le contraire d'une école. Loin de tracer une limite, il supprime les barrières. Il ne violente pas le tempérament des peintres, il l'affranchit. Il dit à l'artiste : Sois libre ! la nature et la vie, qui sont la matière éternelle de toute poésie, s'étendent autour de toi. Va et reviens montrer aux autres hommes ce que tu auras trouvé. Va, et que la vérité, qui est la seule exigence des yeux, soit aussi ta seule loi. Que si les champs, que si l'humanité dans l'infinie variété de leurs combinaisons n'offrent pas un thème assez vaste à ton génie, et que tu éprouves le besoin d'inventer, d'imaginer, de composer : compose, je le veux bien, mais compose avec des accents tels de réalité et de vie que chacun s'y méprenne, et prenant ton ouvrage pour une copie de la nature, s'écrie : Quelle sincérité ! »

Au nom de ces principes le naturalisme condamne la repré-

(1) Juste en théorie, elle est d'une application bien difficile. Elle exige une connaissance des différentes parties d'un pays. Avant de juger un tableau, il faut avoir vu les multiples aspects de la France, de l'Océan aux Alpes, de la Méditerranée aux Ardennes. Quel homme peut se flatter de posséder une science aussi étendue ?

sensation des lieux qui ne sont pas la France, des sociétés et des mœurs qui ne sont pas la société et les mœurs de France, parce que le contrôle est impossible. Certes les peintres qui reviennent d'Orient peuvent très bien se conformer au principe et prendre la nature pour modèle. Mais comment juger s'ils sont dans le vrai ? Ceux-là seuls qui ont voyagé dans les mêmes contrées peuvent avoir un avis ; encore diffèrent-ils tous sur le point de savoir si le peintre est exact.

Le naturalisme n'a aucune raison de peindre des tableaux d'histoire ancienne. Il n'a que faire de l'archéologie. Le peintre n'est pas un savant penché sur le passé ; c'est un homme qui doit regarder le présent, pas autre chose. « L'histoire d'hier appartenait aux peintres d'hier ; l'histoire de demain appartiendra aux peintres de demain. Au peintre du jour le phénomène du jour... Peindre les mœurs au milieu desquelles on a été jeté par la destinée, c'est faire de l'histoire pour la postérité. » (I, p. 281-285).

Le naturalisme chasse de son bagage avec la plus grande énergie tout ce qui est de pure fantaisie. « Le jour où le peintre, usurpant la fonction du poète, veut refaire la nature au gré de son caprice, je m'en vais. La science et la raison n'étant point là pour donner à ses conceptions une base de certitude, les élucubrations qui sortent de sa cervelle surexcitée ou malade restent sans autorité. Trop mêlées de souvenirs et de conventions pour être originales, trop individuelles pour parler au grand nombre, elles ont le double défaut de marcher à l'encontre des idées modernes et ne s'adresser qu'à une petite caste de lettrés ou de dilettauti. » Il est inutile d'ajouter que les tableaux de religion vont de pair avec les tableaux de fantaisie. « Aujourd'hui nous ne croyons plus. Les dieux du paganisme se sont écroulés sous les ruines d'un monde ; les dieux du christianisme sous l'analyse moderne s'évanouissent en abstraction... La foi disparue, la peinture religieuse pouvait-elle survivre ? non. La peinture religieuse est morte ; elle est morte, mais comme la religion même, en nous léguant pour testament de vie des œuvres immortelles. » (I, p. 8). Morte, morte ! Castagnary le répète tous les ans. Il n'en est pas moins vrai qu'un des tableaux qu'il ait le plus vanté c'est le *Christ mort* d'Henner ! (II, p. 216), éloge exceptionnel, nous en convenons. Que n'a-t-il vécu jusqu'à nos jours ! il verrait le nombre de toiles empreintes de mysticisme, heureusement rendu parfois, augmenter à chaque salon.

Il semblerait logique, d'après ce qui précède, que le nu fût interdit aux peintres. S'il leur est donné d'en voir à l'atelier, le public n'ayant pas l'habitude d'en rencontrer journellement sur ses pas ne peut juger. Or, les peintres travaillent pour le public. Il n'existe aucun coin de France où les jeunes personnes les mieux tournées obtiennent du garde champêtre l'autorisation de se mettre à l'aise au milieu d'un pré, d'un bois, leur chemise à leurs pieds ou assises dessus, de se baigner sans cos-

tume, de se montrer aux passants nues comme la main, sur une plage ou un canapé. Néanmoins notre critique déclare une figure nue même imparfaite supérieure au paysage le plus parfait. (I. p. 238).

Nous laissons de côté certaines théories spécieuses particulières à l'auteur, celle-ci par exemple : Les hommes faits, ayant une individualité marquée, peuvent seuls poser devant un peintre, si bien que les neuf dixièmes de nos semblables devraient renoncer à jamais être « pourtraiturés ». La femme est dans le même cas, parce qu'elle réunit toutes les conditions exigées par la statuaire : la beauté plastique, la mollesse des contours, la pureté des lignes, une heureuse harmonie de tout son corps si bien équilibré. (I, p. 41).

Nous indiquerons d'un mot cette pensée chère entre toutes à Castagnary : « Pour la première fois depuis trois siècles, la société française est en voie (1859) d'enfanter une peinture française qui soit faite à son image et non plus à l'image des peuples disparus. (I, p. 106). L'école naturaliste est la première manifestation sérieuse de cet art nouveau qui débutait avec les Clouet, quand la formation de l'école de Fontainebleau le tua. Depuis, il n'a pu échapper à l'influence italienne. Nicolas Poussin, Claude Lorraine ne sont français ni par la tournure de leur esprit, ni par le choix de leur patrie adoptive. Lenain, Watteau, Chardin font preuve d'une individualité plus réelle. Louis David aurait été de taille à produire un mouvement durable, si la république avait duré. « De Louis David, amoureux du Parthénon, à M. Ingres, affolé des *Loges*, c'est l'esprit étranger qui nous dirige. Ni Gros ni Géricault, qui firent de la peinture de géants avec un profond sentiment naturaliste, n'y purent rien. » (I, p. 232).

Si longs que soient nos extraits tirés des *Salons*, ils ne donnent qu'une idée sommaire de la théorie.

En résumé le peintre, et non pas le sculpteur, comme l'entendent les naturalistes, au moins leur porte-parole le plus autorisé, ne sera impressionné que par ce qui frappe ses yeux. L'univers est le thème proposé à son intelligence. Allégorie, légende, mythologie païenne, religion chrétienne, histoire des temps écoulés, érudition, archéologie, littérature, tout cela reste en dehors de son champ d'observation, parce que son œil n'en peut rien percevoir. Un tableau doit être conçu et exécuté de manière que le spectateur n'ait besoin du secours d'aucun livret ou cicerone, et de faire appel à ses lectures.

N'est-ce pas bien rétrécir le domaine de l'art et le condamner au plus fastidieux réalisme ? « Réaliste, répond Castagnary, je n'ai jamais su ce que cela voulait dire, et c'est un mot que je n'emploie pas volontiers. L'art n'est pas, n'a pas été, ne peut pas être réaliste. Des réalistes, si l'on entend par ce mot ceux qui poursuivent l'imitation rigoureuse, la photographie en quelque sorte de la réalité, il n'y en a jamais eu que par exception. Desgoffes est un réaliste. » (I, p. 407). D'autres vous disent

que l'art ainsi entendu cesse d'être de l'art. Quant à Courbet, à propos duquel le mot fut inventé, Courbet n'a jamais été réaliste, affirme Castagnary : il a interprété la nature et dans chacune de ses œuvres fait palpiter la vie ; il a été ce qu'il est toujours, observateur, moraliste et poète.

Courbet poète ! n'oublions pas que notre critique est un ami dévoué, un admirateur convaincu, enthousiaste, sincère d'un peintre qui a eu certes de beaux moments, mais dont le tempérament fougueux et tapageur ne fut guère tourmenté par la recherche de la poésie, « ce sel mystérieux et profond qui fait les œuvres vivaces, composé avec les seules ressources de l'imagination et de la sensibilité. » (I, p. 244).

Lorsqu'on trouve un sentiment poétique dans quelques unes de ses œuvres, c'est qu'on l'y met. Castagnary en était bien capable ; plus romantique qu'il ne voulait le paraître, soit dit en passant, le charme de la nature avait grande prise sur son esprit. Le paysage le captive tout particulièrement ; il lui accorde une préférence marquée, il se montre ému. Lisez ses appréciations enthousiastes sur Millet, Rousseau, Daubigny, Corot, les descriptions pleines de poésie qu'il donne de leurs toiles. Si l'étude spéculative des beaux arts ne l'eût passionné, il nous paraît certain qu'il serait devenu peintre-poète. Nous ne pouvons expliquer autrement son admiration pour Corot, Heilbuth, Henner, Hébert, ce peintre qui, avec Gounod et Octave Feuillet, accaparait les suffrages enthousiasmés des dames. Mais Hébert fut abandonné bientôt par lui. On aurait pu penser qu'étant donnée la doctrine esthétique de notre salonier, jamais artistes ne fussent plus loin de mériter son approbation que Henner, « le coq de l'académie » (II, p. 153), et Corot (1), l'un avec ses formes vagues, ambrées, fondues, noyées dans l'ombre éternellement noire, l'autre avec ses paysages blonds, embrumés, factices, indécis, où rien n'est fait, vu et rendu sur nature.

Pourquoi Castagnary n'applique-t-il pas sa méthode de comparaison indiquée plus haut ? il avoue qu'il n'a nulle part rencontré ses paysages. Pourquoi ? Lui-même répond : « De tout cet ensemble joyeux, aérien, resplendissant de fraîcheur et de lumière il se dégage une poésie si pénétrante, si victorieuse, que toutes théories en faveur du métier précis lutteraient vainement contre elle. » (I, p. 371). Il y a donc quelque chose au-dessus de la nature ? Eh ! oui, il y a le goût, un quelque chose que

(1) Cependant Castagnary commença par l'éreinter de belle façon ; il a écrit deux pages sévères (I, p. 87 et 88) dont nous détacherons la dernière phrase : « Nulle vérité dans l'invention, nulle variété dans les tons et dans ses lignes ; sa composition est uniforme, sa couleur invraisemblable, son dessin faux et perpétuellement lâché. » Il rencontra son chemin de Damas, comme pour Ribot, et (qui le croira ?) Courbet, « un brave ouvrier peintre qui, faute de comprendre l'esthétique de son art, gaspille sans profit de belles et rares qualités... » (I, p. 29).

l'artiste fait passer de son âme sur la toile. Il y a un certain arrangement qui, quoi qu'en dise Castagnary, ne dérange pas toujours la nature. L'exécution aussi exerce sa puissante séduction : elle domine tout en peinture, puisqu'elle est le moyen d'expression unique et que sans elle rien ne vaut. Combien d'amateurs, d'artistes même se laissent capter par le brio de la brosse ! Delacroix excelle surtout par le mouvement, la richesse du coloris et l'habileté du pinceau.

Castagnary, salonier bienveillant en général, ami des jeunes, grand admirateur des tableaux où la nature est fidèlement observée, diffère cependant parfois de Castagnary philosophe. La théorie rigide n'est pas un *bloc* que l'on ne puisse abandonner : il écoute le cri de son tempérament d'artiste, et au lieu de l'étouffer, il lui donne libre cours. Un tableau lui plaît, bien qu'il ne soit pas conforme aux règles établies ; il l'avoue franchement, loyalement. Il transige. On le surprend un instant faire la risette à Gérôme, qu'il houspilla certes de grand cœur chaque année. Castagnary n'a guère chargé de sa haine qu'un seul homme, Ingres. Ce nom excite sur son système nerveux l'irritation qu'un manteau rouge produit sur un taureau. Il ne lui reconnaît qu'une supériorité, le portrait. « Ce bonhomme qui n'a jamais eu ni invention ni style, qui a dû sa célébrité à de mauvaises toiles, et l'a consacrée par de mauvais plafonds, qui s'est fourvoyé toute sa vie et qui aujourd'hui (1857), à bout de moyens, fait de la peinture enfantine ; ce bonhomme a été admirable toutes les fois qu'il a touché au portrait. La patience obstinée, le vouloir indomptable lui ont tenu lieu de génie. » Plus loin il qualifie de cacochyme l'idéalisme de M. Ingres. Le « bonhomme » disparu, Gérôme hérita sa colère. Vous pouvez penser que Lefebvre, Cabanel, Bouguereau, sur le talent duquel il s'est expliqué dans cette *Revue* (IV, p. 123), Baudry, Meissonnier n'étaient pas ses amis. Regnault ne lui plut jamais. Puvis de Chavannes ? « Une image d'Epinal a certes plus de relief. Quel ton sale ! Quel art inutile ! » (I, p. 226). Ces immenses compositions exigent une trop grande tension d'esprit. Un tableau doit être clairement intelligible pour tous, sans effort.

Castagnary présente volontiers la coupe des éloges à Ribot, contre lequel il garda longtemps un fort préjugé (II, 303) ; à Neuville, Laurens, Jules Breton, Auguin. Fromentin le captiva tant qu'il resta algérien. Et cependant Castagnary n'a jamais voyagé en Algérie, que nous sachions ; il n'a pu se rendre compte par lui-même de la vérité des sites et des personnages ! Troyon « est devenu par le travail un admirable peintre : il ne lui reste plus qu'à être poète » (I, p. 91). Les préférés se nomment Millet, Rousseau, Daubigny, et au-dessus de tous Courbet, le maître-peintre, *pictor*. Pour eux il déroge à une conviction très juste exprimée en termes excellents (I, p. 251). Il prononce le mot chef-d'œuvre après avoir écrit : « De chefs-d'œuvre il n'y en a pas, du moins quant au présent, et il ne sau-

rait y en avoir. Pour qu'il existe véritablement et s'impose à l'esprit, il lui faut la consécration des siècles. C'est le prolongement du consentement universel à travers la durée, c'est la continuité de l'admiration publique qui le crée, l'installe, lui donne l'investiture et l'autorité. » N'empêche qu'il décerne trois fois de suite à Antonin Mercié la couronne du chef-d'œuvre, et qu'à propos de son groupe placé au-dessus du grand guichet du Louvre il proclame : « un trait de génie d'avoir jeté le jeune dieu sur l'aile de Pégase... » (II, p. 280).

Nous pourrions encore surprendre Castagnary en flagrant délit d'encouragement et de compliments à un genre condamné, quand il loue cette mauvaise allégorie de Vibert, *L'apothéose de Thiers*, et Mélingue pour un tableau d'histoire... (qui n'est pas de son temps) tout d'archéologie, *La levée du siège de Metz par Charles Quint*. Il estime fort Jean-Paul Laurens, peintre d'histoire ancienne. Nous pourrions demander pourquoi, reprochant à Jacquet ses *Lansquenets allemands du XVI^e siècle* que l'on rencontre le soir au café de Fleurus ou à la brasserie Dreher, avalant des chopes (chez des lansquenets c'est la nature cependant !) sans casque et sans armures (I, p. 297), il ne blâme pas Courbet d'avoir été chercher ses modèles ailleurs que dans le milieu où il faisait agir ses personnages. Pensait-il donc que son peintre favori se fut enfermé dans un séminaire quand il lui prit fantaisie de représenter un *Retour de conférence* (1862), d'orageuse mémoire ? Nous aussi nous savons où il prit ses modèles. Le tableau, aujourd'hui perdu, dit-on, a été peint à Saintes, chez M. Maillart, directeur du haras. Le petit abbé tirant l'âne par la bride c'est M. Poitiers, avocat, un homme qui ne chanta jamais beaucoup les louanges du Seigneur ; le paysan qui rit c'est un nommé Arnold ; Jolinon, cafetier, posa pour nous ne savons plus quel personnage. L'une des gouvernantes pourrait bien ressembler à une sage-femme du faubourg, qui n'avait aucune des pieuses habitudes d'une servante de curé. Nous pourrions relever d'autres contradictions. A quoi bon ? elles sont assez rares, et leur rareté prouve l'honnêteté du critique. Loin de se claquemurer quand même dans la forteresse exigüe de la doctrine, de fermer les yeux, de ne rien voir ailleurs de réussi qui ne soit conforme aux préceptes naturalistes, il met le nez à la fenêtre et avoue simplement qu'il y a encore quelque beauté vraie dehors. Combien n'auraient pas cette loyauté !

Un mot encore, le dernier de ce compte rendu déjà un peu long ; la faute en est au sujet trop ample. Ces 17 salons contiennent des morceaux exquis, des descriptions soigneusement ciselées (1), une recherche de l'expression imagée [poussée au

(1) Il faudrait citer toutes les descriptions des paysages de Daubigny, Millet, Rousseau, Courbet et Corot. Grâce à la table onomastique on les trouvera facilement. Toutefois en voici une : « Nous sommes au bord de l'océan : le

scrupule (1), des pages éloquentes (2), des réquisitoires fulminants, des plaidoyers entraînants (3), des éreintements en un trait de plume (4), des passages de la plus fine ironie, des modèles de critique contenue (5), d'autres d'une suavité rare. Nous citerons ce paragraphe délicieux : « La mère des sept douleurs, la femme au cœur transpercé de sept glaives a été ravie au ciel en un jour de triomphe. Mais elle est bien vite redescendue et laissant là-haut sa couronne d'étoiles, elle est venue ici-bas se faire l'ange de la misère, la consolatrice des affligés. En chapeau de dentelles ou en cornette blanche, elle se promène dans nos villes, marche dans les campagnes, s'aventure dans les camps. Et on l'a toujours vue, mère héroïque, sœur dévouée, partout où une plaie se montre, partout où un cri

soir tombe, le flot s'est retiré. Sur la grève laissée à sec par le jusan, les varechs font çà et là de larges traînées noires. Tout à fait à l'horizon, le soleil dessine à travers le brouillard son disque rouge, dont les feux viennent se refléter en se décomposant dans les flaques d'eau du rivage. Le ciel est chargé, la mer est grise, l'ombre monte. Les pêcheurs reviennent, le filet sur l'épaule ; ils ont labouré tout le jour dans les champs de la mer et ils aspirent au logis. Ils vont d'un pied lassé, cependant que la nuit épanche ses ténébres, et couvrant l'immensité convie le monde au repos. » (II, p. 59).

(1) « Pour lui (Corot) il n'est qu'une heure du jour : et ce n'est ni le matin clair et joyeux, faisant vibrer la jeune lumière, tressaillir les humbles plantes et chanter les hautes feuillées ; ni le midi appesantissant sur la terre son morne accablement ; ni le soir charmant et reposé laissant pleuvoir sur les végétations énervées son subtil et rafraichissant fluide... » (I, p. 88).

(2) Voyez sa page sur les *Dernières cartouches*, de Neuville, t. II, p. 52.

(3) Par exemple le compte rendu du portrait du maréchal Canrobert (I, p. 400) ; sa critique des écoles classique et romantique (I, p. 283) ; son début au salon de 1873 sur ce thème : la république n'est pas responsable des actes de l'administration, ni de ceux du jury.

(4) A propos de la *Vérité*, de Lefebvre : « Ce qui me frappe, c'est la nullité de l'idée. Que veut dire cet artiste avec son puits, sa nymphe, son iris et son chaudron ? S'il n'a pas ramassé dans les détritres de l'histoire un vieux mythe défoncé et inserviable... etc. »

La *Françoise de Rimini*, de Cabanel, m'a presque réconcilié avec le groupe dolent d'Ary Scheffer, qui, bien que sans contour et sans modelé, se trouve être un chef-d'œuvre d'invention poétique auprès du déplorable paquet d'étoffes que le membre de l'institut a trouvé original de jeter sur un canapé moyen-âge. » (I, p. 421).

Voyez encore ce qu'il dit (II, p. 231) du même peintre qui ne sait pas tenir un pinceau : « Je me suis assis devant ses deux toiles, je les ai regardées avec le soin que commande la notoriété de l'auteur : le papier peint vaut mieux. Je vous en conjure, si l'on vient vous parler jamais du génie pictural de Gustave Doré et des kilomètres de peinture qu'il se propose d'exposer l'an prochain, ne répondez pas, mais saisissez le parleur et conduisez-le devant ce *Paysage de Savoie* ou cette *Soirée en Espagne*. » (I, p. 231).

« M. Fromentin délaissant l'Afrique pour venir prendre repos à Venise, c'est plus qu'une abdication, c'est la constatation d'un décès. » (II, p. 31).

(5) Compte rendu du *Portrait de Napoléon III*, par Flandrin : « La qualité du personnage représenté entrave la liberté de ma critique. Je voudrais pouvoir indiquer que le ton du visage est le même que celui de tous les visages traités par l'artiste, etc. Mais avec un tel modèle et un tel peintre il faut glisser, non appuyer. Ce portrait est un modèle de convenance. »

s'élève, fermer de sa douce main la bouche qui maudit, répandre sa bourse aux affamés, sa sollicitude aux meurtris, son cœur aux inconsolés. » (I, p. 9).

CH. D.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

CAPTIVITÉ ET DERNIERS MOMENTS DE LOUIS XVI. RÉCITS ORIGINAUX ET DOCUMENTS OFFICIELS RECUEILLIS ET PUBLIÉS POUR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, par le marquis de Beaucourt. — Tome I^{er} : *Récits originaux*. Paris, A. Picard, 1892, in-8°.

Ce nouvel ouvrage du savant historien, le lauréat du prix Gobert, se compose : 1° de la réunion de tous les récits dus, soit à des témoins oculaires, soit à des écrivains contemporains, sur la captivité de Louis XVI au Temple et sur ses derniers moments : — c'est l'objet du premier volume qui vient de paraître ; — et 2° de la réunion de tous les textes officiels relatifs au même sujet, depuis le 10 août 1792 jusqu'au 21 janvier 1793 : cette seconde partie formera le second volume.

L'auteur, dans son *Introduction*, passe en revue les éléments des deux volumes et fait connaître la nature, l'origine et la valeur des documents qui s'y trouvent groupés pour la première fois. Les *Récits originaux* comprennent : 1° *La Relation de Madame Royale* ; 2° les *Mémoires de la marquise de Touzel* ; 3° les *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, par François Hue ; 4° le *Journal du Temple*, de Cléry ; 5° les *Fragments historiques*, d'Eckard, d'après les notes de Turgy ; 6° le récit de Goret ; 7° le *Tableau historique de la famille royale au Temple*, par Verdier ; 8° les *Six journées passées au Temple*, par Moëlle ; 9° les *Souvenirs*, de Lepitre ; 10° les récits de Malesherbes ; 11° la *Relation des derniers moments de Louis XVI*, par l'abbé Edgeworth de Firmont, et 12° les récits de l'exécution de Louis XVI empruntés aux journaux et récits contemporains.

Les *Documents officiels* relatifs à la captivité et à la mort de Louis XVI n'ont jamais été réunis. Des fragments épars ont été donnés par divers écrivains ou publiés dans certains recueils de documents. Mais le travail reste entièrement à faire. Par malheur, les deux principales, et l'on peut dire les uniques sources qui fourniraient les matériaux nécessaires à cette tâche, ont disparu. Ce sont : 1° Les registres contenant les procès verbaux des séances du conseil général de la commune, 2° les registres du Temple ; mais si ces derniers registres ont disparu, les papiers du conseil du Temple nous ont été conservés en partie : « les uns se retrouvent aux archives nationales, les autres ont échappé à la destruction par une heureuse rencontre qu'il faut bien faire connaître au lecteur. »

« C'était en 1848, raconte un érudit Saintongeais, collectionneur passionné. D'habitude, je prenais la rue de la Tixeranderie... Un jour, j'avisai un entassement désordonné de brochures et de papiers. Sur le dessus — et c'est ce qui attira mon attention — se chauffait au soleil pâle de la rue, un *Mémoire en réponse aux observations présentées par le conseil municipal de La Rochelle* au sujet de la translation à Saintes du chef-lieu du département de la Charente-Inférieure. Comme le mince fascicule convenait à l'amateur de choses saintongaises, j'allais le détacher et en demander le prix, lorsque machinalement je me mis à passer la main au milieu de toute cette papperasse ; il y en avait bien quatre à cinq kilos. Dans le soulèvement des feuilles, sous mes doigts et devant mes yeux, passa fulgurante et rapide comme l'éclair une signature épaisse, mal formée, encadrée dans un paraphe grossier : SIMON... Simon, le géolier du jeune Capet!... Je ne marchandai point; je demandai une corde, serrai fiévreusement et solidement le ballot et le pendis à mon bras...

» Je réunis une à une toutes ces pièces éparses. Au fur et à mesure, je voyais se dresser devant moi les lambeaux du drame émouvant et terrible. Ils en révélaient surtout le côté intime, détails familiers qui produisent sur la toile l'effet de certaines touches plus vives d'accent et de lumière. Ceux-ci dans leur laconisme, ceux-là dans leur vulgarité même, donnaient la note profonde, expressive et nette des événements et des angoisses, pendant les longues heures de l'attente du supplice.

» Ces feuillets ont vécu : ils ont vu, ils ont entendu, ils ont senti. Les commissaires de la commune de Paris, chargés de la garde des « otages précieux » enfermés au Temple, y ont laissé leur empreinte et en même temps quelque chose d'indéfinissable que seraient impuissantes à reproduire la copie ou l'impression...

» J'avais terminé le rangement de mes feuillets. J'en formai un dossier : il contenait 55 pièces, presque toutes des originaux, un grand nombre de la main de Cléry : des demandes faites au nom de la famille royale; le livre de blanchissage des prisonniers ; la quittance de la montre de Marie-Antoinette ; des bulletins de santé de Louis Capet ; des délibérations, des procès verbaux rédigés par les membres de la commission du Temple ou extraits de leurs registres, copiés et signés par eux ; des rapports sur les dépenses de la prison, etc. J'en dressai l'inventaire, et ce dossier prit place dans ma bibliothèque (1). »

L'auteur ajoute : « Cet inventaire, l'heureux bibliophile le conserva longtemps dans ses cartons, avec le précieux dossier, sans faire part au public de sa trouvaille. Ce n'est qu'en 1884,

(1). *Papiers du Temple, 1792-1794*, p. 5-8. Paris, typ. Georges Chamerot, 1884, gr. in-8° de 43 p. (Extrait de la *Nouvelle Revue* du 1^{er} avril 1884, et tiré à 25 exemplaires).

dans le numéro du 1^{er} avril de la *Nouvelle Revue*, que M. le baron de La Morinerie donna, de la façon la plus précise et en même temps la plus saisissante, l'énumération de ses richesses : cinquante-cinq documents d'inégale longueur, depuis le 27 août 1792 jusqu'au 13 juillet 1794, minutieusement décrits et brièvement analysés.

» Ces *Papiers du Temple* sont donc une épave échappée au naufrage. Grâce à la courtoisie de M. le baron de La Morinerie, nous avons pu en avoir communication et faire profiter notre recueil de cette précieuse source d'informations. On verra, par la publication des *Documents officiels*, qui rempliront notre second volume, l'utile contingent que nous devons à l'habile et généreux bibliophile, auquel nous sommes heureux d'exprimer ici notre vive gratitude. »

M. S.

RECUEIL DES ACTES DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC, par F.-A. Aulard. Paris, imprimerie nationale, 1891, in-4^e, tome IV.

Parmi les documents de ce volume, qui sont datés du 6 mai au 18 juin 1793, citons : 6 mai, lettre écrite de Rochefort par Niou et Trullard sur l'état des ports de cette ville et de ceux de La Rochelle ; l'envoi de Saintes (7 mai) par Bernard et Guimberteau, de l'arrêté pour la formation d'un corps de cavalerie ; procès verbal de la séance de nuit du 10 du comité de salut public : « La rapidité inconcevable des progrès de la révolte exigeant qu'il soit porté sans délai des forces imposantes contre les rebelles des départements de l'ouest, quatre bataillons des armées du Nord et des Ardennes seront transportés sur les côtes de La Rochelle par les diligences, voitures publiques et relais. »

Séance du 12. Le ministre de la marine a écrit à Rochefort d'armer les vaisseaux, frégates et autres bâtiments, pour rejoindre sans retard la division de Joyeuse. Le comité arrête qu'un courrier extraordinaire sera expédié pour l'approvisionnement de La Rochelle ; le 15, le district et la commune de La Rochelle ayant suspendu la sortie des bâtiments ennemis relâchés en vertu de sauf-conduits, même ceux des villes hanséatiques, le conseil « considérant qu'il importe d'empêcher par tous les moyens que les ennemis de l'extérieur ne puissent concerter leurs opérations avec les rebelles qui désolent ces départements, approuve les dispositions prises » ; Niou et Trullard informent le comité de salut public que, malgré leurs lettres de rappel au sein de la convention, ils resteront à leur poste jusqu'à l'arrivée de leurs successeurs, la situation périlleuse de La Rochelle et de Rochefort ne permettant pas de laisser sans commissaires ces villes, pour lesquelles ils réclament de prompts secours. L'infanterie et les canonniers manquent ; les approvisionnements de blé sont à la veille de faire défaut. Il importe aussi de prémunir l'île d'Aix, « le boulevard de Rochefort », contre l'attaque possible d'une flotte anglaise sur le point, dit-

on, de quitter la Manche ; les arsenaux de La Rochelle et de Rochefort sont « dans l'état de pénurie le plus alarmant » ; le 16, le ministre de la marine vient de prescrire de nouveau l'armement des navires du port de Rochefort, pour être dirigés sans délai sur la division de Joyeuse ; le 18, le ministre de la guerre fera donner sur le champ l'ordre de route à la compagnie de volontaires levée par la section de la rue du Mail (appelée aussi section Guillaume Tell), pour qu'elle se rende de suite à l'armée des côtes de La Rochelle ; communication de l'arrêté du comité de salut public l'invitant à étudier la question de savoir s'il convient de mettre en état de défense et d'approvisionner sur le champ en subsistances, artillerie et munitions de guerre les îles de Ré et d'Oleron, l'île d'Aix, l'entrée de la Charente et autres places, qui sont dans un dénûment absolu sous tous rapports. Le conseil présente l'état résumé des forces et approvisionnements de ces places : l'île de Ré, 650 hommes, 2.300 quintaux de grains ou farines, 110 canons ou mortiers, 26.000 boulets ou bombes, 119,000 kilog. de poudre ; l'île d'Oleron, 613 hommes et 1.600 quintaux de grains ; l'île d'Aix, 426 hommes et 1.400 quintaux de grains ou farines ; 20 mai, Guimberteau et Bernard écrivent d'Angoulême qu'il a été établi à Saint-Jean d'Angély une commission des administrateurs des départements de l'ouest pour veiller et fournir aux besoins des armées, et qu'avant de partir pour Saintes, ils ont nommé deux agents militaires pour le recrutement de la cavalerie. De Bordeaux, le 23, Mazade annonce une victoire remportée par 1.200 Bordelais contre une armée de 12.000 hommes. (Il écrivait des bords de la Garonne !) Il estime qu'il serait à propos d'embarquer des troupes à Rochefort et à La Rochelle pour renforcer l'armée du général Boulard et chasser, une bonne fois, les rebelles de la Vendée. Trullard et Niou (La Rochelle, le 26) viennent « d'apprendre la cruelle nouvelle de la prise de Fontenay-le-Peuple et de la déroute de l'armée qui le défendait par les brigands ». Ils ont dépêché à leurs collègues de Niort d' « envoyer quelques uns des membres de leur commission à La Rochelle » : « car « la présence d'un ou deux commissaires est indispensable dans cette place et les forteresses qui l'avoisinent, aux fins de prendre des mesures pour que les fuyards de l'armée battue, qui accourent en cette ville, n'alarment pas les citoyens « d'un caractère faible » et n'y causent « aucun désordre ». Le 29, Mazade fait connaître de Saintes qu'il a vérifié l'état de la citadelle de Blaye, « qu'il est instant de mettre en état de défense », cette place « étant la clef des départements intérieurs de trois côtés qui pourraient se trouver plus ou moins exposés ». Il est arrivé à Saintes le 26 et a conseillé au département des mesures « pour la conservation de l'espèce si précieuse des bœufs ». Les suspects dangereux « internés à Saint-Jean d'Angély vont être dirigés sur Brouage », et il se refuse à croire au projet des généraux de retraite sur Poitiers, dans l'hypothèse d'une attaque de Niort. L'adoption de ce mouve-

ment serait la perte de La Rochelle, Rochefort et Blaye, ainsi que des départements méridionaux de l'intérieur. Il examinera enfin à La Rochelle si « les soupçons très véhéments » que la conduite du général Verteuil a inspirés à la commission centrale sont fondés. Il demande que les dépôts de poudre de Saint-Jean d'Angély, qu'on avait cru devoir faire replier sur Angoulême, après la déroute de Fontenay-le-Peuple, soient ramenés pour approvisionner Rochefort et La Rochelle. Le 3 juin, le comité écrit aux représentants à l'armée des côtes de La Rochelle qu'il n'a pas d'armes à leur envoyer, mais qu'ils usent des pouvoirs dont ils sont revêtus pour s'en procurer, même par voie de réquisition et en faisant réparer les vieilles. Le 4, lettre des représentants au comité : leur collègue Garnier est arrivé depuis deux jours ; il va se rendre à Rochefort avec Mazade ; Niou et Trullard restent à La Rochelle, « qui est dans un état imposant et tiendrait avec avantage contre l'attaque des Anglais, si elle renfermait dans son sein un magasin suffisant de subsistances ». Le 5, Guimberteau et Bernard (de Saintes) informent le comité qu'« ils ont scrupuleusement étudié l'esprit public et qu'ils ne peuvent taire que partout on est fatigué, même indigné des débats scandaleux qui s'élèvent dans la convention nationale, qu'on dit hautement être corrompue et désireuse de propager l'anarchie pour conserver le pouvoir », et autres vérités du même genre. Le 8, Mazade et Garnier ne tarissent pas en éloges pour La Rochelle, « infiniment intéressante à tous égards, foyer d'un civisme ardent autant que pur, amante passionnée de la liberté, de l'égalité et du régime républicain », etc. Le 12, les mêmes écrivent de cette ville qu'« il est temps de dire au comité la vérité toute nue et de lui présenter les dangers tels qu'ils sont ». Suit un long exposé de la situation périlleuse causée par l'échec de Fontenay ; ils concluent en assurant qu'on ne réduira le pays « qu'en déportant la génération actuelle sur d'autres points de la France et en le repeuplant d'hommes nouveaux », — que l'on fabriquera exprès sur commande ? — Le 13, tableau tout aussi désespéré de l'état de choses existant, dont « sont responsables surtout les officiers et les soldats, tout disposés à lâcher pied devant l'ennemi ». Ils demandent instamment « une loi les déclarant conspirateurs contre la patrie et accordant des récompenses aux braves volontaires qui, n'ayant pu empêcher ces désertions, les dénonceront ». On ne saurait mieux comprendre et prêcher l'union et la franche camaraderie qui sont une des principales forces de l'armée ! Aussi Garnier et Mazade ajoutent-ils : « Nous soumettons cependant ces réflexions à votre sagesse, et la douleur de voir que les défections viennent de la part d'une infinité de gens, ou traîtres ou lâches, nous porte à vous solliciter de chercher un remède à ce désordre. » Cela vaut mieux.

G. L.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 528. — Pourrait-on donner quelques renseignements généalogiques sur la famille Bigot, qui existait à Saintes aux xvi^e et xvii^e siècles et antérieurement ?

B.

N° 529. — Le copie de lettres (28 octobre 1743-24 octobre 1746) de Jean-Henri Brunet, négociant à Cognac, époux de Louise-Françoise d'Abzac de Villautrange (Voir *Bulletin*, I, 315, 261), contient plusieurs lettres adressées « A messieurs Fairholm et Luther », négociants de l'île de Ré. D'où venait ce Luther ? Y a-t-il lieu à rapprochement avec le Martin Luther dont il est question au numéro 476 (*Bulletin*, XII, 458) ?

J. P.

N° 530. — Sait-on à quel usage militaire se rapporte une pièce de cuivre trouvée à Chadenac, du module et de l'épaisseur d'une pièce de cinq francs, portant cette légende gravée en creux : RONDE DE SOUS LIEUTENANT. Revers : A III HEVRES ? Elle paraît appartenir au xvii^e siècle ou au commencement du xviii^e.

J. P.

N° 531. — Je voudrais avoir quelques renseignements sur une dame qui signe « Bouthillier, comtesse de Blangy », une lettre datée de Villers, le 20 juin 1784, adressée à M^{me} Héry, probablement de la famille Héry de La Taudière. Il y est question de M^{me} de Croisille, sœur de la destinataire. M^{me} de Blangy conseille à M. et à M^{me} Héry d'abandonner La Rochelle pour venir se fixer à Villers : « Quelle consolation ne serait-ce pas pour madame votre sœur de pouvoir partager avec vous les soins que vous rendés à M. et M^{me} Héry ? Vous seriez le bonheur de M. et de M^{me} de Croisille. » Quels sont ces divers personnages ?

J. P.

N° 532. — Dans une obligation en date du 18 juin 1635, je vois un emprunt de deux mille livres fait par Jacques Lecoq, écuyer, sieur de La Roche et de Theil-Rabier, y demeurant, en Angoulmois, de M^r M^r Guillaume Ryvet, docteur en théologie, ministre de la parole de Dieu, demeurant en la ville de Taillebourg (Robert, notaire à Saintes). Je désirerais savoir si ce Le-

coq est un ancêtre de la famille Lecoq de Boisbaudran, représentée à Cognac par le savant chimiste.

E. B.

N° 533. — On demande où l'on pourrait trouver des renseignements sur Jean de Urbiet, qui, à la bataille de Pavie, d'après Larousse, article *Hernani*, fit le roi François I^{er} prisonnier, et aussi des détails sur les incidents qui amenèrent le roi à se rendre à ce capitaine basque, né à Hernani, ville espagnole près de la frontière française. Larousse n'a d'ailleurs fait que reproduire, en 1873, ce que MM. Bescherelle aîné et Devars avaient publié dans leur *Grand Dictionnaire de géographie*, paru en 1857. (1) Nos historiens nationaux, Daniel, Anquetil, Michelet, Martin, Duruy, ne nomment point ce capitaine, mais il y a certainement quelque chronique qui en fait mention.

P. DE L.

N° 534. — Le cardinal Mazarin, exilé volontaire en Belgique au moment des guerres de la fronde, écrivait de Dinant, le 18 novembre 1651, à M. de Fabert : « Je vous prie de voir, avec M. le maréchal de La Ferté, si les officiers du régiment de Cognac... se voudroient charger de lever promptement trois cents hommes pour fortifier ledit régiment, et, en ce cas, vous me ferez plaisir de donner l'argent qu'il faut pour la levée desdits 300 hommes. Celui qui le commande, est un des meilleurs officiers d'infanterie qui serve le roy, et est fort de mes amis... » Voir *Lettres*, tome IV, page 500.

Dans le même volume, page 517, le cardinal écrit de Dinant, le 25 novembre 1651 : « Je suis très marry du peu d'apparence qu'il y a de pouvoir lever de l'infanterie et mesme de la cavalerie avec la promptitude qu'il seroit nécessaire. Il ne faut pas néanmoins se rebuter et faire tout ce qui se pourra... Il faut donner aussy pour la recreue de 300 hommes pour le régiment de Cognac à raison de six escus pour homme et les armes. Pour les armes, il est vray qu'il y auroit grand avantage à les tirer de Liège. » Dans le tome IV, p. 633, on voit 60,000 livres assignées au comte du Dognon sur les tailles de Marennes ; p. 637, Mazarin à Saintes : 18 octobre 1650, 4 lettres ; — 19 octobre, 3 lettres ; 20 octobre, *id.* ; Saint-Jean d'Angély, 1 lettre à Michel Le Tellier.

Pourrait-on connaître le nom du colonel qui commandait le régiment de Cognac au mois de novembre 1651 ? Ce régiment existait-il depuis longtemps, ou bien avait-il été créé après ou pendant le siège de Cognac, en l'honneur de la défense héroï-

(1) On y lit, III, 265 : « *Hernani*, ville et municipalité d'Espagne, province de Guipuscoa, à 6 kilomètres de Saint-Sébastien, capitainerie générale des provinces basques, diocèse de Pampelune, sur le penchant de la montagne de Santa-Barbara, etc., etc. Patrie du capitaine *Jean de Urbiet*, qui, à la bataille de Pavie, fit prisonnier le roi François I^{er}. »

que de cette ville, assiégée par le prince de Condé, qui fut obligé d'en lever le siège ? Sait-on si le régiment de Cognac a compté longtemps au nombre des régiments de l'armée française ?

P. DE L.

N° 535. *Franquefort et Grenier, gentilshommes verriers à Courpignac.* — Daniel Legret, écuyer, sieur de Ferrachat et de La Forest, demeurant à Saint-Martial d'Artensec, juridiction de Montpon en Périgord, donna en 1621 quittance de la dot d'une femme en présence de Jean Grenier, écuyer, sieur des Loges, demeurant à Courpignac. Ledit Daniel Legret (aliàs Allegret) avait épousé à Courpignac en Saintonge, par contrat reçu Viaud, notaire audit lieu, Elisabeth de Franquefort, sœur de Jean et de Jacques de Franquefort, écuyers, sieurs de la verrerie de La Marronnière et de la Basse-Verrière. (*Arch. dép. de la Dordogne : E. dossier Fournil*). Je viens solliciter de mes érudits confrères tous détails possibles sur cette verrerie, et surtout sur leurs nobles propriétaires.

DE S^t-S.

N° 536. — *Le Bulletin d'autographes de décembre annonce la mise en vente par M. Etienne Charavay, au prix de 6 francs, d'une lettre autographe signée de Léon de Beaumont, évêque de Saintes, neveu de Fénelon, « à monseigneur ; Saintes, le 12 mars 1724 » ; il le prie d'augmenter la pension de 300 livres dont jouit M. de Vignemont : « il est très bien converti et donne là-dessus un fort bon exemple dans le pays. » On demande si le Vignemont dont il est question est un Jaulin du Seutre de Vignemont.*

A.

II. — RÉPONSES

N° 475 : XI, 212, 392; XII, 45. *Les Pelletan d'Archiac et le cœur de Louis XVII.*

Un mémoire de M. le docteur Corlieu, attaché à la bibliothèque de la faculté de médecine de Paris, *La mort des rois de France depuis François I^{er}*, communiqué en analyse à l'académie de médecine par M. le docteur Rochard, retrace l'histoire médicale de la dernière maladie des rois de France depuis la renaissance. Un passage est relatif à la mort de Louis XVII au Temple, le 9 juin 1795, et à Philippe-Jean Pelletan, chirurgien en chef de l'Humanité, ci-devant Hôtel-Dieu. Nous le reproduisons d'après le *Temps* du 8 décembre :

« Le 9 juin, quatre membres du comité de sûreté générale visitent le cadavre et attestent le décès. Quatre médecins furent désignés pour pratiquer l'autopsie : Jean-Baptiste-Eugène Du-

mangin, Pelletan, Nicolas Jeanroy, ancien professeur aux écoles de Paris, et Pierre Lassus, professeur de médecine légale à l'école de santé de Paris.

Ici se place un épisode assez curieux. Dans un mémoire publié en 1817, Pelletan dit qu'il fut chargé spécialement des opérations de l'ouverture du corps et de la remise en place des parties. Pendant qu'il s'occupait de cette dernière, ses trois confrères et les personnes présentes s'approchèrent de la fenêtre pour causer un peu. L'autopsie avait duré près de cinq heures. Profitant du moment où personne n'avait l'œil sur lui, il enveloppa le cœur dans un peu de linge et le mit dans sa poche. Tout étant terminé et le procès verbal dressé et signé, chacun se retira.

Pelletan mit le cœur dans un flacon avec de l'esprit de vin. Au bout de dix ans, l'esprit était évaporé et le cœur tout à fait desséché. Pelletan le conserva dans un tiroir avec d'autres pièces anatomiques, et le montra un jour à son secrétaire en lui disant sa provenance. Il n'y prit plus garde. Un jour, cherchant dans son tiroir, il ne trouva plus le cœur du dauphin ; il soupçonna son secrétaire de l'avoir soustrait, le lui redemanda avec toutes les précautions possibles pour ne pas froisser sa susceptibilité. Il n'en obtint rien. Mais le secrétaire tomba malade et succomba. Pelletan fit faire des recherches chez ce dernier. Le cœur fut retrouvé et restitué à Pelletan.

Lorsque Louis XVIII fut remonté sur le trône pour la dernière fois, il prescrivit de faire une enquête sur toutes les personnes qui avaient donné quelques marques de sympathie à sa famille pendant ses malheurs et au dauphin pendant sa détention.

Pelletan fit valoir ses services et offrit au roi de lui restituer le cœur du dauphin. C'était en 1817. Une polémique assez vive s'engagea alors entre lui et le docteur Dumangin, qui, on se rappelle, était un des quatre médecins désignés pour l'autopsie. L'authenticité de la relique fut mise en doute. Dumangin dit cependant qu'il croyait avoir vu Pelletan mettre quelque chose dans sa poche, mais il n'y avait fait aucune attention. Pelletan, de son côté, avait gardé le silence sur son dépôt pendant tout le règne impérial, et la seule personne à qui il s'était ouvert en avait profité pour s'en emparer, et avait tout naturellement gardé le plus profond secret.

Louis XVIII, en homme prudent et habile, rendu sceptique par l'expérience des gens et des choses, n'accepta ni ne refusa l'offre de Pelletan. Il craignait sinon une mystification, au moins une erreur peut-être involontaire sur la nature et l'authenticité de ce cœur qui avait subi quelques pérégrinations. Pelletan toutefois s'en dessaisit, et le cœur fut mis en dépôt à l'archevêché. Mais lors du pillage de ce palais, le 14 février 1832, il disparut de nouveau. Le docteur Jules Pelletan, son fils adoptif, fut assez heureux pour le retrouver et nous le fit voir.

Pelletan fit savoir au comte de Chambord qu'il était possesseur du cœur de Louis XVII et offrit de le lui restituer; en cas de refus, le cœur serait mis dans le cercueil de Pelletan.

Il ne paraît pas, ajoute M. Corlieu, que le comte de Chambord ait répondu. Pelletan est mort; sa succession n'est pas complètement liquidée, et le cœur desséché du pauvre dauphin de France attend encore sans doute, en 1892, son prochain propriétaire. » M. le docteur Dureau raconte les mêmes faits dans la *Gazette médicale*, à propos du cours de M. le professeur Tilloux.

N° 485. Tomes XI, 278; XII, 46. — *La famille Desmontis, des Montis ou de Monty.*

Les renseignements suivants nous ont été transmis à peu près tous par M. Aymard de Monty, à Laval, descendant de la branche aînée :

Aimeri ou Méry de Montis ou de Montilz est dit époux de Mathurine ou Matheline Rigaude dans un partage de 1461. Il eut : 1° Guillaume Desmontis, seigneur de La Tour, qui épousa à Saint-Jean d'Angély, le 13 février 1484, Pernelle Mercier, dont vint Antoine, qui suit; 2° Marie Desmontis, épouse (1487) de Georges de Châteauneuf.

Antoine Desmontis, seigneur de La Tour, marié à Louise de Puyrigault, le 23 février 1521, eut : 1° Claude de Montis, seigneur de La Tour, qui vend en 1571 le fief de La Frégonnière et celui de La Mothe-Coutiers; il eut une fille, Antoinette, qui épousa Daniel Moreau de Panloy; 2° Aymar Desmontis qui, de Jeanne de La Touche (mariage du 17 décembre 1558, à Barbezieux), eut Charles Desmontis, seigneur de Lisle, mari de Suzanne Rabault, le 20 juin 1597; 3° Antoine; 4° René, qui continua la descendance; 5° Christophe, qui eut : a. Antoine, seigneur de La Vigerie, dont vint Charles des Montis, seigneur de La-Vigerie; b. Gabriel; c. Benjamin; d. Jeanne; e. Elisabeth.

René des Montis épousa à Saintes, le 20 avril 1578, Pierrette Regnier, dont est issu Nicolas Desmontis ou des Montis, seigneur de La Coinche, qui d'Antoinette de Cherbeye, mariée le 11 janvier 1611, à Prahec (Deux-Sèvres), eut Alexandre des Montis, seigneur de Lisle-Mesnac. Il épousa, le 23 octobre 1639, à Saintes, Simonne Mauchen, mère de Jacques, seigneur de Villière, qui, le 13 mai 1673, épousa Marie Dussault, dont trois enfants : 1° Catherine des Montis; 2° Louis de Monty ou des Montis, seigneur de Villière, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, né à Saint-Palais du Né le 29 juin 1675, blessé à bord du *Fier*, en 1704; 3° Marie-Louise, née le 25 mars 1677, à Saint-Palais sur le Né; 4° Jeanne. Louis eut de Marie-Anne Houmeau (mariage du 30 mai 1698) une fille, Anne des Montis, épouse de Charles de Beaupoil, seigneur de Beaulieu, et un fils, Jean des Montis, seigneur de Lisle et d'Allas-Champagne, né à Cierzac, à qui Jeanne Templier donna : 1° Louis Demontis, né à Saint-Pierre de Germignac le 6 mars 1758, décédé à Cier-

zac le 29 vendémiaire an V; 2° Alexandre. Le 9 août 1770 eut lieu la légitimation de Louis et Alexandre de Montis, fils de Jean de Montis, écuyer, sieur de l'Isle, et de Jeanne Templier, en présence de Hyacinthe Gaultier, ancien curé de Germignac; Ferrand, vicaire; Charles-Alexandre de Rippe, sieur de Beaulieu; Jean Dusault, avocat au parlement de Bordeaux; Hillerin de Rom, curé d'Allas.

Louis de Montis, marié à Anne Moindron, qui vivait encore aux Barissons, commune de Germignac, en 1838, à l'époque de la vente du logis de Bonnefont, a eu Jean-Alexandre de Monty, né à Cierzac en 1786, percepteur à Jarnac-Champagne, mort en 1819 (1), marié le 26 avril 1809 à Chillac, avec Marie-Louise de Malet, de la famille Malet, qui possédait le fief de Lavaure, commune de Chillac (Voir *La noblesse de Saintonge*, page 95), dont 4 enfants: 1° Anne-Louise-Alzire de Monty, mariée à son cousin, Cybard de Monty, instituteur primaire à Saint-Cier du Taillon en 1840, à Jonzac vers 1844; ils ont eu: a. Régis; b. Marie; c. Marthe, mariée à Pouvereau, professeur; cette branche est encore représentée à Paris; 2° Louis-François-Alexandre-Henri de Monty, né à Cierzac le 29 mai 1814, notaire à Barbezieux en 1848-50, puis à Saujon; il a eu d'Adélaïde Rouillé, mariée le 24 janvier 1848 à Angoulême, quatre fils: Aymard de Monty, qui habite Laval; Fernand, Albert et Léopold; 3° Anne-Anaé, épouse de Charles Nivet, boulanger à Archiac, dont Georgette Nivet; 4° Aglaé de Monty, épouse Augier de Lachaise, qui habitait Vars, canton de Saint-Amand de Boixe, où elle est morte: dont Aglaé de Lachaise, veuve du Tillet, qui habite Paris. Aymard de Monty, né à Jonzac le 23 décembre 1850, fils de Henri et de Marie Rouillé, a Aymard, né à Laval, le 22 mai 1889.

Voici quelques autres actes concernant les de Monty, des Montis: ils complètent un peu les renseignements ci-dessus. Il y aura aussi quelque chose pour la réponse à la question sur les Beaupoil de La Dixmerie. Voir *Bulletin*, ix, page 411.

Les de Monty ont habité depuis la fin du xvii^e siècle, jusqu'en 1838, le logis de Bonnefont, en la paroisse de Cierzac, qui appartenait auparavant aux du Saut, de la famille de l'auteur des *Commentaires sur l'usage de Saintes*.

Dans les registres paroissiaux de Saint-Palais du Né, on voit, le 4 novembre 1675, le « baptême de Louys de Monty, né 29 juin, fils de Jacques, écuyer, sieur de Villière et de da-

(1) Au nom du roi, le ministre secrétaire d'état des finances maintient le sieur Jean-Alexandre, comte Demontil, dans la place de percepteur de Jarnac-Champagne, département de la Charente-Inférieure, et ordonne que la présente commission sera transcrite sur les registres de la préfecture du département après qu'il aura justifié de la prestation de son serment de fidélité au roi et d'obéissance aux lois du royaume dans la forme prescrite. Fait à Paris, le 14 juillet 1816.

Pour le ministre secrétaire d'état des finances, absent: BARON DE LA BOUILLERIE.

moiselle Marie du Saut; parrain, Louys de Bremond, messire (sic), chevalier, marquis d'Ars; marraine, Marie-Anthoinette de Verdelin, dame de Bremond »; en mai 1677: « baptême de Marie-Louyse Desmontys, née le 25 de mars, fille de Jacques, escuyer, sieur de Vilière, et de damoiselle Marie du Saut; parrain, Estienne du Saut, sieur de Bonnefont; marraine, damoiselle Marie-Louyse Chevalier »; elle mourut Chez-Bardet, le 11 novembre 1678; le 20 février 1681: « baptême de Jeanne Demontis, fille des mêmes; parrain, Louis Demonstis; marraine, Jeanne Grimard »; le 19 février 1734: « baptême de Jean de Beaupoil, fils de M. Charles, escuyer, sieur de Beaulieu, et de dame Marianne des Montis; parrain, sieur Jean de Montis; marraine, damoiselle Angélique de Saint-Olaire, tante. » Il mourut âgé de 19 ans, le 9 juillet 1753, après avoir reçu les sacrements, et il fut enterré le 10 dans l'église, dit le curé Brüel de Joly. Notons que les Beaupoil possédaient le logis de Fontaudrut, paroisse de Saint-Palais. Le 22 août 1735: « baptême de Jean de Beaupoil, fils des mêmes; parrain, sieur Jean de Montis; marraine, dame Louyse Blanchard »; le 22 août 1736: « baptême d'Aimée de Beaupoil, fille des mêmes; parrain, messire Claude de Saint-Haulaire, chanoine régulier, missionnaire, curé de Champagnac; marraine, dame Aimée Blanchard de Beaupoil »; le 13 juin 1739: « baptême de Marie de Beaupoil, fille des mêmes; parrain, messire Charles de Beaupoil de La Dixmerie, et marraine, damoiselle Marie Duveau (ou Dussau). »

N° 510; t. XII, 211. *Les frères Guillery*. — On a demandé des détails sur les frères Guillery. On pourra consulter le *Mercur de France* de 1608, page 289; la *Revue des provinces de l'ouest*, article de Benjamin Fillon (1856), t. iv, p. 241; le *Bulletin de la société académique de Brest*, article de Levot, 1871, p. 118; *Ephémérides rochelaises*, de Jourdan, t. iv, p. 478; la *Chronique saintongeaise*, à Saint-Jean d'Angély, 1875, 19 décembre; le volume v des *Archives de Saintonge*, où l'on lit, page 129: « Le 12 de may (1606), a esté pendu en ceste ville (La Rochelle), l'aisné des Guillerie, insigne voleur dubas Poitou »..., et page 145: « Le 30 de novembre (1608), Guillerie, voleur insigne, fut emmené de Gascogne en cette ville, et, le 4 de décembre, fut rompu sur la roue... »

N° 524; XII, 457. *Arnaud d'Espiémont*. — Arnaud d'Espiémont, seigneur de Colombières et de Neuvy, lieutenant du duc d'Epéron au gouvernement d'Angoulême, avait épousé Lucrèce Vigier; il eut une fille, Louise d'Espiémont, qui, par contrat du 16 décembre 1611, épousa Jean-Jacques de Goth, dit de Batarenay, marquis d'Authon, gouverneur d'Angoulême, mort à Paris âgé de 77 ans, le 21 juin 1666, fils de Jacques de

Goth, de la famille du pape Bertrand de Goth, baron de Rouillac, gouverneur de Boulogne, etc., et de Hélène de Nogaret, sœur du duc d'Epéron, mariée par contrat du 21 avril 1582.

N° 525 ; t. XII, 457. *Les Grouchy en Saintonge*. — Il y a deux familles normandes du nom de Grouchy. L'une a fait ses preuves de cour ; l'autre est issue de Louis de Grouchy, conseiller secrétaire du roi en 1663. D'Hozier, *Armorial*, I, 273, et La Chenaye-Desbois, VII, 489, ont donné la généalogie de la famille de Grouchy. Elle ne paraît pas avoir eu de rapport avec les Grouchy de Saintonge. Quant à Emmanuel, marquis de Grouchy, créé maréchal de France pendant les cent-jours, il était né à Paris le 23 octobre 1766 et mourut à Saint-Etienne le 29 mai 1847, frère de la marquise de Condorcet.

N° 526 ; t. XII, 457. *Les Du Quesne en Saintonge-Aunis*. — Léonard Duquesne, qui tenait une auberge à La Rochelle en 1697, qui fit enregistrer — non pas vérifier — ses armes à l'armorial de la généralité de La Rochelle, portait bien : *D'argent au lion de sable, armé et lampassé de gueules*, armes que le même armorial attribue à Abraham du Quesne, seigneur de Belébat, capitaine de vaisseau, petit-neveu du grand Du Quesne et mari de Marguerite Nicolas de Voutron, et l'armorial de la généralité de Rouen aux autres Du Quesne de la province de Normandie. Si « l'hôte de la Croix-Blanche » à La Rochelle « fut reconnu d'extraction noble », M. R. E. voudra bien dire par qui et en quelle année : car l'insertion des armes à l'armorial ne signifie absolument rien, et l'on sait ce que vaut cet armorial ; un armorial d'ailleurs n'est pas un nobiliaire. Jal, *Dictionnaire*, page 1016, dit que ce Léonard du Quesne « était un déclassé d'une famille seigneuriale, que le malheur avait réduit sans doute à la condition d'hôtelier. »

Cet Abraham, marquis de Belébat en la paroisse de Champdolent, neveu du grand marin Abraham, était fils de Jacob du Quesne et de Suzanne Guiton, fille du maire de La Rochelle. De Marguerite Nicolas de Voutron (Voir l'*Annuaire de la noblesse* de 1862, page 155), il eut Henriette, qui épousa Jean Prévost de Traversay, 6^e fils de François, seigneur de Puybottier. Une Claire du Quesne, fille de Pierre, seigneur de Lombrun, épousa, le 22 janvier 1753, Jean-François Prévost, seigneur de Traversay, commandant en second à Saint-Domingue, dont la fille, Angélique-Laure, fut mariée en 1783 à François-Charles-Gabriel Prévost de Puybottier.

Le 2 mars 1756, en l'église Saint-Pierre de Saintes, Jean-Joseph-Cosme Duquesne, employé dans les fermes du roi, demeurant depuis plusieurs années au bourg et paroisse d'Eschillais, épouse Marguerite Lempouriant de Chovigny, sans autre indication.

BIBLIOGRAPHIE

Almanach-annuaire des marées pour les ports d'Arcachon, Marennnes, Le Château, l'île d'Aix, La Rochelle, Saint-Martin de Ré et Les Sables, à l'usage de MM. les ostréiculteurs et pêcheurs, année 1892. Le Château d'Oleron, E. Bureau, 1892, in-18, 14 pages.

Almanach de l'Indépendant pour 1892. Saintes, imp. Gay, 1892, in-18, 176 pages et les foires.

Almanach d'Aunis et Saintonge. La Rochelle, imp. A. Siret, 1892, in-18, 47 pages.

Annales catholiques des deux Charentes. Voir *xii*, 388.

Annales municipales. Ville de Saintes. Année 1891. Saintes, imp. Chassieraud, 1892, in-8°, 202 pages et table.

Annuaire... de Cognac pour 1892. Voir *Bulletin*, *xii*, 442.

Annuaire général de la Charente-Inférieure pour 1892. 4^e année. Edition complète. La Rochelle, A. Foucher, 1892 ; imp. nouvelle Noël Texier, in-8°, 224 pages.

Nous avons parlé de cet *Annuaire* dans le *Bulletin*, *xii*, 49 ; nos remarques subsistent entières, éloges et critiques ; il ne paraît pas qu'on ait tenu compte de nos observations.

ARDIN (Etienne), évêque de La Rochelle et Saintes. *Instruction pastorale... sur la nécessité de la religion et mandement pour le saint temps de carême de l'an de grâce 1892.* La Rochelle, imp. rochelaise P. Dubois, 1892, in-8°, 38 pages.

AUDIAT (Louis). *Inauguration du monument de saint Louis à Taillebourg, 24 juillet 1892. Discours de M. Louis Audiat.* La Rochelle, imp. nouvelle Noël Texier, 1892, in-8°, 12 pages.

AUSSY (Denys d'). *Varaize. Notes historiques, 1677-1791.* Saint-Jean d'Angély, imp. Ch. Renoux, 1892, in-8°, 27 pages.

On sait quelle difficulté il y a à retracer l'histoire de nos petites communes. Le plus souvent, on n'a pas de graves événements à signaler ; et pourtant, depuis dix-huit cents ans et au-delà, ces lieux ont été habités et des hommes y ont vécu leur vie municipale, sinon politique. M. d'Aussy a réuni tous les faits historiques qui peuvent se rapporter à Varaize. D'abord voici le fanal d'Ebéon, le fanal de Varaize, monuments romains qui sont des fanum, édicules religieux, preuve de la haute antiquité de Varaize. La série des seigneurs est presque complète, dont les Gelinard font un bon nombre (Voir *Bulletin*, *xi*, 261).

L'auteur a raconté avec un grand intérêt l'épisode de 1791, le soulèvement des populations, la couardise de la municipalité de Saint-Jean d'Angély, l'assassinat du malheureux Latierce, maire de Varaize, intendant de M. Amelot, qui rappelle de nos jours l'assassinat de M. de Moneys à Hautefaye en 1870 et plus récemment de l'ingénieur Vatrin. Les différents fiefs de la paroisse ont aussi une mention. M. d'Aussy a bien fait d'intituler son excellente brochure *Notes historiques* : car nous aurions demandé davantage ; et il était si capable de nous donner plus !

BAYE (Le baron J. de). *Le cimetière wisigothique d'Herpes*. Paris, Nilsson, rue Saint-Honoré, 338, 1892, in-4°, 26 planches coloriées hors texte. Prix : 20 francs.

C'est sous format in-4° l'in-8° de la société archéologique de la Charente. Voir *Bulletin* de septembre, XII, 366.

BEAUCHET-FILLEAU (H. et P.). *Généalogie de la maison de Bremond d'Ars*. Poitiers, P. Oudin, 1891, in-4°, 14 pages (Extrait du *Dictionnaire des familles de l'ancien Poitou*).

BEAUCORPS (Le baron Adalbert de). Voir BOUCHER, page 60.

BILLAUD (Victor). *Eugène Pelletan*. Poésie dite par M. Duquesne, du Gymnase, à l'inauguration de la statue d'Eugène Pelletan, à Royan, le 4 septembre 1892. Royan, imp. Victor Billaud, 1892, in-8°, 13 pages.

La ville du ciel bleu, de la mer enchantée,
Fête dans sa splendeur celui qui l'a chantée,
Lorsqu'elle s'envolait vers son but triomphant.....

La poésie est dédiée « à M. Frédéric Garnier, maire de Royan, député de la Charente-Inférieure ».

BORDAGE (Edmond). Voir DEWÈVRE, plus bas, page 63.

BORDAGE (Edmond), licencié ès-sciences, boursier de doctorat ès-sciences au muséum d'histoire naturelle de Paris. *La période paléolithique dans le bassin de la Charente*. La Rochelle, imp. nouvelle Noël Texier, 1892, in-8°, 14 p. (Extrait à 25 exemplaires du *Bulletin de la société des Archives*, XII, 78, numéro de mars 1892).

M. Edmond Bordage a encore publié : 1° *Contribution à l'étude géologique du crétacé des environs de Saintes* (20 pages avec coupes et carte), dans les *Annales des sciences naturelles de La Rochelle* (1890) ; 2° *Etude géologique sur un point important du détroit jurassique poitevin* (48 pages avec coupes et carte), dans les mêmes *Annales* ; 3° *Les mouvements des plantes. Etude de physiologie végétale. Nouveau procédé pour obtenir, au moyen de la photographie, la représentation exacte*

du mouvement (25 pages avec figures), dans les mêmes *Annales*; 4° *La naissance de l'art aux temps préhistoriques* (avec figures), dans la *Revue encyclopédique* d'août 1891; 5° *Mouvement général de l'anthropologie et de l'archéologie préhistoriques*, dans la même *Revue* (4 décembre 1891).

BOUCHER DE MOLANDON et ADALBERT DE BEAUCORPS. *L'armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans*. Paris, Baudoin, 1892, in-8°, 315 pages.

Bon travail, plein de savoir, rempli de détails peu connus. M. de Molandon s'est fait une spécialité de la pucelle d'Orléans; on sait avec quel amour il a recueilli tous les faits qui la concernent. En cette circonstance il s'est associé son neveu, M. le baron Adalbert de Beaucorps, ancien capitaine d'infanterie. Pour parler guerre, armée, il n'est pas sans utilité d'avoir été militaire; on sent ici un homme qui parle de ce qu'il sait.

BOURRU (Le docteur Henri), médecin en chef de la marine. *Ludovic Savatier*. La Rochelle, imp. nouvelle Noël Texier, 1892, in-8°, 3 p. (Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*).

BREMOND (Anatole de). *Le capitaine Satre, ancien maire de Pont-Aven, ancien suppléant du juge de paix*. Quimperlé, mai 1892, in-18, 8 pages.

BREMOND D'ARS (Le comte Guy de). *Les temps prochains. La guerre, la femme, les lettres*. Paris, Perrin, 1892, in-18, vi-189 pages.

Trois courts chapitres, sans lien entre eux que le titre général *Temps prochains*, composent cet opuscule. Bien des idées sont réunies, bien des problèmes posés, bien des questions faites. L'auteur expose ce qu'il pense, sans essayer de nous convertir ou même de nous convaincre. Il ne croit pas à l'institution divine de la guerre; mais il fait croire à sa nécessité. Qui terre a, guerre a. Deux voisins se querellent pour un sillon ou la branche d'un arbre trop vigoureux. Deux peuples, qui ont tant d'intérêts enchevêtrés, se battront, et cela tant qu'il y aura des hommes et des peuples. La guerre est horrible. Pourtant, si vous me menacez de votre fusil, je vous tire un coup de revolver: ma vie vaut la vôtre; je suis dans le cas de légitime défense. Pour les femmes, l'auteur voudrait le vote, même politique. Le vote des femmes existait sous l'ancien régime. Il s'en promet merveille. Eh! mon Dieu! ceux-là aussi qui réclamaient le suffrage universel. Je ne sais s'ils l'admiraient autant, le voyant à l'œuvre aujourd'hui, et surtout dans quelques années. En somme, il y a des pages fort justes et des idées fort sensées dans un style parfois un peu maniéré. Voir compte rendu dans le *Polybiblion* de septembre 1892, et dans le *Bulletin critique* du 15 novembre, par M. Tamizey de Larroque.

[BRODUT (L'abbé), curé-doyen de Tonnay-Charente]. *Le Christ* (poésie). Marennes, imp. Florentin-Blanchard, « Noël 1891 », in-8°, 16 pages.

—
OALAS (Théophile). *Au cap Nord (aller et retour)*. Paris, Fischbacher, 1892, in-18, 427 pages, 11 gravures. Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Oalas est plein d'humour et d'entrain ; et j'avoue que j'ai tourné la dernière page avec regret. Pourtant, il y a quelques imperfections : il y a trop de passages empreints d'un mysticisme un peu exagéré. L'auteur est un observateur auquel rien n'échappe, qui tient à se rendre compte de tout ; il veut voir et il voit juste. De ci de là on serait tenté de lui trouver l'imagination trop féconde, quand il décrit ses impressions en présence du cap Nord, par exemple ; mais si nous croyons son enthousiasme outré, n'en rions pas : car il pourrait nous répondre : « Allez-y, et vous me ferez part ensuite de ce que vous aurez éprouvé vous-même. » J'ai relevé, entre autres, cette phrase : « Un glacier est un doigt de Dieu, qui écrit une page de géologie en style poétique. » Pourquoi ne pas être plus simple ? La poésie abonde dans cet excellent ouvrage ; et si j'ai dû formuler quelques reproches, je crois aussi devoir dire que certainement ceux qui n'ont pas lu ce volume le liront et avec profit.

M. M.

—
OAMIADE (L.-J.), chanoine honoraire, directeur des catéchismes de persévérance. *Sainte Eustelle, vierge et martyre*. La Rochelle, imp. nouv. Noël Texier, 1892, in-16, 129 pages. (Voir *Bulletin*, XII, 295).

—
CAMPET DE SAUJON (De). *Château de La Bellerie, par Jonzac (Charente-Inférieure). Trente mille ans. La civilisation brahmanique comparée à la civilisation moderne*. Royan, imp. Victor Billaud, 1892, in-8°, 131 pages. (L'auteur est M. Duret de Brie).

—
CANTALOUBE (A.), capitaine de frégate en retraite. *Etudes sur la géographie de Ptolémée. L'échelle des cartes*. Saintes, imp. A. Hus, 1892, in-8°, 16 pages.

—
Cantate chantée à l'occasion du panégyrique de Jeanne d'Arc prononcée dans l'église cathédrale de Saint-Pierre de Saintes, le 16 juin 1892, par monseigneur Pagis, évêque de Verdun. Saintes, imp. Hus, 1892, in-4° plano.

—
CARMEN (Paul). *Les primevères*. La Rochelle, imp. Noël Texier, 1892, in-18, 30 pages.

—
CASTAGNARY (Jules). *Salons, 1857-1870*. Préface de M. Eugène Spuller et portrait à l'eau-forte par Bracquemond. Paris, Char-

pentier, 1892, in-18, 2 vol. Prix de chaque volume : 3 fr. 50. Voir plus haut, page 34.

CHABANNEAU (Camille). *La langue et la littérature du Limousin*. Paris, Maisonneuve, 1891, in-8°, 58 pages. (Extrait de la *Revue des langues romanes*, t. xxxv, p. 379 à 430).

Parmi les poètes passés en revue par l'auteur, citons : Jaufré et Rainaut de Pons, 1200-1220 ? ; Jean Bonel, de Confolens, contemporain de Bertrand de Born ; Richart de Barbezieux, 1200 ; Savaric de Mauléon, 1200-1233. Les premiers produits de l'art lyrique du dialecte limousin sont dus à Guillaume IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitou. Nommons encore un médecin, de Confolens, vivant à Niort au xvii^e siècle, qui a écrit une ode dans sa langue maternelle (Voir *Notice biographique sur Philippe Le Goust*, par le D^r Phelippeaux). Il avait encore traduit l'*Enéide* en limousin et écrit dans la même langue des commentaires sur les *Grenouilles* d'Aristophane.

CHAIGNEAU (Camille). *Montmartre, histoire simple*. Paris, comptoir d'éditions, 1892, in-18, 155 pages. Prix : 2 fr. 50. Montmartre est le nom du héros de ce roman spiritite.

— *Les princes supérieurs, étude comparée d'occultisme et de spiritisme*. Paris, librairie des sciences psychologiques, 6 janvier 1891, in-8°.

CHAUVET (Gustave). *Sur la classification des temps quaternaires dans la Charente*. Paris, 1891, in-8°, 8 pages. (Extrait de l'*Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Marseille, 1891*).

— *Le squelette quaternaire de Chancelade*. Saint-Maixent, typ. Reversé, 1891, in-8°, 7 pages. (Extrait de la *Revue poitevine*).

— *Coup d'œil sur les temps quaternaires dans la vallée de la Charente*. Angoulême, Coquemard, 1891, in-8°, 16 pages. (Extrait du *Bulletin de la société historique et archéologique de la Charente*).

Comice agricole et société d'agriculture de l'arrondissement de Jonzac. Compte rendu du concours agricole de Montlieu, du 28 septembre 1890. Jonzac, imp. de Louis Ollière, 1890, in-18, 39 pages.

Commune de La Flotte (île de Ré). Compte rendu par le conseil municipal au comité républicain cantonal, 1888-1892. La Rochelle, imp. nouvelle Noël Texier, 1892, in-18, 11 pages.

Compte rendu de la conférence de charité pour l'année 1890. Saintes, imp. Hus, 1890, in-18, 7 pages.

— *Pour l'année 1891. Idem*, 8 pages.

COUDREAU (H.). *Vocabulaires méthodiques des langues ouayana, aparai, oyampi, émerillon.* Paris, Maisonneuve, 1892, in-8°, 151 p. Prix : 15 francs.

— *Croix (La) de Saintonge et d'Aunis.* Voir XII, 317.

DAMPIERRE (Le marquis de), président de la société des agriculteurs de France. *Discours... à l'ouverture de la 23^e session de la société, du 11 février 1892.* Paris, imp. Noizette, 1892, in-8°, 7 pages.

— *Monographie du château de Plassac en Saintonge. La Saintonge et les seigneurs de Plassac, 1829-1870.* Plassac, imprimé à La Rochelle par Noël Texier, 1892, in-8°, vii-461 pages. Voir t. XII, 452.

— D'ESTRÉE (Paul). Voir NEUCOMM dans le *Bulletin* de 1892, t. XII, page 304.

— DEWÈVRE et E. BORDAGE. *Sur l'analyse photographique des mouvements des végétaux.* Paris, Paul Klinck-Sieck [1892], in-8°, pages 67-78. (Extrait de la *Revue générale de botanique*).

— DES ROBERT (Ferdinand). *Correspondance de deux officiers de marine en 1789.* Nancy, imp. Berger-Levrault, 1892, in-8°, 57 pages. (Extrait des *Mémoires de l'académie de Stanislas*, 1891). Voir *Bulletin*, XII, 458.

— DIENNE (Le comte de). *L'agriculture et le dessèchement des marais en Corse.* Paris, typ. Chamerot, 1892, in-8°, 50 pages. (Extrait du tome cxxxiv des *Mémoires de la société nationale d'agriculture de France*).

Très heureux complément des sérieuses études de l'auteur sur le dessèchement des marais en France.

— DOUSSIN (Le docteur). *Bric à brac et décombres.* Saint-Jean d'Angély, imp. Renoux, 1892. Prix : 3 fr. 50.

— DUBOIS (L'abbé Louis-Marie), docteur en théologie, curé de Ciré. *La religieuse, son passé et son avenir en Jésus.* Discours

pour une triple profession religieuse, prononcé à Nantes, chez les pauvres dames clarisses, le 16 mai 1792. Rochefort, imp. de Ch. Thèze, 1892, in-18.

— *Notre-Dame du bon conseil dans l'église de Notre-Dame des Anges à Pontaillac... Charente-Inférieure.* Rochefort, id., 1892, in-18, 118 pages.

— *Le pèlerinage de Sainte-Radégonde de Courant et la vie de la sainte reine.* Idem, in-8°, 61 pages.

Cet opuscule se divise en trois parties : souvenirs de sainte Radégonde à Courant, c'est-à-dire peu de chose ; l'abbesse de Sainte-Croix de Poitiers y aurait passé en allant à Arles ; 2° vie de sainte Radégonde ; 3° litanies, offices, prières.

— *Messe solennelle célébrée pour nos marins et soldats.* Allocution prononcée en l'église Saint-Louis de Rochefort, le 13 décembre 1891 : *L'âme de la patrie.* Rochefort, société anonyme de l'imprimerie Ch. Thèze, 1891, in-18, 21 pages.

Elégante plaquette, pleine de nobles sentiments exprimés dans un beau langage.

—
Du Boys (Emile). *Soutenance d'une thèse de philosophie au collège de Limoges en 1789.* Limoges, Ducourtieux, 1892, in-8°, 8 pages. (Extrait du *Bulletin de la société archéologique du Limousin*).

—
DUCOURTIEUX (Paul), imprimeur-libraire. *L'imprimerie. Notions de typographie, le livre, le journal.* Limoges, imp. V° H. Ducourtieux, 1892, in-8°, 32 pages.

C'est une conférence faite au cercle d'études commerciales de Limoges, le 26 juin 1891, par un homme du métier qui parle bien, et que liront avec fruit tous ceux qui désirent savoir comment se fait un livre ou un journal.

—
DUPLAIS (Antoine). *M^{me} A. Penquer et son œuvre. Le poème de Velleda. (L'enfer d'après une femme).* Rochefort-sur-mer, société anonyme de l'imprimerie Ch. Thèze, 1892, in-18, 16 pages.

—
DUPLAIS (Léonie). *Littre, sa vie et ses œuvres, historique du Dictionnaire français.* Paris, l'auteur, 1891, in-8°.

— *Henri Cazin, médecin-chirurgien de l'hôpital maritime de Berck-sur-mer et de l'hôpital Nathaniel de Rothschild.* Carentan, imp. nouvelle de H. Huë, 1892, in-8°, 47 pages.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MARS 1893 : CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Séances ; budgets ; admissions ; revue de la presse. — AVIS ET NOUVELLES : Séance publique ; publications nouvelles ; nouvelles littéraires ; incendie du château de La Barrière ; conférences ; sociétés savantes. — NÉCROLOGIE : Le docteur Berjon ; Marie Chicou (sœur Louise) ; Clair ; Cornette de Venancourt ; Faubladier ; Emile Galland (M^{me} de Beauvais) ; l'abbé Garnier ; Marie Lainé (M^{me} Roy) ; Parenteau du Beugnon ; J.-B. Sellier. — MARIAGES : Beaussant et Dupuy de La Grand'Rive ; Joseph de Rolland et Laure Urvoy de Klosma-deuc ; Saint-André et Marie de Champeaux. — ARCHÉOLOGIE : Substructions gallo-romaines au Château d'Oleron ; inscriptions de La Hoguette et de Sablonceaux. — VARIÉTÉS : Louis de Foix et la tour de Cordouan ; Entrées royales à Saintes ; Fortin de La Hoguette ; le culte de saint Eutrope. — LIVRES ET PÉRIODIQUES : La Popelinière ; *Les églises réformées de Sanjon*. — QUESTIONS ET RÉPONSES : Fillonneau, déporté en Angleterre ; les Grenier ; les Lecoq de Boisbaudran ; les Luther en Saintonge ; un marron de ronde ; le régiment de Cognac. — BIBLIOGRAPHIE : *Es-Gu*.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance générale du 5 janvier 1893.

Lecture du procès verbal de la dernière séance.

Excuses de plusieurs membres de ne pouvoir assister à la réunion.

Admission de nouveaux membres. (Voir plus bas, page 67.)

Projets d'excursion pour le mois de mai ; elle est fixée au 18.

La société de géographie de Neuchâtel (Suisse) demande échange de publications. Accepté.

Circulaire du ministre de l'instruction publique, relative à la réunion des sociétés savantes à la Sorbonne.

A la place de M. le docteur Bachelier, démissionnaire, est nommé secrétaire adjoint M. Anatole Laverny.

M^{me} du Boys annonce l'envoi prochain des copies faites par son mari de la correspondance de l'intendant Begon.

M. l'abbé Métais annonce l'envoi prochain de son manuscrit des chartes saintongaises de l'abbaye de La Trinité de Vendôme.

M. le docteur Pineau fait connaître le résultat des fouilles qu'il a faites dans l'île d'Oleron. (Voir plus bas, page 84).

Le trésorier annonce que, tous frais payés pour le monument de Taillebourg, il reste une somme de plus de 300 francs. On fera une plaque pour rappeler la bataille de Saintes (1); elle sera placée à Saintes. (Voir, page 68, le résultat de la souscription).

Il présente ensuite l'état financier de la société. Voir page 68.

M. Dangibeaud montre un certain nombre de chartes du ^{xiii}^e siècle, munies chacune de plusieurs sceaux, que M^{me} Paul Bethmont a bien voulu lui confier; elles concernent, il est vrai, un personnage inconnu, Gombaudo Roche, chevalier de Pons, mais elles nous révèlent les sceaux de presque tous les couvents et églises de Pons.

M. Dangibeaud, en outre, a reçu de la même personne un volumineux dossier de documents sur La Rochefoucauld.

M. Audiat présente des fragments de bracelets de l'époque néolithique. Ces bracelets, en schiste de Bert (Allier), proviennent d'un atelier de la commune de Montcombroux, découvert récemment; ils étaient taillés avec le silex; on enlevait la rondelle centrale, puis ils étaient polis et arrondis; il y en a de toutes dimensions, même pour les enfants; quelques uns se portaient aux jambes. Les débris recueillis par M. Audiat permettent de suivre le travail de l'ouvrier: pierre presque brute, pierre arrondie, rondelle dessinée, creusée, enlevée; bracelet. Ces très rares et très singuliers spécimens de bijouterie primitive sont destinés au musée de Saintes.

Un assez grand nombre de médailles de bronze restant à la disposition de la société, l'avis unanime est qu'il y a lieu d'en étendre la distribution gratuite en commençant par les plus forts souscripteurs.

Lectures: *Le cachot de Jacques Cœur à Taillebourg*, par M. d'Aussy; *Rectifications au Dictionnaire des familles du Poitou*, par M. Dangibeaud; *Hommage de la châtellenie de Cravans*, par M. de La Morinerie: il y est question d'une redevance annuelle au prince de Mortagne de deux hanaps d'argent « de la façon et fabrication de Tours ».

Séance du 6 février (Bureau et conseil d'administration).

Lecture et adoption du procès verbal du 5 janvier.

Lettre de M. Picard, relative à la distribution des volumes.

(1) Voici comment le *Nouvelliste de Bordeaux* (n° du 9 février) a compris et raconte le fait: « La commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure ayant une somme de 300 francs disponible, résultat de l'ajournement des comptes pour le monument de Taillebourg, va, dit-on, l'employer à une plaque destinée à rappeler le passage de saint Louis à Saintes. Espérons que la société, de concert avec le conseil municipal, tiendra à honneur de faire une fête digne de celui qui en est l'objectif principal. Qui vivra verra. »

Lettre du ministre de l'instruction publique demandant pour l'exposition de Chicago les publications de la société en 1891.

Lettre de M. l'abbé Métais relative à la reproduction de sceaux et de chartes du cartulaire saintongeais de l'abbaye de Vendôme.

Examen des projets d'excursion pour 1893.

La société délègue à la réunion des sociétés savantes, le 4 avril, MM. Louis et Gabriel Audiat et Pierre de Tilly, et elle présente un travail de M. Dangibeaud, *La justice seigneuriale de Touverac à la fin du XV^e siècle*.

M. d'Aussy dépose son mémoire, *La Saintonge pendant l'occupation anglaise*, et M. Dangibeaud les chartes de Pons qu'il a présentées à la dernière séance.

La société décide que l'inscription commémorative de la victoire de saint Louis à Saintes sera gravée sur marbre de 0^m05 d'épaisseur, 1^m20 de largeur, 0^m95 de hauteur, et, sauf approbation du ministre des beaux arts et de l'archiprêtre de Saint-Pierre, encastrée sur la face ouest du contrefort sud du clocher de Saint-Pierre, à environ 4 mètres de hauteur ; qu'elle sera en français et ainsi conçue : « A saint Louis, vainqueur des Anglais sous les murs de Saintes, 24 juillet 1242, la société des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis. 1893. »

Séance du 15 février (Bureau et conseil d'administration).

Adoption du procès verbal du 6 février.

Lettre de M. le principal du collège de Saintes relative à l'omission sur le palmarès du prix offert par la société.

Admission de nouveaux membres.

Fixation du jour de la séance publique.

Lettre (19 janvier) du comité du monument de Champlain à Québec. On examine ce qu'il y a lieu de faire, et le projet d'une séance publique consacrée à Champlain. Commission désignée.

Dans sa dernière séance, la société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis a admis comme membres :

La bibliothèque d'Angoulême. Bibliothécaire, M. Alphonse Aulard ;

La communauté des religieuses de Chavagnes, à Saintes ;

Chavanon, élève de l'école des chartes, à Paris, présenté par M. Musset et M. Audiat ;

Pierre de Croze, à Chassaignes (Haute-Loire), présenté par M. le comte Anatole Lemer cier et M. Audiat ;

Aristide de La Taste, percepteur à Blois, présenté par M. Léon de La Taste et M. Audiat ;

M^{me} Emile Du Boys, à Paris, présentée par M. Louis Audiat ;

Le docteur P. Dupont, médecin en chef de la marine, à Rochefort, présenté par M. Audiat et M. le docteur Termonia ;

L'abbé Gellé, professeur à l'institution Notre-Dame, à Saintes, présenté par M. le baron Oudet et M. Audiat ;

M. F. Lucchini, professeur du collège de Saintes, présenté par M. Audiat et M. Maurice Martineau ;

M. l'abbé Jean, supérieur de l'institution Notre-Dame de La Pinellerie, à Saintes, présenté par M. Bonneville et M. Oudet ;

Le comte de La Chapelle d'Apchier, à Bergoide, par Arvant (Haute-Loire), présenté par M. Audiat et M. Termonia ;

La bibliothèque de Niort. Bibliothécaire, M. Chotard ;

L'abbé Germain Plumeau, aumônier de la Providence, à Saintes, présenté par M. Audiat et M. Oudet ;

M. Pierre Rivail, notaire à Sainte-Marie de Ré, délégué cantonal, présenté par M. Léon Labbé et M. le docteur Termonia.

Pierre de Tilly, à Saintes, présenté par M. Audiat et M. Gibouin.

—
SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT DE TAILLEBOURG

Recettes

Souscriptions	1.613 90	
De M. Lemer cier (marbre)	368 »	
Ventes de pierres	15 »	
— médailles	40 »	
— brochures	59 »	
— chanson	34 »	
	<u>2.129 90</u>	2.129 90

Dépenses

Médailles, boîtes et port.	566 75	
Marbre, inscription et transport	524 75	
Musique militaire et lyre saintaise	101 »	
Fête de l'inauguration	145 »	
A Massiou, entrepreneur	267 10	
Impressions et lithographie	141 »	
	<u>1.745 60</u>	1.745 60
Reliquat.		384 30

—
BUDGET DE 1892

Actif

Cotisations 1892	5.707 49	
— 1891	248 41	
Remboursements d'impressions	497 »	
Subvention du ministère	1.000 »	
Intérêts	395 50	
Ventes de volumes ou <i>Bulletin</i>	49 90	
— d'insignes	67 70	
	<u>7.966 »</u>	7.966 »
Remboursement à recevoir		2.000 »
Cotisations en retard		364 »
		<u>10.330 »</u>

Passif

Impressions du XX ^e vol.	2.470 90	payé 2.300 »	
— du XXI ^e vol.	2.311 40		
— Revue. . .	2.654 10	—	2.654 10
— divers. . .	44 75	—	44 75
Frais d'envoi des volumes	87 85	—	87 85
Affranchissements (Revue, lettres, etc.).	403 »	—	403 »
Loyer	250 »	—	250 »
Impôts	35 20	—	35 20
Gravures	50 »	—	50 »
Frais divers	241 55	—	241 55
— de bureau.	300 »	—	300 »
	<u>8.848 75</u>	—	<u>6.366 45</u>
			8.848 75
Différence en faveur de l'actif. : :			<u>1.481 25</u>

REVUE DE LA PRESSE

Ont publié le sommaire du numéro du 1^{er} janvier : la *Charente-Inférieure* du 4 ; l'*Ere nouvelle* et le *Courrier de La Rochelle* du 5 ; le *Bulletin religieux* du 7 ; l'*Echo de Jonzac*, la *Croix de Saintonge*, le *Journal de Marennes* du 8 ; les *Annales catholiques des deux Charentes* et l'*Echo rochelais* du 11 ; le *Journal de La Pallice* du 14 ; l'*Echo de Royan*, le *Conservateur de Marennes*, le *Phare des Charentes* du 15.

Les *Tablettes des deux Charentes*, du 10 janvier, mentionnent la lettre de Renée Burlamachi, et « parmi les études intéressantes » du même numéro celle que M. Denys d'Aussy a consacrée à François de Lanoue, « que ses coreligionnaires se sont trop hâtés de surnommer le Bayard huguenot », et une appréciation de M. Ch. D. sur les *Salons de Castagnary*.

Le *Mémorial de Saintes* du 8 janvier a reproduit « l'intéressant article » les *Salons de Castagnary*, « sans toutefois, dit-il, partager toutes les opinions qui y sont émises. »

La *Revue historique* de janvier-février 1893, p. 174, signale dans nos livraisons des 1^{er} juillet et 1^{er} novembre : Philippe-Auguste en Saintonge ; deux lettres de Louis XI ; la nouvelle du meurtre de Henri IV à Pons ; dom Leidet ; les anciennes foires ; le sceau de Taillebourg ; le *Vengeur*, et lettres d'indulgence de la cathédrale de Saintes.

L'*Intermédiaire de l'ouest* de décembre a reproduit le sommaire de la *Revue* du 1^{er} novembre.

La *Revue du Bas-Poitou*, 1^{re} livraison de 1893, signale l'article de M. d'Aussy sur Lanoue.

La *Revue historique de l'ouest*, n° de novembre 1892, signale, p. 248, dans nos deux derniers numéros : « Le très intéressant compte rendu de l'inauguration du monument de saint Louis à Taillebourg, où se trouve cité le remarquable *Discours* prononcé par M. Louis Audiat ; les textes et la musique de très curieuses chansons saintongeaises, puis la conférence de M. A. Oudet ; une très curieuse note sur le sceau aux contrats de Taillebourg ; un miracle de sainte Radegonde ; les Grouchy ; enfin un intéressant compte rendu fait par M. Delavault des *Mémoires de du Plessis-Besançon*. »

Le *Bulletin de la société archéologique du Périgord*, de novembre-décembre, note dans notre numéro de septembre « le récit des belles fêtes données à Taillebourg en l'honneur de saint Louis ».

Le *Bulletin-Revue* (trimestriel) de la société d'émulation et des beaux arts du Bourbonnais, de janvier, mentionne dans notre livraison de novembre l'article *Le Vengeur et Le Terme*.

La *Croix de Saintonge*, du 5 février, résume l'article du *Bulletin* de mai 1892, *Ce que devinrent les régicides de la Charente-Inférieure*.

Le *Bibliophile limousin* de janvier 1893, qui déclare prendre pour modèles « deux excellentes publications, la *Revue de Saintonge* et l'*Intermédiaire de l'ouest* », mentionne des articles des n° de septembre, novembre et janvier.

Ont publié le procès verbal de la séance du 5 janvier : la *Charente-Inférieure* du 25, l'*Ere nouvelle* du 26, le *Progrès* du 27, le *Bulletin religieux* du 28, la *Croix de Saintonge* et le *Mémorial de Saintes* du 29, l'*Union* de Saint-Jean du 2 février, les *Annales catholiques* du 8 et la *Revue poitevine* du 15.

L'*Echo de Jonzac* du 5 février a fait un long et favorable compte rendu du XX^e volume des *Archives*.

Dans un article intitulé *La décentralisation*, la *Croix de Saint-*

tonge du 1^{er} janvier dit : « Nous ne pouvons oublier l'initiative de plusieurs sociétés archéologiques et littéraires de notre département, entre autres celle de la société des *Archives historiques de Saintonge*, et de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*. Dans ses publications où l'on ne rencontre pas moins de talent qu'd'érudition, cette société, d'un caractère éminemment régional, fait revivre notre histoire avec les souvenirs du passé, et rien de ce qui même actuellement se rattache à notre contrée ne lui demeure indifférent. »

AVIS ET NOUVELLES

La séance annuelle de la société des *Archives* aura lieu le 1^{er} mars, à 8 heures du soir, dans le local ordinaire de la société, cours National, 89 ter. MM. les membres sont priés de s'y rendre ; il ne sera pas envoyé d'autre invitation.

M. Gabriel Audiat, agrégé des lettres, fera une conférence sur *Dominique*, roman rochelais, d'Eugène Fromentin.

Nous avons annoncé que la ville de Québec et le Canada allaient élever un monument à Samuel Champlain, de Brouage, le fondateur de Québec. Un comité, composé de membres du parlement canadien, s'est formé pour recueillir la somme nécessaire ; il s'adresse de préférence aux compatriotes de Champlain ; et il demande qu'on n'oublie pas en France ces Français du nord, restés inviolablement attachés à la mère-patrie. On sait que le Canada compte encore les descendants d'un très grand nombre de familles saintongeaises et aunisiennes. Nous sollicitons donc dès maintenant les dons de nos confrères, en attendant que la société puisse elle-même faire quelque chose, probablement une fête artistique et littéraire, pour la glorification d'un homme qui est une des plus grandes gloires de la Saintonge. Le journal *la Charente-Inférieure* du 11 février et les *Tablettes* du 21 ont déjà ouvert une souscription.

Les volumes XX et XXI ont été distribués au commencement de janvier. Nous prions les membres de la société de retirer les volumes auxquels ils ont droit, le plus tôt possible. Ces volumes sont consacrés tout entiers : le premier à Jonzac et Ozillac, le second à Pons et aux seigneurs de Pons ; celui-ci est le deuxième volume de la série des archives de Pons.

Quelques uns de nos confrères n'ont pas encore retiré les volumes de 1890 ; ils sont priés de le faire immédiatement.

Les membres de la société pourront recevoir franco, moyennant 3 fr. 40, au lieu de 4 fr., l'ouvrage de M. Moutarde, pasteur

à Saujon, *Les églises réformées de Saujon*, annoncé dans le dernier numéro du *Bulletin*, t. XIII, p. 10;

Et au prix de 3 fr. 50, franco par la poste, l'ouvrage de Nicolas Alain, *La Saintonge et ses familles illustres*, édité par M. Louis Audiat, texte et traduction.

Le 1^{er} mars, paraîtra *Notice sur M^{sr} Valteau*, évêque de Quimper et Léon.

La société des artistes de Munich vient de conférer le titre de membre d'honneur de la société à notre confrère et compatriote, M. William Bouguereau.

Par décision ministérielle, notre confrère, M. Edmond Bordage, vient d'être nommé préparateur, chef de travaux pratiques, au muséum d'histoire naturelle de Paris.

La bibliothèque de la ville de La Rochelle a acheté trois monnaies découvertes, en octobre dernier, par M. l'abbé Letard, dans une carrière des environs de Saint-Just, savoir : deux florins d'or de David de Bourgogne, évêque d'Utrecht (1455-96), et une pièce d'argent de la république de Bologne (1410-19).

L'Ere nouvelle de Cognac a commencé, le 2 février, la publication d'un roman historique, *Le chevalier de Saint-Preuil, épisode historique de la bataille de Jarnac en 1569 pendant les guerres de religion*.

Le centenaire du 24 janvier donne un regain de curiosité à la publication si intéressante de l'ouvrage de M. de Beaucourt, *Captivité et derniers moments de Louis XVI*. Le tome II vient de paraître chez A. Picard : on y trouve le texte de tous les documents manuscrits officiels connus, puisés aux archives nationales, à la bibliothèque nationale, à la bibliothèque Carnavalet et dans les papiers du Temple de notre confrère M. de La Morinerie. M. S.

Le *Catalogue d'une importante collection de lettres autographes*, dont la vente a eu lieu à Paris, à l'hôtel des commissaires-priseurs, le 28 janvier 1893, indique, au n° 84, lettre autographe signée de Catherine de Parthenay, vicomtesse de Rohan, à son fils, le duc de Rohan, datée du château de Niort où elle était prisonnière, le 8 juin 1629; elle s'est vendue 105 francs. Le catalogue portait : « Lettre historique où elle exhorte son fils à écouter les propositions du roi et du cardinal de Richelieu. Elle a une extrême envie de le voir remis aux bonnes grâces du roi : « car, comme c'est votre plus grande gloire, aussi est-ce mon plus passionné désir, lequel, comme vous savez, j'ay toujours eu et ne l'ay point perdu en perdant ma liberté. »

Le deuxième fascicule, *Chab à Chat*, du t. II du *Dictionnaire des familles du Poitou* vient de paraître. Il contient entre autres les généalogies des Chabot de Peuchebrun, Chabot du Breuil, Chabot de Jarnac, de La Chambre, Chaigneau, de Châteauneuf, de Chasteigner, etc.

Les *Annales du midi* de janvier 1893 annoncent la publication des t. XX et XXI des *Archives*. A lire dans cette livraison un mémoire de M. l'abbé Duchesne, qui démolit complètement *La légende de sainte Marie-Madeleine* et des saints de Provence, saint Lazare, sainte Marthe, saint Maximin, qui ne sont jamais venus en occident.

On a souvent besoin d'apprécier la valeur de l'argent à différentes époques, par exemple : un sou de l'an 1300 ou 1400 vaut plus que 5 centimes, puisqu'au XV^e siècle un mouton ne coûtait que 7 sous et un veau 17.

On lira donc avec intérêt dans les *Mémoires de l'académie de Stanislas* (1891) un travail de M. Maurice de Vienne, *Des anciens prix et des difficultés inhérentes à leur évaluation actuelle*, sans oublier l'ouvrage classique de Leber, *De la fortune privée au moyen âge*.

La *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou* publie, dans ses numéros de novembre et décembre 1892, *Les Chabot et les Rohan à La Rochelle (1527-1628)*, par M. le comte de Chabot.

Nous avons annoncé, t. XII, p. 461, l'ouvrage de M. Surraud, *Code de la cour d'assises*. La *Gazette des tribunaux*, si compétente en ces matières, dit (numéro du 30 septembre dernier) : « Le caractère distinctif de ce livre est d'être éminemment pratique... Cet ouvrage est appelé à rendre les plus grands services. C'est un des livres les plus complets, les plus riches en documents, les plus faciles à consulter, qui aient été écrits sur la matière. Le plan, la méthode et l'exécution lui assurent dans le monde judiciaire un accueil bienveillant et un succès qui ne saurait se faire attendre. » Le ministre de la justice a honoré l'ouvrage d'une souscription.

On a lu dans notre dernier numéro, page 6, l'analyse d'une lettre de Renée Burlamachi racontant les derniers moments de son époux, Agrippa d'Aubigné. Le *Bulletin du protestantisme* du 15 janvier reproduit, page 33-35, le document entier avec son orthographe ; le numéro du 15 février établit la date de la mort au 1^{er} mai.

Le même recueil fixe, page 37, à Jarnicot, lieu dit de la commune de Parcoult (Dordogne, jadis diocèse de Saintes), l'endroit où se réunissaient les protestants de La Roche-Chalais et des environs.

Dans l'*Intermédiaire de l'ouest* de janvier, M. Tamizey de Larroque publie 4 *Lettres inédites de Bertrand de Vignoles*, deux datées de Coulonges-les-Royaux, terre qu'il tenait de sa femme Marguerite de Balaguier-Montsalez, veuve de Charles de Monluc. Dans l'une (1617) il raconte à Paul Phélypeaux de Pontchartrain ce qui se passe à La Rochelle, à Surgères, parle du duc d'Epéron, du duc de Rohan, du duc de La Trémoille accusé de faire des brigues en Bretagne comme en Poitou, « page instructive d'histoire régionale ».

La *Bibliographie générale des inventaires imprimés*, par F. de Mely et Bishop (Paris, Leroux, 1892, in-8°), indique pour la Saintonge : Bégon, n° 765 (1710) ; — Olivier de Coëtivy, n° 254 (1461) ; Abbaye de Masdion, n° 781 (1721) ; Jean de Puyrigaud, n° 597 (1639) ; Château de Royan, n° 400 (1548) ; — Saint-Eutrope de Saintes, n° 590 (1633), 859 (1778) ; Château de Taillebourg, n° 491 (1588), 825 (1758) ; Château de Saint-Jean d'Angély, n° 491 (1588) ; Veyrel, n° 593 (1635).

La *Revue des autographes* de janvier (3 pages in-4°) mentionne une lettre de Jean-Louis de La Valette, duc d'Epéron, gouverneur de Guyenne, datée de Saintes le 2 août 1620 et adressée à Marie de Médicis pour l'avertir qu'il lève des troupes et pour l'assurer de son dévouement. Prix : 25 francs.

La première livraison du « *Codex diplomaticus ordinis sancti Rufi Valentiae* », publié d'après les chartes originales conservées aux archives départementales de la Drôme et divers recueils manuscrits par le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'institut » (Valence, imprimerie de Jules Céas, 1891, grand in-8°, 128 pages), a paru, contenant 107 pièces, de 1039 à 1220. Nous y remarquons plusieurs documents relatifs au chapitre de Saint-Nicolas de Mornac, aux églises de Saint-Pierre de Mornac, Saint-Etienne d'Arvert, Saint-Pierre de Chaillevette, Saint-Cier? (Beati Cirici), la chapelle de Saint-Romain, l'église des Mates (de Matis), puis « de Bacia, de Colione », à identifier. Nous parlerons plus amplement de l'important instrument que l'infatigable chanoine met à la disposition des travailleurs, quand il sera terminé.

Lire dans la *Revue des sciences naturelles de l'ouest* (numéro de juillet 1892 paru en janvier 1893) : *Notice générale sur la fixation et le reboisement des dunes du littoral maritime de la Vendée et de la Charente-Inférieure*, par M. Léopold Baraban, inspecteur des forêts à Niort, et *Excursions du congrès de Pau* (septembre 1892), par M. Marcel Baudouin.

INCENDIE DU CHATEAU DE LA BARRIÈRE. — « Guerre aux châteaux ! Paix aux chaumières ! » criait-on sottement en 1793, oubliant que le feu se communique aisément du palais à la cabane et du

manoir à la ferme. Il semblerait que la flamme obéisse à un mot d'ordre et s'attaque particulièrement aux logis des environs de Jonzac : c'est Saint-Simon de Bordes en 1891 ; c'est en 1892 le château d'Asnières ; le 20 janvier 1893, La Barrière, commune d'Ozillac, a eu son tour.

Après avoir couvé toute la nuit dans une lingerie, à l'extrémité gauche des bâtiments, le feu a brûlé des armoires pleines de linge, et a éclaté à 6 heures et demie du matin, dévorant quatorze appartements ; on a pu préserver la moitié de l'habitation, toutes les servitudes, et sauver du mobilier. Mais la vieille argenterie, les tableaux, les bijoux ont été perdus.

Cet ancien domaine était possédé, dès le commencement du **xvi^e** siècle, par la famille Boybellaud, dont le t. **xx** des *Archives*, qui vient de paraître, expose toute la généalogie. Jean Boybellaud de Montacier y fait de nombreuses acquisitions, en 1596 ; il le transmet à son fils Isaac, licencié ès-lois, juge-sénéchal d'Ozillac ; Charles Boybellaud l'eut en partage, vers 1645, et il en prit le nom selon l'usage de l'époque. L'armée du prince de Condé ayant ravagé les terres d'Ozillac, en 1652, détruisit son château et commit toutes sortes de brigandages ; les habitants de la paroisse eurent beaucoup de peine à se relever de ces ruines, plusieurs crurent devoir se retirer dans des contrées moins éprouvées. Charles de La Barrière céda sa terre à son frère Samuel, sénéchal d'Ozillac, en 1655. Elle était possédée, en 1701, par Jacques de Montverteuil, conseiller du roi et son procureur en la sénéchaussée et siège présidial de Saintes, qui la transmet à son petit-fils, François de Loizelot, garde du corps du roi, qui l'habita en 1760 et prit le titre de seigneur de La Barrière ; il vota dans l'ordre de la noblesse à l'assemblée de Saintes en 1789. Sa fille, Marie-Catherine, épousa, en 1780, Grégoire de Saint-Légier d'Orignac, capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, qui la légua à sa nièce, mariée à Léon-Paul, marquis de Saint-Légier de La Sauzaic, dont Aurélie, qui épousa Paul-Henri, comte de Cugnac. Depuis peu, elle était échue en partage à son fils Raymond de Cugnac. C'est ainsi que depuis bientôt quatre siècles cette propriété n'a jamais été vendue ni aliénée, mais toujours transmise par héritage, ce qui est rare à notre époque.

CONFÉRENCES. — Le 8 janvier, à Pons, *Parama*, par M. le comte de Montebello ; le 13, à Rochefort, par M. le docteur Duploux, *Installation des hôpitaux et en particulier des hôpitaux militaires* ; le 15, à Cognac, *L'église catholique aux Etats-Unis*, par M. le baron Amédée Oudet ; compte rendu dans l'*Ere nouvelle* du 19, reproduit par le *Moniteur de Saintes* du 26 et dans les *Annales catholiques* du 25 ; le 5, par M. de Galzain, avocat à Barbezieux, *Une poignée d'objections* ; le 18, à Marennes, *Notions générales d'anatomie*, par M. le docteur Cornet ; le 21 et le 28, à Rochefort, *Le croup et les moyens de le combattre*, par M. le docteur Chagnoleau ; le 28, à Saintes, *Le*

passage des souverains à Saintes (Voir le livre de M. Louis Audiat, *Entrées royales à Saintes*, et plus bas, page 116), par M. Léon Bouyer, avocat à Saintes, au profit de l'œuvre de la maternité ; « le conférencier, dit l'*Indépendant* du 31, dont le sujet a été brillamment traité par lui, a été fort applaudi. »

SOCIÉTÉS SAVANTES. — Séance de l'académie de La Rochelle le 28 janvier : *Compte rendu des travaux de l'académie ; Les médecins à La Rochelle du XIV^e au XVIII^e siècle*, par M. le docteur Merle, président de l'académie ; *Médecine et littérature*, par M. le docteur Henri Pineau ; *La micrographie et la photographie appliquées à l'histoire naturelle*, par M. Ch. Basset. Voir compte rendu dans la *Charente-Inférieure* du 1^{er} et le *Courrier* du 2 février.

Société de géographie de Rochefort, séances des 26 décembre et 23 janvier derniers. La société a nommé son bureau et son conseil d'administration. La présidence, si bien remplie par notre regretté confrère, l'amiral Juin, a été offerte au secrétaire général, M. le docteur Bourru, médecin en chef de la marine, sous-directeur du service de santé à Rochefort : « Des services éminents et dévoués rendus à la science géographique, une haute valeur bien appréciée, les plus précieuses qualités faisaient à notre savant collègue autant de titres dont nous étions heureux de pouvoir, en cette circonstance, rendre un témoignage public. Des raisons toutes personnelles, résultant des obligations que lui imposent ses importantes fonctions, n'ont pas permis à M. Bourru d'accepter la présidence de la société, ni même de conserver la charge du secrétariat général. » L'assemblée a tenu à lui témoigner ses sentiments de gratitude en lui décernant le titre de président honoraire ; puis elle a élu pour président M. le docteur Barthélemy Benoit, médecin en chef de la marine, en retraite, O. * ; pour vice-présidents, M. le commandant Vollet, capitaine de vaisseau, en retraite, conseiller municipal, C. *, et M. le docteur Chastang, médecin en chef de la marine en retraite, O. * ; pour secrétaire général, M. Silvestre, chef de bataillon d'infanterie de marine en retraite, professeur à l'école des sciences politiques, membre du conseil supérieur des colonies, O. * ; pour secrétaires, M. Théodore Giraud, avoué, licencié en droit ; M. Léger, agent du commissariat de la marine, et M. le docteur Alfred Thèze, ancien médecin de la marine, * ; pour archivistes, M. Léon Perrier, agent du commissariat de la marine en retraite, et M. Courcelle-Seneuil, lieutenant de vaisseau, * ; pour trésorier, M. Texier, économe de l'hospice civil.

Société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure : séance du 10 février. Lecture du rapport du secrétaire sur les travaux de la société en 1892 ; le bureau central de météorologie invite la société à envoyer un délégué à la réunion annuelle qui aura lieu le 5 avril, à Paris. La société enverra au ministère de l'instruction publique son volume d'*Annales* de 1891 pour l'exposition de Chicago. Lecture par M. Beltrémieux,

président, d'un opusculé sur Lamarck, qu'il vient de recevoir de Paris ; par M. Foucaud, d'une note sur une plante de montagnes, nouvelle pour la France, *sagina fasciculata* (Boiss.), qu'il a récoltée dans les Hautes-Pyrénées, et sur une variété de cette espèce, trouvée dans la même région et pour laquelle il propose le nom de *S. glandulosa* ; par M. Termonia, d'un article humoristique de la *Revue scientifique* à propos de l'ouvrage de M. Westermarck, *The history of human marriage*.

NOTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

Le 14 novembre 1892, est décédée à Aix, dans sa 88^e année, Rosalie-Emilie Galland, veuve d'Alexandre de Beauvais, une des dernières représentantes du savant orientaliste Galland, membre de l'académie des inscriptions de 1701 à 1709 et le charmant traducteur des *Mille et une nuits*. Elle appartenait par son mariage à la famille des comtes de Beauvais, famille originaire du Beauvaisis, établie en Bourbonnais en 1288 avec Jean de Beauvais, chevalier, qui faisait partie de la maison du comte de Clermont, fils de saint Louis. Elle compte, parmi ses alliances, les Ruzé d'Effiat, branche du grand écuyer Saint-Mard, Saint-Priest de La Motte, Conny de La Faye, La Boulaye, de Gaulmyn, de Clairroys, du Bouchat, etc. M^{me} de Beauvais laisse une fille, Jeanne-Marie-Amélie de Beauvais, mariée à M. Alexandre Joly d'Aussy, ancien directeur d'une administration publique, grand propriétaire viticulteur dans le département du Var. Les armes de la famille de Beauvais, enregistrées à l'armorial de Moulins, en 1636, sont : *D'argent au pal de gueules*. D. A.

Le 8 décembre, est décédé, à Saint-Thomas de Cosnac, Etienne Clair, né en 1811, soldat en 1832, caporal en 1833, sergent en 1835, sergent-major en 1839, adjudant en 1840, sous-lieutenant en 1841, porte-drapeau lieutenant en 1847, capitaine en 1851, chevalier de la légion d'honneur en 1860, qui reprit du service en 1870. M. Lay a prononcé sur sa tombe un discours qu'a publié le *Peuple* du 23.

Le 17 décembre, est décédé, à Rochefort, Joseph Faubladier, commissaire adjoint de la marine en retraite, chevalier de la légion d'honneur, âgé de 69 ans, né à Rochefort, le 19 mars 1823, de Géraud Faubladier et de Marie-Françoise Chauvin. Il fut écrivain le 1^{er} septembre 1839, commis de marine le 1^{er} avril 1846, aide-commissaire le 25 mai 1853, sous-commissaire le 7 juin 1865, commissaire adjoint le 18 novembre 1876.

Le 28 décembre, est décédé à Rochefort Ludovic, vicomte Cornette de Venancourt, âgé de 64 ans, rentier, né à La Case-Pi-

lote (Martinique) de Louis-Charles-Marie et de Marie-Louise-Camille Cornette de Saint-Cyr, époux de Marie-Clara Duval de Sainte-Claire.

—
Le 9 janvier 1893, est décédé à Saint-Sauvan, où il était curé depuis 1873, Jean-Marie-Augustin Garnier, né en 1836, ordonné prêtre en 1867.

—
Le 16 janvier, est décédée subitement à Saint-Genis, chez madame Bernard, sa fille, à l'âge de 70 ans, et a été enterrée à Cognac, Marie Lainé, mère de M. Julien Roy, négociant à Cognac, ancien président du tribunal de commerce, et veuve de Louis Roy, chevalier de la légion d'honneur le 28 avril 1842, officier le 6 mars 1864, commandeur en 1868, né à Cognac, le 1^{er} juillet 1812, de Vivien Roy et d'Anne Guérin, décédé à Rochefort le 4 janvier 1875, enseigne de vaisseau le 1^{er} mai 1833, lieutenant de vaisseau le 24 mars 1841, capitaine de frégate le 8 mars 1854 et capitaine de vaisseau le 1^{er} janvier 1863, retraité le 1^{er} juillet 1872 après 44 ans de services effectifs. (Voir l'*Ere nouvelle* du 19). « Le plus grand bonheur de M^{me} Roy était de s'occuper de toutes les bonnes œuvres, et les pauvres perdent en elle un bon soutien. » Les *Tablettes* de Rochefort ajoutent : « C'était une aimable femme, qui tint dans le monde rochefortais, et par son mari et par elle-même, une place que n'ont point oubliée les survivants de cette époque. »

—
Le 25 janvier, est décédé au Château d'Oleron, âgé de 60 ans, Emile Parenteau-Dubeugnon, ancien président du tribunal civil de La Roche-sur-Yon. Il était né à La Rochelle d'Auguste-Edmond Parenteau-Dubeugnon, président honoraire du tribunal civil, chevalier de la légion d'honneur, et d'Adélaïde-Zélie Vincent-Molinière. Il avait épousé, au Château d'Oleron, M^{lle} Thérèse Cousin-Vallée, dont il eut deux filles : Thérèse, mariée à Pierre-Gustave-Fernand Surville, professeur à la faculté de droit de Poitiers, et Emilie. Il était frère d'Edouard Parenteau-Dubeugnon, professeur à la faculté de droit de Poitiers. Successivement substitut à Marennes en 1865, substitut à Niort, puis aux Sables d'Olonne, où il fut révoqué une première fois en 1870 pour ses tendances politiques, réintégré deux ans après procureur à Jonzac; puis président à La Roche-sur-Yon, il fut de nouveau révoqué l'année où, à l'occasion des décrets contre les congrégations religieuses, l'inamovibilité de la magistrature fut momentanément suspendue. Magistrat de naissance et de vocation, il ne se consola jamais d'avoir été ainsi arraché à ses études juridiques; aussi était-il, pour tous ceux qui avaient recours à lui, le plus bienveillant et le plus bienveillant des consultants. Chrétien austère dans sa vie et dans sa mort, en Rochelais de la vieille roche plein d'urbanité, d'aménité, de caractère enjoué, en dépit des chagrins que lui causait la santé de ses proches, enfin d'une inépuisable charité,

sa mort laisse dans le pays, comme dans sa famille, une grande place vide au premier rang. P.

Le 26, est décédée, à Rochefort, Marie-Joséphine Chicou, en religion sœur Louise, supérieure de l'hôpital Saint-Charles. Née à Limoges, où habite encore son neveu, M. Maigne, banquier, fille de Jean-Baptiste Chicou et de Léonarde-Augustine Chabot, elle entra à 21 ans dans la congrégation de Saint-Vincent de Paul, malgré sa famille qui avait déjà donné un enfant à cette communauté. Maîtresse d'école à Bordeaux, elle créa ensuite une maison hospitalière dans la Nièvre, chez M. Benoist d'Azy, fut envoyée à Lisbonne où elle fonda une maison sous le patronage direct du roi de Portugal. Rappelée en France, il y a 34 ans, elle fut mise à la tête de l'hôpital Saint-Charles. On lui doit la restauration de la magnifique chapelle, la réorganisation des orphelinats annexés à l'établissement ; elle contribua pour une somme de 35,000 francs à la construction de celui des jeunes filles, et seule aux dépenses d'installation, dota l'hôpital d'un vaste jardin au faubourg, et offrit à la ville une charmante maison de campagne pour l'orphelinat, son œuvre de prédilection, qui compte actuellement plus de cent enfants et dépense annuellement 20,000 francs.

A la chapelle Saint-Charles où M. Rosset, lazariste, supérieur du grand séminaire de La Rochelle, a chanté la messe, M. l'abbé Aversenq, aumônier de l'hôpital, a prononcé une éloquente allocution sur ce texte : « Rachel pleure ses enfants et ne veut pas être consolée. » Il a rappelé les 35 années de dévouement et le patrimoine de la défunte consacré à ses chers orphelins (*Tablettes* du 28 janvier). Au cimetière, M. Bollon, vice-président de la commission administrative, a dignement loué la vénérable supérieure dans un discours que publient les *Tablettes* du 31.

Le 6 février, est décédé, à La Flotte, chez ses parents, âgé de 33 ans, Gustave Berjon, médecin à Sainte-Marie depuis six ans. Elève du petit séminaire de Montlieu, bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences, élève de l'école de médecine navale de Rochefort, il fut reçu aide-médecin et envoyé sur le *Catinat* au Gabon, où il prit les germes de la maladie qui vient de l'emporter. A son retour en France, il fut nommé au concours, le premier, médecin de seconde classe, et il soutint sa thèse de doctorat. Il était désigné pour reprendre la mer lorsqu'il fut forcé d'entrer à l'hôpital de Lorient et mis en non-activité pour infirmités temporaires. Alors il s'établit comme médecin à Sainte-Marie en l'île de Ré ; au mois d'octobre la maladie le contraignit à cesser toutes fonctions. « Son honnêteté, sa probité, ses connaissances en médecine lui méritèrent, dit l'*Echo rochelais* du 15, la considération générale. » Sur sa tombe, M. le docteur Roy lui a adressé les derniers adieux « au nom de

nos anciens condisciples de Montlieu, au nom de nos anciens camarades du corps de santé de la marine. »

Le 11, est décédé, à Rochefort, à l'âge de 70 ans, Jean-Louis-Marie Sellier, vicaire de Saint-Louis depuis 1881 et aumônier des orphelins de la marine, né à Marennes en 1823, prêtre le 25 octobre 1846, professeur longtemps au petit séminaire de Montlieu. Les cordons du poêle étaient tenus par M. de Senneville, président de la fabrique de Saint-Louis, M. Rosset, supérieur du grand séminaire de La Rochelle, M. de Laage, supérieur de Montlieu, et M. Aversenq, aumônier de l'hôpital Saint-Charles. M. Faillofais, archiprêtre de Marennes, a célébré la messe. M. Portier, archiprêtre de Rochefort, a rappelé les titres de Sellier aux regrets de tous. Voir les *Tablettes* du 14.

II. — MARIAGES

Le 10 janvier, à Libourne, a eu lieu le mariage de M. Gaston-Gustave Beaussant avec M^{lle} Marie-Thérèse-Catherine Dupuy de La Grand'Rive, et de M. Edmond Beaussant avec M^{lle} Edwige-Marie-Clémence Dupuy de La Grand'Rive, tous deux fils de M. Ernest Beaussant, ancien sous-préfet de Libourne, ancien conseiller général de la Charente-Inférieure.

Le 19 janvier, a été béni en l'église de Tonnay-Charente, par M. l'abbé Portier, archiprêtre de Saint-Louis de Rochefort, le mariage de M. de Saint-André, de Blois, avec M^{lle} Marie de Champeaux.

Le 23 janvier, la bénédiction nuptiale a été donnée en l'église cathédrale de Saint-Pierre à Saintes, par l'archiprêtre, M^{sr} Henri Valteau, évêque nommé de Quimper, à Laure-Marie-Françoise Urvoy de Closmadeuc, née à Saintes, le 16 juillet 1860, de Victor-César Urvoy de Closmadeuc, capitaine de gendarmerie, chevalier de la légion d'honneur, décédé à Saint-Jean Leblanc (Loiret), le 3 juin 1880, et d'Anne-Marie-Léonie de Bremond d'Ars, sœur du général de Bremond d'Ars, sénateur de la Charente, et au comte Pierre-Joseph de Rolland de Nizerolles, propriétaire à Bourges, né le 17 septembre 1852, à Contres (Cher), de Joseph-Humbert de Rolland, décédé à Bussy (Cher) le 15 août 1870, et de Catherine Bégassat, d'une famille berrichonne qui a pour auteur Humbert Roland, médecin de Jean I^{er}, duc de Berry en 1400. Témoins de la mariée : MM. Gabriel Dumorisson, percepteur à La Rochelle, son cousin, et Marcel Méthé de Fonrémis, artiste peintre à Bordeaux, son beau-frère ; de l'époux : MM. André de Rolland, capitaine au 21^e d'artillerie, son frère, et Paul Méthé de Fonrémis, 43

ans, à Saintes, ancien officier de cavalerie. Pour les Urvoy, voir *Etudes et documents de la ville de Saintes*, pages 71, 135, etc. Originaires de Bretagne, ils ont formé plusieurs branches, dont l'une se fixa en Saintonge au *xvii^e* siècle. On cite un Urvoy qui suivit saint Louis à la 5^e croisade en 1248. Armes : *D'argent à trois chouettes de sable, becquées, membrées et allumées de gueules* ; supports, deux lévriers ; devise : *DIE AC NOCTE*. Armes des Roland : *De gueules au griffon volant d'or, accompagné de trois étoiles d'argent, 2 en chef, 1 en pointe* ; supports, deux anges à genoux.

ARCHÉOLOGIE

SUBSTRUCTIONS GALLO-ROMAINES AU CHATEAU D'OLERON

En décembre 1892, je fus prié par M. Bourgoin de le renseigner sur l'origine de fondations de murs que commençaient à rencontrer les ouvriers qu'il employait au défoncement d'un champ situé, en son point le plus rapproché, à 20 mètres nord du puits Jouan, 500 mètres ouest du Château d'Oleron. Ce puits, complètement isolé dans la campagne et auquel on n'accède que par des sentiers, remonte à une haute antiquité, et est intarissable : il suffit presque seul, dans les années de sécheresse, à alimenter la population civile et militaire du Château. La margelle est monolithe, étroite, presque au ras du sol, la maçonnerie en pierres sèches, l'eau peu profonde, pourtant excellente.

Le champ fait partie d'un léger coteau en pente au S.-O. et qui, si l'on en juge par les débris répandus çà et là, devait être bâti sur un certain nombre d'hectares. Le colon qui le cultivait avait avisé le propriétaire que la carrière commençait dès le creux du sillon. La prétendue carrière, c'étaient les murs rasés et les aires bétonnées.

Il n'a pas été possible, malgré l'extrême obligeance du propriétaire, de suivre les murs jusqu'à leur base : car le défoncement ne devait pas dépasser cinquante centimètres et à 1 m. 60 on ne rencontrait généralement pas encore les dernières assises. Il est probable que les fondations reposaient à même sur la banche purbeckienne, qui se trouve là, à 2 mètres environ de la surface du sol.

Partout, du reste, j'ai constaté des ameublissements profonds, des trous irréguliers incomplètement comblés de déblais et de terre végétale, surtout dans la partie est, sous le vent, comme si, sous certaines de ces habitations, il y eut eu des fosses, des caves dans lesquelles se seraient écroulées les habitations. En effet, une grande partie des matériaux qui les constituèrent devait être demeurée sur place, si l'on remarque que ces quelques murs, dérasés de 0 m. 50 à 0 m. 60 seulement, donnè-

rent, pour une surface bâtie d'environ 12 ares, plus de 100 mètres cubes de moëllons.

Une des constatations les plus nettes que j'aie pu faire, c'est qu'à la base des fondations il n'y a que pierres et mortier, mais qu'au voisinage de la surface du sol, un grand nombre de débris de tuiles à rebord ont été incorporés dans la bâtisse. Il y a donc eu des reconstructions sur des murs existants déjà, c'est-à-dire soit une réoccupation, soit une occupation prolongée.

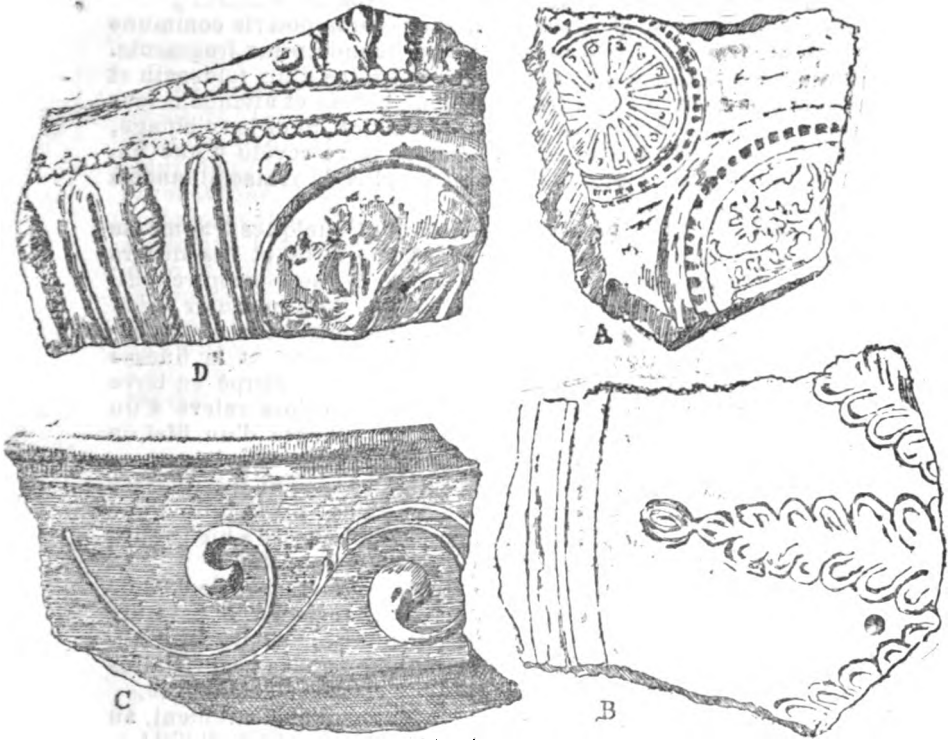
La fouille ayant attaqué sur un point fortuit l'emplacement habité, et des champs et des vignes nous bornant de toutes parts, sous lesquels se prolongent les murs mis au jour, il est impossible de faire un plan normal des habitations qui y existaient. Pourtant voici ce qu'on peut remarquer.

Trois longs murs, épais, celui de l'ouest de 0 m. 60, celui du milieu de 0 m. 40, celui de l'est de 0 m. 50, les deux premiers distants de 3 m. 50 dans le bas, se rapprochant en haut à 2 mètres et limitant 6 petits appartements de 4 à 5 mètres carrés et une piscine de 6 mètres carrés, située à la suite et en contre-bas de 0 m. 40 par rapport au sol de ces petites chambres. Des murs transversaux de 0 m. 40 d'épaisseur séparent ces pièces, que pave un mince béton, dans lequel sont noyés des moëllons espacés et posés debout. Les 2 pièces précédant la piscine sont pavées d'un béton de 5 centimètres d'épaisseur appliqué sur la partie convexe de tuiles à rebord de 0 m. 37 sur 0 m. 48, posées sur un lit de sable et de chaux blanche.

La piscine, où l'on descendait par une marche, mesure 2 mètres sur 3 et était enduite, outre les murs, d'un béton de 0 m. 20 reposant sur un double dallage de pierres jointes par un mortier rougeâtre à gros grains quartzeux. Le béton, qui, du fond, remontait sur les 4 murs, s'y terminait par un rebord saillant. Nulle trace de conduites d'eau par en dessous. Si c'était là vraiment une piscine, comme le donnent à penser la contiguité avec les chambres les plus soignées, la disposition au-dessous du sol et la continuité du revêtement en béton du fond sur les parois, l'eau n'y pouvait donc être amenée qu'à la surface du sol. Au nord, la piscine s'arrête à un mur épais de 0 m. 60, qui traverse tout le champ et au-delà duquel on ne trouve plus que la continuation du mur central et quelques autres fragments de murs, mais qui ne limitent rien de bien net.

Il en est de même à l'est, où, après une venelle de 0 m. 40, un troisième mur, parallèle aux deux premiers, a dû servir à appuyer les 3 ou 4 murs transversaux qui formaient avec lui une série de pièces vastes et irrégulières. Si l'on note l'inutilisable largeur (0 m. 40) entre les deux premiers murs longitudinaux et ce troisième, et la présence de 2 énormes pierres frustes posées debout comme un bornage, puis la dissemblance des constructions, ici la méthode, l'ordre, la régularité, on sera porté à conclure qu'il devait y avoir en ce point juxtaposition d'habitations appartenant à des propriétaires différents.

Enfin, dans la partie inférieure du champ, et en bordure de l'héritage voisin, à 24 mètres du sentier, située en dehors des murs décrits et complètement isolée, était une construction que je crois avoir été un cellier. C'est une fosse rectangulaire de 0 m. 70 de profondeur, sur une longueur de 2 m. 35 $\times$ 1 m. 65 ; 4 murs de 0 m. 40 la limitent, que tapisse un revêtement très ré-



gulier de moëllons d'une dimension moyenne de 0 m. 25 $\times$ 0 m. 35, les angles dressés avec soin, la surface libre bien unie, et épais seulement de 0 m. 04. Le fond, composé d'un revêtement de ces mêmes pierres, logeait, en son centre, un bassin de pierre, en forme de calotte, qui mesurait 0 m. 58 de diamètre sur 0 m. 18 de profondeur. Le tout reposait sur un puissant béton de 0 m. 25 établi sur une double assise de pierres. Ai-je dit que tous ces

bétons sont uniformément constitués par des fragments de tuiles rouges, gros comme de fortes noisettes, noyés dans de la chaux blanche... N'était-ce pas ce qui convenait pour le pressurage des raisins et la conservation des amphores ?

Des éboulis, de la terre, des os de boucherie en grand nombre remplissaient cette fosse rectangulaire, ainsi que deux débris d'amphores, un fragment de mortier en grès vert, usé des deux côtés, un autre de lave, une molette en porphyre, de la grosseur du poing, enfin un amas d'une matière hétérogène, formée mi-partie de grains blancs, mi-partie d'autres grains d'un gris bleuâtre, de la même nuance que la poterie commune dont on trouve, là et aux environs, de nombreux fragments. Dans cette matière je crois voir des grains d'un feldspath et d'une pouzzolane, déjà partiellement broyés et attendant leur mise en œuvre définitive pour la confection, dans le voisinage, de la vaisselle domestique. Un amas de terre revêtu d'une enveloppe vitrifiée vient encore donner plus de vraisemblance à cette supposition.

A côté de cette poterie grossière, dont quelques fragments portent pourtant parfois de très jolies moulures et des décors en creux assez finement exécutés, tels A. B, se rencontrent divers débris de formes différentes, qui ont dû appartenir à des vases remarquables. L'un est un petit pot piriforme, gris cendré, sans décoration, mais précieux par le ton et la finesse de la pâte ; le second, C, est un fragment de coupe en terre rouge, fine, mince, revêtu d'un vernis mordoré relevé d'un feston interverti appliqué en relief et rehaussé d'un filet de vermillon ; l'autre, D, un débris de terre rouge et poli comme de la laque, orné de baguettes en relief, rappelant des thyrses et présentant au centre un médaillon où l'on voit la lutte d'une chimère et d'un dauphin. M. le docteur Labouesse a bien voulu les dessiner. On les trouve à la page précédente, 83.

Trois ou quatre fragments de tablettes de marbre de 0.08 de largeur, des enduits de murailles recouverts d'une peinture de couleur verdâtre, du verre vert, et une pièce d'argent d'Antonin le Pieux, viennent nous apprendre que les propriétaires de ces habitations appartenaient à une classe sociale élevée.

J'ai omis de noter, dans un des bétons, l'encastrement, au ras du sol, d'une sorte de cuvette en ciment de 0.40 de diamètre.

Comme résidus alimentaires je ferai remarquer qu'aucun os d'animal de boucherie, — j'en ai envoyé un certain nombre par M. Beltrémieux, au musée Fleuriau, à La Rochelle, — n'était scié ; les animaux étaient débités par membres, comme on le pratique encore de nos jours en vénerie. Les coquilles d'huîtres, de moules, de patelles (*vulgo* jambes) étaient abondantes, aussi les os d'oiseaux, surtout d'échassiers de rivage. Un seul objet en fer, méconnaissable par l'oxydation.

En résumé, ces 7 murs longitudinaux et ces 14 murs transversaux doivent avoir fait partie de 3 habitations voisines, et j'espère que la replantation des vignes, très active en ce moment

à Oleron, en étendant les défoncements aux champs voisins, permettra de donner de l'extension à ces premières fouilles, dans un avenir prochain, et de multiplier en ce point des découvertes d'où ne pourront manquer de sortir des conclusions intéressantes pour l'archéologie et l'histoire.

Dr EMM. PINEAU.

ÉPIGRAPHIE

LES INSCRIPTIONS DE SABLONCEAUX ET M. DE LA HOGUETTE

Plusieurs monuments épigraphiques conservent les noms de Philippe Fortin de La Hoguette, dont il a été souvent question dans nos publications et dont nous parlons ici même, page 90, celui de sa femme, Louise de Beaumont de Péréfixe, sœur de l'archevêque de Paris, abbé de Sablonceaux.

Nous avons, *Archives*, xvi, 26, reproduit, d'après Damien Rainguet, l'inscription de la cloche de Chamouillac (1640) et celle de l'église restaurée par les soins de M. et de M^{me} de La Hoguette, consacrée en 1644 par l'évêque de Saintes, Jacques Raoul. (Voir aussi, p. 13, le tirage à part des *Lettres inédites de Philippe Fortin de La Hoguette*, publiées et annotées par Philippe Tamizey de Larroque (1888). Il est inutile de les répéter.

* *

Gautier, *Statistique de la Charente-Inférieure*, II, 283, dit que dans le château de La Hoguette, « dont la construction remonte au xvii^e siècle, se trouve une vieille chapelle où on lit l'inscription suivante :

PHILIPPE FORTAIN, ET PÉRÉFIXE, SA CHÈRE ÉPOUSE, LAQUELLE APRÈS AVOIR VÉCU SAINTEMENT EST DÉCÉDÉE LE 30 MARS 1693, ONT FONDÉ ET FAIT BATIR A LEURS FRAIS LA PRÉSENTE ÉGLISE ET ÉRIGÉE EN PAROISSE, LAQUELLE A ÉTÉ CONSACRÉE EN 1634 SOUS LES NOMS DES APOTRES SAINT JACQUES ET SAINT PHILIPPE.

Rainguet regrette (*Etudes sur Jonzac*, p. 305), de n'avoir « pu constater l'existence de cette inscription, le château étant fermé lors de notre visite »; mais il n'hésite pas à l'attribuer à l'an 1634. Je n'ai pas vu, moi non plus, les lignes transcrites par Gautier ; mais j'affirme qu'elle ne sont pas ainsi ; et je ne les cite que sous bénéfice d'inventaire.

* *

Rainguet, *Biographie saintongeaise*, à l'article *Hoguette*, mentionne cette épitaphe, qu'« on lisait avant la révolution, inscrite sur une pierre de la chapelle » du château de Chamouillac :

CI GIT PHILIPPE BATAILLEVR
QVI N'ÉTAIT PAS DE MACÉDOINE
CHEZ NOVS N'EN FVT PAS MOINS IDOINE
A CVEILLIR PALMES DE L'HONNEVR
SI DONC SOVS LA PIERRE IL REPOSE
LECTEUR TV DOIS PRENDRE SA CAVSE
ET FAIRE VALABLE ORAISON
POVR QV'IL AIT DE DIEV LE PARDON
AMEN

* *

Faut-il citer les deux inscriptions que, d'après Tallemant des Réaux (*Historiettes*, VII, 464), le seigneur de Chamouillac mit sur sa porte :

SANTÉ ET BADINAGE

et sur son colombier :

ILS SONT PRIS S'ILS NE S'ENVOLENT

* *

Une autre cloche, celle de Saint-Romain de Benét, canton de Saujon, rappelait aussi les deux époux. On l'a refondue en 1892, sans songer à en reproduire le texte sur celle qui la remplace :

IE SVIS FAICTE EN LHONNEVR DE DIEV POVR SERVIR EN LEGLIZE DE SAINT ROVMAIN DE BENET PAR LA DELIGENCE DE VENERABLE ET DISCRETE PERSONNE IEAN IEHANNEAV PRETRE ET PRIEVR CVRE DVDIT LIEV A ESTE MON PARRAIN NOBLE HOMME PIERRE IEHANNEAV PAIR ET ESCHEVIN DE LA MAISON COMMUNE DE LA VILLE DE XAINTE ET MA MARRAINE HAVTE ET PVISSANTE DAME LOVIZE DE PEREFIXE ESPOVZE DE HAVLT ET PVISSANT MESSIRE FORTIN SEIGNEVR DE LA HOGVETTE ET AVTRES LIEVX AVX FRAIS ET DEPRENS DES ABITANS. 1649.

Dans le métal étaient gravés deux écussons : l'un présentait un chevron accompagné de trois molettes, qui est Fortin : *De gueules à un chevron d'or, accompagné de trois molettes d'argent* ; l'autre, celui des Beaumont-Péréfixe : *D'azur à 9 étoiles d'or posées 3, 3, 2 et 1*, avec la devise VSQVE ARDENT FIXA NEC ERRANT, allusion évidente aux noms de Hardouin (*ardent*) et de Péréfixe (*fixa*).

Pierre Jehanneau ou Johanneau est indiqué comme échevin de Saintes dans une délibération du corps de ville du 9 juin 1660, relative à l'entrée de Louis XIV à Saintes (*Entrées royales à Saintes*, p. 41) ; dans une autre du 7 avril, où il est désigné pour visiter la porte Saint-Louis (*Etudes et documents sur la ville de Saintes*, p. 146) ; le 13 juin 1668 et 1669, à l'élection du maire Geoffroy (*Idem*, pages 177, 442, 445).

* *

Ce qui reste d'épigraphique à Sablonceaux est postérieur à Fortin et à Péréfixe ; on nous permettra cependant de reproduire ces inscriptions qui sont inédites.

Une pierre tombale dans le jardin du propriétaire de ce qui fut l'abbaye, M. Lemoine, a le nom d'un des officiers civils de Sablonceaux :

CI GIT LE CORPS DHONORABLE HOMME
M^{RE} PIERRE LARTIGVE PROCUREUR FISCAL
DE LABBAYE ET CHATELLENIE DE
SABLONCEAUX ET IVGE DE SAINTE
GEMME DECEDÉ LE 2 DE IVILLET
1677 AGE DE 66 ANS, DIEU DONNE
REPOS A SON AME IHS MARIA

Sur la grosse cloche de l'église jadis abbatiale, aujourd'hui paroissiale, de Sablonceaux, on lit :

SIT NOMEN DOMINI BENEDICTVM AY ETE BENI PAR MONSIEVR IEAN PVOSOL (sans doute pour *Pousol*) PRIEVR DE LABBAYE DE SABLONCEAUX ET GAY EV POVR PARRAIN MESSIRE IEAN DEMIER DE SAINT SIMON COLONEL DV REGIMENT DE TRENEL ET MAIOR GNERAL DE LARMEE DE MONSEIGNEVR LE MARECHAL DE COIGNY ET CHEVALIER DE LORDRE DE SAINT LOVIS ET POVR MARRAINE MARIEANNE DE CHATEAVROY VEVVE DE MONSIEVR DE DERCIE MONSIEVR CHAZAVD ETEMPS PRIEVR ET CVRE DE SAINT ANDRE DE SABLONCEAUX 1743 LOVIS BROSSART FECIT

Un Jean-François Dexmier, comte de Saint-Simon, seigneur de Dercie, était à cette époque lieutenant général des armées du roi. Né en 1714, il mourut à Saintes le 6 décembre 1788, et fut inhumé dans l'église Saint-Michel, auprès de l'autel de Sainte-Catherine. C'est très probablement le parrain de la cloche de Sablonceaux. Il avait épousé Marthe Guinot, dame de Dercie (ancienne paroisse, aujourd'hui commune du Gua), fille de François Guinot de Dercie et de Marie-Anne de Châteauroy. Madame de Châteauroy « veuve de monsieur de Dercie » était donc la belle-mère du parrain.

Pour compléter l'épigraphie de Sablonceaux, transcrivons l'inscription de la cloche fondue en 1866 :

JE MAPPELLE MARIE-LOUISE MON PARRAIN LOUIS MUTEL LEMOYNE MA MARRAINE MARIE-JULIE DAME PENARD PAR LA GÉNÉROSITÉ DE TOUS LES PAROISSIENS MONSIEUR LEMOYNE MAIRE FONDUE EN 1866

Nous recueillons soigneusement ces débris : car que reste-t-il des archives, c'est-à-dire du passé de ce monastère ? Jean de Vivionne-Pisany avait eu l'abbaye en commende et s'occupa peu de son chartrier. Les huguenots d'ailleurs avaient déjà passé par là. Dom Boyer, dans son voyage de recherches en Saintonge (Voir *Bulletin*, VII, 166), écrit à la date du 20 janvier 1714 :

« Je trouvai fort peu de titres à Sablonceaux. Ils sont presque tous au château de La Hoguette, de même que ceux du prieuré de Sainte-Gemme. M. de Sens et son oncle, M. de Péréfixe, archevêque de Paris, ont tenu longtemps ces deux bénéfices sans y faire aucune réparation. »

Ah ! si le propriétaire actuel, M. Héliou de Roumefort, retrouvait dans quelque grenier de son château de La Hoguette,

les liasses qu'y avaient apportées un de ses prédécesseurs,
Philippe Fortin, sieur de Chamouillac ! LOUIS AUDIAT.

VARIÉTÉS

I

LOUIS DE FOIX ET LA TOUR DE CORDOUAN

Malgré le titre, *Louis de Foix*, donné à la nouvelle plaquette éditée par M. Gaulieur, il ne faut pas attendre des renseignements très nouveaux et inattendus, sur le célèbre architecte. L'auteur ne nous apporte point les deux ou trois détails qui complèteraient cette vie si soigneusement étudiée, retournée, scrutée par M. Tamizey de Larroque, le premier entre tous, M. Labat, nos confrères, M. Marionneau et autres. Nous n'avons encore ni le lieu ni la date de naissance, ni celle du décès de Louis de Foix. Son origine et sa fin restent entourées des plus impénétrables ténèbres. Quelle main aura la joie de toucher le document rare, si patiemment recherché, qui mettra fin à toutes les incertitudes ?... Ce jour-là, il y aura plus d'un heureux sur terre. En attendant nous restons au milieu des conjectures. M. Gaulieur, sans toutefois fournir de preuves, croit que Louis de Foix naquit vers 1530, à Paris, et « devait être le fils légitime ou bâtard, peu importe, de l'un des frères cadets de Gaston de Foix ». Quoi qu'il en soit, en 1581, Henri III lui donna l'ordre de visiter la tour dite des Anglais, s'élevant sur le rocher de Cordouan. Le résultat de cet examen fut que la tour ne pouvait être réparée à moins de 50,000 écus sol. Le roi fit lever 28,000 écus d'or sur les habitants des provinces plus particulièrement intéressées à la conservation du phare ; la Saintonge dut fournir 3,000 écus. Mais on reconnut bientôt que la tour ne valait pas une si grande dépense, et on résolut d'en construire une nouvelle.

Le 2 mars 1584, Louis de Foix signe un contrat par lequel il s'engage à bâtir un phare en deux années, moyennant 38,000 écus. L'œuvre ne fut terminée que vingt-six ans plus tard et exigea une somme énorme. Le talus seul dévora 71,428 pieds cubes de pierres de taille, et en 1593 Louis de Foix réclamait 66,630 écus. Il avait engagé sa fortune personnelle et emprunté beaucoup. Il luttait non seulement contre les flots, mais surtout contre la mauvaise volonté et les lenteurs de l'administration financière de l'époque. Le 10 septembre 1593, Henri IV ordonna qu'il serait alloué à Louis de Foix 36,000 écus, tant pour l'ouvrage déjà fait que pour les pertes et dégâts, plus 50,000 écus, payables en trois ans, pour l'achèvement de l'œuvre. « Fort de la protection et de l'amitié de Henri IV, comptant sur les promesses qui lui avaient été faites par le roi, il quitta la cour et se rendit en Saintonge où il séjourna du 15 février au 15 mars 1595, déployant une activité prodigieuse, occupé qu'il

était avec trois chevaux et un homme de pied à faire rentrer les impositions de l'année courante et celle de l'année 1594 qui, par la négligence des receveurs particuliers n'avaient jamais été perçues. » C'est peut être pendant ce séjour qu'il visita et acquit — détail que M. Gaulieur aurait pu relever dans le tome xix, page 206 des *Archives* — la terre de l'avière, près Mosnac, arrondissement de Jonzac. Il retourne à Bordeaux le 15 mars et y passa un mois. « Pendant ce temps, il partit pour Blaye, afin de s'y renseigner sur les carrières de pierres de taille existant dans la contrée. On lui indiqua celle de la paroisse de Sainte-Mesme, près de Jarnac, comme fournissant en abondance de la pierre dure, d'excellente qualité, qu'il faisait au fur et à mesure transporter à Taillebourg. Pour gagner du temps il fit ouvrir deux autres carrières, l'une appelée La Querillière, dans la paroisse de Saint-Palais, d'où il fit extraire et conduire au port de Plassac 300 pierres de taille de grande dimension ; l'autre à Royan, à la conche de La Ronie, ou La Roine. » Quel Plassac ? M. Gaulieur met en note : « Plassac, bourg de Saintonge, jadis élection de Saintes (Charente-Inférieure), à 12 kilomètres nord de Mirambeau !! » ; puis il ajoute : « Il existe au-dessous de Bourg une autre paroisse du même nom. » C'est heureux : car les habitants de Plassac auraient appris, eux qui n'ont même pas un ruisseau, avec de trop vifs regrets qu'à une époque si rapprochée de nous leur bourg était port de mer ! Nous ne comprenons pas grand'chose au trajet que parcourent les pierres. De Sainte-Même à Taillebourg c'est facile : la Charente est là ; mais après ? Quel chemin suivent-elles, la voie de mer ou la voie de terre ? Quel est ce Saint-Palais ? Peut-être Saint-Palais sur mer ? Il serait incompréhensible que l'on eût amené à Plassac, au milieu des terres, voire à Plassac au-dessous de Bourg, très bas dans la Gironde, les pierres de taille prises en face Cordouan pour les ramener ensuite à Cordouan. Il n'y a pas de carrières à Saint-Palais sur mer et pas davantage à Royan. De Foix n'a pu y trouver que des morceaux de rocher, bons comme blocage. Il doit exister autour de Bourg, probablement, des endroits avec lesquels M. Gaulieur pourra identifier ses carrières, sans être obligé d'aller chercher un village que la mer n'a jamais baigné.

Au mois de septembre 1596, le phare est monté jusqu'à la voûte du troisième étage. On pouvait l'apercevoir de la côte. Malheureusement l'argent manquait. Louis de Foix va trouver le maréchal de Matignon dans sa nouvelle seigneurie de Mortagne, qu'il avait achetée à la fin de l'année 1588. Il rencontra chez lui Gilles Maupeou, directeur des finances de Guyenne et de Limoges, et Claude Dupré, que M. Gaulieur dit sieur de *Cau*de au lieu de *Candé*. Rencontre heureuse : car il put les entretenir de ses embarras et les engager à venir visiter les travaux. Tous trois étaient à Royan le 13 septembre. Le 14, ils s'embarquèrent et passèrent six jours à Cordouan. En 1602, de Foix lut-tait encore contre les tracasseries de Mathieu Martin, contrô-

leur en la chancellerie de Bordeaux. A partir du 2 janvier 1602, on perd sa trace. M. Gaulieur, pas plus que les précédents biographes, ne sait où ni quand il mourut. Il assigne cependant à cet événement la date de 1606 antérieurement au 25 août ; mais la raison qu'il en donne n'est rien moins que forte, la faisant résulter de l'envoi à Bordeaux de Claude Chastillon, sans nous démontrer la relation qui existe entre ce voyage du topographe et la construction de Cordouan. Nous pouvons dire d'une façon certaine, d'après le document que nous avons publié dans le tome xix des *Archives*, déjà cité, que « Jean de Saint-Moris, escuyer, seigneur de Rochave et dudict Saint-Seurin de Clerbise, vandit Rochave au seigneur Bremond, baron d'Ars, et donna Saint-Seurin à sa fille en mariage, la mariant avec le sieur de Lanche, qui lui randoit quelque argent qui fut employé avec la vante de Rochave pour faire partie du payement de la terre de Favières, près Mosnac (et Plassac aussi) que le sieur de Foix, ingénieur du roy, son beau-père, avoit achepté peu avant que de mourir, et qui fut parachevée de payer par ledict Jean de Saint-Moris, sieur de Roschaves. » Les Saint-Moris n'avaient pas cessé d'être seigneurs de Rochave en 1610. Cette terre n'était donc pas vendue à cette époque. Peut-être en suivant la piste des Saint-Maurice, trouverait-on la solution souhaitée du problème. CH. D.

II

PHILIPPE FORTIN DE LA HOGUETTE

* *

LE « TESTAMENT » DE LA HOGUETTE

La Hoguelette est à la mode. Qui aurait cru que ce modeste seigneur de Chamouillac, parfaitement ignoré même de son chef-lieu de canton, Montandre, eût un jour, au xix^e siècle, en l'année 1893, un regain de popularité ? eût-il pu, lui-même, supposer qu'on s'occuperait de lui, en ce temps de Panama ? Fiez-vous donc aux réputations. Croyez à la gloire ! Tel qui excitait l'enthousiasme de ses contemporains n'a plus qu'un nom dans le catalogue des auteurs. Chapelain a attendu plus de deux siècles la publication du second volume de la *Pucelle*, si vantée au xvii^e siècle... avant son apparition. Tel autre renaît qui avait semblé mort, bien mort, ce qui s'appelle mort. C'est le cas de cet honnête Fortin de La Hoguelette. Le voilà qui reparait. *Multa renascentur quæ jam recidere*. On en parle, on le réédite, et l'un de nos plus originaux et plus sérieux historiens, M. Albert Babeau, en fait dans la *Réforme sociale* un éloge sans réserve. La Hoguelette doit une fière chandelle à M. Philippe Tamizey de Larroque ; c'est lui qui a allumé le candélabre qui l'éclaire de ses rayons discrets et bienfaisants ; c'est lui qui a révélé Philippe Fortin. Depuis la publication de cette remarquable *Lettre au roi Louis XIII* (1884) et en 1888 de sa correspondance avec

les frères Dupuy dans le tome xvi des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, on a regardé de plus près le personnage ; on l'a étudié. De doctes professeurs ont donné pour sujets de discours à leurs élèves du baccalauréat des lettres de Fortin de La Hoguette (Voir *Bulletin*, xi, 149), ce qui vaut autant que de leur imposer une lettre de Sarcey, de Dumas ou de Zola. M. Babeau publie l'analyse de son *Testament (Le testament d'un moraliste au XVII^e siècle*, par M. Albert Babeau, correspondant de l'institut. Paris, rue d'Iéna, 51, 1892, in-8°, 20 pages). Ce testament, un livre de 400 pages, a eu une grande célébrité de son temps, puisqu'on en compte seize éditions et qu'il a été traduit en plusieurs langues. Gilles Ménage disait : « Je l'ai lu cinq ou six fois et toujours avec un extrême plaisir. » M. Babeau a été bien inspiré en nous le faisant connaître. La Hoguette a sur certains points « des sentiments qu'on pourrait qualifier de modernes ». Ainsi il veut que le partage des biens soit réglé par la loi du pays où ils sont situés : car l'exhérédation d'un enfant engendre la haine entre frères, ce qu'il déteste avant tout ; que l'on ne frappe point l'enfant : « Le châtiment de la main n'est presque que pour la bête » ; que l'enfant s'exerce à la chasse, la lutte et le saut ; l'équitation, l'escrime, une gymnastique purement hygiénique et musculaire, voilà ce qu'il lui faut, non pas ces sauts périlleux bons pour des bateleurs, ces tours de souplesse bons à divertir les sots.

La Hoguette est un précepteur ; il prend son fils au berceau et le suit durant tout le cours de sa vie, à la maison, au collège — il alla lui-même, avant d'y mettre son fils, s'enfermer, à 70 ans, huit jours à Juilly pour juger du régime de l'établissement — à la cour, à l'armée ; de là des avis sages, des leçons excellentes et dont nous pouvons encore faire notre profit. Il n'oublie ni la santé, ni les affaires, à plus forte raison insiste-t-il sur la religion. « L'homme est né pour le service de l'homme... Contemple l'obscurité que tu y trouves (aux mystères) comme une belle nuit en laquelle tu as la lumière de l'évangile... L'unité de l'église, comme la robe du Seigneur, ne doit-être que d'un seul tissu. »

Marié fort tard (55 ans) avec une femme qui n'était plus très jeune (28 ans), Louise de Beaumont-Péréfixe, sœur du précepteur de Louis XIV, évêque de Rhodéz, puis archevêque de Paris, La Hoguette eut trois fils et deux filles. L'une ne se maria pas ; l'autre, Charlotte, épousa en 1663, Jean-François de Gaufréteau, baron de France. De ses fils, l'un, Armand, suivit comme son père la carrière militaire et fut tué au siège de Candie ; le second, Charles, marquis de La Hoguette, lieutenant général, gouverneur de Niort, « fort galant homme et très estimé », dit Saint-Simon, fut tué en 1693 à la bataille de La Marsaille. De Marie Bonneau de Rubelles, fort riche, d'après Saint-Simon, « fort dévote, fort glorieuse, fort dure, sèche et avare », il eut une fille unique, femme, dit Saint-Simon « de beaucoup de vertu », qui épousa en 1705 Louis-Armand de Brichanteau, marquis

de Nangis, chevalier d'honneur de la reine, puis maréchal de France (1). Le troisième, Hardouin, fut abbé de Sablonceaux et prieur de Sainte-Gemme à la mort de son oncle et parrain (3 janvier 1671), puis évêque de Saint-Brieuc et de Poitiers, archevêque de Sens, mort en 1715. M. Tamizey de Larroque a donné sur eux de plus amples détails.

*
**

DEUX LETTRES DE LA HOGUETTE A HUET

M. Léon-G. Pélissier, ancien membre de l'école française d'archéologie de Rome, professeur à la faculté des lettres de Montpellier, a la bonne habitude de faire, tous les ans, un voyage littéraire en Italie et d'en rapporter des dépouilles opimes. Non seulement il tire de son butin le meilleur parti possible dans des publications non moins savantes qu'intéressantes, mais encore il aime à partager avec ses amis les richesses qu'il puise à pleines mains dans les magnifiques collections de Rome et de Florence. C'est ainsi qu'il m'a cédé, avec une générosité dont je lui serai toujours reconnaissant, deux curieuses lettres de mon vieil ami Fortin de La Hoguette, l'une au docte évêque d'Avranches, qui devait donner plus tard à son correspondant une si bonne place dans le *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus* (2), l'autre adressée à la fois au même prélat et à deux autres personnages fort liés avec lui, MM. de Fontenay et de Plaineville (3).

T. DE L.

(1) « Nous y avons perdu La Hoguette, lieutenant général et très bon », écrit Saint-Simon (*Mémoires*, édition Boislisle, t. V, p. 276). Catinat de son côté mandait au roi dans une lettre du 7 octobre : « M. de La Hoguette est mort (à Pignerol dans la nuit du 6 au 7). J'ose dire à votre majesté que c'est une perte pour son service. C'était un homme plein de vertu et de mérite ; il n'y avait point d'emploi dont votre majesté l'eût voulu honorer qu'il n'eût parfaitement bien rempli. Je suis sensiblement touché de sa perte. » M. de Boislisle ajoute : « Charles Fortin, marquis de La Hoguette, après avoir servi dans les gardes, était devenu cornette des mousquetaires gris en 1672, enseigne en 1683, sous-lieutenant en 1684, maréchal de camp en 1688, lieutenant général et gouverneur de Mézières en mars 1693. Il avait aussi le gouvernement de Niort. La Hoguette montrait de la valeur, de la probité, le génie de la guerre ; mais on croyait que la nouveauté de son origine lui avait nui : en effet, Saint-Simon, lui, nous racontera que le père de cet officier, major à Blaye, avait été à peine anobli. »

(2) J'ai eu le plaisir de citer le passage dans l'*Avertissement des Lettres inédites de Philippe Fortin de La Hoguette* (tome xvi des *Archives historiques* et tirage à part ; 1888).

(3) Les deux documents, qui sont autographes, appartiennent à la bibliothèque Laurentienne, où déjà M. Pélissier a trouvé tant de lettres adressées à Huet par diverses plumes célèbres. Qui donc nous donnera, après les correspondants de Huet, les lettres de Huet lui-même, si nombreuses et si précieuses ? Comprend-on qu'une province telle que la Normandie, qui possède tant de sociétés savantes et qui est si fière notamment de sa prospère et brillante société des bibliophiles, n'ait pas déjà publié en de beaux volumes cette série de lettres où l'esprit et l'érudition coulent à flots ? Ah ! si

A. — A Monsieur, monsieur Huet.

A Rouen, ce 5 juillet 1662.

J'aurais besoin d'une lettre circulaire et d'un compliment qui le fust aussi pour répondre à tous ceulx qui m'ont esté faits par mes amis depuis la nomination de M. de Rodez à l'archevesché de Paris. La votre, M., va jusqu'à l'excès par le souhait que vous faictes en sa faveur (1). Le lustre où il se trouve maintenant est si beau qu'il s'en doit contenter s'il est sage. Pour ce qui est de ma Charloton, je ne peux vous donner un meilleur conseil que de suspendre un peu vos bonnes volontés pour elle jusqu'à ce que vous ayez veu si elle le mérite. Elle est fière et un peu hagarde, ayant été nourrie aux champs (2). Je vous suis très obligé de la promesse que vous me faictes de me voir si vous passez icy pour Paris. Je vous en supplie affin que je vous puisse tesmoigner combien j'estime votre personne et votre mérite et vous assurer que je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

LA HOGUETTE.

B. — A Messieurs, messieurs de Fontenay, Huet et de Plainville, rue de Tournon, à l'hostel de Montmorency, Paris.

A Toyr [Tours?], ce 19 juillet 1662.

Messieurs, il y a une si étroite liaison entre vous trois que je suis assuré que vous ne trouverez point mauvais que pour vous soulager et moi aussi, je vous escrive une lettre en commun pour vous supplier tous, si vous en avez le loisir, de faire cet honneur à mon patriarche (3) d'assister à l'acte qu'il doit faire en philosophie au collège du Plessis sur la fin du mois. Je ne doute point qu'estant tous de mes amis vous ne fassiez des vœux en sa faveur, afin qu'il se puisse acquitter dignement d'une action publique dans une célèbre assemblée où il aura M. le proviseur de Sorbonne avec toute la suite de la faculté pour patron et pour surveillant. Si la petite furette (4) qui est avec vous se pouvoit glisser dans la compagnie sans être veue je m'assure qu'elle rendroit un bon et fidelle compte de tout ce qu'y s'y passeroit quoiqu'elle n'en eust l'intelligence que par figures. Je vous demande à tous de la suppléer et de recevoir ici mes très humbles respects et de vouloir prendre la peine de

Daniel Huet avait eu la bonne fortune de naître en Saintonge, toute sa correspondance aurait certainement vu le jour et charmerait depuis longtemps tous les lecteurs délicats.

(1) Je crois deviner que Huet s'était empressé de souhaiter au nouvel archevêque son beau-frère, le chapeau de cardinal.

(2) Sa fille Charlotte, baronne de France, élevée à Chamouillac.

(3) *Patriarche* signifie sans doute ici fils aîné. Voir sur ce fils l'*Avertissement* déjà cité.

(4) Qu'elle est cette *furette*? S'agirait-il d'une petite chienne, la favorite de ce bon Huet?

dipidiatifs ? ny faire mon acteur auquel j'ordonne de vous voir tous et elle aussi avant son acte s'il en a le temps ; et suis, messieurs, vostre très humble et très obéissant serviteur.

LA HOGUETTE.

*
**

FORTIN DE LA HOGUETTE A SABLONCEAUX

Hardouin de Beaumont de Péréfixe, archevêque de Paris, né en 1605, mort le 31 décembre 1670, « tiroit son origine de l'ancienne maison de Beaumont du Poitou », disent, p. 55-62, les *Eloges historiques des évêques et archevêques de Paris qui ont gouverné cette église depuis environ un siècle jusques au décès de M. François de Harlay Chanvalon* (Paris, Fr. Muguet, 1698, in-4°, 103 p.), par M. de Martignac, ouvrage qui contient le portrait de Péréfixe. Chose à remarquer : les deux beaux-frères, La Hoguette et Péréfixe, furent, l'un soldat, l'autre évêque, tous deux précepteurs : le premier de ses enfants, puis gouverneur de ceux du duc de Longueville, le second d'un roi de France, Louis XIV. Tous deux eurent des intérêts à l'abbaye de Sablonceaux, l'un comme abbé, l'autre comme administrateur au nom de son beau-frère, ainsi que M. Tortat va nous le montrer :

On a dit et répété que l'histoire de nos provinces dormait, oubliée, dans les vieilles liasses des tabellions ; même les études des notaires ruraux ménagent bien des surprises à qui veut se donner la peine de secouer la poudre de leurs dossiers. Nous étions loin de nous attendre à rencontrer, dans le petit bourg de Corme-Royal, des traces du correspondant de Pierre Dupuy ; et voilà que, parmi les minutes qu'a bien voulu nous communiquer M. Soulard, notaire, un acte jette un jour singulier sur les relations de l'auteur de la *Lettre au roi Louis XIII*, avec ceux que M. le baron de La Morinerie appelle « ses amis, les moines de l'abbaye de Sablonceaux » (*Archives*, xvi, 19), pour lesquels il aurait soutenu un siège, et sur la détresse du pays dans la terrible année 1652. C'est une « sommation faittes par les père de Sablonceau à M. de La Hoguette ». Elle prouve que ses « bons amis, les moines de Sablonceaux », n'étaient déjà plus ses si « bons amis », et que ce défenseur des religieux se faisait payer, et peut-être un peu cher, ses services ; en tout cas, qu'il n'était sans doute pas à l'abbaye tant pour les protéger que pour y vivre lui-même, faisant, agissant, usant comme l'eut fait leur abbé, son beau-frère, dont il avait pris la place et le logement. « Aujourd'hui, 17^e janvier 1652, pardevant le notayre royal en Xaintonge soubzsigné, présents les tesmoins bas nommés, a comparu révérand père en Dieu, Louis-Jean Papon, prebstre, prédicateur, chanoyne régulier et sindicq de l'abbaye Nostre-Dame de Sablonceau, ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin on diosèze de Xaintes, assisté des révérand

pères Simon du Casse, prieur, et Jacques Boyt, soubzprieur de ladite abbaye, parlant à la personne de hault et puissant messire Philipès Fortin, chevalier, seigneur de La Hoguette; lequel susdict sindicq, assisté comme dessus, tant pour lui que au nom de tous les chanoines réguliers et communauté dudit Sablonceau, a dit et exposé audit seigneur de La Hoguette, comme jouissant des biens et revenuz de leur ditte abbaye, et faisant pour monseigneur de Rodaix, abbé d'icelle abbaye, en son absence; comme ainsy soit qu'il soit deub à leur communauté par chacun an, sur les fruits et revenuz de leur ditte abbaye, la somme de trois milles livres, payables cartier par cartier et par advance, ce nonobstant, ledit seigneur de La Hoguette, au grand préjudice du service divin de leur communauté, et de leur droit, ne voudroit entendre à les payer que quand bon lui semble et à la façon qu'il lui plaist, faisant quantité de remises, subterfuges et autres traitemens qui sont obmis, en sorte que ledit sindicq est prest de faire paroïr par les acquits à lui renduz par ledit seigneur de La Hoguette, leur patience, et que leur ditte pention annuelle de trois milles livres leur a esté payée dans l'an, non seulement après les termes des cartiers escheux, mais encore en trante deux acquits donnés trante deux diverces fois, y compris ceux du curé et de l'oblat, ce qui cause de fort grandz dhommages à leur communauté, spécialement les retranchemens et rétentions pardevers soy de diverses sommes notables sur leur ditte pention, que fait ledit seigneur de La Hoguette. C'est pourquoy, ledit père sindicq, et ondit nom, procédant à l'exercice de sa charge, a sommé et somme ledit seigneur de La Hoguette, en la susdite calitté, de leur payer entièrement tant le cartier de leur pention qui a commencé à noel dernier, finissant à la Nostre-Dame de mars prochain, que les arrérages passés, par luy retranchés et retenuz, ainsy que dit est; et à faute de ce faire au plus tost, ledit sindicq, tant en son nom que de toute sa communauté, a protesté, comme cy devant, et proteste de nouveau contre ledit seigneur de La Hoquette et autres, ainsy qu'il appartiendra, de tous despans, dhommages et intérests soufferts et à souffrir, et par exprès, proteste que si, par la malice du temps et danger des guerres que nous voyons en cette province, il arrive quelques inconvéniens en laditte abbaye, ledit seigneur de La Hoguette, ou autres qu'il appartiendra n'auront aucune cause ou prétexte de ne les avoir peu payer, puis que le terme du payement qu'ilz demendent est desjà escheu il y a lomtemps, et que quand mesme il n'auroit pas d'argent, lesdits révérandz ce sont tousjours offerts et offrent de nouveau prendre en payement au pris courant bledz, vins et autres fruits, que ledit seigneur de La Hoguette tient en sa puissance et disposition, et ce pour subvenir à leur extresme nécessité, et à celles des pauvres marchandz, mercenaires et créanciers ausquelz ils sont redevables, et qu'ilz soient, à leur grand crève cœur, tous les jours à leur porte, en ce temps de cheretté et de mi-

sères, et pour beaucoup d'autres nécessités concernant l'entretien du service divin et la subsistance de leur communauté. De plus, ledit père sindicq et ondit nom, a sommé et somme ledit seigneur de La Hoguette de luy randre l'acquit signé de sa main, pour cent quinze livres, quy ne lui ont estéz livré, lequel il lui porta, en la compagnie du révérand père Boyt, soubzprieur susdit, le neufiesme du présent mois, après midy, estant en sa chambre, en présence de madame sa femme (*mots rongés*: pour tout ?) l'argent qu'il avoit promis, lequel susdit acquit de [cent] quinze livres sur le cartier de noel dernier, ledit seigneur [a] prins entre les mains du sieur Daston, receveur, et le déchira. Et par [ce] que ledit seigneur ranvoya sans satisfaction lesdits révérandz père soubzprieur et sindicq, et d'autant qu'il pouroit par advanture n'avoir déchiré que la double feuille blanche de dessoubz dudit acquit, ledit sindicq le requiert de lui randre, ou à faute de ce, et au cas que luy ou autres s'en voullussent servir contre leur communauté, déclare et proteste que ledit acquit sera de nul effait et valeur, et qu'il appellera lesdits seigneur et dame et ledit receveur en justice, à faire serment sollennel de la vérité du fait, et comme ladite somme portée par ledit acquit ne leur a esté aucunement délivrée. De plus, ledit père sindicq, et ondit nom, proceddant à l'exercice de sa fonction et de son office, a aussy sommé ledit seigneur de La Hoguette, que ayent à déclarer présentement, en vertu de quoy et pourquoy il a usurpé à sa dite communauté, depuis peu de temps, diverses portes de leur département, qu'il a fait murer par le hault ou les voutes de leur réfectoire ; et au cas que ce ne soit que pour la conservation de sa personne et de son bien, en ce temps de guères, ledit père sindicq, et ondit nom, consent pour un temps qu'il s'en serve à ladite fin, déclarant au parsus qu'il si oppose formellement, en tout ce que ladite usurpation leur pouroit nuyre ou choquer leur droit et leur possession de tout temps.

» Ledit seigneur de La Hoguette a dit qu'il ne peut, pour le présent, faire aucune réponce au présent acte, et a requis délay pour cet effect, et n'a voulu signer, de ce interpellé. Dont, et du tout, lesdits révérendz pères ont requis acte à moy ledit notaire, pour leur servir et valoir ce que de raison, que leur ay autroyé. Fait en la chambre dudit seigneur de La Hoguette, en ladite abbaye de Sablonceaux, après midy, en présence de Estienne Labrousse, cuisinier, et Jean Prince, cordonnier, de-meurans en ladite abbaye; et a ledit La Brousse déclaré ne savoir signer, de ce requis. DUCASSE, †, *prieur susdit*. J. BOYT, *sousprieur susdit*, †. LOUIS-JEAN PAPON, *syndic de Sablonceaux*. J. PRINCE. CHEVALLIER, *notayre royal*.

» Et le landemain, 18^e desdits mois et an, ledit seigneur de La Hoguette, faisant réponce au long et injurieux acte qui lui fut fait le jour d'hier, cy dessus transcript, par lesdits révérendz pères Ducasse, Boyt et Papon, dit qu'il n'a rien fait ny géré en cette abbaye que par les ordres de monseigneur l'abbé,

évêque de Rodez, dont il a l'honneur d'estre beau-frère, on nom duquel il requiert coppie dudit acte, et temps convenable pour lui envoyer, afin d'y estre répondu par ledit seigneur abbé. Et de plus, ledit seigneur de La Hoquette déclare ausdits religieux que présentement il y a un receveur en cette abbaye, de la part de mondit seigneur abbé, auquel il entend qu'ilz s'adressent à l'advenir pour leurs payement, et non plus à lui. Dont il requiert acte, pour estre signifié ausdits religieux, que lui ay acordé. LA HOGUETTE. CHEVALLIER, notayre susdit.

» Et à mesme instant, la réponce cy dessus faite par ledit sieur de La Hoguette, a esté notifiée par moy, ledit notayre, ausdits révérand père sindicq, assisté comme dessus ; lequel a requis derechef ledit seigneur de La Hoquette de lui rendre l'acquit de la somme de cent quinze livres cy dessus mentionné, cy tant qu'il ne soit tout à fait déchiré, et que quelcun s'en peut servir avec le temps contre leur dite communauté. (1) [De plus a replicqué que ledit seigneur de La Hoguette, dans sa réponce, est de beaucoup injurieux à l'exemplaire et insigne pitié de monseigneur de Rodez, leur abbé (*mots rongés*) ; sa grandeur illustrissime lui faisant l'honneur de le recognoistre pour son beau-frère, il ose néanmoins le rendre l'auteur de toutes les injures et mauvais traitemens que lui mesme a fait à ses religieux dans sadite abbaye, depuis plus de trois ans que, par l'excessive bonté dudit seigneur abbé, il y est ; lesquels traitemens obmis, ont esté telz que lui mesme, pour quelques espèces de satisfaction, en a demandé pardon à certains religieux.] Et pour ce qui est du receveur nouveau, ledit révérand père sindicq, ondit nom, soubtient que ledit seigneur de La Hoguette et dame Louise de Perefice, sa femme, ce sont califiés et signés tous deux, par acte devant notaire, du douziesme décembre dernier, qu'ilz sont dans ladite abbaye faisant pour mondit seigneur abbé, en son absence, et ont sommé lesditz religieux, en cette calitté, de recevoir le restant de leur payement avec retranchement toutesfois, quoy que eux mesmes, pour obéir aucunement aux ordonnances cy formelles et si pressentes de mondit seigneur abbé, leur eussent heub [fait ?] payer leur pension annuelle de trois milles livres sans aucun retranchement ny diminution, jaoit mesme que le nombre des religieux ne fut que de huit, sur quoy seulement prétexte ledit seigneur de La Hoguette ; et partant, c'est avec toute raison, que lesditz religieux ce sont adressés et s'adressent comme cy devant, par leurs actes de protestations, ausditz seigneur et dame de La Hoguette, jusqu'à ce qu'ilz soient (*mots rongés* : à plain informés) de l'établissement juridicq d'un receveur nouveau, s'offrant au reste de recevoir leurs payemens par les mains de qui que ce soit ; et cy dans quelque acquit de quatre vingts livres, signé par ledit sindicq puis deux jours en ça, il

(1) Les mots renfermés par les crochets ont été bâtonnés sur la minute.

semble avoir reconnu et callifié ledit sieur Daston de la calitté de receveur de ladite abbaye, c'a esté par pure contrainte et extresme necessité d'argent, ledit seigneur de La Hoguette ce prévalant de tenir la bource, ayant dit qu'il ne leur donneroit du tout point d'argent qu'on ne califfiat ledit sieur Daston de la calitté de receveur de l'abbaye de Sablonceaux, bien qu'il ne leur en conste en aucune façon, et que ledit Daston ne soit que domesticq audit seigneur de La Hoguette, et qu'il ne puisse disposer aucunement des fruits et revenuz de laditte abbaye, ny leur faire aucun payement que par le commandement de monsieur de La Hoguette, comme lui mesme leur a donné à entendre, ou bien madame sa femme ; de fait, ce fut elle mesme ; laquelle, après beaucoup de remises, promit dans l'église au révérand père prieur susdit d'envoyer ladite somme de quatre vingtz livres ; et partant, ledit révérend père sindicq persiste en ses premiers dres et requiert à moy, ledit notayre, coppie du présent acte pour lui servir ce que de raison, tant auprès de monseigneur de Rodez, leur très digne abbé, que autres qu'il appartiendra, que lui ay autroyé. DUCASSE, †, prieur susdit. J. BOYT, sous prieur susdit, †. LOUIS-IEAN PAPON, syndic de l'abbaye de Sablonceaux. CHEVALLIER, notayre royal. »

Voilà à quoi étaient exposés les pauvres moines de Sablonceaux et ce de la part du représentant et beau-frère de leur abbé. Ils trouvaient sans doute peu gratuit et fort onéreux le secours de son épée contre « les bandes indisciplinées du comte du Doignon, qui saccageaient toute la contrée ». Pourtant qu'a répondu celui-ci ? Il faudrait le savoir. Combien plus célèbre devait être un jour la lutte de l'abbé lui-même, contre les religieuses de Port-Royal !

GASTON TORTAT.

*
* *

ERREURS OU OMISSIONS D'AUTEURS SAINTONGEAIS A PROPOS DE LA HOGUETTE

Et puisque nous parlons de La Hoguette, ne serait-il pas à propos de publier un erratum à tous les ouvrages saintonguais qui se sont peu ou prou occupés de lui ? C'est aux écrivains locaux qu'on demande généralement des renseignements précis ; on s'en rapporte à leur exactitude. De là des erreurs qui se glissent dans de graves ouvrages où le public va les prendre de préférence. O Larousse, que de bévues on commet, grâce à toi ! O Rainquet, combien de fois Larousse a dû te maudire de toutes les fautes qu'il te doit !

Notre plus récent recueil de notices biographiques (1877) est la *Biographie de la Charente-Inférieure*, par MM. Henri Feuillet, ancien professeur d'histoire au collège de Saintes, et Louis de Richemond, archiviste du département. Venu après les autres, il devait les corriger et pouvait les compléter. Eh bien ? — Eh bien ! à la lettre *HO*, l'auteur consacre un im-

mense article — proportionnellement — à « Catherine Hoeufft, native de Hinsberch, duché de Juliers, fille de feu Christophe Hoeufft, chevalier (*de sable au sautoir d'argent*) », qui « habitait La Rochelle, chez sa sœur, lorsqu'elle épousa M^{re} Octavio de Strada de Rosberg, natif de Prague (Bohême) » ; à son fils, Jean de Strada ; à sa bru, « Marie-Elisabeth Fabrice de Gressenich, fille de feu Otto-Frédéric Fabrice de Gressenich, qui fut détenue dans le couvent des nouvelles catholiques de Paris » ; à une amie de sa bru, « Marie de Beringhen », aussi prisonnière pour cause de religion, dont on nous narre longuement les souffrances ; au mari de celle-ci, François Le Coq, mort en 1719, auteur d'un *Traité de la transsubstantiation* ; enfin, à un « cousin germain de François Le Coq, Jacques Le Coq des Roches, maire de Saint-Jean d'Angély en 1620 », le seul ami des amis de M^{lle} « Hoeufft, native de Hinsberg et fille d'Agnès Vanbecq », qui ait quelque rapport avec l'Aunis-Saintonge (1). Et La Hoguette a pour tout potage cette sèche et brève mention : « Seigneurs de La Hoguette, de la famille normande de Fortin, anoblée par Henri IV pour fait de guerre, et fixée en Saintonge au xvii^e siècle. A cette famille appartenait un écrivain moraliste qui a publié : *Testament d'un bon père à ses enfants* (Paris, Vitré, 1648, 1 volume, in-12). » Trois grandes pages à Catherine Hoeufft et six lignes à La Hoguette !

Ah ! si Fortin avait été huguenot, son fils protestant, sa fille calviniste, sa bru enfermée aux nouvelles catholiques, et les amis de ses enfants persécutés à la révocation de l'édit ! D'autant que les « seigneurs de La Hoguette » n'ont pas tous été des Fortin. C'est Philippe Fortin qui implanta dans la paroisse de Chamouillac ce nom de La Hoguette, qui est celui d'une commune du canton de Falaise en Normandie. Ses fils furent aussi seigneurs de La Hoguette. Mais, dès 1714, on trouve Hardouin de Fournel, seigneur de La Hoguette (*Bulletin*, vii, 174) ; puis vinrent les Goulard qui ont conservée la terre jusqu'au commencement du xix^e siècle, où elle passa aux Senigon du Rousset de Roumefort. On voit que cet article n'a point de fautes, parce qu'il n'a rien. Passons à d'autres.

D'abord Gautier. Sa *Statistique de la Charente-Inférieure*, II, 283, à l'article *Chamouillac*, qui vient, selon des règles étymologiques inventées par l'auteur, de *Champ mouillé*, dit qu'« une église en ruines s'y fait remarquer par quelques restes d'architecture du moyen âge » ; il ajoute que « Philippe Fortin, second mari de la dame Péréfixe, fut tué dans une bataille en Piémont ; il était brigadier du roi et chevalier de ses ordres. » Trois erreurs en deux lignes ! Il y en a quelquefois davantage. Fortin n'était pas chevalier des ordres du roi ; l'or-

(1) Je ne cherche pas si ce François, mort en 1719, était bien véritablement cousin germain de Jacques, maire en 1620, y ayant entre eux une différence d'âge d'au moins une trentaine d'années.

dre du Saint-Esprit ne s'accordait qu'aux grands seigneurs, jamais au fils d'un anobli ; il n'était pas brigadier, mais simplement capitaine ; il ne fut pas tué en Piémont, mais mourut tranquillement à La Hoguette, et même en raillant les médecins, d'après le *Menagiana*. Gautier a confondu le père avec le fils ; enfin, il fut l'unique époux « de la dame de Péréfixe », comme l'appelle l'écrivain : car La Hoguette lui-même dit à ses enfants que leur « mère est restée jusqu'à 28 ans auprès de sa mère avant de se marier », et qu'il l'épousa à 28 ans.

Puis Rainguet. Dans ses *Etudes sur l'arrondissement de Jonzac*, p. 305, il fait aussi La Hoguette « brigadier du roi et chevalier de son ordre », ce qui est moins grave que « de ses ordres », mais aussi inexact, et le tue aussi « dans les guerres du Piémont au xvii^e siècle », ce qui est un peu vague et non moins faux. Par maladresse de rédaction, il lui donne deux frères qui sont ses fils, et une fille qui est sa petite-fille. Lisons : « Son fils Hardouin Fortin fut tué encore jeune au siège de Candie en 1669... Son frère, Hardouin Fortin... fut archevêque de Sens... et eut l'insigne honneur de succéder à Bossuet comme membre de l'ordre du Saint-Esprit... Son autre frère, Charles Fortin... fut tué en 1695 au combat de La Marsaille en Piémont. Sa fille unique fut mariée au maréchal de Nangis. » Et pour preuve de tout cela, Rainguet renvoie à... Rainguet, et l'auteur des *Etudes* à l'auteur de la *Biographie saintongeaise*.

Donc, d'après la *Biographie saintongeaise*, Philippe Fortin, « brigadier du roi et chevalier de son ordre... fut tué vers la fin du xvii^e siècle dans une bataille en Piémont et inhumé ainsi que son épouse dans la chapelle de Chamouillac. » Il eut quatre fils : 1^o Hardouin Fortin, évêque de Saint-Brieuc, de Poitiers, archevêque de Sens ; 2^o Hardouin Fortin, tué à Candie en 1670 (plus haut c'était 1669, vraie date) ; 3^o « un autre fils de Louise qui se signala en 1690 à Dublin en Irlande, dans la bataille que perdit Jacques II contre le prince d'Orange » ; 4^o Charles Fortin, tué à La Marsaille, « laissa une fille mariée au marquis de Nangis ». Et ses filles ? Il n'en est question ni dans les *Etudes* ni dans la *Biographie*.

C'est Fortin lui-même qui nous indique sa postérité dans son *Testament* : « J'ai perdu trois enfans de mon frère aîné, l'un devant Corbie, l'autre devant Perpignan et le troisième au retour du siège de Thionville, et trois enfans de l'une de mes sœurs, dont l'un mourut en garnison, l'autre fut tué devant Saint-Anthonin et le dernier en la bataille de Nordlinguen. » Ailleurs il parle de ses cinq enfans et nomme les garçons dans l'ordre : Armand, Hardouin et Charles, et « Hardouin et Charles, mes deux cadets » ; il ajoute « des trois fils que j'ai ». Il ne peut y avoir de doute. Plusieurs fois, il s'adresse à ses filles, au nombre de deux, certainement, qui parlent le chiffre de cinq enfans. Sur ce nombre là on doit l'en croire. Il faut donc changer le prénom d'*Hardouin* en *Armand*, supprimer un des

quatre mâles que lui donne Rainguet et lui ajouter deux filles. Deux filles contre un garçon, il y a compensation.

Le rapprochement de Hardouin Fortin et de Bossuet est d'un joli effet, ingénieux peut-être, mais archi-faux. D'abord on ne succédait pas plus à un cordon bleu qu'un chevalier de la légion d'honneur ne succède à un autre légionnaire; on était promu dans tel ou tel ordre, Saint-Michel ou Saint-Esprit, comme aujourd'hui dans l'ordre du mérite... agricole. Puis l'archevêque de Sens refusa le cordon bleu, disant qu'il n'était pas de naissance à le recevoir, « grande action, dit Saint-Simon, qui fut universellement admirée et ajouta encore à la considération du roi et au respect de tout le monde. » Si le père avait été chevalier des ordres, le fils n'aurait pas refusé de l'être, surtout après les instances de Louis XIV lui-même (1).

Et puisque les ouvrages plus complets ont des lacunes, nous allons citer ce singulier détail que rapporte Saint-Légier de Boisrond et dont a parlé déjà la *Biographie saintongaise* : « L'été de cette année-là (1690), l'évêque de Poitiers vint encore voir sa mère, et toute la famille s'y assembla. Comme ils sont tous mes amis, je ne les quittais guère. Il n'y a que du mérite dans cette maison. Mais je ne veux pas passer sous silence que leur mère, veuve du vieux La Hoguette et sœur de l'archevêque de Paris, fut si pénétrée de la mort de son fils, tué en Candie, l'année 1670, qu'elle perdit la parole au moment qu'on lui annonça sa perte, et ne l'a jamais recouverte (sic), bien qu'elle entende à merveille tout ce qu'on lui dit, à quoi elle ne peut répondre que par signe. Telle est encore aujourd'hui, en l'année 1690, que j'écris ces mémoires. »

LOUIS AUDIAT.

(1) Voici ce que dit de lui Saint-Simon en ses *Mémoires* : « C'étoit un homme sage, grave, pieux, tout appliqué à ses devoirs et à son diocèse, dont tout étoit réglé, que son mérite avait fait passer de Poitiers à Sens, aimé et respecté dans le clergé et dans le monde, et fort considéré à la cour. Il étoit fort attaché à mon père, étoit demeuré extrêmement de mes amis, et n'avoit pas oublié que mon père avoit fait le sien major de Blaye, qui fut le commencement de leur fortune, qui avoit poussé La Hoguette, petit-fils de celui-là et fils du frère de l'archevêque, à estre premier sous-lieutenant de mousquetaires noirs et lieutenant général fort distingué. Il fut tué aux dernières campagnes de la dernière guerre d'Italie; avoit épousé une femme fort riche, fort dévote, fort glorieuse, fort dure, sèche et averse, dont une seule fille qui devoit estre et fut en effet un grand parti. C'étoit donc de quoi le rehausser que ce cordon bleu à son grand-oncle paternel, et le tenter de ne pas faire à cette nièce à marier la honte et le dommage d'un refus. Mais la vérité fut plus forte en lui; il répondit avec modestie qu'il n'étoit pas en état de faire des preuves, et refusa avec beaucoup de respect et de reconnaissance. Ces Fortin, en effet, n'étaient rien du tout, et c'est au plus si ce major de Blaye avoit été anobli. Ce n'est pas que M. de Sens ne sentist le poids de ce refus. Quoique savant, appliqué, à la tête des affaires temporelles et ecclésiastiques du clergé, il étoit aussi homme du monde, voyoit chez lui, à Fontainebleau, qui est du diocèse de Sens, la meilleure compagnie de la cour. Il y donnoit à disner tous les jours; grands seigneurs, ministres, tout y alloit, hors les femmes... » Voir aussi l'éloge que Saint-Simon fait du prélat à sa mort, p. 170.

III

LE CULTE DE SAINT EUTROPE.

Voir *Bulletin*, IV-X, et plus bas, page 122.

Eutrope, 1^{er} évêque de Saintes et martyr, n'est pas le seul saint de ce nom qui soit inscrit au martyrologe. Les *Acta sanctorum* des Bollandistes nous indiquent en outre : Saint Eutrope, évêque d'Orange, fête le 27 mai ; saint Eutrope, lecteur, martyr, le 11 janvier ; saint Eutrope, martyr en Cappadoce, le 3 mars ; saint Eutrope, martyr, « in Portu romano », le 15 juillet ; saint Eutrope, martyr à Tiferni, le 1^{er} juin ; saint « Eutropius, sive Eoprobis et Euprobis, martyr Tomis », le 1^{er} octobre ; saint Eutrope, anachorète à Cypre, le 26 février ; saint Eutrope, évêque de Valence, le 8 juin ; saint Eutrope, « sive Eutricus, episcopus, et socii martyres in Sardinia », le 27 mai. Il est donc important, quand on trouve Eutrope vénéré quelque part, s'il n'est pas d'ailleurs déterminé par le titre « évêque de Saintes », de se demander d'abord, surtout quand il s'agit d'un pays éloigné de son siège épiscopal et de son tombeau, à quelle date on le fête ; si c'est le 30 avril ou quelque dimanche dans l'octave, il n'y a aucun doute : c'est Eutrope de Saintes.

Nous avons déjà cité une foule de lieux où la mémoire du martyr santon est conservée. Voici quelques noms qu'il faut ajouter à la liste déjà longue, et ce ne sera pas la fin.

Dans l'église d'Arthenac, canton d'Archiac (Charente-Inférieure), un autel lui était dédié.

A Pranzac, canton de La Rochefoucauld (Charente), dans l'église, à main gauche, s'élevait un autel consacré à saint Eutrope ; au-dessus, le saint était représenté sous une peinture un peu « grosse », dit M. l'abbé Legrand (*Bulletin de la société archéologique de la Charente* ; 6^e série, t. I, p. 136, 1890-91). Bunzac, même canton, a un vitrail moderne représentant saint Eutrope.

*
**

Un peu plus loin est le « prieuré de Saint-Eutrope de Sept-Fonts, paroisse de Cornille, diocèse de Périgueux », canton de Savignac-les-Eglises, arrondissement de Périgueux. Les archives de la Haute-Vienne (série D. 1188-1191) possèdent des pièces qui le concernent. La bulle de 1258 témoigne de son ancienneté, comme aussi les titres, puisqu'ils remontent à 1254. Ruiné par les Anglais, le prieuré se releva plus tard.

*
**

On sait combien l'abbaye de la Sainte-Trinité honorait Eutrope, dont elle se vantait de posséder le corps. Dom Hugues

Lanthenas, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, pendant un séjour de près de quinze ans à l'abbaye de Vendôme, fit l'histoire de ce monastère. Nous y lisons ce passage, que transcrit M. l'abbé Charles Métais dans son étude, *Manuscrits vendômois de la bibliothèque Philipps à Cheltenham*. (Voir *Bulletin de la société archéologique du Vendômois*, 3^e trimestre de 1892, page 164) :

Dom Hugues Lanthenas, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, pendant un séjour de près de quinze ans à l'abbaye de Vendôme, fit l'histoire de ce monastère. On y trouve ce passage : « Saint Eutrope, évêque de Saintes et martyr, est le second patron de notre monastère. Nous en faisons l'office du 4^e ordre et feste de garde, non seulement pour les religieux, mais aussi pour les domestiques et ouvriers étrangers, le dernier jour du mois d'avril. Son chef (en partie) est enchâssé dans un buste d'argent et son corps (en partie) dans une riche châsse d'argent. Ce saint est beaucoup vénéré dans tout le pays. Sa châsse descendue le jour de la pentecôte, à vespres, en grande cérémonie, et les festes et dimanches exposée dans la nef jusques au 3^e dimanche après la pentecoste, qu'on la remet à sa place avec la mesme cérémonie à vespres qu'on l'a descendue. »

Dom Lanthenas donne ensuite un texte relatif à la consécration d'un autel de l'église abbatiale en l'honneur de saint Eutrope, tiré d'un missel de l'abbaye, où il existe encore, et mentionne l'office du saint noté en neumes. « Dans le manuscrit des vies des pères du désert, au dernier feuillet, il y a une messe (lisez l'office) de saint Eutrope, notée sans ligne et à la mode ancienne de chanter. »

*
**

Saint-Eutrope est le nom d'un château dans la commune de Linas, canton d'Arpajon, arrondissement de Corbeil (Seine-et-Oise).

Au Favril, canton de Thiberville, arrondissement de Bernay (Eure), on accourt, le 30 avril, de dix lieues à la ronde, invoquer saint Eutrope pour la guérison de l'hydropisie.

*
**

Il ne faut pas s'étonner que tant de villes, tant de bourgs, tant de hameaux se réclament d'Eutrope, puisqu'un historiographe au xvii^e siècle l'a hardiment fait originaire de son propre pays. Eutrope n'est plus un missionnaire venu d'Orient, ainsi que l'indique son nom, comme les Pothin, les Irénée, les Polycarpe; ce n'est pas même un romain, un latin; c'est... lisez plutôt *L'origine des églises de France prouvée par la succession de ses évêques, avec la vie de saint Austremoine, premier apôtre et primat des Aquitains* (A Paris, chez Estienne Michallet, M.DC.LXXXVIII, in-8° de 521 pages). L'auteur de cet ouvrage est Dufraisse, chanoine de la cathédrale de Clermont en Auver-

gne. Donc saint Eutrope était auvergnat. Il y a bien une petite difficulté, c'est que, contrairement à Grégoire de Tours, il fait vivre notre évêque au milieu du iv^e siècle seulement ; il le fallait bien, puisqu'il fût disciple d'Austremoine et enfant de la ville de Clermont, où il y avait alors tant d'Eutrope.

« Puisque l'église de Saintes reconnoît saint Eutrope pour son premier prédicateur et qu'elle n'en sçait point de plus ancien que luy qui y aye presché Jésus-Christ, il se conjecture par là que ce premier évêque n'y fut envoyé que vers le milieu du quatrième siècle durant que les enfans du grand Constantin tenoient l'empire, et qu'il n'y versa son sang pour l'évangile que dans la persécution de Julien l'Apostat. S'il avoit esté envoyé par saint Clément sur la fin du premier siècle, et qu'il eût esté martyr dans celle de Domitien ou de Trajan, son siège auroit vacqué l'espace de plus de deux cens cinquante ans, puisque, suivant la table de ses évêques, Troianus, son troisième successeur, ne gouvernoit cette église que long-temps après le décès de saint Martin, et que Petrus qui luy succéda se trouve avoir souscrit le premier concile d'Orléans l'an 511. Si, dans l'incertitude du temps de la mission de saint Eutrope, il m'est permis de dire ce que je pense de la naissance et du pais de ce premier évêque de Saintes, pour beaucoup de raisons on peut croire qu'il étoit auvergnat, et qu'il avoit esté envoyé dans la Saintonge par quelqu'un des successeurs de saint Austremoine, environ l'an 330 ou 340, puisqu'il se trouve que dans la ville de Clermont la famille des Eutropes y étoit très-recommandable par sa noblesse dans le quatrième et cinquième siècle, et qu'il y avoit des sénateurs de cette famille, et des personnes très-illustres par la sainteté de leur vie. A ce sujet on peut lire l'épître sixième du livre 1 de Sidonius Apollinaris, et la sixième du livre 3, la 2^e du liv. 6, les martyrologes romain et gallican le 15 septembre ; et on y verra quela famille des Eutropes étoit très-recommandable et très-illustre dans Clermont. »

On doit ajouter que, pour ne point faire de jaloux, l'auteur fait aussi auvergnats, d'après Sidoine Apollinaire et Grégoire de Tours, dit-il, saint Georges, premier apôtre du Velay, et saint Front, premier évêque de Périgueux.

*
* *

A Fontanes, commune du canton de Brioude, sur la rive droite de l'Allier, on honore particulièrement saint Eutrope. Une fontaine lui est dédiée, située à deux kilomètres du village, à l'orée d'un petit bois de pins, sur les limites des anciens bois de la maladrerie de La Bajasse. Le 30 avril, une procession y attire un grand nombre de pèlerins. Au retour de cette procession, tous les assistants se rendent à l'église et chacun fait dévotement ses *romanies*, c'est-à-dire boit dans le creux de sa main quelque gouttes de vin, qui sont versées par le curé auquel on aumône quelques pièces de menue monnaie. Avant la refonte

des monnaies de cuivre, cette offrande consistait surtout en pièces anciennes et hors de cours.

Cette fontaine est un édicule voûté, en maçonnerie ordinaire, dans le type des plus vieilles fontaines publiques de nos villages. La seule particularité à retenir est une petite cavité en forme d'écuelle, taillée sur le rebord supérieur de la margelle formée d'une longue pierre plate, en granit brut.

Avant la révolution, il existait à Fontanes une confrérie très nombreuse sous le patronage de saint Eutrope ; elle existe encore, quoique moins importante.

A Reilhac, commune du canton de Langeac, arrondissement de Brioude, on se rend des environs, notamment du département du Cantal, le jour de la Saint-Eutrope, pour y faire la *romanie* (1). Et pourtant le vocable de l'église paroissiale de Fontanes est Notre-Dame et celui de l'église de Reilhac, saint Privat. Le nom de saint Eutrope ne se rencontre point dans le pouillé du diocèse de Saint-Flour, dont jadis faisaient partie ces deux paroisses ; c'est une lacune.

A ces notes M. Paul Le Blanc, aussi obligeant qu'érudit, a bien voulu joindre une pièce du 30 avril 1664, assez banale ordinairement — prise de possession de l'église paroissiale de Notre-Dame de Fontanes, par Jean-François Croze, — mais ici très importante parce qu'elle relate certains détails particuliers : on y voit célébrer très solennellement la fête du saint, messe chantée à diacre et sous-diacre, sermon, vêpres et complies ; procession à la fontaine, bénédiction avec un reliquaire d'argent représentant le saint et contenant ses reliques ; enfin, élection des nouveaux « bailles » ou syndics de la confrérie de Saint-Eutrope. (2)

(1) « Depuis un temps immémorial, et aujourd'hui encore, le jour de la fête patronale de Reilhac, où l'on honore saint Eutrope, on s'y rend des environs, notamment du département du Cantal, pour y faire ce qu'on appelle la *romagno* (*Romagne*, pièce de cinq liards), c'est-à-dire boire dans le creux de sa main quelques gouttes de vin béni que distribue le curé en échange de menues pièces de monnaie, afin de se préserver de maladies. » Page 135, *Essai sur l'histoire de la ville de Langeac et la statistique du canton*, par F.-V. Lagrave ; Clermont-Ferrand, Ferdinand Thibaud, 1857, in-18.

(2) L'an mil six centz soixante-quatre et le mercredy feste du glorieux saint Eutrope, tranctiesme et dernier jour du mois d'apvril, entour dix heures du matin, audevant l'esglise parrochiale Nostre-Dame de Fontanes, diocèse de Saint-Flour, a comparu, pardevant les notaires royaux soubzsignés et les tesmoins bas nommés, vénérable personne messire Jean-François Croze, prebtre, bachelier en théologie, prieur curé de ladicte esglise et paroisse Nostre-Dame de Fontanes ; lequel, revestu de son surpelis, tenant son bonnet quarré à la main, a prié et requis vénérables personnes messieurs Claude Varenas, aussy bachelier en théologie, prebtre et curé de l'esglise parrochiale Saint-Pierre de la ville de Brioude, et Jean Courtial, aussy prebtre, curé de la paroisse de La Brousse, diocèse susdit, le vouloir mettre en possession et saisine dudit prieuré-cure de Nostre-Dame de Fontanes, honneur, fructz, proficts, revenus et esmolumentz en dépendant, en vertu des provisions qu'il en a obtenu de sa sainteté nostre saint père le pape Alexandre septiesme, données à.... de Rome....., que ledit sieur Croze a mis es mains et puissance desdits sieurs Varenas et Courtial ; lesquelz en exécutant la commission à eux adressant et receu avec l'honneur et respect re-



Le *Bulletin religieux* de La Rochelle du 24 décembre 1892 a reproduit l'article, *Le culte de saint Eutrope dans le diocèse de Quimper*, publié par la *Semaine religieuse* de Quimper.

quis, inclinant ausdites prières et obtempérant ausdites réquisitions, ont conduit par la main ledit sieur Croze, prieur, dans ladite esglise, à l'entrée de laquelle luy ayant présenté de l'eau bénite, l'ont conduit audevant du maistre haultel, où ilz ont fait diverses génuflexions et salué le très saint Sacrement quy est exposé en évidence dans un dôme posé en hault dudit haustel ; et après avoir fait leurs prières, ledit sieur Varennes auroit mis une estolle en signe de supériorité sur le col dudit sieur Croze, prieur, lequel auroit entonné à haulte voix l'himne, *Veni creator spiritus* ; et icelluy finy, ledit sieur Croze a dit l'oraison, *Deus qui corda fidelium* ; et ensuite revestu de ses habits sacerdotaux et d'un pluvial, ayant fait sonner la cloche par les marguilliers en ladite esglise, a pris en main le reliquaire d'argent où sont enfermées aucunes reliques dudit saint Eutrope, et commencé en chant les litanies des saints et fait la procession, suivant la coustume du lieu, jusques à la fontaine de Saint-Eutrope ; où estant, après les oraisons et bénédictions desdictes reliques et de l'image dudit saint faites sur le peuple et sur les fruits de la terre, le dit sieur Croze a béni une grande croix de bois qu'il avoit fait planter le jour d'hier proche et au-dessus de la dicte fontaine, et après avoir adoré et baisé la dite croix, ainsy qu'il est de coustume et ordonné, la dite procession a esté continuée jusques dans la susdite esglise de Fontanes, où le dit sieur Croze, prieur, ayant quicté le dit pluvial et pris la chasuble, a dict et célébré, à haulte voix, à diacre et soudiacre, et accompagné d'un assistant, la grande messe, à l'offertoire de laquelle il auroit donné la bénédiction à messire Jean Aubert, prebtre, régent de physique du collège royal de Brioude, qui auroit dit la prédication ; et, la dite messe finie, a esté conduit comme dessus aux fondz baptismales en la dite esglise, où ont été vérifiées icelles avec les saintz huiles et de là dans la maison prieurale du dit Fontanes, joignant la dite esglise de midy, entré et sorty d'icelle ; et sur les deux heures après midy le dit sieur Croze, prieur, auroit présidé à l'assemblée tenue par les baillies et confrères de la dite frérie de Saint-Eutrope pour la nomination des nouveaux baillies ; et, sur les trois à quatre heures après midy, le dit sieur Croze, prieur curé, ayant commencé les vespres et complies, icelles finies, revestu de son surplis et pluvial, a donné la bénédiction du très saint sacrement ; par le moyen desquelz actes et autres cérémonies ordinaires requises et nécessaires, les dits sieurs Varennes et Courtial, commissaires susdits, ont mis et installé ledit sieur Jean-François Croze en la vraye, réelle, corporelle possession et jouissance dudit prieuré et cure Nostre-Dame de Fontanes, honneur, fruits, profits, revenus et esmoluments y appartenant et dépendant ; laquelle possession a esté tant après la dite grande messe que complies, leue, notifiée et publiée à haulte voix et vulgaire, audevant la grande porte en la dite esglise, le peuple sortant en affluence de les ouyr ; à laquelle prise de possession personne ne s'est opposée. De tout quoy ce dessus, ce requérant le dit sieur Croze, prieur, luy a esté, par nous notaires royaux soubzsignés, octroyé le présent acte pour luy valloir et servir en ce que de raison et en ce que lesdits sieurs Varennes et Courtial luy ont remis les dites lettres de provisions et visa. Fait audit lieu de Fontanes, maison prieurale, es présences de messieurs Blaise Jarlier, prebtre communaliste en l'esglise et parroisse Saint-Saturnin de Vialle sur La Mothe Canilhac ; et à présent vicaire de ladite esglise et parroisse de Fontanes ; messire Jean Amoureux, aussy prebtre communaliste dudit Saint-Saturnin ; messire Robert Pissis, prebtre, curé d'Agnat ; Guérin Alezaix, prebtre, curé en l'esglise parroissiale Saint-Genès dudit Brioude et baille l'année présente de la confrérie dudit Saint-Eutrope ; Robert Bellet, advocat en parlement, et Pierre Voisin, procureur au bailliage dudit Brioude, y résidant, qui ont signé avec lesdits sieurs Croze, prieur, Varennes et Courtial, et de Guillaume Estival et

Saint Eutrope était le patron d'une église à Locronan, de chapelles à Scaör, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Quimperlé, et à Clohars-Carnoët, canton de Quimperlé. Il est toujours patron de l'hôpital de Quimperlé et de la paroisse de Botmeur, canton de Helgoat, arrondissement de Châteaulin ; on l'honorait aussi dans la paroisse de Quilliou, jadis du diocèse de Quimper. De l'église détruite de Loc-Ronan, canton de Châteaulin, son culte a passé à l'église de Saint-Ronan, où l'on voit sa statue au-dessus d'un autel et où l'on vénère ses reliques dans une chasse d'argent du xvi^e siècle.

Au grand pèlerinage sexennal de La Troménie, la première des douze stations que l'on fait à la procession est en l'honneur de saint Eutrope ; on y voit sa statue dans une petite chasse d'argent, vrai bijou de l'orfèvrerie de la renaissance ; on y baise sa relique, et l'on y chante l'hymne du commun des martyrs (*Saint-Ronan et La Troménie*, par l'abbé Alexandre Thomas, p. 52).

Dans le diocèse de Tréguier, il y a l'église paroissiale de Plougonven, qui était une chapelle au xv^e siècle et dès cette époque dédiée à saint Eutrope. On y voit la statue du saint, moderne et insignifiante, deux autres statues d'évêques dont l'une doit être la statue primitive du patron. Il est de tradition que c'est un gouverneur de Saintonge, le sire de Rosampoul, qui introduisit dans le pays le culte de l'apôtre saintongeais ; et le populaire y voit même son tombeau dans la statue couchée d'Yves du Parc, seigneur de Kergadou, chevalier de l'ordre du roi, maire de Morlaix en 1605, mari de Françoise Huon, dame de Kergadou, que fit faire son fils, François du Parc, conseiller au parlement en 1635 ; ce qui prouve encore que la tradition est erronée, c'est que, 35 ans avant Rosampoul, un acte de 1404 nomme un chapelain au prieuré de Saint-Eutrope :

« L'an 1442 fut la chapelle de M. saint Eutrope faite et édifiée par nobles personnes Maurice de Kerloaguen et Louise Béchet, fille du sieur des Landes au pays de Saintonge, femme épouse, seigneur et dame de Rosampoul, en leur terre et héritage.

» Le 12 janvier 1451, fut ladite chapelle avec le cimetière d'icelle benoiste par R. P. en Dieu Jehan de Ploec, évêque de Tréguier, et le 2^e dimanche d'aoust fut dédiée par le R. P. en Dieu Jehan de Coatquen, évêque de Tréguier. »

Cette chapelle devint promptement un centre de dévotion. Dès 1474, une bulle pontificale accordait 100 jours d'indulgence à ceux qui visiteraient la chapelle, le 30 avril (fête de

Vidal Gonnet, laboureurs dudit Fontanes, luminiers l'année présente en ladite esglise et parroisse de Fontanes ; Jacques Gilbert, huilier ; Jean Boyre, laboureur, et autres habitans du dit lieu, quy ont déclaré ne savoir signer, de ce requis et interpellé, les dits heure, jour et an susdits, tranctiesme et dernier jour du mois d'avril mil six cents soixante-quatre. J.-F. CROZE, *prieur*. VARENES, *commissaire susdit*. JARLIER. J. COURTIAL, *commissaire susdit*. AMOUREUX, *prebtre*. ALEZAIX, *baile*. PISSIS, *curé d'Oignac*. VEZIN, MARTINON, *notaire*. R. BELLET. BOIRE, *notaire*.

saint Eutrope), l'annonciation, le lundi de la pentecôte... « et y bailleront une aumône ».

Les enfants des fondateurs restèrent attachés de cœur à la chapelle Saint-Eutrope : car le 22 août 1502, Jean de Kerloaguen fait une fondation de messes à l'intention de son frère Pierre de Kerloaguen, en son vivant archidiacre de Poher, chanoine de Quimper, recteur de Plougonven.

En 1519, Jacques Begoignon, chanoine, vicaire général de Tréguier, accepte la présentation de Héréc au Corvey, Jean Rosampoul et Guy Pennamen, comme chapelains des chapellenies fondées « in capella beati et gloriosi martyris Eutropii in territorio de Rosampoul », ce qui prouve l'importance de la chapelle, puisque voilà déjà trois prêtres pour la desservir, et ils n'étaient pas les seuls.

En 1628, Alain de Brizec, recteur de Plougonven, défend au chapelain de Saint-Eutrope, Guillaume Prégent, de faire aucune fonction curiale. Mais les fidèles et les prêtres eux-mêmes de Plougonven demandèrent, sept ans après, l'érection de Saint-Eutrope en trêve, et le 24 novembre 1636, elle fut érigée par l'évêque Balthasar Grangier.

La croix du cimetière, remarquable par la beauté de l'exécution et datant de 1665, montre avec les statues de Marie et de Jean, de saint François d'Assise et de saint Yves, l'image de saint Eutrope au-dessus de ce groupe.

Dans l'église paroissiale de Tréguier, Eutrope est invoqué pour la guérison de l'hydropisie.

La belle église de Penmarc'h, canton de Pont-Labbé, arrondissement de Quimper, possède sa statue, devant laquelle viennent prier ceux qui sont atteints de la goutte ou de rhumatismes. Plusieurs font toucher à la statue les bandes de flanelle ou les vêtements destinés à recouvrir leurs membres endoloris ; et, comme la statue est placée à une assez grande hauteur, ils se servent d'un long bâton pour l'atteindre.

Le diocèse de Quimper célébrait la fête de saint Eutrope jusqu'en 1542 ; elle fut supprimée à cette époque pendant la vacance du siège, en même temps que celle de sainte Marie Egyptienne, saint Vincent, saint Patern et de l'invention de saint Denys, parce que, dit le *Propre*, « elles ne regardent pas le diocèse, quod ad diocesim non spectent ». Et les autres fêtes, messieurs les chanoines ? Cependant la ville épiscopale continua encore à honorer le saint : il y avait dans la cathédrale un autel dédié à saint Eutrope, comme l'attestent des actes de 1575, 1684, 1700. On a remplacé saint Eutrope par saint Frédéric. A Moulins, c'est Benoit Labre qui l'a chassé de sa chapelle. Histoire de se mettre à la mode ; les saints des temps apostoliques sont trop vieux. A Saintes, le culte du patron lui-même a singulièrement été négligé depuis deux ou trois ans : ni neuvaine préparatoire, ni triduum, ni octave ; la grande fête de la translation (14 octobre) se résume en une messe basse le matin et des vêpres le soir à 7 heures. La crypte, où l'on pouvait venir prier à toute

heure, n'est plus accessible que le matin. Le tombeau est sous double porte. Passé 9 h. 1/2, il faut courir après les clefs. Si l'on allait dérober le sarcophage de pierre scellé dans le plomb !

* *

Le midi n'a point moins de vénération pour l'apôtre de la Saintonge. Le *Propre* du diocèse de Bayonne le fête le 15 mai, en raison de circonstances locales, mais indique que sa fête est bien le 30 avril. Les trois leçons de l'office ne laissent du reste aucun doute à cet égard ; elles reproduisent à peu près le texte de Grégoire de Tours : « Eutropius, quem ut suum apostolum Santones merito venerantur, a beato Clemente, ut ex vulgari traditione sexto ecclesiæ sæculo existimatum esse testatur Gregorius Turonensis, episcopali consecratione insignitus, in Gallias ad fidem prædicandam directus est. Cumque, Deo ducente, Mediolanum Santonum pervenisset, ibidem episcopatus sui sedem fixit... »

Le *propre* des saints du diocèse de Bordeaux (1763) contient une notice sur saint Eutrope ; de même celui de Cahors, 1710, 1715 ; en 1738, la fête est indiquée le 1^{er} mai, au lieu du 30 avril. Le *Manuale parochorum sacerdotum ad usum ecclesiæ Cadurcensis*, imprimé à Cahors en 1593, marque en lettres rouges sa fête au 30 avril avec le mot *duplex* ; celui de 1619 le mentionne parmi ceux qu'on célèbre dans le diocèse ; le *Proprium missarum de sanctis ecclesiæ Cadurcensis* (1723) le fixe au 5 mai. Le bréviaire de Luçon (1541) contient aussi l'office du saint.

* *

A Noailles, canton de Brive (Corrèze), l'église possède deux reliquaires de saint Eutrope. Dans l'un est, dit-on, la quatrième partie de la tête du saint, qui va du crâne à l'oreille gauche, tradition qui aurait besoin de contrôle, puisque le chef est entier à Saintes. Le second contient aussi de ses ossements, qui ne sont pas autrement désignés. Ces reliques auraient été apportées là par le comte Alexis de Noailles. La fête votive est Saint-Eutrope ; mais le pouillé, qui nomme l'assomption et saint Blaise, ne mentionne pas notre saint.

M. le chanoine J.-B. Poulbrière, directeur du petit séminaire de Servières, nous fournit en outre des renseignements sur les autres paroisses du diocèse de Tulle où l'on l'honore encore.

A Beaulieu, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Brive, la Saint-Eutrope, 30 avril, est l'une des foires les plus importantes de l'année. On vient de loin baiser dans l'église, ancienne abbatale, les reliques qui sont exposées dans une châsse émaillée du XIII^e siècle, dans deux bras d'argent de la même époque et dans une espèce de tourelle pouvant remonter aux temps mérovingiens. L'un des bras contient des os de sainte Félicité ; l'autre, ceux de divers saints ; la tour, de saint Emerius. Mais comme un inventaire du trésor de l'abbaye de Beaulieu ne mentionne

qu'un bras, il est à croire que l'église paroissiale, aujourd'hui chapelle des pénitents, possédait le second bras, qui probablement conservait des reliques d'Eutrope : car il y avait à la paroisse une confrérie de Saint-Eutrope ; on le voit par ce document : « Le 26 novembre 1717, les membres de la confrérie de Saint Eutrope, assemblés au son de la cloche, délibèrent sur les affaires de la dite confrérie et spécialement sur un legs, fait par un habitant du village du Battut, de la somme de 30 livres, laquelle sera employée selon l'avis des confrères, sur la proposition de M^{re} Guillaume Vigier, curé de Beaulieu, pour faire dorer le tabernacle, le retable et le cadre dans lequel est l'image de saint Eutrope, placé au maître-autel de l'église Notre-Dame de Beaulieu, dont le saint est titulaire. » Le tableau n'existe plus, et la confrérie n'est peut-être connue que par cette note.

A Beyssac, canton de Lubersac, arrondissement de Brive, la paroisse honore d'un culte égal saint Eutrope et sainte Catherine. Mais, au dire du curé, « il résulte de recherches sérieusement faites et de documents authentiques, que saint Eutrope de Saintes est le patron principal, et a été honoré comme tel dans les siècles qui ont précédé la révolution. » L'église fut refaite au xiv^e siècle par le pape Innocent VI, qui avait sa famille dans la paroisse, ainsi, croit-on, que son berceau.

A Darazac, canton de Saint-Privat, arrondissement de Tulle, il y a frairie de saint Eutrope et grand concours de peuple des environs au 30 avril, bien que saint Etienne soit le patron de la paroisse.

Il en est ainsi pour Favars, canton de Tulle, où la fête votive est aussi du saint ; saint Pierre est pourtant le titulaire incontestable. Saint Marcel avait là des reliques signalées par Geoffroy de Vigeois (*Chronique*), et une fontaine sous son nom est encore très fréquentée à certain jour. Néanmoins, il y a dans l'église les images et sur les petits ossements des reliquaires le nom du martyr de Saintes ; il figure aussi, avec celui de sainte Catherine, sur une petite cloche de 1619 :

S. EVTROPI ORA PRO NOBIS

Pour Grandsaigne, canton de Bugeat, arrondissement d'Ussel, voici un extrait du *Dictionnaire historique et archéologique des paroisses du diocèse de Tulle*, par M. l'abbé Poulbrière, en cours de publication dans la *Semaine religieuse* : « Nadaud (*Pouillé*) ne donne pour patron de la paroisse que saint Eutrope ; mais le prieur Etienne Degains, en présentant à l'évêque de Limoges Léonard Fougeras pour la cure, appelle cette cure vicairie perpétuelle de Saint-Roch et de Saint-Eutrope de Grandsaigne (1635). Plus tard, en 1719, le vieux martyr de Saintes est déjà supplanté et saint Roch reste seul associé sur la cloche du temps à la très sainte Vierge, patronne du prieuré. »

Meillars, canton d'Uzerche, arrondissement de Tulle, a saint Eutrope pour patron secondaire. En 1746, l'évêque, en cours de

visite, ordonna aux fabricateurs de réparer le toit de sa chapelle. Il y a un petit ossement et une statue du saint.

Perpezac-le-Blanc, canton d'Ayen, arrondissement de Brive et Reggade, canton de Mercœur, arrondissement de Tulle, l'ont pour patron ; à Saint-Pardoux-la-Croizille, canton de La Roche-Canillac, même arrondissement, où son culte n'est que secondaire, une fontaine porte son nom, sur les bords du Doustre ; on y va en procession, le jour de la fête du saint.

Enfin le propre diocésain fait au 30 avril commémoraison de l'évêque-martyr de Saintes avec une leçon, ajoute notre obligeant correspondant.

★ ★

Le volume, *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, a cité une foule d'usages et de pays qui honorent saint Eutrope, entre autres l'azoura à Montricoux, canton de Nègrepelisse (Tarn-et-Garonne). La même cérémonie se pratique encore de nos jours à Figeac (Lot) en l'église de Saint-Sauveur, qui possède des reliques du martyr. Le dimanche qui suit le 30 avril, un grand nombre de pèlerins accourent des communes voisines à Saint-Sauveur « per azoura » et baisser la relique. *Azoura* est en patois le mot *azorar*, qui, d'après le *Glossaire de la langue romane* de Roquefort, signifie *prier, adorer et orner, adorare et adornare*. Près du reliquaire est une table sur laquelle les fidèles placent une bouteille pleine de vin, autour du cou de laquelle ils mettent un gâteau fait en forme de couronne et qu'on nomme *fougasso*. Le prêtre bénit le tout. Un plat reçoit les offrandes qui lui sont destinées. D'autres pèlerins arrivent et font de même. La foule est telle que les bénédictions successives durent depuis la grand'messe, 11 heures du matin, jusqu'à 5 ou 6 heures du soir. Les enfants qu'on y amène sont très nombreux. Jamais Figeac ne voit autant de monde à ses foires que ce jour-là.

L'église de Themines, « *ecclesia parochialis seu vicaria perpetua sancti Eutropii de Theminis* », canton de Lacapelle, arrondissement de Figeac, reconstruite en 1683 par les Pons de Themines-Lauzières, bénéfice dépendant du prieuré de Fons, était dédiée à saint Eutrope.

A Sérignac, canton de Beaumont, arrondissement de Castelsarrazin (Lot-et-Garonne), le 30 avril, la foule assiste à une messe dite en l'honneur du saint ; parmi les nombreux fidèles sont beaucoup d'estropiés qui naturellement invoquent saint *Estropy*. (Voir, pour ce mot, t. x, p. 70 ; Eutropy est devenu *Atropy* et *Acroupy* ; rue Saint-Accroupy, à Dijon).

L'église de Flaujac, canton de Livernon, arrondissement de Figeac, dépendant de l'abbaye de l'Herm « de Heremo », était sous le vocable de notre saint.

J'ai encore rencontré sa statue à Moissac. Lauzerte, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Moissac, le fête, et son nom

est souvent donné au baptême. Il y a une confrérie ; les tisserands l'honorent particulièrement. On y appelle encore, comme au moyen âge, mal de saint Eutrope l'hydropisie, ou une maladie plus fréquente et moins dangereuse qui dure juste neuf mois.

Dans l'église cathédrale d'Auch, hélas ! maintenant reléguée à la sacristie parmi les vieilles défroques comme un objet passé de mode et de culte, j'ai vu, grâce à l'indication de M. le chanoine Carsalade du Pont, j'ai vu avec étonnement une grande statue de saint Eutrope tenant de la main gauche sa crosse et dans la droite une navette, la navette du tisserand, εὖ τρέπω, qui tourne bien (Voir *Saint Eutrope dans l'histoire*, page 176). Il était le patron des tisserands, comme à Aucamville, canton de Verfeil, et ailleurs.

Ma surprise n'a pas été moindre en parcourant l'ancienne cathédrale de Lectoure de voir dans une chapelle de l'abside le nom et le culte de notre Saintongeais. Un vitrail, peint à Condom par Groussard en 1853, et donné par M. Charpentier, représente un évêque ; au-dessous un médaillon montre un personnage agenouillé avec une crosse à ses pieds et un ange qui du haut du ciel lui apporte la palme du martyre. On lit ces mots :

SCITOTE ME PER ILLUD VULNUS MARTYRII GLORIAM CONSECUTUM.

C'est, à deux ou trois mots près, le texte de Grégoire de Tours, *De gloria martyrum*, lib. I, cap. LVI : « Cicatricem, quam contemplati estis in capite, scitote me per eam martyrium consummasse. » Il est encore le patron des tisserands. Dans le pays on l'appelle *Estropi*, et on répète ce dicton :

En de sent Estropi
De mai m'approchi.

« Pour saint Eutrope, je m'approche du mois de mai », manière de se rappeler que sa fête est le 30 avril, veille du 1^{er} mai.

★
★ ★

Sur le sommet le plus élevé de la chaîne de collines qui sépare la vallée de la Baisole de celle de la Petite-Baise, non loin du confluent des deux rivières, à Theux, s'élève une modeste église, fort ancienne et fort délabrée. Chaque année, le 30 avril, fête de saint Eutrope, le curé de Saint-Elix, canton de Mirando (Gers), y vient célébrer l'office divin en présence d'une foule de pèlerins accourus de toutes parts pour implorer le saint patron. Le 30 avril 1891, l'affluence était encore plus considérable ; en effet, le curé de Saint-Elix, après avoir orné cette pauvre église, y transférait une relique de l'évêque de Saintes, que Mgr de La Rochelle avait accordée à la paroisse. La cérémonie avait rassemblé plus de 800 personnes et un nombreux clergé.

*
* *

A Dunes en Condomois, canton d'Auvillars, arrondissement de Moissac, outre les deux confréries de Notre-Dame et de la Sainte-Trinité, existait la « frayrie de monsieur saint Eutrope », dont M. l'abbé Bouysson, curé de Dunes, et M. Stéphane Strowski, élève de l'école normale supérieure, viennent de faire l'histoire. Voir *Une confrérie au xvii^e et au xviii^e siècle. La confrérie de Saint-Eutrope à Dunes en Condomois* ; extrait du *Bulletin de la société archéologique de Tarn-et-Garonne*. (Montauban, imp. Forestié, 1892, 8°, 33 p.) « Vers 1610, quelques hommes de volonté droite et de piété solide convinrent de s'unir pour augmenter les uns dans les autres par cette union la ferveur chrétienne et pour s'aider d'un mutuel secours dans les circonstances malheureuses. » Ils choisirent pour patron saint Eutrope, uniquement parce que son nom était très répandu dans le midi et très populaire en Gascogne. L'association ne comptait que 50 personnes au début ; au bout de quelques années, ils étaient 500 ; de 1610 à 1760 on en comptait 1.500 ; c'était dix entrées par an, le tiers de la population, les naissances étant de trente environ. On n'y admettait d'abord que des hommes, les femmes y entrèrent ensuite. Tous les gens de bien y étaient reçus indistinctement, paysans, artisans, laboureurs, charpentiers, maréchaux, cordonniers, marchands, bourgeois, gentils-hommes. Le fondateur fut un homme du peuple, Jean Artigau : il acheta pour elle six serviettes, une paillasse, un chandelier et un drap des morts ; les premières servaient aux confrères indigents ou malades, les autres aux funérailles. Ce fut lui aussi qui dressa les statuts de la confrérie ; l'évêque de Condom, Antoine de Cons, les approuva le 23 mars 1621. Les auteurs de cette brochure exposent d'une manière vive et animée, d'après un registre découvert dans un grenier, l'histoire de cette petite communauté, avec tous ses détails, assemblées, liste des membres, finances, administration. Les confrères, disent-ils, avaient en leur patron la plus grande confiance et la plus grande vénération. « Il n'y eut pas de faveurs spirituelles qu'ils ne demandèrent afin de mieux l'honorer ; ils obtinrent de M^r de Condom quarante jours d'indulgence pour chaque confrère, le jour de son entrée dans la confrérie ; ils obtinrent encore de faire tenir des offices solennels dans l'église paroissiale le jour anniversaire du saint (30 avril), et les successeurs de M^r de Cons y ajoutèrent l'autorisation de faire prêcher pour la fête de saint Eutrope, et de garder le saint sacrement exposé toute la journée. Cette piété pour leur Saint, les confrères l'exprimaient d'une autre manière, en donnant à leur culte le plus grand éclat ; ils voulaient que saint Eutrope eût une chapelle digne de lui, et cette chapelle ils ne cessèrent jamais de l'entourer de leur dévote sollicitude. Peut-être aussi la vanité, le désir d'avoir un saint mieux logé que les autres, fut-il un des motifs qui les déterminèrent à ces embellissements successifs. En 1627,

c'est l'autel et ses marches que le prieur Guillaume Dubour-dieu fait reconstruire à neuf; en 1673, grâce à la générosité d'un protecteur de la confrérie, le comte Hector de Roquelaure, qui lui donna deux cents tuiles, c'est un toit nouveau que l'on met à la chapelle; puis, c'est le carrelage, la peinture et la décoration des murailles; plus souvent encore, c'est l'achat de devants d'autel; enfin, et surtout, une grosse acquisition qui obéra les finances de la compagnie, celle du tabernacle en marbre avec dorures, qui coûta 150 livres : c'était la recette de toute une année, mais au moins saint Eutrope pourrait désormais recevoir convenablement Notre-Seigneur dans sa chapelle, ses fils ne seraient plus humiliés par les splendeurs rivales de la confrérie de la Sainte-Vierge ou de la confrérie de la Sainte-Trinité. »

* *

Salviac, 2.000 habitants, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gourdon (Lot), a, dit Joanne, *Dictionnaire des communes*, une « église du xiv^e siècle; beaux vitraux du xiv^e siècle représentant le supplice de Hugues Gérard, évêque de Cahors, brûlé à Avignon ».

Cette mention est un peu sommaire; le baron Chaudruc de Crazannes, dans son « Rapport (Montauban, 14 novembre 1838) à son excellence M. le ministre de l'instruction publique, sur le s vitraux peints de quelques églises du département du Lot », inséré dans l'*Annuaire du Lot* de l'année 1840, nous explique le fait plus amplement : « Dans l'église de Salviac, bâtie en 1320 et années suivantes, dit-il, on a dérogé à la règle de ne représenter, en général et à peu d'exceptions près, dans ces sortes de peintures, que des personnages et des scènes de l'ancien et du nouveau testament, et les saints de la légende; et le peintre sur verre, ou plutôt celui ou ceux qui dirigeaient ses pinceaux, y ont reproduit une suite de tableaux appartenant à l'histoire ecclésiastique du moyen âge et du diocèse de Cahors, dont Salviac faisait et fait encore partie. L'événement qu'ils rappellent était de nature à frapper vivement l'imagination, et à porter la terreur et l'effroi dans les esprits des habitants, et particulièrement des ecclésiastiques de ce même diocèse. Lacroix, historiographe des évêques de Cahors, et les autres historiens du Quercy racontent qu'en 1317 Hugo Géraldy, évêque de cette ville, fut accusé de plusieurs crimes qu'ils détaillent, conduit à Avignon par ordre du pape quercinois Jean XXII, dégradé de l'épiscopat et de la prêtrise, et livré au bras séculier, qui le condamna à être écorché vif et brûlé. C'est la représentation de cet horrible supplice et des circonstances qui le précédèrent, qu'on voit sur les vitraux de Salviac. L'église, bâtie sous le pontificat de ce Jean XXII, a la forme d'une croix latine, si ce n'est que la chapelle de Saint-Eutrope, qui se trouve à droite en entrant, est une espèce de hors-d'œuvre, chapelle consacrée au premier évêque et au premier martyr de

la foi chrétienne chez les *Santons*, et qui était également et est encore en grande vénération parmi les Quercinois. » Eh bien ! ces scènes de supplice sont des scènes de martyre, et l'évêque représenté est celui de Saintes, Eutrope, et non Géraldy. C'est ce qui résulte du texte même de Crazannes : « Dans le tableau qui occupe le centre de ce vitrail, on voit l'évêque Géraldy debout et revêtu de son costume violet ; il a la mitre blanche ou d'argent sur la tête ; à côté se trouve un personnage assis, avec un costume bleu et une espèce de tablier rouge ; il a sur la tête un chapeau vert à trois cornes et un anneau au doigt, et porte une sorte de bracelet ; vis-à-vis de lui est un troisième personnage, dont le costume est bleu et rouge. On croit que cette scène est destinée à reproduire le moment où l'évêque de Cahors est livré à la puissance laïque et au bras séculier. A droite de ce premier tableau, on voit encore l'infortuné prélat coëffé de sa mitre blanche, avec quelques personnages à côté de lui. Il paraît que c'est l'instant où on le déshabille, et même un commencement de supplice : car un des assistants tient un couteau à la main. A gauche du premier tableau, l'évêque déjà écorché, est représenté avec la mitre jaune ou d'or sur la tête : il est entre deux individus que l'on présume être ses bourreaux. Les chairs de Géraldy sont d'un blanc transparent ; l'on distingue et l'on compte ses côtes, le supplicié a les mains jointes. Au-dessus du tableau du milieu est un personnage assis et écrivant, qui doit être un greffier ; à côté de lui on voit d'autres personnes coëffées de rouge. Dans la partie supérieure du vitrail et au-dessus du tableau de gauche, se trouvent deux personnages que le peintre semble avoir placés là comme spectateurs du supplice de Géraldy. »

Au premier aspect, cette assertion de l'archéologue saintongeais ne semble-t-elle pas un peu hardie ? Quoi ! au *xiv^e* siècle on peint dans une église un personnage qui n'a marqué que par ses crimes ? on représente sur un vitrail le supplice d'un scélérat qui vient d'être châtié, comme ces grossières enluminures d'un forfait récent que les marchands ambulants exhibent dans les foires avec accompagnement de complainte ? S'imaginer-t-on bien le pape lui-même voulant perpétuer le souvenir de l'attentat commis contre lui-même ? Et pourquoi à Salviac plutôt qu'à Cahors ou à Avignon ? Crazannes ajoute — que ne l'a-t-il fait plus tôt ? — que ces vitraux ornent « la chapelle consacrée au premier évêque et au premier martyr de la foi chrétienne ».

Il n'est pas pourtant bien difficile de supposer que, dans les vitraux d'une chapelle dédiée à saint Eutrope, on a peint les actes de saint Eutrope, et de reconnaître dans cet évêque supplicié l'évêque martyr dont la chapelle porte le nom. Puis, c'est la remarque qu'a faite M. Louis Greil, qui me fournit aimablement ces renseignements, l'évêque a un nimbe ; donc c'est un saint. Chaudruc de Crazannes l'aurait pu voir avec un peu plus d'attention ; nous voilà loin de l'assassin Géraldy. Pourquoi

d'ailleurs Crazannes ne s'en tenait-il pas à la croyance de la population, qui a toujours reconnu saint Eutrope sur ces vitraux ?

Je n'ai pas vu le vitrail ; je ne sais si la description du savant est bien exacte, et je me défie un peu de ses peintures depuis qu'il a négligé un détail aussi important que l'auréole. Or, malgré ce peu de précision, il est aisé cependant de reconnaître les scènes principales d'un autre supplice, celui de saint Eutrope, tel qu'il est décrit et figuré dans notre *Bulletin* de 1889, page 222. Un retable, dont nous avons donné le dessin, grâce à M. le chanoine Pottier, représente d'abord Eutrope en habits pontificaux, escorté de deux soldats, debout devant un personnage assis à côté duquel se tient levé un greffier lisant la sentence. N'est-ce pas là la première scène de Crazannes, un évêque debout à côté d'un personnage assis et d'une troisième personne debout, dans laquelle il a voulu voir « l'évêque de Cahors livré à la puissance laïque par le bras séculier » ?

Dans le second tableau sont les mêmes personnages, plus le bourreau armé d'une hache qu'il lève pour frapper Eutrope agenouillé et courbant la tête. Ne sont-ce pas là « l'infortuné prélat, quelques personnages à côté de lui, et un des assistants tenant un couteau à la main, » dont parle Crazannes ?

Enfin, le troisième panneau montre le triomphe d'Eutrope ; un orang est à ses genoux, il le bénit ; au-dessus deux anges. La trilogie est complète. Salviac, d'après Crazannes, offre davantage, parce qu'il y avait peut-être plus d'espace : car il y aurait « l'évêque déjà écorché, entre deux individus que l'on pense être ses bourreaux » ; puis, au-dessus, un personnage assis et écrivant, et d'autres personnes coiffées de « rouge », ce qui me paraît être un scribe recueillant le récit des témoins ; enfin « dans la partie supérieure du vitrail », les personnages qui semblent « des spectateurs » ne seraient-ils pas des anges ? Pour nous, retable et vitrail représentent tous deux avec des variantes le martyre de l'évêque de Saintes. Les actes des saints disent qu'il périt sous les coups d'une foule ameutée, et son crâne porte encore la marque du coup de hache qui causa sa mort. Le bois de Montauban le montre recevant le coup mortel après jugement ; le verre de Salviac montre aussi le juge, le greffier, le bourreau avec son couteau. L'écorchement serait-il un effet de l'imagination de Chaudruc de Crazannes qui a voulu identifier le supplice avec Gérauld « écorché vif et brûlé » ?

LOUIS AUDIAT.

IV

ENTRÉES ROYALES A SAINTES

La brochure ayant pour titre : *Les entrées royales à Saintes* (Paris, Dumoulin, 1875, in-8°, 66 p.) mentionne, p. 60, la réception, en 1745, à Saintes, de la dauphine Marie-Thérèse, infante

d'Espagne, fille du roi Philippe V, « qui allait à Paris pour y épouser, le 25 février, Louis, dauphin de France ». L'auteur, M. Louis Audiat, raconte bien divers détails de cet événement; mais il ne dit rien du discours adressé à la princesse, le 5 février, par Simon-Pierre de Lacoré, évêque nommé de Saintes, à la tête du clergé. Le voici, tel qu'il a été recueilli par une contemporaine, Elisabeth de Lataste, comtesse de Bremond d'Ars, et tel que nous le communiquons M. le comte Anatole de Bremond:

« Compliment fait à la première Dauphine par M. l'abbé de La Coré, nommé à l'évêché de Saintes, le 5 février 1745 :

» Madame, au milieu des faveurs que le ciel vient de répandre sur ce royaume, il manquoit quelque chose à notre félicité, et c'est vous qui venez y mettre le comble. Le roi, sensible à l'amour de son peuple, prévoit nos besoins et prévient nos desirs. Tel qu'Abraham, il pense à marier son fils unique et luy choisit dans le sein de sa propre famille une épouse digne de luy par l'heureux assemblage des dons de la nature et de la grâce. Vous nous rappelez, madame, le souvenir des Anne et des Marie-Thérèse, noms précieux pour la France, et vous avez cot'avantage sur elles, qu'en traversant de grands royaumes, vous ne renoncez ni à votre patrie, ni à vos proches; les deux nations ne font plus qu'un même peuple depuis qu'elles combattent sous les mêmes étendards. Vous retrouverez en notre auguste monarque le père tendre que vous avez laissé, une mère digne de votre amour dans la reine uniquement occupée de ce qu'elle doit à son Dieu, à son époux et à sa famille, et vous vous unissez à un prince que le ciel a formé luy-même pour le premier trône de l'univers, présage de votre bonheur et du nôtre.

» Quelle eut esté la joye du prélat que nous regrettons, s'il eut pu voir le jour heureux qui nous éclaire! En vous rendant ici ses hommages, il eut reconnu dans votre auguste personne un prince dont il avoit aidé à cultiver les vertus, et qui l'honoroit encor de ses bontés (1). Celle du roi, madame, m'a choisi pour remplir sa place: je succède à tous ses sentimens et je me félicite avec justice que ma première fonction publique soit de vous présenter mes respects et ceux du vénérable clergé qui m'accompagne, et de vous offrir les vœux de ce peuple fidelle qui vient avec empressement prendre part à notre joye et s'unir à nous pour demander à Dieu qu'il vous comble de ses grâces et de ses bénédictions. »

E. V.

♦ ♦

D'un autre côté, M. Lelong, archiviste aux archives nationales, nous adresse la pièce suivante, qu'il a transcrite aux archives E. 2039, f° 1. Elle atteste une nouvelle entrée princière à Saintes que n'avait pas connue l'auteur des *Entrées royales*:

(1) Il faut signaler dans ce discours l'allusion faite à Léon de Beaumont, prédécesseur de Lacoré sur le siège de Saintes. Léon de Beaumont, neveu de Fénelon, archevêque de Cambrai, avait été sous-précepteur des enfans de France, le duc de Bourgogne, dauphin, et le duc d'Anjou, roi d'Espagne, père de la princesse.

« Versailles, le 1^{er} juillet 1722.

» Le Roy, étant informé qu'à l'occasion du passage de l'infante reine et de la princesse des Asturies en la ville de Saintes, il a été fait par le sieur Renaudet, maire, une dépense de la somme de seize cens quatre livres deux sols, dont il est nécessaire de le faire rembourser, et d'autant que ladite ville n'a aucuns deniers patrimoniaux ny d'octroy qui puissent être employés à ce remboursement ; veu l'état de ladite dépense montant à ladite somme de 1,604 livres deux sols, la délibération des maire et échevins du 19 février 1721, par laquelle ils consentent que l'imposition en soit faite tant sur les habitants de la ville que des fauxbourgs de ladite ville de Saintes, et l'avis du sieur Amelot de Chaillou, M^e des requêtes et intendant en la généralité de La Rochelle ; ouy le raport du sieur Dodun, conseiller ordinaire au conseil royal et au conseil de régence, contrôleur général des finances ;

» Le roy, étant en son conseil, de l'avis de monsieur le duc d'Orléans, régent, a ordonné et ordonne que ladite somme de 1,604 livres deux sols sera imposée conjointement et au marc la livre de la taille de l'année prochaine 1723 sur les habitants de ladite ville et fauxbourgs de Saintes, de laquelle somme il sera fait mention dans les commissions qui seront expédiées pour ladite année 1723, pour être ladite somme levée par les collecteurs et par eux remise audit sieur Regnaudet, sur les ordonnances qui seront à cet effet expédiées par ledit sieur intendant, auquel sa majesté a attribué la connoissance des oppositions et autres différens qui pourroient survenir à l'exécution du présent arrest, icelle interdit à toutes ses autres cours et juges.

» FLEURIAU. DODUN. »

Il s'agit d'un prince des Asturies, fils de Philippe V d'Espagne, pour qui son père, petit-fils de Louis XIV, avait demandé en 1721 à Philippe d'Orléans, régent de France, la main de sa fille, M^{lle} de Beaujolais. L'alliance accordée, une escorte d'honneur conduisit la fiancée jusqu'à la frontière espagnole ; et sur son passage elle fut reçue avec de grandes démonstrations d'allégresse. Un de nos confrères a extrait du *Journal du voyage d'Espagne*, publié l'année suivante, les incidents qui regardent la Saintonge et les a imprimés dans le *Rappel charentais* du 23 novembre 1892 et dans l'*Echo de Royan* du 27 :

« Lundi, 8 décembre 1721. — A Xaintes, si les habitants avoient pu nous donner le nectar des dieux et tout leur sang à la princesse, ils l'auroient fait.

» Quelques jours auparavant, la ville avoit envoyé un nombre des meilleurs chasseurs qui ont apporté quantité de perdrix rouges, dont les plus belles ont été présentées à la princesse avec un cent de poires, plus grosses que des carafes de pinte. Comme nous y avons eu séjour, les bourgeois ont monté la garde pendant soixante-quatre heures à la princesse et à ses équipages.

» Quoiqu'il y ait dans cette ville les trois quarts de catholiques, qu'elle soit même le siège d'un évêque, il n'y a rien de plus pauvre que ses églises et toutes celles de ces pays qui ne sont que de tristes vestiges de leur ancienne beauté, qui a été ruinée par la fureur des guerres civiles.... »

» Jeudi 11. — Nous sommes partis de Xaintes au grand regret des habitants, surtout de la compagnie des cadets qui sont les jeunes gens de la ville qui se distinguent. Ils ont tenu bal pendant tout le temps que nous y sommes restés et se sont montrés infatigables, parce que pendant qu'une partie faisoit faction, l'autre dansoit et tenoit table ouverte.

» Cette ville peut se vanter qu'elle a été la seule qui ait fait des illuminations dans la même quantité pendant trois nuits, sans quoi nous serions pèris, en allant coucher : car ces trois jours ont été la plus belle image qu'on puisse voir du déluge universel.

» Nous avons couché à Pons, petite ville appartenant au prince de ce nom. Le peuple n'est pas méchant comme à Lusignan ; mais nous sortions d'avec de si braves gens que ceux-là nous ont paru tout autres.

» La princesse a logé dans le château du prince, vieux bâtiment, fort logeable et qui a un air de grandeur. »

« Vendredi 12. — Quoique nous ayons fait neuf lieues de France, nous ne sommes point sortis des terres du prince de Pons : car nous avons couché à Mirambeau, village qui lui appartient et près duquel il y a un château de la plus belle assiette du monde et qui étoit très fort avant l'invention de la poudre et du plomb.

» La princesse n'y a point cependant logé parce qu'il n'y avoit point de place pour tout son monde, et qu'il étoit à quatre portées de fusil du village, qui étoit lui-même si petit, que tous les équipages dont on se pouvoit passer ont été dispersés dans les villages circonvoisins, comme le Petit-Niort, etc. »

*
*
*

Au château de Saint-Bernard de La Graule, appartenant à M. le comte de Traversay, bâti par M. de Carbonnel, dans la commune de Touverac, canton de Baigne-Sainte-Radégonde, arrondissement de Barbezieux, est une pierre apportée là d'une hôtellerie sur la route de Barbezieux ; on y lit :

HALTE DES PRINCESSE
EN 1748

Il s'agit sans doute de Louise-Elisabeth de France, née en 1727, mariée en 1739 à Philippe, infant d'Espagne, duc de Parme et de Plaisance. Je ne trouve en 1748 de voyage princier que le suivant : « Madame infante est partie de Madrid le 26 novembre (1748) ; elle doit arriver à Bayonne le 13 du mois (décembre) et de là à Versailles, je ne sais quel jour. » Puis à la date du 23 décembre : « Le roi va au devant de sa chère fille,

madame infante. Elle sera dans quelques semaines à la cour de France et de là retourner à ses petits états. » Enfin, le 28 : « L'infante va arriver à Choisy, les derniers jours de cette année. » *Journal du marquis d'Argenson*, v, 306.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Le BULLETIN HISTORIQUE (n° 2-3 de 1892) du comité des travaux historiques et scientifiques au ministère de l'instruction publique contient, grâce à une communication de M. de Montégut, la requête qu'adressa de Paris, le 12 août 1581, Lancelot Voisin de La Popelinière au prince de Condé, à Saint-Jean d'Angély, pour sa défense contre les reproches de ses coreligionnaires, à la suite de sa publication, en cette même année, de son impartiale *Histoire de France depuis 1550* : « Monseigneur, écrivait-il, Dieu ne me conseille pratiquer aultre moyen pour adoucir vostre courroux contre moy, que de m'offrir à vous rendre tel compte de ma vie et de mes escripts qu'il vous plaira devant ceux qui entendent sans passion... Je confesse que je pourrois bien avoir dict chose trop briefement ou de telle façon que, non assez esclaircie, elle pourroit avoir donné matière de reprehention aux infirmes de sens ou passionnés... J'espère rendre bon compte de mes actions et faire cognoistre que j'ay plus de moyen de vous faire service que telz accusateurs.

» POPELLINIÈRE. »

A la page 249, on voit aussi que M. Meschinot de Richemond, archiviste de la Charente-Inférieure, a adressé au comité copie de quelques pièces de vers extraites d'un recueil autographe de Gédéon Tallemant des Réaux, l'auteur des célèbres *Historiettes*, lequel recueil, venu aux mains de MM. Trudaine par leur grand'mère, M^{lle} Rambouillet de La Sablière, héritière et petite-fille de Tallemant, passa à Monmerqué, l'éditeur des *Historiettes*, puis à Adolphe Bouyer, qui le légua à la bibliothèque de La Rochelle. Les pièces ont été décrites par M. Musset dans le *Catalogue des manuscrits* de cette bibliothèque.

Enfin, citons, page 263, un « Rapport de M. Georges Picot sur une communication de M. Julien-Laferrière » à propos des maires de Pons.

LES ÉGLISES RÉFORMÉES DE SAUJON ET DE LA PRESQU'ILE D'ARVERT (Voir *Bulletin*, XIII, 107), par E. Moutarde.

Beau titre : La réforme à Saujon et dans la presqu'île d'Arvert. Belle préface par un ami. Avec cela une *illustration* de 10 photographures ! Est-ce alléchant ! Aussi je me suis empressé de caser l'ouvrage sur un des rayons de ma bibliothèque, et aupa-ravant, de le lire. Donc je l'ai lu et voici mon impression. Pas assez de montant ; pas assez d'intérêt ; pas assez de nouveau :

c'est une étude fort incomplète, composée à coup de livres, et pour laquelle l'auteur n'a consulté aucune des sources originales de nos archives, de notre bibliothèque nationale, de nos autres dépôts publics. En résumé, œuvre de bon vouloir qui ne nous apprend pas grand'chose sur Saujon, et qui effleure seulement l'île d'Arvert, faute de documents. J'aurais voulu au moins des détails de filiation sur les pasteurs dont il écrit l'histoire; rien de ce chef. Et quelle idée aussi a-t-il eue, M. Moutarde, de débaptiser le baron de Saujon, le grand capitaine huguenot, l'ami du Béarnais et du prince de Condé? Il s'appelle Denis, et il le change en Pierre! Après tout, en fait de baptême, M. le pasteur s'y connaît mieux que moi, et il a eu peut-être ses raisons pour opérer sa substitution.

Tiens, mais j'ai oublié de parler des photogravures!

M. S.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. QUESTIONS

N° 537. — Je lis dans l'*Ami de la religion* du 18 juillet 1821 qu'à Londres, pendant la révolution, « M. Fillonneau, grand-vicaire de La Rochelle, érigea la chapelle Saint-Louis dans le faubourg de Saint-Georges-Fields » et que le nombre des prêtres réfugiés en Angleterre était en 1793 de 8.000 environ. Peut-on me donner quelques renseignements sur Fillonneau et autres ecclésiastiques des diocèses de Saintes et de La Rochelle, déportés dans la Grande-Bretagne? A.

N° 538. — *Familles de Grenier*. Je trouve trois familles de Grenier portant les mêmes armes : l'une d'elles étant saintongeaise, je viens solliciter de mes érudits confrères des éclaircissements sur la jonction, s'il y en a, entre ces trois familles qui blasonnent toutes : *D'azur à 3 chiens courants d'argent*. Ce sont : 1° les Grenier de La Flotte et de La Sauzaye, paroisse de Chenac, canton de Cozes, arrondissement de Saintes (*Dossiers bleus*, voir plus loin; *Noblesse de la Saintonge*, par La Morinerie, etc.); 2° les Grenier de Malardeau, barons de Saint-Léger en Agenois (archives départementales du Lot-et-Garonne, fonds Raymond, n° 42); 3° les Grenier de Nabinaud (production pour la maintenue de 1666) venus du midi en Périgord au milieu du xvi^e siècle, et fixés dans la paroisse du Pizon, canton de Montpon sur l'Ille (Dordogne), où ils existent.

Pour me conformer au proverbe : Donnant, donnant, voici ce que j'ai recueilli sur les Grenier de Saintonge dans les *Dossiers bleus* (volume 332, n° 8.439) aux manuscrits de la bibliothèque nationale qui sont depuis peu de temps à la disposition du public : « GRENIER DE LA SAUZAYE, paroisse de Chenac : *D'azur à 3 chiens courants d'argent*. — I. Jean Grenier teste le 14 novembre 1559; il lègue l'usufruit à sa femme Françoise Esclauon. Il

est père de Guilhen qui suit et de Jean. — II. Guilhen transige avec ses frères et Jean Puisnaud, à l'occasion d'un procès pendant entre Jean Grenier et Laure P. (sic), pères des parties, le 18 juillet 1561. Il épousa Isabeau Grenier, dont : — III. Daniel, marié, le 3 juillet 1591, avec Madeleine de Golgeac, dont : — IV. François, marié, le 26 juillet 1626, avec Marguerite Riol, dont : — V. Pierre, marié, le 16 juin 1660, avec Charlotte Gaury. »

Dans le même volume, sous le n° 8.441, on trouve les détails suivants sur une autre famille du même nom : DU GRENIER en Saintonge : *D'or au lion de gueules*. — I. Robert de Grenier (sic) épousa Macine de Cocheilet, dont : Jean qui suit et autre Jean qui viendra après. — II. Jean épousa N..., dont : — III. René, marié à Marguerite de Gaignon, dont : — IV. Antoine, chevalier de l'ordre et gentilhomme de la chambre, marié à Anne Le Royer, dont : — V. Loup, chevalier de l'ordre, baron d'Oleron, marié à Anne du Pont, dont : — VI. René, chevalier, baron d'Oleron, seigneur de La Pellonnière, produisant, père de : — VI. René. — II bis. Jean épousa Perrette de Clinchamps, dont : — III. Robert épousa Anne de Villeraie, dont : — IV. René épousa Marguerite de Villeraie, dont : — V. Jean épousa Madeleine du Chemin, dont : — VI. Tanneguy épousa Anne de Chambellan, dont deux fils. — VII. Tanneguy, demeurant à Remaillard, époux de Françoise-Marguerite Verie, produisant. — VII bis. Jacques, aussi produisant, demeurant à Remillard (sic).
DE SAINT-SAUD.

II. RÉPONSES

N° 251 : IV, 93, 161, 249 ; V, 49, 148 ; VI, 50, 396 ; VII, 358 ; VIII, 232, 454 ; IX, 134 ; X, 69. *Pèlerinages en Saintonge. Le culte de saint Eutrope*. Voir plus haut, page 102.

N° 535 : t. XIII, 50. *Les Lecoq de Boisbaudran*. — Jacques Lecoq, seigneur de La Roche et de Theil-Rabier en Angoumois, vivant en 1635 est bien un ancêtre de la famille Lecoq de Boisbaudran, représentée actuellement par M. François Lecoq de Boisbaudran. Les fief, terres et seigneurie de Theil-Rabier furent vendus, le 26 avril 1783, devant Bolland, notaire à Ruffec, à Jean Guillot, bourgeois du bourg de Couhé en Poitou, par Marie-Anne Lecoq, veuve de Louis de Saint-Martin de Mirande. Marie-Anne Lecoq, née en 1724 et morte en 1796, était fille de Charles Lecoq, écuyer, seigneur de Boisbaudran, et de Marie-Anne de La Faye. Veuve en premières noces de Jean de Laporte, chevalier, sieur de Moulins, elle avait épousé, le 7 août 1754, Louis de Saint-Martin, chevalier, sieur des Granges et de La Cabourne en Saintonge. Voir à ce sujet le n° 416, *La seigneurie des Granges d'Aumagne*, dans le *Bulletin*, t. ix, 72.

S. M.

— Jacques Le Coq, seigneur des Roches — non de La Roche ;

Les Roches, près de Vendevre (Vienne)— et de Thiel-Rabier est bien l'ascendant direct de M. Lecoq de Boisbaudran qui habite Cognac.
D. M.

— Pierre Le Coc, sieur du Theil, était en 1664 un des principaux protestants de Villefagnan.
A.

— Jacques Lecoq, écuyer, sieur de La Roche et de Theil-Rabier, qui souscrivit, le 18 juin 1635, une obligation de 2.000 livres, demeurait à Theil-Rabier, canton de Villefagnan. Il descendait, très probablement, d'Aymar Lecoq, fils de François Lecoq et de dame Jeanne Challot, et avait pour frère Pierre Lecoq, sieur de Boisbaudran en la paroisse de Saint-Fraigne. On ne connaît pas de descendants à Jacques Lecoq, qui a dû mourir à Theil-Rabier vers 1660. C'était un cadet de la branche des Lecoq de Boisbaudran. C'est de la branche aînée que descend M. François Lecoq de Boisbaudran, membre de l'académie des sciences.

Pour une généalogie, consulter les registres de Theil-Rabier, commune du canton de Villefagnan ; les registres de Saint-Fraigne, commune dans laquelle sont Boisbaudran et La Roche, et ceux de Villefagnan.
P. L.

N° 529 : t. XIII, 50 ; et n° 476 : XI, 212, 284 ; XII, 458. *Les Luther en Saintonge.* — Il n'y a rien de commun entre Martin Luther, dont il est question au numéro 476, et M. Luther qui est en correspondance avec J.-H. Brunet. Voici la descendance de Girard Luther : Girard Luther, originaire d'Ecosse, épousa Marie Fairholm. Il eut : 1° Hope Luther, époux d'Admyrault. Hope Luther eut Marie-Coralie-Sophie Luther, qui épousa, en 1813, Gabriel-Louis-Elie Seignette. Ils eurent 6 enfants, dont entre autres : a. en 1817, Hope-Elie Seignette, marié en 1844 à Marie-Louise Rother. De cette union naquirent : a. en 1845, Céline Seignette, mariée en 1867 à Joachim Lespès, vice-amiral ; b. en 1851, Marie-Louise Seignette, mariée en 1878 à Gustave Mather ; c. en 1819, Louise-Gabrielle Seignette, qui épousa en 1836 Jules Vincens, dont vinrent : en 1839, Georges Vincens, qui épousa, en 1879, Henriette Bouguereau, fille de William Bouguereau, membre de l'institut ; et en 1842, Camille Vincens, femme en 1865 d'Henri Canaud ; 2° Marie-Sophie Luther, qui épousa, en 1771, Daniel Bonfils, sans lignée. EUGÈNE L'E.

N° 530 : t. XIII, 50. *Un marron de ronde.* — L'ordonnance du 9 février 1673 prescrit que, dans toutes les villes fortes et dans les camps, « le tiers des officiers qui ne montent pas la garde feront toutes les nuits une ronde à l'heure marquée sur le marron qui leur sera remis. » Ces marrons, qui sont encore en usage dans l'armée, étaient des sortes de médailles percées d'un trou et portant sur une face la désignation de l'espèce de ronde et sur l'autre un chiffre indiquant l'heure à laquelle la ronde doit être faite. Les sentinelles ont, dans leurs

guérites, des boîtes spéciales munies d'une tige dans laquelle les marrons s'enfilent de façon à permettre de contrôler l'ordre dans lequel les rondes ont été faites. C.

N° 534 : t. XIII, 51. *Le régiment de Cognac*. — Dans l'*Histoire de l'ancienne infanterie française*, le général Susane donne la *chronologie des corps de troupes*, qui ont figuré dans l'armée française depuis Charles VII jusqu'à la révolution. Aucun des 1,700 et quelques régiments qu'il indique n'a porté le nom de régiment de Cognac ; et il n'est pas probable que le régiment, dont parle Mazarin dans sa lettre du 18 novembre 1651, ait reçu ce nom en l'honneur de la conduite héroïque de cette ville pendant le siège : car les régiments avaient alors les noms des gentilshommes qui les commandaient ou bien un nom de province ; il est bien plus probable que par ces mots « le régiment de Cognac » il a voulu désigner le régiment qui tenait alors garnison à Cognac. Cela admis, quel était ce régiment et quel était son colonel, dont Mazarin fait si grand cas ? Les historiens de Cognac doivent l'indiquer d'une façon précise. Parmi les corps cités par Susane, en voici un qui pourrait bien répondre aux conditions : « Régiment de Bourdeilles. Levé le 24 septembre 1651 par Sicaire, marquis de Bourdeilles. Guyenne, siège de Cognac. Licencié le 28 décembre 1651. » Susane n'en dit pas davantage, et il n'indique même pas si ce régiment était du côté des assiégeants ou du côté des assiégés. Plusieurs autres régiments sont indiqués comme ayant pris part à cette guerre de Guyenne, entre autres celui de Montausier, commandé par Charles de Sainte-Maure, auquel les paroles de Mazarin s'appliqueraient parfaitement. C.

BIBLIOGRAPHIE

ESCHASSERIAUX (Le baron), député. *Commission des marchés. Rapport présenté sur l'équipement des mobiles et des mobilisés de la Charente-Inférieure le 21 mars 1873*. Saintes, imprimerie P. Orliaguet, 1892, in-18, 11 pages. (Extrait du journal *Le Progrès*).

ESPÉRANDIEU (Le capitaine Emile). *Inscriptions antiques de Lectoure*. Auch, Foix ; et Paris, Thorin, 1892, in-8°, 147 pages et gravures.

Quelles bonnes heures archéologiques j'ai passées dans ce petit musée de Lectoure en compagnie du docte conservateur, M. Camoreyt. L'ancien logis épiscopal donne aisément place à l'hôtel de ville, au tribunal, à la sous-préfecture, toute l'administration d'une ville qui n'a guère qu'une rue, et d'un arrondissement relativement aussi grand. Et encore y a-t-il place pour une vaste salle consacrée aux portraits des illustres Lectourais.

Le musée n'est pas la pièce la plus vaste de l'ancien évêché; mais c'est assurément — avec la chapelle de Saint-Eutrope et la statue du maréchal Lannes! — ce qu'il y a de plus intéressant sur ce monticule habité; et dans ce musée faut-il encore citer les autels tauroboliques, la plus importante collection qu'il y ait en France. Aussi ces petits monuments ont-ils tenté bien des antiquaires; et ils ont été étudiés souvent. Nul ne l'a fait avec autant de détails que M. Emile Espérandieu. On sait le soin qu'il apporte à l'examen des monuments épigraphiques. Il a réuni ou indiqué dans son livre tout ce qui a été dit, et proposé sa lecture, son interprétation; aux opinions des autres il joint la sienne, quelquefois semblable, souvent contraire. On a ainsi sous un petit volume tout ce qu'il faut savoir et sur les autels et sur les cérémonies du taurobole.

—
Explication de la méthode d'oraison à l'usage du séminaire de La Rochelle. La Rochelle, imp. Noël Texier, 1891, in-32, 240 pages.

—
FAYET, ancien recteur, inspecteur d'académie honoraire. *Œuvre scolaire de l'église et de la révolution en Berry.* Résumé de la révolution de l'enseignement, écrit à la hâte pour le comité de défense de l'Indre, mars 1889. Publié en 1890-91 dans la *Revue du Centre*. Châteauroux, typ. et stéréotypie A. Majesté, 1891; in-8°, 51 pages.

Résumé de longues recherches sur l'état de l'instruction avant 1789, particulièrement dans l'Indre, mais aussi comparaison au point de vue général de la situation faite à l'enseignement par les lois récentes. L'auteur n'est pas aussi enthousiaste que certains de nos progrès modernes, et il trouve que nous aurions beaucoup à apprendre de nos devanciers.

—
FLEURY (Paul de). *Notice historique sur l'orgue de la cathédrale de Nantes.* Angoulême, imp. Chasseignac, 1892, in-4°, 17 pages, avec gravure. (Extrait du *Monde musical* du 15 juillet 1892).

— *L'orgue de Saint-Jacques de L'Houmeau*, nouvellement restauré par M. A. Cavallé-Coll et inauguré le 3 avril 1892. *Notice historique et descriptive.* Angoulême, imp. Roussaud, 1892, in-8°, 7 pages.

— *Rapport annuel de l'archiviste au préfet* [de la Charente]; 1889, 1890, 1891. Angoulême, imp. Chasseignac, 1889, 1890; 1891, in-8°, 3 fascicules.

L'auteur a relevé dans les registres paroissiaux quelques noms importants : (1889) A Aubeterre, Salignac de La Mothe-Fénelon, Bouchard d'Aubeterre, Dreuil de Puycheny, La Roche; à Bors-sous-Montmoreau, Lageard, Cherade, Lartige; à Gondeville,

Laisné, Fé, Lubersac; à Marillac-le-Franc, Thibaud, Magnac, Viroullaud, Fornel, Lambertye, Guiot, Perry; à Montignac-le-Coq, Hauteclaire, du Laux; à Mosnac, Jaubert, d'Auton, Saint-Hermine, Guichard; à Palluau, Jaubert de Saint-Gelais; à Pillac, du Refuge, Martin de Chastenet; aux Pins, Joumard des Achards de La Brangelie, Frétard, Couvidou, Beaupoil; à La Prade, Grignols, Bouchard, du Refuge; à Rivières, Guitard, Crozan; à La Rochefoucauld, La Rochefoucauld, du Pont, Gourville, du Verdier, Lambertie, Pol, Gourdain; à Salles-Lavalette, Corlieu; à Saint-Mary, Lubersac, Curzay, Fornel, Regnaud; à Saint-Projet, de La Croix, Odét, Maret, Livron; à Saint-Romain, Serran; à Saint-Simeux, Méhée, Falligon; à Saint-Simon, Dexmier; à Saint-Séverin, La Roche-Jaubert, Jaumard, du Refuge.

1890. A Bourg-Charente, Châteauneuf de Randon, Green de Saint-Marsault, Crugy de Marcillac, d'Albret, Puyguyon, Chabot, La Rochebeaucourt; à Bréville, Ferrière, Frétard, Horric, Beaupoil; à Brossac, de Lège, Barbezères, de Villedon, Rabaine; à Chassors, Bonnefoy, Horric, Renouard, Montalembert, Chièvres, Cullant; à Chillac, Desmier, Sainte-Maure; à Houlette, Dumas de Liniers; à Mérignac, Couvidou, Aigron, Saint-Hermine; à Nercillac, Laisné, de Chièvres, Green de Saint-Marsault de Châtelailon; à Sigogne, Lestang, de Pomaret; à Saint-Brice, Beaumont de Monlevrier, Jarnac de Gardépée, Beaumont; à Sainte-Sévère, Montalembert, Ransanne, Mesnard de La Tascherie; à Saint-Vallier, de Lège, de La Bayne; à Yviers, de Lur de Saluces, Sainte-Maure, Green de Saint-Marsaud.

1891. A Beaulieu, de Montserant, de Mergéy, de Bardonnin; à Bessé, de Lambertie, du Breuil-Hélion; à Cellefrouin, de Livron, Thibaud de La Brousse, de Villedon, de Salignac, Saulnier; à Champagne-Mouton, Guy, Courrivault, Raymond de Rocquard, Lubersac, Magnac; à Charmé, Montbron; à Chassieq, Salignac de Jarcy, Rabaine, Fornel de La Laurencie, Cumont; à Chenommet, Volluyre, Chergé, Dexmier; à Courcôme, Pindray, du Hautmont; à Ebréon, Corgnole, Lestang, de Sens; à La Faye, d'Abzac, Volluyre, Massacré; à Londigny, Villedon, Philippier; à Parzac, Angély La Laurencie; à Turgon, Angély, de James; à Valence, Prévérauld, Martin de Bourgon; à Ventouse, Salignac, Massacré, Barbarin; à Verteuil, La Rochefoucauld, Lestang, Terrasson, Bruslart de Sillery, Saluces.

GAULLIER (Ernest), archiviste de la ville de Bordeaux, officier de l'instruction publique. *Louis de Foix*. Bordeaux, imp. G. Gounouilhou, 1892, in-8°, 52 pages. (Extrait du *Bulletin* de la société de géographie commerciale de Bordeaux). Voir plus haut, page 88.

GAUTIER (B.). *Dans nout'village*. Royan, Victor Billaud, 1892, in-4°, 52 croquis. Prix : 4 fr.

L'imagination de M. Gautier est inépuisable. Voici le 9^{me} album de ses *Croquis saintongeais* ; c'est toujours la même verve ; et ce n'est pas là son dernier mot.

— *Les paisans d'aneut*. Royan, V. Billaud, 1892, in-4°, 52 dessins. Prix : 4 francs. Voir *Bulletin*, xii, 165.

GELINEAU (Le docteur). *Maladie et hygiène des gens nerveux*. Paris, Octave Doin, 1893, in-18, 443 pages. Prix : 4 francs.

Trois parties composent cet ouvrage : 1° Les névroses qui forment une collection respectable d'infirmités, vertiges, épilepsies, hystérie, danse de Saint-Guy, angine, tétanos, asthme, coqueluche, migraine, etc. ; 2° les frontières de la folie, nostalgie, suicide, spleen, mélancolie, délire des persécutions ; 3° la folie, folie des enfants et des jeunes filles, folie religieuse, orgueilleuse, jalouse, politique, hygiène des fous. L'auteur décrit sommairement la maladie, ses symptômes, ses causes et ses effets, et indique le remède. Le livre est intéressant à lire, même pour ceux qui n'ont point à y chercher le remède à leurs maux, à cause des anecdotes, des faits et des observations, dont beaucoup se rapportent à la Charente-Inférieure, quand le docteur Gelineau exerçait dans notre pays.

GIRAUDIAS (Ludovic). *Frileuse*, polka-mazurka pour piano. Prix : 3 fr. Saintes, Thibault Aimé.

— *Frimaire*, rêverie pour piano. Grenoble, lith. J. Baratier.

— *Chanson algérienne*, poésie de F. Pergola ; musique de Ludovic Giraudias. *Idem*.

— *Brunette*, chanson. Poésie d'André Theuriet ; musique de L. Giraudias. *Idem*.

— *Les plus belles fleurs se flétrissent*, mélodie. Paroles de Jules Lemaitre ; musique de L. Giraudias. *Idem*.

Grand almanach de Saintes, année 1893. Saintes, imp. Hus, 1893, in-18, 140 pages. Prix : 20 centimes.

GRIMAU (Edouard). *L'œuvre scientifique d'Auguste Cahours*. Paris, imp. May et Motteroz, 16 février 1892, in-8°, 16 pages. (Extrait de la *Revue scientifique*).

GRIZEZ-DROZ (Jules). *Heures de mélancolie*, 1886-1892. Montdidier, Léon Carpentier, 1^{er} mars 1892, in-8°, nouvelle édition revue et augmentée, tirée à 1.200 exemplaires, 147 pages. Prix : 3 fr. 50.

GUIBERT (Louis). *Les communes en Limousin du XII^e au XV^e siècle*. Paris, 1891, in-8°, 45 pages. (Extrait de *La réforme sociale*).

Etude très approfondie et fort bien écrite d'un point d'histoire locale, qui est aussi l'histoire d'une foule de communes dans les autres provinces de France.

— *Les manuscrits du séminaire de Limoges*, notice et catalogue. Limoges, imp. Ducourtieux, 1892, in-8°, 107 pages. (Extrait du *Bulletin de la société archéologique et historique du Limousin*, t. xxxix°).

On connaît l'importance des manuscrits du séminaire de Limoges, surtout pour l'histoire du Limousin, ecclésiastique et civile. L'infatigable érudit, M. Louis Guibert, en donne une liste complète, détaillée, enrichie de précieuses remarques.

— *La monnaie de Limoges*. Limoges, Ducourtieux, 1893, in-18, 40 pages. (Extrait de l'*Almanach limousin* de 1893).

Monographie consciencieuse avec liste des monétaires et monnayeurs de la période mérovingienne à 1837. La lecture de cet opuscule, qui semblerait aride à cause du sujet technique, est très attrayante, grâce au talent de l'auteur; et l'on y puise d'utiles renseignements.

—
Guide du touriste et de l'étranger à La Rochelle et aux environs. Châtelailhon, Fouras, Rochefort. Illustré de nombreuses gravures et d'un plan en couleurs. La Rochelle, A. Fouché, imp. Noël Texier [1892], in-32, 84 pages. Prix : 75 centimes.

Cette seconde édition, identique à la première — est-ce une nouvelle édition ? — mérite les éloges que nous avons donnés à l'auteur (Voir *Bulletin*, ix, 52); nous ne les lui marchanderons pas encore aujourd'hui; mais les gravures auraient grand besoin d'amélioration. Le texte est parfait.

—
GUILLARD (Camille), licencié en droit. *Traité-album élémentaire. Méthode simplifiée. La peinture à l'huile en une seule leçon*. Nouvelle édition. Barbezieux, chez l'auteur, ou chez M. Bouché, éditeur; 1892, in-8° oblong, 64 pages, 4 planches. Prix : 3 francs.

—
GUYHO (Corentin), ancien député, avocat général à la cour d'Amiens. *L'empire inédit*. 1855. Paris. O. Lévy, 1892, in-18. Prix : 3 fr. 50.

— *Les hommes en 1852. Les beaux jours du second empire*. Paris, O. Lévy, 1892, grand in-18.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MAI 1893. — Chronique, et revue de la presse ; une conférence sur Eugène Fromentin. — **AVIS ET NOUVELLES** : Fête de Samuel Champlain ; excursion à La Rochefoucauld ; plaque de saint Louis à Saintes ; le Canada ; publications nouvelles ; conférences ; sociétés savantes ; le congrès de la Sorbonne ; sacre de M^r Valteau et de M^r Bonnefoy. — **NÉCROLOGIE** : Rafaël d'Azcona ; Désiré Barthet ; Bladinières ; Mélanie Bonnin ; Eugène Bouguereau ; Bouscasse ; Ed. Durand ; Pierre Gendré ; Gerald ; Jules Goulard ; Huguet ; Joly d'Aussy ; Julien-Labruyère ; docteur Lafon ; Massias ; Pelletier ; Pellingas ; Praud ; Hippolyte de La Rochefoucauld ; Saint-Exupéry ; Vassal de Nesle. — **MARIAGES** : André Giraud et Marguerite Michel ; Le Bailly de La Palaise et Henriette Hennessy ; François Raffenel et Gabrielle Surraud ; Léon Bouyer et Marthe Julien-Laferrière. — **ARCHÉOLOGIE** : Les souterrains de Fontaine d'Ozillac ; deux nouveaux sceaux ; Saintes dans les auteurs latins et l'épigraphie romaine. — **VARIÉTÉS** : Un roi de Sardaigne en 1242 ; l'imprimerie en Saintonge-Aunis ; erreurs d'auteurs saintongais : combat du Pas de Saint-Sorlin, prise de Jonzac et de Saint Thomas ; les Guillotin ; Prosper Mérimée (lettres inédites) et le *Faneste* d'Agrippa d'Aubigné. — **LIVRES ET PÉRIODIQUES** : Géographie de la Saintonge antique ; Fabri de Peiresc ; Guillaume Le Blanc ; les déportés de fructidor à Rochefort ; François d'Alloue, sieur des Ajots, gouverneur de Saint-Jean d'Angély. — **RÉPONSES** : Les Rochon de Puicheny ; Jean Fillonneau, curé de Sainte-Marie de Ré. — **BIBLIOGRAPHIE** : *JOVIN-LOTTI*.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 27 mars (bureau et conseil)

Adoption du procès verbal de la séance du 15 février.

Admission de nouveaux membres.

La société d'histoire et archéologie de Beaune demande l'adhésion de la société à une pétition qu'elle adresse au ministre : que les greffiers, secrétaires, bibliothécaires et autres détenteurs d'archives antérieures à 1789, soient tenus de mettre les dépôts dont ils ont la garde à la disposition gratuite des membres des sociétés savantes. Adopté.

L'excursion du 18 mai est fixée à La Rochefoucauld. (Voir plus bas, page 141).

Le président a reçu de M. Geay, délégué de la société à Paris, des nouvelles excellentes de la fête projetée de Samuel Champlain. M. le commissaire général du Canada à Paris a promis sa présence ; on peut aussi compter sur celle du lieutenant gouverneur de Québec, qui acceptera la présidence. Un professeur de la faculté de Bordeaux, M. Imbart de La Tour, a bien voulu accepter de faire une conférence. Discussion sur un projet de programme et diverses mesures à prendre.

M. Dangibeaud annonce que notre confrère M. Abel Mes-treau, qui s'est rendu acquéreur du terrier de la fade en Courcours, autorise la société à y faire toutes les fouilles qu'elle voudra. La société a accepté avec empressement. On étudiera les voies et moyens. En attendant on vote une somme de deux cents francs.

REVUE DE LA PRESSE

Ont publié le sommaire du numéro de mars : *l'Intermédiaire de l'ouest de mars* ; *l'Echo de Jonzac* et *l'Union de Saint-Jean d'Angély* du 26 ; les *Annales catholiques* et la *Charente-Inférieure* du 29 ; *l'Ere nouvelle* du 30 ; la *Croix de Saintonge* et le *Journal de Marennnes* du 2 avril ; le *Bulletin religieux* du 8.

Ont rendu compte de la livraison de mars : *Les Annales catholiques de l'ouest* du 8 mars, qui s'expriment ainsi : « Cette société savante est présidée par un érudit dont les travaux ont obtenu maintes fois des éloges mérités et de très honorables suffrages. Les articles que publie M. Audiat dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, organe périodique de ladite société, témoignent toujours de patientes recherches, en même temps qu'ils révèlent un écrivain d'un incontestable talent. La livraison du 1^{er} mars contient une étude consciencieuse sur le culte de saint Eutrope. Ce n'est pas la première fois que M. Audiat s'occupe de cette question d'hagiographie régionale ; mais les documents, qu'il a publiés la semaine dernière, nous semblent dignes d'être signalés à la curiosité de nos lecteurs. Il met d'abord la piété des fidèles en garde contre la confusion qui pourrait naître de l'homonymie, et distingue l'évêque de Saintes des autres saints personnages qui ont porté le même nom. Suit la nomenclature des villes ou des églises qui honorent saint Eutrope et qui ont parfois élevé leurs prétentions jusqu'à laisser dire qu'elles possèdent son corps ou même que l'évêque martyr naquit sur leurs terres ; ainsi le chanoine Dufraisse fait de saint Eutrope un auvergnat... Parmi les diocèses qui ont consacré le souvenir de notre glorieux patron et l'ont honoré d'un culte public, M. Audiat signale le diocèse de

Quimper, où le culte de saint Eutrope a été en honneur jusqu'au xvi^e siècle; depuis cette époque il tend insensiblement à disparaître, et c'est ainsi que l'autel qui lui était consacré dans l'église cathédrale, est maintenant dédié à saint Frédéric, comme à Moulins, Benoît Labre. Il est certain qu'après avoir parcouru cette étude, à laquelle nous renvoyons le lecteur, parce qu'il est difficile d'en offrir une analyse satisfaisante, on se sent fier d'avoir pour premier patron de notre belle province de Saintonge un saint, dont le culte s'est répandu dans le nord et dans le midi de la France. On ne peut s'empêcher de souhaiter qu'un culte fidèle honore ses reliques et son tombeau. »

L'*Echo rochelais* du 18 : « La *Revue* offre, dans son fascicule de mars, une ample moisson d'études fort intéressantes; elle est d'ailleurs coutumière du fait... Une rapide appréciation du *Testament* de Fortin de La Hoguette... une curieuse pièce d'érudition par M. Gaston Tortat, puisée dans les minutes poudreuses de l'étude d'un notaire à Corme-Royal... Le culte de saint Eutrope est le modeste titre d'un long article de M. Audiat... c'est dire la précision de sûreté d'information et l'érudition qui se rencontre dans son travail... Nous devons signaler *Louis de Foix, Entrées royales*, enfin *Erreurs ou omissions d'auteurs saintongeais*, de M. Audiat, toujours grand redresseur de torts et respectueux de l'exactitude. Nous ne saurions trop engager tous les Charentais, soucieux et avides de connaître tous les détails de notre histoire locale, à lire et relire la *Revue de Saintonge et d'Aunis* : à la précision et à l'exactitude, elle joint une connaissance approfondie de nos archives et l'élégance, le charme d'écrivains tels que celui qui la dirige. — H. G. »

Les *Tablettes de Rochefort* du 2 mars, reproduites par la *Seudre* et le *Conservateur de Marennes* du 12, signalent dans le n° de mars la notice de M. le docteur Pineau sur les substructions gallo-romaines du Château, les articles sur La Hoguette; « une étude de M. Audiat sur le culte de saint Eutrope dont il reste l'historien le plus autorisé, et une curieuse notice de M. Dangibeaud sur Louis de Foix », dont l'analyse suit.

Le *Courrier de La Rochelle* du 23 février, après avoir reproduit le sommaire du numéro de janvier et le passage qui l'y concerne, signale ou analyse les notes sur Bouguereau, Richard, l'abbé Person, Thomas Portau et Yves Rouspeau, Lanoue, Fairholm et Luther, Latierce, maire de Varaize, dont le dossier complet est au greffe du tribunal de La Rochelle.

La *Revue historique de l'ouest* de janvier et de mars signale dans nos livraisons : *Thomas Portau*, par M. de La Morinerie; *Catherine de Clermont-Dampierre*, par M. L. A.; les *Salons*

de Castagnary, par M. Ch. D. « et surtout la remarquable étude de M. d'Aussy sur François de La Noue » ; puis *Louis de Foix, La Hoguette, et le Culte de saint Eutrope*.

L'Intermédiaire des chercheurs et curieux, du 28 février, annonce le don au musée de Saintes de bracelets de l'époque néolithique, et reproduit le passage du procès verbal de la séance du 5 janvier (*Bulletin*, xiii, 66).

Le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle*, n° des 25 mars et 15 avril, a reproduit en grande partie l'article *Culte de saint Eutrope*.

Ont publié la liste des nouveaux membres de la société : l'*Echo rochelais* et la *Charente-Inférieure* du 1^{er} mars ; l'*Ere nouvelle* du 2 ; le *Progrès* du 3 ; le *Bulletin religieux*, l'*Union de Saint-Jean d'Angély*, l'*Echo de Jonzac* et le *Journal de Marennes* du 4 ; le *Journal de La Pallice* du 18.

L'*Annuaire du conseil héraldique de France* (6^e année, 1893), qui contient d'intéressants travaux : *Famille de Poli*, par M. le comte Cais de Pierlas, *Les armoiries de Ronsard* et *Les Colomb au service de la France*, très curieuses études de notre compatriote et confrère M. le vicomte Oscar de Poli, consacre une note à la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, p. 311, sous la rubrique *Louis Audiat* : « On sait combien est consciencieuse l'érudition de notre honoré collègue ; il dirige cette revue, organe de la société des *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis*, avec un savoir qui en fait un modèle du genre. »

Dans le *Bulletin archéologique de la société de Tarn-et-Garonne*, t. xx, 1892, p. 312, M. Mila de Cabarrieu rend compte de la biographie du *Vicomte Maurès de Malartic*, « intéressant travail » publié dans la *Revue de Saintonge* de mars 1892. Il fait remarquer, d'après M. Forestié, que « par erreur Ambroise-Eulalie de Malartic est indiqué par son petit-fils, comme membre de l'académie de Montauban ; c'est son frère, le général comte Jean-Vincent de Malartic de La Devèze, qui fut reçu membre de cette société en 1764 ; il était lieutenant du roi en 1789, à Nancy, où il mourut le 27 septembre 1812, étant chanoine honoraire et directeur du grand séminaire de cette ville ». Page 322, est mentionnée la note de la *Revue*, xii, 194, sur l'abbaye du Mas-Grenier et le P. Faïdy. Page 324, « on lit que l'invitation à la fête de Taillebourg est parvenue trop tard pour qu'une réponse utile ait pu être faite ; mais l'assemblée félicite hautement M. Audiat de la pensée patriotique qui a présidé à l'érection du monument et à l'organisation de cette fête. »

Les Annales du Midi d'avril 1893 signalent dans la *Revue* de juillet : Deux lettres de Louis XI, la nouvelle du meurtre de **Henri IV** à Paris, dom Leidet, les anciennes foires ; de septembre : La chanson de Taillebourg, où l'auteur rectifie « par le los de sa femme » en « par le conseil », et n'admet pas : « ont mal honte de leur entreprise » ; or, il faudrait *male*, honte étant féminin « ce qui ferait un vers faux ». Est-ce bien sûr ? saint Louis en Saintonge ; dans celui de novembre : Le sceau de Taillebourg, miracle de sainte Radegonde.

UNE CONFÉRENCE SUR FROMENTIN A SAINTES

La société a donné sa séance publique annuelle le 1^{er} mars. La salle était comble. La séance a été ouverte par le président, qui s'est exprimé à peu près en ces termes :

« Il était une fois un père qui avait un fils. Le cas n'était pas rare jadis ; il se présente encore assez souvent, et l'usage persistera longtemps : espérons-le, surtout pour les enfants. Il disait donc pis que pendre de son fils quand il était jeune : il avait tous les défauts réunis et quelques autres encore. Vous savez ce que valent ces paroles dans la bouche des parents ; on ne les prend jamais au mot, ils en seraient désolés ; c'est ce qu'en termes techniques on nomme une antiphrase, et cela signifie toujours : enfant charmant, bon, intelligent. Qui de vous, mesdames, ne s'est pas servi des mêmes termes et toujours dans le même sens ? »

Un jour le père dit à l'enfant devenu, à son tour, déjà père de plusieurs : « Il est temps de venir en aide à votre papa. Il a jusqu'ici porté une bonne partie du fardeau mis sur ses épaules, sans doute allégé par des collaborateurs dévoués qui sont non pas des confrères, mais des amis. Pourtant c'est un fardeau quand même. »

Et comme l'enfant avait quelque teinture de lettres et savait même du latin, il ajouta : *Solve senescentem* ; ce qui veut dire, mesdames : Voyez, ma barbe grisonne, — euphémisme coquet pour dire blanchit ; — venez prendre ma place... pour une fois. Venez parler à ce gentil auditoire qui, depuis plusieurs années, sensible aux choses de l'esprit, se montre fidèle à nos séances et nous récompense par sa présence des soins que nous prenons pour lui plaire... Je me fais vieux ; sans doute je ne radote pas encore, mais je commence à répéter un peu les mêmes idées. Et puis l'histoire, c'est bien beau ; mais c'est vieux ; or, le passé est passé ; nous sommes dans le présent, en attendant que nous soyons dans l'avenir. Choisissez : notre programme est vaste, il embrasse la Saintonge et l'Aunis, même une notable partie de l'Angoumois : et tout ce qui se rattache à ces trois provinces, hommes et choses, archéologie et littérature, histoire et poésie, grave et plaisant, jovial et sérieux, tout est de notre domaine ; choisissez, pourvu que ce soit de La Rochelle ou de Saintes, de Saint-Jean d'An-

gély ou de Barbezieux, de Cognac ou de Marennes, de Rochefort ou de Jarnac, de Jonzac ou d'Aunay ; tous les sujets sont bons, hors le genre ennuyeux, mais choisissez et arrangez de façon à plaire à notre auditoire où l'élément féminin domine sinon en nombre, du moins en influence. Qui plaît aux dames a partie gagnée, c'est un point important ; voyez Caro, voyez M. Larroumet, que vous avez suppléé quelque temps dans sa classe de rhétorique. En votre qualité de quasi avocat, vous devez avoir la langue bien pendue et au besoin savoir parler pendant une heure sans rien dire... de blessant pour personne.»

Il y avait des objections, et le temps, et les occupations multiples, et l'inexpérience, et ceci, et cela.

J'ai répondu : « Je connais ces raisons-là et d'autres encore ; tous ceux que je prie, tous ceux que j'invite me disent ainsi, même ceux qui ont le plus grand désir de parler. Mais vous n'êtes pas de ceux qui ne vont à l'eau que lorsqu'ils savent nager, ou qui attendent que le fleuve ait passé avant de franchir la rive. Faites vos premières armes à Saintes où vous avez appris l'escrime. Votre auditoire est indulgent ; sans doute, il n'est pas disposé

A faire du fracas

A tous les beaux endroits qui demandent des has !

Il n'est pas de ceux qui « trépignent de joie et pleurent de tendresse », et il ne fera pas crouler le plafond sous ses applaudissements, ce qui serait grand domnage pour le propriétaire de l'immeuble et pour des gens paisibles et honnêtes qui n'aiment pas, au lieu de flots d'éloquence et d'avalanches de poésie, recevoir un toit de tuiles sur la tête ; mais il est bon juge, très fin appréciateur et soulignera d'un doux sourire les bons passages. Il aime le beau langage ; la science ne lui fait pas peur, pourvu qu'elle ait un peu fait sa toilette, dont il est flatté.

J'ai donc promis que vous serez indulgents, messieurs ; que vous serez aimables, mesdames, selon votre habitude. Il a fini par céder. Voilà pourquoi je lui cède la parole : les lecteurs ordinaires de sa majesté le public de nos séances feront relâche aujourd'hui ; et ici le papa s'inclinant devant le président, je déclare la séance ouverte, et je donne la parole à M. Gabriel Audiat. »

L'orateur, ainsi annoncé, a parlé pendant deux heures et demie d'Eugène Fromentin. Suivant l'usage, nous reproduisons les appréciations diverses des journaux. C'est la *Petite Gironde* du 3 mars, dont le rédacteur assistait à la séance, qui a commencé les éloges. La *Charente-Inférieure* du 4, dit : « M. Gabriel Audiat a fait une conférence fort intéressante sur Fromentin. Le jeune conférencier avait pris comme sujet spécial, *Dominique*, qui lui a fourni la matière d'une étude où M. G. Audiat a fait preuve à la fois d'un jugement sain et d'un esprit très délicat. La nombreuse assistance qui avait répondu à l'appel de la société des Archives lui a témoigné par

des applaudissements chaleureux tout le plaisir qu'elle avait eu à l'entendre. »

L'*Echo rochelais* du 4 : ... « Fromentin était un peintre, peintre de grand talent en même temps qu'écrivain de race. Ceux qui ont eu le délicat plaisir d'entendre mercredi soir, au salon de la société des *Archives*, la brillante conférence de M. Gabriel Audiat, ont maintenant dans la mémoire un beau et fidèle portrait de cet illustre contemporain et compatriote ; ils connaissent sa vie et ses œuvres, et savent quelle estime il faut faire de son caractère, de ses tableaux et de ses écrits. C'est surtout l'homme de lettres, l'artiste littéraire, que l'aimable conférencier s'est attaché à mettre en lumière, et cette lumière il a su la répandre abondante et étincelante sur tous les aspects de l'homme et de l'écrivain. Pendant deux heures, coupées par un quart d'heure de repos, l'auditoire charmé, suspendu à cette parole élégante, d'une correction impeccable, a pu suivre Fromentin depuis sa naissance au village de Saint-Maurice..., jusqu'au plein épanouissement de son talent, jusqu'à la célébrité et aux honneurs légitimement conquis, dont il devait jouir trop peu de temps... Le pays d'Aunis et l'Algérie, voilà les deux patries du talent de Fromentin... Avec quelle finesse d'analyse psychologique et esthétique, M. Gabriel Audiat nous a raconté la formation de ce double talent, avec quel relief de descriptions, avec quel éclat de coloris il a reproduit pour nous les principales scènes des tableaux du maître ! Et comme il est heureux à le peindre par lui-même ! Les nombreuses citations, que lui fournit son imperturbable mémoire, sont enchâssées dans un style qui a si bien pris l'allure et la couleur de celui de Fromentin qu'il est impossible de les distinguer l'un de l'autre, de marquer le point où le conférencier s'arrête pour laisser parler son héros. Grâce à lui, la société des *Archives* a pu justifier, cette fois, d'une manière brillante, aux yeux du grand public, et en particulier du public d'élite qui assistait à la réunion, la devise qui accompagne son écusson : *Servare, vulgare*. La plupart d'entre nous connaissaient à peine le nom du peintre Fromentin et beaucoup n'ont jamais vu une seule de ses toiles ; tous les rechercheront désormais et prendront plaisir à les étudier ; surtout, ce qui leur sera plus facile, ils voudront goûter son œuvre littéraire, passer avec lui un *Été dans le Sahara*, se promener à ses côtés dans le *Sahel*, revivre au pays d'Aunis, dans son cadre véritable, l'histoire de *Domitique*, aller enfin admirer, jusqu'en Belgique et en Hollande, en compagnie d'un tel guide, *Les maîtres d'autrefois*. M. Audiat a pleinement atteint son but : il a charmé son auditoire, il a fait connaître et aimer Fromentin, il le fera lire et admirer. »

Le *Messager des Charentes* du 4 mars, reproduit par la *Charente-Inférieure* du 22 : ... « Bien que la salle soit assez exiguë, plus de cent cinquante personnes, dont un très grand nombre de dames, s'y pressaient ; quelques retardataires, dont nous

étions l'un, à notre très grand regret, avaient été obligés de stationner dans la salle annexe. Nous avons pu cependant entendre une grande partie de la conférence qui n'a pas duré moins de trois heures, et nous avons été à même d'apprécier les qualités du jeune orateur. Nous n'hésitons pas à dire que de longtemps et très longtemps, nous avons vu réunir chez un conférencier d'aussi nombreuses qualités, celles qui viennent de l'art de bien dire, jointes à une facilité d'élocution peu ordinaire, à une pureté de langage qui a frappé tous les auditeurs, et à une connaissance du sujet que n'apportent pas toujours les conférenciers. Nous ne parlons pas de la mémoire qui est prodigieuse, pour faire ressortir les qualités extérieures de l'orateur dont est doué à un haut degré le jeune professeur. Quel charmant causeur, quel exquis diseur et liseur fera M. Gabriel Audiat, lorsqu'il professera dans une faculté, ce pour quoi il semble né, prédestiné au point de vue oratoire ! Après avoir fait la biographie d'Eugène Fromentin, « le brillant conférencier nous fait promener avec lui à travers les sables du désert, en passant par l'Egypte, l'Algérie... M. Gabriel Audiat analyse l'œuvre du peintre avec une variété et une justesse d'aperçus qui prouvent, de sa part, une étude approfondie de la manière de Fromentin. Il conclut en le présentant comme un grand peintre, un peu au-dessous cependant de Millet, de Corot, de Daubigny. Mais c'est surtout comme écrivain qu'il le préfère. Avec quel charme de parole, avec quelle délicatesse de pensée et quelle finesse de touche il fait l'analyse de son œuvre littéraire, et en particulier de *Dominique*, son roman de prédilection... Comme conclusion, il ne placera pas Eugène Fromentin à côté de Pascal, de Jean-Jacques ou de Victor Hugo, mais il lui donnera pour voisins littéraires M^{me} de La Fayette, La Rochefoucauld et Vauvenargues... Si M. Gabriel Audiat voulait se créer une spécialité dans ce genre, il n'aurait qu'à aller à Paris, salle des Capucines ; nous sommes convaincus que les échos de cette salle n'ont pas toujours retenti d'une parole tout à la fois aussi attrayante et aussi académique, à laquelle se mariait une action s'harmonisant admirablement avec la pensée. »

Les *Annales catholiques de l'ouest* du 8 mars : ... « Comme chaque année, un nombreux public d'élite, assidu à cette fête intime de l'esprit, se pressait dans la salle, bien exigüe, malheureusement, de la société, pour entendre une conférence de M. Gabriel Audiat, sur Eugène Fromentin et son œuvre. Après une charmante allocution de M. Louis Audiat, président de la société, le conférencier a traité le sujet annoncé avec une remarquable distinction de pensée et de langage. Félicitons aussi la société qui vient de faire placer sur les murs de la cathédrale de Saint-Pierre une plaque commémorative de la victoire remportée à Saintes par saint Louis sur les Anglais. »

Le *Progrès de la Charente-Inférieure* du 5 : ... « Pour cette fois les lecteurs ordinaires de sa majesté le public ont, selon le

mot du savant président de la société, fait relâche ; et peut-être ne leur eût-on pas pardonné cette liberté grande (le public est un despote et la société l'a gâté quelque peu) si le morceau de haut goût qu'on lui a servi n'avait enlevé les suffrages des plus moroses et provoqué les plus unanimes applaudissements. M. Louis Audiat, président, a ouvert la séance par une charmante allocution. Avec esprit et simplicité il dit que, voyant blanchir sa barbe et s'appesantir sur lui le poids des années, il a cru pouvoir se décharger sur son fils du soin de nous faire passer quelques agréables instants...

L'orateur vient de prendre la parole ; dès les premiers mots on sent à l'attention et au silence qui règne dans la salle, qu'un courant de vive sympathie s'est établi entre lui et les assistants. Et d'abord M. Gabriel Audiat possède la qualité indispensable de l'orateur : la sincérité. Il sent ce qu'il dit ; il parle avec conviction ; il observe le vieux précepte : il est ému lui-même avant de nous émouvoir. Aussi avec quel entrain, quelle chaleur, quel accent de sincérité profonde et convaincue nous explique-t-il l'admiration qu'il a vouée à Eugène Fromentin ! ajoutez à cela qu'il possède un organe des mieux doués, que sa parole vibrante et émue sait tenir son auditoire sous le charme ! En faut-il davantage pour convaincre et persuader ? Il déroule devant nos yeux la vie de Fromentin, nous montre son caractère, ses aspirations, nous fait pénétrer jusqu'aux plus secrets ressorts de son talent... Je voudrais pas à pas suivre le conférencier, tâcher de faire sentir la grâce, la fraîcheur avec lesquelles il conte ces anecdotes gracieuses, telles que les rêveries de l'adolescence d'Eugène Fromentin, la passion qui se développe graduellement dans son cœur pour la cousine d'un de ses amis, les flots de poésie que cette « passionnette » lui inspire, et combien d'autres encore où l'on ne sait qu'admirer le plus, de la sensibilité de Fromentin ou de l'élégance spirituelle de celui que j'appellerais « son apôtre »... Mais je craindrais par une sèche évocation de ces détails pittoresques de gâter le plaisir des personnes qui assistaient à la fête... De longs applaudissements ont salué cette conclusion et ils ont été d'autant plus nourris que tous s'étaient fait violence pendant la conférence, de crainte d'interrompre l'orateur. Et si je voulais employer un cliché qui a beaucoup servi, je dirais que de charmantes dames qui se trouvaient à côté de moi, ont mis à profit les quelques minutes de repos qu'on nous a données, pour s'en donner à langue déployée et manifester tout haut leur admiration... et je suis persuadé que je traduirais ainsi le sentiment de toute l'assemblée. Je l'avoue, pour ma part, à ma très grande honte (beaucoup d'autres sont sans doute dans mon cas)... Je ne connaissais pas *Dominique* ; mais tout le monde, comme moi, voudra maintenant le lire... Or, n'est-ce pas là le résultat qui indique le mieux au conférencier le succès de son entreprise ? Il a fait passer dans notre esprit l'amour, en même temps que la curiosité de l'œuvre de Fromentin.

Le président de la société des *Archives*, avant de lever la séance, nous annonce une grande fête musicale et littéraire dont le produit sera affecté à l'érection au Canada d'une statue du fondateur de Québec, le vaillant saintongeais Champlain, de Brouage... Mais le public ne veut pas partir : il est pourtant près de onze heures ; il faut le pousser par les épaules et lui répéter que la séance est terminée. »

L'*Union*, de Saint-Jean d'Angély, du 12 : « A la société des *Archives*, où se font entendre sur les sujets les plus divers se rattachant à l'ancienne province, ceux de ses membres qui s'occupent d'histoire, d'archéologie et même de littérature... M. Gabriel Audiat a pendant plus de deux heures, trop courtes au gré de tous, traité un sujet des plus intéressants, *Eugène Fromentin*... Les moindres détails sont notés ; et, quand d'autres s'égaleraient dans une étude, en définitive, passablement complexe, lui s'y meut parfaitement à l'aise. Et cela, parce que le jeune conférencier, il est normalien pourtant, a soigneusement évité de faire étalage d'érudition ; et s'il a émaillé sa causerie de très rares et d'ailleurs très heureuses citations, il a surtout cherché à émettre et faire partager ses idées personnelles. Avec quel charme M. Gabriel Audiat nous parle de ces premières années du grand peintre !... Sa parole imagée s'identifie tellement avec le style de l'auteur qu'on ne sait plus distinguer les citations du langage même du conférencier ; c'est ainsi qu'après avoir délicatement analysé la douce et sympathique passion de l'adolescent pour Madeleine, il suit l'artiste dans les premières étapes de sa vie errante sur ce sol africain auquel il devait s'attacher avec tant d'amour. Le langage du conférencier semble lui-même imprégné de cette lumière répandue à flots dans les toiles du peintre ; rien de plus brillant que son style, rien de plus heureux que le choix de ses expressions et la propriété de ses termes... » L'auteur fait remarquer qu'au début le conférencier a peut-être un peu trop parlé « autour de l'œuvre de Fromentin » et, « cédant au désir de ne pas fatiguer un auditoire qui pourtant ne demandait qu'à l'écouter encore », abrégé la comparaison entre Fromentin et Loti et passé trop rapidement sur les *Maîtres d'autrefois*, l'objet principal de la conférence étant d'ailleurs le roman *Dominique*, bien petits défauts « qui disparaîtront le jour où M. G. Audiat publiera son étude et qui n'ont enlevé à la conférence rien de sa saveur ni de sa brillante imagination ».

Ces éloges unanimes des journaux de Saintes, de La Rochelle et d'ailleurs ont déplu au *Courrier de La Rochelle* du 12 ; il prend à partie et les sots auditeurs qui ont applaudi, et la société des *Archives*, coupable d'avoir voulu faire admirer Fromentin à Saintes, non à La Rochelle (1), et il dit vertement

(1) J'ai reçu une réponse à cet article du *Courrier*, très vive, très spirituelle, et qui ne ferait pas rire l'anonyme. Je la garde. Mais j'en extrais un court

son fait au conférencier : « Avant lui on ne soupçonnait pas l'existence du peintre rochelais, pas même à Saintes, encore moins à La Rochelle; c'est cette jolie *thèse* que M. Audiat a développée devant les Saintais, qui n'ont pas été trop mécontents d'être traités d'ignorants, à la condition qu'on leur servit un fort éreintement des Rochelais. Aussi, à chaque sortie virulente contre La Rochelle, M. Audiat a été couvert d'applaudissements. » Quel mauvais tour joua parfois l'imagination à un honnête journaliste qui rend compte d'un discours sans l'avoir entendu ! Il ajoute, sur un ton un peu trop mélodramatique : « Il est détestable d'entretenir un sentiment de basse jalousie contre nous, qui n'est justifié par rien... Pour recueillir quelques applaudissements puérils et de mauvais goût », il a eu « recours à ce piètre moyen de couvrir de ridicule des gens qui ne demandent qu'à vivre en bonne intelligence avec leurs voisins. Pauvre Fromentin, sans M. Audiat, tu étais à jamais plongé dans un éternel oubli. Sans lui nous n'aurions jamais su que tu venais passer tous les mois d'été à Saint-Maurice... On aurait cru, paraît-il, en entendant M. Audiat, qu'il avait été un des amis intimes de Fromentin, que tous deux avaient vécu côte à côte, et qu'aujourd'hui M. Audiat s'était donné la mission de révéler Fromentin inconnu à ses ignorants concitoyens... Ce n'est pas à Fromentin que nous devrions élever un monument, c'est à M. Audiat, avec la statue de la Modestie dans le soubassement. Quelle reconnaissance l'humanité tout entière devra à M. Audiat, le jour où il découvrira l'Amérique ! »

L'auteur, ainsi attaqué, a répondu la lettre suivante, publiée le 23 et reproduite par l'*Ere nouvelle* du 30 mars, le *Peuple* du 31 et les *Tablettes* du 8 avril :

« Dans le *Courrier* du 12, qu'on me communique seulement

passage qui venge la société des *Archives*, aussi injustement mise en cause : «... Je verse très volontiers mes 13 francs à la société des *Archives*. Au travers des inerties qu'elle heurte à chaque pas, elle va son chemin, elle fait ce qu'elle peut pour sauver et faire connaître le passé de notre pays, de tout notre pays d'Aunis et Saintonge : SERVARE, VULGARE. Je me doute que la tâche n'est ni facile, ni enrichissante ! Chaque année elle nous offre de gros et beaux volumes : je ne les ouvre jamais, trop ignorant pour les comprendre : mais je ne m'en sers pas non plus pour hausser mes enfants jusqu'à la table de famille. Je les garde avec une sorte de respect religieux, parce que je sais que l'histoire de nos provinces est dans ces pages. En ce moment même, si j'insiste si longuement, c'est que je ne voudrais pas que de cette petite, très petite querelle, il sortît rien qui pût faire tort à une œuvre qui a besoin de toutes les bonnes volontés, ni qu'il restât seulement dans l'esprit de personne le moindre nuage. Ce sont ces défiances absurdes, ces polémiques de village à village, de commission des Arts à société des *Archives*, qui souvent paralysent les savants de province, font obstacle aux efforts les mieux intentionnés, découragent les jeunes. Le meilleur moyen de n'être pas attaqué, finit-on par penser, c'est de ne rien faire... Et en effet, si M. A. n'avait pas fait sa conférence pour céder aux sollicitations d'un président à qui il n'a pas grand-chose à refuser, il n'aurait pas reçu la hottée d'injures que le *Courrier* a versée sur sa tête. Même à la société des *Archives* on aime, à mon sens, parfois un peu trop la bataille. La paix est un grand bien, a dit un grand sage. Rochelais nos frères, vivons en paix... »

aujourd'hui, un article étincelant d'esprit m'accuse malicieusement d'avoir voulu allumer une guerre civile entre la Saintonge et l'Aunis en parlant l'autre jour à Saintes du rochelais Fromentin. Voulez-vous avoir l'obligeance, en me permettant de rétablir la vérité, de m'aider à éteindre ce dangereux incendie ?

Je fais d'abord ma confession. J'ai commis contre La Rochelle une épigramme, c'est vrai, *une seule* : mais elle est de Fromentin, et je lui en ai laissé la responsabilité. C'est la phrase où il peint Ormesson, « ville attristée, vieillotte, hérissée de clochers d'églises... où régnait un silence hargneux. Et tous les soirs, à dix heures, la grosse cloche de Saint-Pierre sonnait le couvre-feu sur une ville déjà aux trois quarts endormie plutôt d'ennui que de lassitude. »

J'ai dit en revanche, nul auditeur ne me démentira, combien il vous aimait et combien vous l'aimiez tous. J'ai dit tout ce que La Rochelle a fait pour sa mémoire depuis qu'il est mort : trois articles nécrologiques, une charmante conférence en 1876, son nom donné à une rue.

J'ai nommé et remercié les Rochelais aimables qui m'ont mis en relations avec la famille Fromentin, et dont les intéressants renseignements m'ont aidé à parler de *Dominique* d'une manière un peu moins indigne de lui.

Si elle n'avait été une causerie modeste devant un cercle restreint d'invités, j'oserais dire que ma conférence n'a été qu'un hymne enthousiaste à la gloire de Fromentin que j'adore, et du pays d'Aunis dont il a été le délicieux poète.

Les journaux de Saintes pourraient m'en vouloir, parce que je leur ai doucement reproché de n'avoir pas, au mois d'août 1876, consacré au moins deux lignes à Fromentin, absorbés qu'ils étaient par une campagne électorale à Marennes. Mais à La Rochelle de quoi donc m'en veut-on ? D'avoir invité les Saintongeais à faire le pèlerinage de Saint-Maurice, avant que le mouvement, si vite grandissant, du port de La Pallice change la physionomie de ces paysages que Fromentin a si amoureuxment dépeints ? ou bien d'avoir exprimé le regret qu'on n'ait pas encore songé à lui dresser quelque gracieux monument dans ces jolis jardins du côté du Mail, à l'endroit d'où l'on aperçoit sa petite maison champêtre ? Si c'est là ma faute, je prie les Rochelais de pardonner à un dévot de Fromentin ce malencontreux excès de zèle, en leur faisant remarquer d'ailleurs que je ne suis pas allé jusqu'à la statue : je n'ai demandé qu'un buste ou un médaillon...

Et puis enfin il est bien vrai que j'ai fait applaudir à Saintes pour la première fois le nom glorieux de leur compatriote. Cela me doit valoir un peu d'indulgence.

A moins que ce ne soit précisément cela qui ait blessé mon spirituel agresseur ? Ce serait alors de sa part jalousie d'amoureux, qui ne veut pas qu'on touche à son idole..... Mais nous sommes « de Saintonge et d'Aunis » : voilà pourquoi je m'étais cru le droit, après tous les hommages autorisés et élo-

quents que l'académie de La Rochelle a rendus à Fromentin depuis seize ans, de brûler à mon tour dans notre humble coin un tout petit grain d'encens.

Que nos confrères de La Rochelle nous fassent donc un peu grâce. Sans cela je me demande si nous pourrions parler de Champlain, comme nous le voulons, le mois prochain. Brouage n'aurait plus qu'à nous intenter un procès, en nous réclamant des droits d'auteur !

Veuillez, etc.

GABRIEL AUDIAT.

Angoulême, 17 mars 1893. »

AVIS ET NOUVELLES

La Société des *Archives* fera, le jeudi 18 mai, à La Rochefoucauld et à Rencogne son excursion annuelle. On visitera le magnifique château des La Rochefoucauld et les immenses et curieuses grottes naturelles de Rencogne. Cette excursion, déjà faite en 1885, a été redemandée par plusieurs de ceux qui s'y trouvaient alors et qui désiraient la refaire.

Le rendez-vous est à la gare d'Angoulême à 11 h. 14. Départ de La Rochelle, 5 h. 52 ; de Rochefort, 6 h. 42 ; de Saint-Jean d'Angély, 6 h. 31 ; de Jonzac, 7 h. 44 ; de Pons, 8 h. 15 ; de Royan, 6 h. 40 ; de Saintes, 6 h. 42 ou 8 h. 20.

Déjeuner à La Rochefoucauld à midi ; départ de La Rochefoucauld pour Angoulême, Saintes, Pons, Jonzac, à 7 h. 56 du soir. Il y a arrêt à la gare d'Angoulême, de 8 h. 50 à 9 h. 40, le temps de diner. Plusieurs excursionnistes profiteront du voyage pour voir l'exposition d'Angoulême.

Les membres de la société qui désirent prendre part à l'excursion sont priés de se munir de leur insigne et de se faire inscrire avant le 14 mai pour le déjeuner et la voiture de Rencogne à La Rochefoucauld, 6 kilomètres.

FÊTE DE CHAMPLAIN

La fête que la société des *Archives* organise à Saintes en l'honneur de Samuel Champlain aura un plus grand éclat qu'elle n'avait d'abord osé espérer. Un jeune et des plus distingués professeurs de la faculté des lettres de Bordeaux, M. Imbart de La Tour, dont les deux thèses pour le doctorat ont été, il y a deux ans, si remarquées, a bien voulu nous promettre une conférence sur Champlain et le Canada. Le lieutenant gouverneur de la paroisse de Québec, M. Chapleau, orateur remarquable, présidera ; il sera accompagné du commissaire général du Canada, à Paris, M. Hector Fabre, qui prendra la parole.

Ces deux hauts dignitaires arriveront à Saintes le soir par l'express de Paris. Ils seront reçus à la gare avec solennité. Dans la soirée, réception ouverte au Ramet par M. le comte Anatole Lemer cier, maire de Saintes et député.

Le lendemain, visite aux monuments de la ville. Réception à l'hôtel de ville. Le soir, fête artistique et littéraire, chants, musique, discours, conférence, poésie.

Le lendemain, pèlerinage à Brouage au monument de Champlain et visite à Rochefort.

Nous ne pouvons encore donner que l'ensemble du programme, qui sera sans doute modifié et augmenté. Les détails viendront en temps et lieu. La fête aura lieu dans la première quinzaine de juin.

Cette idée de fêter un de nos plus grands hommes, un colonisateur éminent, un homme d'un génie remarquable et d'une honnêteté antique, a été fort bien accueillie. Il faut toujours honorer ses grands hommes, fussent-ils morts depuis deux ou trois siècles. Dans la circonstance actuelle, cela devenait une obligation morale. La ville de Québec élève un monument à son fondateur. La colonie française s'est tournée vers la mère-patrie et demande une obole, un témoignage de sympathie. Brouage n'existe plus que de nom. C'était à la capitale de la Saintonge à répondre. Saintes, en particulier, le devait ; en effet, lors de l'incendie de la mairie et de la bibliothèque en 1871, les Canadiens, en souvenir de Champlain, se sont empressés d'envoyer des ouvrages, quelques uns très importants, entre autres les *Œuvres* même de Champlain que l'Université de Laval venait de rééditer à grands frais. Il s'agit aujourd'hui de se souvenir de cet acte de délicate générosité. Enfin, nous nous rappellerons que le Canada a été peuplé en grande partie par des Saintongeais et des Aunisiers, que presque toutes nos familles saintongeaises ont des représentants là-bas qui gardent précieusement la mémoire des ancêtres de France. Malgré un coupable abandon, en dépit de la politique qui les a donnés à l'Angleterre, les Canadiens sont restés Français, Français de cœur, de mœurs, d'idées, de langue. Quand donc des Français nous tendent les bras à travers l'Océan, quand leurs plus illustres représentants viennent à nous, nous les accueillerons comme des parents, absents depuis longtemps, qui s'assemblent un instant au foyer paternel, et nous resserrerons ainsi ces antiques liens d'affection. Lorsque la France sur le vieux continent a tant d'ennemis et de jaloux, il nous doit être doux de songer que dans le Nouveau Monde une race nombreuse nous garde son affection et son dévouement.

A l'annonce de la fête de Champlain dans les journaux du Canada, nous avons reçu une foule d'ouvrages ou brochures qui témoignent de l'intérêt que l'on porte là-bas au saintongeais fondateur de Québec : de M. Chauveau, doyen de la faculté de droit à l'université Laval à Montréal, ancien ministre de l'instruction publique, ancien président du sénat du Canada, 5 volumes ou brochures de ses œuvres ; de M. Ernest Gagnon, *Soirées de Québec*, et *Chants canadiens*, chants populaires du

Canada français ; de l'université Laval, un recueil de photographies ; puis *Le foyer canadien*, la *Revue canadienne*, puis *Les voix intimes* de M. Caouette, parmi lesquelles une belle pièce de Champlain, etc., etc.

La société de géographie de Rochefort a « fait appel à tous nos concitoyens de la Charente-Inférieure et les invite à s'unir à nos parents et amis du Canada pour concourir à la glorification d'un grand Français dont la mémoire si vivante encore de l'autre côté de l'Atlantique, est restée comme un puissant trait d'union entre nos frères canadiens et nous ».

La *Revue maritime et coloniale* de février 1893 a publié, de M. le contre-amiral Cavelier de Cuverville, une étude, *Le Canada et les intérêts français*, reproduite en partie dans la *Revue scientifique* du 4 mars, où l'auteur montre « le merveilleux développement de la race française au Canada, l'influence qu'elle exerce et les destinées qui l'attendent ». Lors du désastreux traité de Paris en 1763, nous laissions environ 65.000 Français au Canada ; ils dépassent aujourd'hui deux millions. Le chiffre total du *Dominion* est de 4.823.000 habitants ; il était en 1881 de 4.324.000.

Etat des impressions : xxii^e volume (1893). *Cartulaire saintongeais de la Trinité de Vendôme*, chartes concernant l'île d'Oleron, Saint-Aignan, Montierneuf, Olonne, Surgères, etc. Feuilles tirées : 2-10.

Une plaque de marbre blanc avec cette inscription :

▲
SAINT LOVIS
VAINQUEUR DES ANGLAIS
SOVS LES MVRS DE SAINTES
LE XXII JVILLET MCGXLII
LA SOCIÉTÉ
DES ARCHIVES HISTORIQUES
DE LA SAINTONGE ET DE L'AVNIS
1893

a été placée sur le contrefort du portail de la cathédrale de Saint-Pierre. La société, par une attention délicate, avait voulu que M^r Valleau pour premier acte épiscopal bénit ce marbre qui rappelait et saint Louis et sa victoire de 1242 ; et c'était convenu ; les journaux nous l'avaient annoncé ; mais cette partie du programme a été omise. Et la *Croix de Saintonge* qui nous reprochait de n'avoir pas fait bénir le monument de Taillebourg !

Le ministre de l'intérieur, sur la proposition du préfet de la Gironde, a conféré une médaille de première classe à notre confrère, M. le docteur Sostrat, de Saintes, médecin à Mi-

rambeau, pour les soins qu'il rend depuis vingt ans à l'œuvre de la protection des enfants du premier âge.

Notre confrère, M. Bouguereau, a été élu par 761 voix sur 1.034, pour trois ans, membre du jury de peinture de la société des artistes français, et l'un des 20 jurés pour 1893.

Notre confrère, M. Charles Dangibeaud, a deux émaux admis au salon.

Le 5 mars, à l'occasion du sacre, M^r Valteau, M^r Ardin et M^r Petit se sont faits réciproquement chanoines d'honneur de Sens, de Quimper et du Puy. M. l'abbé Berthelot, supérieur de Pons, a été nommé vicaire général honoraire de Quimper, et quatre ou cinq autres ecclésiastiques ont été faits chanoines de Quimper.

La société de l'histoire du protestantisme français, fondée en 1852 par Charles Read, aujourd'hui présidée par M. le baron de Schikler, tiendra en Saintonge ses assises annuelles au mois de mai ou de juin.

Le musée de La Rochelle a reçu de la direction des beaux arts une toile du peintre Lafont, *Jésus au temple devant les docteurs*.

M. Léon Vignols, de Rennes, a offert aux archives de la Charente-Inférieure un registre de la correspondance (du 2 novembre au 15 décembre 1780) d'Etienne Déchézeau, négociant à La Flotte (île de Ré), avec P. Borde, négociant à La Rochelle.

L'état a accordé une somme de 850 francs à la commune de Ciré d'Aunis pour aider à la réparation de l'église et du presbytère, et 4.500 fr. à la commune de Moëse pour réparations à l'église.

La commission départementale, dans sa séance de mars, a accordé 500 francs à la commune d'Aunay pour la restauration de son église.

Dans sa séance du 11 avril, le conseil général de la Charente-Inférieure a, sur la proposition de MM. Meyer et Barbedette, émis le vœu que les notaires effectuent aux archives du département le dépôt de leurs minutes antérieures à la loi de 1791 (29 septembre et 6 octobre).

Le *Courrier de La Rochelle* du 30 mars publie une délibération de la chambre de commerce de La Rochelle (11 janvier 1669) qui décide qu'« afin de paroistre avec plus d'esclat » les juges consuls, « au lieu de toques à l'antiquité », seront « couverts de chapeaux garnys de velours » ; les huissiers assisteront « aux audiences avec leurs robes et chapeaux qu'ils feront aus-

sy couvrir de taffetas, ensemble le greffier », auquel on laisse « la liberté de faire couvrir le sien ainsy qu'il advisera bon estre ». Heureux huissiers !

Le *Bulletin d'autographes* d'Etienne Charavay annonce (n° de février) une lettre (La Rochelle, 18 janvier 1611) d'Amos Barbot, bailli d'Aunis, à Villarnoul, député général des églises réformées, provenant de la collection de Benjamin Fillon ; prix, 15 francs. C'est une réponse à la demande que lui a faite Villarnoul de la copie de quelques unes des pièces du dossier original de l'édit de Nantes, conservé dans les archives du corps de ville de La Rochelle.

Le 1^{er} mars, a paru à Cognac « le *Messenger des Charentes*, journal quotidien, organe républicain des intérêts ouvriers, agricoles, industriels et commerciaux de la région ». Le numéro, 5 centimes.

Le 1^{er} avril, a paru à Saintes, 42, Cours national, sous la direction de M. L. Seuillet, le premier numéro du journal hebdomadaire *Le Travailleur*, organe de l'agriculteur, du commerçant et de l'ouvrier.

Vient de paraître chez M. Victor Billaud, à Royan, un nouveau album de M. B. Gautier, *Au pays des bonnes Champagnes*, in-4 de 52 dessins. Prix : 4 francs.

Citons quelques légendes. Entre deux villageois : « Les socialisses, moun'ami, c'est des gens qu'a pas le sou et qui voudraient partager z-avec ceux-là qu'a des moyens. — Et le gouvernement leu cope pas l'cou ! »

A la maison : « Ah ! tieul homme, m'embête-t-i avec son ménistère ! Quéqu'ça m'fait, à moi, l'ménistère... J'me fiche pas mal du ménistère !... Eh bein ! s'il est chet, qu'i se ramasse ! — Ah ! pauv'femme, ce que c'est que l'ignorance ! »

Entre un villageois qui se rend à la foire et un autre qui reste chez lui : « Vous v'nez donc pas à la foëre, maïte Ragonaud ? — Mon Dieu, non. M'semble avis que la « mouche » doit « piquer » tantôt sur tieu champ de foëre ; j'ai envoyé la bourgeoise ! »

A la foire, une villageoise à son cousin : « Vous v'là donc à cette belle foëre, vous étou, cousin Ragonaud ? — Que voulez-vous !... O n'est point ce qu'on at à zy faire, mais on est curieux de voir ce qui se passe in p'tit ; on vit pas comme des animal. »

Un gros bonnet de Saintonge passant devant une belle dame : « Cristi ! que ça sent à bon, tielle madame ; in vrai bazelit ! »

Un laboureur, à Royan, sur le passage d'une dame en costume de bain : « Ah ! voilà qu'est mignon ! a m'conveint tout à fait... mais si a m'appâtenait, j'la fris niger ! »

Entre deux vieilles femmes : « Ma fille est aux bains de Royan, avec ses maîtres. — I l'a frant niger ! — Manquerait

p'us qu'ça!... D'ailleurs, saurait toujou bein qu'i m'fissiant de quoé vivre! »

Un vieux grand-père à son petit-fils : « Eh ! moun'ami, in sou n'est pas grand'chose, mais avec in autre, ça n'en fait tout de suite deux ! »

La Croix de Saintonge du 19 mars publie une note sur *Les Dupaty*.

La Revue de Bretagne et Vendée, de décembre, contient *Les Chabot et les Rohan à La Rochelle*, par M. le comte de Chabot.

La Revue des deux mondes du 1^{er} mars a publié un article de M. Gustave Laroumet sur les *Salons de Castagnary*.

Dans le *Journal inédit* d'Arnaud d'Andilly, publié chez Jouaust (1893), par M. Eugène Halphen, on trouvera des détails sur la campagne du roi en 1621, le siège de Saint-Jean d'Angély, la défaite de Soubise, etc.

Le t. XIII (Amiens, 1892, in-4°) des *Mémoires de la société des antiquaires de Picardie* (Amiens, grand in-4° de 399 pages), contient *Le clergé de l'église d'Amiens en 1789*, important travail de 399 pages, qui donne la statistique complète avec notes biographiques et autres. Douze ecclésiastiques du diocèse d'Amiens furent, par arrêté du département du 2 prairial an II (21 mai 1794), condamnés à la déportation à Rochefort. Dix partirent le 3 juin : Beltremieux, né à La Rochelle, chanoine de Roye ; Fabignon, chapelain de Roye ; Ferin, d'Amiens, prêtre à Amiens ; Leroux, d'Amiens, prêtre à Amiens, qui périrent sur les *Deux-Associés* ; Grégoire, chapelain de Roye ; Brunet (le P. Alboin), capucin ; Clément, chanoine de Longpré-les-Corps-saints ; Damonville, chanoine de la cathédrale d'Amiens, et Heudin, chapelain de Roye : ces deux derniers oubliés par M. l'abbé Manseau ; Courtin, curé de Dompierre, fut enfermé 4 ans et demi à l'île de Ré. Deux autres condamnés ne partirent pas : Jean-Baptiste-Joseph Leroux, frère d'Augustin Leroux, et Pierre-Joseph Rousseau, auteur d'une relation, *Martyre des prêtres français déportés dans la rade de l'île d'Aix*.

A l'occasion du concours régional, une exposition de peinture, sculpture et d'art rétrospectif s'ouvrira à Angoulême du 7 mai au 9 juillet. Dans la section de l'art rétrospectif seront admis les tableaux, gravures, livres, manuscrits, sculptures, tapisseries, meubles, mosaïques, émaux, ivoires, camées, faïences, porcelaines et tous objets provenant : 1° des temps préhistoriques ; 2° de l'antiquité ; 3° du moyen âge ; 4° de la renaissance ; 5° des XVII^e et XVIII^e siècles, et les œuvres des artistes morts du XIX^e siècle. Le président du jury de l'exposition rétrospective est notre confrère, M. Paul de Fleury ; parmi les

membres nous trouvons encore M. Philippe Delamain et M Laporte, négociants à Jarnac.

Sur un rapport de notre confrère, M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, le conseil général du Finistère, dans sa séance du 5 avril, a voté à l'unanimité la somme de 300 francs demandée pour la création d'une chaire de langues celtiques, et le rapport a été accueilli par des applaudissements.

CONFÉRENCES. — A Cognac, le 19 février, *La lutte de l'église contre le paganisme*, par M. l'abbé Brangier, professeur à l'école Saint-Paul d'Angoulême : compte-rendu dans l'*Ere nouvelle* du 23 ; le 1^{er} mars, à Saintes, *Eugène Fromentin*, par M. Gabriel Audiat (Voir page 133) ; le 3, à Montandre, le 16, à Saint-Genis, le Panama, par M. le comte de Montebello ; le 5, à Cognac, *Le pape Léon XIII*, par M. le baron Oudet : compte-rendu dans l'*Ere nouvelle* du 12, reproduit par le *Moniteur de la Saintonge* du 16 ; à Rochefort, le 10, *Coup d'œil général sur l'histoire des sociétés coopératives de consommation*, par M. le docteur Ardouin ; le 11, *Exploration à travers l'Afrique*, par M. le commandant Monteil, de l'infanterie de marine ; le 12, à Saintes, par M. Lucchini, *La toilette d'une dame romaine au temps des Antonins* : compte-rendu dans l'*Indépendant* du 14, le *Messager des Charentes* du 15, le *Progrès* du 17 ; le 19, à Montandre, par M. Gaston Patron, avocat à Jonzac, *Les prévoyants de l'avenir*. A la suite de l'assemblée régionale des cercles catholiques à Cognac, les 16, 17 et 18 mars, dont les journaux l'*Ere nouvelle* des 18 et 23, les *Annales catholiques de l'ouest* du 22, etc., ont publié les comptes-rendus détaillés, M. le comte de Mun, député, a fait, le dimanche, une conférence devant plus de 4,000 personnes dans la salle Godard, *La question sociale, les patrons et les ouvriers*. Le lendemain, 20, à une réunion socialiste dans le même local, « le citoyen Gelez, orateur des réunions socialistes de Paris », a fait une conférence sur les revendications du parti socialiste. M. l'abbé Naudet lui a répondu, en acceptant presque tout le programme du précédent orateur, sauf la morale humanitaire. M. Flornoy, conseiller municipal de Nantes, a pu à peine dire quelques mots, ainsi que M. Dreyfus, de Cognac. M. Naudet a été porté en triomphe. A Saintes, les 25 et 26 mars, *Les pèlerinages en terre sainte*, avec projections lumineuses de M. l'abbé Chatenay, discours de M. l'abbé Plumeau et de M. Oudet ; le 15 avril, à Saintes, par M. le docteur Moinet, sénateur, qui rend compte de son mandat ; le 16, à Paillé, conférence contradictoire entre M. l'abbé Montagne, de Paillé, et MM. Caris et Eugène Réveillaud, pasteurs. M. l'abbé Naudet a pris la parole : Voir compte-rendu dans l'*Union* de Saint-Jean, du 20.

SOCIÉTÉ. — Sciences naturelles de La Rochelle, séance du 10 mars 1893 : M. Beltremieux présente les objets suivants offerts au musée par leurs expéditeurs : 1^o M. Auger, notaire,

un squelette découvert au-dessous d'une couche de sable maritime recouvrant un banc calcaire de nos côtes; 2° M. le docteur Pinaud, des ossements d'animaux de boucherie de l'époque gallo-romaine trouvés dans les fouilles du Château d'Oleron (Voir *Bulletin*, XIII, p. 81), ainsi que des fragments de minéraux provenant des mêmes fouilles et qui semblent être des grains vitrifiés de pouzzolane et de quartz; 3° M. Rivaud, une cane sauvage blanche tuée dans le canton de Tonnay-Charente et qui paraît être le produit d'un croisement; 4° M. Lamouroux, de Saintes, un gros-bec et un pinson des Ardennes artistement empaillés; 5° M. Delavoie, de Rochefort, une boîte de lépidoptères bien préparés. Communication de M. le docteur Boutiron sur l'actinomicose des bovidés, observée à l'asile de Lafond. Présentation par M. Basset de quelques spécimens de planches obtenues au moyen de la photocollographie; elles paraissent assez réussies pour qu'il y ait lieu de confier à ce nouveau procédé, beaucoup moins coûteux que la photographie, la reproduction de quelques unes de ses microphotographies sur planches qui seront publiées dans le prochain volume d'*Annales* avec la conférence qu'il a faite à la dernière séance publique. M. Termonia résume un assez grand nombre d'articles de la *Revue scientifique*.

LE CONGRÈS DE LA SORBONNE

Cette année, contrairement à ce qui se pratiquait depuis cinq ans, le congrès des sociétés à la Sorbonne a eu lieu pendant la semaine de pâques, suivant l'usage antérieur. Cinq membres de la société y ont pris part par des lectures. A la section d'histoire, M. Charles Dangibeaud, sous ce titre *Une justice seigneuriale à la fin du XV^e siècle*, a analysé un registre de notes d'audiences de la justice seigneuriale de Touverac, aujourd'hui commune de la Charente, pendant les années 1496-1498. La cour du seigneur de Touverac ne possédait que la justice moyenne et basse. Sa modeste compétence avait beaucoup d'analogie avec celle de nos justices de paix. Ce registre est parfaitement d'accord avec ce que l'on savait déjà sur les usages coutumiers appliqués par les petits tribunaux et sur la procédure qu'on y suivait. Mais il n'était pas inutile d'en présenter la physionomie complète et d'appuyer cet exposé par de nombreux exemples. (Page 1.765, *Journal officiel* du 7 avril).

M. Emile Garnault, secrétaire de la chambre de commerce de La Rochelle, a lu un mémoire relatif aux armateurs rochelais et aux armements en course au dix-huitième siècle. « Il est, dit Valin dans son *Commentaire sur l'ordonnance de la marine marchande* de 1681, de prétendus philosophes qui désapprouvent la course. Mais ce n'est là qu'un langage de mauvais citoyens qui cherchent à donner le change en voilant le motif secret qui cause leur indifférence pour le bien et l'avantage de l'Etat. » Cette appréciation du célèbre jurisconsulte rochelais

est de nature à faire croire que la course était pratiquée par ses compatriotes. Il n'en est rien cependant, et tandis que Dunkerque, Saint-Malo, Nantes et Bordeaux cherchaient, pendant les longues guerres maritimes du dix-huitième siècle, à compenser leurs pertes en armant des corsaires, seule La Rochelle faisait exception. On ne peut accuser les Rochelais d'indifférence pour le bien et l'avantage de l'état. Quant à refuser la hardiesse aux compatriotes de Jean Guiton, le souvenir de leur glorieux passé suffirait à les disculper.

Quelles sont donc les causes qui éloignèrent de la course armateurs et marins rochelais ?

Le nom de corsaire, illustré par les Jean Bart, les Duguay-Trouin, n'était cependant, au dix-huitième siècle, qu'en médiocre estime soit de la part de la noblesse, soit de la part des protestants. Aussi voyons-nous la chambre de commerce de La Rochelle, où l'élément protestant avait une réelle influence, parce que la plupart des fonctions publiques leur étaient fermées, se refuser, malgré les sollicitations qui lui furent faites par le ministre de la marine, de susciter des armements de navires corsaires. Nous ajouterons enfin qu'une grande partie des navires rochelais étaient commandés par des fils de négociants qui, eux aussi, par leur éducation, leur fortune et leur talent, répugnaient à porter le nom de corsaires. Il y eut toutefois une exception à cette sorte de règle, en 1759. Mais il est permis de croire que cette tentative fut médiocrement goûtée : car la chambre de commerce, si scrupuleuse à noter dans ses archives les moindres faits de la vie commerciale rochelaise, ne nous donne aucun renseignement sur l'issue de cette expédition. Il nous semble que ce simple exposé des faits suffit pour montrer combien les motifs qui dirigeaient les Rochelais, en cette occurrence, leur font honneur, et combien enfin ils étaient éloignés de « l'indifférence pour le bien et l'avantage de l'état ». (*Journal officiel* du 7, page 1.765).

M. Musset, bibliothécaire de La Rochelle, a fait deux communications. La première a trait aux signatures dans les actes notariés avant le dix-huitième siècle. Après avoir rappelé les formes usitées au moyen âge dans la rédaction des contrats notariés, M. Musset signale le changement qui se produit au seizième siècle à la suite des dispositions prescrites par les ordonnances d'Orléans (1560) et Blois (1579). Les notaires sont dans l'obligation de faire apposer la signature des parties au bas des contracts ou de mettre la mention qu'elles ne savent signer. On rencontre alors à côté des signatures un grand nombre de marques occupant la place des signatures. Ce sont tantôt des monogrammes, tantôt des figures rappelant le nom ou la profession du comparant, tantôt encore des marques commerciales ou industrielles.

La seconde communication de M. Musset est relative aux rapports des Flandres avec les communes de l'ouest de la France au moyen âge, principalement en ce qui a trait aux

accords et aux conflits des relations commerciales. » (*Journal officiel* du 6).

Citons encore un travail envoyé par M. Finot, archiviste du département du Nord, sur les relations commerciales de la Flandre au moyen âge avec les villes de La Rochelle, Niort, Saint-Jean d'Angély, Bayonne, Bordeaux et Narbonne. Souvent troublé et interrompu par les guerres du moyen âge, le commerce des vins, favorisé par de nombreux traités, se développant à la faveur des périodes de paix, prit à diverses époques une extension considérable. M. Finot fait l'histoire de ces relations et entre dans de nombreux détails. (P. 1,765, *Officiel* du 7).

A la section de géographie historique et descriptive, M. Lièvre a fait connaître ses recherches sur les souterrains de Saint-Palais, en partie emportés par la mer. Il décrit les types de fortifications dont ces souterrains forment ailleurs le refuge central, et cherche à établir que la construction en appartient à l'époque qui s'étend de la chute de l'empire romain à la constitution de la féodalité. M. de La Noue estime que ces sortes de constructions, dont une motte d'origine normande est le centre, ne peuvent remonter plus haut que le ^x^e siècle. M. Buhot de Kersers essaie d'établir une distinction entre la motte vraie d'origine normande, et certaines éminences artificielles, très connues en Berry, par exemple, et ombiliquées vers le centre. Ces dernières pourraient être plus anciennes que l'époque à laquelle M. de La Noue les fait remonter. M. Lièvre cite l'exemple du cluseau des évêques d'Angoulême, qui n'était, avant le ^{xi}^e siècle, qu'un souterrain au-dessus duquel on établait alors une fortification.

A la section des beaux arts, M. Henri Stein a parlé d'*Un artiste français en Pologne au ^{xvi}^e siècle*. Il s'agit d'un certain Pierre Rémy, orfèvre émailleur, qui pourrait être un fils de Pierre Reymond, l'émailleur limousin. L'altération du nom ne serait pas un obstacle à l'établissement de cette identité. Si le travail de M. Stein ne produit pas dans l'esprit de l'auditoire une certitude absolue, il dissipe tout au moins plus d'une incertitude, et oriente les recherches des historiens de l'émaillerie vers une direction nouvelle.

M. Emile Biais, correspondant du comité à Angoulême, a lu une note sur la chapelle de Saint-Gelais (^{xvi}^e siècle). « Cette chapelle d'une richesse incomparable, élevée pour servir de tombeau à Octavien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême et poète distingué, a été détruite en ce siècle. M. Biais a su recueillir divers fragments de cet édifice et il reconstitue l'histoire du monument en une notice sagement écrite. » Et dans son rapport, M. Henry Jouin ajoute : « Cette chapelle « autant » belle et riche qu'il en fut au royaume de France », selon le mot de l'annaliste Corlieu, fut en effet le lieu de sépulture d'Octavien de Saint-Gelais, poète aimable, mort évêque d'Angoulême, à trente-six ans, en 1502. Corlieu n'a rien exagéré.

Le monument fut de toute richesse. M. Biais en témoigne et ses affirmations viennent à point avant la fin de notre dix-neuvième siècle, qui a vu consommer la ruine de ce morceau d'architecture du seizième siècle. Un artiste renommé de nos jours a commis cette faute de détruire une œuvre exquise. Il a profané la tombe d'Octavien de Saint-Gelais, le poète applaudi du *Séjour d'honneur*. M. Biais s'est ému, et en quelques pages précises, colorées, enthousiastes, il a réparé les heures d'oubli d'un architecte de talent, il a relevé sur ses décombres le tombeau du poète dans sa splendeur ancienne. »

En ouvrant la séance du 6 des sociétés des beaux arts, M. L. de Fourcaud a prononcé un discours où nous trouvons le passage suivant : « La peinture sur verre au xvi^e siècle est qualifiée « industrie de pourtraicture », ce qui montre suffisamment à quel point elle est prisée. En Bernard Palissy, que ses contemporains se plaisent à nommer familièrement « maître Bernard », la poterie se voit glorifiée aux yeux de tous. Comment ne pas rappeler ici la visite que fit au bon potier le roi Henri III, à la Bastille, où, vieillard de quatre-vingts ans, l'énergie de ses convictions huguenotes lui avait valu d'être enfermé ?

« Mon bonhomme, lui dit le monarque, selon la version d'Agrippa d'Aubigné, il y a quarante-cinq ans que vous êtes au service de mon père et de moi ; nous avons enduré que vous ayez vécu en votre religion parmi les feux et les massacres. Maintenant, je suis tellement pressé par ceux de Guise et par mon peuple, que je suis contraint de vous livrer entre les mains de mes ennemis et que, demain, vous serez brûlé si vous ne vous convertissez. » Le « bonhomme », tout attendri qu'il fût de ce langage, eut une sublime réponse : « Sire, je suis prêt à donner mon reste de vie pour l'honneur de Dieu. Vous m'avez dit plusieurs fois que vous aviez pitié de moi, et moi, j'ai pitié de vous à mon tour ! car vous avez parlé ainsi : Je suis contraint ! Ce n'est pas là parler en roi, sire ; et ce sont paroles que ni vous, ni les Guise, ni votre peuple ne pourront jamais me faire prononcer. Je sais mourir. » Ces choses sont connues, mais elles vaudront toujours qu'on les redise. On laissa s'éteindre misérablement l'auteur naïf des rustiques figulines du roy, que tout le monde aimait et respectait. Il comptait, l'humble artisan de terre, parmi les meilleurs esprits de son temps. Il compte parmi les plus nobles caractères dont nous ayons mémoire. » Nous croyions bien qu'on en avait fini avec ces conversations apocryphes de Palissy. Comme l'erreur est tenace ! Mais pourquoi M. Henri Jouin, qui connaît Palissy, n'a-t-il pas averti M. de Fourcaud ?

ERRATA. — *Bulletin*, xii, p. 73, ligne 42 : après « Parcoult, (Dordogne) » lire : « diocèse de Périgueux, sénéchaussée de Saintonge » ; page 121, ligne 35, au lieu de *Pizon*, lire *Pizou*.

SACRE DE NN. SS. VALLEAU ET BONNEFOY

Le 5 mars, a eu lieu dans la cathédrale de Saintes le sacre de notre confrère M^r Henri Vallcau, évêque de Quimper et Léon, qui avait l'archevêque de Sens pour consécrateur, et pour assistants NN. SS. Fulbert Petit, du Puy, et Cœuret-Varin, d'Agen. La cérémonie, fort imposante, a été racontée dans tous ses détails par la presse locale politique qui y a été invitée, et qui y était représentée par M. Hus du *Moniteur*, M. Robert du *Peuple* et M. Troche du *Progrès*; la *Revue* avait été oubliée.

Le sacre de M^r Valteau est très probablement la deuxième cérémonie de ce genre qu'ait vue la cathédrale actuelle de Saint-Pierre et la troisième dont la ville de Saintes était témoin. La première fois, c'était pour un archevêque de Bourges. Roland Hébert, aumônier de Henri II de Bourbon, prince de Condé, pendant qu'il était enfermé à Vincennes (1617-1619), avait été, à la prière de ce prince, nommé par le roi archevêque de Bourges à la place d'André de Fremiot. Il vint prêter serment à Louis XIII qui assiégeait Saint-Jean d'Angély. C'est assurément à cette coïncidence tout-à-fait fortuite, peut-être à une liaison antérieure avec l'évêque diocésain, qu'il choisit Saintes. La cérémonie eut lieu le 16 mai 1622. Les prélats assistants étaient Guy Champion, évêque et comte de Tréguier, et Pierre Scarron, évêque et prince de Grenoble; fût-ce à Saint-Pierre? c'est très probable, presque certain; mais le *Gallia* ne le dit pas. Le second sacre fut celui d'un petit-neveu de l'auteur des *Essais*, Raymond de Montaigne, « prêtre du diocèse de Bordeaux » que la *Notice sur les évêques de Saintes*, par l'abbé Théodore Grasillier, appelle « Raymond de Mortagne » et fait « évêque de Bayeux ». Il avait été marié avant d'entrer dans les ordres; il était devenu président lieutenant général en la sénéchaussée et présidial de Saintes (1606) et abbé de Sablonceaux (1624). Nommé par le roi en 1629 évêque de Bayonne, il demanda à l'évêque de Saintes, Michel Raoul, à ceux de Mirepoix, Louis de Nogaret, et de Maillezais, Henri de Béthune, de le sacrer le 14 juillet 1630. La cérémonie se fit non à la cathédrale, mais dans la chapelle des récollets, où il avait déjà choisi sa sépulture et fait construire un caveau dans lequel il repose. A ce sujet la notice sur M^r Valteau, évêque de Quimper et Léon (Saintes, Mortreuil, 1893, in-8°, 55 pages), raconte cette singulière anecdote :

« Le 14 juillet 1630, jour fixé, Montaigne déclare pardevant Verjat, notaire royal à Saintes, que, la veille, les deux évêques assistants, Nogaret et Béthune, lui ayant exposé qu'il devait publiquement, à la messe du sacre, jurer solennellement sur les saints évangiles de se défaire de sa charge de président et « de n'entrer au palais pour quelque cause que ce fût », lui, estimant ce serment public injurieux, et s'offrant seulement de leur promettre de se démettre au moment propice, les prélats avaient insisté énergiquement, et Maillezais même avait de-

mandé son carrosse à 1 heure du matin pour partir. Alors, afin d'éviter un scandale, Montaigne avait promis de faire ce qu'on voulait; mais il protestait que c'était par violence, contre son gré et volonté, et qu'il ne se croirait pas tenu de respecter un serment imposé par force, s'en remettant du reste au roi, au pape, aux prélats de France, pour décider s'il devait se démettre. (*Raymond de Montaigne*, par M. Dangibeaud, p. 30).

» Si le *Gallia* ne constatait pas formellement le fait du sacre, onen pourrait encore douter. La cérémonie eut donc lieu; or, comme si tout dans cette affaire devait être étrange, voici que M. Valleau, faisant l'histoire du couvent des récollets de Pons, raconte : « La peste dépeupla la ville de Pons en 1631... Dès que l'épidémie eut disparu, les récollets reprirent leur travail de conversion... Une petite brochure, imprimée à Saintes en 1633, nous a conservé le récit enthousiaste des fêtes qui eurent lieu à cette époque », c'est-à-dire en 1633 ou 1632. Cinq prédicateurs se firent entendre chaque jour. « M. de Montaigne, président et lieutenant général de Xaintonge, fit l'ouverture » des exercices... Le jour de l'assomption, le président Montaigne dit sa première messe dans l'église des récollets; il communia « les religieux et un grand nombre d'autres personnes, et entre icelles monsieur le baron son fils... après la messe, il présidait la procession du Saint-Sacrement. »

Il y a un écart trop grand entre son sacre (14 juillet 1630) et sa première messe (16 avril 1632 ou 1633). (1)

* *

François-Joseph-Edwin Bonnefoy, curé de Neuilly, nommé évêque de La Rochelle et Saintes par décret du 26 novembre, préconisé le 19 janvier, a été consacré le 12 mars en l'église Notre-Dame de Paris, par le cardinal Richard, archevêque de Paris, assisté de NN. SS. Oury, évêque de Dijon, et Coullié, évêque d'Orléans; en présence de sa béatitudo M^r Pierre Azarian, patriarche de Cilicie, envoyé extraordinaire du sultan près du

(1) Reste à savoir comment Montaigne, sacré le 14 juillet 1630, chante sa première messe à Pons le 15 août 1632 ou 1633; comment le récit le qualifie lieutenant général à Saintes, et non pas évêque de Bayonne. M. Valleau ne s'est pas trompé; il a reproduit textuellement les termes du « *Récit véritable des processions générales faictes en la ville de Pons en Xaintonge au mois d'aoust dernier, ensemble la conversion de cinquante-huit de la religion prétendue réformée*, imprimé à Saintes par J.-B. Bichon, Imprimeur ordinaire du Roy. MDCXXXIII. » La date de l'impression de la plaquette n'est-elle pas celle des processions et de la cérémonie? A-t-on différé trois ans le compte rendu? Alors comment expliquer cet écart entre le 14 juillet et le 15 août? L'évêque a-t-il attendu un mois pour dire sa première messe épiscopale?

D'autre part, Raymond de Montaigne était prêtre en 1624, quand il prit possession de l'abbaye de Sablonceaux; en 1622, le 2 juillet, il avait prêché au collège de Saintes pour le triduum de la canonisation de saint Ignace de Loyola (Voir *Notice sur le collège de Saintes*). Il n'y a qu'un moyen de tout concilier, c'est de changer la date des processions, 1622 au lieu de 1632: car il n'est pas possible de lire « la première messe »: il y a sa.

souverain pontife à l'occasion de son jubilé; Mgr Nazaire Béguin, coadjuteur du cardinal-archevêque de Québec; de MM. Eugène Eschasseriaux, Jolibois, Lemercier, Roy de Loulay, députés de la Charente-Inférieure, etc.

Au déjeuner qui a suivi, divers toasts ont été portés : par Mgr Richard, qui a montré, assistant le nouvel évêque de La Rochelle, l'Orient représenté par le patriarche de Constantinople, et l'Amérique, ou plutôt le Canada, par l'archevêque de Québec, Mgr Begin, rappelant que sa ville épiscopale avait été fondée par un saintongeais, Samuel Champlain, de Brouage, que lui-même était saintongeais par son grand-père; M. l'abbé Fabien, vicaire général de La Rochelle, a dit les liens qui unissaient le diocèse de La Rochelle et Saintes à l'église de Paris : Laval de Bois-Dauphin, Frézeau de La Frézelière, Brancas, Menou de Charnizay, Crussol d'Uzès, évêques de La Rochelle au XVIII^e siècle, étaient du diocèse de Paris.

Il a pris possession par procureur et a fait son entrée solennelle dans sa cathédrale de La Rochelle le 20 mars et dans celle de Saintes le 26.

Dans son mandement de prise de possession, Mgr Bonnefoy a évoqué les souvenirs du siège de La Rochelle fondé par saint Vincent de Paul qui y appelait l'évêque de Saintes, Michel Raoul; puis s'adressant à Saintes : « Eglise de Saintes, ton premier et ton dernier évêque ont scellé de leur sang la foi qu'ils enseignaient : l'un a succombé sous les coups d'un pouvoir odieux, qui avait asservi le monde connu et qui, parlant au nom des dieux, le glaive sanglant à la main, voulait anéantir la liberté en refusant aux croyances et à la prière leur essor civilisateur; l'autre est tombé victime d'une cruauté politique que le cœur se refuse d'apprécier. Il pouvait se soustraire à la mort; il voulut partager le sort de son frère. Tous deux n'avaient d'autre crime que leur foi et leur saint caractère; par eux se consacrait l'illustration d'un grand nom, par eux la dignité épiscopale s'empourprait d'un lustre nouveau. Dans ce sang généreux finissait une lignée de pontifes qui, du I^{er} siècle à la fin du XVIII^e, d'Eutrope à Pierre-Louis de La Rochefoucauld, avec Ambroise et Vivien, avec Pallais et Léonce, avec tant d'autres, avaient combattu pour le bien des âmes, avaient assisté aux longues et laborieuses transformations de la société, avaient pris leur part des gloires et des angoisses de la patrie. Dans le sang de vos martyrs et dans la vertu de vos saints évêques, église de La Rochelle et de Saintes, Dieu nous fera trouver la grâce de vous aimer et de vous consacrer notre vie. »

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. Décès.

Le 11 janvier 1893, est décédé à Paris, à l'âge de 88 ans, le

comte Hippolyte de La Rochefoucauld, commandeur de la légion d'honneur, ancien ministre plénipotentiaire. Né le 13 août 1804, il était 4^e fils de François, duc de La Rochefoucauld, pair de France héréditaire, et de Marie-Françoise de Trott, fille du baron de Trott, maréchal de camp, d'origine hongroise. Il avait épousé en août 1833 Marie-Gabrielle-Elisabeth du Roux, décédée le 25 avril 1875, dont il laisse : 1^o Gaston, comte de La Rochefoucauld, né le 28 août 1834, ministre plénipotentiaire, marié le 20 avril 1870 avec Emilie Rumbold ; 2^o Aimery, comte de La Rochefoucauld, né en septembre 1843, marié le 10 juillet 1874 à Henriette-Adolphine-Humbertine de Mailly, dont un fils. Le défunt était le grand-oncle de François-Ernest-Gaston de La Rochefoucauld, prince de Marcillac, ancien officier de cavalerie, chef de toute cette grande maison.

Le 31 janvier, est décédé au château de Cardou en Périgord, à l'âge de 71 ans, Marie-Paulin-Henri-Albert, comte de Saint-Exupéry, d'une ancienne famille limousine divisée en deux branches dont la seconde seule subsiste. Cinquième enfant de Jacques, marquis de Saint-Exupéry, et de Marie-Albertine-Pauline Grenet de Blerancourt, il avait épousé, en 1858, Camille de Bengy, fille de Philippe et de Marie-Célestine de Champgrand, et sœur du P. de Bengy ; dont il a eu trois enfants : 1^o Marie, née en 1859 ; 2^o Madeleine, née en mai 1864, mariée au vicomte de Kervenoaël ; 3^o Joseph, né le 27 novembre 1872. Voir *Nobiliaire de Limoges*, iv, 575.

Le 3 février, est décédé à Pau, âgé de 73 ans, Salustiano-Rafaël d'Azcona, né à San-Martino (Navarre) en 1820, officier de don Carlos, chevalier de Saint-Ferdinand, chevalier de Saint-Jacques, chevalier de l'ordre royal de Charles III d'Espagne. Il fut professeur de langue espagnole aux lycées d'Angoulême, de Bayonne et de Bordeaux. Il avait épousé Stéphanie-Aglaré Robin, d'une famille saintongeaise, fixée au Cormier, commune de Corme-Ecluse. De ce mariage il a eu huit enfants dont trois lui survivent : M^{me} Guément, Carmen et Raphaël.

Le 9, est décédé à Champagne, Edouard Durand, né en 1865, élève de Pons, du grand séminaire de La Rochelle où il fut ordonné prêtre en 1889, professeur à l'institution Saint-Pierre de Saintes, vicaire à Marennes, enfin curé de Champagne depuis 1891.

Le 10, est décédé à Saint-Genis de Saintonge, dans sa 86^e année, Henri Jaulin du Seutre de Vignemont. Il avait épousé Charlotte-Cora de Sarrau, fille de Louis-Isaac, comte de Sarrau, ancien officier au régiment de La Fère infanterie, et

d'Angélique Causia de Mauvoisin, dont il a eu deux enfants : 1^o Ludovic, marié en 1868 à Marie de Bruno ; 2^o Angèle, décédée épouse de Jean-Marie-Gabriel-Alfred de Larrard, fils de Jean-Alexandre de Larrard et de Marie Alefsen de Boisredon. Voir pour ces Jaulin du Seutre, p. 119 et passim, *Etudes et documents sur la ville de Saintes*. Le défunt avait un oncle, Alain Jaulin du Seutre de Vignemont, qui émigra en 1792 et combattit dans l'armée de Condé avec son parent le comte Horric de La Rochetolay. Sa sœur, Marie-Josèphe-Augustine, a épousé en 1837 Charles Horric de La Rochetolay. La famille Jaulin du Seutre est encore représentée à Saintes par le fils de François-Hilaire-Octaï Jaulin du Seutre. Armes : *Ecartelé au 1 d'or à une étoile d'azur, mi-parti de gueules à une étoile d'or ; au 2 d'azur, à un coq hardi d'argent, barbé, crêté de gueules, posé sur six boulets de canon de sable en pyramide placés sur une terrasse de sinople ; au 3 d'or à quatre lauriers terrassés de sinople, sommés d'un coq hardi de sable crêté et membré de sable ; au 4 d'azur à un homme d'armes d'argent, surmonté de 3 fleurs de lis d'or. Couronne de marquis.*

Le 14, est décédé au couvent de la Providence de La Rochelle, âgée de 60 ans, après 38 ans de vocation, la R. mère Mariedel'immaculée conception, Mélanie Bonnin, née à Taugon, entrée au noviciat de Saint-Joseph de la Providence à La Rochelle, professe en 1857, maîtresse de classe, maîtresse des novices, supérieure pendant six ans. Elle était tante de M. l'abbé Paul Bonnin, curé de Varzay, et sœur du R. P. Pierre Bonnin, chanoine honoraire, qui a été supérieur de Montlieu, archiprêtre de Marennes, aujourd'hui prêtre du Saint-Sacrement.

Le 21, est décédé à Jonzac, âgé de 83 ans, François-Alexandre Julien-Labruyère, avocat, ancien notaire, depuis quarante ans membre du conseil de fabrique. Le deuil était conduit par ses deux fils, MM. Herman et Maurice, et ses trois petits-fils, Jacques, Edouard et René Julien-Labruyère. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Sarrazin et Bardou, notaires, Gautret, avocat, ancien maire de Jonzac, et Lafon, président du conseil de fabrique.

Le 23, est décédé à Rochefort, à l'âge de 74 ans, Gabriel-Jean-Baptiste Praud, garde d'artillerie de la marine en retraite, chevalier de la légion d'honneur, né à Taillebourg de Gabriel Praud et de Françoise Peigné, époux de Joséphine-Nathalie Michaud.

Le 26, est décédé à Lafond, près de La Rochelle, âgé de 73 ans, Henri-Charles Massias, célibataire, ancien garde général

des eaux et forêts, né à La Rochelle le 24 février 1820 de Gabriel-Joseph-Phinée Massias, écuyer, chevalier de la légion d'honneur, maire de la commune de Cognehors, et de Louise-Rose-Sophie Torterue-Bonneau.

Le 9 mars, est décédé à Puilboreau, en son domaine de Grammont, Anne-Martial-Edouard Bouscasse, né à La Rochelle, le 19 juin 1822, de Jacques-Marie-Anne-Daniel Bouscasse et d'Anne-Sara Detandebartz, d'une vieille famille huguenote dont les lettres de bourgeoisie datent de 1627. Ancien élève de Grignon d'où il sortait vers 1842, il fonda sur le domaine de son père la ferme-école de Puilboreau, rendue officielle par arrêté du 24 mars 1847. Agronome distingué, il avait obtenu la prime d'honneur au concours régional de La Rochelle. Maire de la commune de Puilboreau pendant 15 ans, président de la société d'agriculture de La Rochelle, il fut fait chevalier de la légion d'honneur, le 8 août 1871. Il était depuis 1865 membre du consistoire de La Rochelle. Il a été inhumé au cimetière de La Rochelle dans un caveau de famille. M. Dumorisson, secrétaire général, représentant le préfet, et M. le pasteur de Visme, qui présidait le service funèbre, ont prononcé des discours. Par arrêté du 23 mars, le ministre de l'agriculture a nommé le neveu du défunt, Albert Bouscasse, son successeur à la direction de Puilboreau.

Le 10, est décédé à Bordeaux, dans la 79^e année de son âge, 52^e de sa prêtrise, Jean-Baptiste Giral, ancien curé de Préguillac.

Le 10, est décédé à Saintes, à l'âge de 85 ans, Pierre-Antoine Pelletier, professeur honoraire, officier d'académie en 1859, de l'instruction publique, président fondateur de la société de secours mutuels *Les travailleurs réunis*, né le 11 février 1808 à Saint-Pierre d'Oleron de Jean et de Marie Tessier.

Bachelier ès-lettres, il fut nommé répétiteur au collège de Melle le 9 octobre 1833, puis au collège de Rochefort. En 1836, il devint professeur au collège de Saintes où il occupa successivement les chaires de septième en 1838, sixième en 1846, cinquième en 1855 et enfin de quatrième en 1863, simultanément avec la chaire d'anglais de 1864 à 1877. Après 43 ans de professorat, il demanda sa retraite en 1877 et fut nommé professeur honoraire en février 1889.

Il avait pendant quelque temps rempli les fonctions de sous-principal et en 1868 été membre de la commission de l'hospice. En 1849, le 1^{er} février, Pelletier réunissait les gardes nationaux de la 1^{re} compagnie du bataillon dont il était le capitaine et fondait une association devenue bientôt *Les travailleurs réunis*. Il en a toujours été depuis le président. En 1869, une médaille d'argent lui fut décernée par le ministre et d'or en 1884.

Au cimetière, M. Paul Brunaud, premier adjoint, a donné

lecture d'un discours envoyé par M. le comte Lemer cier ; M. Laurent, vice-président des *Travailleurs réunis*, professeur au collège et conseiller municipal, a retracé la vie de son ancien collègue. Enfin, M. Alexandre Hus, imprimeur, a dit quelques mots au nom des anciens élèves de Pelletier. Les deux premiers discours ont été publiés dans l'*Indépendant* du 16.

Pelletier avait pour neveux entre autres Dandonneau, mort avocat général à Bastia, et Pelletier, colonel du régiment d'infanterie de marine. Il s'était marié le 29 septembre 1869 avec Marie-Hermance Laver gne, institutrice à Chaniers.

Le 14, est décédé à La Folatière, près de Saint-Jean d'Angély, Alexandre-Guillaume-Hippolyte Joly d'Aussy, fils d'Alexandre-Guillaume-Hippolyte, sous-préfet de La Rochelle, auteur de plusieurs ouvrages, et de Marie-Catherine-Adélaïde du Tertre de Kerstrat. Né au château de Pellouaille, le 12 septembre 1829, il abandonna l'administration des forêts dans laquelle il était entré, pour se livrer à l'agriculture. Il fut nommé adjoint au maire de Saint-Jean d'Angély en 1858, et succéda à son père et à son grand-père comme maire de Courcelles, fonctions qu'il exerça pendant plus de vingt-cinq ans. Il était vice-président de la société d'agriculture de l'arrondissement de Saint-Jean d'Angély ; et plusieurs de ses rapports publiés dans le *Bulletin* de cette société ont été justement remarqués. Hippolyte d'Aussy avait épousé à Saint-Jean d'Angély, le 4 mai 1861, Louise de Meschinot dont vint une fille, Marie-Louise, mariée le 24 avril 1884 à Auguste Leroux de Bretagne.

Le 14, est décédé subitement dans sa voiture, en allant voir des malades, le docteur Jean-Joseph Lafon, médecin à Sainte-Soule, âgé de 65 ans, né à Xanton dans la Vendée, le 4 janvier 1828. Après ses études médicales à Paris, il fut reçu docteur le 28 avril 1856. En 1852, étudiant de seconde année, il avait été envoyé en mission dans le département de la Marne où sévissait une épidémie de choléra et reçut une médaille d'honneur. En 1856, il s'établit à Sainte-Soule où il a passé sa vie. Membre de la société de médecine et chirurgie de La Rochelle dont il fut le président, fondateur en 1880 du syndicat médical régional dont il a été toujours réélu vice-président, médecin des épidémies, des enfants assistés, délégué cantonal, membre correspondant du jardin d'acclimatation, collaborateur du journal l'*Acclimatation*, il trouvait encore moyen, après les devoirs de sa profession, de se livrer à l'ornithologie et spécialement à la culture des gallinacés. Sur sa tombe, M. le docteur Brard a prononcé un discours émouvant, qu'ont reproduit la *Charente-Inférieure* du 22, le *Courrier de La Rochelle* du 23.

Le 28, est décédé à Châtelail lon, où il s'était retiré, Jean-

Baptiste-Eugène Bouguereau, âgé de 82 ans, dans sa 59^e année de prêtrise, chanoine honoraire de La Rochelle, curé de Notre-Dame de Rochefort pendant 40 ans. Né à La Rochelle, le 25 août 1811, d'une ancienne famille qui a donné plusieurs officiers à la Monnaie de cette ville, il avait pour père un estimable professeur d'anglais, protestant converti, qui eut six autres enfants. Filleul d'un frère de l'abbé Boudinet, depuis évêque d'Amiens, il fut élève du séminaire de Saint-Jean d'Angély sous l'abbé Mareschal, puis du grand séminaire de La Rochelle. Prêtre le 20 septembre 1834, il fut nommé le lendemain vicaire de l'abbé Chaigne, curé de Saint-Louis de Rochefort ; c'est là qu'il fit faire la première communion à l'archiprêtre actuel à Rochefort, qui, à cinquante ans de distance, a présidé à ses funérailles. A 26 ans, il était nommé curé de Mortagne sur Gironde où il resta neuf ans et fonda le couvent de la Providence. Il avait pour hôte assidu de son presbytère son jeune neveu, William Bouguereau, alors élève du collège de Pons, qui déjà échangeait volontiers la plume de l'étudiant contre le pinceau de l'artiste. Son premier tableau, *Jacob recevant la tunique ensanglantée de Joseph*, a été le premier hommage reconnaissant du jeune peintre de 19 ans, tableau que l'oncle a pieusement conservé. Nommé, le 13 mai 1846, curé de Notre-Dame au faubourg de Rochefort, il trouva une paroisse de 10,000 habitants, presque tous ouvriers du port, et une église informe, étroite, délabrée, insuffisante. Il se fit le père de ses paroissiens, leur montra dans l'épidémie de choléra de 1869 un dévouement héroïque, soignant les malades abandonnés, ensevelissant les morts. Puis, au milieu de difficultés renaissantes, il bâtit son église qui fut consacrée le 1^{er} juillet 1860 par M^sr Landriot. Il reçut à cette occasion les insignes de chanoine honoraire. Il établit une école de frères, un asile de vieillards tenu par les petites sœurs des pauvres. En 1885, il remit la direction de la paroisse à M. l'abbé Périer avec le titre de pro-curé ; dans ses dernières années il se retira au village de Châtelailon ; il y célébrait la messe dans un petit oratoire, ayant pour enfant de chœur un vieux militaire de 88 ans. Voir *Bulletin religieux*, du 15.

Le 29, est décédé à Saintes, Pierre-Ferdinand-Jules Goulard, chevalier de la légion d'honneur, chirurgien de la marine en retraite, né à Rochefort, le 16 janvier 1807, de Henriette-Sophie Desforges et de Ferdinand Goulard, imprimeur. Veuf de Modeste-Claire Chevalier, décédée à Rochefort le 28 mai 1849, il avait épousé à Saintes, le 6 février 1854, Marie-Madeleine Tercinier, née à Chaniers en 1822, fille de Jean-Baptiste-Michel et de Marie-Eléonore Augereau, et veuve en premières noces d'Armand-Jean-Baptiste Brejon de La Martinière. Il a un fils, René Goulard, sous-lieutenant de chasseurs à pied en garnison à Saint-Dié, et une fille, M^{me} Genet.

Le 30, est décédé à Saintes Emile-Jules Pelingéas, âgé de 33 ans, né, à Guéret, de François Pelingéas et de Marguerite Forest, célibataire, licencié ès-sciences mathématiques et ès-sciences physiques, professeur de mathématiques au collège de Saintes depuis deux ans. Son corps retiré de la Charente au lieu dit Les Sables a reçu les cérémonies religieuses le 1^{er} avril. Deux discours ont été prononcés sur sa tombe par M. Lucchini, professeur de seconde, et par M. Aussoleil, professeur de rhétorique, qui ont loué ses qualités, bien que, a dit le premier, « dans sa faim et sa soif du néant », il eut recommandé de l'inhumer sans pompe et sans discours. « La piété envers les morts ne peut faire que nous respections une de ses dernières volontés... » *L'Indépendant* du 6 les a publiés. (Voir *La Croix* du 23).

Le 30, est décédé à Saint-Jean d'Angély Louis-Jacques-Maurice Vassal de Nesle, âgé de 49 ans. Son père était mort au mois de décembre dernier.

Le 10 avril, est décédé à Rochefort, âgé de 52 ans, Joseph-Désiré Barthet, chevalier de la légion d'honneur, inspecteur adjoint des services administratifs de la marine, ancien capitaine d'infanterie de marine, très charitable, très dévoué aux bonnes œuvres. Né à Saint-Martin de Ré de Joseph Barthet et de Marie-Catherine Dernaud, il entra au service le 5 octobre 1858, fut sous-lieutenant d'infanterie de marine le 14 septembre 1864, lieutenant le 3 avril 1867, capitaine le 19 février 1872 et inspecteur adjoint de la marine le 4 juillet 1882. Veuf de Marie-Louise Duigo, il avait épousé Blanche Audouin. Il laisse trois enfants.

Le 11, est décédé à Etaules, âgé de 60 ans, après 36 ans de prêtrise, Pierre-Henri Gendre, curé de cette paroisse depuis 1877. Né dans le Cantal en 1833, il avait été amené en Saintonge par son oncle, Aubert, qui fut curé à Tonnay-Boutonne, et fut suivi bientôt de deux autres frères : Pascal, aujourd'hui curé d'Arces, et Paul, curé de Nieul-Saint-Sornin. Une de ses sœurs est religieuse, deux de ses neveux sont élèves au séminaire de Montlieu, deux autres sont morts au grand séminaire. (Voir *Bulletin religieux* du 15).

Le 11, est décédé à Rochefort, âgé de 58 ans, Gilbert-Léo-Julien Bladinières, surveillant général de la marine, chevalier de la légion d'honneur, né à La Réole (Gironde) de Louis Bladinières et de Marguerite-Octavie Marguerie, époux de Cécile-Elisa Guilleminault.

Le 12, est décédé à Rochefort, âgé de 83 ans, François-Alexandre Huguet, ancien notaire à Saint-Porchaire, époux d'Angé-

lique-Virginie Lévêque. Il avait été membre du bureau de bienfaisance et jusqu'au dernier moment il contribua à toutes les bonnes œuvres de la cité.

II. MARIAGES.

Le 20 décembre 1892, a eu lieu à La Rochelle le mariage de Jean-Pierre-Paul Giraud, lieutenant au 6^e régiment d'infanterie de ligne, né de parents français à Ameyugo, province de Burgos (Espagne), le 27 juin 1862, du mariage d'André Giraud et d'Henriette Laurent, demeurant à Chaumont, avec Hortense-Jeanne-Marguerite Michel, née à La Rochelle, le 1^{er} juillet 1874, de Gustave-Evariste Michel et d'Eugénie-Olympe-Anastasie Le Roy.

Le 28 février 1893, a été célébré dans la chapelle de l'Assomption, rue Saint-Honoré, à Paris, le mariage de M. Gabriel-Venant Le Bailly de La Falaise, comte de La Coudraye, lieutenant au 8^e régiment de dragons en garnison à Lunéville, fils unique de Gabriel-Henri Le Bailly de La Falaise, qui a reçu le titre de marquis de La Coudraye par suite de la cession (acte du 3 février 1876) de Jean-Gaspard de Loynes, marquis de La Coudraye, son cousin germain, et de feu Marie-Augustine de Maynard de La Claye, avec M^{lle} Henriette-Lucie-Frédérique Hennessy, fille de feu Jean-Baptiste-Richard Hennessy et de Marthe Hennessy, veuve en secondes noces de lord James-Edouard Shollo Douglas. (Voir pour les Hennessy *Bulletin*, xi, 303). Les témoins étaient pour le fiancé : M. de La Jarrige, colonel au 8^e dragons, et M. Auguste de Maynard de La Claye, ancien député de la Vendée, oncle maternel ; pour la fiancée, M. Armand Hennessy, son oncle, et M. le comte de Charnacé, son cousin. Le contrat a été signé chez M^{me} la comtesse de Damrémont, née Hennessy, tante de la fiancée.

Le 12 avril, à Saintes, a eu lieu le mariage civil et le 13 le mariage religieux de M. Léon-Amédée-François Raffenel, chevalier de la légion d'honneur, chef de bataillon au 1^{er} régiment d'infanterie de marine, né le 14 août 1856 à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine) de Jean-Baptiste Raffenel, décédé à Saint-Denis (île de la Réunion) le 13 mai 1858, et de Hortense-Marguerite Noël, décédée à Paris le 11 octobre 1872, avec Fernand-Marie-Gabrielle Surraud, née le 21 octobre 1864 à Saintes, de Jean Surraud, propriétaire, ancien greffier du tribunal civil, juge suppléant de la justice de paix du canton sud de Saintes, et de Marie-Gabrielle Baron.

Le 19 avril, à Saint-Vivien de Saintes, la bénédiction nuptiale a été donnée à M. Léon Bouyer, avocat, né à Saintes, le

17 juin 1865, de M. Marcel Bouyer, docteur en médecine, et de Marie-Louise Besson, et à *Marthe-Renée-Hélène Julien-Laferrière*, née à Saintes, le 2 juin 1874, d'*Alexis-Guillaume Julien-Laferrière*, notaire à Saintes, et de Marie-Hélène Drilhon.

ARCHÉOLOGIE

I

LES SOUTERRAINS DE FONTAINE-OZILLAC

En exécutant les travaux pour l'établissement d'une seconde voie, les ouvriers du chemin de fer de l'état ont, le 25 février dernier, découvert, entre Tugéras et Fontaine-Ozillac, à 440 mètres de cette dernière station, des salles et galeries souterraines assez anciennes.

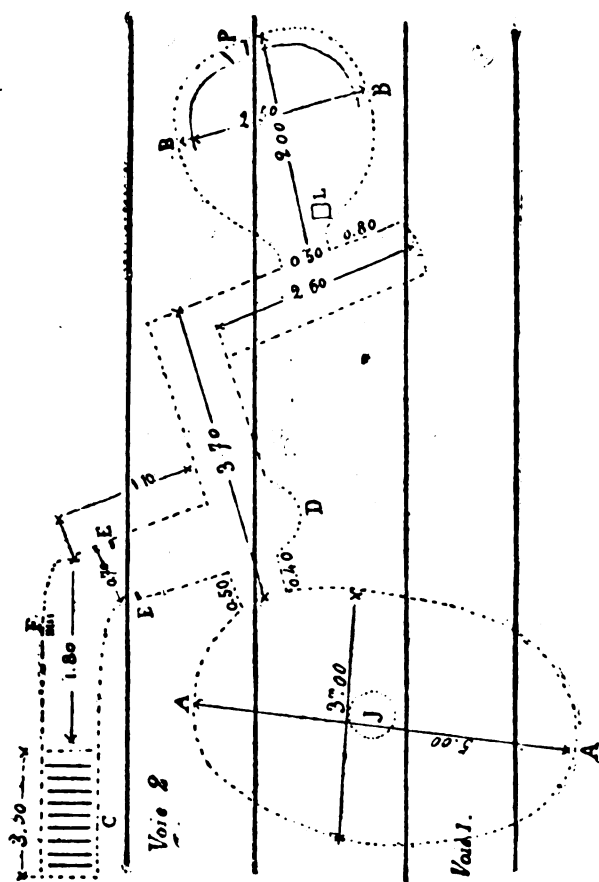
Grâce à l'obligeance de M. Martial, chef de section, et de M. Triou, conducteur des travaux, j'ai pu les visiter tout à mon aise. La figure ci-contre n'est que le calque du plan levé par M. Triou qu'il a bien voulu me communiquer. Je ne saurais trop remercier ces messieurs de leur complaisance, et de l'empressement avec lequel ils se sont mis à ma disposition pour étudier cette intéressante découverte.

Ce sont deux salles A et B, reliées entre elles par une galerie coudée à peu près à angle droit. Un couloir d'accès, également coudé, tombe dans cette galerie à cinquante centimètres de la salle A. Ce couloir arrive à fleur de terre au moyen de dix marches, C, qui, lors des fouilles, se trouvaient en partie couvertes par deux dalles.

En F il y a dans la voûte une ouverture, accidentelle je crois, qui a été soigneusement fermée au moyen d'une maçonnerie en pierres sèches. Il y a en E, de chaque côté du couloir, une rainure destinée vraisemblablement à recevoir une porte ; à côté se trouvent percés, intérieurement, des trous dans lesquels on enfonçait des chevilles pour maintenir cette porte et faire l'office de verrous. D est une cavité au fond de laquelle on trouve la terre végétale, il semble que ce soit là le commencement d'une autre galerie.

Au milieu de la salle A, en J, se trouve un silo profond d'un mètre, et dont l'ouverture, large d'environ 55 centimètres, était fermée au moyen d'une pierre. Sa forme rappelle nos saloirs de la campagne. La salle B est beaucoup plus petite et dépourvue de silo ; mais sur une partie de son pourtour on a ménagé dans le rocher une assez large saillie ayant pu servir de banc ; au milieu de ce banc il y a une sorte d'échancrure. L'ouverture qui donne dans cette salle est petite (0^m50) et en forme de gueule de four. En L est un assez large soupirail, extérieurement fermé par deux grandes dalles.

Ces salles et galeries sont creusées dans la craie; partout la voûte forme le cintre. Les marques, laissées par l'instrument pointu avec lequel elles ont été creusées, sont très apparentes. Malheureusement salles et galeries n'ont conservé aucune trace de ceux qui les ont faites et utilisées; pas la moindre monnaie, pas le plus petit instrument, à peine un peu de charbon. Dans les terres qui recouvraient le soupirail, on a trouvé une sorte



d'agrafe ou ornement en fer, mais rien n'indique qu'il soit de l'époque.

Du reste, ce n'est pas la première fois que l'on rencontre de pareilles salles souterraines; sans parler de celles du midi de la France, ni des guériments du Poitou qui leur ressemblent à s'y méprendre, je signalerai dans notre département, celles de Bougnaud, de Berneuil, de Saint-Bonnet, etc., qui toutes

offrent les mêmes particularités et accusent les mêmes préoccupations, les mêmes besoins, chez ceux qui les ont creusées.⁽¹⁾ Je ne crains pas d'assimiler encore à nos salles de Fontaine-Ozillac, celles de La Vallée dont le *Bulletin des Archives*, iv, 61, a parlé il y a plusieurs années. L'imagination, ce mauvais génie des archéologues, y a fait voir, à tort ce me semble, des grottes funéraires préhistoriques. *Bulletin*, vii, 186.

Quand et par qui ces souterrains ont-ils été faits? Quelle en était la destination? Impossible de répondre avec quelque certitude à ces deux questions. Je me contente donc de signaler cette nouvelle découverte et de la décrire, faisant des vœux bien sincères pour qu'un confrère plus heureux trouve bientôt la solution de ce problème archéologique.

M. Triou m'a dit avoir rencontré tout dernièrement, au lieu dit Montassier, entre Fontaine-Ozillac et Jonzac, dans la tranchée de la ligne, une excavation en forme de cercueil contenant des ossements humains associés à des os de cheval et de chien. Enfin, plus près de Jonzac, il m'a fait voir plusieurs silos que les travaux de la voie vont faire disparaître; ils étaient eux aussi absolument vides.

E. MAUFRAS.

—

II

DEUX SCEAUX SAINTONGEAIS

La sigillographie de la Saintonge s'est augmentée de deux sceaux : celui du nouvel évêque de Quimper et Léon, et celui du nouvel évêque de La Rochelle et Saintes.

Mgr Valteau a pris pour sceau un blason : *D'azur à une barque d'argent voguant sur une mer démontée de sinople, accompagné à dextre d'une étoile d'or rayonnante du même sur la barque; à un canton senestre d'argent semé d'hermines de sable.* L'hermine est un hommage à la Bretagne. La barque et l'étoile, qui répètent un peu les armes que s'est données la ville de Marennes, sont un souvenir de l'île natale, puis de l'île d'Oleron et de la côte saintongaise où il a exercé le ministère pastoral.

Le sceau de Mgr Bonnefoy, ce qui vaut mieux qu'un simple blason, est ovale, de cinq centimètres, présente un écu : *D'azur à la croix rayonnante d'or, au chef d'argent chargé de trois*

(1) Voici, pour les souterrains refuges, ceux qu'a mentionnés ou décrits le *Bulletin*, t. i^{er}, p. 24, ceux de Chez-lès-Longs, en Saint-André des Combes; p. 336, d'Angeac-Champagne, Saint-Palais sur mer, décrits p. 9; Saint-Palais de Négrignac, Chailloux en Tanzac, Brie-sous-Archiac, p. 9; Chez-lès-Moines en Saint-Bonnet, 12 et iii, 62; Saint-André de Lidon, décrit, ii, 15; Chez-Machet en Pons, décrit, iii, 26, avec la liste de ceux qui existent; Saint-Georges des Agouts, du Chay, Medis, Varzay; Semoussac, décrits p. 330; La Vallée, décrit, iv, 61, et vii, 186; Meursac, décrit 16; Champagnes, Clérac, Gourvillette, décrits, 318 et 319; Chalais, v, 12; Sainte-Colombe, décrit, vi, 231; Saint-Ouen, décrit, vii, 148; Sousmoulins, ix, 316.

roses de gueules ; l'écu timbré d'une couronne de comte ; cimier, une crosse. Devise : CVM MARIA MATRE IESV. En légende : † SIGILLVM. FRANCISCI. EPISCOPI. RYPELLENSIS. ET. SANTONENSIS.



Le chef est un souvenir de son oncle maternel. M. Antoine-François Roselly de Lorgues, le grand historien de Christophe Colomb, qui porte : *D'azur à un cœur percé d'une flèche d'or ; au chef d'argent chargé de trois roses de gueules*, avec cette devise, allusion au cœur et au nom : *VVLNERASTI COR MEVM ROS COELI.*

III

SAINTES DANS LES AUTEURS LATINS ET L'ÉPIGRAPHIE ROMAINE

Un résumé de l'histoire de Saintes d'après les textes des auteurs anciens, d'après les monuments et les inscriptions ; les noms de tous les Gaulois qui sont cités par les écrivains ou qui se trouvent sur des monnaies ou sur des inscriptions, leurs fonctions et leurs dignités ; l'analyse des diverses inscriptions religieuses, municipales, funéraires ; les voies romaines ; les médailles, le tout fait par un de nos maîtres dans la science épigraphique, M. Allmer, membre correspondant de l'institut, conservateur honoraire du musée épigraphique de la ville de Lyon : voilà ce que nous offre en un substantiel, exact et complet chapitre la *Revue épigraphique du midi de la France*, dans son 54^e numéro (page 443, juillet-septembre 1889). Aussi, n'hésitons-nous pas à le reproduire en entier, en y joignant un paragraphe important que l'auteur a eu l'obligeance de nous envoyer :

« Les Santons : *Santones* (César, Pline, Ammien Marcellin), *Santoni* (César, Tacite, Méla, Ausone), peuple de la Celtique et à partir de la nouvelle division de la Gaule par Auguste, de la

province d'Aquitaine, puis, après le remaniement provincial de Dioclétien, de l'Aquitaine seconde, une des sept provinces qui alors composèrent pendant quelque temps la *diœcæsis Viennensis*. Ils étaient voisins de l'Océan : « Le long de l'Océan sont » les Santons et les Pictons, ceux-ci riverains de la Loire, ceux-
 » là de la Garonne » (Strabon, p. 190) ; « la Garonne se jette » dans l'Océan, entre le pays des Bituriges surnommés Vivisques » et celui des Santons, deux peuples d'origine celtique » (ibid.) ; « au bord de l'Océan, on trouve les *Santones* près de la Ga-
 » ronne » (Pline, iv, 11). La partie de l'Océan qui baigne la côte est appelée par Tibulle (*Eleg.*, 1) *oceanus Santonicus*, par Pline (ix, 5) *littus Santonicum*, et celui-ci raconte que, sous le règne de Tibère, s'échouèrent sur la plage « plus de trois cents » monstres marins, tous d'une variété et d'une grandeur sur-
 » prenantes, entre autres des éléphants et des béliers marins ». Ausone (*Epist.* ix) vante les huîtres de ce rivage, *ostrea Santonico quæ tecta salo* ; il les met des premières après celles appelées *Burdegalsensia*, qui, ayant eu le privilège d'être servies sur la table de l'empereur, étaient les plus estimées de toutes. Il parle aussi (*Idyll.*, x, 473) du flux de la mer des Santons retenant les flots de la Charente : *Santonico refluus non ipse Carantonus æstu*. César (*B. G.*, i, 10) dit les Santons non éloignés des Tolosates : *Santones non longe ab Tolosatium finibus absunt* ; Ptolémée les place au-dessous des Pictons et mentionne le *Santonum promontorium* et le *Santonum portus*. Leur territoire produisait une absinthe qui était en renom et dont parlent Pline (xxvii, 7) : *absinthii genera sunt plura : Santonicum appellatur e Galliæ civitate* ; Columelle (vi) *herba : Santonica* ; Martial (*Epigr.*, ix, 96) : *Santonica virga* ; Dioscoride (iii, 28) : *Ἀψιθίδιον Σαντονίδιον...*, *Σαντόνιδι χάρα*.

» Sur les Santons antérieurement à la conquête de la Gaule on est peu renseigné. Les monuments mégalithiques sont nombreux dans les départements de la Charente et de la Charente-Inférieure. A Ardillières, à Saint-Laurent de la Prée, à Fontenille, à Luxé, à Vervant, à Confolens se voient des dolmens, à Bédénac des menhirs, à Montguyon existe une allée couverte. On attribue aux Santons de l'époque de l'indépendance des monnaies de bronze, d'or et d'argent à la légende SANCTNOS ou SANTONOS et au type du cheval galopant, puis encore des pièces d'or au type de la main accostée des lettres S A. D'autres monnaies autonomes, mais qui peuvent appartenir aux Pictons ou aux Pétrucos aussi bien qu'à eux, font connaître quelques noms de chefs : ANNICOIOS au revers du sanglier, LVCCIOS au même revers ; CONTOVTOS au revers du loup derrière un arbuste, la patte sur une tête de bœuf ; TASGETIOS au même revers du loup derrière un arbuste ; ATECTORIX au revers d'un bœuf ; VIIPOTAL (Verotal ?) au revers du lion ou du guerrier debout appuyé sur son bouclier ; ARIVOS au revers du cheval au galop ; VIRETIO, même revers avec une édicule au-dessus.

» Leur premier magistrat, de même que celui des Eduens (César, *B. G.*, I, 16) et que celui des Lixoviates (mon.) avait, paraît-il, le titre de « vergobret », conservé encore un certain temps sous l'organisation romaine.

» C'est sur le territoire des Santons que l'émigration helvète de l'an 58 avant notre ère se proposait d'aller s'établir (César, *B. G.*, I, 10) : *Cæsari renuntiatur Helvetiis esse in animo per agrum Sequanorum et Hæduorum iter in Santonum fines facere, qui non longe a Tolosatium finibus absunt, quæ civitas est in provincia* ; (I, 11) : ... *dum omnibus fortunis sociorum consumptis in Santonos Helvetii pervenirent*. Vaincus dès l'an 57 av. J. C., comme la plupart des cités armoricaines, par les armes du légat P. Crassus, on voit en l'an 56 av. J.-C. les Santons, soumis et pacifiés, fournir des vaisseaux à César pour l'expédition maritime contre les Venètes (*B. G.*, III, 11) : *Decimum Brutum adulescentem classi Gallicisque navibus quas ex Pictonibus et Santonis reliquisque pacatis regionibus convenire jusserat præficit et cum primum posset in Venetos proficisci jubet*. En l'an 52, ils entrent dans le soulèvement général suscité par Vercingétorix et sont taxés dans le conseil tenu à Bibracte à fournir à l'armée levée pour la délivrance d'Alise, 12,000 hommes. Ils apparaissent là sur pied d'égalité avec les Sequanes, les Senons, les Bituriges, les Rutènes et les Carnutes... *Galli concilio principum indicto... imperant Sequanis, Senonibus, Biturigibus, Santonis, Rutenis, Carnutibus, duodena millia*.

» En l'an 28 ou 27 (Mommsen, *Histoire*, v., pp. 72, 73), un soulèvement de l'Aquitaine pyrénéenne, probablement suscité par la révolte des Cantabres, ayant été réprimé par Marcus Valerius Messalla, celui-ci parcourt à la tête de son armée victorieuse le pays qui s'étend de l'Océan à la Saône et au Rhône et de la Garonne à la Loire ; c'est du moins ce qui ressort de vraisemblable du passage ci-dessus rappelé de Tibulle (*Elégies*, I, 7), où il est dit que « Messalla, vainqueur des Aquitains sur l'Adour, eut » pour témoins de sa gloire, la côte océanique des Santons, la Saône et le Rhône, la grande Garonne et la Loire bleue des Carnutes ». Il serait merveilleusement extraordinaire qu'un soulèvement qui aurait embrassé tous les pays indiqués comme témoins de la gloire du général romain, c'est-à-dire une levée en masse de la moitié au moins de toute la Gaule, fût resté inconnu des divers écrivains qui ont eu à parler de Valerius Messalla et des événements survenus pendant le règne d'Auguste. Beaucoup plus probablement la victoire de Valerius aura été remportée sur les peuples voisins de l'Adour, ainsi que d'ailleurs cela semble résulter du texte même qui restreint à l'action sur l'Adour les mots *victus* et *forti milite*, et aura été suivie d'une démonstration militaire poussée dans la Gaule aussi loin que possible.

» La ville chef-lieu des Santons était Mediolanum : *Mediolano Sancorum* (lisez *Santonum*, Table de Peutinger); *Mediolanium* (Strabon, Ptolémée), nom remplacé, au temps de la Notice, par

celui de *Santones* avec la qualification de *civitas* : *Item in provinciis septem..., provincia Aquitana secunda, civitas Santonum...*, d'où s'est formé le nom actuel de Saintes. *Prima provincia est Aquitana amplitudine civitatum admodum culta; omissis aliis multis Burdegala et Arverni præcellunt et Santones et Pictones* (Ammien Marcellin, xv, 21), c'est-à-dire Bordeaux, Clermont, Saintes et Poitiers.

» A Mediolanum aboutissait une des quatre grandes voies stratégiques créées par Agrippa dans la Gaule en l'an 19 avant J.-C., celle qui « de Lyon allait à travers les Cévennes en Aquitaine » et jusque chez les Santons » (Strabon, p. 190). La ville était au carrefour de trois routes. se dirigeant l'une vers Limonum (Poitiers), une autre vers Vesunna (Périgueux), l'autre vers Burdigala. Elle figure ainsi sur la Table de Peutinger et y est accompagnée de la double maisonnette indicative des chefs-lieux de cités. Dans l'Itinéraire d'Antonin, elle est marquée comme station de la route de Bordeaux à Autun. Ausone semble faire allusion à la facilité du trajet entre Saintes et Bordeaux dans celle de ses lettres (Epit. xiii), où il dit qu'on va en peu de temps de Saintes à Agen et que Bordeaux est à mi-chemin : *Santonus ut sibi Burdigalam mox jungit Aginnum*. C'était, de son temps, une route fréquentée ; on y rencontrait de nombreux cavaliers, les uns sur des bidets au trot rapide (*mannus*), d'autres sur de vieux chevaux efflanqués usés au service de la poste (*veredus*) ; la *rheda* à quatre roues, le *petoritum* traîné par des mules s'y croisaient avec le léger *cisium* attelé de trois chevaux (viii et xiv) ; arrivé à Blaye, où il y avait « un poste militaire » : *militarem Blaviam*, on pouvait se soustraire aux inconvénients d'une route « battue et sablonneuse », en prenant un *nausum*, bateau particulier au pays ; et, porté par le flux de l'Océan, on remontait en peu d'heures la Garonne jusqu'à Bordeaux (xx). Ausone nous fait aussi connaître quelques noms de localités : son ami, le rhéteur Axius Paulus, vit retiré dans une campagne dite de *Crebennus*, « dans un pays froid et sans vignes, où les » hivers sont rudes, où les vers de Muses transies et grelot- » tantes redoublent encore la froidure de l'air » (xii) ; un autre de ses amis, le rhéteur Tetradius, enseigne à *Iculisna* (Angoulême), « lieu solitaire et détourné » (xv). Des noms de stations sont fournis par les itinéraires. De Bordeaux à Mediolanum on rencontre *Blavia* (Blaye), *Tamnum* (Talmont), *Novioregum* (Royan) ; puis, dans la direction de Saintes à Poitiers, *Aunedonacum* (Aunay), et, un peu au-delà, les *Fines* (La Villegie, d'après M. Espérandieu), c'est-à-dire la limite entre les Santons et les Pictaves ; enfin, dans la direction de Périgueux, *Condate* (Cognac) et *Sarrum* (Charmant). Ausone consacre la xxi^e de ses *Parentales* à sa belle-sœur Attusia Lucana Talisia et à son beau-frère Erminiscus Regulus, qui tous deux reposent au loin, dit-il, « dans les plaines de la Saintonge, *Santonica procul » in tellure jacentes* » ; mais il ne nomme pas l'endroit.

» Venu dans la Gaule dans les premiers mois de l'an 16 avant

J.-C. pour en régler les affaires, Auguste emploie à l'organisation des cités une partie d'un séjour de près de trois ans : « il » tire des unes de grandes sommes d'argent, fait pour d'autres » de grandes dépenses, en supprime un grand nombre » (Dion Cassius, LIV, 25), en les incorporant dans des cités voisines. C'est alors sans doute que les Santons auront reçu le privilège de commune libre, ainsi que l'indique Pline : *Santones liberi*.

» Les Santons citoyens romains étaient inscrits dans la tribu *Vollinia*.

» Les notables d'entre eux que nous font connaître les inscriptions portent à peu près tous le nom de *Julius* et sont fils de Gaulois qui ont adjoint à ce nom romain leur ancien nom celtique, ce qui autorise à penser qu'ils tenaient de César ou d'Auguste ou de quelqu'un des empereurs de la première dynastie qui appartenaient directement à la famille *Julia*, le droit de cité romaine. Un Caius Julius Rufus, fils de Caius Julius Otvanenus, petit-fils de Caius Julius Gedemo, arrière-petit-fils d'Epostorovidus (ou Epotsorovidus), élève à Saintes en l'an 21 un arc dédié, non pas à Germanicus « à qui on aurait adjoint par mé » nagement pour l'orgueil jaloux de l'empereur », comme le prétendait Millin, « Tibère et son fils Drusus »; mais à Tibère Auguste, à qui étaient adjoints secondairement les césars Germanicus et Drusus; les trois inscriptions surmontées chacune d'une statue : celle de l'empereur occupant au milieu du sommet de l'arc la place d'honneur, celles de ses fils repoussées aux deux bouts. Un Caius Julius... de la tribu *Vollinia*, élève en 49 une statue à l'empereur Claude; un Caius Julius Cogidubnus, homonyme d'un roi de Bretagne (Tacite, *Agric.*, 14), de la tribu *Vollinia*, fils de Congonnetodubnus, en dresse aussi une au César Néron, entre son adoption par Claude en l'an 50 et son avènement en 54. Un frère de ce même Cogidubnus à ce qu'il semble, Caius Julius Victor, de la tribu *Volnina*, fils comme lui de Congonnetodubnus et petit-fils de Agedomopates, est rappelé dans l'inscription d'un monument, probablement un tombeau, que lui élève son fils des mêmes noms que lui. C'est aussi l'inscription d'un tombeau qui nous apporte les noms d'un Caius Julius Marinus, de la tribu *Vollinia*, fils de Caius Julius Rigoverjugus. Un sénateur romain que Tacite (*Ann.* VI, 7) dit avoir été mis à mort par Tibère, s'appelait Julius Africanus et était *e Santonis Galliae civitate*. Tous ces personnages ont été contemporains d'Auguste ou au moins du premier siècle. — Un autre Santon encore, Caius Julius Macer, de la tribu *Vollinia*, fils d'Agedil[us], remonte certainement au temps d'Auguste. Les noms celtiques se sont, du reste, maintenus dans le pays plus ou moins longtemps sous l'empire, et on trouve parmi les personnes non qualifiées un Julius Aturios ou Aturix, un Aveliccus, une Balorice, à corriger sans doute par Baiorice, une Carantilla, un Cintugenus, un Divixtus et une Divixta, deux Drutedo, un ou une Magirra,

un *Namatius* (Sidoine Apollinaire), une *Venopes* (génitif *Venopis*), un *Verterus*, un *Vipodvalis*, un *Vodeluteiacus*.

» *Inscriptions publiques.* — Empereurs et princes :

» Le dieu Auguste : *DIVO AVGVSTO*, d'après une inscription actuellement perdue, c'est-à-dire Auguste apothéosé.

» L'empereur Tibère et ses fils, Germanicus César et Drusus César, honorés, comme on vient de le voir, d'un arc couronné de leurs statues, arc placé sur le pont qui traversait la Charente, aujourd'hui déplacé et presque entièrement reconstruit à neuf.

» L'empereur Claude et son fils adoptif le César Néron, honorés, comme on vient de le voir aussi, l'un et l'autre d'une statue.

» L'empereur Claude encore, peut-être rappelé par une borne milliaire trouvée au village de Chadenac, avec indication d'une distance de XXIV milles romains ou lieues gauloises de *Mediolanum*. D'après M. Mommsen (*Hist. des provinces*, p. 99), Auguste aurait imposé obligatoirement à toute la Gaule l'emploi du mille romain, et, à partir seulement de Septime Sévère, aurait été permis le retour à l'ancien usage de la lieue gauloise.

» Caracalla, pour qui est offert en 212 par un particulier des noms de Caius Julius Drudeto un sacrifice taurobolique (*Bullet. archéologique*, 1838, p. 336).

» L'empereur Gordien le Pieux, rappelé par un débris de milliaire, à Pons, sur la route de *Mediolanum* à Bordeaux.

» *Fonctionnaires publics sénateurs ou chevaliers.* — Aucune trace de fonctionnaires civils de l'ordre sénatorial ou de l'ordre équestre, si ce n'est peut-être le rappel implicite du procureur provincial par des subalternes de son administration.

» *Fonctionnaires publics subalternes.* — Un caissier-payeur, esclave impérial, du titre de *dispensator*, subalterne du procureur provincial ou peut-être commis directement par l'empereur ; il était secondé dans son service par un autre esclave impérial du titre de *vicarius*.

» *Prêtres du culte provincial des empereurs.* — Prêtre des trois Gaules à l'autel du confluent de la Saône et du Rhône : — l'auteur de l'arc de Saintes, Caius Julius Rufus déjà vu, *sacerdos Romae et Augusti ad aram quae est ad confluentem*, le confluent, non pas de la Charente, mais de la Saône et du Rhône, au pied de la colline qui fait face au monticule sur lequel était situé Lyon. C'est là qu'était l'autel dressé par l'association des soixante cités des trois Gaules pour honorer dans une réunion annuelle la divinité d'Auguste uni à la déesse Rome, et, après la mort d'Auguste, la divinité de l'empereur régnant.

Prêtre des trois Gaules : Caius Julius Victor déjà vu, *sacerdos Romae et Augusti ad confluentem* ; Caius Julius Marinus, déjà vu, [*sacerdo*]talis, « ancien prêtre », soit de quelque divinité honorée à Saintes d'un culte municipal, soit plutôt des trois Gaules ; anonyme dont le souvenir est conservé par une inscription de Lyon :... NVL[...San]tonus, *sacerdos ad tem-*

plum Romae et Augusti, ... inter confluentes Araris et Rhodani, honoré d'une statue au confluent par les *tres provinciae Galliae*. Tous les ans, chacune des cités qui composaient l'association dite des trois Gaules envoyait à l'autel du confluent de la Saône et du Rhône un délégué, *legatus*, qui devait être, non seulement citoyen romain, mais encore *omnibus honoribus apud suos functus*, c'est-à-dire avoir parcouru dans sa cité la série des hautes fonctions municipales. Parmi ces délégués était créé un prêtre dont le titre, au moins dans les trois Gaules, était *sacerdos* ; lui seul avait ce titre, et lui seul aussi présidait l'assemblée, *concilium*, *conventus*. Au sortir de ses fonctions, il obtenait habituellement l'honneur d'une statue, décrétée par l'assemblée et dressée dans la circonscription sacrée adjacente à l'autel, et sur le piédestal de laquelle il avait le droit de faire graver son nom, celui de son père et celui de sa cité. Il lui était même permis de grouper avec sa propre statue, celles des plus proches membres de sa famille. C'était un honneur très grand et très envié que d'être prêtre des trois Gaules. Les souvenirs les plus nombreux venus jusqu'à nous de personnages parvenus à la prêtrise appartiennent aux cités les plus riches et les plus considérables, tandis que des cités pauvres ne reste que peu ou point de souvenirs de leurs députés devenus prêtres.

» *Service dans l'armée*. — Préfet du génie : l'auteur de l'arc de Saintes, Caius Julius Rufus ; antérieurement à sa prêtrise de Rome et d'Auguste à l'autel du confluent, il avait été *praefectus fabrum*, grade qui lui avait conféré le titre et le rang de chevalier romain. — Préfet du génie et tribun d'une cohorte d'auxiliaires : le Caius Julius Victor déjà vu ; lui aussi avait eu, antérieurement à sa prêtrise de Rome et d'Auguste à l'autel du confluent, le grade de *praefectus fabrum* et précédemment encore celui de *tribunus militum* d'une cohorte première d'auxiliaires : *cohortis* [I Dalmat]arum ou [Belg]arum ou [Brac]arum ; mais s'il y a incertitude sous le nom de la cohorte, il n'y en a pas sur le numéro, les cohortes du numéro I étant les seules qui eussent pour commandant un tribun ; les autres étaient commandées par des préfets.

» Préfet... : le Santon anonyme du fragment d'inscription de Lyon..... PRAEF..... [CORVM], c'est-à-dire *praefectus fabrum*, *tribunus* ou *praefectus cohortis...*corum, mot à compléter par *Breucorum* ou *Callaecorum* ou *Rauracorum* ou *Vindellicorum* ou encore *Mattiacorum*. Au lieu d'une cohorte, il pourrait être question d'une *ala* dont le personnage aurait été préfet, et alors le mot terminé par... *corum* pourrait être *Aravacorum*, *Dacorum* ou *Noricorum*.

» Evocat, chef d'un corps franc dit « des 600 Gésates Rètes », précédemment soldat d'une *ala Atectorigiana* : Caius Julius Macer, déjà vu, santion inscrit dans la tribu *Voltinia*, fils d'Agedil(lus ?), d'abord soldat cavalier à double solde : *duplicarius*, dans une *ala* dite *Atectorigiana* du nom sans doute d'un Atec-

torix qui l'aurait formée et aurait été son premier chef, ensuite rappelé après sa libération au bout de trente-deux ans de service pour commander un *numerus Gaesatorum D C Raetorum Castello Ircavio*, grade pendant lequel il reçut, à titre de récompenses militaires décernées par ses compagnons d'armes, des couronnes et des anneaux d'or : *coronis aenulis aureis donatus a commilitonibus*. Il était, d'après M. Mommsen, contemporain d'Auguste. La forme belle et archaïque des lettres de son épitaphe répond très bien à cette présomption d'ancienneté.

» Soldats de légion XIII^e *Gemina* : Lucius Autius, fils de Lucius (Autius), de la tribu *Aniensis*, de la cité de *Forojulium*, soldat de la légion XIII^e *Gemina*, mort chez les Santons, à l'âge de trente-cinq ans, à quinze ans de service, par conséquent avant le terme légal de libération. N'ayant pas de cognomen, il paraît avoir vécu au premier siècle de notre ère ; Lucius Furius, fils de Lucius (Furius), de la tribu *Aniensis*, de la cité de Crémone, soldat de la légion XIII^e *Gemina*, mort chez les Santons. De même que le précédent, il n'a pas de cognomen et doit avoir été son contemporain ; Soldat d'une légion II^e : ... Julius Albus, soldat de la légion II^e, de la centurie de Laenas, mort chez les Santons, à l'âge de vingt-sept ans, à sept ans seulement de service. La légion simplement dite ici II^e est vraisemblablement II^e *Augusta* et a d'autant mieux pu être désignée sans son nom que jusqu'à Vespasien elle était la seule qui eût le numéro II. Albus doit donc avoir été antérieur à Vespasien.

» Vétéran de la légion I^e *Minervia* : Justinus Paternus, *vet(eranus) l(egionis) pri(mae) Mine(rviae)*. L'épitaphe semble donner à la légion le surnom d'*Augusta*, que cependant elle n'a jamais eu ; c'est le nom gentilice, probablement mal copié, de la femme de Justinus ; elle s'appelait *Augustia* ou peut être plutôt *Au(relia)*. La création de la légion n'est que du temps de Domitien.

» Il est étonnant de trouver plusieurs soldats légionnaires morts en activité de service sur le territoire des Santons. On a à se demander si, au premier siècle, il n'y aurait pas eu temporairement chez les Santons quelque détachement des armées du Rhin. La Gaule n'avait pas de soldats et était sous la protection des armées de Germanie. Les légions auxquelles ont appartenu ces soldats dépendaient en effet de ces armées : la XIII^e *Gemina* de l'armée de la Germanie supérieure, la II^e énoncée sans surnom et qui, à cause de cela, doit avoir été la II^e *Augusta*, appartenait également avant Claude à l'armée de la Germanie supérieure et, à partir de Claude, est restée fixée en Bretagne. Quant au vétéran de la I^e *Minervia*, il peut être venu en retraite à Saintes parce qu'il en aurait été originaire. Si on cherche dans l'histoire des événements relatifs à la Gaule, antérieurement à Claude, quelque fait qui puisse avoir motivé une occupation du territoire des Santons, on n'aperçoit que la tentative de soulèvement qui, en l'an 21, eut lieu sous Tibère et fut

du reste promptement réprimée, mais qui paraît avoir embrassé une partie de la Gaule et notamment les cités riveraines de la Loire. Les deux premiers des soldats ci-dessus rappelés sont morts à Aunay, l'ancien Aunedonnacum. Placé à Aunay, à la limite des Santons et des Pictaves, un détachement aurait maintenu à la fois les deux cités.

» *Inscriptions municipales.* — Les inscriptions municipales sont des moins nombreuses, mais non des moins instructives : car on leur doit de précieuses notions sur la constitution des Santons, qui, ayant le privilège de cité libre, n'étaient pas tenus de modeler l'administration de leur commune sur la forme des colonies romaines ou des colonies de droit latin, et on y voit, à côté d'un questeur, un vergobret et un curateur des citoyens romains. Ce sont là des renseignements importants : de l'un nous apprenons ce fait remarquable et des plus curieux pour l'histoire de la constitution administrative de la cité des Santons que, dans les premiers temps de l'empire, elle conservait encore en partie sa forme celtique et avait à sa tête pour premier magistrat un vergobret, qui, peut-être, contrairement au principe romain de la dualité des fonctions, exerçait les siennes sans collègue ; l'autre nous montre, d'accord avec les nombreux noms celtiques ou latins non joints à un gentilice, que les citoyens romains ne représentaient chez les Santons qu'une minorité.

» Une épitaphe, dont il ne reste qu'une copie défectueuse, fait connaître deux esclaves publics.

» Sur une autre, qui est d'une interprétation difficile et contestable, apparaissent, mais non d'une manière entièrement certaine, deux corporations d'artisans.

» Questeur et vergobret : Caius Julius Marinus, déjà vu comme notable et ancien prêtre de quelque culte local ou des trois Gaules, *quaestor, verg[obretus]...*. La cassure du bord de la pierre ne permet pas d'affirmer que la quatrième lettre soit un G plutôt qu'un C ou un O, mais la lecture *vergobretus* est non seulement séduisante, elle est, de plus, entièrement probable. Curateur des citoyens romains : le même Caius Julius Marinus. L'inscription énumère ainsi ses fonctions : [*sacerdoti, primo c[uratori] c[ivium] R[omanorum], quaestori, verg[obreto]*], c'est-à-dire d'après l'ordre de succession, « questeur, vergobret, curateur de citoyens romains, ancien *sacerdos* ».

» Esclaves publics de la cité des Santons : Une épitaphe aujourd'hui perdue, aux noms d'un *Fiscalis* et d'une *Urbica*, les qualifie, sur la copie qui en reste, *PVB[LIQVIE] SANT[is]*, à corriger vraisemblablement par *PVLIC[orum ci]VIT[atis] SANT[orum]*.

» Corporation des *manupretiarii b[er]acarii v[estifices]*, tailleurs confectionneurs en fin.

» Corporation des maçons bâtissant en pierres. *E[sc]lapio Aug[ustinus] lapida[r]ii struct[ores]*. Placée sous la protection d'Esculape, la corporation était en même temps sans doute un collège funéraire.

» *Inscriptions religieuses.* — On s'attendrait à trouver dans une cité reléguée à l'extrémité de la Gaule occidentale et peu romanisée comparativement à la plupart des cités de la Narbonnaise et des bords du Rhin, d'abondants souvenirs de la religion nationale. Sous ce rapport, l'attente est complètement déçue et, tandis que dans les pays du sud et du sud-est, plus rapprochés de l'Italie, des autels dédiés à des divinités celtiques se rencontrent en assez grand nombre, le territoire des Santons n'a jusqu'à présent rendu à la lumière que des autels à des divinités romaines.

» Jupiter — D M | IOVI AVG, à corriger probablement par IOVI O·M·AVG, c'est-à-dire « à Jupiter très bon, très grand, auguste ». L'autel lui a été dédié en exécution d'un ordre reçu de lui : *ex imp(erio)*.

» Minerve. — MINERVAE·C, à corriger peut-être par MINERVAE [au]G. L'autel lui a été dédié par trois personnes, dont une porte un nom celtique.

» Esculape — E[sclapi]O AVGV[sto], le patron de la corporation des maçons bâtissant en pierres ci-dessus mentionnée. Esculape est à peu près le seul dieu romain dont le nom commence par un E. La pierre étant en mauvais état, il n'est pas impossible que l'E qui paraît être la première lettre du mot ait été précédé d'un A aujourd'hui disparu.

» Le dieu Robur et le Génie de l'endroit. — *Deo Robori et Genio loci*, d'après un fragment « ramassé dans les démolitions du château d'Angoulême », et perdu depuis.

» *Inscriptions funéraires.* — Les inscriptions funéraires nous montrent les non-citoyens en proportion presque double de celle des citoyens romains et, chez ceux-ci, le nom de *Julius*, obtenu sans doute de César ou d'Auguste avec le droit de cité romaine, de beaucoup le plus fréquent ; les autres gentilices n'apparaissent que par mentions isolées. Les non-citoyens ont un seul nom accompagné de celui du père, et ces noms sont tantôt latins, tantôt celtiques, mais ces derniers en nombre moindre et dans la proportion seulement d'un tiers à peine. On rencontre peu d'étrangers ; un Rème et un Nervien, celui dont il a été question à propos des *manupretarii*. On ne rencontre pas d'industries exercées en dehors des corporations, si ce n'est un médecin.

Aspect des tombeaux. — Les tombeaux rencontrés chez les Santons n'ont pas de physionomie spéciale. Ceux des personnes de la haute aristocratie du premier temps, telles qu'étaient par exemple les *Julii* fils de Conconnetodubnus et de Rigoverjugus, devaient être plus ou moins analogues aux mausolées découverts à Trion, composés d'un massif carré à base et corniches saillantes surmonté d'un étage en la forme d'un petit temple ou en maçonnerie pleine ; leurs inscriptions, gravées sur de grands blocs d'appareil, sont en lettres aussi belles que celles qu'on admire dans les principales villes du midi de la Gaule. Mais les tombeaux des personnes moindres sont des cippes carrés avec

base et couronnement, ou des stèles terminées par un fronton triangulaire presque toujours bordé d'un listel ou d'une moulure et supporté par des pilastres d'angle en saillie sur la face du dé. Le fronton de ces stèles contient souvent ou le D M, ou un croissant en relief, ou bien encore un ornement en plate-bande qui, partant du sommet, se termine au milieu du tympan par une patte d'ancre, allusion peut-être à la traversée des Îles bienheureuses, de même que le croissant, emprunté, à ce qu'il semble, aux idées du culte de Mithra, peut exprimer l'espoir à un renouvellement d'existence. L'inscription est habituellement encadrée, gravée en assez mauvaises lettres avec des ligatures fantaisistes et nombreuses, et quelquefois avec des intercalations dans les interlignes. La formule initiale ordinaire est *diis Manibus et memoriae* ou simplement *memoriae*. La figure de l'ascia accompagne parfois le texte, soit à côté du D M, soit sur une des faces latérales du tombeau. On ne voit pas sur les tombeaux santons, comme sur ceux de Bordeaux, qui autrement paraissent assez semblables, le portrait du défunt en buste ou en pied, mais peut-être est-ce uniquement par la faute du hasard : car une stèle du musée de Saintes offre l'image en pied sculptée de haut relief d'une jeune femme qui rappelle par sa grâce la suave image à peu près pareille de la jeune mère d'Atioxus et de Craxillus, la perle du musée de Bordeaux. A Saintes, comme ailleurs, la rage de destruction, dont semblent être surtout possédés les siècles modernes, s'est acharnée sur les monuments de l'antiquité. En 1609, et de nouveau vingt ans plus tard, fut détruit avec la plus brutale insouciance un considérable amas d'inscriptions qu'à une très ancienne époque, — une époque réputée barbare, — on avait, par respect sans doute pour les tombeaux, déposées religieusement sans les briser sous les fondations des remparts et d'une tour qui en faisait partie. De ces pierres, « trouvées là en un monceau, les unes » tesmoignoient avoir servy de pilastre à quelque grand Edifice, les autres sembloient estre des débris de quelques Monuments et Sépulcres. On trouva, en outre, d'autres structures représentant quelques formes d'Autels à l'antique avec diverses figures et inscriptions dont les unes avoyent la semblance de quelques Prestres Flamines sacrifiants avec quelque instrument de la religion. »

» L'Aquitaine d'Auguste ayant été divisée en 297 par Dioclétien en Aquitaine première, Aquitaine seconde et Novempopulanie, la cité de Saintes passe, en 420 ou peu après, avec la seconde province à laquelle elle appartenait, sous la domination des Visigoths, et en 507, à la suite de la victoire remportée par Clovis au village de Vouillé près de Poitiers, sous celle des Francs. Une lettre de Sidoine Apollinaire (VIII, 6) est adressée à un seigneur santon du nom de Namatius, qui partageait son temps entre la chasse aux sangliers et aux lièvres dont était peuplée l'île d'Oleron et la chasse aux féroces pirates saxons qui, à cette époque, infestaient tout le littoral.

» La présence du christianisme s'affirme par d'assez nombreuses inscriptions des v^e et vi^e siècles. »

VARIÉTÉS

I

UN ROI DE SARDAIGNE EN 1242

C'était le roi de Sardaigne,
Ou le roi des bons enfants.
Ran tan plan, gare, gare, gare,
Ran tan plan, gare de devant.

Il s'était mis dans la tête
De détrôner le sultan.
Ran tan plan...

Il avait pour toute armée
Quinze ou seize paysans.
Ran tan plan...

Et pour toute artillerie
Quatre canons de fer blanc...

Qui m'eût dit que le roi de Sardaigne, ou le comte de Savoie, me causerait un jour des désagréments ? Je savais bien qu'en 1852, il avait refusé de souscrire pour le monument de saint Louis, un de ses ancêtres pourtant, ayant peur de blesser les Anglais que le héros de Taillebourg avait si bien frottés en 1242. Mais je ne supposais pas qu'il pût me susciter une querelle et exciter contre moi un écrivain qui m'arrange à son sujet de la belle façon. Encore, s'il eut existé ?

★
* *

Il y avait bien longtemps que le *Recueil* de la commission des arts ne nous avait pas attaqué. Ses lecteurs n'ont rien perdu pour attendre. L'attaque nous vient d'où nous ne l'attendions pas, et ce qui est plus fort, c'est à propos d'une conversation privée. Voici la chose : M. Luc de Sartorys a publié dans le *Progrès de la Charente-Inférieure* du 23 juillet 1892, il a reproduit avec des commentaires, additions, corrections, dans le *Recueil* de la commission des arts d'octobre suivant, la chanson de la bataille de Taillebourg, où, même après la revision et les notes de M. Antoine Thomas, *Une chanson française sur la bataille de Taillebourg* (in-8°, 1892), il a cru devoir laisser subsister plusieurs fautes. Nous aurions pu sans doute alors nous donner le plaisir de relever quelques erreurs réjouissantes et d'en amuser nos lecteurs : ce nom commun, *sordoïs, sordeïs*, honte, déshonneur, souillure, *sordes*, transformé en un

nom propre et devenu en 1242 un comte de Sardaigne ou de Savoie !

C'était le roi de Sardaigne
Ou le roi des bons enfants...

Nous ne l'avons pas fait... parce que c'était déjà vieux, parce qu'on ne peut toujours batailler, parce qu'il y a trop à reprendre, parce qu'il faut bien laisser parfois à l'auteur la satisfaction de croire qu'il a fait un chef-d'œuvre, parce que... Donc, nous avons laissé passer cela et d'autres choses. Pourtant, il paraît qu'en causant j'ai dit que le duc de Savoie, le roi de Sardaigne, ce Sarde, n'existait pas alors. D'autres sans doute l'avaient remarqué avant moi. Mais moi, je l'ai dit en riant ; Horace le permettait : *Ridendo dicere verum*. Pour le *Recueil* des arts, c'est un crime. Et voici comment je suis habillé. Je reproduis le morceau ; il contient des brimades. Bravo ! cela fait le pendant des éloges d'ailleurs ; et s'il n'y avait pas eu de ces aménités à mon adresse, je n'en aurais pas parlé :

« L'erreur a été relevée par un savant de la ville. Je remercie ce savant, parce que j'aime la vérité par dessus tout et que je la fais passer bien avant ma petite personne. Mais je crains qu'il n'en soit pas de même chez lui, et qu'il n'aime la vérité que si elle flatte son amour propre ou cadre avec ses appréciations — réflexion charitable, on le voit ! — Car enfin ce savant me connaît, me sait l'auteur de ces notes, me voit assez fréquemment. Pourquoi donc, au lieu de me dire avec cette franchise du collier qui est de rigueur entre honnêtes gens : « Vous vous êtes trompé ! » Va-t-il pouffer de rire et attribuer ces notes à un autre que moi... Est-ce une raison pour biaiser, pour critiquer sournoisement ? Critiquer ainsi, c'est mépriser les gens et n'estimer que soi, c'est... »

Franchement, si un ami de M. Luc de Sartorys ne s'était avisé de m'avertir qu'il s'agissait de moi, je ne me serais pas reconnu dans ce portrait... flatté : il me semblait pourtant qu'on n'y va pas ici par quatre chemins pour dire la vérité, et que plus d'une fois la franchise, et de ma part et de celle de mes collaborateurs, a été même parfois un peu trop... franche. Ne rouvrons pas des plaies qui saignent encore, en citant des noms propres. Nous avons assez souvent appelé un chat un chat. L'auteur a une théorie pour éviter qu'on « baise » ; elle a été déjà émise dans le *Recueil* ; la voici : « Lorsqu'on aperçoit une faute chez un écrivain, il faut aller la lui signaler. » L'idée est ingénieuse ; mais que ne la pratique-t-il lui-même ? que n'est-il venu me faire ces remarques qu'il m'adresse publiquement ? car, enfin, « il me connaît, me voit assez fréquemment » ; je lui aurais évité deux ou trois assertions qui sont le contraire de la vérité, et il se fut épargné l'ennui de me dire des choses désagréables, sans provocation de ma part. Mais pourquoi l'auteur exige-t-il que ce soit moi qui redresse ses erreurs ? Ceux à qui il a confié son manuscrit, son comité de rédaction composé de sa-

vants hommes, ses amis, lui ont-ils signalé l'erreur? Je ne suis pas le seul à l'avoir vue! Ce rôle, qui se pratique ici d'ailleurs très souvent — ceux qui veulent bien me consulter le savent — n'est pas pourtant sans danger; il y a quelques jours, j'ai été rabroué de la belle façon pour une remarque semblable, et une fois que je lui disais entre quatre yeux qu'il faisait des fautes de français, M. X. a failli m'étrangler. Ces petits désagréments corrigent un peu le zèle qu'on aurait à signaler les bourdes que, en somme, on n'est pas chargé d'émonder.

De plus la faute avait été signalée, corrigée. En juillet se vendait à Saintes *La chanson française*. M. Thomas y disait que *Sordoïs* par une grande S « n'avait pas de sens », et qu'il fallait comprendre: « Sur eux en est retombée la honte. » Notre *Bulletin* de septembre disait de même:

Par devers aus est tornez li sordoïs

avec la note: « Sordoïs, sordeïs, le pire, tout ce qui peut arriver de fâcheux. » Et un mois après, M. Luc de Sartorys maintenait sa première version:

De leur côté s'est tourné le Sarde (comte de Savoie).

Il ne reconnaissait donc pas son lapsus. Il ne le reconnaît pas encore, puisque aujourd'hui ce *Sordoïs*, ce Sarde, ce comte de Savoie, il en fait un comte de Cerdagne!!

Enfin, dernière remarque, voilà un monsieur qui se cache derrière un pseudonyme et qui veut qu'on le connaisse. D'abord, il est quelquefois bienséant de respecter l'incognito, puisque l'auteur juge à propos de le prendre; puis j'avoue que, en lisant ces pages écrites avec trop de hâte, non sans prétention, j'ai songé à quelque Cazaugade, Noguès ou Caudéran; la pensée ne m'est jamais venue que ce pouvait être un homme de mérite comme M. Lucchini. Il me l'apprend, mais pourquoi écrit-il que je le savais?

Il en dit bien d'autres. « Je dois l'avertir, en bon confrère, qu'il erre lui aussi en rattachant *li sordoïs* au latin *sordidus*, sale, honteux. *Sordidus* n'a donné, en vieux français, aucun mot. *Ord*, ou mieux *orde*, sale, vient de *horridum*. »

Où donc ai-je dit que *sordoïs* vient de *sordidus*, et pourquoi me prête-t-il ici des propos que je n'ai pas tenus, là des intentions que je n'ai jamais eues? Ce que c'est de s'en rapporter à des bribes de conversation. Oh! les cancanes de commères! Et quand j'aurais fait venir *sordoïs* de *sordidus*? Je me tromperais en bonne compagnie. Un professeur de langues romanes à la Sorbonne, M. Antoine Thomas, déclare que « *sordoïs* est un comparatif neutre du latin *sordidus* », et il renvoie au *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, où le mot se trouve dans le sens de honte...

C'était le roi de *Cerdagne*,
Ou le roi des bons enfants...

L. A.

II

L'IMPRIMERIE EN SAINTONGE-AUNIS

(Voir I, 267 ; II, 125, 173 ; III, 158, 288, 406 ; IV, 232 ; IX, 257 ; XIII, 17)

Maillé ou Maillezais ? Maillé près de Maillezais ou Maillé près de Saint-Jean d'Angély ? tel est le problème que pose de nouveau M. Henri Clouzot, *Les premiers imprimeurs et libraires de Saint-Jean d'Angély*, dans l'*Intermédiaire de l'ouest* de décembre 1892. Où Agrippa d'Aubigné a-t-il imprimé son *Histoire universelle* ? M. Louis Audiat, *Essai sur l'imprimerie en Saintonge*, dit, page 121 : « Il y a donc lieu de croire que Jean Moussat employé par d'Aubigné est le premier typographe de Saint-Jean » (L'*Erratum*, p. 204, indique que le premier fut en réalité François Audebert), et qu'il imprima là l'*Histoire universelle*. M. Henri Clouzot n'avait pas d'abord voulu admettre Saint-Jean d'Angély (*Bulletin*, XI, 125), et croyait que Maillé dissimulait Maillezais. Moi, je demandais des preuves. M. Denys d'Aussy émit cette idée que Maillé était bien Maillé, et que d'Aubigné s'était retiré à Saint-Jean en 1619 pour y achever l'impression de ses *Histoires*, selon ses propres expressions ; c'est à Maillé, commune de Coivert, près de Saint-Jean d'Angély, à Maillé, castel appartenant à un chef protestant de ses amis, que d'Aubigné installa les presses de Jean Moussat.

M. Clouzot revient sur ce sujet ; il croit pouvoir affirmer que « Maillé n'est point mis pour Saint-Jean d'Angély, encore moins pour Maillé, commune de Coivert », et qu'il s'agit bien de Maillé près de Maillezais. Jean Moussat était imprimeur à Niort depuis un an ou deux, quand d'Aubigné le fit venir près de lui avec ses presses. Dès le 1^{er} mars 1616, il mettait au jour l'*Apologie de Babylone*, du poète de Ruffec, Jean Gommart (in-4^o, 412 p.) ; quelques mois après, *La déclaration d'Henri Gouffier*, enfin les *Tragiques*, dont le manuscrit lui avait été remis le 5 août. Pendant ce temps l'impression de l'*Histoire* se continuait, et au milieu de 1619 les deux premiers volumes étaient terminés ; le typographe avait en mains le manuscrit du troisième, tout cela d'après une lettre de d'Aubigné « de Maillezais, ce 20 juillet 1619, à messieurs les très honorez et magnifiques seigneurs de la république de Genève ». C'est alors que l'auteur « fit sa retraite à Saint-Jean d'Angély, où, s'estant meublé », il acheva l'impression de ces *Histoires*. Donc une partie au moins de l'*Histoire universelle* a été imprimée à Saint-Jean. Donc Moussat a été imprimeur à Saint-Jean. C'est ce que nous avons dit. M. Clouzot ne pense pas que son très court séjour dans cette ville, « amené par des causes si étrangères aux intérêts de la ville », soit un motif suffisant de le compter comme typographe angérien. En tous cas, il n'était pas le premier ; c'est ce qu'avait dit l'*Essai*, p. 205, en citant précisément l'ouvrage *Anatomie de l'âme*, de Jean de Frontinhac : « à Saint-Jean d'Angély par François Audebert. MDCXVI. »

M. Clouzot cite ensuite : Nicolas Crespon, qui en 1620 impri-

maît à Orthez en Béarn *La calamité de Béarn*, par Jean-Paul de Lescun ; Henry Boysset, sans doute un des héritiers de Paul Boysset, imprimeur et libraire, qui eut ses ateliers rue des Bacs, puis rue de l'Horloge, et le libraire Paul Dangycourt, de la famille des premiers imprimeurs-libraires de Fontenay-le-Comte, fils de Jacques et de Suzanne Estouard. Au mois d'avril 1637, il épousa Geneviève Amproux, fille de Jean, seigneur de Champlouez, de Blain en Bretagne, au service de Louise de Chastaigner, dame de Bessay, qui dota la mariée de 680 livres. Paul Dangycourt, protestant comme le reste de sa famille, se retira dans le Bocage à la révocation de l'édit de Nantes, puis en Prusse.

L. A.

M. Jules Pellisson a mentionné, dans le *Bulletin*, iv, 234, un exemplaire de l'*Armageddon de la Babylon apocalyptique*, par Jean Welsch, plus complet que celui de la même date cité dans la *France protestante* de Haag, ix, 538 ; mais son volume s'arrêtant à la page 276, il n'a pu en compléter la description. Je possède un exemplaire de ce rarissime ouvrage dont voici l'analyse bibliographique :

« *L'Armageddon | de la Babylon | apocalyptique.* | Par Jean Vvelsch, ministre de la | Parole de Dieu en l'Eglise de Ionzac, | en Saintonge. | Zacharie chap. V | V. 2. Je voy un roolle volant, duquel la longueur est de | 20 coudées et la largeur de 10 coudées. | V. 3. Et il me dit, c'est icy l'execration du serment qui | sort sur le dessus de toute la terre. | V. 4. Je la desployerai, dit l'Eternel des armées, & elle | entrera en la maison du larron, & en la maison de | de celui qui iure faussement par mon Nom, & gistera | au milieu de leur maison, & le consumera avec le bois, & les pierres d'icelle. | Apocalypse 18. V. 4. | Sortez d'icelle mon peuple. | A. Jonzac | Par Hierosme Maran M. C. XII (sic pour M. DC. XII), in 12 de 40 ff. préliminaires non chiffrés (titre 1 f., un avis au lecteur 8 ff ; le sommaire des chapitres 1 f ; Une épître « à Messieurs et | très honorés Pères, Frères & com | pagnons au service en nostre Sei | gneur les Ministres, anciens & | Diacres des Eglises réformées des | provinces de Saintonge, Onis & Angoulmois. » | 24 ff. ; des pièces de vers latins et français adressés à l'auteur par divers coreligionnaires 6 ff.) et 258 pp. chiffrées. A la suite, avec une pagination suivie de 259 à 299, *La | conclusion contenant l'exposi | tion du 4 Verset du 18. chap. | de l'Apocalypse*, etc. Au verso de la p. 299 : *Fautes à corriger*, p. non chiffrées.

Cette édition paraît être différente de celle qu'a décrite, sous la même date, M. Claudin (*Intermédiaire de l'ouest*, p. 63). Le mot *FIN* se trouve bien à la p. 258, comme dans l'exemplaire de M. Claudin et celui de M. J. Pellisson ; mais de même que dans celui de ce dernier, l'imprimeur a ajouté une seconde partie sous le titre de *conclusion*, et l'épître contient 24 ff. au lieu de 18.

Le *Manuel du libraire* (supplément, T. II) mentionne à la p.

942 : « Welsch (J.). *L'Armageddon de la Babylon apocalyptique*. Bergerac, Gilbert Vernoy, 1612, in-8°. Volume fort rare et d'une rare extravagance », dit-il. La date reste la même (1612); mais le format change et de in-12 devient in-8°.

On se trouve ainsi en présence de trois éditions différentes imprimées dans la même année. Je suis obligé de croire aux deux premières, celle qu'a mentionnée M. Claudin et celle que je possède; quant à la troisième, citée dans le *Manuel*, je me demande s'il n'y a pas erreur : car pourquoi, à côté de l'édition in-8° imprimée à Bergerac, ne trouve-t-on pas celles de Jonzac? Celle de Bergerac serait-elle antérieure ou postérieure à celles de Jonzac?

*
*
*
*
*

Dans l'*Essai sur l'imprimerie en Saintonge et Aunis*, p. 152, on lit : « Thomas Portau était à Niort en 1596, imprimant un Marot, et à Saumur, en 1602, un Robert Garnier. » En 1616 il y imprimait encore, d'André Rivet, Poitevin, pasteur de l'église de Thouars, « *Le catholique orthodoxe opposé au catholique papiste*, en IV traités, esquels sont disputées en sommaires toutes les controverses de ce temps, touchant la religion, et le catéchisme d'icelles, dressé et publié par Guillaume Baile, jésuite, du mandement de l'archevêque de Bourdeaux, refuté de point en point. A Saumur, par Thomas Portau, 1616 », 1 fort vol. in-4°, 275 p. Le *Catalogue* (février 1892) de la librairie Clouzot en indique un exemplaire au prix de 30 francs. Ce même ouvrage a été imprimé en latin, 2 tomes en 1 vol. : « *Catholicus orthodoxus oppositus catholico papistæ*... Genevæ, Jacobi Chovet ». 1644, in-8°. Un exemplaire est à la bibliothèque de Saintes. La *France protestante* croit que le *Catholicus* est la traduction du *Sommaire et abrégé des controverses de nostre temps touchant la religion* (La Rochelle, Haultin, 1608).

M. M.

III

ERREURS ET OMISSIONS D'AUTEURS SAINTONGEAIS

Voir *Bulletin*, t. III, 184; XI, 120-123; XII, 262

LE COMBAT DU PAS-DE-SAINT-SORLIN (1568). LA PRISE DE JONZAC ET DE SAINT-THOMAS DE CONAC (1570)

Nous avons déjà eu occasion de montrer, à propos de la prétendue campagne de Philippe-Auguste en Saintonge, dans quelle erreur l'imagination trop fantaisiste de l'historien Massiou l'avait fait tomber. Les méprises que nous avons à signaler aujourd'hui, bien qu'ayant la même cause, sont cependant loin d'avoir la même importance; mais elles prouvent quelle attention l'on doit apporter dans la lecture de nos anciens auteurs, et combien il est essentiel de se familiariser avec leur langage.

Au début de la seconde guerre civile (1568), un des lieutenants

de Monluc, Madaillan, défit, dans les environs de Marennes, les troupes huguenotes. La rencontre est connue sous le nom de « Combat du Pas-de-Saint-Sorlin. » Massiou (*Histoire de la Saintonge*, t. iv, p. 112) en rappelant l'ardeur inconsidérée des calvinistes, qui les fit se jeter en désordre sur leurs adversaires, s'exprime ainsi : « Lorsque les royalistes parurent au pas de Saint-Sorlin, les « argolets de Pons » et « les hommes de l'abbé de Sablonceaux », emportés par l'ardeur du combat, sortirent en foule de leur retranchements pour se jeter sur l'ennemi... » On pourrait admettre à la rigueur que les vassaux de l'abbaye de Sablonceaux, comme les habitants du territoire de Marennes, se fussent joints aux troupes protestantes ; mais Antoine de Pons était un des chefs catholiques, et quelques pages plus haut (p. 81), l'historien constate qu'il était rentré en possession de ses domaines enlevés aux huguenots ; l'erreur de Massiou provient de ce qu'il fait figurer parmi les calvinistes dont il porte ainsi le chiffre à 8.000 hommes, les compagnies commandées par Combaudière, Pérignac et La Sablière, que d'Aubigné indique, avec « les hommes de l'abbé de Sablonceaux », comme faisant partie des contingents catholiques (*Histoire universelle*, liv. iv, p. 223). Cette interversion des rôles, en attribuant au corps d'armée battu et dispersé au Pas-de-Saint-Sorlin un effectif double de ce qu'il était en réalité, donnerait à ce combat une importance qu'il n'a pas eue.

Plus loin, Massiou rapporte en ces termes la prise de Jonzac en 1570 : « L'avant-garde, conduite par Richer et d'Aubigné, étant arrivée, au lever du soleil, sous les murs de la place, attaqua, sans attendre le gros de la troupe, un retranchement formé de barriques et de planches et défendu par un corps de mousquetaires italiens. A droite de cet ouvrage se trouvait un tertre mal gardé que les assiégés s'étaient contentés de flanquer d'une palissade ; il fallait occuper le tertre pour pénétrer dans le retranchement. Pendant que Boisrond attaquait la principale barrière de la ville, et appelait de ce côté toute l'attention de l'ennemi, un Turc qui se trouvait parmi les assiégeants, parvint à gravir le tertre, et de là, franchissant la palissade, il s'élança dans le retranchement ; il se mit alors à jouer d'une longue dague dont il était armé, et faisant tête aux mousquetaires italiens, donna à ses compagnons le temps d'escalader aussi la palissade en s'élevant sur les épaules les uns des autres. » (*Histoire de Saintonge*, t. iv, p. 112).

La présence de ce Turc dans les rangs des huguenots est tellement bizarre qu'elle aurait dû, ce semble, éveiller l'attention de l'écrivain et lui recommander l'étude du texte de d'Aubigné qu'il a paraphrasé dans son récit. Le voici tel qu'il se trouve au chapitre xxv du livre V de l'*Histoire universelle* (édition de 1626) : « Le capitaine S. Richer (Saint-Richier) et d'Aubigné qui menaient les premières troupes, sans choisir par où donner, allèrent, à l'envi l'un de l'autre, attaquer un retranchement fait de double estage de pippes, où ils trouvèrent les Italiens com-

battant sur un corridor de planches, l'espée à la main. Ils avoient, à main droite un terrier eslevé et taillé assez droit, mesme pour les gens de pied, et pourtant les Italiens n'avoient mis sur ce terrier qu'une suite de barriques. Boisrond voiant les siens qui faisoient à la barrière pour plaisir, présente le terrier à un turcq qui, en donnant du ventre et se relevant, gravit sur le haut; là dessus ayant fort peu de terre pour prendre pied, il franchit la barriquade. Ce cavalier, armé le corps seulement, vint jouer d'une espée large dans la barriquade, si bien que les attaquans eurent loisir de monter sur les espauls les uns des autres, et par ce coup hasardeux, les compagnies furent deffaictes, hormis ce qui se sauva au chasteau. »

Massiou, qui n'omet aucun détail pittoresque, aurait dû nous montrer son *turc* « donnant du ventre et se relevant » jusqu'au sommet du talus. C'est là un exercice assez difficile pour un bipède, fut-il turc; mais il s'agit ici d'un cheval. On disait alors un turc ou un barbe, comme on dit encore aujourd'hui un arabe et un mecklembourgeois. Au reste la phrase qui suit lève tous les doutes : le cavalier qui pénètre dans le retranchement était Saint-Légier-Boisrond; d'Aubigné l'affirme de nouveau dans ses *Mémoires* : « La barriquade très eslevée et très avantageuse, dit-il, fust bien deffendue et forcée par la vertu de Boisrond. » (*Mémoires*, p. 19; édition Lalanne). Nous restituerons donc à notre compatriote ce brillant fait d'armes que Massiou avait eu l'idée saugrenue d'attribuer à un musulman (1).

Relevons aussi quelques inexactitudes qu'il eut été bien facile d'éviter. Pourquoi transformer en « mousquetaires » les Italiens qui se défendaient « l'épée à la main » sur un étroit corridor ? Pourquoi placer dans la main du « turc » une « longue dague » au lieu d'une large espée, comme le dit d'Aubigné ? La dague, chacun le sait, était une arme purement défensive et toujours fort courte. Enfin, ce tertre escaladé par Boisrond n'était point « flanqué d'une palissade », mais simplement couronné d'une « suite de barriques ». Vétilles, dira-t-on, qui ne changent rien au fonds du récit; cela est vrai; mais quand, sur un fait historique, on est assez heureux pour rencontrer un témoin oculaire, on ne saurait trop scrupuleusement suivre ses indications.

*
* *

Quelques mois après la prise de Jonzac, d'Aubigné et un autre capitaine, Blanchard du Cluzeau, à la tête de quelques hugue-

(1) M. de La Morinerie avait déjà signalé ce quiproquo dans une note de sa charmante notice sur le capitaine Arresrac. (Voir *Revue de Saintonge et d'Aunis*, t. ix, p. 333). — Le consciencieux éditeur de *l'Histoire universelle*, M. le baron Alphonse de Ruble, ne connaissait pas ce travail de notre confrère sur Arresrac, quand à cette phrase, liv. V, ch. xxv, t. III, p. 185 : « Les compagnies d'Anières, Brelauville et Arrerat .. » il ajoutait en note : « Arrerat est peut-être *Ecurat*, village de la Charente-Inférieure », ou mieux commune du canton de Saintes.

nots, pénétrèrent dans le bourg de Saint-Thomas de Cónac ; ils furent arrêtés par cinquante arquebusiers catholiques retranchés sous les halles. « Trois cheveu-légers de la compagnie de Chaillou, dit Massiou, fondirent avec quelques gens de pied sur ce faible poste qui prit aussitôt la fuite vers le château ; un des trois cavaliers, nommé Lamothe, laissant les gens de pied derrière lui, se précipita avec tant d'ardeur sur les pas des fuyards qu'il les poursuivit jusque sous la poterne du château, et que *lui et son cheval*, enlevés avec le pont-levis, furent jetés violemment dans la place... » L'image de ce cheval et de ce cavalier enlevés dans les airs et précipités dans la place est vraiment saisissante ; mais d'Aubigné qui aime assez l'extraordinaire n'en a cependant rien dit. Lamothe ne pouvait être enlevé avec son cheval, par cette bonne raison que lui et ses compagnons avaient mis pied à terre pour combattre avec les fantassins ; séparé de ces derniers, « Lamothe fut enlevé avec le pont dans la place, fort blessé... » dit d'Aubigné (*Histoire universelle*, liv. V, ch. xxvii). Comme on le voit, Lamothe, isolé de ses compagnons, est blessé, tombe sur le pont qui se relève avec lui ; c'est là un fait de guerre bien simple, qui a dû se présenter souvent, et auquel il était fort inutile d'ajouter les ornements accessoires dont l'a embelli Massiou.

D. A.

—

IV

LES GUILLOTIN

Le 29 mai 1892, a été vendu le petit domaine des Mouniers, commune de Saintes, qui emprunte un certain renom à la famille de ses anciens propriétaires, illustrée par le médecin Guillotin. Les personnes qui aiment les pèlerinages aux berceau et habitation d'un mort célèbre, à évoquer son souvenir au milieu de ses appartements, marcher où il marchait, voir son lit, sa table, toucher les objets qui lui étaient habituels, vivre, par la pensée, quelques instants avec lui, auraient pu jouir d'un immense plaisir. Près du portail, en dehors du mur de clôture, sur le bord d'un chemin encaissé, un vieux charme isolé, superbe, vigoureux, au tronc énorme, élève, droit en l'air, un épais faisceau de branches qui s'épanouissent en formant un large dôme de feuillage. Le futur promoteur de la réforme des exécutions capitales, en France, est venu maintes fois chercher un peu d'ombre sous le vaste couvert, « recubans sub tegmine fagi. » La maison (une fenêtre surmontée d'un fronton triangulaire garni de pointes de diamants, porte la date de 1620) présente l'aspect simple et modeste des « logis » des familles bourgeoises au siècle dernier : escalier tournant en pierre, plafonds bas à poutrelles, portes étroites, cheminées en pierre, blanchies à la chaux, comme les murailles. Le mobilier était celui d'il y a cent ans, un peu fané, voilà tout. Le long des parois pendaient

des portraits au pastel, plats, dépoudrés, décolorés, encadrés d'une mince baguette noire ou dorée. Ce sont ceux des membres de la famille Guillotin. L'homme illustre de cette famille a le sien. Tous semblent assister ébahis, du haut de leur clou, à la lutte des enchères. Le dernier feu s'éteint. Les Mouniers, qui appartenaient aux Guillotin ou à leurs alliés juste depuis deux siècles, passent aux mains d'un étranger.

Si le visiteur, non content du pèlerinage, avait été atteint de cette maladie particulière qui force ceux qui en sont atteints à emporter une relique arrachée à la maison célèbre, dussent-ils la dégrader et hâter sa ruine, ce visiteur, disons-nous, pouvait satisfaire son terrible penchant, sans nuire à personne : car on vendait tout et (chose rare) tout était ancien et authentique.

Les Mouniers ont un privilège. Par lettre de permission datée du 24 août 1717, René-Louis Guillotin obtint le droit de faire dire la messe dans un petit oratoire encore existant.

Voici la copie des deux documents qui accordent cette faveur :
« Jacques Savalette, prêtre, docteur de la maison et société de Sorbonne, archidiacre d'Aulnis et vicaire général de monseigneur l'illustrissime et révérendissime l'évêque de Saintes, sur la remontrance qui nous a été faite de la part de maître René-Louis Guillotin que sa maison des Moniers est fort éloignée de la paroisse de Saint-Eutrope lez Saintes, dans laquelle elle est située, et qu'il désireroit y bâtir une chapelle pour y faire célébrer la sainte messe, les dimanches et fêtes qu'il y fera son séjour avec sa famille, nous luy avons permis et permettons par ces présentes de faire construire ladite chapelle dans un lieu commode et décent et détaché des autres endroits habitez, afin d'y pouvoir célébrer la sainte messe, lorsqu'après la visite faite de ladite chapelle nous luy en aurons accordé nos lettres de permission. Donné à Saintes, le 21 janvier 1717.

SAVALETTE, arch. et vic. gén.

Par monsieur le vicaire général,
DE LAUNAY.

Jacobus Savalette, presbyter... dilecto nobis magistro Renato Ludovico Guillotin, in electione Santonensi consiliario regio, salutem in Domino. Ut in oratorio domus tuæ loci nuncupati Les Moniers, intra limites parochialis ecclesiæ Sancti Eutropii prope et extra muros hujusce civitatis, autoritate nostra visitato divinoque cultui apto reperto et per nos benedicto, sacrosanctum missæ sacrificium, etiam super altari portatili, parva et submissâ voce per sacerdotem sæcularem aut regularem, semel duntaxat in die horaque convenienti celebretur, in gratiam tui conjugis ac familiæ tantum (exceptis tamen die dominica resurrectionis aliisque annualibus festis) absque panis et aquæ benedictione sacramentorumque administratione, quandiu prædictam domum incoles propter distantiam dictæ tuæ domus ab ecclesia parochiali præfata, licentiam concedimus et facultatem

impertimur per præsentēs, jure parochiali in omnibus semper salvo. Datum Santonis sub signo nostro sigilloque præfati illustrissimi ac reverentissimi D. Santonensis episcopi, ac ipsius secretarii ordinarii subscriptione, die vigesima quarta mensis augusti, anno Domini millesimo septingentesimo decimo septimo.

SAVALETE, arch. et vic. gén.

De mandato domini vicarii generalis,
DE LAUNAY.

En côté, sceau de l'évêque de Saintes : Henricus-Antoninus Le Pileur.

Nous donnerons maintenant quelques notes généalogiques sur Guillotin, ses ascendants et parents, extraites des papiers de la famille.

Joseph-Ignace Guillotin, neuvième enfant de Joseph-Alexandre et de Catherine-Agathe Martin, est né le 28 mai 1738, à Saintes, dans une maison sise rue Saint-Pierre. Il songea d'abord à se faire jésuite ; mais en 1762 il quitta le collège des Irlandais de Bordeaux et alla étudier la médecine à Paris. Son père lui fournissait une pension de 800 livres par an. Le premier envoi d'argent que nous trouvons sur son livre de dépenses porte la date du 17 janvier 1763 : « Mon fils, ex-jésuite, étant parti pour Paris pour étudier la médecine, je lui ai donné cinq cents livres provenant d'une lettre de change. » Tous les six mois, ou peu s'en faut, il envoyait pareille somme. Le 28 janvier 1768, le père inscrit sur son registre : « 500 livres à mon fils, tant pour sa pension que pour achever de fraier aux frais de ses degrés de docteur en médecine. J'ai fourni jusqu'à ce jour à mon fils depuis son départ d'ici pour aller étudier en médecine à Paris la somme de 5,024 livres. » Pendant quelques années, Ignace Guillotin reçut encore différentes sommes, notamment 2,000 livres le 28 décembre 1769, 1,000 livres le 3 juillet 1771. Mais en 1775, son père qui n'avait qu'une modeste aisance écrit : « Ici finit tout ce que j'ai entendu donner à mon fils pour sa nourriture, entretien et éducation à Paris, pour luy faire recevoir médecin et lui donner un état afin d'y vivre conformément à cet état en y travaillant, pour y vivre de son travail et à ses dépens, en sorte que si désormais il reçoit quelque chose de moi il lui sera précompté sur ma succession. » Et en fait, l'année suivante il envoie 1,000 livres, parce que Joseph-Ignace « avait marqué à sa sœur qu'il en avait le plus pressant besoin, laquelle somme lui sera précomptée lors du partage de ma succession. »

Joseph-Alexandre Guillotin (1), avocat, puis conseiller en l'élection de Saintes, marié à Catherine-Agathe Martin, eut treize enfants : 1^o 30 décembre 1720, Marie-Catherine-Agathe, baptisée à Saint-Pierre ; parrain, René-Louis Guillotin, conseiller en

(1) Le même probablement que Jean-Joseph-Alexandre Guillotin, avocat au parlement, cité dans les *Registres de Saint-Georges. Bulletin*, VII, page 109.

l'élection ; marraine, Marie Meneau, grand-père et grand'mère de l'enfant. Elle mourut le 23 octobre 1733, et fut enterrée à Saint-Maur. 2° 19 janvier 1722, Pierre-Joseph-Louis-Henri, né en l'île d'Oleron ; parrain, Pierre Martin, juge sénéchal de Saint-Denis ; marraine, Catherine Guillon, aïeul et aïeule maternels de l'enfant ; mort la même année, à Saint-Denis, en septembre. 3° 20 février 1723, Marguerite, baptisée à Saint-Pierre de Saintes ; parrain, Jean Meneau, conseiller référendaire au parlement de Bordeaux ; marraine, Marguerite Gadouin, grand-oncle et bisayeule de l'enfant ; elle décéda le 5 mai 1753 et fut inhumée à Saint-Pierre. 4° 23 février 1724, Alexandre-Ignace, baptisé à Saint-Pierre ; parrain, Ignace Guillotin, sieur du Plantis, son oncle ; marraine, Catherine-Agathe Guillotin, sa sœur aînée. 5° 5 janvier 1729, Joseph-François Guillotin, baptisé à Saint-Pierre ; parrain, Henri-François Guillotin, prêtre, curé de Barzan, oncle ; marraine, Marie-Anne Martin, sa tante ; il mourut le 16 juin 1744 et fut inhumé à Saint-Michel. 6° 21 août 1730, Joseph-Augustin, baptisé à Nieul ; parrain, Alexandre-Ignace ; marraine, Marguerite ; il mourut le 18 septembre 1735, fut enterré à Saint-Maur. 7° 7 août 1731, Joseph-Eutrope, baptisé à Saint-Pierre ; parrain, Joseph-François ; marraine, Marguerite, frère et sœur ; décédé le 25 août 1736, inhumé à Saint-Maur. 8° 9 mai 1736, Joseph-Augustin-Nicolas, baptisé à Saint-Pierre ; parrain, Nicolas-Toussaint Guillotin, curé de Saint-Maur, oncle paternel ; marraine, Marie-Anne Martin, tante ; décédé le 23 novembre 1743, inhumé à Saint-Michel. 9° 28 mai 1738, à 11 heures et demie du soir, Joseph-Ignace, baptisé à Saint-Pierre le 29 ; parrain, Alexandre-Ignace ; marraine, Marguerite, ses frère et sœur. 10° 16 avril 1740, Joseph-Benoît-Ignace ; parrain, Joseph-François ; marraine, Marguerite, ses frère et sœur ; décédé le 18 mai 1744, inhumé à Saint-Michel. 11° 19 juillet 1742, Marie-Marguerite-Agathe-Monique ; parrain, Nicolas-Toussaint Guillotin, curé de Saint-Maur, oncle ; marraine, Marguerite Guillotin, sœur de la baptisée. 12° 13 avril 1745, Joseph-René-Louis ; parrain, son grand-père paternel alors âgé de 84 ans trois mois et quelques jours ; marraine, la grand'mère paternelle, âgée de 77 ans ; décédé en Afrique le 8 août 1764, sur la rivière de Gambie, à bord du navire *Le marquis de Marigni*. 13° 17 mars 1747, Joseph-Henri-François-Augustin ; parrain, Nicolas-Toussaint Guillotin, curé de Saint-Maur, son oncle ; marraine, Marguerite Guillotin, sœur ; décédé à La Chapelle, le 20 avril 1748.

De ces treize enfants, trois seulement survécurent à leurs père et mère : 1° Marie-Marguerite-Agathe-Monique, qui épousa, suivant contrat du 13 janvier 1780, reçu Pasquier, Jean-François de La Charlonnie, ex-garde du corps, fils de Jean et de Françoise Tallon, demeurant à Villars-Marange, paroisse de Mérignac en Angoumois ; 2° Ignace-Alexandre, avocat ; 3° Joseph-Ignace, le médecin. Joseph Guillotin, leur père, testa le 27 janvier 1776, et leur mère, Agathe Martin, le 3 décembre 1779.

Il possédait réellement le domaine des Mouniers et le légua à sa fille. Il vendit son office de conseiller en l'élection, le 3 mars 1778, à Pierre-Alexandre Duchatel, avocat, 12,600 livres.

Il était fils de René-Louis, conseiller en l'élection, marié avec Marie Meneau, fille de Jean Meneau, échevin de Saintes, et de Marguerite Dugadonneys, suivant contrat du 29 mars 1688, reçu Maréchal. Marie Meneau mourut le 29 juillet 1747, et René-Louis Guillotin, trois jours après le 1^{er} août de la même année.

De ce mariage naquirent : 1^o René-Louis (dit sieur des Mouniers, bien qu'il ne posséda jamais ce domaine), officier marinier, demeurant paroisse de Barzan en 1747, et aux Mouniers en 1755; épousa Bénigne D'Ecarg, dont : a. Bénigne, religieuse carmélite; b. Catherine-Bénigne-Louise, *alias* Marie, morte le 19 avril 1790; il testa le 12 mai 1773 (minutes de Pasquier). 2^o Joseph-Alexandre (*supra*). 3^o Henri-François, demeurant au séminaire de Saint-Lazare à Paris en 1715, curé de Barzan, qui possédait en Oleron. 4^o Nicolas-Toussaint, curé de Saint-Maur de Saintes. 5^o Ignace-Alexandre, marié à N. de Ferant, mort à Saint-Domingue, laissant deux enfants : a. Jean-Louis Guillotin de La Vigerie, lieutenant au régiment de Bigorre, puis capitaine au régiment de Saintonge infanterie; b. Marie-Jeanne Guillotin de La Vigerie, mariée à Jean Baury, commandant la milice.

René-Louis Guillotin, d'abord procureur au présidial de Saintes, puis conseiller en l'élection, échevin de Saintes, était fils de François Guillotin, chirurgien, en premier lieu au village de Rabaine, puis à Dolus (1650-1690), et de Catherine Chevreuil, fille de Richard et de Jeanne Normandin, mariés suivant contrat du 20..... 1651. De ce mariage naquirent cinq enfants : 1^o René-Louis (*supra*); 2^o François, marchand; 3^o Marie-Catherine, religieuse aux Sainte-Claire, âgée de 25 ans, le 24 février 1692 (*Archives*, t. x, p. 189); 4^o Catherine-Angélique, religieuse aux Sainte-Claire (*id.*), âgé de 28 ans le 2 août 1700; 5^o Marguerite.

François Guillotin, chirurgien, était fils de Jacques Guillotin et de Marguerite Gautier, et frère d'Ythier.

Cet Ythier Guillotin a dû laisser une descendance dont nous trouvons quelques échelons en : Marie Guillotin, fille de Louis, demeurant à Saint-Denis, 1671, 29 nov. (*Registre de Saint-Georges*, dans la *Revue*, vii, p. 104); Jean-Paul Guillotin, greffier à Saint-Georges (*Id.*, p. 219). Mais à qui rattacher Guillotin, vicaire (1722); Pierre Guillotin, marié à Marie, *alias* Jeanne Prévost; Jean-Baptiste Guillotin, prêtre; Etienne-Nicolas, avocat, mari de Catherine Brunet de Tors, maire de La Rochelle; Nicolas Guillotin, administrateur du département de la Charente-Inférieure, marié à Marie-Marguerite Boulanger (*Id.*) ?

Je ne saurais dire quelle parenté existait entre ces Guillotin et les Guillotin de La Martière : Louis Guillotin, seigneur de La Martière, capitaine de vaisseau. Le 5 mai 1735, Louis Guillotin, seigneur de La Martière, conseiller du roi, président en l'élec-

tion de Marennès, Louise Guillotín, veuve de François du Monard, seigneur de Villevard, chevalier de Saint-Louis, major de la citadelle d'Oleron, Angélique-Renée Guillotín, demeurant au bourg de Saint-Denis, partagent la succession de leur mère, Madeleine Allaire, veuve de Louis Guillotín, capitaine de vaisseau, conformément à son testament du 26 mars 1730, reçu Joyeux, contrôlé à Dolus (minutes de Senné, notaire royal à Saintes). Ce Louis Guillotín me paraît être le même que le Guillotín plusieurs fois cité dans l'*Inventaire des archives de la marine* (Cf *Bulletin*, vii, p. 381). Les *Registres de Saint-Georges* (*Bulletin*, vii, p. 97) fournissent encore quelques documents. A la date du 2 juin 1716, mariage de Henry Guillotín de La Martière, garde de marine, avec Marguerite Duvivier. 1762, 12 août, Marguerite Guillotín de La Martière est marraine. 1779, 2 décembre, baptême de N..., fille de Louis-Alexis Guichard de La Forest et de Marguerite Guillotín de La Martière; 1791, 26 août, décès de Marguerite-Suzanne Guillotín de La Martière, femme de Louis Guichard de La Forest, âgée de 40 ans, morte à La Boulinière.

CH. D.

V

PROSPER MÉRIMÉE ET LE BARON DE FŒNESTE

Lettres inédites de Mérimée

Théodore-Agrippa d'Aubigné est revenu à la mode, et un peu Prosper Mérimée, puisque M. Augustin Fillon a commencé sur lui une importante étude dans la *Revue des deux mondes* du 1^{er} avril dernier. Aubigné a profité d'abord de cet engouement que nous ont inspiré pour le xvi^e siècle les romantiques, archéologues pour admirer le moyen âge en architecture, poètes et linguistes pour chanter la renaissance et la littérature de cette époque. Il a aussi la faveur des philologues qui étudient sa langue et aussi des dilettantes qui recherchent dans nos vieux auteurs ce qu'ils appellent l'esprit gaulois, ce piment parfois âpre ou grossier qui assaisonne une anecdote. Sainte-Beuve, Sayous, Feugère, Haag, bien d'autres lui ont consacré des notices. La passion religieuse et politique trouve son compte à la publication de l'*Enfer*, à la réimpression des *Tragiques*, et aussi de *Fœneste*. Fœneste, φαίνω, paraître, est poltron, vantard, d'une probité suspecte, d'une noblesse douteuse, ignorant, pétri de vices et... catholique; Enet, εἶναι, être, est brave, instruit, modeste et... parpaillot: l'un est le duc d'Epèrnon; l'autre, Agrippa d'Aubigné lui-même.

En ces derniers temps (1873-1877), M. Alphonse Lemerre a fait paraître en 4 gros volumes les *Œuvres complètes*, c'est-à-dire *incomplètes*, puisqu'il y manque l'œuvre la plus importante de l'auteur, l'*Histoire universelle*; et M. le baron de Ruble publie en ce moment pour la société de l'histoire de France, avec quelques erreurs dans les notes sur ce qui touche à nos Sain-

tonguais, cette *Histoire universelle* que des divergences de vues entre le libraire, M. Lemerre, et les éditeurs, MM. Eugène Réaume et François de Caussade, n'avaient pas permis de comprendre dans leur édition.

Les *Aventures du baron de Fœneste*, il y a quarante ans, n'avaient été réimprimées que deux fois. Depuis 1617-1629, dates de la publication à Maillé, près Saint-Jean d'Angély (Voir *Bulletin*, xi, 119) des trois — et 1630 de la quatrième — parties dont se compose cet ouvrage, il n'y avait eu que l'édition de 1729 (Cologne) et celle de 1731 (Amsterdam) avec commentaires de Le Duchat: c'était peu. Aussi, en 1855, le libraire Pierre Jannet, qui avait entrepris une *Bibliothèque elzévirienne*, songea-t-il à y faire entrer cette satire spirituelle du xvi^e siècle. Il fallait un éditeur responsable. Jannet se fit présenter à Prosper Mérimée par Taschereau, administrateur de la bibliothèque impériale. Il le pria de réviser et d'annoter le texte. D'Aubigné commenté par Mérimée! L'auteur de *Colomba* révélant *Fœneste*! Mais ce délicat courtisan des Tuileries avait de singulières affinités avec le rude et brutal rabroueur de son maître Henri IV. Ces deux esprits se rencontraient pour se conter des grivoiseries. L'académicien accepta l'offre avec empressement: les mordantes plaisanteries, ce langage rabelaisien avaient une saveur particulière pour ce raffiné. S'il n'y avait eu que des gauloiseries et des méchancetés dans le roman du xvi^e siècle, ce spirituel érudit s'en serait tiré; mais il y avait toute une langue qu'on ne parlait guère aux soirées de Compiègne ou aux petits soupers de l'impératrice, et une foule de personnages, obscurs provinciaux, qu'on ne rencontrait pas dans les grands ouvrages parisiens de biographie. Seuls, des érudits de chefs-lieux d'arrondissements étaient capables de connaître ces contemporains infimes du duc d'Épernon, qui n'avaient pas de nom en histoire; seuls, des Saintongeais et des Poitevins comprenaient cet idiome, la langue maternelle d'Agrippa. Mérimée essaya de vaincre la difficulté. Avec de l'esprit on se tire d'un mauvais pas; mais on ne se tire pas de la philologie, de la linguistique et du patois saintonguais. Je prends un exemple, un seul, celui qu'a choisi Mérimée lui-même; il veut prouver que les précédents éditeurs n'ont rien compris au texte de son auteur, et il cite l'expression *graonzire*. Le substantif *zire* est bien connu des paysans saintonguais et herichons, et aussi l'adjectif « *zirus, zirouse, dégouté, délicat* »: *zire*, c'est ce qui inspire l'horreur, le dégoût, le dépit. « Tout mon quieu en souffre ne et qu'o me soit grond *zire*. » Le texte de d'Aubigné est clair; un paysan vient pleurer chez son avocat et lui dit: « O me fat *graon zire* », grand dépit. Mérimée commente: « Il est évident que c'est à tort qu'on a écrit d'un seul mot *graonzire*, en français *grande ire*, *grande colère*. » Oui, il faut lire deux mots; mais *zire*, s'il vient d'*ira*, ne signifie plus *colère*. (Voir *Bulletin*, i, 106).

Un peu après ce passage, d'Aubigné raconte: « L'autre jour, à Villebois... » Mérimée met en note: « Il y avoit un château

de Villebois, près d'Agen, appartenant au duc d'Epéron. » Mais il y avait aussi, il y a encore en Angoumois, arrondissement d'Angoulême, un chef-lieu de canton, Villebois La Valette, qui a pris, en 1622, de Bernard de Nogaret, marquis de La Valette, second fils du duc d'Epéron, son surnom de *La Valette* lorsque la baronnie de Villebois fut érigée en duché-pairie par lui ; et c'est de ce Villebois qu'il s'agit.

L'éditeur improvisé reconnut qu'il lui fallait des collaborateurs de Saintonge ou de Poitou pour lui donner la clef de bien des anecdotes, le nom de bien des personnages, le sens de bien des termes. Il avait bien une servante poitevine qu'il consultait, comme Molière sa domestique Laforêt ; c'était insuffisant. A ce moment, un de nos compatriotes qui avait eu la même pensée de rééditer ce curieux ouvrage, tout plein d'histoires du cru, et où l'un de ses ancêtres, le baron d'Ars, jouait un certain rôle, M. le comte Anatole de Bremond d'Ars eut l'occasion de rencontrer Prosper Mérimée, à Paris, chez des amis communs, entre autres chez Vernoy de Saint-Georges, directeur de l'imprimerie impériale. On aimait en même lieu ; donc on parla d'Agrippa et de son baron de *Fœneste*. M. de Bremond d'Ars offrit ses notes, sa bonne volonté, ses connaissances particulières du pays, les récits de son aïeul, qui lui avait donné un exemplaire des *Aventures* venant du chevalier de Piis. Pensez si l'offre fut acceptée.

* *

Dans une étude, *Prosper Mérimée, son portrait, ses dessins, sa bibliothèque* (Paris, Charavay, 1879), M. Maurice Tournoux a réuni tout ce qui touchait à la vie littéraire de son ami, à ses esquisses, — car l'archéologue était un artiste distingué, — à sa bibliothèque qui fut détruite par la commune. « Flambez, rue de Lille ! » Les billets qu'il écrivait à Pierre Jannet à propos de la publication de *Fœneste*, et aussi d'un *Brantôme* préparé avec la collaboration de Louis Lacour, ont été conservés : « Je viens, mandait-il en 1854, de recevoir d'un M. de Bremond d'Ars des notes sur *Fœneste*. Elles sont un peu légères ; mais il y en a quelques unes qui concernent des familles du Poitou qui vaudront la peine d'être ajoutées. »

Ces notes « un peu légères », on ne dédaigna pas de s'en servir ; en tout cas elles n'étaient pas écrites légèrement ; ceux qui connaissent l'érudition si sûre de notre confrère et son amour minutieux de l'exactitude, ne s'en étonneront pas. Ce qui fut léger en cette circonstance, c'est la façon dont les mit en œuvre l'éditeur parisien, un peu dédaigneux peut-être de ces travailleurs de province, et préoccupé aussi de la pensée de ne pas dépasser un certain nombre de pages. Avec son esprit brillant, son imagination prompte et vive, l'auteur de *Colomba* était-il l'homme des longues recherches, des patientes investigations, des fouilles profondes dans les plus petits coins ? avait-il cet acharnement à la poursuite d'un fait, d'un mot, d'une

date minuscule? Était-il, pour ne citer que quelques uns de nos confrères, un René Kerviler, un Tamizey de Larroque, un La Morinerie, un marquis de Granges de Surgères, un Jules Pellisson, qui écriront des monceaux de lettres, gâteront des rames de papier, emploieront de longues journées à discuter un mot, une syllabe, à fixer un détail, passion du vrai avant tout, qui est la loyauté de l'érudit, la conscience de l'écrivain et qui fait la confiance du lecteur?

Aurait-il passé six mois — j'en sais quelque chose — à s'assurer d'un millésime presque insignifiant dans l'existence vulgaire d'un personnage peu important d'une ville de troisième ou quatrième ordre? cela coûte des mois de travail et tient dans une ligne; mais cela est exact. Aurait-il eu, avant de traiter un sujet, la patience de feuilleter les dictionnaires historiques de la province, les recueils spéciaux, les bulletins de sociétés savantes où s'entassaient tant de labeurs sérieux, tant de savoir exact, tant d'informations sûres? Un jour qu'il causait avec M. de Bremond d'Ars du projet de publier, après *Fœneste* et *Brantôme*, l'*Histoire universelle*: « Ce serait, dit-il, une œuvre utile; mais je trouve cette *Histoire universelle* trop locale. C'est en Poitou ou en Saintonge qu'il faudrait y travailler. » Il avait raison. Mais vivent les articles sortis du *Dictionnaire de la conversation*, et les livres compilés à la hâte, et l'érudition puisée dans Larousse! C'est bien commode et plus vite rédigé. Mérimée se mit à l'œuvre.

La nouvelle édition de *Fœneste* parut avec les annotations du savant académicien, un peu écourtées et écrites trop à la hâte, mais cependant avec assez de soin et de zèle. Il y avait là un grand progrès sur Le Duchat et un essai très louable d'interprétation. M. Ludovic Lalanne en fit l'examen dans l'*Athenæum français* du 28 juillet 1855, louant l'ensemble, critiquant quelques détails (1). L'éditeur Jannet fut néanmoins très satisfait du

(1) « Mérimée s'est acquitté très bien de sa tâche; ses notes multiples décèlent des recherches assidues et intelligentes; sans doute il n'est pas parvenu à élucider toutes les obscurités, à découvrir toutes les allusions. *Fœneste* fort pénible à lire est devenu aussi agréable que facile, » ainsi s'exprimait M. Ludovic Lalanne; il ajoutait: « Cependant il y a des erreurs. Par exemple, p. 137, le Saint-Gelais n'est pas le poète Mellin de Saint-Gelais, mort 58 ans avant la publication de *Fœneste*, mais le Saint-Gelais mort en 1591, et compagnon d'armes de d'Aubigné qui en parle ailleurs; p. 327, Le Dumoulin n'est pas le juriconsulte Claude, mort en 1566, mais le fameux théologien calviniste Pierre, mort en 1558; p. 326, d'Aubigné cite « le pauvre Calvin, les 12 ministres de Poissi, les sieurs de Chamdiu, etc. »; l'auteur écrit: « Chamdiu, ce nom m'est inconnu; ne doit-on pas lire *Chamier*, nom d'un célèbre ministre protestant? » — Si Mérimée avait ouvert l'index de l'*Histoire universelle*, il y aurait vu les La Roche-Chamdiu, famille zélée de huguenots; p. 310, il est question de la bataille de Prague, perdue par les protestants en 1620. Mérimée propose de lire « bataille d'Arques », parce que, dit-il, « il peut paraître assez singulier que d'Aubigné soit » si bien instruit d'un événement arrivé en Bohême. » Or, d'Aubigné écrivait dix ans après la bataille de Prague; il savait les événements de la guerre de trente ans, et le *Mercur de France* contenait les détails de cette bataille; p. 322, « Pharaon, Og, Seon. » Mérimée croit qu'on doit lire *les Seans* pour géans, « au lieu de « *Seon* », personnage inconnu ». Seon était un roi des Amorrhéens qui,

succès de ce volume qui, suivant M. Maurice Tourneux, fait le plus grand honneur à la *Bibliothèque elzévirienne*. Aussi demanda-t-il à Mérimée un nouveau travail, la réimpression des *Œuvres complètes* de Brantôme, dont le texte avait été collationné par un habile paléographe, Louis Lacour. Le premier volume de cette édition ne parut que deux ans après; interrompue en 1859, au troisième volume, elle n'a été reprise qu'en 1875, et continuée jusqu'au sixième.

M. Anatole de Bremond d'Ars, à qui nous avons quelquefois parlé de sa collaboration à la nouvelle édition des *Aventures du baron de Fœneste*, a bien voulu nous communiquer quelques unes des lettres qu'il reçut à ce sujet de Prosper Mérimée (1).

« Berlin, 7 octobre 1854.

» Monsieur le comte, j'ai reçu hier soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser; et la date de celle-ci vous expliquera comment je ne vous ai pas répondu plus tôt.

» Je travaille depuis quelques mois, fort lentement, à une édition du baron de Fœneste, et je ne sais trop quand je pourrai terminer ce petit travail. Les renseignements que vous avez la bonté de m'offrir me seront très précieux, et à mon retour à Paris, je ne manquerai pas de me procurer la *Biographie saintongeoise*. Je vous demanderai la permission de vous consulter également sur quelques points qu'à cette distance de mes bouquins il m'est impossible de préciser.

» J'ai eu quelque peine à traduire le poitevin horriblement défiguré par les premiers imprimeurs. Cependant, une vieille cuisinière de Niort m'a donné des leçons fort utiles. La grande difficulté pour l'intelligence de *Fœneste* consiste surtout à deviner des allusions aux personnages de la cour de Henri IV et de Louis XIII, sur lesquels nous n'avons que bien peu de renseignements. J'espère que la *Biographie saintongeoise* me sera d'un grand secours (2).

comme Og, fut vaincu et tué par le peuple d'Israël : Voir *Nombre*, **xxi**, 21, p. 176, « *sauvirquet*, sobriquet »; il veut substituer *saupiquet*, espèce de ragoût salé; p. 32, le brave bouffon Chicot n'était point calviniste, mais catholique. Voir anecdote par l'Estoille, 16 janvier 1586 : « qui ne prouva pas sa catholicité ». p. 162, « Pautrot, de la famille de Saint-Gelais, et une dame de Nuaillé; il croit que c'est Jacqueline de Parthenay, femme du baron de Nuaillé; sur quoi se fonde-t-il?; même page, *entre-seings* ne signifie pas *synonymes*, mais *signes*, p. 323, « comite (officier chargé de la surveillance des galériens) compagnon, » *comes*, etc. ».

(1) M. Anatole de Bremond d'Ars se trouve aujourd'hui l'un des doyens des archéologues saintongeois, ayant été reçu membre de la feue société d'archéologie de Saintes, le 29 janvier 1851. Il a pour lui cette longue expérience que donne une persévérante étude, jointe au goût des traditions de notre province de Saintonge, qui lui est doublement chère.

(2) M. Anatole de Bremond d'Ars avait donné une assez longue nomenclature bibliographique des ouvrages à consulter sur la Saintonge et le Poitou. Mérimée crut que la seule *Biographie* de P.-D. Ranguet pouvait suffire; de là sans doute quelques déceptions pour le commentateur de *Fœneste*.

» Veuillez agréer, monsieur le comte, avec tous mes remerciements, l'expression de tous mes sentiments de haute considération.
P^r MÉRIMÉE. »

Une seconde est datée de Paris, 52, rue de Lille, le 29 novembre 1854 :

« Monsieur, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt les notes que vous avez bien voulu me communiquer. Il y en a plusieurs qui me seront fort utiles. Je ne suis pas parfaitement édifié encore sur le personnage de *Calopse*. Le Duchat, dans son commentaire (éditions de 1629 et 1631), croit qu'il s'agit d'un baron de Beauvoir, gouverneur du prince de Navarre (1), et, à l'appui de cette opinion, on peut dire que *Calopse*, Καλή ὄψις, est la traduction en grec de *Beau voir*. A cela on peut répondre que ce serait également une traduction de *Mirambeau*, et je penche pour l'opinion que vous avez adoptée. Deux éditions de 1619 que j'ai sous les yeux, dont une est de Maillé par I. M[oussat], donnent *Canopse*, *Galopse* et *Canopsc* ; l'édition de 1630 répète ces variantes fort religieusement.

» Je vois dans vos notes que vous paraissiez douter de l'édition de 1630. Elle n'est pas très rare, et c'est la première qui contienne les quatre parties de *Fæneste*. C'est la dernière qui ait été publiée sous les yeux de l'auteur : car vous savez que d'Aubigné est mort cette même année. L'édition de 1640 est une réimpression textuelle, et je ne sais pas même si ce ne serait pas la même, au titre près. Je n'ai pas encore fait la vérification. Les éditions de 1617 (1^{re} et 2^e partie) et 1619 (3^e partie) sont excessivement recherchées : je n'en ai jamais vu dans les ventes ; ce n'est qu'à la bibliothèque impériale que j'en ai trouvé des exemplaires.

» Je vous remercie de la traduction du patois saintongeais. J'ai rétabli et traduit tous les passages où il s'en trouve, à l'aide d'une cuisinière huguenote de Niort, qui est une puriste.

» Je suis en ce moment occupé d'annoter le 4^e livre qui est le plus difficile, et j'aurai probablement recours à vous dans peu de temps.

» Il paraît qu'un colonel Tronchin, de Genève, a un assez

(1) Le Duchat voulait sans doute parler de Louis Goulard, seigneur de Beauvais, qui fut, en effet, gouverneur d'Henri de Navarre, et périt à la Saint-Barthélemy (Voir Beauchet-Filleau, *Dictionnaire des familles du Poitou*). Mérimée était trop étranger à l'histoire des familles pour faire la distinction. Massiou, *Histoire de la Saintonge*, V. 176, reproduit l'explication de Le Duchat et adopte « le baron de Beauvoir, de l'illustre maison de Pons », croyant que le gouverneur du prince était un Pons-Mirambeau ou un Pons La Caze. Il s'agit bien d'un Mirambeau (*Mire en beau*, καλή ὄψις), et c'est François de Pons, baron de Mirambeau, qui n'eut que des filles de ses deux femmes, et pourtant espérait, lit-on dans *Fæneste*, « proligner la race de Pompée ». La femme de Calopse était sourde, rapporte d'Aubigné. Était-ce Marie de La Porte ou Jeanne Bouchard d'Aubeterre, qui se remaria à Charles de Bremond d'Ars ? On voit par là que d'Aubigné aurait bien pu mettre en scène Charles au lieu de Josias de Bremond.

grand nombre de manuscrits de d'Aubigné ; je suis en négociation avec lui pour obtenir la permission de les voir (1). C'est un protestant un peu farouche ; mais je ne désespère pas de l'apprivoiser. Il ne serait pas impossible que dans ces manuscrits se trouvât un 5^e livre de *Fœneste*. S'il y avait un manuscrit des quatre premiers de la main de l'auteur, ce serait déjà une belle trouvaille : car il est évident qu'outre des fautes d'impression énormes, il y a dans toutes les éditions des mots, voire des phrases passées.

» Tallemant cite, je crois, d'après *Fœneste*, le mot *Jobelinocratie* ; c'est d'Aubigné qui l'a inventé. Il s'agit, je pense, au livre III, chapitre 22, de don Antonio, prieur de Crato, se disant héritier de don Sébastien de Portugal, et qui, pendant quelque temps, vécut misérable avec un semblant de cour à La Rochelle (2).

» Le mot *Guille Bedouin* est-il encore en usage en Saintonge ? (3) Le sens n'en est pas douteux ; mais il serait intéressant d'en avoir la vraie étymologie ; celle que donne Le Duchat dans ses notes sur la *Confession de Sancy* est parfaitement absurde.

» Veuillez agréer, monsieur, avec tous mes remerciements, l'expression de ma plus haute considération.

» P^r MÉRIMÉE. »

Mérimée échangea encore quelques lettres avec M. Anatole de Bremond d'Ars pour lui renouveler ses remerciements et surtout pour s'excuser de ce que, malgré ses ordres, Jannet — les éditeurs n'en font pas d'autres — ne lui avait point envoyé l'exemplaire de *Fœneste* auquel il avait droit comme collaborateur.

• • •

Nous joignons à ces deux lettres une troisième qui n'a aucun rapport avec *Fœneste*, mais qui est la conséquence des deux premières. Cinq ans se sont passés. M. Anatole de Bremond d'Ars est sous-préfet de Quimperlé ; l'église de l'abbaye de Sainte-Croix, au chef-lieu de l'arrondissement, avait été classée comme monument historique. On songeait à la réparer d'après les plans primitifs. Cet ancien monument, l'un des plus curieux de la Bretagne, présentait, dans sa construction datant du XI^e ou XII^e siècle, l'une de ces réminiscences du temple du Saint-Sépulcre de Jérusalem dont la France et l'Angleterre conservent encore quelques spécimens. La commission des monuments historiques demandait la suppression préalable d'un clocher élevé en 1680

(1) Mérimée écrivait en même temps le billet suivant à son éditeur Jannet : « Ce colonel Tronchin est un vieux huguenot qui n'entend pas raison, à ce qu'il paraît. Veuillez l'assurer que je suis réformé et très réformé, et que je ne fais des notes à d'Aubigné qu'en vue de faire de la peine à la bête de l'Apocalypse. »

(2) « J'aimerais autant la Jobelinocratie du prince Mal-aisé de La Rochelle », page 202.

(3) Voir *Bulletin*, IX, 344.

et d'un style tout à fait incompatible avec les restaurations projetées. Les habitants de Quimperlé, d'un autre côté, qui tenaient absolument à leur clocher, s'opposaient aux plans des architectes de Paris. Le débat se prolongeait et menaçait d'entraver tous ces projets. M. de Bremond d'Ars en avait parlé plusieurs fois à Mérimée, qui avait doublement voix au chapitre et comme sénateur et comme inspecteur général des monuments historiques. Voici une des lettres qu'il écrivait au sous-préfet de Quimperlé, à l'occasion de ce malheureux clocher :

« Paris, 17 juillet [1860].

» Monsieur le comte, je pars demain pour Londres, mais pour peu de jours. Je viens d'envoyer au ministère d'état la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, en recommandant l'affaire de Sainte-Croix au secrétaire de la commission des monuments historiques. Autant qu'il m'en souviennne, la grande difficulté venait moins de l'absence du concours de la ville que de l'opposition qu'elle faisait au projet de M. Lambert, qui demandait la destruction d'un certain vilain clocher de date récente. Ce clocher surcharge l'église, et il faut absolument le démolir. Au reste, à mon retour, j'étudierai moi-même le dossier, et j'espère que nous parviendrons à faire commencer les réparations.

» Je crois que si l'ouvrage de dom Le Duc est bien fait, le ministère de l'instruction publique en encouragera la publication (1); mais il faudrait envoyer le manuscrit en communication au ministre pour que le comité historique fit un rapport. Je pense que l'affaire se fera facilement, surtout s'il ne s'agit que de payer une partie de la dépense.

(1) Il s'agit de la publication du manuscrit d'un savant bénédictin de cette abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé, dom Placide Le Duc, qui avait résumé les actes du cartulaire de l'abbaye, précieux document dont on avait perdu la trace: car il n'était plus en France. Pour suppléer à cette perte si regrettable, M. R.-F. Le Men, l'érudit archiviste du Finistère, proposait de publier l'ouvrage si bien résumé de dom Le Duc, intitulé : *Histoire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé*. C'est pour subvenir aux frais de cette publication que M. Le Men s'était adressé à M. Anatole de Bremond d'Ars pour qu'il en parlât à Prosper Mérimée et lui demandât d'intervenir auprès du ministère de l'instruction publique. Ce livre fut publié plus tard à Quimperlé et forme un gros volume grand in-8° de 608 pages.

Depuis cette publication du manuscrit de dom Placide Le Duc, on a su que le cartulaire original de Sainte-Croix se trouvait dans les archives de lord Beaumont. M. Léon Maitre, le non moins savant archiviste de la Loire-Inférieure, a reçu des conseils généraux du Finistère et du Morbihan une assez large subvention pour aller en Angleterre prendre sur place une copie de ce vénérable cartulaire, contenant une foule de chartes intéressantes remontant au XI^e siècle et qui nous donnent l'histoire complète de cette célèbre abbaye fondée au VI^e siècle. Elle compte parmi ses abbés, depuis saint Gurloës, des personnages bien connus, tels que: Odet de Coligny, cardinal de Chastillon; Henri de Gondi, cardinal de Retz; Jean-François-Paul de Gondi, son neveu, aussi cardinal de Retz; Christophe-Louis Turpin de Crissé, et, en 1705, Jean-Baptiste Hardouineau, qui pourrait appartenir à une famille de La Rochelle.

» Veuillez agréer, monsieur le comte, l'expression de tous
mes sentiments de haute considération. P^r MÉRIMÉE. »

La solution de ce débat qui durait depuis deux ans, au sujet de la conservation ou de la démolition du clocher de Sainte-Croix, eut lieu bientôt, mais d'une façon, hélas ! bien imprévue. Le 21 mars 1862, pendant que l'on travaillait à réparer les piliers intérieurs, la massive tour qui les surmontait s'affaissa sur elle-même, écrasant les maisons adossées à l'église et ensevelissant quatre personnes sous les décombres, dont deux, la fille du concierge du tribunal et le receveur de l'octroi, périrent instantanément. Les nombreux ouvriers et contre-maîtres échappèrent, à quelques minutes près, à cette terrible catastrophe. Le sous-préfet et l'autorité municipale, qui prévoyaient déjà l'imminence du danger, les avaient fait sortir de l'église presque de force, et peu s'en fallut qu'eux-mêmes ne fussent au nombre des victimes.

L'église de Sainte-Croix a été entièrement restaurée, ou, pour mieux dire, rebâtie à neuf, comme l'arc de triomphe de Saintes, sauf la crypte qui est demeurée intacte, d'après les plans primitifs de l'antique abbaye ; mais le clocher n'a point été rétabli, et il est provisoirement remplacé par un simple campanile. Cependant la commission des monuments historiques vient de décider qu'il y avait lieu de construire un clocher dans le style de l'édifice.

LOUIS AUDIAT.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE ROCHFORD (XIII, 1891-1892 ; n° juillet-septembre) qui a paru en mars 1893, contient : *Les précurseurs vrais ou supposés de Christophe Colomb*, par M. le commandant Henri Jouan ; *Phongsa-Vadan* (Les annales officielles siamoises), par M. Rochedragon ; *Le congrès international de géographie de Berne*, par M. Gustave Regelsperger ; *Champlain*, par M. Jouan, qui fait l'analyse des *Voyages* de Champlain ; *Ludovic Savatier*, par M. le docteur Bourru, article nécrologique qui a paru dans la *Revue*, XII, 10 ; *Essais sur la géographie et l'histoire de la Saintonge antique*, par M. Courcelle-Seneuil, mémoire qui indique un savoir considérable, mais aussi une imagination un peu vagabonde. Pour ce qu'il dit de la période gallo-romaine, nous renvoyons au sérieux et décisif travail de M. Allmer, page 165 ci-dessus. Voilà de la bonne critique appuyée toute sur des textes authentiques, où rien n'est laissé à la fantaisie. M. Courcelle-Seneuil s'en tient à l'archéologie de Bourignon, et accepte comme vraies toutes ses assertions, même celles qui ont été démontrées fausses : « Si l'on se rappelle, dit-il, que dans les Gaules, *Mediolanum Santonum* fut l'une des cinq villes qui seules aient eu l'honneur de posséder un capitole » — qui est bizarrement défini,

« temple ou panthéon où toutes les divinités tutélaires du pays étaient principalement honorées » — « il y a lieu de rechercher le Montmeillan (Mediolanum) sur le haut rocher où furent réunis tous les dieux du pays des Santons et du pays de Médis. » Que d'erreurs ! Et l'écrivain les aurait évitées, s'il avait bien voulu lire ce qui a été écrit sur ce sujet dans la *Revue*. Voir encore tout récemment, XII, 296.

Il y a une note : « Les recherches de notre époque n'ont point retrouvé la trace du capitole de Saintes. — Je le crois bien : il n'y en a jamais eu. — Cependant l'assertion de Bourignon sur son existence avait pour base une opinion courante depuis plusieurs siècles. » Or, j'ai mis au défi qu'on montrât, avant Bourignon, un seul mot où il soit question de ce capitole si connu dans « l'opinion courante depuis plusieurs siècles ». Voir *Le capitole de Saintes*.

Et saint Eutrope ! Un récit apocryphe et déclaré tel par le père Henschen à qui M. Courcelle-Seneuil l'emprunte, fait saint Eutrope, « fils de Xercès, roi de Babylone ». L'auteur ne croit pas à cette origine royale : « La forme Xercès, roi de Babylone, a été évidemment produite au cours du moyen âge » ; c'est vrai ; « mais la légende s'est formée soit à l'époque des guerres médiques lorsque Xercès cherchait et trouvait des alliés dans tout le monde indo-européen, soit à l'époque d'Alexandre, quand les Gaulois lui envoyaient des ambassadeurs. » La légende n'a pas une aussi haute et si belle origine ; elle vient tout simplement d'une interpolation ou plutôt d'un embellissement romanesque et d'une confusion certainement volontaire. J'en ai raconté la genèse, p. XXI de la préface de *Saint Eutrope dans l'histoire et la légende*.

Après saint Eutrope, saint Saloine. Chaudruc de Crazannes et après lui Massiou voyaient dans ce martyr, en latin *Seronius*, le Jupiter *Κεραυνός*, qui lance le foudre, dont les chrétiens tout bêtement avaient fait un saint. M. Courcelle-Seneuil fait de lui une représentation du dieu Saturne, père de Jupiter ; cela ne le change pas de famille : « De nombreux bourgs et villages de ce pays [de Saintonge], dit-il, dissimulent sous des vocables chrétiens le nom d'une divinité païenne bien connue : Saturne se retrouve sous les noms de *Sorlin*, *Saturnin*, *Sorlin*, *Sarloine*, *Seronio* — est-ce une faute typographique, deux fois répétée, pour *Seronio* ? — montrant que ce dieu fut honoré dans la Saintonge où son nom apparaît à chaque pas, et particulièrement aux alentours de Brouc. » Oui, il y a Saint-Sorlin de Marennes ; mais il y a aussi Saint-Sorlin, paroisse du Port d'Envaux, près de Saintes, Saint-Sorlin de Cosnac, canton de Mirambeau, Saint-Saturnin du Bois, non loin de Surgères, et d'autres qui prouvent que le nom s'est répandu un peu partout et non pas « particulièrement aux alentours de Brouc ». Puis, n'y a-t-il que le père de Zeus qui ait porté le nom de Saturne ? Que de Saturnins et de Saturninus se trouvent parmi les Romains ! et saint Saturnin de Toulouse, le martyr si célèbre

dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, n'a-t-il pas pu donner son nom à tous ces Saturnin, Sornin, Sorlin, Sernin de Saintonge et d'Aunis? ou bien était-il lui-même Saturne, à qui les Toulousains ont élevé la magnifique basilique de Saint-Cernin, croyant l'élever à un saint véritable!

La conclusion est ceci : « Il est donc possible que les Carthaginois aient visité cette région, et même qu'ils y aient trouvé un lieu de commerce en sécurité, dont la presqu'île de Broue offre toutes les caractéristiques. » Pour un peu nous reviendrions à Didon, reine de Carthage, accourant en Saintonge fonder Didonne et bâtir son castrum tout près de ce Royan. *Roianus*, construit évidemment par quelque [T]*Roianus*, Troyen, échappé au fer d'Hector, et allant de là donner son nom à la forêt de Saint-Trojan.

Tous ces faits, dirai-je toutes ces hypothèses? toutes ces considérations amènent l'auteur à dire que le fameux *Portus Santonum* c'est l'embouchure de la Charente, et le *Promontorium Santonum*, la pointe de Chassiron. Voilà qui n'est pas nouveau; mais nos géographes modernes se contenteront-ils de ces arguments qui reposent sur la linguistique? Quelques observations géologiques feraient peut-être mieux leur affaire.

— Le n° 3, t. XII, janvier-mars 1890, contient *Phongsavadan* (suite); *Excursions dans l'intérieur du Japon*, par M. L. J.; *Richard-François Burton*, par M. Gustave Régelsperger.

—
La CHARENTE-INFÉRIEURE des 29 mars, 5, 19 avril et suivants, publie de M. le docteur Merle, *Médecins de La Rochelle du XIV^e au XVIII^e siècle*, état comprenant les médecins et chirurgiens qui ont exercé à La Rochelle et tout particulièrement ceux qui ont été attachés aux hôpitaux et hospices de cette ville.

—
Le CORRESPONDANT des 10 janvier et 10 février publie de M. Emmanuel de Broglie *Un Mécène de l'érudition. Peiresc et ses lettres 1580-1637*, travail fort étendu et très élogieux de la publication importante de notre confrère. M. Tamizey de Larroque, *Lettres de Peiresc aux frères du Puy* dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, dont trois volumes sur dix ont paru en 1888, 1890 et 1892(1). Nous sommes heureux de voir un homme d'un grand talent, d'un beau nom, et dans une revue comme le *Correspondant*, appeler « sur ce beau travail » l'attention, non pas de quelques érudits, d'amateurs spéciaux, mais du public qui lit. Et c'est justice. Aucun éditeur, peut-être, n'a mis autant de zèle à recueillir les matériaux de l'œuvre, d'ardeur à les préparer, de sagacité à les disposer,

(1) Signalons l'erreur de l'aimable critique qui croit le labeur terminé avec ces 3 volumes. Or, le 4^e paraîtra sous quelques jours; l'impression du 5^e est commencée, et le 6^e est en préparation.

de science à les annoter, de persévérance à les faire paraître. Que de voyages pour rassembler ces lettres ! que de mois et d'années passés loin de chez soi à les transcrire ! que de journées à en étudier les phrases, à en chercher et biographier les destinataires ! A la mort de Peiresc, on trouva rangées avec soin plus de dix mille lettres de tous les érudits de l'Europe. Sa nièce et son héritière longtemps en fit des papillotes et en alluma son feu ; on s'en servait même pour faire des couches de ver à soie. Mais les lettres de Peiresc lui-même ! Les frères du Puy, Pierre et Jacques, tous deux successivement gardes de la bibliothèque du roi, conservèrent celles que l'infatigable épistolier leur envoyait ; elles sont à la bibliothèque nationale ; c'est là que M. T. de Larroque les a prises, et avec elles bien d'autres, notamment celles de Fortin de La Hoguette. (Voir plus haut, tome XIII, page 90).

M. Emmanuel de Broglie raconte brièvement la vie de Claude-Nicolas Fabri de Peiresc né en 1580, mort en 1637. Elève des jésuites d'Avignon et de Tournon, il fit ses études de droit à Padoue, ou plutôt, sous prétexte de droit, courut toute l'Italie, voyant tout, examinant tout, visitant tous les hommes connus, Paolo Sarpi à Venise, à Rome Baronius, Orsini, Sirmond, grands savants qu'il étonne de la précocité de son érudition, et en même temps commençant à former une collection de médailles, de marbres, de statues, d'objets d'art, même d'instruments de physique. Après cinq ans de séjour dans la péninsule, il revint en France achever ses études de droit, se lia avec Malherbe, avec le président du Vair qui l'emmena en 1605 à Paris, où il connut François Pithou, Casaubon, les Sainte-Marthe, le président de Thou, passa l'année suivante en Angleterre, puis en Hollande, nouant partout des relations avec des savants du pays, Scaliger, Grotius, etc. De retour en France il se fit recevoir conseiller au parlement d'Aix et ne quitta plus guère sa contrée natale, et cette belle maison des champs à Belgentier, où il accumulait tous ses trésors, d'où il correspondait avec tous les savants d'Europe.

M. de Broglie donne un bon nombre d'extraits de sa correspondance, qui montre l'érudit, l'homme, le chrétien, l'écrivain. Citons sa lettre sur la réduction de la ville de La Rochelle : « Nous sommes tous en joye de la réduction de La Rochelle, dont la despêche du roy n'arriva qu'hier au soir. A ce jour d'huy, la cour n'estoit pas au palais à cause d'une feste locale de saint Mithre, martyr de cette ville, mentionné dans Grégoire de Tours, auquel jour on porte les reliques du saint en procession générale par la ville, sans toute foyz que la cour s'y trouve assemblée. Mais aujourd'huy elle a esté solemnisée bien extraordinairement : car, à ce matin, messieurs du parlement se sont tous rendus au palais où les lettres du roy ayant esté leües, par lesquelles il mandoit de rendre grâces à Dieu du bon succez de ce siège, avec tesmoignage de toute sorte de joye, on a délibéré d'y apporter toutes les solemnitez en tel cas requises

et accoustumées, considérant cette bonne aventure, non pas pour y voir domptez les sujetz du roy, mais pour l'y voir conjointement triompher des Anglais, des Espagnols et des mauvais catholiques françois et en effet pour y voir garantie l'autorité souveraine du roy quel'on taschoit d'entamer de toutes parts. Nous avons veu les articles accordez par la clémence du roy à ces obstinez, et les avons certainement trouvés bien doux, veu l'extrémité où ils étoient réduits, qui méritoit bien que l'on fist ressentir quelque punition à quelqu'un des principaulx auteurs de la faction. Mais quand on considère la nécessité de l'estat et le grand progrez que va faisant la maladie en diverses provinces, il fault avoüer que l'anticipation d'un seul jour ne se pouvoit assez prinser en une telle occurrence, et que la reduction de cette place estoit inestimable, de quelque façon qu'elle arrivast. La cour est donc allée en corps en robes rouges, les présidans avec leurs manteaux de chevalerie fourrez de menu vair, leur mortier en teste sur le bonnet quarré, et tous les conseillers avec le bonnet. »

Les éloges de M. de Broglie et du *Correspondant* seront certainement un encouragement pour M. Tamizey de Larroque, en même temps qu'une récompense de ses longs et fructueux efforts. La besogne est considérable encore : car il ne se borne pas à éditer la correspondance de son cher Peiresc, il publie aussi, çà et là, dans les revues locales, les lettres des correspondants de Peiresc ; et ils sont nombreux et divers. Nous en avons déjà signalé une douzaine. Quand nous en aurons le double, ce ne sera pas fini. Les travailleurs de cette sorte sont rares, qui s'acharnent à leur entreprise et la veulent mener à bonne fin ; c'est bien pour eux que le *labor improbus* a été créé.

Le COURRIER DE LA ROCHELLE du 23 février publie de M. Musset, *L'émeute de la gabelle au xvi^e siècle et l'avocat Guillaume Le Blanc*. Guillaume Le Blanc, célèbre avocat bordelais, avocat et juré de Bordeaux, était d'origine saintongeaise : car, à l'époque où il a dû naître il y avait sur les bords de la Gironde, sur les terres de Talmont et de Saint-Georges de Didonne, des Leblanc dont l'un se nommait Guillaume (*Archives de la Saintonge*, t. i, p. 117 ; xv, 179), puis à Saint-Jean d'Angély, au présidial de Saintes, à Pons (*Idem*, t. ix, 378 ; t. x, 158 ; xv, 146 ; *Bulletin des Archives*, passim). Celui qui a mis Guillaume Le Blanc en lumière est un éminent professeur bordelais, M. Léon Cosme ; il a obtenu de la ville l'inscription de son nom sur une rue de Bordeaux, et lui a consacré un intéressant article que le *Courrier* reproduit sous ce titre : *La première harangue politique de M. Guillaume Le Blanc, avocat au parlement de Bordeaux 1543*. Est-ce G. Blanc ou Le Blanc qu'a chanté son cousin André Mage de Fiefmelin dans une pièce latine dont tous les mots commencent par A :

Arte animoque attingens Albanus arces
Altus Albantis Albus abibit alis...?

L'INTERMÉDIAIRE DE L'OUEST de février contient de M. A. Labbé *A propos d'un convoi de déportés en Poitou sous le directoire*. C'est un extrait, en ce qui concerne Blois, Amboise, Tours, Châtellerault, Poitiers, Saint-Maixent, Niort, Surgères, Rochefort, de la *Relation historique du voyage de quinze des déportés, condamnés le 18 fructidor an V, depuis l'instant de leur départ jusqu'à celui de leur embarquement à Rochefort... par un citoyen de l'escorte*. Paris, an VI ; 8° de 40 pages : « La commune de Surgères est encore régie par une administration municipale anti-fructidorienne. La garde nationale de ce bourg a montré le plus grand zèle ; les municipaux, qui n'étaient pas fort échauffés, se sont pourtant rangés à leur devoir... Nous eûmes la douleur d'apercevoir trop souvent les ravages affreux de la royauté. Les bonnets de liberté sont effacés sur presque toutes les bornes, où ils remplaçoient les fleurs de lys. Presque partout, les arbres de la liberté, par leurs branches sèches et arides, ne représentent plus que le squelette de la liberté, ou ils sont entièrement disparus.

» Après quatorze jours de marche, nous arrivâmes à Rochefort le premier vendémiaire de l'an vi ; un peuple immense bordoit la route à une grande distance ; il brûloit du désir de voir les déportés. La troupe composant la garnison, et celle faisant le service de la marine, nous attendoient sous les armes, hors la porte de la ville. Elles formèrent la haye, avec l'escorte. Nous côtoyâmes les murs et primes la direction du port qui est à un quart de lieue de Rochefort. A mesure que nous avançons, au milieu des chants civiques et des cris de *Vive la république ! Vive le gouvernement !* mille fois répétés, la foule des spectateurs grossissoit. La plaine en étoit couverte. Les déportés s'étoient flattés en route qu'ils passeroient l'hiver à Rochefort. Ils furent extrêmement surpris de ne point entrer dans la ville. Ils le furent bien davantage lorsqu'ils se virent au port. Les barques étoient toutes prêtes pour les recevoir ; le peuple se pressoit pour voir leur figure. Les cris de *Vive la république !* et les chansons patriotiques redoublèrent.

» Les négocians de Rochefort envoyèrent offrir à Lafond-Ladébat, autant de fonds qu'il en voudroit emporter ; il accepta seulement cent louis. Ce fut lui qui passa le premier dans la barque. Dès qu'il y eut mis le pied, les marins, les chapeaux élevés en l'air, crièrent de toute leur force : *Vive la république ! A bas les tyrans !* ce qui déconcerta un peu messieurs les déportés. Plusieurs d'entr'eux avoient conservé jusqu'à ce moment l'espérance de recouvrer leur liberté. Barthélemy étoit de ce nombre ; en s'embarquant il laissa échapper de ses yeux quelques larmes. Bourdon voulut engager une querelle, parce que son signalement portoit des yeux gris et qu'il prétendoit

les avoir bleus. Comme le tems pressoit, on ajourna la discussion, et Bourdon fut prié de passer à bord, ce qu'il fit de très-mauvaise grâce. Dossonville ne trouvoit pas non plus que les signalemens fussent bien faits. On lui observa qu'il n'étoit pas étonnant qu'il sût mieux les faire, ayant passé autant de tems à l'école de Rovère et de Cochon ; qu'au surplus cela ne devoit point l'empêcher de s'embarquer. *Ah ! ah !* dit-il, *nous verrons la suite, nous reviendrons peut-être....* Alors il passa dans la barque, salua humblement les matelots qui lui dirent : *Allons, allons, passe.*

» Murinais avoit eu une peine infinie à confier sa valise à un matelot pour la porter à bord. Comme il marchoit devant sur la planche, il se retourna pour voir si la valise le suivait, ce qui lui fit faire un faux pas et pensa le faire tomber à l'eau, on lui cria de prendre garde à lui. *Qu'y a-t-il à craindre ?* dit Lavilleurnois, *tomber ici ou tomber ailleurs, n'est-ce pas la même chose ?*

» Rovère, qui, pour intéresser en sa faveur, parloit toujours de sa femme, rappela encore les inquiétudes et les chagrins que sa perte alloit lui causer ; on lui répondit qu'ayant eu lui-même une singulière indulgence, une humanité sans pareille envers les femmes et les enfans des malheureux qu'il incarcéroit et dont il avoit réduit les familles au désespoir, lorsqu'il étoit membre du comité de sûreté générale, sans doute le ciel l'en récompenseroit. Rovère alors, désespéré de n'avoir pas couvert davantage la France de sang et de ruines, jette un dernier regard de fureur sur la république, qui le vomissoit de son sein avec ses complices, et s'embarqua d'un élan. La terre de la liberté parut allégée d'un fardeau épouvantable.

» La mer étoit basse. La chaloupe les porta à bord d'un sloop qui mit sur-le-champ à la voile sur une rivière large et profonde, et alla rejoindre en rade, à six lieues de distance, une corvette qui attendoit les déportés pour les mener à leur destination. La corvette étoit déjà partie, lorsqu'un courrier extraordinaire arriva. On fit des signaux ; la corvette revint. Les déportés crurent qu'ils alloient être délivrés, la joie rayonnoit sur leur visage ; mais il ne s'agissoit que de changer le capitaine qui étoit trop jeune et de le remplacer par un homme plus expérimenté et plus sûr. La consternation succéda bientôt à cette allégresse éphémère. La corvette fit voile et ils disparurent. »

La REVUE HISTORIQUE DE L'OUEST qui continue à publier d'importantes études : *L'enseignement secondaire dans le diocèse de Nantes, Récits pour servir à l'histoire des guerres de Vendée, Le colonel François de Collart et la Martinique de son temps*, que nous avons déjà signalé, *Mémoires d'Alain Desprez*, etc., a commencé, dans sa 6^e livraison de 1892 (novembre), la publication de la liste des chevaliers de Saint-Michel pour la province de Poitou, écrite par Jean-François-Louis d'Hozier. Nous

y voyons Jean Larchevêque de Parthenay, baron de Soubise, seigneur du Parc, créé chevalier le 7 décembre 1561; Agrippa d'Aubigné, gouverneur de Maillezais, de Royan, de l'île d'Oleron, qualifié chevalier de l'ordre du roi dans un acte du 18 septembre 1614; plusieurs autres d'Aubigné, qui ne sont point de la famille d'Agrippa: Claude d'Aubigné, seigneur de Sainte-Gemme; Jacques, seigneur de La Rocheferrière; Jean, seigneur de Boismosé; Jacques, baron de Tigny; François, seigneur du Boisrobert; Claude, seigneur de La Rocheferrière, frère du précédent; François d'Alloue, seigneur des Ajots, gouverneur de Saint-Jean d'Angély, sénéchal du comte de La Rochefoucauld, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et enseigne de 50 hommes d'armes de ses ordonnances, qualifié chevalier de l'ordre dans un acte du 25 mai 1605. Il avait été nommé précédemment maître d'hôtel ordinaire de Marguerite de France, duchesse de Berry. Henri IV lui donna le gouvernement de Saint-Jean d'Angély, le 14 novembre 1596, après la mort de Jean de La Rochebeaucourt, seigneur de Sainte-Même, et lui écrivit de sa main la lettre suivante :

« Monsieur des Ajots, je suis bien marry de la mort du pauvre M. de Saint-Mesmes; vous ne devez poynt douter que, vous aymant comme je fay, je ne me souvynsse de vous et de ce que je vous avoys promys et... comme vous verrez par celle que j'ay commandé à Villeroy de vous écrire, ce que vous aurez de moy, pour ce regard est que vous me cervyez an cete charge avec la mesme fydelité et afectyon que vous avez tousjours fet, vous souvenant que vous avez a fere à un peuple fort bysearre, afin que vous vous gouvernyez avec eux avec prudance et douceur. Au demeurant je vous dyray que, depuis un moys ou sy cemeynes, la mortalyté est tellement myse dans ma meute de chyens courans pour chevreuyl que de quarante que j'en avois et de très bons grys et noyrs il ne m'an est pas resté vynt; quy me fet vous prier de me vouloir envoyer deus chyens gris des vestres, mais qu'ils soyent des mylleurs et *un cervyteur qui ayme son metre*, mes que ce soyt avant que vous bayllyez à Rocquelaure ceux que vous luy avez promys; au surplus *assurez-vous tousjours de mon amytyé de laquelle je vous tesmoyneray les éfés aus occasyons quy s'an ofryron pour vostre contantemant*. Sur ce Dieu vous ayt, monsieur des Ajots, en sa sainte garde. Ce XI^e may à Fontenebleau. HENRY. »

Jean, comte de La Rochebeaucourt, seigneur de Sainte-Mesme, gouverneur d'Angoumois, sénéchal de Saintonge, « fut remplacé, dit Rainguet (*Biographie saintongaise*), en 1601 dans son emploi par le duc de Rohan, et mourut à Saint-Jean d'Angély vers 1603, en 1609 selon quelques écrivains. » Cette lettre rectifierait cette date erronée. François d'Alloue, sieur des Ajots, mort en 1606, est qualifié gouverneur de Saint-Jean d'Angély en 1604.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

N° 488 : t. XI, 339, 393. *Familles de Rochon, de Dreuille, de Beaumont.* — Voici les armoiries des Rochon, seigneurs de Puycheny, en Angoumois, telles que les donne l'*Armorial général de France* de 1696, et qui concordent, en les déterminant plus exactement, avec celles indiquées déjà dans la *Revue* : « Louis Rochon, escuier, sieur de Puicheny, porte : *De gueules à une fasces d'or accompagnée de 3 turbans, ou bonnets à la Turque, 2 en chef et l'un en pointe.* » (*Registre de Limoges*, p. 43, n° 27.) Dans le même armorial, aux *blasons coloriés* (p. 13) les turbans sont dessinés comme dans les gravures de l'époque, c'est-à-dire avec un cône tronqué dans le milieu, fermant par le haut.

DE ST-S.

N° 537 : t. XIII, p. 121. — Le 19 juin 1791, « les citoyens du Bois et de Sainte-Marie, formant la 3^e section de canton de Saint-Martin de Ré, réunis en assemblée générale dans l'église des ci-devant R. R. P. P. capucins, afin de nommer de nouveaux législateurs », choisirent pour leur président « le citoyen Fillonneau, prêtre, curé de Sainte-Marie-de-Ré ». A la réunion du soir, il est nommé électeur.

TH. PHILIPPOT.

— Jean Fillonneau, né en 1750, mort vicaire général le 2 septembre 1826, avait été nommé en 1803 curé de Dompierre-sur-mer.

Un procès verbal du directoire du district à La Rochelle, 24 mars 1791, indique comme jureur « Fillonneau, vicaire de Sainte-Marie ».

L. A.

BIBLIOGRAPHIE

[JUN (Louis)]. *Société de géographie de Lille. Une question nationale. Le port de Rochefort.* Lille, imprimerie L. Danel, 1892, in-8°, 24 pages. (Extrait du *Bulletin de la société de géographie de Lille* ; janvier 1892). Voir, pour l'auteur, *Bulletin*, XII, 169.

LABAT (Gustave), membre et ancien président de la société des archives historiques de la Gironde, etc. *Notice sur Villeneuve d'Ornon.* Bordeaux, imp. G. Gounouilhau, 1892, in-4°, 39 pages.

Tirée à cent exemplaires seulement, cette *Notice*, « écrite sur l'étrier », est dédiée aux « absents » et aux « disparus », dont l'auteur « a retrouvé les noms gravés sur la pierre, dans le modeste cimetière du village où ils dorment au milieu des herbes folles et des menthes sauvages ». Elle est ornée d'un plan et d'une vue du cimetière et de l'église, signés aussi : Gustave Labat. Villenave d'Ornon n'a guère d'histoire ; mais l'écrivain a réuni tous ces petits faits qui concernent sa chère commune, et on lit avec plaisir sa curieuse brochure. Voir compte rendu dans la *Gironde* du 9 octobre 1892.

LARGERIS (Maurice). *Les chants du Kosmos*. (Sonnets amers. Ame et Kosmos. Visions terrestres. Visions lointaines. Chansons du Kosmos). Paris, comptoir d'édition, 1890, in-18, 159 pages. Prix : 2 fr. 50.

L'auteur est de La Rochelle ; plusieurs de ses pièces sont datées de l'île de Ré. Comme l'indiquent le titre et aussi la dédicace « à Sully-Prudhomme, à tous ceux que la notion de l'être tourmente », ce volume est très nettement panthéiste et chante le pessimisme. On y sent parfois l'effort et l'imitation ; et on y trouve quelques fautes de français, je ne dis pas de versification. Mais aussi il y a de très beaux vers et parfois de fort jolies strophes :

Sous nos yeux déroulant ses flots qu'un souffle ride
Et qu'effleure un oiseau, le vaste Océan dort.
A nos pieds, et semblant parsemé de grains d'or,
Un sable fauve et fin couvre la côte aride.
Sur nos fronts un soleil, aveuglant et torride...

LA MARSONNIÈRE (De). *L'abbé Gibaud*. Discours lu à la séance publique annuelle de la société des antiquaires de l'ouest, du 10 janvier 1892. Poitiers, imp. Blais, Roy et C^{ie}, 1892, in-8°, 21 pages. (Extrait des *Mémoires de la société des antiquaires de l'ouest*, 1891).

Jérôme-Bonaventure Gibaud, né le 13 octobre 1763 à Poitiers, où il mourut le 24 novembre 1834, vicaire de Rallais en 1790, puis de Saint-Maurice d'Angers, vicaire épiscopal de l'évêque constitutionnel d'Angers, sous-principal du collège de Poitiers en 1793, professeur de législation à l'école centrale en 1795, de droit civil à la faculté en 1804, bibliothécaire en 1817, chanoine en 1820, est très aimablement biographié par M. de La Marsonnière, disons trop aimablement. L'auteur a des trésors d'indulgence pour ce prêtre, jureur, apostat, démagogue, qui fit voter une statue en 1806 à Napoléon et ne se convertit qu'en 1816. Mais Gibaud rendit de grands services comme professeur et bibliothécaire.

LAVERNY (Anatole). *Généalogie biographique. Les La Charlonnie, leurs alliances et leur descendance* (Limousin, Angou-

mois, Saintonge) 1489-1892. La Rochelle, imprimerie nouvelle Noël Texier, 1892, in-8°, 343 pages.

—
LAVIGERIE (Louis). *Royan au soleil* (poésies). Royan, Billaud, 1892, in-16, 108 pages, 19 dessins d'Henry Somm. Prix : 3 fr. 50.

—
LEDAIN (Bélisaire), ancien président de la société des antiquaires de l'ouest. *Savary de Mauléon et le Poitou à son époque*. Saint-Maixent, imp. Reversé, 1892, in-8°, 58 pages. (Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*.)

« Savoir remarquable, esprit souple et habile, doué même de goûts littéraires, ce grand seigneur poitevin, type curieux du chevalier du moyen âge, mérite une étude particulière. » Et cette étude nul n'était plus à même de la faire que M. Ledain. Il a tout fouillé, tout remué pour retrouver les détails de sa biographie et raconter son rôle politique et littéraire. Châtelailon, Benon, Angoulins, l'île de Ré, appartenaient à Savary de Mauléon et sa vie se passe en grande partie dans notre province. Voilà pourquoi cette étude est une page de notre histoire provinciale, que l'auteur a su rendre très intéressante.

—
LEMOYNE (André). *Fleurs du soir* (vers). Paris, Lemerre, 6 mars 1893, in-18, 155 pages. Prix : 3 fr.

—
LIÈVRE (A.-F.), bibliothécaire de la ville de Poitiers. *Sanxay*. Poitiers, Blanchier, 1892, in-8°, 23 pages. (V. *Bulletin*, XII, 209).

— *Les limites des cités de l'ouest de la Gaule déterminées d'après les bornes milliaires, la table de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin*. Paris, E. Leroux, 1891, in-8°, 8 pages. (Extrait du *Bulletin de géographie historique*, 1891, n° 4).

Le *finis* des Pictons était à Aunay, *Aunedonacum* ; des Bituriges, à Saint-Ciers-la-Lande ; des Pictons et Bituriges-Cubes, à Ingrande ; des Pictons et des Andecaves, à Saint-André de La Marche. Une planche rend très claire cette dissertation.

— *Les chemins gaulois et romains entre la Loire et la Gironde. Les limites des cités. La lieue gauloise*. Poitiers, imp. Blais, 1892, in-8°, 99 pages. (Extrait des *Mémoires de la société des antiquaires de l'ouest*, année 1891).

Trente-trois chapitres composent cet opuscule qui est un livre : Nantes à Saint-Philbert de Grand-Lieu, Nantes à Saintes, Nantes à Périgueux, Nantes à Limoges, Nantes à Poitiers, Nantes à Angers, Angers à Saintes, Angers à Poitiers, Angers à Tours, Tours à Poitiers, Poitiers à Nantes, Poitiers au port Sécour, Poitiers à la côte méridionale du Poitou, Ron à la mer, Poitiers à Bourges, Poitiers à Lyon, Bourges à Limoges, Poitiers à Limoges, Poitiers à Saintes, Poitiers à Brioux, Limoges à Saintes, Périgueux aux Bouchauds, Saintes à Périgueux, La Berche à la mer, Saintes à Bordeaux, Saintes à Talmont, Sain-

tes à Royan, Royan à Blaye, Pons à Périgueux, Pons à Coutras, Bordeaux à Périgueux, Périgueux à Limoges, Bordeaux à Périgueux, d'après l'itinéraire, Tours à Bordeaux : la lieue gauloise.

Après le travail si consciencieux, il faudra renoncer au mémoire de l'abbé Lacurie, *Notice sur le pays des Santons*, où sont décrites avec trop de fantaisie les voies romaines de la Saintonge. M. Lièvre a une critique judicieuse, nous l'avons dit déjà, et à propos de ses *Mansions de Segora, Germanicomagus, Condate et Sarrum* (Voir *Bulletin*, xii, 72), fragments de son ouvrage actuel. Cependant, je regrette qu'il ait quelquefois — une fois n'est pas coutume, mais cela lui arrive trois ou quatre fois — changé le chiffre de l'*Itinéraire* qui ne concordait pas avec ses données. Sans doute les copistes font des fautes, et celui de la *Table* a dû pécher plus qu'il ne devait ; mais il ne faut admettre l'erreur que lorsqu'elle est parfaitement démontrée, et c'est ce que l'auteur a fait souvent d'une façon complète. Il y a là un danger. Cette remarque n'enlève rien à la valeur de ce travail. M. Lièvre a assis ses grands chemins romains sur un sol fixe et solide ; ses voies à lui dureront, au moins pour la plupart, aussi longtemps que celles des Romains, sur lesquelles il les édifie d'ailleurs.

— *Une fête solaire en Agenais au X^e siècle*. Essai de restitution et d'interprétation d'un passage de la légende de saint Vincent d'Agen (*Acta sanctorum, die nona junii*). Poitiers, imp. Millet, 1892, in-8°, 7 pages. (Extrait du *Bulletin de la faculté des lettres de Poitiers*).

En lisant le texte des actes de saint Vincent, M. Lièvre a été frappé de l'expression *regione Metensium*, pays de Metz ; à Agen, cela n'a pas de sens ; mais *regio nemeti*, pays des nemets, en a un ; c'est l'emplacement d'un nemet, temple gaulois, *fanum*. L'auteur trouve là une confirmation de sa thèse que les piles romaines — nombreuses en Agenais — les *fana*, étaient les temples gaulois, vernemets, et le nemet, l'espace sacré autour du vernemet.

—
LOIR (Maurice). *Le Vengeur d'après les documents des archives de la marine*. Paris, imp. May, 27 juin 1892, in-8°, 20 pages. (Extrait de la *Revue bleue*). Voir *Bulletin*, xii, 283 et 419.

—
LOTI (Pierre), de l'académie française. *Une exilée*. Paris, Lemerre, 20 février 1893, in-16, 145 pages.

— *Matelot*. Paris, Lemerre, 1893, in-16.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JUILLET 1893. — Chronique de la société ; procès verbaux des séances ; liste de nouveaux membres ; circulaire et lettre pour le monument de Champlain ; première liste de souscripteurs ; revue de la presse. — **AVIS ET NOUVELLES :** Programme des fêtes de Champlain ; distinctions honorifiques, inscription commémorative ; Béon-Luxembourg ; origine de la réforme en Saintonge ; livre d'heures du comte de Taillebourg ; un évêque de Saintes à Jérusalem ; les séances de la société de l'histoire du protestantisme. — **NÉCROLOGIE :** Barriasson, Brumauld-Deshoulières, sœur Désirée, Estelle d'Orbigny, Emard, Garraud, sœur Germaine, Marchadier, Martin de Beaucé, Mollière, René et François de Mortemart, Perthuis de La Salle, Prieur, Régnier, Renduel, baronne de Rochetaillée, Saint-Blancard, Savigny, Tercinier, marquis de Verthamon. — **MARIAGES :** Choumeils de Saint-Germain et Louise de Wavrechin, Guion et Marthe Coutant, Renou et Drilhon, Vercheval et Aze. — **ARCHÉOLOGIE :** La date des remparts de Saintes. — **BEAUX-ARTS :** Nos artistes aux salons ; exposition d'Angoulême ; excursion de la société à Rencogne et à La Rochefoucauld. — **VARIÉTÉS :** Samuel de Champlain ; Billaud-Varenne. — **LIVRES ET RÉVOLUTIONS :** Les registres consulaires de Limoges ; La famille Le Gendre ; Le « chevalier André du Magué » ; Les actes du comité de salut public. — **QUESTIONS ET RÉPONSES :** Un avocat de Bordeaux encomiaste de Champlain ; Aymar de Chaste, précenteur de La Chaume, près de Pont-Labé ; Deux prêtres déportés, Rabiél et Fillonneau. — **BIBLIOGRAPHIE :** MAU — OU.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ (EXTRAITS)

Séance du 16 mai. — (Bureau et commission Champlain).

Admission de nouveaux membres.

M. Audiat, délégué de la société au congrès de la Sorbonne, rend compte des travaux lus qui intéressent la contrée (Voir *Bulletin*, XIII, p. 118) ; d'un projet de conférence à Rochefort, qui n'a pas abouti ; des démarches à Paris auprès du commissaire général du Canada et de M. Lemer cier, maire de Saintes, pour la fête de Champlain.

Le comité d'organisation est d'avis que la fête ait lieu le 18 juin prochain; elle commencera par la réception à la gare, le 17, à 6 heures du soir, avec le concours de la musique du chemin de fer. Les invités seront ensuite conduits au Ramet, où les reçoit M. Lemer cier. Le soir, réception au château et dans le parc. Pour le lendemain, il est question d'une kermesse au jardin de l'hôpital de la marine, à partir de 1 heure; à 4 heures, visite des monuments. Le soir, fête littéraire et musicale. Le lundi, visite à Brouage, si ces messieurs le désirent. Une notice sur Champlain sera faite. Il est aussi question d'un journal illustré de la fête; proposition écartée à cause du peu de temps qui reste. M. Duplais-Destouches a bien voulu se charger de l'illustration du programme de la fête. M. Leroy offre son concours pour l'éclairage.

Sont adjoints au comité de la fête : MM. H. Drillhon, Leroy, Rullier et Laverny.

Le président propose ensuite l'ajournement des fouilles du terrier de La Fade en Courcoury, par suite de renseignements donnés que ce tumulus avait été déjà fouillé.

Séance du 27 mai. — (Bureau et commission Champlain).

Lecture de lettres de MM. Henri Drillhon et Martineau; de M. Dionne, bibliothécaire de la législature de Québec, qui remercie la société de son initiative dans l'organisation d'une fête dont le souvenir sera un lien de plus entre les deux pays; de M. Fabre, commissaire général du Canada, qui exprime les mêmes sentiments; de M. Lemer cier, qui propose le programme suivant et la date du 1^{er} juillet : à 6 heures du soir, réception à la gare par la société des *Archives* des personnages venus de Paris; diner et soirée au château du Ramet et réception ouverte pour toute personne en tenue de ville; le 2 juillet, après déjeuner, visite des monuments, conférence, banquet; le 3, départ pour Rochefort, embarquement pour le port de La Pallice et réception à La Rochelle par la chambre de commerce.

Au sujet des projets élaborés pour cette fête, de leur origine, des phases qu'ils ont traversés, projets à l'examen desquels la société a déjà consacré plusieurs séances, M. le président présente quelques observations. Il est temps d'agir et il faut restreindre le programme.

Tenant compte de ces observations et vu la nécessité d'une sérieuse réduction dans les dépenses, la société décide : 1^o qu'on s'écartera le moins possible du projet primitif : réception solennelle à la gare, visite des monuments; le soir, conférence, intermède musical; 2^o qu'on fera une souscription.

MM. Geay et Pinasseau veulent bien se charger des préparatifs de la réception à la gare. Ceux qu'il y aura lieu de faire aux arènes sont confiés aux soins de MM. Laverny et Henri Drillhon.

Séance du 2 juin. — (Bureau et commission).

M. le président présente un spécimen des cartes de souscription ; il communique aussi la circulaire qui va être envoyée pour solliciter des souscriptions et la lettre qu'il a adressée à M. le maire de Saintes pour demander que le conseil municipal veuille bien s'associer à la fête.

M. Justice offre de faire une conférence et une pièce de vers sur Champlain.

Le ministre de la guerre accorde la musique militaire et un piquet d'honneur.

M. Audiat émet l'avis qu'un banquet soit offert aux Franco-Canadiens ; il sera pour les seuls membres de la société des *Archives*. MM. Babinot et Proust seront priés de vouloir bien s'occuper de l'organisation.

M. le président croit pouvoir compter sur un buste de Champlain, qui serait offert par un artiste de la contrée, M. Paul Tourette, de Pranzac.

Séance du 4 juin. — (Bureau et commission).

Le président annonce qu'une subvention de 600 francs est accordée, cette année, par le ministre de l'instruction publique, pour les publications de la société.

Admission de nouveaux membres.

M. Proust lit plusieurs propositions relatives à la fête de Champlain, qui sont successivement examinées.

Séance du 9 juin. — (Bureau et commission).

Le président donne lecture d'une lettre du maire de Hiers-Brouage, faisant connaître que ses concitoyens seraient heureux de recevoir nos hôtes de Québec, pendant leur séjour à Saintes. Mais cette visite, qui était dans le projet primitif, ne peut avoir lieu, les Canadiens devant visiter le port de La Pallice.

Il est décidé que la fête comprendra définitivement : le samedi, la réception à la gare des invités canadiens ; le dimanche, le banquet dont l'heure sera ultérieurement fixée, la visite aux monuments, et, le soir, la séance littéraire et musicale dans la salle de l'ancien palais de justice.

M. Audiat montre le dessin de M. Duplais-Destouches pour le programme de la fête ; il est fort bien réussi. M. Leroy est chargé de s'enquérir pour la gravure et le tirage.

Séance du 19 juin. — (Bureau et commission).

Le bureau et la commission ont arrêté le programme des fêtes des 1^{er} et 2 juillet. (Voir plus bas, page 217).

Séance du 22 juin. — (Bureau et commission).

On s'occupe de l'organisation du banquet et de la décoration de la salle pour la soirée.

Le président de la société des *Archives* a adressé au maire de Saintes la lettre suivante (29 mai 1893) pour demander que le conseil municipal contribue au monument et à la fête de Champlain :

« Monsieur le maire, le 1^{er} juillet prochain, arriveront à Saintes M. Chapleau, lieutenant-gouverneur de Québec, le plus haut dignitaire de la province, et M. Hector Fabre, commissaire général du Canada près le gouvernement français. Ils seront reçus solennellement à la gare par la société des *Archives*. M. le comte Lemer cier a tenu à honneur d'avoir sous son toit ces représentants de nos compatriotes de la Nouvelle-France. Le lendemain, ils visiteront les monuments et les musées de la ville; ils assisteront le soir à une fête littéraire et musicale en l'honneur de Samuel Champlain, de Brouage, fondateur de Québec, un des grands explorateurs et colonisateurs du xvi^e siècle. Le produit de la fête est destiné au monument que le Canada élève à notre illustre compatriote; ce sera à la fois un hommage à ce grand homme, un témoignage de reconnaissance et d'affection pour nos concitoyens de là-bas, qui nous gardent au fond du cœur un amour filial.

Vous savez, en effet, monsieur le maire, que le Canada, peuplé en grande partie par des habitants de la Saintonge et de l'Aunis, est resté Français malgré les traités qui l'ont donné à l'Angleterre; que presque toutes les familles de la Charente-Inférieure y comptent des descendants; que les Canadiens ont toujours eu pour notre province en particulier un attachement profond; qu'ils ont donné à maintes reprises des preuves d'un dévouement sincère. En 1870, ils se sont engagés en grand nombre sous nos drapeaux, et quand les peuples qui nous avaient le plus d'obligation nous laissaient seuls ou se tournaient contre nous, eux, que nous avions abandonnés, n'hésitaient pas à franchir les mers pour venir nous offrir leur secours à l'heure du péril. L'an dernier, ils recevaient notre escadre avec des démonstrations de joie, retrouvant dans nos marins des parents et des frères. Enfin, quand l'incendie de l'hôtel de ville détruisit notre bibliothèque, vite ils se sont empressés de nous envoyer des ouvrages pour réparer une partie du désastre. C'est pour tous ces motifs que nous avons cru indispensable et décent de donner à notre tour à ces Français de la Nouvelle-France une preuve de reconnaissance et de sympathie, de recevoir de notre mieux ses illustres représentants et de resserrer ces vieux liens de parenté pour ainsi dire qui nous attachent au Canada, ce qui ne peut être qu'avantageux au point de vue général et profitable aux relations commerciales de notre département et de notre ville. La Rochelle se prépare à les recevoir.

Pour tous ces motifs, ne croyez-vous pas convenable, monsieur le maire, que la ville elle-même fasse quelque chose en cette circonstance? Peut-être le conseil municipal jugera-t-il bon de s'associer par un vote à la souscription pour le monument de Champlain et de recevoir les hôtes illustres qui nous rendent visite, ces Français d'Amérique qui nous apportent les vœux de nos concitoyens d'outre-mer, les descendants de ces Saintongeais qui viennent serrer la main des fils de leurs aïeux, de leurs amis, de leurs parents.

Veuillez agréer...

La circulaire suivante a été adressée à tous les membres de la société des *Archives*, le 8 juin :

Monsieur et cher confrère, le Canada français élève un monument à l'un de ces audacieux explorateurs qui, au XVI^e siècle déjà, cherchaient des pays inconnus où planter le drapeau de la France et introduire notre civilisation, à Samuel Champlain, né en Saintonge à Brouage en 1567, qui fonda en 1608 la ville de Québec, berceau d'une colonie aujourd'hui si florissante.

La société des *Archives* a cru qu'en souvenir de cet illustre Saintongeais, hardi navigateur, habile colonisateur, par-dessus tout grand homme de bien ; en souvenir d'une communauté d'origine entre les Canadiens d'alors et nos compatriotes de Saintonge et d'Aunis, de Normandie, du pays Chartrain, etc. ; en reconnaissance aussi des services rendus en 1870 par les Canadiens qui sont venus nombreux combattre dans nos rangs, du cordial accueil que l'an dernier notre escadre recevait dans le Saint-Laurent, et en même temps d'un attachement si constant à la mère patrie, nous devons envoyer un témoignage d'intérêt à ces Français de là-bas, qui nous sont restés si fidèles.

La société des *Archives* a organisé pour les 1^{er} et 2 juillet des fêtes dont le dernier numéro de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* a donné le programme et que présidera le premier dignitaire de la province de Québec, M. Chapleau, lieutenant-gouverneur, d'origine saintongaise, accompagné de M. Hector Fabre, commissaire général du Canada à Paris. Ainsi se resserreront les liens d'amitié et de parenté entre les Français de la nouvelle et ceux de la vieille France.

Nous vous demandons une souscription, et vous nous la donnerez de grand cœur pour Champlain, pour le Canada, pour les Français de Québec.

NOTA : Les noms des souscripteurs seront publiés dans le prochain numéro de la *Revue*.

Les souscriptions de 5 fr. et au-dessus donneront droit à une carte personnelle, et de 10 fr. et au-dessus à une carte de famille, qui permettra d'entrer à toutes les fêtes du programme.

Un banquet sera offert aux invités du Canada. La souscription, d'environ 10 francs, est réservée aux seuls membres de la société.

SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT ET LA FÊTE DE SAMUEL DE CHAMPLAIN

1^{re} liste

M. le comte Anatole Lemer cier, maire de la ville de Saintes et député, 300 francs.

Son Eminence le Cardinal Thomas, archevêque à Rouen ; M. Théodore Guillet, négociant, 50 francs.

M^{me} la marquise de Chasseloup-Laubat, à Paris, 30 francs.

MM. le comte d'Archiac ; Duréault, sous-préfet de Saintes ; le colonel Gaschet, colonel du 6^e de ligne ; le marquis de Dampierre, président de la société des agriculteurs de France ; un Saintais (M. N.) ; M^r Fulbert Petit, évêque du Puy ; Emile et Jules Guillet, 20 francs.

Barraud, pharmacien ; Bugeaud, receveur particulier des finances ; Dumontet, avoué ; Charles Dangibeaud ; Bertrand des Brunais, notaire ; Anatole de Bremond d'Ars, conseiller général du Finistère ; Henri Drillon, avocat ; le baron Eschasseriaux, député ; Marcel, Fonreau, ingénieur ; Gaillard ; Genet, président du tribunal de commerce ;

Anatole Huvet, Joyer, Laurence; Leroy, directeur du gaz; Edmond Maguier délégué cantonal; Maufas, ancien notaire; Meaume, conservateur des hypothèques; le baron d'Olce, capitaine au 6^e de ligne; Oscar de Poli, ancien préfet; Marcel Pellisson, délégué cantonal; Perrineau, entrepreneur; Pinasseau, notaire; Pannetier, professeur de musique; Rullier, architecte; Tamizey de Larrocque, docteur Termonia, Vallein, maire de Chermignac, 10 francs.

Denys d'Aussy, Bouhard, notaire; l'abbé Carteau, archiprêtre de Saint-Pierre; M^{me} la marquise de Callière, Fournier, Gibouin, Gury, bijoutier; Georget, receveur municipal; Guibert; l'abbé de Laage, supérieur du petit séminaire de Montlieu; Anatole Laverny, le docteur Moinet, sénateur; Niox fils; Jules Pellisson, juge; l'abbé Simon, aumônier du collège; Talbot, receveur de l'enregistrement; Noël Texier, imprimeur, 5 francs.

On lira avec intérêt les notes biographiques suivantes sur les hôtes illustres que la société des *Archives* aura l'honneur de recevoir samedi prochain:

M. Joseph-Adolphe Chapleau, commandeur de la légion d'honneur, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire en 1881, est lieutenant-gouverneur de la province de Québec depuis un an, titre qui correspond chez nous à celui de président du sénat et de la chambre. Il occupe la chaire de droit international à l'université Laval, succursale de Montréal. Né le 9 novembre 1840 à Sainte-Thérèse, comté de Perrebonne, il est d'origine saintongaise, et son nom est encore porté dans notre région. Entré au barreau en 1861, il s'y fit bientôt une place considérable. En 1867, ses succès comme avocat firent de lui un homme politique. Sa carrière date de 1867, avec la première année de la confédération. Il fut ministre de la législature provinciale de 1873 à 1874, puis de 1876 à 1878, enfin de 1879 à 1882, année où il fut appelé à Ottawa pour faire partie du cabinet fédéral. C'est un des orateurs les plus éloquents du Canada.

M. Louis-Hector Fabre, officier de la légion d'honneur, est aussi d'origine française. Il est commissaire général du Canada à Paris. Son frère est archevêque de Montréal. Né le 9 août 1834, il se fit inscrire au barreau en 1856. Il fut nommé sénateur en 1875; mais il donna sa démission pour occuper la position qu'il a aujourd'hui à Paris. C'est un littérateur fort distingué et un journaliste remarquable. D'abord rédacteur du *Canadien* de Québec de 1862 à 1866, il a fondé en 1869 l'*Événement* de Québec, qui vit encore. Beaucoup de villes de France l'ont entendu parler et il parle fort bien. On vante son amabilité et sa courtoisie.

REVUE DE LA PRESSE

Ont publié le sommaire du numéro du 1^{er} mai: Le *Journal de La Pallice*, du 29 avril; l'*Echo de Jonzac*, du 30; l'*Union*, de Saint-Jean d'Angély, du 4 mai; l'*Echo rochelais*, du 6; les *Annales catholiques*, du 7; le *Bulletin religieux*, du 13; la *Croix de Saintonge*, du 14.

Les *Tablettes* du 4 mai signalent dans le numéro du 1^{er} mai : « une curieuse notice de M. Audiat » sur l'édition de *Fœneste*, l'article où « M. D. A... relève une erreur bien amusante de l'historien Massiou, qui confond un Turc avec un cheval, tout simplement. »

La *Revue historique de l'ouest*, de mai, a remarqué dans notre 3^e livraison: *Saintes dans les auteurs latins*, *Un roi de Sardaigne en 1242*, *Les Guillotin*, et *Prosper Mérimée*.

Le *Courrier du Canada* du 13 mai, à propos de la fête de Champlain, fait l'éloge de la *Revue*, « ce recueil a acquis en quelques années une grande importance et jouit d'une influence considérable... Bref, personne ne regrettera les deux piastres qu'il voudra bien donner en échange d'une publication aussi patriotique que celle-là. Si elle fait du bien en France, elle peut également en produire ici, où les œuvres de ce genre font singulièrement défaut. »

Le journal *Le Pays* du 13 juin dit: « Un érudit très distingué... vient de nous apprendre le nom d'un des collaborateurs, restés inconnus, de Prosper Mérimée. Quand l'auteur de *Colomba* publia les *Aventures du baron de Fœneste*... il utilisa les connaissances philologiques et les souvenirs historiques de M. le comte Anatole de Bremond d'Ars. Mérimée garda le secret de cette collaboration pour le public; mais il le trahit dans des lettres adressées à M. de Bremond d'Ars, que M. Audiat reproduit. »

Le *Polybiblion* de mai indique les principaux articles des numéros de janvier et de mars.

La *Revue historique* de mai-juin note dans nos livraisons de janvier et de mars : Thomas Portau ; le Bayard huguenot, « critique assez vive du livre de M. Hauser » ; les substructions gallo-romaines du Château; Sablonceaux et La Hoguette ; Louis de Foix et la tour de Cordouan; Le culte de saint Eutrope ; Entrées royales à Saintes.

L'Intermédiaire de l'ouest d'avril 1893, paru le 2 juin, publie le sommaire de notre numéro de mars.

Le *Bulletin* de la société historique du Périgord, 2^e livraison de 1893, p. 122, mentionne dans notre numéro de janvier le compte rendu, par M. le comte de Saint-Saud, des fêtes du 4^e centenaire de Christophe Colomb.

Ont reproduit la note *Fête de Champlain* : les *Tablettes* du 4 mai, l'*Union* du 7 ; le *Nouvelliste* de Bordeaux, la *Petite Gironde*, le *Rappel charentais*, le *Phare des Charentes* du 10 ; le *Bulletin religieux*, l'*Indépendant*, l'*Echo rochelais*, l'*Echo de Jonzac*, la *Seudre*, le *Conservateur* et le *Journal de Marennes* du 14 ; la *Colonisation* (Canada) du 15 ; les *Annales catholiques* et le *Progrès* du 17 ; le *Peuple* du 19 ; la *Croix de Saintonge* du 20 ; le *Paris-Canada* du 18 juin.

A rendu compte du numéro de mai le *Progrès de la Charente-Inférieure* du 5 : « Ce numéro continue les articles si pleins d'intérêt que publie tous les deux mois la société »... Il y est parlé, malheureusement, d'une façon trop succincte pour ceux qui ne l'ont pas entendue, de la brillante conférence sur Eugène Fromentin. » Il cite « le caveau de Fontaine d'Ozillac » découvert par M. Maufras ; l'article très important sur Saintes d'après les textes des auteurs anciens, dû à la plume d'un maître dans la science épigraphique, M. Allmer... A côté du grave le plaisant ; c'est M. d'Aussy qui donne la note gaie à propos d'une phrase de M. Massiou qui montre dans les rangs huguenots à l'assaut de Jonzac un *Turc*, alors qu'il s'agissait d'un cheval turc... M. Dangibeaud étudie les *Guillotin*... M. Audiat publie les lettres inédites de Prosper Mérimée à propos de *Fœnesté*. En passant, M. Audiat relève quelques singulières méprises du docte éditeur. On voit que cette 3^e livraison de l'année courante, constitue non moins que ses aînées une encyclopédie des choses saintongeaises. »

L'*Echo rochelais* du 24 dit : « Fascicule des plus variés et des plus intéressants. Des notes d'état civil d'une utilité incontestable, véritables généalogies consciencieuses et précises des familles saintongeaises et aunisiennes..... des appréciations des conférences du mois dernier, et en particulier de celle faite avec tant de succès sur Eugène Fromentin, forment une histoire intellectuelle au jour le jour de la Saintonge. » Il cite « les études sérieuses destinées spécialement aux érudits, souterrain de Fontaine-d'Ozillac et le travail très complet et approfondi de M. Allmer »... d'« intéressantes variétés écrites d'une plume fine et alerte, *Un roi de Sardaigne en 1242*... *L'imprimerie* en Saintonge-Aunis, Guillotin, Prosper Mérimée. En tournant la dernière page, après quelques heures de substantielle lecture, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que ce rare plaisir ne se renouvellera qu'au mois de juillet. »

Le *Bulletin religieux* du diocèse de La Rochelle, n^o des 29 avril et 6 mai, a continué à reproduire l'article du numéro de mars, *Le culte de saint Eutrope*.

La Semaine religieuse du diocèse de Tulle (13^e année, n^o 17)
du 29 avril reproduit de l'article, *Culte de saint Eutrope*, ce qui
concerne le diocèse de Tulle.

L'Ere nouvelle des Charentes du 8 juin a publié le compte rendu de l'excursion de la société à La Rochefoucauld : « M. François, maire de La Rochefoucauld ; ses deux adjoints, M. Bertrand et M. Henri Chambaud, qui avait préparé tous les détails de l'excursion, accompagnés de M. Fermond et de plusieurs professeurs du collège, attendaient à la gare... Le banquet fut très gai et les toasts du président de la société qui présenta chacun des membres de la société, avec des mots aimables pour tous, et du maire qui offrit ses souhaits de prospérité, ne furent pas des morceaux les moins goûtés. » Description complète des grottes de Rencogne. « Il fallut cependant s'arracher à ce magnifique spectacle que chacun emporte gravé dans sa mémoire ; nous repassons dans la grande salle du bas, où des feux de Bengale, que M. Laverny a eu la bonne pensée d'apporter, laissent apercevoir le fouillis de pointes de rocher qui forment la voûte, entremêlés, enlacés avec les stalactites énormes, dans un désordre grandiose qui écrase l'imagination. A La Rochefoucauld, guidés par M. Bernard, professeur de rhétorique, à l'obligeance duquel nous devons rendre hommage, la société visite le château... l'église avec ses superbes vitraux, le cloître du collège, ancien couvent de carmes déchaussés. Malheureusement le temps nous a manqué, et à notre grand regret, nous n'avons pu visiter les magnifiques collections préhistoriques de M. Fermond, d'autant plus précieuses qu'il en a lui-même recueilli les pièces dans la vallée de la Tardoire... »

Ont publié la circulaire relative à la souscription Champlain : *Le Rappel charentais*, le *Progrès* et la *Charente-Inférieure*, du 14 ; *l'Ere nouvelle*, *l'Indépendant*, le *Républicain rochelais*, du 15 ; le *Peuple*, du 16 ; le *Bulletin religieux*, du 17 ; *l'Union conservatrice*, le *Travailleur*, le *Conservateur de Marennes*, *l'Echo de Jonzac*, le *Journal de Marennes*, le *Journal de La Pallice*, le *Mémorial de Saintes*, *l'Echo de Royan* et la *Seudre*, du 18 ; *l'Echo rochelais* du 21.

AVIS ET NOUVELLES

Voici le programme des fêtes organisées à Saintes, les 1^{er} et 2 juillet prochain, par la société des *Archives* en l'honneur et pour le monument de Samuel Champlain.

Le samedi 1^{er} juillet, à la gare, à 6 heures 13 du soir, réception par la société des *Archives* de M. Chapleau, lieutenant-gouverneur de Québec, et de M. Hector Fabre, commissaire général du Canada à Paris. La musique du 6^e de ligne jouera des airs nationaux.

A 9 heures, réception ouverte pour toute personne en habit de

ville, au Ramet, chez M. le comte Anatole Lemercler, maire de Saintes et député.

Le dimanche 2 juillet, à 11 heures, banquet par souscription offert par les membres de la société des *Archives* aux Franco-Canadiens.

De 2 à 4 heures, visite aux monuments de la ville, Saint-Eutrope, les musées, etc.

A 2 heures 1/2, aux arènes, conférence : *La construction et la disposition des arènes de Saintes*, par M. Lucchini, professeur au collège de Saintes ; lâcher de pigeons par la société colombophile *l'Eclair* ; productions de la société de gymnastique *la Santone*. Musique de l'Harmonie des chemins de fer de l'Etat.

A 4 heures, réception des autorités canadiennes à l'hôtel de ville par la municipalité.

A 8 heures 1/2, salle de l'ancien palais de justice, soirée littéraire et musicale. Conférence par M. Imbart de La Tour, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux ; poésies françaises et saintongeaises ; discours de M. Chapleau et de M. Fabre ; chants canadiens par la *Lyre saintaise* ; airs canadiens par la musique du 6^e de ligne ; couronnement du buste de Champlain.

Le mardi, les Franco-Canadiens iront à Rochefort, où la chambre de commerce leur offrira un banquet. Un avis les conduira à La Pallice, où la chambre de commerce leur donnera à dîner. Un punch par souscription leur est préparé dans les salons du Mail.

MM. les membres de la société qui désirent prendre part au banquet, dont le prix est de 10 francs, sont priés d'en donner avis au président avant le 28 juin, terme de rigueur.

Ils sont priés de se trouver à la gare le 1^{er} juillet, avec leur insigne, pour la réception de nos invités.

Une place leur sera réservée sur l'estrade à la soirée du 2.

Les Franco-Canadiens assisteront, le dimanche, à une messe en musique à la cathédrale, qui sera dite à 10 heures.

Un fort joli programme, illustré par notre confrère M. Antoine Duplais des Touches, sera mis en vente le 1^{er} juillet, au prix de 40 centimes et 50 par la poste. Il reproduit le portrait de Champlain, vues de Brouage et de Québec, etc.

Une notice sur Samuel de Champlain sera mise en vente le 1^{er} juillet, au prix de 50 centimes et 60 par la poste.

Un jeune artiste angoumois, qui a déjà exposé à Bordeaux et à Angoulême, M. Paul Tourette, de Pranzac, a offert à la société des *Archives* un buste de Samuel de Champlain, à l'occasion des fêtes des 1^{er} et 2 juillet.

Nous rappelons que la souscription pour le monument de Champlain est ouverte. Les souscriptions de 10 fr. et au-dessus donnent droit pour une famille et de 5 francs pour une personne à une carte d'entrée à la réception du 1^{er}, à des places réservées aux arènes et à la soirée du 2.

Par décision du 26 mai, M. le ministre de l'instruction publique a accordé à la société des *Archives* une subvention de 600 francs.

Le jury de l'exposition internationale de la principauté de Monaco a décerné une médaille d'or à notre confrère M. B. Girard, commissaire de la marine en retraite à l'île de Ré, pour ses deux ouvrages : *Les côtes de la Syrie et de l'Asie Mineure* (1 volume in-8° de 136 pages) et *La Bretagne maritime* (1 volume grand in-8° de 526 pages).

Notre confrère, M. le comte de Saint-Saud, pour ses travaux topographiques dans les Pyrénées espagnoles, commencés en 1877 et continués sans interruption (Voir *Bulletin*, XII, 459), a reçu, le 21 avril, en séance solennelle de la société de géographie de France, la grande médaille d'argent du prix Grad.

Par décret du 26, la reine d'Espagne lui a conféré la plaque de 2^e classe (grade de grand-officier) de l'ordre du Mérite militaire.

Notre confrère, M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, *, conseiller général du Finistère, ancien président de la société archéologique de Nantes, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, qui faisait partie du comité international des ordres équestres pontificaux pour recueillir les offrandes à l'occasion du jubilé épiscopal de Léon XIII, a été nommé chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Silvestre.

Le prix du numéro de la *Revue* est de 2 fr. 50, comme il est indiqué sur la couverture. On nous demande souvent une livraison. Nous prions nos lecteurs de joindre à leur demande le prix de ce numéro. Quelquefois on oublie de payer le fascicule reçu. Un quidam a fait mieux : il a refusé de payer, et après avoir gardé trois mois le numéro, l'a renvoyé tout frippé, sans autre forme. Ce goujat-là s'appelle E., instituteur à Saint-G... Nous le nommerons dans le prochain numéro.

Le 14 mai, a eu lieu à Marans une cavalcade historique représentant l'entrée à Marans de Bertrand du Guesclin en 1372.

Dans sa séance du 8 mai, la chambre de commerce de La Rochelle, sous la présidence de M. Meyer, vice-président, s'est occupée du projet d'un service maritime postal que le Canada se propose d'établir avec escale dans un port français. M. Morch expose qu'il résulte des renseignements pris que cette ligne aurait pour port d'attache un port du nord avec escale à La Pallice. Il croit que la chambre doit profiter de la présence à Saintes de M. Chapleau, lieutenant-gouverneur de Québec, et de M. Hector Fabre, commissaire général du Canada, à Paris, à l'occasion des fêtes de Champlain, pour inviter ces messieurs à venir à La Rochelle et visiter La Pallice. La chambre décide que des démarches seront faites dans ce sens près de MM. Chapleau et Fabre.

De son côté, à la société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure, séance du 9 juin, M. Beltremieux a rappelé le rôle important pris par La Rochelle lors de la fondation de la Nouvelle-France, l'établissement au Canada de nombreuses familles rochelaises, les relations actuelles qui existent entre l'association et les sociétés savantes du pays, et émis l'idée d'organiser une fête pour la réception des Canadiens. Mais les délégués devant être invités à dîner par la chambre de commerce et reçus à l'hôtel de ville par la municipalité, la société se bornera à souscrire pour le monument de Champlain.

Le *Courrier du Canada* du 12 mai, sous le titre *Samuel Champlain et la ville de Saintes*, publie de M. N.-E. Dionne, bibliothécaire du parlement de Québec, auteur de plusieurs ouvrages, notamment d'une étude complète sur *Champlain*, dont le 1^{er} volume sur quatre a paru en 1891 (Voir compte rendu dans le *Bulletin*, xii, 34), un article très élogieux sur la fête projetée, où est reproduite une partie de notre programme : « Comme tout ce qui a trait à l'immortel Champlain ne saurait nous être indifférent, on lira sans doute avec plaisir l'extrait suivant de la *Revue de la Saintonge*, où l'on constatera qu'un bienfait n'est jamais perdu. Si la Saintonge et l'Aunis entrent aujourd'hui avec plaisir dans le mouvement inauguré par le comité du monument Champlain, c'est surtout grâce aux citoyens de Québec, qui, il y a 22 ans, se montrèrent généreux envers la ville de Saintes plongée dans la tristesse à la suite d'un incendie ruineux. »

Le *Moniteur de la Saintonge* des 25 et 28 mai, 1^{er}, 4, 11 et 15 juin, reproduit, sans indiquer la source ni le nom de l'auteur, le mémoire de M. Pierre Margry, publié d'abord en 1861, à Marennnes, par A. Florentin, *Les pionniers saintongeais et la nationalité française au Canada. Samuel Champlain*, réimprimé en 1874, à Saintes, par Alexandre Hus.

Le 1^{er} juin, a paru, à La Rochelle, le premier numéro du *Républicain rochelais*, bi-hebdomadaire, « journal indépendant de l'arrondissement de La Rochelle » (La Rochelle, imprimerie Noël Texier), dont le rédacteur en chef est M. Michel Savigny, précédemment rédacteur de la *Charente-Inférieure* et du *Journal de Marennnes*. Prix de l'abonnement : un an, 12 francs.

A l'occasion de la fête de sainte Eustelle, les dames de la Providence de La Rochelle ont fait bénir par M^{re} Bonnefoy un monument élevé dans leur jardin en l'honneur de la sainte, patronne des jeunes filles. Voici l'inscription gravée sur une des faces :



D. O. M.

HANG ÆDICULAM

B. EUSTELLÆ VIRGINI ET MARTYRI

SOLEMNITER DEDICAVIT

ANNO DOMINI MDCCXCIII

DIE XIV MAII

RR. DD. FRANCISCUS-JOSEPH-EDWINUS BONNEFOY

EPISCOPUS RUPELLENSIS ET SANTONENSIS

PRIMARIUM LAPIDEM BENEDICTUM

IPSO DIE XII MARTII

QUO PIUS PRÆSUL

FOIT EPISCOPALI DIGNITATE AUCTUS

DOMINICA LÆTARE

IN DOMINO LÆTANTES MONIALES S. JOSEPH A PROVIDENTIA

POSVERANT

Sur le soubassement se lit cette autre inscription :

HEIC CONDITÆ SUNT

CUM PULVERE EX OSSIBUS S. EUTROPII ET S. EUSTELLÆ

RELIQUIÆ PLURIMORUM MARTYRUM

CONFESSORUM VIRGINUM

A la vente de la collection Spitzer, à Paris, le 18 mai, trois faïences de Bernard Palissy ont atteint les prix suivants : Coupe circulaire, 3,100 fr. ; aiguière sur pied bas, 3,100 ; applique porte-lumière, 4,800 francs. Le 15, ont été vendues sept pièces de Saint-Porchaire, dites d'Oiron : Un biberon (n° 668), analogue au modèle du Louvre avec cette différence que la croix qui se trouve sur l'exemplaire du musée est remplacée par un écu sur lequel se trouve gravé un pélican qui nourrit ses petits, provenance inconnue, a été payé 32,000 francs, par M. Salting, de Londres ; une coupe (n° 665) qui, à la vente Réaux en 1850, avait été achetée 1,300 fr., à la vente Rattier, en 1859, 7,000 fr., à la vente Hamilton, en 1882, 33,000 fr., a été adjugée à 30,500 fr. ; cinq salières (n° 667, 666, 664, 663, 662), une provenait de la collection Addington, trois de la collection du comte de Tusseau et la cinquième avait été découverte récemment dans un village de la Vendée ; elles ont été adjugées pour 9,100, 9,500, 10,200, 11,000 et 20,000 francs.

Le 21 juin, a eu lieu l'adjudication des travaux à exécuter à l'église d'Aunay, dont le devis s'élève à 5,559 francs.

Le 1^{er} juillet, aura lieu l'adjudication des travaux à exécuter à l'église de Talmont sur Gironde ; le devis est de 2,785 francs.

Les travaux à faire au donjon de Pons, escalier intérieur

pour remplacer l'escalier extérieur récemment construit, et qui ont été adjugés au mois de mars dernier, vont commencer sous peu.

Le 28 mai, a eu lieu à Saintes la réunion générale de la société d'instruction populaire de la Charente-Inférieure. M. le baron Amédée Oudet présidait en l'absence de M. Gabriel Dufore ; il a adressé quelques mots à l'assemblée et présenté le conférencier. M. Marcel Geay a lu le compte rendu financier de la société ; M. de Grieu a fait le rapport annuel. M. Georgeon, avocat à Angoulême, a fait un très éloquent et très émouvant discours sur les œuvres catholiques.

Le 19 janvier 1892, M. Marie-Joseph-Léon-Gabriel Dupuy, propriétaire-négociant, né à Cognac le 25 mars 1829, y demeurant, et ses deux fils, Marie-Vincent-Robert, né à Cognac le 11 mai 1865, y demeurant, et Noël-Louis-Jean, sous-lieutenant au 8^e régiment de chasseurs en garnison à Verdun, né à Cognac le 25 décembre 1867, se sont pourvus auprès du garde des sceaux à l'effet d'obtenir l'autorisation d'ajouter à leur nom celui de *Roy d'Angeac*.

L'Armorial français d'août 1892, page 448, sous le titre *Sang royal de France*, cite : « Joseph-Laurent-Louis-Félix-Henri-Marie de Baderon-Thezan, baron de Maussac, marquis de Saint-Geniez, époux, en 1806, de Henriette-Catherine-Charlotte de Bourdeille, descendante de Robert I^{er}, roi de France ; et Marie-Gratien-Stanislas de Baderon-Thezan, marquis de Saint-Geniez, époux, en 1848, de Marie-Renée de Bremond d'Ars, descendante de Robert I^{er}, roi de France. »

Dans la *Revue archéologique* de mars-avril, M. Salomon Reinach a publié le premier chapitre d'un travail, *Les monuments de pierre brute dans le langage et les croyances populaires*. Il cite la galloche, la cuiller et le palet de Gargantua dans l'île d'Oleron, et mentionne l'ouvrage de M. Musset, *La Charente-Inférieure avant l'histoire*.

L'Aquitaine historique et monumentale, publiée par la société de Borda (Dax, imp. Hazaël Lobèque, 1893), contient *Saint Vincent de Xaintes, premier évêque de Dax ; son apostolat, son martyre*. L'auteur admet l'origine saintongaise du saint ; nous aussi, d'après du Saussay ; mais quelques textes anciens feraient bien notre affaire.

M. l'abbé Brugière, curé de Couloumier par Périgueux, met

en souscription, au prix de 6 francs, le *Livre d'or des diocèses de Périgueux et de Sarlat*. C'est l'histoire du clergé pendant la révolution, surtout la liste de 500 ecclésiastiques avec notes et documents. L'auteur nomme M^{sr} du Lau, archevêque d'Arles, massacré aux Carmes; il ne parle pas de son compagnon de martyre, Pierre-Louis de La Rochefoucauld, évêque de Saintes, né dans le diocèse de Périgueux; mais il en sera certainement question dans son livre.

La *Revue des autographes* de mai annonce la vente, au prix de 60 francs, d'une lettre de Guy Chabot de Jarnac, gouverneur de La Rochelle, fameux par son combat avec La Châtaigneraye, à Charles IX (Jarnac, le 24 avril 1572) pour lui demander l'abbaye de Bassac pour son fils aîné et le prier de lui conserver le gouvernement de La Rochelle.

La même *Revue*, dans son numéro de juin, signale : « Famille de Béon-Luxembourg : 1^o Lettre signée de Jean de Luxembourg, comte de Brienne et de Ligny, à son frère Jean de Luxembourg, seigneur de Ligny : Brienne, 23 mai 1556 (1/2 page in-folio); 2^o pièce signée de Louise de Luxembourg, femme de Bernard de Béon : Paris, 9 mars 1595 (1 p. 2/3 in-folio); 3^o lettre autographe signée de Louise de Béon, fille de la précédente, femme d'Henri-Auguste de Loménie, comte de Brienne, au prince de Salon (2 p. in-4^o, cachets); 4^o lettre autographe signée de l'abbé de Béon, à l'abbé de Maignan, aumônier de M^{me} Victoire de France (Mirande), 1 page in-4^o, cachet, intéressant dossier; 5^o quatre lettres autographes d'Elisabeth-Claire de Thou, carmélite sous le nom de Marie de la Trinité, à Louise de Thou, présidente de Pontac, 1651-58 (13 p. in-4^o, cachet); intéressantes lettres relatives à Louise de Béon; en voici une analyse sommaire : (Saint-Denis), 13 mars 1658 : « Nous avons M^{me} de Brienne (Louise de Béon du Massès, femme de Henri-Auguste de Loménie, comte de Brienne) icy depuis plusieurs jours, qui nous parle souvent de vous. » (Saint-Denis), 18 mai 1658 : « Il ne tiendra pas à nous toutes cependant que nous ne vous la (M^{me} de Brienne) rendions bien saine; mais elle a de certaines inventions de se maçonner dont il n'est pas bien aisé de la défendre. L'esprit qui la porte à cela n'estant pas de la nature de ceux qui se chassent avec la croix et l'eau béniste, ce que l'on peut faire est de la veiller et de détourner de ses yeux et de ses mains, autant qu'il est possible, le crin, le fer et la corde; vous entendrez, s'il vous plaist, le français de ce latin, sans interprète et commentaire. » Très curieux détails. »

Dans le *Livre-Journal de Pierre de Bersot* publié et annoté par MM. Tamizey de Larroque et de Saint-Saud, nos confrères, et par M. Huet, dans le *Bulletin* de la société historique et archéologique du Périgord, t. xx (1893), on lit, page 190 :

« 1651. La ville de Cognac, en Angoumois, fut assiégée par les troupes de M. le prince au mois de novembre, et dans le mesme mois, le siège fut levé à raison des inondations qui emportèrent un pont que M. le prince avoit faict bastir sur la Charente, et par quelque léger secours des troupes de M. de Harcourt qui se joignirent à M. de Jonzac, qui gouvernoit dans le chasteau pour le roy; et dans la ville de Cognac, y avoit aussy quelques volontaires de la noblesse et un maistre de camp de quelque régiment envoyé par le roy. » Et, page 180 : « Au mois de juillet (1650), par les soins du révérend père du Bourg, jésuite, fut installée [à Périgueux] la confrérie de Notre-Dame des Agonisants, dans l'église de Saint-Sillain, dans laquelle les prestres religieux et généralement tous les confrères se doibvent rendre lorsque quelqu'un est à l'agonie, ce qui se sçaura par le signal accordé de la cloche de la maison de ville... » Il s'agit ici de Moyse du Bourg, né à Saintes de Dominique du Bourg, maire de Saintes en 1597, 98 et 99.

L'Intermédiaire de l'ouest de mars contient de M. de Richemond plusieurs *Documents inédits sur l'Aunis et la Saintonge* :

1° Délibération (30 décembre 1678) des consuls de La Rochelle qui font une collecte pour meubler leur chapelle « et la mettre en estat pour que la sainte messe y fust célébrée tous les jours d'audience, conformément à la permission que nous en avons eue de monseigneur l'évesque de La Rochelle »; 2° des mêmes (1^{er} janvier 1669) relative à leur coiffure déjà publiée (Voir XIII, 144); 3° 3 lettres de l'évêque de Saintes, Guillaume de La Brunetière, relatives : l'une (12 juin 1679) à Samuel Prioleau, ministre de Pons; la seconde (30 juillet 1688) aux enfants de M. de Polignac, nouveau converti, pour obtenir les biens des enfants de Bonniot des Marais, leur frère utérin; la troisième (16 décembre 1694) à Gaschet, maitre apothicaire de Saujon, « bien converti à la foy catholique depuis quinze ans. »

UN LIVRE D'HEURES DU COMTE DE TAILLEBOURG. — La *Bibliothèque de l'école des chartes* (t. LIII, année 1892) publie les *Notes sur quelques manuscrits français ou d'origine française conservés dans des bibliothèques d'Allemagne*, de M. Paul Durrieu. L'auteur signale à Vienne les *Heures d'Olivier de Coëtivy*, seigneur de Taillebourg, et de Marguerite de Valois, sa femme, seconde fille naturelle de Charles VII et d'Agnès Sorel, in-8°, contenant 153 feuillets manuscrits, tous aux chiffres et armes des deux époux, composé entre les années 1458 et 1473, dates du mariage et de la mort du dernier des époux. Le manuscrit renferme 14 miniatures, dont la beauté fait honneur au goût d'Olivier de Coëtivy, la plupart d'un des plus charmants miniaturistes de la seconde moitié du xv^e siècle. Après la mort d'Olivier de Coëtivy, son livre d'Heures passa entre les mains de sa plus jeune fille,

Gillette, mariée en premier lieu à Jacques d'Estouteville, prévôt de Paris, puis à Antoine de Luxembourg, comte de Brienne, qui y ajouta quatre feuillets perdus, tous semblables, qui rappellent ces unions successives par l'union de son blason avec celui de ses deux maris. « L'amour des livres de luxe paraît avoir été héréditaire dans la famille de Coëtivy. M^{re} le duc d'Aumale possède et a décrit le livre d'heures d'une des sœurs de Gillette, Marguerite de Coëtivy, femme de François de Pons, comte de Montfort, et plusieurs beaux volumes avec les armes de son autre sœur, Catherine de Coëtivy, mariée à Antoine de Chourses ; enfin, leur frère, Charles de Coëtivy, comte de Taillebourg, prince de Mortagne sur Gironde, a dû vraisemblablement, sans parler des autres volumes de sa bibliothèque, commander l'exécution très soignée, mais malheureusement confiée à un enlumineur assez médiocre, de l'exemplaire de son *Discours d'entendement et de raison*, dédié et offert par lui au comte Charles d'Angoulême, père de François I^{er}. »

M. Louis Meschinot de Richemond, archiviste de la Charente-Inférieure, a publié dans le *Bulletin de la société du protestantisme*, n° de juin, *Les archives des églises réformées de France déposées à La Rochelle*. Philippe Vincent, Pierre Mervault, Abraham Tessereau, inventaire des pièces déjà imprimé, avec des notes prouvant que Vincent est l'auteur, en grande partie, du *Journal de Mervault* (Voir plus bas, page 287), et que c'est l'un des pasteurs de La Rochelle, de Laizement, qui a écrit l'*Histoire abrégée de ce qui est arrivé de plus remarquable aux réformés de La Rochelle*, attribuée à Abraham Tessereau.

La *Croix de Saintonge et d'Aunis*, des 4 et 18 juin, contient *Les commencements du protestantisme en Aunis et Saintonge*. On y lit : « Les prétendus réformés s'emparèrent quatre fois de Saintes, et chaque fois, à l'aide de la trahison de quelqu'un des leurs. La première fois, au mois de juin 1562, la porte appelée Mouclier leur fut ouverte. Armés de bâtons ferrés, ils parcoururent les divers quartiers de la ville et pénétrèrent dans les églises où, selon leur usage, ils commirent toute espèce de désordres. Ils se dirigèrent ensuite vers la cathédrale. En ayant trouvé les portes fermées, ils les défoncèrent, renversèrent les autels, déchirèrent les tableaux et livrèrent aux flammes les livres, les ornements, les papiers et titres du chapitre. En 1568, à la nouvelle de leur entrée dans la ville, les catholiques se réfugièrent en grand nombre dans la cathédrale, bien décidés à la résistance. Mais au bout de quatre jours l'église fut envahie et tous ceux qui s'y trouvèrent furent impitoyablement massacrés par ordre de Bourdet, sieur de Romegoux. Plus tard, ils donnèrent comme excuse de cette barbarie qu'ils avaient vengé sur les catholiques la destruction de l'estrade élevée à l'entrée du

chœur en 1562. Alors ils commencèrent la démolition de la cathédrale, et en mirent les matériaux en vente. Les statues, qui ornaient le portail et dont on voit aujourd'hui les places vides, furent brisées par le marteau. Ils portèrent alors leur fureur de démolition sur l'église Saint-Eutrope qu'ils détruisirent en partie, et sur le monastère.

« Deux prêtres tombèrent entre les mains de ces fanatiques. Le premier, Michel Magneron, était âgé de quatre-vingts ans. Après l'avoir promené dans toute la ville et crié à l'enchère comme une bête de somme, il fut adjugé pour douze sols à un nommé Boudaud, qui, l'ayant torturé et percé de coups, le jeta dans la Charente à l'endroit appelé la Forme. L'autre, vicaire de Saint-Pierre, fut de même précipité dans la rivière avec une lourde pierre au cou. Ils massacrèrent aussi deux chanoines sous le clocher de la cathédrale, et jetèrent dans des puits plusieurs des catholiques de la ville. Mais il ne faut pas oublier que c'est par le meurtre et le carnage que les protestants ont commencé les hostilités et que les excuses qu'ils apportent n'ont de valeur que pour les catholiques qui étaient attaqués chez eux, obligés de se défendre et excités à la vengeance par l'atroce barbarie de ces fous furieux. » Voir plus bas, page 228.

— Le n° du 11 juin contient une notice sur M. l'abbé Auguste Eyssautier, né le 30 novembre 1844 à Entrevaux (Basses-Alpes), élève du petit séminaire de Digne, puis du grand séminaire à La Rochelle, où son père était receveur des douanes, professeur à Pons en 1867, prêtre le 6 juin 1868, nommé vicaire général de La Rochelle le 27 mars dernier, qui a célébré le 8 mai, à Pons, ses 25 années de prêtrise et de professorat.

—
Les *Annales de la société historique et archéologique du Gâtinais*, 3^e trimestre de 1892, p. 267, publient la généalogie de la famille Martel, surtout de la branche des Martel, de La Porte-Martel.

—
EXCURSIONS. — Le 18 mai, à La Rochefoucauld et à Rencogne, par la société des *Archives* (Voir plus bas, page 242); le 25, à l'île de Ré, par la commission des arts; le 14 mai, à l'île Madame, le 4 juin, à Fenioux, Grandgent, et le 18, dans la forêt d'Aunay, par la société des sciences naturelles.

—
SOCIÉTÉS SAVANTES. — Société littéraire de La Rochelle; séance du 31 mai: M. Meschinet de Richemond communique l'empreinte de deux cachets dont l'un servait en 1671 à Samuel Meschinet de Richemond, avocat; on y voit les initiales du propriétaire, le monogramme du Christ avec la devise: IN HOC SIGNO VINCES. M. Merle envoie une monnaie d'or à la légende ROBERTVS ARCHEP. CO, ce qui veut dire: Rupert ou Robert de Bavière, ar-

chevêque de Cologne de 1463 à 1480. M. Menut parle des prix atteints dans les dernières ventes par les faïences dites d'Oiron ou de Henri II ou de Saint-Porchaire, et des rapprochements qu'on pourrait faire de la maison de la rue des Augustins à La Rochelle avec le château de Coulonges, dont l'architecte, Liénard de Larreau, vient d'être découvert par M. Bouneault. M. de Richemond lit une étude, *L'église réformée en Saintonge*, qu'il destine au congrès à Saintes de la société du protestantisme français. M. Musset fait part de la découverte qu'il a faite de documents relatifs à Dominique de Gourgues, ce courageux vengeur des Français à la Floride, massacrés en 1568 par les Espagnols. De Gourgues, contrairement à l'opinion reçue, ne fut pas rejeté de tous les partis pour avoir compromis la paix par son audacieuse entreprise : car, en 1572, il armait à Bordeaux et à La Rochelle, pour les pays lointains, sous la protection de Henri IV et l'agrément des Rochelais, et de Gontaut-Biron, gouverneur pour le roi de France à La Rochelle. — Séance de la société de géographie de Rochefort; 19 juin : *La légende de Gargantua comparée aux triades gauloises*, par M. Courcelle-Seneuil.

—
CONFÉRENCES. — Le 28 mai, à Nieul-le-Virouil, par M. Eutrope Dupon, conseiller général, directeur du *Peuple*, *La situation politique*; le 27, à Rochefort, *Une excursion autour de la Méditerranée*, par M. Courcelle-Seneuil; à Saintes. *Les jeux à l'amphithéâtre de Saintes*, par M. Fabien Lucchini; le 14, à Saintes, *Les origines de la réforme à Saintes*, par M. Weiss; le 15, à Royan, *La sortie des exilés volontaires pour la foi aux XVII^e et XVIII^e siècles*, par M. Franck Puaux.

—
UN ÉVÊQUE DE SAINTES A JÉRUSALEM

A l'académie des inscriptions, séance du 19 mai, M. Clermont-Ganneau a communiqué des observations sur un texte qui vient d'être publié par M. C. Couderc, de la bibliothèque nationale : le *Journal du voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart, évêque de Saintes* (1461), extrait de l'*Orient latin*. Il signale l'intérêt de cette relation, qui contient des renseignements archéologiques et historiques d'une réelle valeur. Il rectifie la lecture des noms de quelques localités, tels que celui de Modim, *civitas Machabeorum*, et s'attache surtout à la copie intégrale de l'inscription latine de l'église de Bethléem, en huit hexamètres léonins disposés sur quatre lignes, qui correspondent aux quatre lignes de l'inscription grecque. On n'en connaissait que les derniers fragments des quatre lignes relevés par Quarasmus au xvii^e siècle. M. Couderc a découvert ce manuscrit du xv^e siècle dans une boîte sur les quais de la Seine; il l'a offert à la bibliothèque nationale, et l'a publié (Paris, E. Leroux) avec une notice pour laquelle il s'est livré à de très heu-

reuses recherches dans les archives du parlement de Paris. On savait en effet que l'évêque avait été poursuivi pour une rente qu'il devait à l'Hôtel-Dieu de Paris, qu'il avait été emprisonné, puis interné dans la ville de Paris. L'auteur du *Malleus maleficorum*, Pierre Mamoris, chanoine de Saintes, curé de Sainte-Opportune de Poitiers, nous avait appris qu'il avait dit sa première messe à Jérusalem. L'auteur de la *Notice* a beaucoup ajouté à ces détails.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME

Le 14 juin, a eu lieu à Saintes, et le 15 à Royan, la session de la société de l'histoire du protestantisme français. Le premier jour, à 2 heures au temple, la séance a commencé par un sermon d'un pasteur ; M. Catelain, président du consistoire de Pons, a souhaité la bienvenue à la société. M. le baron de Schickler, président de la société a lu un exposé intéressant des travaux de la société depuis sa fondation en 1852, et dans lequel il a signalé les publications de la société des *Archives*. M. Charles Read a lu un travail où il a exposé la vie de Bernard Palissy, puis interviewé le potier sur divers points de sa carrière et sur ses faïences ; c'était ingénieux, piquant même, mais fort peu concluant. M. Rouffineau père et M. de Richemond ont fait ensuite des communications. Le tout a été entremêlé de cantiques.

A 8 h. 1/2 du soir, la conférence a été faite par M. Weiss, secrétaire archiviste de la société, sur la réforme en Saintonge. L'auteur sait beaucoup et il s'exprime simplement et clairement. Mais il n'a présenté qu'un côté du sujet, les malheurs, les vexations qu'ont endurés les protestants ; un catholique, parlant dans une assemblée catholique, aurait aussi bien pu faire un tableau lamentable de tout ce qu'avaient souffert les catholiques, pillage et destruction des églises, ruines, menaces. (Voir plus haut, page 125, par exemple ce que dit la *Croix de Saintonge* du 18 juin). Un contemporain, François Taborin, s'exprime ainsi : « En l'année 1568, fallut tous quitter et abandonner l'église et la ville à cauze des guerres civiles, qui feut l'année que ceux de la religion tuoient tous les prestres qui tomboient entre leurs mains et mettoient les églizes par terre ; et ce feut vers la feste Dieu qu'il fallut s'en fuir, et la première église qui feut mise par terre en ceste année là, ce feut celle de Saint-Pierre. » Et ailleurs : « Ils firent des meurtres cy estranges et cruels qu'il n'est pas possible de plus grands ; car, après avoir prins deux prestres vicaires de laditte église Saint-Pierre prisonniers, l'ung desquels avoit plus de quatre-vingts ans, que l'on appelloit messire Michel Magneron, après l'avoir bien promené par toute la ville et faict crier avec une trompette à tant le prestre, à cry public, estant sur les ponts, rencontrèrent les soldats, qui le fesoient aussy crier au plus offrant et dernier enchérisseur, ung habitant du faubourg des Dames, huguenot, qui s'apeloit Boudault, lequel, voyant que iceux soldats ne trouvoient rien dudit prestre Magneron, dit aux soldats : « Donnés-moy ledit prestre et je vous en donneroy un teston », qui ne valoit en ce temps là que douze sols six deniers, si j'ai bonne souvenance ; et voyant iceux soldats que personne ne vouloit achepter ledit prestre, le mirent et le livrèrent entre les mains dudit Boudault, lequel l'ayant le dagua et puis le getta dans la rivière, à droite du lieu que l'on appelle la Forne, là où il rendit son ame à Dieu ; et voyait-on icelui prestre Magneron bien à clair dans l'eau.

» Quant à l'autre prestre qu'ilz avoient prins prisonnier, il estoit vicaire aussy de Saint-Pierre et curé de Montpellier, qui nous monstroit estant enfant de chœur à la grand messe, qui feust gesté à l'eau avec une corde, à l'arceau le plus près de la ville, sur main gauche en allant de la ville au bourg des Dames. »

Deux chanoines furent aussi massacrés sous le clocher. C'est pour cela qu'au retour de la procession de la fête Dieu, on chantait là un *Libera* (*Epigraphie Santone*, p. 261). Je ne parle que de Saintes, et ce n'est pas tout.

Le conférencier, pour montrer la rigidité de mœurs des protestants d'alors, a cité les admonestations du consistoire de Pons, présidé par le pasteur-poète Yves Rouspeau, à Marie de La Porte, femme de Jacques de Pons, « tant de la teste descoverte que de sa robe faite à ouverture du seing et du vertugadyn. » Quel dommage qu'il n'ait pas raconté cette jolie histoire, comme l'a si gentiment narrée M. Léon de La Morinerie, *Le corsage et le vertugadin de madame de Mirebeau* ! Voir le *Bulletin*, III, 276. Il aurait pu aussi trouver l'histoire peu édifiante d'un pasteur censuré par ses confrères ; cela ferait pendant à l'aventure galante prêtée à l'évêque de Saintes, Guillaume de La Brunetière, qui, grand convertisseur des protestants, encourut leur haine — c'est lui qui fit venir Fénelon en Saintonge — et « mourut en odeur de sainteté. »

A Royan, une première séance a eu lieu à 2 heures, au temple. M. le pasteur Torchut a salué ses hôtes au nom du consistoire. M. le baron de Schickler a raconté les travaux de la société pendant l'année 1892. M. le pasteur Gaussorgues a fait une communication sur un pamphlet de 1620 contre les Rochelais ; et M. le pasteur Moutarde sur les abjurations en Saintonge après la révocation de l'édit de Nantes ; M. Troquemé, pasteur à Saint-Sulpice, sur l'état des églises protestantes de la presqu'île d'Arvert à la fin du XVII^e siècle ; et M. Blot, pasteur à Meschers, sur la situation des églises du consistoire de Royan au XVIII^e siècle et sur le pasteur Dubaptiste, ancien moine récollet, le tout entremêlé de caniques ; à 8 heures, par M. Weiss, sur l'histoire de l'église de Royan. M. Puaux a fait une conférence sur les exilés volontaires pour la foi aux XVII^e et XVIII^e siècles, d'après un espion huguenot.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS.

Le 29 janvier 1893, est décédé un jeune littérateur de la région, Marc Marchadier, plus connu sous le pseudonyme de Paul de Sivray. Il était fils de M. Marc Marchadier, l'écrivain fort érudit qui signe Pierre Lagarenne ; sa mère, Laurence Marchand, était morte en décembre 1861. Une tante dévouée entoura son enfance de soins tout maternels. Né à Cognac, le 26 octobre 1859, Marchadier fut élève externe d'une pension libre jusqu'en 1872. Conduit au collège de Saintes, il tomba malade au bout de quelques semaines ; il fallut le ramener dans sa famille. De 1873 à 1876, il fréquenta le collège de Co-

gnac, puis il reçut des leçons à domicile. Plus tard, il fut confié, à Bordeaux, aux soins d'un professeur agrégé du lycée ; il passa dix mois environ chez ce maître, dont la bonté égalait le savoir. Exempté du service militaire, il se donna aux lettres, chérissant les bois, les champs, les prairies. Il lisait avec passion, aimant les beaux livres, les belles gravures, les beaux dessins. Ne sachant pas peindre avec les couleurs, il se mit à écrire pour fixer ses impressions d'observateur original et méticuleux. Du 1^{er} février 1880 au 1^{er} février 1881, il fonda et dirigea à Pons le *Courrier littéraire de l'ouest*, revue mensuelle, imprimée avec soin, en jolis caractères elzéviens. Malgré sa jeunesse, il sut réunir des collaborateurs connus à d'autres pleins d'espoir : Pierre Jônain, Pierre Lagarenne, Henri Sorsène (René Hérisson, son cousin, peintre de talent), François Coppée, Emmanuel des Essarts, Alexandre Piedagnel, Chabaneau, Souлары, etc. Bibliophile de goût, il soignait beaucoup ses critiques sous la signature de *Nobody*. Son cher *Courrier* ne manquait pas plus de lecteurs que de collaborateurs ; mais, au bout d'une année, il dut en arrêter la publication, à cause d'irrégularités dans la transmission des fascicules. En même temps, Marchadier dirigeait une autre feuille hebdomadaire, œuvre des mêmes rédacteurs, sortie des mêmes presses (Noël Texier), mais imprimée avec moins de luxe que le *Courrier*. Le *Nouvelliste des Charentes* vécut douze mois, luttant, lui aussi, contre la même puissance occulte, invincible. Toutes les forces cérébrales de Marc et ses revenus de famille passaient dans la composition de sa bibliothèque et dans le journalisme. La gloire des lettres le hantait au point de lui faire négliger la profession paternelle, le commerce des eaux-de-vie. Il s'occupa aussi de photographie de paysages entre 1884 et 1888, formant des collections, des albums. Comme beaucoup de travailleurs ès-arts ou ès-lettres, il n'était pas apprécié à sa juste valeur, surtout par ses compatriotes. Il souffrait sourdement ; un gonflement progressif de la région cardiaque lui rendit peu à peu insupportables les désordres de l'atmosphère : le vent, le froid, la pluie, la neige l'obligèrent à garder la maison durant des mois entiers. Et pourtant, il trouvait les heures rapides et ne connut jamais l'ennui.

J'avais fait sa connaissance à Royan, en juillet 1881, au milieu d'un tourbillonnement de personnalités artistiques et mondaines. Un grand courant sympathique unissait notre pensée ; presque tous les jours, il venait causer chez Victor Billaud, le fondateur de la société des *Muses santones*, le directeur de la *Gazette de Royan*. Cette imprimerie était le rendez-vous de presque tous les artistes de la région. Souvent, il m'accompagnait dans mes excursions, à Vallière, au milieu des rochers, ou sous les pins et les chênes-verts de la forêt ; je dessinais tandis qu'il faisait ses articles. Une autre station, moins bruyante, Fouras, fut dans la suite, en été, notre lieu de rencontre. Que de causeries sur l'art et la littérature ! Peu à peu le mal l'éloignait de la

mer et du vent d'ouest. Il est tombé, presque foudroyé, dans sa chambre, en faisant sa toilette du matin au moment où l'hiver cédait brusquement la place à un renouveau dont la précocité est sans exemple dans la statistique moderne. Il n'avait pas encore donné la mesure de son talent, et, 17 jours avant la mort ou le sommeil terrestre, il m'écrivait en m'envoyant des albums de Gavarni, avec des preuves historiques de la guerre civile de 1870-1871 : « Les chiens aboient et la caravane passe... Qu'on pense, qu'on dise, qu'on imprime les histoires les plus monstrueuses, que t'importe ? dis la vérité : tu as pour toi tes parents, tes amis et l'estime des gens de cœur !... Adieu, mon cher vieux, plus ne peux ! » Pauvre ami, qui m'eût dit que je te ferais, comme réponse, un article nécrologique ?

Sans parler de ses articles de presse, Paul de Sivray a publié : *Joies et déceptions d'un étudiant en droit*, Paris, A. Ghio, 1880 ; *Une tempête dans un verre d'eau sucrée*, monologue fantaisiste tiré à petit nombre, 1880 ; *Le ver solitaire*, autre monologue, 1881 ; *Les victimes du livre*, avec illustrations d'Uberti, dans la *Vie moderne*, des 9, 16 et 23 février 1884 ; *Un amour au colodion*, nouvelle, dans la *Revue bleue*, du 20 septembre 1884 ; *Les dangers de la vie rustique*, roman sous forme de lettres datées du village, dans le *Temps* (18, 19, 20, 23, 24, 25 et 26 novembre 1887) ; *Une vocation contrariée*, fragment de roman, dans la *Revue bleue*, 13 et 20 avril 1889. Paul de Sivray laisse quelques manuscrits inédits ; son père, tout à la douleur, ne peut encore se prononcer sur leur publication.

A. DUPLAIS DES TOUCHES.

Le 5 avril, est décédé au château de Castera, à Saint-Germain d'Esteuil en Médoc, Martial-Maurice-Edmond, marquis de Verthamon, né le 25 novembre 1804, fils de Jean-Baptiste-Cyprien et de Hermine de Segur-Cabanac. Il avait épousé, le 8 mai 1828, Marie-Amélie de Piis, sa nièce à la mode de Bretagne, fille de Jean-Baptiste, marquis de Piis, et d'Elisabeth-Marie-Magdeleine-Anne de Mons. De cette union, sept enfants : 1° Henry, né en 1833, zouave pontifical, tué à Patay le 2 décembre 1870, marié à M^{lle} de Saint-Aulaire, dont Marie-Louise-Amélie-Hermine de Verthamon, épouse de Louis-Charles Roger, baron de Lestrangé, au chalet du Bois, commune de Saint-Germain d'Esteuil ; 2° Déodat, né en 1837, époux de Marie Chausaulme de Clarens, dont trois enfants ; 3° Arthur ; 4° Odon, né en 1843, marié à Germaine de Gères, sa nièce ; 5° Marie-Alix, mariée à Amédée, baron de Saint-Surin, décédée le 24 octobre 1883 ; 6° Marie-Hermine, née en 1831, mariée en 1852 à Jules, vicomte de Gères-Vacquez, décédée le 30 mars 1858 ; 7° Louise-Amélie-Anne, née en 1834, mariée en 1857 à Prosper, baron de Royère, tous deux décédés.

La branche des seigneurs de Saint-Fort sous Brouage s'est

éteinte au commencement de ce siècle, dont était Jean-Baptiste de Verthamon, seigneur de Saint-Fort, conseiller au parlement de Bordeaux, qui obtint des lettres d'honneur le 20 janvier 1748, après avoir exercé pendant 31 ans. Pierre de Verthamon, écuyer, seigneur de Saint-Jean d'Angle, capitaine général, garde-côte, ancien jurat de Bordeaux, acheta la terre de Saint-Fort en 1732. Louis de Verthamon, seigneur de Saint-Jean d'Angle, a son nom sur la cloche de Saint-Jean. (Voir *Epigraphie santone*, page 313).

Le 17 avril, est décédé à Saint-Savinien, chez M. l'abbé Gra-teau, son ami, et a été le 18 enterré au cimetière de Saint-Vi-vien à Saintes, Eugène Emard, né à Saintes, le 26 septembre 1851, de Jean et d'Eulalie Boisson, prêtre en 1876, ancien curé de Chatenet et de Boisredon, que ses infirmités avaient forcé de renoncer au ministère paroissial.

Le 18 avril, est décédé à Saint-Savinien, dans sa 48^e année, Edouard Prieur, négociant, né le 25 mars 1845 de Denis-Fran-çois-Eutrope Prieur et de Pauline Coupeau ; il avait épousé en 1873 Henriette-Philomène-Claire Guérain, fille de Pierre Gue-rain, docteur en médecine. Il appartenait à la branche des Prieur de Juicq, dont les *Etudes sur la ville de Saintes* ont donné la filiation, page 82.

Le 25 avril, est décédé à La Rochelle, âgé de 72 ans, Louis-Ernest Martin de Beaucé, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, officier de la légion d'honneur, né à Lou-dun (Vienne), le 14 mai 1820. Elève des ponts et chaussées le 20 novembre 1842, aspirant ingénieur le 12 mai 1846, ingénieur ordinaire de 1^{re} classe le 28 novembre 1860, ingénieur en chef le 22 novembre 1869, il avait épousé à La Rochelle, le 4 avril 1853, M^{lle} Leclerc, et y a passé la plus grande partie de sa car-rière. Il fut fait chevalier de la légion d'honneur le 14 août 1861. Il a appartenu longtemps à la commission administrative des hospices. Sa famille fut anoblie pour des services considérables, dit l'*Armorial du Poitou* de Gouget, qui lui attribue : *De gueules à une ancre d'argent côtoyée de 2 bras aux mains coupées de carnation et un boulet de canon du second en pointe, chargé d'une fleur de lys de gueules*.

Le 27 avril, est décédé à Rochefort Jacques-Adolphe Régnier, sous-commissaire de la marine en retraite, né le 28 mai 1824 sur le domaine de Lhommée, commune de Torxé, arrondisse-ment de Saint-Jean d'Angély, que sa famille possédait depuis plusieurs siècles. Il était fils de Laurent Samuel Régnier, décédé à Saintes le 13 juillet 1863, et de Catherine-Lucie Bréard, décédée sur le domaine de Lhommée, le 21 octobre 1842. Par son père il appartenait aux familles protestantes des environs de Jarnac, Guesdon, Borrau, Petit et autres. Par sa mère, il

était petit-fils de Michel-Ange Bréard des Portes, décédé au château des Portes, commune de Saint-Mandé, le 14 avril 1811 (Voir *Bulletin*, xii, 71 et 201), et l'arrière-petit-fils de Michel-Jacques Bréard, conseiller du roi au conseil supérieur de Québec et contrôleur de la marine en toute la Nouvelle-France, et plus tard trésorier au bureau des finances de Bordeaux, seigneur des Portes et en partie de Saint-Mandé, décédé au château des Portes, en 1775. Michel-Jacques Bréard a été inhumé dans l'église de Saint-Mandé.

Jacques-Adolphe Régner s'est marié en mars 1853 avec sa cousine, Marie-Louise-Adélaïde-Honorine Mortreuil, petite-fille du capitaine de vaisseau Pierre-Nicolas de Boussard, chevalier de Saint-Louis. Il laisse deux fils : Pierre-Jacques-Nicolas-Lucien Régner, pharmacien de 1^{re} classe à Montguyon, et Yvan-Marie-Jacques-Nicolas-Laurent Régner, lieutenant d'infanterie de marine.

Le 27 avril, est décédé à Aunay Paul-Emmanuel Perthuis de La Salle, ancien conseiller d'arrondissement du canton d'Aunay, né à Aunay, le 18 septembre 1823, d'Henry-Emmanuel-Nestor, ancien conseiller général, et d'Henriette-Caroline Lelong de La Croizardière ; il était beau-frère de M. Isaac-Louis-Victor Monnier, ancien juge de paix, ancien conseiller général, qui a épousé en 1848 Laure-Béatrix-Henriette Perthuis, et cousin de Martin, ancien juge de paix, ancien conseiller d'arrondissement, qui fut maire d'Aunay. Il avait épousé en 1847 sa cousine germaine, Caroline-Béatrix Aubel, dont un fils, Nestor-Emanuel, né à Aunay le 2 avril 1848, marié à M^{lle} Alexandre, de Mâcon. Au cimetière, M. Louis Roy de Loulay, député, a prononcé un discours. Voir, pour les Perthuis de La Salle, l'*Annuaire de la noblesse*, 1878, page 158.

Le 28 avril, est décédé à Paris, âgé de 89 ans, Anne-Victurnien-René-Roger de Rochechouart, duc de Mortemart, prince de Tonnay-Charente, chevalier de la légion d'honneur, ancien officier de lanciers de la garde royale, ancien député du Rhône à l'assemblée constituante, né le 10 février 1804, marié en février 1829 à Gabrielle-Bonne de Laurencin, dont il a eu deux filles : 1^{re} Louise-Henriette-Mathilde, née en 1830, mariée en 1850 au marquis de La Guiche ; 2^e Léonie, née en 1833, mariée en 1854 à Louis Ghislain, comte de Mérode.

Le titre ducal est revenu à son neveu, François-Marie-Victurnien de Rochechouart, marquis de Mortemart, grand d'Espagne, président du cercle agricole, né en 1832, marié en 1854 à Virginie-Marie-Louise de Sainte-Aldegonde, décédé à son tour le 22 mai dernier, laissant six enfants : 1^{er} Arthur-Casimir-Victurnien, ancien officier de cavalerie, né en 1856, marié en 1880 à Hélène-Géraldine-Sophie-Marie d'Hunolstein, dont François, né le 22 mars 1881 ; 2^e Anne-Marie-Joseph-Victurnien, comte de Mortemart, né en 1865, marié en 1892 à Adélaïde-

Florence-Gabrielle Le Coat de Kervéguen ; 3° René-Marie-Louis, né en 1867, marié en 1891 à Elisabeth Riquet de Caraman ; 4° Anne, mariée à Guy, comte de La Rochefoucauld ; 5° Jeanne, épouse d'Alexandre, comte de La Rochefoucauld ; 6° Alix.

Le 29 avril, à Cognac, est décédé d'un coup de revolver qu'il s'est tiré, Raoul Barriasson, riche négociant, vice-consul du Portugal.

Le 30 avril, est décédé à Vandr , où il s'était retiré depuis longtemps, Léon Mollière, âgé de 88 ans, entouré de M. Alfred Mollière, son fils, et de M. l'intendant militaire Sch rer, son gendre. Maire de Rochefort de 1867   1870, il reçut, le 6 octobre 1869, en récompense de ses services, la croix de la légion d'honneur, des mains de l'amiral Rigault de Genouilly, venu à La Rochelle pour inaugurer la statue de l'amiral Duperré.

Le 30 avril, est décédé à Paris, âgé de 68 ans, Charles-Alban-Gabriel Renduel, commandeur de la légion d'honneur (juillet 1886) et officier de l'instruction publique (3 février 1884), commissaire général de la marine en retraite depuis 1890. Né le 10 avril 1825 à Clamecy (Nièvre) de Jean-Alban-Louis et de Marie-Gabrielle Duret, il avait été commissaire général à Brest et à Rochefort ; de là il fut appelé aux fonctions de membre du conseil d'amirauté. Il avait épousé, le 21 mai 1855, No mi Mallet, fille d'un chirurgien de la marine en retraite, et de M^{lle} Vaurigaud. M. le commissaire Roussin, secrétaire du comité des inspecteurs généraux, et M. le général Carmier, président de la société coopérative et amicale des officiers des armées de terre et de mer, ont prononcé des discours.

Le 1^{er} mai, est décédé à La Rochelle, âgé de 66 ans, Brumauld-Deshoulières, ancien membre de la chambre de commerce et du tribunal de commerce, ancien agent de change, veuf de Forqueray.

Le 4 mai, est décédé dans sa propriété de Ligueil, commune de Courant, Louis-Charles-Victor Saint-Blancard, juge honoraire au tribunal civil de Saint-Jean d'Angély, fils de Saint-Blancard, qui fut longtemps juge d'instruction à Saint-Jean. D'abord juge suppléant à Saintes, puis substitut à Saint-Jean, il fut nommé juge à ce même siège. M Sorin-Dessources, ancien président au tribunal, a fait un grand éloge de son collègue. Voir l'*Union conservatrice* du 11.

Le 8 mai, est décédée à La Rochelle, âgée de 92 ans, Marie-Estelle d'Orbigny, sœur du naturaliste Alcide d'Orbigny, qu'elle

aida dans ses travaux. Fille de Charles-Marie Dessalines d'Orbigny, médecin à Esnandes puis à La Rochelle de 1821 à son décès le 20 octobre 1856, qui fut un des fondateurs du musée de La Rochelle, elle éleva ses quatre frères avec une tendresse maternelle, à laquelle Quatrefages a rendu hommage dans ses écrits. Elle était la tante de M. Alcide d'Orbigny, président de la chambre de commerce, qui a payé avec une piété filiale, attention et affection les soins qu'elle avait pris de son éducation.

Deux d'Orbigny, Alcide et Charles, ont acquis une juste réputation, l'un par ses explorations hardies dans l'Amérique du sud, l'autre par d'intéressants ouvrages.

Le 9 mai, est décédé à Rochefort, âgé de 80 ans, François Garnaud, né le 12 janvier 1814 à Archingeay de Pierre Garnaud et de Marie Preau, sous-agent comptable de la marine en retraite, époux de Marie-Etiennette Poirier.

Le 9 mai, est décédé à Rochefort Théodore-Charles Savigny, chef de bataillon d'infanterie de marine en retraite, âgé de 80 ans, né à Rochefort, fils de Charles et de Marguerite-Rosalie Braud, époux de Corinne Lenfant.

Le 23 mai, est décédé à Saintes, dans sa 74^e année, Louis-François Tercinier, ancien négociant, ancien président du tribunal de commerce, ancien conseiller municipal et conseiller d'arrondissement. Fils de Jean-Baptiste-Michel Tercinier et de Marie-Eléonore Augereau, il avait épousé Louise Senemaud, dont il a eu : madame Dangibeaud ; Marie-Léon Tercinier, capitaine instructeur à l'école d'application de cavalerie de Saumur, époux de Marie Imbaud, de Brie-sous-Matha ; Marie-Paul, lieutenant au 144^e de ligne, mari de M^{lle} Edith Vallein ; Louis Tercinier, employé au chemin de fer de l'état.

Le défunt était frère de M. le docteur Prosper Tercinier, médecin à Cognac, de M. Léon Tercinier, chef d'escadrons en retraite, de M^{mes} Imbaud, de La Tour de Geay et Goulard.

D'une ancienne famille du pays très justement appréciée, Louis Tercinier, dit le *Moniteur de la Saintonge* du 25, lègue à ses enfants, dont la plupart sont officiers dans l'armée, un nom sans tache, un patrimoine de considération qu'ils doivent être fiers, à plus d'un titre, de recueillir et de conserver pieusement.

Le 24 mai, est décédée au Vignau, dans les Landes, Marguerite de Dampierre, baronne de Rochetaillée. Fille d'Armand, comte de Dampierre, et de Félicie de Charpin-Feugerolles, elle avait épousé, en 1871, Vital Bernou, baron de Rochetaillée, chevalier de la légion d'honneur, ancien conseiller général de

la Loire, dont : Jean, Henri, Marie et Antoinette. Elle était nièce du marquis Elie de Dampierre, président de la société des agriculteurs de France.

Le 31 mai, est décédée à La Rochelle, à l'âge de 68 ans, Renée Moron, en religion sœur Désirée du Bon Pasteur, religieuse de la Sagesse, qui a passé 33 ans à l'hospice Saint-Louis, spécialement attachée au service de la pharmacie. Elle avait été médaillée par le ministre de l'intérieur, au nom de l'assistance publique, au mois de juillet 1891, et avait mérité par son zèle et son dévouement l'estime et l'affection de tout le personnel de l'hôpital.

Le 12 juin, est décédée à l'asile des vieillards de Tasdon, commune de La Rochelle, âgée de 68 ans, Anne-Marie Moulet, en religion sœur Germaine. Née à La Haie, près de La Chapelle sur Erdre (Loire-Inférieure), elle entra au noviciat des petites sœurs des pauvres en 1859, fut appelée en 1863 à diriger l'asile des vieillards à Chartres, et, six ans après, vint comme assistante, plus tard supérieure, à Tasdon. Voir son éloge dans le *Bulletin religieux* du 17 juin.

II. — MARIAGES.

Le 24 novembre 1892, a eu lieu à La Ferté-sous-Jouarre le mariage de Jean-Joseph-Marie Choumeils de Saint-Germain, receveur-rédacteur de première classe à la direction de l'enregistrement à La Rochelle, né à Nérac (Lot-et-Garonne), le 16 décembre 1863, de Louis-Jean-Baptiste Choumeils, aujourd'hui directeur de l'enregistrement à La Rochelle, chevalier de la légion d'honneur, et de Caroline Lalande de Lissac, avec Louise-Marie-Augusta-Marguerite de Wavrechin, née à La Chapelle-la-Reine (Seine-et-Marne), le 20 août 1872, de Henri de Wavrechin et de Gabrielle Barbat du Clozel, à La Ferté-sous-Jouarre.

Le 24 avril 1893, a eu lieu à la cathédrale de Saintes le mariage de Jean-Henri Vercheval, professeur de musique à Pons, né, le 11 août 1864, à Herstal (Belgique), de Henri-Joseph, propriétaire à Herstal, et de Marie-Catherine Dupont, avec Claire-Louise Aze, née à Saintes, le 22 janvier 1867, de Gustave-Emile, commis principal des postes et télégraphes à Saintes, et de Corinne-Emma Beaussais. Les témoins étaient : pour l'épouse, MM. Alfred Aze, son oncle, docteur-médecin à Rochefort, et Georges Dumontet, avoué à Saintes; pour l'époux, Joseph-Alfred Vercheval, professeur de musique à Pons, son frère, et Emile Proust, propriétaire à Saintes.

Le 2 mai, a eu lieu à Saintes le mariage d'Eugène-Baptiste

Guion, avocat à Saintes, né le 6 août 1866, à Arvert, de Jean, propriétaire à Arvert, et de Suzanne-Marie-Esther Faure, avec Jeanne-Marie-Marthe Coutant, née le 30 juillet 1870, à Pérignac, de Stanislas Coutant, décédé à Brives le 6 septembre 1880, et d'Azoline-Marie-Amélie Jarry, demeurant à Saintes. Les témoins de la mariée étaient MM. Octave Pelletier, président du tribunal civil à Melle, son beau-frère ; Elie Landreau, propriétaire à Pons, son oncle ; et pour le marié, MM. Armand Chavanon, inspecteur départemental de l'assistance publique à La Rochelle, son cousin, et Marcel Baron, avocat à Saintes.

Le 16 mai, la bénédiction nuptiale a été donnée dans la cathédrale de Saintes, par M. l'abbé Nail, chanoine de Nantes, à Marie-Gustave Renou, avocat à Nantes, où il est né, le 8 mai 1861, de feu Gustave-Pierre-Félix et de Marie-Clète Legeay, et à Claire-Noëmi-Marie-Thérèse Drilhon, née à Saintes, le 20 septembre 1865, de Paul-François, ancien avoué, et de Marie-Adelaide Béraud. Les témoins étaient : pour la mariée, MM. Louis Béraud, avocat à La Rochelle, son oncle, et Amédée Bretinauld de Saint-Seurin ; pour le marié, MM. Alphonse Couespel du Mesniel, son cousin, et Antoine Ménard, avocat à Nantes, son ami. A la demande du cardinal-archevêque de Rouen, le pape Léon XIII a envoyé sa bénédiction apostolique aux jeunes époux.

ARCHÉOLOGIE

I

LA DATE DES REMPARTS DE SAINTES

On se rappelle — peut-être — la discussion qui a eu lieu à propos des fouilles dans les remparts de Saintes sur l'époque de leur construction. (Voir *Bulletin*, VII, 305, et surtout, IX, 19). M. l'abbé Laferrière les attribuait d'abord à Henri IV, puis aux Anglais, enfin au moyen âge (1254-1261). Nous prétendions avec les archéologues les plus compétents que nos remparts, comme ceux de la plupart des cités de la Gaule, étaient de l'an 277-306. Un célèbre antiquaire belge, M. Henri Schuermans, qui avait dans le *Bulletin monumental* de 1878 soutenu cette thèse la confirma avec de vastes développements dans les t. XVI, XXVII, XXVIII et XXIX du *Bulletin des commissions royales d'art et d'antiquités*. Les conclusions, appuyées sur des textes, des inscriptions et des rapprochements frappants, sont celles-ci : Toutes les villes romaines de la Gaule, et le reste de l'empire n'est pas une exception, ont été fortifiées d'une façon identique à l'aide de débris de monuments antiques dont aucun n'est postérieur au III^e siècle ; partout les villes ainsi fortifiées ont été resserrées et les enceintes se sont restreintes d'autant ; les

murs antiques contenant des assises de monuments avaient partout des dimensions analogues, 10 à 15 pieds d'épaisseur, 4 à 5 mètres; les fragments sont toujours placés à sec, en couches superposées, sans liaison de mortier, et ont été traités avec ménagements, avec un sentiment de respect, ce qui prouve que ce travail a été fait en plein paganisme et avec des précautions excluant toute idée de précipitation, contrairement à ce qu'on avait trop légèrement admis jusqu'à ce jour, puisque l'on voit, à Périgueux, par exemple, la partie supérieure bâtie en petit appareil, dont le revêtement tantôt alterne avec de longs cordons de briques, tantôt est disposé en échiquier à l'aide d'épais carreaux en terre cuite, et même présente une espèce de mosaïque grossière par la combinaison de pierres noires et blanches et de briques rouges. Les couches de pierres monumentales romaines qu'on voit à la base des antiques remparts ne sont pas composées de matériaux qu'on avait sous la main, puisqu'on y trouve surtout des monuments funéraires qu'on est allé chercher en dehors de la ville, quelquefois à une longue distance; ils appartenaient à des édifices récemment démolis, comme le prouvent la fraîcheur des sculptures, et aussi en certains lieux le minium dont les Romains rougis-saient les lettres de leurs inscriptions. Tout cela amène l'auteur à formuler une loi, dont, dit-il, on retrouvera certainement quelque jour le texte: En l'an 288, Dioclétien et Maximin ont ordonné d'appliquer à tout l'empire les mesures que l'empereur Gallien a prises pour Vérone contre les barbares qui avaient pénétré jusqu'à Ravenne. « Par suite des invasions des peuples barbares qui, depuis plusieurs années, ont franchi les limites du Rhin, du Danube et de l'Euphrate, il y a lieu d'assurer la sécurité du territoire romain. A cet effet, en tous les points menacés et même à l'intérieur, partout où l'invasion a passé et pourrait se présenter, non seulement de nouvelles fortifications seront établies, mais de plus les villes exposées seront entourées de remparts. Partout où la surface des villes est devenue trop grande pour le nombre de ses habitants, elle sera réduite pour faciliter la défense, et tous les monuments religieux, funéraires ou autres, détruits par les invasions ou même restés debout à l'extérieur, dans le voisinage où ils pourraient servir à abriter des assiégeants, seraient renversés et transportés sur le tracé des remparts à établir. Là, sous la protection des divinités auxquelles les remparts, choses saintes, sont consacrés, les pierres des autels et des tombeaux, choses religieuses, seront placées soigneusement à la base du mur, les unes sur les autres, sans ciment, de manière à ne pas endommager les parties saillantes et à préserver les dédicaces... » L'auteur dans quatre articles, il en promet un cinquième, corrobore savamment chaque proposition et passe en revue, dans la Gaule et dans le reste de l'empire, toutes les villes où l'on a trouvé de ces remparts. Pour Saintes, il reproduit nos observations faites dans la *Nature* du 24 mars 1888.

On voit par ce résumé très succinct que les idées soutenues ici sur les remparts gallo-romains de Saintes sont, à part la précipitation, les mêmes que celles de l'illustre archéologue.

LOUIS AUDIAT.

BEAUX ARTS

I

NOS ARTISTES AUX SALONS

Voici la liste des artistes de la Charente-Inférieure dont les œuvres figurent au Salon des Champs-Élysées en 1893 :

Louis-Augustin Auguin, né à Rochefort-sur-mer : *La plage, La dune.*

William-Adolphe Bouguereau, né à La Rochelle : *Offrande à l'amour.*

Max Bouvet, né à La Rochelle : *Les dunes d'Escoublac.*

Louis-Georges Brillouin, né à Saint-Jean d'Angély : *Autour de la veuve, La leçon de son attesse.*

M^{lle} Emma Fanty-Lescure, née à La Rochelle : *Glaïeuls.*

Victor Flipsen dit Philipsen père, né à La Rochelle : *L'arrivée du flot, Pêcheurs du nord.*

Jean Geoffroy, né à Marennes : *La prière des humbles, Un jour de fête à l'école* (appartient au musée de Saintes).

Eugène Lacheurié, né à Paris, habitant La Rochelle : *La Rochelle, marée basse.*

Elisabeth-Geneviève-Hélène-Radégonde Augier de La Jallet, (M^{me} Baude de Maurcelay), née à Saint-Jean d'Angély : *Pavots.*

Charles-Amable Lenoir, né à Châtelailon : *Réverie.*

M.-F.-Hippolyte Lucas, né à Rochefort : *Le bain de Leilah.*

Gabriel Nicolet, né à Pons de parents suisses : *La brodeuse; Salle de couture, orphelinat d'Amsterdam.*

Gaston Rouillet, né à Ars en Ré : *De Chioggia à Santa-Marina, Lagunes de Venise.*

M^{me} Marie Dumas, née à Rochefort-sur-mer : *Deux portraits, miniatures.*

M^{lle} Marguerite Turner, née à Saintes : *Portrait de M^{me} T..., panneau décoratif.*

William Barbotin, né à Ars en Ré : Une gravure (burin) : *Au bord de la mer, d'après M. Collin*; une gravure au burin : *Portrait, d'après Reynolds.* Il a obtenu une médaille.

Franck-Jean Baudoin, né à Saint-Martin de Ré. Une gravure sur bois : *Portrait de femme d'après Holbein.*

Sculpture. — Th.-Henri Bouillon, né à Saint-Front (Charente) : *Buste en marbre de Joseph-Ignace Guillotin*, doyen de l'académie de chirurgie, député à l'assemblée constituante, commandé par l'état et destiné à la salle du jeu de paume, au musée de Versailles.

Louis Cabié, né à Dol (Ille-et-Vilaine), habitant Bordeaux : *Sous bois en automne*, à Richemont près Cognac. M. Cabié est un habitué de Saint-Georges de Didonne. Il a pris aux environs de cette plage beaucoup de vues qu'il a exposées au Salon.

Au Champ-de-Mars. — **Charles Dangibeaud**, né à Chartres, habitant Saintes : *Le Christ dans le tombeau* (émail limousin, d'après H. Lévy) ; *Apollon et Marsyas* (émail limousin, d'après Baudry).

Peinture. — **Guillaume Alaux**, né à Bordeaux : *Portrait de Monseigneur Fulbert Petit, évêque du Puy*, représenté assis, de face ; **Pierre-Emmanuel Damoye** : *Environs de Royan* ; **Pierre Huas**, né à La Rochelle : *Portrait de M. Mannheim*, l'expert.

Architecture. — **Léon-Pierre Vincent**, né à Landévennec (Finistère) : *Château de Dampierre sur Boutonne* ; *Puits du Pilon à Saint-Jean d'Angély* (3 châssis).

Salon de l'union libérale. — **Brillouin** : *Les sbires de Maurevel*.

Au salon de 1892, MM. Jules Aviat avait exposé le portrait de M. le comte Lemercier ; **Camille-Félix Bellanger** : *Les rochers de Vallières*, *Souvenir de Royan* ; **Louis Cabié** : *Le soir à Saint-Georges* ; **Antoine Calbet** : *Jeunesse*, panneau décoratif destiné au casino de Royan. Le jury lui a décerné une médaille.

Au salon des Champs-Élysées en 1892, a paru le clocher de l'église de Thézac, canton de Saujon, relevé par M. R. Tillot.

II

VISITE A L'EXPOSITION D'ANGOULÊME

La situation d'Angoulême, sur un rocher crétacé-turonien, primitivement très escarpé, est admirable. Du haut des promenades établies sur les anciens remparts, on peut voir les îles, les bords verdoyants de la Charente et de la Touvre, l'animation curieuse des lignes ferrées des gares d'Orléans et de l'état, les coteaux de Saint-Cybard s'estompant en lignes bleuâtres jusqu'au Pontouvre. On arrive en ville par une longue rue montueuse, qui aboutit à l'hôtel de ville. Ce monument, terminé sous Napoléon III, est somptueux pour une ville de province. L'ancien château des Valois, avec tours polygonales des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles est enclavé dans ces constructions romano-ogivales du ^{xix}^e siècle. Le musée, peu important, occupe deux petites salles, au fond de la cour ; des ouvriers sont en train de déménager quelques toiles pour faire place aux envois de l'exposition artistique régionale. Dans le square voisin, une colonne élevée aux enfants de l'Angoumois morts pour la patrie, rappelle les douleurs de la campagne franco-allemande de 1870-1871. La cathédrale, commencée en 1120, est vraiment grandiose, avec ses coupes et sa tour romano-byzantine, dans le style de Saint-Front de Périgueux. La vieille église de

Saint-André et la nouvelle paroisse de Saint-Martial ne sont pas sans intérêt archéologique.

A force de marcher à l'aventure, j'arrive devant les baraquements de l'exposition régionale. Le sanctuaire d'Apollon, galerie des beaux arts, est gentiment installé, mais pas de catalogue. Je noterai donc les toiles au hasard du souvenir.

AUGUIN, le paysagiste de Rochefort, citoyen bordelais, mérite une mention spéciale pour la puissance de sa peinture. *L'effet de soleil dans un parc* et le n° 5, *Coteau sur le bord d'une rivière*, sont des toiles de premier ordre ; il n'est guère possible de mieux rendre, avec le pinceau et le couteau, la roche couverte de mousses, un coteau baigné par des ruisseaux transparents. Par une curieuse coïncidence, M. RENÉ HÉRISSE et M. CABIE, tous deux élèves d'Auguin, exposent des paysages identiques, *Sous bois en automne*. Les progrès de M. Hérissse fils sont considérables. L'impression printanière d'un bord de rivière, signée MADELEINE BOULARD, est très juste, malgré la difficulté des verts. Son procédé rappelle la facture du maître Auguin. Le curieux effet de pluie, par ROLL, fait causer bien du monde ; ceux qui connaissent la mer devinent fort bien les lames sous la brume de la rafale. Les bonnes études de NOZAL, paysages de Provence (?), sont à voir, ainsi que les fleurs de FURCY DE LAVAUT, les études parisiennes de JEAN BÉRAUD, une vue des boulevards (aquarelle) et une sortie de la Madeleine (peinture à l'huile). Une grande aquarelle très habile de M. MEYRET, intitulée *La bataille de Gravelotte*, évoque une victoire française. Les pastels et les peintures originales de M. EDGARD DE MONTZAIGLE, *Entr'acte de matinée*, sont fort habiles. C'est le dernier mot de la peinture mondaine et troublante. Très juste l'effet de neige de LOUISE ABBÉMA, avec ses reflets bleus dans les ombres ; cette toile fait contraste avec l'aquarelle rousse de LESSIEUX, *Un temple ruiné d'Arles*, placée un peu trop loin de la cymaise. Au milieu de ces vues de France, une signature est venue réveiller en moi tout un passé douloureux : JEAN D'ALHEIM ; cette ville fantastique, avec ses coupoles, ses quais et le pont, orné de la statue d'un descendant d'Attila, ne semble pas éclairée par notre soleil.

Inutile de juger les aquarelles de DETAILLE, un dessin superbe de CHAPLIN, les panneaux décoratifs de PUVIS DE CHAVANNES, les marines d'ELODIE LAVILLETTE, les études de DUFAU, UMBRICHT, etc. Au fond de la galerie, les peintures nombreuses de M. JARRAUD sont fort intéressantes ; le portrait d'une jeune malade, appartenant à madame Lazare Weiller, est un chef-d'œuvre de notes grises et délicates.

Parmi les collections d'antiquités, il y a des trésors ; mais ce n'est pas dans une heure qu'on peut tout apprécier. Quelle bizarre bijouterie fut découverte au cimetière d'Herpes, par M. PHILIPPE DELAMAIN ? Ses plus beaux spécimens sont là, sous les vitrines.

Dans la section industrielle, je dois noter les progrès de

M. RENOLEAU avec ses faïences artistiques d'Angoulême. Son grand plat, genre Palissy, est d'un bel effet.

Je dois aussi une mention à la vitrine où M. Noël Texier, imprimeur de la société des *Archives*, expose les plus beaux spécimens de ses presses, livres, gravures, parmi lesquels sont en bonne place les volumes de la société.

En somme, cette exposition est fort intéressante ; on voit qu'il y a encore des travailleurs dans la région charentaise, capables de restaurer les ruines ou d'orner les palais de l'avenir.

ANTOINE DUPLAIS DES TOUCHES.

Treuil-Bussac-Fouras, 23 mai 1893.

Nous consacrerons à l'exposition rétrospective d'Angoulême un article spécial, dans notre prochain numéro. Remarquablement installée, sous un jour très favorable, elle mérite une étude moins sommaire qu'un rapide compte rendu.

De l'exposition de peinture nous n'avons rien à dire. Tout l'intérêt de cette section vient du concours que lui ont prêté trois amateurs : MM. Pellisson, de Cognac ; Lazare Weiller et Bertin. Il n'y a pas seulement des noms d'artistes connus, mais des œuvres : le *Prisonnier* de Ribot, un beau *Jeune breton* récitant son chapelet, de Dagnan Bouveret, un *Buveur* du même, un *Marais* de Casin, une *Baigneuse* de Courbet, un Daubigny, trois Français, une *Fabiola* d'Henner, deux paysages de Corot, trois Detaille.

Parmi les peintres qui se rattachent par leur naissance à notre région, nous citerons : Auguin (5 numéros) ; M^{me} Marie Audoin-Dubreuil, née à Saint-Jean d'Angély ; MM. Antonin Baudoin, né à La Rochelle ; Frédéric-Daniel Bayle, né à Rochefort ; Ernest-Jean Chevalier, né à La Rochelle (qui habite Paris) ; Albert-Tibulle Furcy de Lavault, né à Saint-Genis ; M^{me} H. de Lajallet, née à Saint-Jean d'Angély ; MM. Georges Larrocque, né à Saint-Jean d'Angély ; Louis-Ernest Lessieux, né à La Rochelle ; Maurice Maurin, né à Royan ; Georges Moufflet, né à Saint-Fort-sur-Gironde.

Ch. D.

EXCURSION DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES A RENCOGNE ET A LA ROCHEFOUCAULD

Depuis quelques années, les visites ministérielles nous apportent la pluie ; le 20 mai, l'arrivée du ministre de l'agriculture à Angoulême a déterminé une épaisse rosée. *O terque quaterque beati...* les agriculteurs. L'excursion annuelle de la société des *Archives historiques*, fixée deux jours avant l'excursion de nos gouvernants, a été favorisée d'un soleil presque beau... c'est une bonne journée dans mes souvenirs. Parti de Saintes le 18 mai, par le train de 8 heures 20, le groupe peu nombreux

des archivistes fit son entrée solennelle à La Rochefoucauld, à midi, au son des cloches. Si le pape Jean XXII n'avait institué la sonnerie de l'*Angelus* dès 1316, on eût dit que cet honneur s'adressait à ces historiens de la région. Le maire, M. François, et ses deux adjoints M. Bertrand et M. Henri Chambaud, des professeurs, des amateurs nous attendaient à la gare ; le président répond rapidement aux souhaits de bienvenue, et l'on se met en marche vers l'hôtel... La matière est soumise à des lois inexorables ; l'estomac de plusieurs d'entre nous commençait à murmurer ; un repas à l'hôtel Gaillard était nécessaire pour réparer les forces des voyageurs. Selon sa coutume, M. Audiat fit à la fin du déjeuner une aimable allocution, versant à pleins bords la liqueur des compliments dans la coupe de ses collaborateurs ; c'était une originale façon de nous présenter à M. le maire de La Rochefoucauld. Bientôt après nous partions pour les grottes de Rencogne, un peu serrés dans les voitures.

Ce coteau jurassique, à 4 kilomètres de La Rochefoucauld, domine la rive gauche de la Tardoire d'une cinquantaine de mètres. De grands arbres ombragent cette rivière ; à gauche du pont, un moulin à eau mêle le tic-tac de sa roue au bruit des battoirs des lavandières. C'est un vrai motif à la Ruysdaël. En haut de la montée, les tourelles du château rappellent les constructions féodales du xv^e siècle. Cette habitation a été plusieurs fois romaniée. Dans la cour, où nous reçoit le propriétaire, M. de Barbarin, une porte de chai, datée de 1589 et ornée d'écussons mutilés avec le collier de l'ordre de Saint-Michel, attire l'attention des archéologues. Que de folies furent commises par les iconoclastes de nos révolutions barbares ! L'ensemble de cette cour forme un joli motif d'aquarelle ; des colonnes à cannelures en torsades soutiennent un balcon à l'espagnole. La pierre est chaudement colorée, comme en Provence ; des pieds de biches, trophées du maître chasseur, ornent les portes, et sur l'un des piliers, un blason de la renaissance pourrait indiquer la famille du seigneur qui fit construire ce vieux logis : *Tiercé en fasces, avec trois bandes de merlettes, 3, 2, 1.*

Le pays de Rencogne est cité dès le ix^e siècle. En 866, Emenon, frère de Turpin ou Turpion, comte d'Angoulême, marcha contre Landry, comte de Saintes, qui avait pris, par trahison, le château de Bouteville. Dans la lutte, Emenon tua Landry, le 13 juin 866. Blessé lui-même, il fut porté dans son château de Rencogne, où il mourut, le 21 du même mois. (Besly, Marvaud, D. Massiou, t. 1, p. 365). Ce château était établi près de l'église, à droite de la route, sur le coteau sillonné par les galeries souterraines dont je vais parler. Des sires de Rancon possédaient Taillebourg dès le ix^e siècle. En 1068, Geoffroy de Rancon donnait à l'abbaye de Saintes une rente de cent sous à prendre sur le péage de son pont de Taillebourg.

On doit peut-être confondre les sires de Rancogne en Angoumois avec les Geoffroy de Rancon, de Taillebourg, qui luttèrent contre Richard Cœur de lion, duc de Guyenne (1179-

1187) et contre Hugues de Lusignan, comte de la Marche (1242).

Tandis que j'ouvre mon album avec l'intention de prendre un croquis de la cour, le président annonce le départ pour les grottes ; il faut suivre le guide et abandonner toute idée de dessin : car l'œil n'est pas un appareil instantané de photographie.

Devant l'entrée du gouffre noir, un écriteau fixe le passage à 1 franc par personne. Plus d'équivoque... notre générosité sera limitée. Tandis que le guide allume sa torche et des bougies, plusieurs confrères racontent des choses terribles : couloirs mystérieux, précipices embourbés. Quelques personnes hésitent, préférant la lumière du soleil. Comme j'ai vu bien d'autres misères, j'avance avec les braves, MM. Audiat, Laverny, Béraud, Texier, etc.

Pendant près d'une heure, nous avons parcouru ce labyrinthe obscur ; tantôt il faut ramper, tantôt escalader des roches, pendant que des animaux invisibles, chauves-souris, errent au-dessus de nos têtes. Dans certains carrefours, aux voûtes grandioses d'où suinte une eau pétrifiante, des stalactites prennent des formes bizarres. On dirait des cascades changées en blocs de sel. Les feux de Bengale allumés par M. Laverny complètent l'aspect sinistre de ces cavernes de cyclopes. On se croirait chez le dieu des enfers ou chez les sorcières de Macbeth. Après une ascension pénible, nous arrivons dans la partie supérieure des gorges découvertes en 1882. Le guide se met à frapper sur des concrétions calcaires, dont la série forme la gamme : c'est un piano très original.

Enfin, le retour commence encore plus difficileux que la montée ; l'imprimeur des *Archives*, M. Noël Texier, se rappellera ces roches glissantes. Pour ma part, je n'étais pas fâché de sortir de ces refuges au sol détrempé, trop pleins de ténèbres, réductions des cavernes des Eyzies-Miremont, en Périgord. Le temps trop limité fit remettre à une autre fois la visite de l'église, monument du XIII^e siècle, perché sur le sommet de cette colline ; il fallait regagner La Rochefoucauld, avant le coucher du soleil.

Cette ville de 2,500 habitants, ancienne baronnie du XI^e siècle, est d'un aspect fort pittoresque, à cause de son château, dont le donjon et les vastes tourelles dominent toute la vallée. C'est le plus beau monument de la renaissance dans tout l'Angoumois.

On dit que La Rochefoucauld s'appelait primitivement *La Roche*, *RUPES FUCALDI*. *Foucauld* est le nom de ses barons fondateurs. Hugues I^{er} de Lusignan, dit le veneur, qui vivait au X^e siècle, donna cette baronnie à son fils Esmerin, père de Foucauld. La baronnie fut érigée en comté (1515), puis en duché-pairie (1622). Le plus connu de cette maison fut François, mort en 1517, baron de La Rochefoucauld, conseiller de Charles VIII et de Louis XII, parrain de François I^{er} en 1494. Son fils, François II, époux (1513) d'Anne de Polignac, fit construire l'aile orientale. D'après l'abbé Michon, les travaux

durèrent 10 ans, de 1528 à 1538. Par testament en date de 1533, François II demandait que la chapelle fût achevée et dédiée à Notre-Dame.

Le gros donjon, construction carrée de 30 mètres environ de hauteur, couverte de tuiles rouges, est plus ancien. C'est l'architecture militaire du XI^e ou XII^e siècle. Il est compris entre des bâtiments du XVII^e siècle et les tours du pont-levis, élevées au XV^e siècle.

C'est peut-être François VI, l'auteur des *Maximes*, qui fit construire la partie septentrionale. Il ne nous a pas été permis de la visiter. La richesse de l'ornementation de l'aile orientale frappe d'étonnement. Hélas ! la rage des révolutionnaires s'est exercée non seulement sur les personnes, mais encore sur les cheminées et les clefs de voûte de la chapelle.

Dans le grand salon et dans les autres pièces, d'immenses tapisseries couvraient les murs ; il y a encore des restes de lambris artistiques. La cheminée d'une chambre et les poutres du plafond sont décorées d'ors et de peintures bleues, en camaïeu, dans le genre des peintures de Dampierre sur Boutonne. L'artiste qui faisait ce travail a dû être interrompu par quelque deuil ou événement tragique. En 1572, François III, de La Rochefoucauld, gouverneur général de Champagne, fut assassiné la nuit de la Saint-Barthélemy. Dans un cartouche j'ai relevé ces lettres entrelacées H, O, GG. L'auteur de *La renaissance en France*, M. Léon Palustre, dit qu'il faut lire Φ et G. L'emploi du *phi* grec, pour représenter la première lettre de François, est très fréquent à cette époque. Il est certain que les F et les A, initiales de François II de La Rochefoucauld et d'Anne de Polignac, forment toute la série d'ornementation, à la galerie supérieure du château disposée en machicoulis sur des corniches en forme de coquilles.

Les autres peintures de lambris, fleurs et paysages, dans une petite chambre, sont des souvenirs sans grande valeur artistique.

Il faudrait plusieurs jours pour étudier et dessiner l'escalier magnifique de 118 marches, les galeries des trois étages, les salles voutées des cuisines de Titans, les souterrains et les terrasses qui surplombent les toits de la ville et les bords ombragés de la rivière. Cette demeure, autrefois somptueuse, monument historique, est aujourd'hui la propriété de M. le duc de La Rochefoucauld-Liancourt.

Au retour du château, nous n'avons fait qu'apercevoir les ruines de Saint-Florent, l'abside romane de Saint-Pierre de la basse ville ; le cloître, maintenant collège communal. Ce dernier monument possède des arcades trilobées d'un joli effet ; on dit qu'elles furent construites sous Guy VII, baron de La Rochefoucauld.

L'église paroissiale possède un portail ancien, une flèche du XV^e siècle et des rosaces garnies de verrières fort remarquables ; mais il fallait partir par le train de 7 heures 40.

La fatigue et l'amour de l'art m'ont fait abandonner les confrères : on dort très bien à La Rochefoucauld, surtout après une promenade avec des lettrés qui discutent, sans colère, les origines simiennes, humaines, héroïques et divines, des races se disputant la surface des planètes.

Antoine DUPLAIS DES TOUCHES.

VARIÉTÉS

I

SAMUEL DE CHAMPLAIN

NÉ A BROUAGE (1567), MORT A QUÉBEC (1635)

« PÈRE DE LA NOUVELLE-FRANCE » (1)

Les villes, comme les livres, ont leurs destinées. Brouage, port célèbre, a connu les vicissitudes les plus étranges. Qui voit Brouage aujourd'hui peut-il comprendre que de là partaient jadis des milliers de vaisseaux, et que son nom retentissait sur les côtes les plus lointaines du Nouveau-Monde ? A contempler ces puissants remparts aux pierres de taille robustes que des tiges de fer soudent les unes aux autres ; ces vastes magasins, jadis entrepôts de marchandises ou greniers d'approvisionnement ; ces jardins que les folles herbes ont envahis et

(1) *Les pionniers saintongeais et la nationalité française au Canada ; Samuel Champlain* [par M. Pierre Margry, conservateur des archives au ministère de la marine], publié sans nom d'auteur ni date, dans le *Recueil des actes de la commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure*, t. 1, n° 9 [1864], à Marennes, imprimerie A. Florentin aîné, et qui a été réimprimé à « Saintes, imprimerie administrative d'Alex. Hus », pour le même *Recueil*, en 1874, et finalement reproduit par le *Moniteur de la Saintonge* des 25 et 28 mai, 1^{er}, 4, 11 et 15 juin 1893.

Samuel Champlain, né à Brouage, 15..., mort à Québec, 25 décembre 1635, par Léopold Delayant, dans la *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou*, v (1867), p. 81, 141 et 215.

Notice biographique de Champlain en tête des Œuvres de Champlain, publiées sous le patronage de l'université Laval, par l'abbé C.-H. Laverdière... Québec, imp. au séminaire par Geo.-E. Desbarats, 1870, in-4°, 6 volumes.

Samuel Champlain, fondateur de Québec et père de la Nouvelle-France. Histoire de sa vie et de ses voyages, par N.-É. Dionne, t. 1^{er}. Québec, A. Côté, 1891, in-8°. Cet important ouvrage, augmenté d'appendices, notes, pièces justificatives, doit avoir quatre volumes. Voir *Bulletin de la société des Archives*, t. xii, page 34.

Champlain, par M. H. Jouan, capitaine de vaisseau en retraite, dans le *Bulletin de la société de géographie de Rochefort*, t. xiii, année 1891-1892, n° de juillet-septembre (1893). Résumé de ses voyages.

où quelques touffes d'arbres verts indiquent seules que là étaient des massifs de fleurs et des allées ; ces murailles sans volets, sans toits et sans portes, qui furent des maisons et où s'abritaient de hardis pêcheurs, d'aventureux pilotes, d'audacieux marins ; ces planchers éventrés par les ormeaux, cachés par les orties vivaces ; cette église sans prêtre, aux murs humides, dont les dalles sont formées de pierres tombales des gouverneurs ou officiers de Brouage, et où, il y a cent ans, ont été entassés par centaines les suspects de la Charente-Inférieure et des Deux-Sèvres ; voire ces rares habitants dans l'ample enceinte des fortifications, qui semblent des âmes en peine, errant dans les décombres pour se chercher elles-mêmes, certainement on éprouve un serrement de cœur, un sentiment de tristesse, la mélancolie de la déchéance et des ruines : « Quomodo sedet sola civitas nunc plena populo ? » Mais aussi on a l'idée d'une grande chose. Ces vastes rues désertes étaient pleines d'une foule agitée ; ces bâtiments abondaient de produits indigènes ou exotiques ; dans ces maisons grouillait un peuple d'enfants qui, à peine adultes, montaient sur une barque et s'en allaient là-bas trafiquer, se battre ou coloniser, essaïment envolé de la ruche ; sur ces remparts, des soldats s'exerçaient au maniement des armes ; ce havre, encombré de navires, fourmillait de matelots de toutes nations. Des écussons aux armes de France, le blason des du Plessis, sommé du chapeau cardinalice et accosté de l'ancre amirale, disent clairement aux yeux ville royale, amirauté, création de Richelieu. Grandeur et décadence.

Brouage, mentionné dès 1047 (1), fut connu pendant tout le moyen âge comme un port où se faisait un grand trafic du sel (2). Jacques de Pons, baron de Mirambeau et seigneur de Brouage, à la place d'un gros bourg informe, bâti, en 1555, une ville régulière. Il fit apporter là une grande quantité de terre, d'énormes rochers, dressa une levée et une palissade, planta des mâts de navires entrelacés de planches de sapin ; cela ne valait peut-être pas les blocs cyclopéens, ou même les murailles vitrifiées qui servaient de défense aux Gaulois, ni les pierres de taille liées par des crampons de fer de Richelieu ; mais c'était un rempart. La nouvelle ville eut le nom de Jacopolis, Jacquesville, que lui imposa son fondateur.

« Brovage, écrit Maichin en 1671 (*Histoire de Saintonge*, livre 5, ch. vii, p. 156), est vne Ville nouvelle, bastie en vn liev ma-

(1) Le canal de Brouage, *Broatga*, est cité dans la charte de fondation de l'abbaye de Saintes, 1047. Il tire son nom de l'ancienne tour de Broe, « castellum quod Broa vocatur », lit-on dans une charte de 1068, rapportée par Besly : « Ecclesiam sancti Petri et sancti Eutropii de Broa. »

(2) En 1488, d'après une lettre de Louis de La Trémoille au roi Charles VIII, « 80 ou 100 navires apparurent aux Sables d'Olonne... qui venoient charger des sels en Brouage, isle de Ré et Noirmoutier. »

rescageux, couvert pour la pluspart du flux de la Mer... laquelle au commencement fut environnée d'une levée et palissade par Jacques de Pons et fortifiée par des ais de sapins et des mâts de Navires entre-meslés de gazons et fascines. Et fut appelée Iacque-Ville ou Iacopolis... Hardouin de Villiers, après la Bataille de Montcontour, la fit munir et fortifier de bons boulevards, terrasses et bastions... Enfin La Rochelle ayant été prise le 27 d'Octobre 1628 et rasée par le commandement du Roy Louis 13, Monsieur le cardinal de Richelieu résolut de fortifier Brovage de nouveau, et le fit en effect avec tant de soin et de régularité que c'est à présent une des meilleures places de toute la France. »

*
* *

C'est donc à Jacquesville que vit le jour Champlain qui devait rendre illustre le nom de Brouage ; et c'est par lui que nous connaissons le lieu de sa naissance. Du reste, tout ce que nous savons de lui vient de lui. Mais il ne nous a pas tout dit. Que nous a-t-il aussi appris la date ? On a écrit « vers 1570 ». Mais son portrait gravé par Moncornet fixe l'année 1567 ; en l'absence d'actes officiels, il faut s'en tenir à ce millésime.

Comment se nommait-il ? Samuel Champlain ou Samuel de Champlain ? Il s'appelle lui-même « Samuel Champlain, de Brouage », et « le sieur de Champlain », en 1603 ; « sieur de Champlain, Xaintongeois, capitaine pour le roi en la marine » (1613) ; « noble homme, Samuel de Champlain, sieur dudit lieu » (1), en 1610, dans son contrat de mariage, où il ajoute : « capitaine ordinaire de la marine, demeurant à la ville de Brouage, pays de Saintonge. » Il signe « Samuel de Champlain » sa dédicace au prince de Condé du « quatriesme voyage du sieur de Champlain » en 1613. On a l'embarras du choix.

Moréri dit : « Samuel de Champlain, gentilhomme de Xaintonge. » Un Saintais, le P. François du Creux, plus rapproché de son compatriote, lui attribue aussi la noblesse, et n'hésite pas à écrire : « Samuel Camplenius, eques, ex nauticis præfectis », ce qui se traduit : « Samuel de Champlain, écuyer, capitaine pour le roi dans la marine. » (2)

Pourtant, Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, ne l'appelle jamais que « M. Champlain. » D'autre part, la qua-

(1) Puisqu'il s'intitule « sieur dudit lieu », il est à croire qu'il avait un bien qui portait son nom, comme il y a le lac Champlain. Il était donc autorisé à s'appeler « Samuel Champlain, sieur de Champlain », puis « Samuel Champlain de Champlain », enfin « Samuel de Champlain. »

(2) Je crois qu'il faut traduire *Samuel Camplenius* par *Samuel de Champlain* ; la terminaison *ius, eus, uis* étant souvent une terminaison d'adjectif dérivée du nom : *argentum, argenteus ; aurum, aureus ; Achilles, Achilleus, Ætolus, Ætolius*. Du Creux a écrit *Camplenius* et non *Camplanus* ; ce serait donc *Champlain* et non *Champlain*. Mais Champlain signe *Champlain* ; c'est donc cette orthographe qu'il faut adopter.

lité de « noble homme » qu'il se donne en 1610, est exclusive de noblesse. Mais de 1610 à 1635, date de sa mort, il s'écoule 25 ans. Or, des lettres d'anoblissement furent accordées à douze des cent associés de la compagnie (1627) qui désigna Champlain pour commander dans la Nouvelle-France. Il est très possible que ce soit là l'origine de sa noblesse.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'en 1610 il met devant le nom de son père le *de* qu'il ne mettait pas d'abord devant le sien propre : « Antoine de Champlain. » Voulait-il se donner ainsi plus de relief ? Peut-être, épousant la fille d'un secrétaire de la chambre du roi, a-t-il cherché à rehausser un peu sa famille.

Au berceau de beaucoup de grands hommes on trouve la légende. Ringuet a fait sortir Champlain « d'une famille de pêcheurs », et la *Biographie de la Charente-Inférieure*, copiant la *Biographie saintongeaise*, a répété « d'une famille de pêcheurs. » Puis c'est le curé du lieu qui l'instruit. Tout cela, on l'a dit de bien d'autres : de Bernard Palissy, son contemporain, avec lequel il a tant de ressemblance : on l'a dit du dernier évêque de Saintes, Pierre-Louis de La Rochefoucauld et avec autant de fondement. Il est difficile pourtant d'admettre, selon la remarque de Delayant, « que, parti d'un bateau de pêche, il eut fait à la fois son éducation de navigateur, d'homme politique et d'écrivain : car il a été tout cela. » Nous croyons plutôt qu'il appartenait à la bourgeoisie, à cette bourgeoisie qui confinait à la noblesse ou qui allait y arriver par son intelligence, sa fortune ou ses services. Son père, c'est lui qui nous l'apprend, était capitaine de la marine. Il pouvait, avant d'être au service du roi, avoir été capitaine de navire. Champlain avait une cousine qui fut son héritière, Marie Camaret, qui, en 1639, habitait La Rochelle ; elle y avait épousé Jacques Hersant, contrôleur des traites foraines et domaniales. C'était sans doute la petite fille d'un Champlain, frère d'Antoine, surnommé « le capitaine Provençal », estimé « un bon marinier de France », que le roi d'Espagne avait, à cause de son expérience et de son habileté, avant 1599, pris à son service en qualité de « pilote général de ses armées de mer. » (1)

Le prénom de Samuël n'a pas laissé de prêter à la discussion. Samuël est un nom biblique, cher alors aux protestants. Son père Antoine, sa mère Marguerite Roy sont certainement nés dans l'orthodoxie. D'où vient ce nom de Samuël qu'ils ont donné à leur fils ? Champlain était un catholique fervent. S'il découvre des pays, s'il fonde des villes, s'il bâtit des villages, c'est avant tout pour la plus grande gloire de Dieu ; c'est afin d'amener à la lumière de l'évangile les populations sauvages qui croupissent dans les ténèbres du paganisme. Dans son mémoire, *Utilité que le sieur de Champlain entend que le roy re-*

(1) *Brief discours*, page 2.

cepura de l'entreprise de la Nouvelle-France (1618), il met en première ligne : « Sa majesté établira la foy chrétienne parmy un peuple infini d'âmes, lequel ne tient ny n'a aucune forme de religion. » (1) Il convertit sa jeune épouse, Hélène Boullé, et si bien que veuve elle prendra le voile chez les ursulines. Faut-il admettre que les parents, nés dans la religion romaine, aient un moment été calvinistes, puis soient revenus au giron de l'église ? Brouage était la ville papiste en face La Rochelle, cité huguenote. Les intérêts opposés créaient entre les deux ports une rivalité haineuse qu'excitait encore la différence de cultes. Les ennemis de La Rochelle s'appuyaient sur Brouage ; et La Rochelle, voulant dominer seule, tentait de combler le canal de Brouage. De là ce cri du doux Champlain : « Mais quoy sont Rochelais, c'est-à-dire tres mauvais et désobeïssans subjects, où il n'y a point de justice. Prenez-les, si povez, et les chastiez. » Pouvait-on rester protestant à Brouage ? et n'était-ce pas pactiser secrètement avec l'ennemi ? La religion était alors, est encore en beaucoup de pays, surtout à l'étranger, une forme du patriotisme.



De bonne heure la vue de la mer fait naître dans l'âme de l'enfant le désir des voyages lointains. Brouage était un des ports les plus importants du littoral. Les historiens du temps nous en parlent comme d'une merveille. La Popelinière n'hésite pas à le dire « le meilleur havre de France. » (2) C'était le Rochefort d'aujourd'hui, communiquant avec l'océan par un vaste et profond chenal, assez loin dans les terres pour être à l'abri d'un coup de main. Son port, vaste et sûr, était fréquenté par les navires « tant Flamans, Allemans que autres » ; il y avait « grand trafic de marchans en toutes sortes de marchandises ». L'Angleterre, comme l'Allemagne et la Flandre, y venait faire sa provision de sel. (3) Presque tous les habitants y étaient poly-

(1) *Brouage et Champlain* (1879), page 29, et *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, vi, 381.

(2) « Broüage autrefois marais et grauier, puis bourgade et maintenant petite ville et forte, est d'environ 600 pas en carré assize sur sable et pays marécageux et où à grande difficulté se prend fondement pour bastir. Il n'y a pas 30 ans que les premières maisons y furent basties par le baron de Mirembau, Jacques de Pons, qui de son nom l'appela Jacopolis. Car Broüage est le nom de la rivière sur le bord de laquelle la ville est assize prenant le nom de Brou, vieille tour jusques où elle court environ 3 ou 4 lieues dans la terre, et environné de costé et d'autres de marais sallans. C'est bien sans doute le meilleur haure de France et principalement pour les grans navires qui de toutes les parties de la chestienneté vont là pour charger le sel ; où se fait tel trafic et dépesche que c'est chose admirable que de la flotte de navires qui s'y voit quelques fois tant d'Angleterre, Escosse, Flandre, Allemagne, que de toutes ses autres parties septentrionales... ». *L'histoire de France enrichie des plus notables occurrences* [par La Popelinière], 1582, livre xxxvii.

(3) « Spectatur in horum maritimorum locorum media fere parte ingens maris sinus, sive brachium (ut vulgus loquitur) quod ab occidente terram in-

glottes ; les langues étrangères, en effet, leur étaient familières, par le contact avec des gens de tous les pays. (1) Le Nouveau-Monde attirait surtout les indigènes : on s'embarquait pour le Brésil et le Canada nouvellement découvert avec une facilité vraiment étonnante.

Henri III, « considérant de quelle importance est à son service la chastellanie d'Hiers, ville de Jacobpolis sur Brouage et havre dudit lieu, et mesme par la bonté dudict havre, auquel est l'apport de navires tant Flamans, Allemans que autres pour toutes sortes de marchandises, de plus seur et commode accès que aultre de la Guyenne », ne voulut pas qu'un tel port fût à autre qu'à lui ; il chercha à le donner à la couronne. Un échange eut lieu : Laurent de Maugiron, comte de Montléans, lieutenant général en Dauphiné et sénéchal de Valentinois, fils de Guy de Maugiron et d'Ozanne L'Hermite, père de Louis de Maugiron, ce favori de Henri III tué le 27 avril 1578, dans le fameux duel des mignons, tenait de sa tante maternelle, Jeanne L'Hermite, petite-fille de Tristan L'Hermite, la principauté de Mortagne sur Gironde. Il échangea sa principauté contre les terres et seigneuries de Saint-Symphorien d'Ozon (Isère), de Pinet, canton de Vienne, et de Sainte-Colombe, canton de Condrieu (Rhône), qui étaient plus voisines de ses autres propriétés du Dauphiné. Et le roi, par acte du 17 mars 1578 (Voir *Bouage et Champlain*, in-8°, 1879, page 4), donna Mortagne à Jacques de Pons qui lui céda le havre de Brouage.

La curiosité naturelle du jeune Samuel de Champlain fut éveillée par les récits des merveilles d'outre-mer, et son goût des aventures excité par les périls de la traversée et les dangers qu'on courait là-bas contre les sauvages (2). Toutefois, avant de servir dans la marine, il voulut être soldat sur terre : il était maréchal des logis dans l'armée catholique du maréchal François d'Amont, qui mourut en août 1595 ; il le fut ensuite sous François d'Epinay Saint-Luc, gouverneur de Saintonge, qui défendit Brouage contre les calvinistes ; enfin à la mort de celui-ci (1597), sous le maréchal Charles de Cossé-Brissac. Le traité de Vervins

trans portum facit tota Europa celeberrimum, Brouagium dictum, cujus æque tranquillus est accessus, quam excipiendis onerariis navibus tutus mercatorum ilhuc de Germania, Flandria, Anglia atque aliis terris commigrantium, ut solem facitium (cujus est hic uberrimus proventus) ad suos importent. » *De Santonum regione et illustrioribus familiis* (1598), p. 28 de l'édition de 1889.

(1) « Incolæ fere omnes familiares habent peregrinas linguas, quippe illis necessarias ad commercium cum peregrinis illic indique affluentibus ; ibidem plerosque videas, quibus in novas quas dicunt terras, Brasiliam quoque et Canadam navigationibus iteratis tam facili est accessus ut sylvestres homines, feros et anthropophagos sensim circurent. » *Idem*, page 30.

(2) « C'est cet art (La navigation) qui m'a dès mon bas âge attiré à l'armée et qui a provoqué à m'exposer presque toute ma vie aux ondes impétueuses de l'Océan. » Champlain à la reine régente ; épître imprimée en tête de son édition du voyage de 1613.

(2 mai 1598) licencia l'armée alors en Bretagne; Champlain était libre. Une circonstance décida de sa vocation maritime. Son oncle, le capitaine Provençal, fut chargé par Cossé-Brissac de ramener dans leur pays les Espagnols de la garnison de Blavet, place forte que le traité les forçait d'évacuer. Son neveu obtint de l'accompagner. Il monta donc avec lui sur le navire le *Saint-Julien*. C'était un excellent voilier; aussi, quand les vaisseaux nolisés pour le roi d'Espagne eurent rapatrié ses soldats dans le port de Cadix, il fréta le *Saint-Julien*, au prix mensuel d'un écu par tonneau. L'oncle, retenu par la maladie, ne put s'embarquer; il confia son bâtiment à son neveu; et voilà Champlain voguant (janvier 1599) vers les îles du golfe du Mexique avec les galions de la flotte que commandait un chevalier de Malte, dom Franciso Colombo. Il avait 29 ans.

Le voyage dura deux ans. Le capitaine visite les Canaries, découvertes en 1402 par un gentilhomme normand, Jean de Béthencourt, les Antilles, les îles Vierges, Porto-Rico, où il remarque, entre autres, un arbre qui de provins en provins « tenait plus d'une lieue et quart », Saint-Domingue, Cuba, Saint-Jean d'Ulloa, Mexico, qui renfermait alors de douze à quinze mille Espagnols, six fois autant d'Indiens chrétiens et quantité de nègres esclaves employés aux mines d'argent; puis Porto-Bello d'où il se rendit à Panama en traversant l'isthme; la route est bonne et Panama est une ville fort marchande; il pense que si l'on coupait les quatre lieues qui séparent ces deux villes, « l'on raccourcirait le chemin de plus de quinze cents lieues. » On voit clairement ici l'idée du percement de l'isthme et par suite du canal interocéanique. Les historiens ont reconnu que c'était un Français, un Saintongeais, Champlain, qui a ce mérite de l'avoir signalé le premier.

Colomb lui avait donné rendez-vous à La Havane; il fut fort bien accueilli du commandant, et toute la flotte des Indes fit route vers l'Espagne; elle entra à Séville au commencement de mars 1601.

Ce voyage fut singulièrement utile à Champlain, en même temps qu'il accrut son amour de courir les mers et de voir des pays inconnus. Partout il levait des plans, étudiait la topographie, les mœurs des habitants, les produits du sol. Il acquérait de l'expérience; il voyait par lui-même, examinait, réfléchissait, comparait. Il parcourut les colonies espagnoles en observateur. Le récit de cette circumnavigation qu'il nous a laissé montre chez lui beaucoup de science. Il souhaitait que la France ne laissât pas les Espagnols et les Portugais s'emparer des meilleures terres; il voulait que sa patrie, elle aussi, eût des régions où planter son drapeau. Il adressa un rapport au roi. Henri IV fut frappé des vues du navigateur; il lui accorda une pension. C'était une récompense et un encouragement.

Champlain se rendit à la cour pour remercier sa majesté. Henri IV, avec sa haute intelligence, lui si désireux de la prospérité et de l'agrandissement de la France, entra dans les vues

du navigateur. Il vit immédiatement ce qu'il était possible de faire en cas de guerre contre ses ennemis; il lui fallait à lui aussi des colonies. Il mit Champlain en relation avec le commandeur de Chastes.

Aymard de Chastes, de la maison de Clermont, chevalier de Malte, commandeur de Lormetieu, abbé de Fécamp et grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare, était gouverneur de Dieppe, cet autre nid de marins aventureux. C'était un homme remarquable. « Bien qu'il eût la tête chargée d'autant de cheveux gris que d'années », dit Champlain, il avait rêvé de fonder en personne un établissement au Canada « pour consacrer le reste de ses ans au service de Dieu et de son roi, en y faisant une demeure arrêtée, pour y vivre et mourir glorieusement. » (1) Il avait des lettres patentes du roi. Chastes, reconnaissant en ce Saintongeais un esprit vif et sagace, un génie observateur et des connaissances spéciales, une conformité d'idées pour le bien public, lui proposa de l'aider; il irait là-bas en éclaireur sur la flotte que Robert Gravé, sieur du Pont, préparait.

Le 15 avril 1603, il part de Honfleur. La flottille composée de moyennes barques de douze à quinze tonneaux, arriva, le 24 mai, à Tadoussac; la traversée avait duré un mois et neuf jours.

Débarqués, Champlain et Pont-Gravé se mirent à la recherche des habitants. Ils ramenaient deux Indiens qui avaient consenti à suivre Pont-Gravé en France. Les indigènes accueillirent avec de grandes démonstrations de joie leurs compatriotes qu'ils ne comptaient guère revoir; ils écoutèrent avec ébahissement le récit des merveilles qu'ils avaient vues, des bons traitements qu'ils avaient reçus. C'en était fait; la France était une grande nation qui voulait du bien aux Indiens, et les Indiens voulaient du bien à la France. Le chef le dit dans une longue harangue; on fuma le calumet de la paix. Nous avions des amis de plus, que la prudence et la probité de Champlain surent nous attacher encore.

Champlain, dans son mémoire *Les Sauvages*, a peint les mœurs de ces hommes, vraies brutes qui vivaient dans la plus grossière ignorance et les plus honteuses superstitions, et cela depuis des siècles : tant il est vrai que les nations déchues ne progressent pas d'elles-mêmes, et qu'elles restent plongées dans la barbarie si quelqu'un n'éveille leur intelligence engourdie et n'ouvre leurs yeux à la lumière de la civilisation. Pourtant, quelques bribes d'une croyance antérieure, quelques reminiscences d'un état meilleur subsistaient encore dans ces âmes matérialisées. Ils croyaient à un Dieu créateur de toutes choses; en outre il y avait un fils, une mère et le soleil; Dieu était le plus grand des quatre. Quand il eut créé toutes choses,

(1) Homme très honorable, bon catholique, grand serviteur du roi, qui avait dignement servi sa majesté en plusieurs occasions signalées. (*Voyages de Champlain*, liv. 1, ch. 7).

qui avait le titre de vice-roi. Roberval y alla une seconde fois lui-même en 1549 et ne reparut plus, ni ses vaisseaux. Le résultat était peu encourageant. En 1577, un noble breton, le marquis de La Roche, ancien page de Catherine de Médicis, y retourna avec cinquante repris de justice. L'entreprise échoua, et ce fut peut-être heureux. Le gouvernement sembla abandonner l'affaire. Pourtant, quelques commerçants s'associèrent pour établir un comptoir et choisirent pour mettre à leur tête un capitaine de vaisseau, Pierre de Chauvin, sieur de Tontuit, de Honfleur en Normandie. Chauvin était bien en cour ; il obtint des lettres patentes qui lui conféraient le privilège du commerce des peaux de castor ; lui se chargeait des frais d'établissement à Tadoussac, qui furent mesquins. Quand il décéda en 1601, rien n'était fait. Le commandeur de Chastes lui avait succédé ; on a vu comment sa mort avait tout remis en question.

Notre explorateur, plein de modestie, sentait bien, quoiqu'il fût capable de mener à bien l'œuvre, qu'un mince gentilhomme, sans fortune, sans protections, n'aurait pas l'autorité suffisante pour commander une expédition en chef ; il savait s'effacer. Qu'importait pourvu que le succès suivit ! Il suggéra à Pierre du Gua, de Mons, la pensée de continuer les projets de Chastes ; il n'y avait qu'à obtenir le privilège de la traite avec quoi il formerait une compagnie de commerce qui lui assurerait les ressources nécessaires. Ainsi sont encore les maisons de commerce qui envoient à leurs frais de hardis explorateurs sur tous les points de l'Afrique pour y établir des comptoirs.

Pierre du Gua était un Saintongeais. Fils de Guy du Gua, sieur de Mons en la paroisse de Royan, et de Claire Goumard, fille et héritière de Jean, seigneur de Blanzay, du Puy du Fou et de Saint-Georges de Rexe, il était gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et gouverneur de Pons (1) ; il avait rendu des services au roi pendant la ligue : il ne lui fut donc pas difficile d'obtenir sa commission. L'édit royal du 8 novembre 1603 le nommait « lieutenant général au pays de La Cadie du 40^e au 46^e degré pour peupler, cultiver et faire habiter ces dites terres le plus promptement... à condition d'y planter la foi catholique, apostolique et romaine, permettant de laisser vivre chacun dans sa religion. »

Le choix était bon : car Pierre du Gua de Mons était riche, ce qui n'était pas pour nuire à l'entreprise ; de plus il avait déjà visité le Canada en 1599 et montré son courage ; il avait des vues élevées, de l'expérience, et sa légitime ambition était d'attacher son nom à une fondation. Mais il était protestant et amena

(1) Voir *La Saintonge et ses familles illustres* (1889), généalogie des Goumard d'Échillais, de La Vallée, etc., page 143. Un François du Gua, sieur de La Roche-breuillet, épousa vers 1620 Marie de La Rochefoucauld, fille de François, seigneur du Parc d'Archiac, et d'Isabelle Goumard. Alain appelle les Du Gua « clara familia ». Voir pages 74, 161. De Thou fait l'éloge de Pierre du Gua.

avec lui des ministres ; Pont-Gravé, son compagnon, papiste, avait des ecclésiastiques sur son bâtiment. La zizanie religieuse se mit dans les immigrants ; on discuta ; l'animosité s'en suivit. Des luttes scandaleuses éclatèrent, qui édifièrent peu les indigènes : « J'ai vu, dit Champlain, le ministre et notre curé s'entre-battre à coups de poing... Je ne sais pas qui était le plus vaillant... Les sauvages prennent parti tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre. » Où il eut fallu l'union complète, l'harmonie parfaite, régnaient la discorde et la haine.

Enfin Pierre du Gua voulait bâtir en Acadie ; il perdit en recherches un temps précieux.

Champlain partit de Honfleur le 13 avril sur le *Don-de-Dieu*, commandé par le capitaine Couillard, qui avait déjà navigué avec Gravé et même avec Pierre de Chauvin. Pont-Gravé avait mis à la voile huit jours plus tôt sur le *Lévrier*, capitaine Nicolas Marion. Le 3 juillet, Champlain, parti le 30 juin de Tadoussac, mettait pied à terre sur le rivage de Québec, avec les 30 hommes qui l'accompagnaient. Vite à l'œuvre : on abat un carré d'arbres ; on creuse une cave et des fossés ; on charpente le bois, on construit magasin pour les vivres, logement pour les hommes. Voilà les humbles débuts d'une ville importante. C'est ainsi que commencent les grandes choses. Le 1^{er} octobre, Champlain semail du blé ; le 24, il plantait la vigne, indice d'une volonté ferme d'établissement durable. La colonie apprenait à se suffire à elle-même. C'est une date mémorable que celle où la cognée abattit le premier arbre qui servit à une cabane, et où quelques manouvriers campèrent sous cet abri improvisé. Prévoyaient-ils les magnifiques destinées de cette ville et l'avenir du pays ?

Mais quelles difficultés ! D'abord on conspire contre le lieutenant général : il faisait trop travailler et nourrissait mal. S'il n'était plus là, on se gobergerait à l'aise ; on pillerait les vivres ; on défoncerait les tonneaux ; on ferait main basse sur l'argent ; et vive la ripaille. Des contrebandiers Espagnols étaient près, jaloux des Français et gênés par leurs canons ; ils promettaient aux révoltés appui, secours, asile. L'assassinat est résolu. Le chef du complot est Jean Duval, serrurier. Jadis blessé d'une flèche dans une rencontre avec les sauvages, il a été sauvé, soigné, guéri par Champlain ; il lui en veut à mort ; cela devait être. Mais le secret est révélé par Natel, un des complices. Quatre matelots sont saisis, garrotés, expédiés à Tadoussac. Pont-Gravé fait une enquête, constitue un tribunal ; les coupables, convaincus du crime, sont condamnés à mort ; ils furent ramenés en France, à Pierre de Mons, qui pardonna. Jean Duval, lui, fut pendu à Québec ; et sa tête mise au bout d'un pique, apprit aux autres que, quoique loin de la France, il y avait une justice et qu'il ne ferait pas bon de tuer, à moins qu'on ne voulût être tué. Et depuis personne oncques ne se plaignit, même de privations dont le chef avait sa part, ni ne parla de sédition, de complots. Champlain, qui était la bonté même, avait montré sa fermeté.

Puis la maladie, scorbut, dyssenterie. Au printemps, des vingt-quatre Européens il ne survivait que huit, et encore n'étaient-ils pas bien valides. Tant furent difficiles les débuts d'une entreprise que seule pouvaient mener à bonne fin la volonté, l'énergie, l'habileté !

Et les déceptions ! Le découvreur cherchait à travers l'Amérique du Nord un chemin pour aller aux Indes orientales et en Chine. Un jour, il crut être sur la voie. Nicolas du Vignau lui affirma qu'il avait vu la mer du Nord ; on y pouvait aller et revenir en 17 jours ; un navire anglais y avait échoué, dont l'équipage, 80 hommes, avait été massacré par les sauvages. Convaincu par ces détails, Champlain se mit en route ; il marcha pendant plus d'un mois, jusqu'à ce qu'enfin du Vignau, « le plus impudent menteur qui se soit veu de longtemps », finit par avouer qu'il avait inventé cette mer dans le désir de la voir.

Et ses tribulations avec la compagnie ! Les marchands n'avaient qu'un but : gagner de l'argent ; le commerce des pelleteries était leur unique souci ; la traite avec les sauvages, leur grande affaire. Ils ne voyaient que le profit, et le profit immédiat. Bénéfice à réaliser, tout est là. Sans doute, leur mandataire faisait tous ses efforts pour les satisfaire ; il pourchassait les Basques qui vendaient aux indigènes des armes à feu et des munitions de guerre, péril imminent pour cette poignée de Français jetés en plein pays ennemi ; il arrêtait les contrebandiers qui enlevaient le trafic aux agents de la compagnie ; il favorisait l'extension du commerce dont elle avait en droit le monopole. Mais il avait des vues plus hautes : peupler ce magnifique pays, rendre productif un sol qui n'attendait que le travail du manœuvre, le mettre en état de se suffire à lui-même. Il y parvint un peu, mais après 22 ans ; ce n'est que le 27 avril 1628 que la terre « fut entamée avec le soc et les bœufs ».

« La persévérance de cet homme remarquable et sa foi dans le succès de son entreprise sont dignes de notre admiration, dit M. Margry ; ses biens, son temps, ses talents, sa vie même sont dévoués à la colonie naissante. Au milieu de toutes les contradictions, il marche courageusement vers le but qu'il s'est proposé pour l'honneur de la religion et pour la gloire de la France ; tantôt il lutte, se raidit contre les mille tracasseries que l'égoïsme et la jalousie lui suscitent de la mère patrie. Il est négligé par les grands ; à leur tour les marchands, plus empressés à partager ses profits qu'à fournir aux dépenses nécessaires, l'abandonnent à ses propres ressources ; sa prudence et sa constance surmontent à la longue tous les obstacles et font enfin réussir la bonne œuvre. »

Champlain rappelé en France partit de Tadoussac le 5 septembre 1603, laissant Québec commencé sous la surveillance de Pont-Gravé. Il débarqua à Honfleur le 13 octobre. Pierre de Mons était un peu dégoûté : ses sacrifices considérables étaient en pure perte. Il ne put pourtant décourager notre pionnier,

toujours ferme, toujours croyant, toujours dévoué. Champlain se tourna vers la marquise de Guercheville. C'était Antoinette de Pons, dame d'honneur de la reine Marie de Médicis, fille de cet Antoine de Pons, comte de Marennes, baron d'Oleron, qui joua un si grand rôle en Saintonge au xvi^e siècle. Elle offrait d'acheter les droits de Mons, qui ne trouva pas le prix assez élevé. Cependant elle témoigna beaucoup d'intérêt à l'œuvre de Champlain. Elle favorisa (1610-1611) l'établissement des jésuites au Canada, qu'éta pour eux à la cour, paya leur passage, et fit un fonds pour leur entretien. Ce fut elle qui créa Saint-Sauveur à l'île des Monts-Déserts.

Champlain qui voulait à tout prix réussir chercha des associés à Mons; Legendre et Caulier, de Rouen, fournirent les fonds, et le pionnier repartit de Honfleur, le 7 mars 1610, avec son vaisseau et onze artisans. En route, il tombe malade, revient au Havre en bateau; son vaisseau est aussi obligé de relâcher; enfin le 8 avril, il dit adieu à Honfleur et arrive à Tadoussac le 25; c'est la traversée la plus courte dont les annales fassent mention. Deux jours après, il revoyait son cher Québec.

Le capitaine Pierre de Chauvin, de Dieppe, sieur de la Pierre, et ses compagnons avaient fort bien passé l'hiver. Les Montagnais l'attendaient pour marcher avec les Algonquins contre les Iroquois. En échange de son appui, ils devaient le conduire dans l'intérieur et lui faire connaître le pays. L'ennemi était retranché derrière une palissade de gros arbres entassés, et faisait de là pleuvoir une grêle de flèches sur les assaillants. Champlain, qui ne se ménageait pas, fut blessé. La flèche, qui lui fendit le bout de l'oreille et pénétra dans le cou, était terminée par une pierre fort aiguë, que nos archéologues classeraient certainement parmi les objets préhistoriques de l'époque quarternaire. Mais quand on eût pratiqué à force de bras une ouverture dans la barricade, les balles des mousquets eurent bien vite raison des Iroquois; tous furent tués; quinze seulement faits prisonniers.

Il n'entre pas dans notre plan, de raconter par le menu tous les voyages de Champlain du Canada en France et *vice versa*. En 1611, il revient en France et débarque à La Rochelle le 11 août. Il repart de Honfleur le 1^{er} mars, et arrive à Tadoussac, le 13 mai, après une traversée extrêmement dangereuse. Le 20 juillet, il disait de nouveau adieu à son habitation de Québec; il abordait, le 10 septembre, à La Rochelle, sur le vaisseau du capitaine Thibault. Le 6 mars 1613, départ de Honfleur sur le vaisseau de Pont-Gravé; retour à Saint-Malo le 20 août. Il reprend la mer au printemps de 1615 et revoit Tadoussac le 25 mai. Nouveaux voyages en 1617 et en 1618. Il passa quatre ans dans la Nouvelle-France. Le 15 août 1625, il part pour la France, s'embarque de nouveau à Dieppe le 15 avril 1626. On s'étonne de cette facilité à parcourir les mers tous les ans, de cette insouciance à s'exposer aux périls et aux lenteurs de la traversée. Rien n'arrêtait Champlain. C'était à Paris, à la cour, qu'il s'oc-

cupait du Canada et qu'il protégeait utilement les intérêts de la colonie. Pendant l'hiver, les explorations étaient impossibles mais ce temps-là était avantageusement occupé à plaider la cause de la colonisation auprès des compagnies qui ne voyaient guère que leurs propres avantages, auprès du roi, auprès des grands.

A Paris, il multipliait ses démarches. Nous avons publié (*Brouage et Champlain*) le mémoire qu'il présenta au roi et à son conseil, le 18 février 1618, « utilité que le sieur de Champlain dict et entend que le roy recepvra de l'entreprise de la Nouvelle-France, s'il plaist à sa majesté d'y entendre, » puis sa supplique « à la chambre de commerce pour lui recommander ses voyages de découvertes au Canada. » Depuis 16 ans, il a « travaillé avec un soing laborieux tant aux découvertes de la Nouvelle-France que de divers peuples et nations qu'il a amenez à nostre cognoissance qui n'avait jamais esté connus que par luy ; lesquels lui ont donné telle et si fidèle relation des mers du nord et du sud que l'on n'en peut doubter, qui serait le moyen de parvenir au royaume de la Chine et des Indes Orientales d'où l'on tirerait de grandes richesses, outre le culte divin qui s'y pourroit planter, comme le peuvent tesmoigner nos religieux recollés. » Si le roi abandonne ce pays, « les Anglais ou Flamans, envieux de nostre bien, s'en empareroient en jouissant du fruit de nos labeurs... » Le mémoire énumère les avantages, « d'abord l'établissement de la foy chrestienne parmi un peuple infini d'âmes, lequel ne tient ny n'a aucune forme de religion ; » puis le roi aura « une terre de près de 18,000 lieues de long, arrosée des plus beaux fleuves du monde et des plus grands lacs en plus grande quantité et les plus fertiles et abondans en toute sorte de poissons qui se peuvent trouver, comme aussi des plus grandes prairies, campagnes, forests remplis la plupart de nouyers, et costeaux très agréables, où il a trouvé grande quantité de vignes sauvages, lesquelles apportent le grain aultant et plus gros que les nôtres, toutes cultivées qu'elles soient ; » puis les impôts que le roi lèverait sur les navires et les marchandises ; « le passage de la mer du sud qui raccourcirait de plus d'un an et demy de temps, » sans compter les dangers. « Et d'autant que tous les estats qui subsistent sont appuyés politiquement sur quatre arcs-boutans, lesquels sont la force, la justice, les marchandises et le labourage, » il veut qu'avec les missionnaires il y ait « trois cens bons hommes bien armez et disciplinez, » mais qui sachent pourtant travailler : car il ajoute très sagement, « n'estant besoing aux establissemens de colonnyes d'y porter des personnes de quelque qualité que ce soit, qui ne sçachent gagner leur vie. » Et il énumère à la chambre de commerce les productions du pays, blés, maïs, fèves, pins, racines, « dont la teinture fait une couleur pareille à la cachemire, » chanvre, vignes, les marbres, jaspes, albâtre, porphyre et autres, les profits qu'on tirera du bétail et du trafic des pelleteries, « tant

des martres, castors, renards, loups-cerviers et autres fourures avec peau de cerfs, eslans, buffles... » La chambre de commerce recommanda chaudement Champlain au roi.

Il intéressa aussi à sa cause le président Jeannin, qui l'encouragea fort et lui donna d'utiles conseils. Pourtant il lui fallait un protecteur puissant, capable d'imposer sa volonté aux compagnies et de soutenir son œuvre humanitaire. Par l'intermédiaire de M. de Beaulieu, conseiller et aumônier ordinaire du roi, il pût exposer son plan à Charles de Bourbon, comte de Soissons, fils de Louis I^{er}, prince de Condé. Le comte l'écoula, l'interrogea, examina ses rapports, ses cartes, et le 8 octobre 1612, il était nommé gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France. Champlain était son lieutenant (15 octobre); beau succès. Mais le comte de Soissons mourut quelques jours après. C'était à désespérer. Heureusement, le prince de Condé, Henri II, accepta la succession de son oncle. Ce fils d'Henri I^{er} et de Charlotte de La Trémoille, se souvenait-il que, né à Saint-Jean d'Angély (1588), il était Saintongeais comme Champlain? Tout allait bien. Sur ces entrefaites Condé, révolté, fut arrêté (1^{er} septembre 1616), resta enfermé trois ans à la Bastille et à Vincennes; il avait bien d'autres soucis que le Canada; et les marchands recommençaient leurs plaintes, leurs tracasseries, leurs accusations contre l'honnête et persévérant pionnier. Le maréchal de Thémynes, Pons de Lauzières, qui avait été fait maréchal pour avoir arrêté Condé, fut nommé lieutenant général de la Nouvelle-France. De là des contestations avec Condé, chacun prétendant avoir seul droit aux gratifications de la compagnie. Le prince, mis en liberté et rétabli dans ses dignités (1620), céda, moyennant 11,000 écus, sa charge de vice-roi à son beau-frère, le duc de Montmorency, amiral de France.

Montmorency prit son titre à cœur; il accorda sa confiance entière à Champlain; et sa protection hautement déclarée fit un moment cesser les embarras. Mais lui-même, fatigué des ennuis que lui causaient la compagnie d'Emeric de Caen en lutte avec celle de Pierre de Mons, finit par abandonner une charge, « qui lui rompait plus la tête que ses affaires plus importantes », à son neveu Henri de Levis, duc de Ventadour.

A travers ces vicissitudes et ces mutations, Champlain restait l'homme nécessaire, indispensable, qui assurait l'unité de vues et de plans, et qui, il faut le dire, sauvait l'entreprise sans cesse menacée. Aussi le duc, par lettre du 15 février 1627, confirma-t-il, comme ses prédécesseurs, Champlain dans ses fonctions de lieutenant, en lui donnant à lui-même pour lieutenant son beau-frère, Eustache Boullé.

On peut juger par là des tracas qu'eut à subir le pionnier. Là bas, c'était l'organisation pénible, la lutte contre les indigènes et même les Européens, Espagnols, Basques, Bretons; les privations, la vie dure et pénible du trappeur, auxquelles s'ajoutaient les soucis et les préoccupations du chef; en mer, où il passait trois mois de l'année à peu près, les périls de la navigation sur

des barques qui n'avaient rien de nos steamers ou de nos paquebots. En France, où il aurait dû trouver quelque repos, des inquiétudes perpétuelles sur le sort de sa colonie, des combats de chaque jour contre l'hostilité des rivaux, contre les prétentions des Malouins, des Rochelais, des Normands, qui voyaient son succès d'un œil jaloux et s'efforçaient d'entraver ses démarches, de ruiner l'entreprise. Et ces éternels changements de direction qui mettaient presque chaque année tout en question : de Mons, le comte de Soissons, le prince de Condé, le maréchal de Thémynes, Montmorency, Ventadour. Il était temps que Richelieu parût.

Déjà, aux états généraux de 1614, où les plaintes des mécontents contre lui étaient parvenues, il avait su gagner les sympathies d'un grand nombre de députés. Il vit les cardinaux, les évêques, leur exposa l'état misérable de ces populations, qui vivaient sans foi, sans loi, sans Dieu ; il réunit une somme de quinze cent livres pour leur envoyer des religieux. Par l'entremise de Louis Houel, secrétaire du roi et contrôleur général des salines de Brouage, qui connaissait beaucoup le P. du Verger, provincial des récollets, il obtenait des missionnaires pour ces lieux sauvages. Le 26 juillet 1615, il entendait chez les Hurons la première messe célébrée par le P. Joseph de Caron. Québec avait eu ses premiers offices un mois auparavant par le P. Jean Dolbeau et le frère Pacifique Duplessis (1).

Parfois, il recevait aussi quelques consolations et quelques encouragements. Le 24 février 1621, Louis XIII écrivait : « Champlain, j'ai vu par vos lettres du 15 du mois d'aoust avec quelle affection vous travaillez par delà à vostre établissement et à ce qui regarde le bien de mon service; de quoi je vous sçai très bon gré; aussi aurois-je à plaisir de le reconnoistre à votre avantage, quand il s'en offrira l'occasion, et ai bien volontiers accordé quelques munitions de guerre qui m'ont esté demandées, pour vous donner toujours plus de moyen de subsister et de continuer en ce bon devoir, ainsi que je me le promets de vostre soing et fidélité. »

* *

C'est pendant son séjour en France de l'année 1610 que le fondateur se maria; il avait quarante ans; ses continuelles

(1) Veut-on savoir « l'état des personnes qui devaient être menées et entretenues en l'habitation de Québec pour l'année 1619 » ? Trois religieux récollets et le chef de la colonie, puis 80 hommes, commis, officiers et laboureurs.

Liste des armes, munitions, outils, matériaux, habillements, ustensiles de ménage : Le service de la table du chef se composait de « 36 plats, autant d'escuelles et d'assiettes, 6 salières, 6 aiguières, 2 bassines, 6 pots de 2 pintes chacun, 6 pintes, 6 chopines, 6 demi-setiers, le tout d'estain ; 2 douzaines de nappes, 24 douzaines de serviettes ; pour la cuisine, une douzaine de chaudières de cuivre, 6 paires de chenets, 6 poises à frir, 6 grilles ; 2 taureaux d'un an, génisses et brebis autant qu'on en pouvoit emporter, toutes sortes de graines. »

aventures ne lui avaient pas, jusqu'alors, permis de songer à son établissement. A ce moment l'avenir lui paraissait moins sombre. Le 27 décembre, le contrat fut passé à Paris en présence de parents et d'amis : « Pierre du Gas, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et son lieutenant général en la Nouvelle-France, gouverneur de Pons en Saintonge pour le service de sa majesté ; Lucas Legendre, marchand, bourgeois à Rouen ; Hercules Rouer et Marcel Chesnu, bourgeois à Paris ; Jehan Roernan, secrétaire du sieur de Mons, etc. Il épousait Hélène Boullé, fille de Nicolas Boullé, secrétaire de la chambre du roi, et de Marguerite Alix. La future avait douze ans, et le mariage ne devait avoir lieu que deux ans après (1). Elle était calviniste ; son mari l'instruisit lui-même, et elle embrassa la religion catholique, à laquelle elle demeura fermement attachée.

En mai 1620, il emmena en Amérique sa jeune femme qui ne craignit pas les périls de l'océan et les ennuis d'un pays dénué de tout. Eustache Boullé fut agréablement surpris de voir sa sœur braver si courageusement les dangers. Le 12 juillet, on arrivait à Québec. A l'issue d'une messe d'actions de grâces, on lut publiquement les lettres de la commission royale et celles du vice-roi ; on tira le canon, on cria « Vive le roi ! » c'était la prise de possession soignée de la France.

La maison de la jeune épouse n'était pas des plus confortables : « Je trouvois, dit son mari, cette pauvre habitation si désolée et ruinée qu'elle me faisait pitié. Il y pleuvoit de toutes parts ; l'air entroit par toutes les jointures du plancher ; le magasin s'en alloit tomber, la cour si sale et si orde... » Québec commençait comme finit Brouage.

Hélène Boullé supporta toutes les privations de ce pays sauvage et tous les inconvénients d'une demeure incomplète et primitive. Elle se mit à l'œuvre avec ardeur, secondant son mari dans toutes ses entreprises ; animée d'une vive ardeur de prosélytisme, elle catéchisait les idolâtres ; elle préludait ainsi aux austérités futures de sa vie d'ursuline. Cependant son mari jugea à propos de la ramener en France en 1624 ; il était souvent absent et son frère Eustache Boullé aussi ; elle souffrait beaucoup de cet isolement et de son dénuement, elle accoutumée à toutes les douceurs de la vie de Paris. Quand Champlain quitta la France en 1633, pour la dernière fois, il ne voulut pas que sa femme l'accompagnât de nouveau ; prévoyait-il qu'il ne reviendrait pas et songeait-il à lui épargner la douleur de se voir seule là-bas dans la colonie encore naissante ? A la nouvelle de sa mort, Hélène Boullé qui avait toujours eu une

(1) Voir le contrat, page 399 de *Samuel Champlain*, par M. E. Dionne ; p. 33 des *Pièces justificatives des œuvres de Champlain*, t. vi. — Le 22 juillet 1617 il engage pour le service de sa femme, pendant quatre ans, une servante, Isabelle Terrier, fille de Richard Terrier, facteur de marchands, qui signe au contrat, « moyennant trente sols tournois par chascun an ; » la pièce a été publiée par Etienne Charavay, *Documents inédits sur Samuel de Champlain*, page 4.

grande piété, entra au couvent des ursulines du faubourg Saint-Jacques à Paris; elle avait 35 ans. Treize ans plus tard, à l'exemple de son mari qui avait fondé des villes, elle fondait à Meaux un couvent de cet ordre, en vertu d'une autorisation de l'évêque Dominique Séguier, accordée le 10 mars 1648 à « sœur Hélène Boullé, dite de Saint-Augustin, veuve de défunt Samuel de Champlain, ancien capitaine de la marine du Ponent, lieutenant général pour le roy en la Nouvelle-France, et gouverneur pour sa majesté audit pays. » (1) L'île de Sainte-Hélène près de Montréal a conservé le nom de cette sainte femme, que lui avait donné Champlain en 1611, l'année qui suivit son mariage. On sait que, le 1^{er} août 1639, des ursulines débarquèrent à Québec et y établirent un monastère florissant. Un peu plus tard, la congrégation de Saint-Joseph, fondée à Bordeaux en 1616 par Marie Delpèch de L'Etang, pour recueillir les filles orphelines et abandonnées, créa à La Rochelle une maison à laquelle « le gouvernement civilisateur de Louis XIV, désireux d'établir ses colonies sur des bases solides, demandait des jeunes filles « sages et pieuses » qu'il envoyait au Canada, à la Guadeloupe, etc., pour en faire des mères de famille modèles. Grâce à cette conception élevée, nos anciennes possessions françaises, le Canada surtout, conservent, même encore aujourd'hui, une pureté de mœurs et de foi qu'on chercherait vainement parmi nous... » *Archives historiques de la Saintonge*, I, 331.

* *

La guerre de La Rochelle faillit ruiner tous les projets de Champlain. L'Angleterre, qui favorisait la révolte sur le continent, profitait de l'occasion pour essayer d'anéantir l'établissement de Québec, qui commençait à lui porter ombrage. Trois frères, huguenots écossais, David, Louis et Thomas Kerth, qui avaient quitté la France pour passer au service de la Grande-Bretagne, se chargèrent de l'opération. La charte de la compagnie des cent associés, créée par Richelieu, excluait les protestants de la colonie; ils trouvèrent « piquant de ruiner des lieux qu'on leur interdisait ».

Le 10 juillet 1628, David, monté sur un navire anglais, après avoir ruiné l'habitation récemment fondée au cap Tourmente, somma Champlain de lui remettre Québec. Douze vaisseaux bloquaient le Saint-Laurent. La situation était fort critique. Les vaisseaux qu'on attendait de France depuis la

(1) La pièce a été publiée en 1875 par Etienne Charavay : *Documents inédits de Samuel de Champlain, fondateur de Québec*, in-8°, 8 pages. On y lit que « mue d'un saint désir pour l'établissement d'une maison du dit ordre en la ville de Meaux, elle a libéralement donné à la dite maison, pour commencer l'établissement et fondation, la somme de 20,000 livres, et plusieurs meubles et accommodemens... »

fin de juin n'avaient pas paru ; les vivres étaient fort rares : « De brai, de voiles, de cordages, écrit Champlain, nous n'en avons point ». On était réduit à sept onces de farine de pois par jour ; il restait à peine cinquante livres de poudre au magasin. Le gouverneur n'avait que cinquante hommes exténués par les privations. Mais il trouvait infâme de livrer ainsi, sans combat, le fort à lui confié. Il répondit fièrement à la lettre de Kerth que s'il « avait envie de le voir de plus près, il devait s'acheminer et non menacer de si loin. » C'est la réponse de Léonidas : « Tes armes ! — Viens les prendre. » On admire cette énergie chez les Grecs et les Romains. Quand donc saurons-nous qu'il y a d'aussi beaux traits dans notre histoire !

Kerth jugea prudent de ne point attaquer de vive force un homme aussi résolu. Le blocus en aurait plus aisément raison, et la famine ferait lentement, mais sûrement, son œuvre ; toute place assiégée est fatalement prise, si elle n'est secourue à temps. Les vaisseaux français, qui auraient pu ravitailler le fort, ne surent pas éviter la flotte anglaise qui, plus forte en nombre, les dispersa ou les anéantit. Tout l'espoir de la petite garnison s'évanouissait.

Cependant on ne perdait pas courage. Que ne peuvent des hommes de cœur dirigés par un capitaine habile, par un chef aimé et vénéré ? Mais dix mois d'attente, c'est bien long ; et la disette se faisait cruellement sentir ; les sauvages eux-mêmes avaient peine à se suffire et ne pouvaient fournir des vivres. Champlain exhortait ses compagnons à la patience et à l'espoir ; il leur donnait l'exemple de l'abnégation, et partageait leurs travaux et leurs privations. On négligea les fortifications pour aller dans les bois chercher des racines comestibles. Avec le blé récolté par les jésuites et les récollets, avec le produit de la pêche et de la chasse, qu'on restreignait pourtant à cause de la rareté de la poudre, on ne mourut pas de faim pendant l'hiver. Champlain s'ingénia, se multiplia, s'oubliant pour ne songer qu'aux autres, essaya de traiter avec les Abenakis, enfin envoya son beau-frère Boullé chercher des provisions avec les hommes qui préféraient tenter le hasard. La barque fut capturée par les Anglais. C'était la dernière lueur d'espérance qui disparaissait. Il n'y avait plus qu'à s'incliner ; il fallait se rendre.

Un jour que les vingt hommes qui restaient occupaient les uns à la pêche, les autres à déterrer des racines, « on vit paraître des vaisseaux derrière la pointe de Lévis. Une chaloupe s'avance, portant pavillon blanc. Champlain fait mettre au fort un drapeau de même couleur. La chaloupe aborde, et un gentilhomme anglais s'en vient courtoisement présenter une lettre des deux frères Louis et Thomas Kerth qui le sommaient de rendre la place, lui offrant une composition honorable. » Un an de résistance dans une mauvaise bicoque, sans ressource, sans vivres, sans munitions, avec vingt hommes dont l'ennemi avait bien deviné la faiblesse en voyant la maigreur de leurs compagnons faits prisonniers, c'était assez ; l'honneur était sauf. Champlain

répondit qu'il ne pouvait nier une situation que les Anglais connaissaient ; que toutefois ils se gardassent de n'approcher à la portée du canon que lorsque la capitulation serait signée.

Cette énergie dans la défense, cette résistance prolongée si longtemps, cette fierté dans la défaite, touchèrent l'ennemi : il donnait aux Français un vaisseau pour retourner en France, les officiers au service de la compagnie pourraient emporter leurs armes, leurs habits, leurs pelleteries ; les soldats, une robe de castor ; les religieux, leurs robes et leurs livres ; on fit l'inventaire de tout ce qui était au fort et à l'habitation. C'était là des conditions fort honorables ; et les bons procédés des Anglais auraient pu adoucir l'amertume de la reddition. Ce fut avec la douleur dans l'âme que le vaillant capitaine monta sur le vaisseau anglais, et la rage dans le cœur qu'il entendit tonner le canon du vainqueur sur le fort en signe de réjouissance. Le Canada était perdu.

Champlain avait avec lui trois jeunes filles que ses alliés les Montagnais lui avaient données pour otages ; il avait été leur parrain et les avait nommées La Foi, l'Espérance et la Charité. Elles lui étaient fort attachées ; une scène déchirante se passa, quand Kerth ne voulut pas leur permettre d'accompagner leur père en France. Champlain était vraiment ému ; mais Espérance le consolait, en lui disant qu'il reviendrait.

En route, par le travers de La Malbaie, Kerth rencontra Emeric de Caen. Le combat s'engage, acharné : on en vint à l'abordage. Dès le commencement de la lutte, Champlain et les Français avaient été enfermés sous le tillac, les panneaux cloués sur eux ; ils entendaient, impuissants, le bruit de la lutte. Emeric de Caen, voyant approcher deux pataches anglaises, demanda quartier. Il pria qu'on le laissât voir Champlain. Kerth lui dit : « Soyez sûr que si l'on tire du vaisseau vous mourrez. — Il vous est facile, répondit le prisonnier, de me faire mourir dans l'état où je suis. Mais je ne commanderai rien à ces personnes et ne peux empêcher qu'ils fassent leur devoir. » C'est le mot qu'on a prêté à Palissy : « Je sais mourir. » Champlain, dans les fers, montrait encore cette grandeur d'âme, cette fermeté simple et sans ostentation qui faisait l'admiration de ses ennemis.

En abordant à Plymouth (20 octobre 1629), grande fut la joie de Champlain ; la paix était faite, et elle avait été conclue avant la prise de Québec ; donc Québec restait Français. Il insista auprès de l'ambassadeur à Londres, Chateaufort. La réclamation était appuyée par Richelieu. L'affaire traîna en longueur ; enfin ses démarches, ses efforts furent couronnés de succès. Le traité de Saint-Germain en Laye (29 mars 1632) rendait Port-Royal et Québec à la France.

Il avait promis, après la prise de Québec par les Anglais, que si jamais le drapeau français y flottait de nouveau, il édifierait une chapelle. Il accomplit son vœu, et Notre-Dame de Recouvrance s'éleva près de l'esplanade du fort, à l'endroit où est

aujourd'hui le maître-autel de Notre-Dame. Puis il se mit à poursuivre avec ardeur ce qu'il considérait comme sa grande œuvre : la christianisation du pays. Les sauvages, en quelques années passées sous la domination anglaise, avaient appris à mieux apprécier la France représentée par Champlain. Champlain, par sa fidélité à tenir ses promesses, par sa bonté, sa droiture dans les transactions, l'appui qu'il leur avait prêté dans maintes circonstances, leur avait inspiré une confiance absolue. Il voulait surtout s'attacher les Hurons, peuple nombreux, puissant, capable de lutter contre les Iroquois, seuls ennemis de la colonie naissante. Il sentait que la communauté des croyances religieuses est un lien fort, plus puissant même que l'intérêt. Les Hurons reçurent fort bien les missionnaires que leur envoyait Champlain. L'un d'eux, le père Brébœuf, avait déjà vécu parmi eux. Il séjourna dans un village qui s'appelait La Rochelle. Un petit édifice fut construit dans un village voisin, et les travaux apostoliques, commencés par les récollets, continuèrent avec fruit, à la grande joie du colonisateur.

*
* *

Champlain avait 65 ans ; il avait fait la guerre sur terre et sur mer ; il avait subi les horreurs d'un siège et les ennuis de la captivité ; il avait dépensé son existence à courir les mers, à solliciter les uns et les autres, à chercher des pays inconnus, à convertir des sauvages ; le repos lui était dû. Il se remit en route. Ne devait-il pas revoir « cette terre à laquelle il avait donné la vigueur de ses meilleures années, et que ses travaux passés, comme la crainte de les perdre, lui faisaient chérir doublement ? » Ne pouvait-il pas encore quelque chose pour elle, raffermir les indigènes dans leurs bonnes dispositions, rassurer les colons, donner à la colonie les derniers conseils de sa vieille expérience ! La compagnie des Cent-Associés créée en 1627 par le cardinal de Richelieu ne trouvait personne plus propre que lui à prendre la direction de la colonie. Une nouvelle commission du roi le nommait (1^{er} mars 1633) son lieutenant « en toute l'étendue du fleuve Saint-Laurent et autres. » Le 23 mars, il quittait Dieppe, disant adieu à sa femme qu'il aimait tendrement, et sachant sans doute qu'il ne la reverrait plus.

Le 23 mai, les trois vaisseaux le *Saint-Pierre*, le *Saint-Jean* et le *Don-de-Dieu*, portant 28 canons et 197 personnes, marins et artisans, parmi lesquels plusieurs saintongeais et aunisiers (1), mouillèrent devant Québec. La joie fut immense ; le fondateur fut accueilli avec de grandes démonstrations d'affection. C'est ce jour-là qu'on vit réellement en lui le père de la patrie. Tous avaient confiance en sa sagesse, en sa fermeté, en son inaltérable dévouement. On se prit à envisager l'avenir avec

(1) On en trouve la preuve dans la lettre des Canadiens et des Acadiens qui revinrent en France après la paix de Paris, et auxquels une loi du 25 février 1791 accordait encore des secours pécuniaires. — L. Deloyant.

confiance. Dès lors, la Nouvelle-France vivait de sa vie propre et allait s'étendre au milieu des grandes forêts du Nouveau-Monde.

Sentant bien que le temps lui était mesuré, il se remit à l'œuvre avec une ardeur nouvelle. Les fortifications furent relevées et augmentées; il bâtit un fort dans une île qu'il appela Richelieu, qui commandait le passage du fleuve. C'était pour empêcher les Anglais d'aller trafiquer avec les indigènes, ce que le traité leur défendait. L'année suivante, pour protéger les sauvages alliés contre les Iroquois, qui leur fermaient les passages lorsqu'ils descendaient pour la traite, il envoya (1^{er} juillet) Laviolette avec quelques ouvriers construire un fort aux Trois-Rivières sur la rive gauche du fleuve, à 30 lieues de Québec.

Champlain qui avait semé à la sueur de son front, ne vit pas la récolte. Le champ fécondé par ses travaux, promettait une riche moisson. Québec se développait chaque jour. Un collège y fut fondé aux frais de la famille du marquis de Gamache, René Rouault, qui était entré dans la compagnie de Jésus. Son influence s'accroissait sans cesse; sa réputation attirait les immigrants; il dirigeait sa colonie avec une autorité toute paternelle. « Son exemple et les principes qui le dirigeaient ont eu la plus grande influence sur la première éducation de la population du Canada, un des plus honnêtes du monde. Sa maison était une école de piété, ce qui ne l'empêchait pas d'être un homme d'esprit, ayant le mot pour rire. » Un jour il fallut dire adieu au labueur commencé, aux espérances conçues et déjà en partie réalisées, à ces braves gens qui l'aimaient comme un père, à ces colons qui avaient été son unique souci, à ces sauvages dont l'éducation chrétienne et française lui tenait si fort à cœur. Au commencement d'octobre 1635, il se sentit malade; la paralysie vint, et le jour de Noël, 25 décembre, « le jour même de la naissance de notre Sauveur en terre », dit le P. Paul Lejeune, « il prit une nouvelle naissance au ciel. » La population fit éclater ses regrets. Le P. Lejeune prononça l'oraison funèbre de ce « grand homme qui, par son admirable sagesse et non pareille conduite des affaires, s'était tant acquis de renommée. »

L'historien le plus distingué des États-Unis, Bancroft, protestant et Anglo-Américain, a écrit que son nom impérissable rivalisera dans la postérité avec la renommée de Smith et d'Hudson; « il admire son désintéressement, son ardeur pour le bien, son zèle religieux, sa vie toute d'honneur et de probité, de même que ses vastes plans de commerce, de découverte et d'établissement. »

* *

Tel fut Samuel de Champlain. Soldat et marin, pionnier et explorateur, colonisateur et fondateur, par-dessus tout homme de devoir et de dévouement. On chercherait vainement une tache dans cette longue existence de 68 ans. Et pourtant qui eut à subir plus de fatigues, plus de tracasseries, plus de déboires !

L'adversité le frappa, sans l'ébranler. Cette résistance à un blocus de plus d'un an où l'on n'avait pour vivre que 7 onces de pain, sa noble fierté dans la capitulation, son désespoir de voir flotter sur son fort et sur son habitation le drapeau anglais, si dignes d'admiration, mériteraient d'être cités dans les annales des hauts faits, si l'on n'y admettait presque que des héros anciens, grecs ou romains. Sa patience, sa persévérance sont plus remarquables encore dans ces luttes obscures contre l'indifférence ou l'hostilité sourde. On l'a comparé à Bernard Palissy pour sa ténacité, pour ce magnifique exemple du labeur obstiné et de la recherche désintéressée. Tous deux ont montré ce que peut une âme forte, animée d'une généreuse ardeur ; tous deux ils ont sacrifié leurs meilleures et plus belles années à la poursuite d'un rêve sublime. L'un l'a vu réalisé et en a joui ; l'autre est mort au moment où l'idéal prenait corps, et ses derniers regards n'ont pu que saluer l'aube d'une journée splendide.

Tous deux ont écrit ce qu'ils ont fait : l'un ses longs essais pour inventer l'émail blanc, ses déboires, ses trouvailles, ses courses à travers les provinces de France ; l'autre ses voyages en lointain pays, ses explorations dans les contrées inexploitées du Nouveau-Monde, ses découvertes (1). Le potier savait écrire ; le pionnier mettait ses phrases comme elles lui venaient ; celui-ci, sans façon, sans souci de l'art, sans prétention ; celui-là, dramatisant les faits où il a son rôle, soignant la mise en scène, ne s'oubliant pas un instant. Le public a récompensé l'auteur de

(1) Voici l'indication de ses divers ouvrages :

Brief discours des choses plus remarquables que Samuel Champlain de Brouage a reconnues aux Indes occidentales, au voyage qu'il a fait en l'année mil Vc III^{es} XIX et en l'année mil Vc j comme ensuit, publié pour la première fois d'après le manuscrit de Dieppe, avec 62 planches, par M. l'abbé Laverdière, dans les *Œuvres complètes de Champlain*, 1870.

Des Sauvages, ou voyage de Samuel Champlain de Brouage fait en la France nouvelle l'an mil six cents trois. Paris, Claude de Monstrolil, in-8°. Le privilège est du 15 novembre 1603. Il y a une *Épître* « à très noble haut et puissant seigneur messire Charles de Montmorency... amiral de France et de Bretagne » et des vers du « sieur de La Franchire ».

Les voyages du sieur de Champlain, xaintongeois, capitaine ordinaire pour le roy en la marine, divisé en deux livres, ou journal très fidele des observations faites es descouvertures de la nouuelle France.. Paris, Jean Berjon, 1613, in-4°. Le privilège est du 9 janvier 1613. Dédicace au roi, à la reine régente ; 16 stances de six vers « Aux François, svr les voyages dv sievr de Champlain », signées L'Anon, Paris ; sept strophes d'un ode « A monsieur de Champlain svr son livre et ses cartes marines », signées Motin.

Voyages et decouvertes faictes en la novvelle France depuis l'année 1613 iusques à la fin de l'année 1618, par le sieur de Champlain, capitaine ordinaire pour le roy en la Mer du Ponant.. A Paris, chez Claude Collet, 1619 8°. Le privilège est du 18 mai 1619. Dédicace au roi : « Voicy un troisiemesme livre... Vous y verrez quelle et combien grande est l'espérance que nous avons de tant de longs et pénibles travaux que depuis quinze ans nous soutenons pour planter en ce pais l'estendard de la croix et leur enseigner la cognoissance de Dieu et gloire de son saint nom... »

Les voyages de la nouvelle France occidentale, dite Canada, par le sieur de Champlain, xaintongeois... et toutes les decouvertes qu'il a faites en es pays depuis l'an 1603 jusques en l'an 1620... Paris, L. Sevestre, 1633, in-4°.

l'Art de terre de la peine qu'il a prise pour lui plaire ; on lit la Recepte véritable et les Discours admirables. Qui connaît les Voyages, pourtant si pleins de renseignements précieux (1) ! Ils avaient certainement tous deux reçu une bonne éducation première : maître Bernard a pu, sédentaire ou voyageur volontaire, développer ses connaissances ; comment maître Samuel aurait-il eu le temps et les moyens d'étudier, toujours en mer luttant contre les vents et la tempête, ou sous la hutte du trappeur, la cabane du Huron, disputant sa vie aux éléments en fureur et à la flèche des sauvages ?

Le résultat de leurs efforts est en raison inverse de leur utilité et de l'importance du but. Le céramiste agenais a fabriqué ses rustiques figulines, qui ne peuvent même servir de plats, et qui ne sont destinées qu'à orner le dressoir des princes ou des juifs millionnaires. Ses bestioles, serpents, lézards, crabes, anguilles ou crevettes, en argile peinte, brillant d'un vernis transparent, cachent pour le vulgaire, c'est-à-dire pour presque tout le monde, ses mérites comme géologue, chimiste, agronome, écrivain ; ses vases et les souffrances qu'ils lui ont causées l'ont rendu populaire. Le pionnier saintongeais a livré à la civilisation une immense étendue de pays, appris le christianisme et l'amour de la France à ces peuplades sauvages qui croupissaient dans le plus honteux abrutissement ; la seule noblesse de l'entreprise l'avait séduit, et quand tous couraient au gain, au commerce, à la fortune, lui seul ne méditait que le bien des indigènes, n'envisageait que les intérêts des colons, et ne songeait qu'à faire régner Dieu et le roi de France sur des contrées barbares.

Une aiguière de Palissy, qui a toujours vécu pauvre ou besogneux, se vend maintenant soixante ou quatre-vingt mille francs. Qui a jamais évalué le prix d'une âme sauvée, l'âme d'un Iroquois éclairée des lumières de l'évangile, gagnée à l'amour de la France ? Un chanteur est estimé plus cher qu'un savant, une ballerine qu'un bienfaiteur de l'humanité. Le peuple aime qui le flatte ou l'amuse, plutôt que celui qui l'améliore ou le sert. Mais peut-être y a-t-il aussi d'un côté plus d'enthousiasme et d'admiration, de l'autre plus d'estime profonde et plus de vénération. Voyez quelle émotion quand on a découvert le tombeau de Champlain ! Cet amour sérieux, sincère, fait moins de bruit ; l'engouement est plus tapageur. D'autre part, l'un était aussi dévot protestant que l'autre servent catholique. Bernard Palissy a maintenant six statues, toutes érigées en quelques années. Samuel de Champlain en attend une ; heureusement, pour l'honneur de ses compatriotes anciens et nouveaux, il ne l'attendra pas longtemps.

(1) Il est assez curieux de constater qu'au mois d'août 1830, afin de « procurer du travail aux ouvriers typographes », le gouvernement ait précisément choisi les *Voyages du sieur de Champlain* pour les imprimer à ses frais.



Le souvenir de Champlain, comme celui de Palissy, a sommeillé pendant deux siècles. Il a fallu l'ardeur archéologique de notre siècle à rajeunir nos vieilles gloires, à faire revivre des noms oubliés, à ressusciter parfois des morts bien enterrés, pour qu'on songeât sérieusement à eux. Grâce aux recherches pieuses des érudits, leurs figures, un peu voilées par la brume du temps, se sont de nouveau montrées éclatantes et radieuses. En Saintonge, le nom de Champlain, qui n'avait jamais été oublié, a été rappelé par des notices, des mémoires, des biographies. Tout récemment, en 1890, il était, à l'institution Saint-Louis de Rochefort, le sujet d'un discours de distribution de prix.

Avant, Omer Charlet, de l'île d'Oleron, l'artiste si distingué, amoureux de nos gloires locales, avait demandé au conseil général de la Charente-Inférieure le vote d'une somme de 500 francs pour l'érection, à Brouage, d'un monument commémoratif. La marine sur laquelle on avait compté refusait, par peur de la cour des comptes, « quelques débris de vieux canons qui encombrant ses arsenaux, dont elle n'a que faire », et que d'ailleurs « elle avait adressés généreusement partout où elle avait eu quelqu'une de ses gloires plus modernes à honorer. » Omer Charlet insista : Le jour de l'exposition universelle approche, dit-il le 22 décembre 1877, « où les Canadiens viendront en foule à Paris, et de là dans cette Saintonge où naquirent leurs aïeux, où ils n'auront qu'à se nommer pour retrouver des familles. » Ils voudront voir le berceau de Champlain, « ce port de Brouage, resté le plus beau du monde dans les récits que se sont transmis les générations canadiennes. Le port n'existe plus ; ils chercheront en vain dans les ruines de Brouage un vestige qui réponde à la pensée pieuse qui les y aura conduits. Puissent-ils alors ne pas confondre la ruine du port qui est l'œuvre de la nature et du temps et notre négligence, et se demander : « Pourquoi gardons-nous dans le cœur le culte d'une » mère patrie peu soucieuse des œuvres et des gloires d'un com- » mun passé ? » Faites, messieurs, que ce sentiment ne naisse pas chez ceux qui, en dépit des odieux traités qui ont depuis longtemps consacré la séparation, en portent encore le deuil. » (1) Et le conseil éleva de 500 à 1.000 francs la somme à consacrer au monument de Champlain. Il fallut plus tard y ajouter 376 fr. 50 pour un soubassement et une gr

Le 9 juin 1878, par les soins de M. Polony, ingénieur des travaux hydrauliques au port de Rochefort, le monument était mis en place à Brouage. « Ce monument, dit un rapport au conseil général (séance du 20 août), se compose d'une colonne d'ordre composite supportant un chapiteau avec un globe terrestre. Sur le fût de la colonne et sur le piédestal sont gravées

(1) *Délibération du conseil général de la Charente-Inférieure, session de décembre 1877, page 463.*

une inscription rappelant l'initiative prise par le conseil général et les dates principales de la vie de Champlain.

A LA MÉMOIRE
DE
SAMUEL CHAMPLAIN
LE CONSEIL G^{AL}
DE LA
CHARENTE-INF^{ME}
1878

SAMUEL CHAMPLAIN
Né à Brouage vers 1570
Fondation de Québec 1608
Relations de voyage 1632
Mort en 1635.

Quand la société des Archives, le 13 mai 1886, fit son excursion annuelle à Soubise, Moëze, Echillais, Marennnes, elle visita Brouage; et le président, dans une courte allocution, salua le hardi pionnier; il « envoya un sympathique souvenir au Canada, cette patrie d'adoption de l'illustre Saintongeais et rappela en termes éloquentes les liens qui n'ont jamais cessé d'unir l'ancienne et la nouvelle France ». Le 9 août 1891, le congrès national de géographie, réuni à Rochefort pour sa XII^e session, passait à Brouage; les excursionnistes, conduits par l'amiral Juin, attachèrent au monument de Champlain une magnifique couronne; sur le ruban tricolore se lisait : A SAMUEL CHAMPLAIN. LE XII^e CONGRÈS NATIONAL DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE. ROCHEFORT, 1891; et le président dit en quelques mots la vie et les travaux de notre illustre compatriote (1).

La fête du 2 juillet à Saintes, organisée par la société des Archives, ravivera son souvenir et en même temps réunira fraternellement les Saintongeais et les Franco-Canadiens.

LOUIS AUDIAT.

II

BILLAUD-VARENNE (2)

Parmi ceux de nos concitoyens qui figurèrent dans le drame sanglant de la révolution française, le rochelais Billaud-Varenne joua certainement le rôle le plus important. Sa vie politique est connue; mais l'homme lui-même, son caractère, ses mœurs,

(1) Le maire de Québec, M. J. Frémont, informé, répondit d'Ottawa, le 2 septembre : « Champlain est considéré chez nous comme le père et le fondateur de la Nouvelle-France. J'ai communiqué votre lettre au conseil de ville et à la presse, et elle a été d'autant mieux accueillie que les citoyens de Québec sont justement à la veille de réaliser un vœu qui a été bien souvent exprimé, celui d'élever dans la cité un monument digne de celui dont la vieille capitale a toujours vénéré la mémoire et qui est son premier fondateur. »

(2) Billaud-Varenne, membre du comité de salut public. — *Mémoires inédits et correspondance*, par Alfred Begis. Paris, librairie de La nouvelle revue, 1893, un vol. in-8°, 455 pages. Portraits de Billaud et de Collot d'Herbois.

ses tendances, restaient entourés de ces nuages obscurs, qui, à cent ans de distance, nous empêchent de distinguer les aspects réels et les proportions exactes. Grâce à l'étude que M. Alfred Begis vient de consacrer au célèbre conventionnel, nous le connaissons désormais, et nous le connaissons bien. Sauf l'ardeur de sa passion révolutionnaire poussée jusqu'à la frénésie, rien n'élève Billaud-Varenne au-dessus du vulgaire ; si les événements ne l'avaient pas entraîné hors de sa sphère naturelle, il serait demeuré avocat obscur, rimant de méchants vers, et arrivant peut-être, but de sa suprême ambition, à faire jouer quelque comédie sur un théâtre de second ou de troisième ordre. « Défiez-vous des hommes à talents, disait Collot d'Herbois aux électeurs de la convention ; je les crains. » Ce fut en effet la tourbe des médiocrités qui garnit les bancs de la nouvelle assemblée ; elle forma cette majorité servile, tour à tour soumise aux entraînements des Girondins et aux sombres fureurs des Montagnards, et ces hommes sans valeur se firent les complices du comité de salut public, « les uns par cruauté, les autres par lâcheté », comme le leur disait Carnot. Au-dessus d'eux, ceux qui, comme Billaud-Varenne, exercèrent le pouvoir, obéirent aux mêmes mobiles. L'exagération constante des principes de la révolution fut leur seule ligne de conduite ; ils passèrent successivement de l'agitation à la fièvre, de la fièvre au délire et à la démence furieuse. Les plus habiles, ceux qui exploitent le crime à leur profit, savent se tenir dans l'ombre : Danton organise les massacres de septembre, mais il se garde d'y participer ouvertement ; Billaud, lui, ceint de son écharpe, et les pieds dans le sang, harangue les égorgeurs et leur promet un juste salaire. C'est lui qui rédige ces instructions adressées à Joseph Lebon, le féroce proconsul : « Abandonnez-vous à votre énergie ; vos pouvoirs sont illimités... » et encore cette autre circulaire aux représentants du peuple en mission : « Marche, le flambeau d'une main ; éclaire ceux que d'antiques préjugés aveuglent encore ; le glaive de l'autre, frappe les scélérats qui ne préchent le ciel que pour mieux dévorer la terre ! Tolérant pour les premiers, sois terrible aux conspirateurs. Satellites du dernier tyran, ils doivent périr comme lui ; son échafaud qui fume encore réclame leurs têtes ; ton énergie saura les abattre... » Quand on pense aux hécatombes humaines qui suivaient ces ordres sauvages, on se demande si ceux qui les signaient n'étaient pas mille fois plus coupables que les aveugles instruments auxquels ils étaient adressés. Ainsi va Billaud-Varenne, appelant et semant la mort autour de lui : Louis XVI, Camille Desmoulins, Danton, Saint-Just, Robespierre, il les accuse tous, les poursuit tous de sa haine furieuse, et, lorsqu'après le neuf thermidor, la convention, cédant à la pression de l'opinion publique, semble entrer dans des voies plus modérées, Billaud s'indigne et court aux Jacobins arracher *le lion* à son sommeil : « Le moment où il se réveille, s'écrie-t-il, est celui où il étrangle et déchire ses ennemis... » C'est à la suite de

l'insurrection du 12 germinal, provoquée par lui, que Billaud-Varenne et son ami Collot d'Herbois furent déportés à la Guyane.

En abandonnant cette fournaise ardente dont il avait, depuis deux ans, attisé les flammes, quels sentiments agitaient l'âme de ce farouche révolutionnaire? nous le demanderions vainement à ses *Mémoires*. Ce document, écrit en 1813, n'est qu'une longue et banale dissertation philosophico-sentimentale, aussi vide dans le fond que bizarre et contournée dans la forme, et dans laquelle Billaud ne fait que de très lointaines allusions aux événements passés. Ce qui l'occupe avant tout, c'est sa personnalité. Il s'indigne d'avoir été relégué dans la « fosse aux lions » par le commandant du navire chargé de le conduire à Cayenne. Ignorait-il que dans cette même rade de l'île d'Aix, des centaines de malheureux prêtres entassés sur les pontons, enduraient, peut-être par son ordre, des tortures autrement affreuses? C'est cet extrême souci de sa dignité personnelle qui lui rendit si sensible la mesure prise par le gouverneur de Cayenne, lorsque, pendant sa maladie, il le fit transférer dans la salle de l'hôpital réservée aux forçats. A la sœur hospitalière qui cherchait à le rappeler au calme et à la patience, et dans sa simplicité chrétienne, lui rappelait que Notre Seigneur pardonnait à ses bourreaux, il fit cette réponse qu'il juge digne d'être consignée dans ses *Mémoires* : « Et moi, non seulement je pardonne à mes ennemis, mais je les meprise ! »

Ces « sœurs grises » que la révolution avait oubliées à Cayenne, lui prodiguèrent les soins les plus admirables, et furent auprès du proscrit de véritables anges consolateurs. Mais tout en leur rendant un éclatant hommage, Billaud ne vit point, ou ne voulut point voir à quelles sources elles puisaient leur ardente charité. Il ne faisait pas cependant profession d'athéisme; si le sentiment religieux est absent de ses écrits, comme il l'était vraisemblablement de son cœur, il avait cette vague religiosité du disciple de Jean-Jacques, et croyait aux peines et aux récompenses dans une autre vie. Je me demande comment il a pu tracer ces lignes sans frémir jusqu'au fond de son être : « Athées stupides, ce sont les remords, qui, au mépris de votre jugement, vous jettent, par espoir de l'impunité, dans la persuasion abusive du matérialisme. Platon et Confucius, Pythagore et Zoroastre, Caton et Brahma, avaient le cœur trop pur pour partager la grossièreté de votre aveuglement, et ce n'est pas en vain que moi-même je mets comme eux toute ma confiance dans l'immortalité de l'essence animative, et dans la récompense assurée à quiconque, quelles que soient ses opinions religieuses, aura rempli dignement la tâche que son titre d'homme lui avait assignée. »

Citons encore un passage de ses *Mémoires*, dans lequel Billaud-Varenne résume d'une étrange façon les vicissitudes de sa vie politique. On y verra tout à la fois l'incohérence de ses idées et combien peu étaient justifiées ses prétentions de litté-

rateur : « A l'ouverture de la révolution qui fut artistement précédée d'une très vive fermentation que sa longue durée ne rendit que plus incendiaire, moi-même, domicilié dans son *funeste* berceau, et déjà animé par l'émulation précoce de me distinguer au barreau, de manière à me faire honneur ; ayant en outre la tête encore fraîchement imbue des sentiments et des principes burinés dans les fastes de l'antiquité et trop conformes à la dignité morale que je sentais fortement en moi, pour qu'ils ne se fussent pas profondément gravés au fond de mon cœur, je ne me trouvais que trop bien préparé à devenir accessible à l'impulsion volcanique... il fallut céder et prendre l'essor qui m'éleva bientôt jusqu'à l'enthousiasme du dévouement, en songeant que jamais plus belle cause à défendre ne pouvait se présenter, celle des droits de l'humanité, envahis et foulés aux pieds de l'orgueilleuse oppression qui n'avait d'autres titres que les préjugés, les abus et la force. Dès lors lancé, emporté au centre igné de ce tourbillon combustif d'ambition, de rapacité, de machiavélisme, de scélératesse, se croisant en tous sens, de toutes les intrigues, les excès, les attentats qui les signalent, l'indignation profonde qu'excite chez l'être probe ce monstrueux assemblage d'abominations, venant encore décupler l'effervescence de mon âme, déjà embrasée par le zèle brûlant de ma détermination qui me rendit supérieur à moi-même et triomphant de la timidité paralysante dont la nature m'avait frappé, mon courage et mon énergie suivirent la progression du danger... » Ouf !

C'est dans la correspondance de Billaud-Varenne avec les divers membres de sa famille que nous le trouverons tout entier. M. Begis l'a fort habilement utilisée dans sa biographie, et bien mieux que les *Mémoires* elle nous paraît mériter le titre de *Curiosité révolutionnaire*. Là, l'acteur n'apparaît plus, grâce aux illusions du théâtre, avec une taille surhumaine, il ne chausse plus le cothurne et dépouille le masque tragique. Ce Billaud-Varenne qui brisa les liens de tant de familles, qui fit couler tant de sang et tant de larmes, qui envoyait à Fouquier-Tinville l'ordre d'exécuter cent cinquante-quatre personnes dans un même jour, ce bourreau implacable, avait un cœur accessible à tous les sentiments affectueux. Le fait n'est point sans exemple, et Charles Nodier nous montre les conventionnels Vadier et Amar, dignes émules de Billaud-Varenne, sous les traits d'excellents pères de famille. Comme Rousseau qui versait des larmes en contemplant une fleur de pervenche, Billaud s'exalte et s'attendrit en face des beautés de la nature ; mais plus que le philosophe de Genève, il était doué de l'esprit pratique. Au lieu de s'abandonner au désespoir et de se consumer en regrets stériles, il loua une propriété ayant appartenu à un Saintongeais, Guillouet d'Orvilliers, se fit planteur, et arriva vite à une situation indépendante et même à l'aisance. C'est dans cette situation, au milieu de la végétation luxuriante des tropiques, alors qu'il se balançait dans un hamac, que l'envoyé

du gouverneur lui remit l'arrêté des consuls mettant fin à son exil. L'amour du sol natal si puissant pourtant et si vivace chez tous les proscrits, s'était singulièrement affaibli dans son cœur. Il reçut la communication froidement et refusa d'accepter la faveur du gouvernement français. Le véritable motif de ce refus, Billaud chercha à le dissimuler sous des couleurs politiques, mais une lettre écrite à son père nous le révèle : « *Il redoute le mal de mer et la fatigue d'une longue traversée...* Au surplus, acclimaté dans la Guyane, le climat de la France ne saurait plus lui convenir aujourd'hui... » Il était donc de ceux qui disent volontiers : *Ubi benè, ibi patria*. Il n'y a point à s'en étonner : cet austère jacobin savait, quand les circonstances l'exigeaient, faire fléchir la rigueur des principes absolus. Ne l'avait-on pas vu, en 1790, alors que, sous le voile de l'anonyme, il attaquait avec la dernière violence les ministres et le gouvernement, solliciter une place de commissaire du roi ? De même, lorsque l'esclavage fut rétabli aux colonies, il n'hésita point à se munir de bétail humain ; il déplore le tort que lui cause le défaut de négriers qui pendant quinze mois l'ont, par suite de la guerre, empêché de se procurer des nègres : « J'ai cinq noirs qui valent 10,000 livres, écrit-il à son père, de sorte qu'en les joignant à la valeur de l'habitation, selon l'usage de la colonie, cela forme un actif de 20,000 livres. La position où je suis est aussi agréable qu'avantageuse. Le paysage est fort joli, et la vie aisée à cause de l'abondance du gibier et du poisson. »

Billaud-Varenne vécut ainsi vingt ans sans regrets et peut-être sans remords ; il s'était fait dans cette âme un calme effrayant. A l'aide de quels sophismes parvint-il à étouffer la voix de sa conscience ? sa correspondance ne nous l'explique point. Il s'y drape sans cesse dans son manteau de philosophe stoïcien, et se compare avec un naïf orgueil aux plus grands hommes de l'antiquité : « Né pour dévorer tant de revers, la nature m'a pourvu du courage nécessaire pour pouvoir les affronter. Ne suis-je pas un modèle peu commun de patience et de force d'âme ? » Quelques expressions lui échappent cependant qui prouvent son appréhension du jugement des hommes : « Le vœu le plus sage que je puisse former est qu'on veuille m'oublier », dit-il à son père, et à un de ses amis : « Il y a du courage à visiter l'asile d'un réprouvé. »

Un article publié en 1835 dans la *Nouvelle Minerve* sous ce titre : « Les dernières années de Billaud-Varenne », prétend que les idées politiques de l'ancien conventionnel auraient été étrangement modifiées, sans doute à la suite de ses longues méditations. On y cite des notes écrites de sa main, des aveux surpris dans des épanchements intimes. Il suffit de comparer ces prétendues notes aux textes authentiques de la correspondance et des mémoires pour voir qu'elles n'ont avec eux aucune ressemblance de style. Celui de l'article en question affecte une allure ferme et vigoureuse bien éloignée de la manière d'écrire de Billaud-Varenne. Je ne m'explique pas que l'at-

tention de M. Begis n'ait pas été éveillée sur ce point. Dans ces notes, comme dans les discours qu'on lui prête, l'ancien membre du comité de salut public s'accuse de ses crimes. Savez-vous lesquels? La mort de Danton et celle de Robespierre. Comment! dans les *Mémoires* qu'il écrivait, à 56 ans, il se vante de sa lutte contre *le tyran*. « lutte téméraire d'un pygmée contre un géant », pour venir, deux ou trois ans plus tard, faire amende honorable et proclamer Danton et Robespierre les sauveurs de la république? Cette seule invraisemblance suffirait pour établir la fausseté de ces prétendus documents; on a voulu évidemment utiliser le nom de Billaud-Varenne pour défendre une thèse alors fort en vogue, la glorification de 1793 et la réhabilitation des Montagnards.

Lorsqu'après les traités de 1815 la Guyane eut été rendue à la France, Billaud-Varenne, malgré l'amnistie générale proclamée par la charte, ne se crut pas en sécurité dans un pays où régnaient les Bourbons. Il vendit ses propriétés et se retira à New-York, puis à Saint-Domingue, où le président de la république haïtienne, Pétion, l'accueillit avec de grands égards. Il s'installa au Port-au-Prince avec sa négresse Virginie, qui depuis longues années habitait avec lui. Le gouvernement haïtien nomma Billaud conseiller auprès du grand juge. Il voulut reconnaître cette haute faveur en écrivant l'histoire de *La révolution de Saint-Domingue*. Les scènes qu'il avait à peindre ranimèrent le feu jacobin qui depuis si longtemps couvait sous la cendre; les premières feuilles imprimées furent d'une telle violence que le président Boyer, successeur de Pétion, suspendit leur publication. On comprendra du reste ce qu'elles devaient être en rappelant cette déclaration de Billaud-Varenne à Pétion: « La plus grande faute que vous avez commise dans le cours de la révolution de ce pays, c'est de ne pas avoir sacrifié tous les colons jusqu'au dernier. » Ces colons étaient des Français et la métropole qu'il accablait de ses accusations haineuses, sa patrie. Ce fut la dernière de ses œuvres. Il mourut le 13 juin 1819, à l'âge de 63 ans.

On peut éprouver quelque pitié pour cette âme égarée, mais qu'on n'élève point cet homme sur un piédestal. Intelligence étroite, esprit suffisant et prétentieux, caractère orgueilleux et sombre, il n'y eut de grand chez Billaud-Varenne que son inconscience et ses crimes.

DENYS D'AUSSEY.

P. S. — Cette notice rectifie et complète certains passages de la note publiée dans le *Bulletin*, t. III, n° 72, par M. Georges Musset, et aussi, VII, 287. On sait maintenant que c'est en 1785 — non en 1792 — qu'il prit le nom de « Billaud de Varenne », lorsqu'il se fit inscrire au tableau des avocats de Paris; il signe ainsi son acte de mariage et son ouvrage l'*Acéphocratie* (1791), et même il se faisait appeler dans le monde « M. de Varenne ». M. Begis dit que Varenne est le nom « d'un village des environs

de La Rochelle où son père possédait une ferme » : ce qui est une erreur ; il y a des terres appelées *varenn*es, et pas de ferme de ce nom.

Morin, de La Rochelle, parle ainsi de lui : « Ce monstre est né à La Rochelle ; fils d'un avocat honnête homme très borné, très ignorant et qui cependant avait assez bien fait ses affaires, Billaud-Varenne fut lui-même avocat à La Rochelle... Tant qu'il demeura à La Rochelle, il ne montra aucun talent ni aptitude ; c'était le plus mince des avocats, taciturne, mélancolique, vaniteux... ; c'est en 1781, après l'échec de sa comédie *La femme comme il n'y en a point*, qu'il se rendit à Paris où il végéta. En 1783, au mois de mars, sur la recommandation de l'évêque de La Rochelle et celle du procureur général de la Charité, il entra chez les oratoriens, au collège de Juilly, en qualité de professeur laïque, et y fut immédiatement nommé préfet des études. C'est bien lui que le père Petit, supérieur de la maison, dépeignait ainsi au père général de l'Oratoire (vii, 287) : « ... A-t-il de l'esprit ? Je n'ai pas eu assez le moyen de le connaître. Mais il a beaucoup d'amour-propre, et je ne le regarde que comme un mondain revêtu de l'habit de l'Oratoire... je ne le crois pas propre à l'Oratoire. » M. Begis ne paraît pas avoir connu cette appréciation ni ce quatrain que Billaud écrivait sur un ballon que lançait Fouché, le futur duc d'Otrante, en l'honneur de Louis XVI :

Les globes de savon ne sont plus de notre âge.
En changeant de ballon nous changeons de plaisirs.
S'il portait à Louis notre premier hommage,
Les vents le souffleraient au gré de nos desirs.

Morin ajoute : « Il y épousa une ancienne maîtresse d'un agent du clergé. » Ailleurs : « Il se maria avec une fille qui avait été entretenue, qui n'avait ni fortune ni agréments. » M. Begis nous donne son nom : Anne-Angélique Doye, fille de François Doye et d'Anne-Angélique Tebbing.⁽¹⁾ « Née en 1766 à Osnabruck en Westphalie, elle était arrivée à Paris depuis peu et à peu près sans ressources. Elevée dans le culte de la religion protestante, elle se convertit bientôt à la religion catholique, et suivant l'usage admis à cette époque, elle reçut une pension de 150 livres à titre de nouvelle convertie... Il est curieux de voir Billaud-Varenne recueillant dans son ménage le profit de la conversion de sa femme, même après la publication de son ouvrage, *Le dernier coup porté aux préjugés*. » Billaud avait rencontré, il y avait deux ans, la jeune fille qui, selon Georges Duval, « était une des plus belles femmes qu'il eût vues », et en devint

(1) Le *Dictionnaire des parlementaires* la dit « fille naturelle du fermier général de Verdun » ; il ajoute qu'« en août 1784, il cherchait à faire représenter un opéra, *Morgan*, qu'il avait composé ; son goût pour le théâtre le fit congédier par ses supérieurs ; il quitta en 1786 l'habit d'oratorien. »

aussitôt éperdument amoureux ; il l'épousa à Saint-André des Arcs, le 12 septembre 1786. Voilà qui contredit un peu Morin.

Billaud n'a pas laissé de descendants. Une seule personne de sa famille lui survécut, sa nièce, si le de son frère Benjamin ; c'est le fils de cette nièce, Joseph Bellion, peintre paysagiste, qui recueillit dans la succession de son père les *Mémoires* de son grand-oncle. Quand il partit pour Cayenne, sa femme n'avait pu, malgré son désir, ni l'accompagner ni le rejoindre. En janvier 1797, elle obtint son divorce et épousa Johnson, un américain, très épris de Billaud et peut-être de sa femme, et qui, déjà âgé, voulait leur laisser sa fortune. Il mourut à la fin de décembre 1799. Billaud n'apprit tout cela qu'en 1802. Les efforts de sa femme pour rétablir des rapports avec lui ayant échoué, elle se décida à se remarier une troisième fois, et sa fortune, assez considérable, passa à son nouvel époux. Billaud, lui, avait depuis longtemps uni son sort à une négresse, à qui il laissa tout son bien. Il mourut à 63 ans, le 3 juin 1819.

L. A.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN, t. XL, 2^e livraison (1893, 8°, 389-904 pages).

La société archéologique du Limousin, qui compte de si bons travailleurs, vient de distribuer le v^e volume des *Registres consulaires de la ville de Limoges*, sans préjudice de son *Bulletin* annuel, dont le tome XL est formé de deux livraisons, mais des livraisons de 400 pages, quand, hélas ! d'autres sociétés parviennent en trois ou quatre ans à mettre au jour un maigre in-8°, *pauca non bona*. On sait l'importance de ces *Registres*, qui sont les délibérations de nos conseils municipaux, c'est-à-dire la vie municipale de nos cités ; et comme les attributions de l'échevinage n'étaient pas restreintes ainsi qu'aujourd'hui au pavage de la ville ou au curage des fossés ; comme le maire, les consuls avaient la garde et la police de la cité, c'est-à-dire à la fois pouvoir militaire, pouvoir civil, pouvoir judiciaire ; qu'ainsi toute ou presque toute l'administration se concentrait en leurs mains, ces manuscrits ont une valeur immense pour les habitants d'abord, pour l'histoire générale ensuite. Aussi le conseil municipal de Limoges vote-t-il les fonds nécessaires pour l'impression de ces utiles documents, ce dont il faut lui savoir gré. Ah ! si toutes les municipalités comprenaient, comme Limoges, comme Bordeaux, que l'homme ne vit pas seulement d'illuminations et de flammes de Bengale deux ou trois fois par an, mais qu'il a bien aussi un peu soif de s'instruire et désir de savoir ce que faisaient son grand-père

et son grand-grand-père, et de tirer du passé d'utiles leçons pour l'avenir... ! elles trouveraient aussi aisément quelques centaines de francs chaque année pour la publication d'un livre, que pour des courses de chevaux, d'ânes et de vélocipédistes. Une seule ville de Saintonge-Aunis a conservé ses anciennes archives, délibérations du corps de ville, décisions de la cour du maire, etc. : c'est Saint-Jean d'Angély, qui devrait avoir à cœur de rappeler sans cesse son antique importance et son passé glorieux pour éveiller dans les âmes une noble émulation et une profitable rivalité. Si la société des *Archives* voulait entreprendre la publication de ces documents curieux du *xiv^e* siècle et des suivants, penserez-vous qu'elle trouverait là un conseil municipal comme Limoges ?

* *

La seconde partie du t. XL n'est pas moins intéressante ni moins volumineuse que la première, et nous devons des félicitations particulières à nos confrères du Limousin pour tant et de si excellents travaux. Citons l'excursion à La Souterraine et à Saint-Germain de Beaupré, où l'on trouvera la série des seigneurs du lieu, parmi lesquels le fameux comte du Dognon ; la monographie de la commune de Thouron ; les études biographiques sur Guillaume Lamy, patriarche de Jérusalem, saint Pierre Damien à Limoges et les bénédictins de Saint-Maur originaires du Limousin ; le cimetière gallo-romain, mérovingien et carolingien de La Courtine à Limoges, et une boîte en verre dans une sépulture gallo-romaine, où M. Ducourtieux rappelle une découverte similaire faite à Saintes en 1873 ; chronologie de Saint-Yrieix La Perche, par M. Leroux ; essai de classification des anciennes porcelaines de Limoges, Saint-Yrieix, Solignac, etc., conservées au musée de Limoges, par M. Camille Leymarie ; documents pour servir à l'histoire de l'industrie et des manufactures en Limousin, par M. Fray-Fournier ; un triptyque en émail peint en grisaille, par M. Louis Bourdery, et d'autres travaux par M. le comte de Beauchêne, M. l'abbé Poulbrière, etc. Le tout est accompagné de 25 planches. Que faut-il de plus pour satisfaire les lettrés et les savants ?

Pourquoi la société *archéologique* met-elle sur son volume, *Registres du consulat*, un blason timbré d'une affreuse couronne murale, qui n'a rien d'archéologique et qui est ce qu'il y a de plus anti-héraldique ?

Louis AUDIAT.

Le BULLETIN HÉRALDIQUE DE FRANCE d'avril publie la généalogie de la famille Le Gendre, originaire de Saint-Jean d'Angély, où on la trouve fixée dès 1397 dans la personne de Robert Le Gendre, pair du corps de ville. Mais on n'a une filiation suivie que depuis Jean Le Gendre, sieur de La Vauguion, maire de Saint-Jean d'Angély en 1592, qui épousa en 1560 Jeanne Giron, dont il eut plusieurs enfants, entre

autres Jacques, sieur de La Vauguion, 1568-1632, pair du corps de ville en 1594, marié : 1^o à Marie Allenet en 1590, et 2^o en 1614 à Suzanne Prévost; de sa première femme il eut Jean, 1592-1635, qui épousa en 1622 Suzanne Colladon et en 1627 Anne Razin, dont vint Jean, 1628-1703, avocat au parlement de Bordeaux, qui épousa en 1655 Jeanne Gallaudet. Ce Jean, 1657-1729, sieur de La Courgnaudière, avocat au parlement de Bordeaux, épousa en 1686 Renée Priolo, dont vint Louis, 1688-1751, sieur du Breuillat, marié en 1722 à Antoinette Chevrelière, dont deux fils, Louis et Charles. Charles, 1730-1787, avocat à La Rochelle, juge sénéchal de Mauzé et de Surgères, épousa en 1776 Marie-Suzanne-Henriette Becquet de Boisfontaine, dont est issu Charles Le Gendre, 1778-1861, qui de Sophie Laydin de Laboulerie (1799) eut trois enfants : 1^o Charles, époux en 1823 de Joséphine Estourneau de Tersannes; 2^o Lucie, mariée en 1837 à Augustin Augier de La Jallet, officier de marine; 3^o Joseph-Alcide, né en mars 1815, époux en 1844 de Marie-Herminie Augier de La Jallet, fille de Charles; il a été créé comte romain héréditaire par bref de Léon XIII, le 20 août 1889. Il a deux enfants : 1^o Elisabeth, mariée en 1883 à Xavier Richard de Latour; 2^o Charles-Eutrope-Henry Le Gendre, né en 1846, marié en février 1878 à Louise de Chabre, dont sont issus Marthe et Pierre.

L'Armorial du Bourbonnais, qui dit les Le Gendre originaires de Paris, établis en Bourbonnais et Bourgogne, leur donne les mêmes armes : *D'azur à une fasce d'argent accompagnée de trois bustes de filles de même chevelées d'or, posées de front 2 et 1*, que le *Bulletin héraldique*, qui leur ajoute : *De sinople au pélican d'argent se perçant le flanc, au chef de même*. Les premières figurent sur divers jetons du xvi^e et du xvii^e siècle, conservés au cabinet des médailles de la bibliothèque nationale. Le registre I, p. 258, de d'Hozier, a donné la généalogie des Le Gendre de Larmoi à Paris et des Le Gendre, seigneurs de Saint-Aubin en Bourbonnais, qui portent tous les mêmes armes.

L'ÉCHO ROCHELAIS du 3 mai a publié, à titre de curiosité, un article, *Explications dues au public*, et signé « Chevalier ANDRÉ DU MAGUÉ » où l'on lit : « Était chevalier, sous l'ancien régime, le jeune homme de bonne origine, qui déposait devant l'autel de Marie son épée, et qui jurait de ne s'en servir que pour la défense du Christ, du roy et de la dame aimée et respectée; cette intention touchante devait être en outre sacrée par une femme de la meilleure noblesse. Ai-je observé cette convention ? Mes écrits répondent affirmativement. Une grande dame m'a-t-elle reconnu chevalier ? La duchesse d'Uzès, première païresse de France, m'a honoré de ce titre. Dès lors plus de discussion sur ce point; les événements prouveront que je ne faillirai jamais ni à mon Dieu, ni à mon roy, ni à ma dame. »

Passons à la question nobiliaire... Ce n'est pas Luo Magué qu'on retrouve premier du nom sur les registres de la paroisse de La Flotte (île de Ré); c'est Antoine Magué... Les deux familles don-
nèrent au roy de vaillants soldats, à l'église de vaillants prêtres: car tous les Magué furent catholiques, sauf mon père qui est protestant de par la volonté de sa mère. Voici d'ailleurs ce que dit d'Hozier, qui est dans les discussions généalogiques l'autorité la plus haute et la plus indiscutée: « Bibliothèque nationale de Paris, cabinet des titres, armorial général de La Rochelle: André Magué, curé de Saint-Maur, porte d'argent avec chevron orné de gueules. » Nous n'avons pas à nous occuper de cette facétie; mais nous engageons l'auteur à ne pas confondre un *armorial* avec un *nobiliaire*, ce qu'on fait trop souvent. Et puis le curé de Saint-Maur à Saintes qui portait, en 1696-1701, d'argent au chevron renversé (et non orné) de gueules, s'appelait André Magnan et non André Magué. L'auteur nomme encore, mais je ne l'ai pas trouvée dans l'*Armoiral de La Rochelle*, « Aimée Magué, veuve de Magué de Saint-Cui-Cuy. » C'est dommage! ce « Saint-Cui-Cuy » serait bien à sa place dans le d'Hozier de 1696.

LES NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (t. xxxiv, 1^{re} partie) mentionnent dans une étude sur le manuscrit n° 4763 de la bibliothèque nationale, compilation de mandements royaux du xiv^e siècle, dont l'auteur est inconnu, 21 mandements adressés au sénéchal de Saintonge et des pièces qui ne se trouvent nulle part ailleurs et n'ont jamais été « mises en œuvre ». Des documents importants sur la ville et le monastère de Saint-Jean d'Angély se trouvent f° 97 v° et 119. Notons en outre des privilèges accordés à des juifs établis en France après leur expulsion d'Angleterre par Edouard I^{er} en l'année 1290.

A la suite de cette notice sont reproduits plusieurs extraits (pages 18 et 27) du manuscrit, et parmi ceux qui intéressent notre contrée: « Ordre au sénéchal de Saintonge d'enquérir sur le cas d'un juif accusé de viol, Salomon de Nui (17 septembre 1302); mandement au sénéchal de Saintonge de faire exécuter le testament d'Ytier Bouchard, dont ledit sénéchal avait saisi les biens sous prétexte que ledit Bouchard avait été clerc du roi d'Angleterre (28 février 1299); un ordre au même de ne pas forcer Robert Ogier, chevalier, au paiement de ses dettes, jusqu'à concurrence de la somme à lui due pour ses gages de la guerre de Gascogne (12 décembre 1300); et un ordre au même d'enquérir sur des attaques à main armée dirigées contre les biens de G. d'Epinaï, biens placés sous la main du roi (12 novembre 1302).

RECUEIL DES ACTES DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC, par F.-A. Aulard. Paris, imprimerie nationale, 1892, in-4°, tome v.

Les documents que renferme ce volume sont datés du 19 juin 1793 au 15 août suivant. A la première de ces dates, Mazade et Garnier écrivent de Rochefort pour réclamer contre la destitution du général Vertheuil. Le 22, de Rochefort encore, ils communiquent un état détaillé des forces du port, et se plaignent, le surlendemain, du rappel de la commission des côtes ainsi que d'un décret d'accusation prématuré contre quelques uns d'entre eux et contre le général Menou.

Le 25, lettre de Guimberteau et de Bernard expédiée de Saintes : « Vous apprendrez sans doute avec plaisir, y est-il dit, que, quelque voisins que nous soyons des pays insurgés, celui que nous habitons le plus continuellement n'a pas même encore songé à craindre le succès des rebelles : car la dernière vente qui vient de se faire des biens nationaux a passé de moitié en chaleur les précédentes. Ces objets estimés 80,000 livres ont été vendus 200,000 livres, et, quoique la vente sur les biens des émigrés ne soit pas annoncée officiellement, le district de Saintes a déjà fait afficher plusieurs maisons, et certes nous ne serons pas les derniers à enchérir, si nous nous apercevons que les citoyens ont besoin d'être aguerris. Ce même district a déjà formé 110 hommes pour le recrutement de la cavalerie, quoiqu'il ait presque doublé son contingent pour l'infanterie, et une forte armée à la Vendée. Il en est beaucoup que la convention a décrété avoir bien mérité de la patrie qui n'ont pas tant de droits à ce décret que celui de Saintes. Nous vous chargeons donc de solliciter le même décret pour ce district, qui le mérite à si juste titre et avec d'autant plus de raison qu'il est le seul du département qui ait tous les rôles de 1792 en recouvrement. L'esprit des sociétés populaires est excellent... Un seul article de la constitution déplaît à bien du monde, c'est celui qui conserve un tribunal de cassation, dont l'existence a fait sauver bien des scélérats, engorgé des prisons et fait périr nombre de malheureux : car ici nous avons été obligés de prendre une maison nationale pour y établir la maison d'arrêt, l'ancienne ayant été empoisonnée par la peste, tellement que les tribunaux ont été forcés d'abandonner le lieu de leurs séances, de manière que nous présumons que cet article pourra souffrir beaucoup de difficultés... Nous venons de gagner 5 à 6,000 livres à la république pour achat de quatre cents culottes de peau pour la cavalerie. Nous ne pouvions en trouver à moins de 42 livres ; nous avons pris le parti d'envoyer un commissaire à Niort, où il s'est fait une adjudication au rabais, qui nous les a procurées à 21 livres 10 sols... »

Le 6 juillet, Mazade et Garnier exposent de La Rochelle la situation des esprits dans le territoire qu'ils viennent de parcourir et ce qu'ils ont vu et fait dans cette ville. « Les fortifications y sont dans un état très respectable, les magasins sont fournis d'assez de munitions et d'approvisionnements et subsistances pour mettre les habitants dans le cas de braver la

fureur des rebelles et les tentatives des Anglais... La tenue de la garde nationale annonce ce que peut sur des cœurs républicains l'enthousiasme de la liberté... A Saintes, l'esprit public y est le même; le peuple est prêt à se lever tout entier, pour soutenir la seule autorité qu'il reconnaisse, celle du peuple dans ses représentants... La seule administration du district de Pons, égarée un moment, avait adopté le système de coalition proposé par le département de la Gironde; mais le président et le procureur syndic de ce district, mandés par le département, ont confessé avec franchise que leur erreur était le fruit de l'excès même de leur amour pour la liberté... Nous osons assurer que la Charente-Inférieure est entièrement prononcée pour soutenir l'indivisibilité de la république. A la vérité, nous devons vous dire que nous avons vu un moment l'opinion publique égarée dans la ville de Rochefort. Nous y avons trouvé quelques malveillants entretenant le peuple dans cette erreur... Ce système de corruption avait fait quelques progrès. Cependant, le peuple qui veut toujours la liberté, qu'on trompe un moment, mais qu'on ne corrompt jamais (!), avait repoussé cette mesure désastreuse, et, hier, nous avons eu la satisfaction de recueillir son vœu sur la constitution et la représentation nationale... »

Dans sa séance du 7, sur la proposition d'un membre, la convention nationale adjoint les citoyens Goupillaud (de Montaigu) et Ruelle aux représentants près l'armée des côtes de La Rochelle. De Niort, le 11, Auguis et Bourdon annoncent qu'ils sont à la veille d'être attaqués par les rebelles et réclament des fonds en petits coupons. D'Angoulême, le 12, Guinberteau et Bernard rendent compte de leur enquête sur l'affaire de Poupillier et Seillière, entrepreneurs de la fonderie de Ruelle. Le 20, Auguis, Goupilleau (de Fontenay), Bourdon et Goupillaud (de Montaigu) font connaître, de Niort, les mesures adoptées pour la sûreté de cette ville et le plan des généraux pour l'attaque de Cholet. Enfin, le 2 août, lettre de Bourdon et de Goupilleau (de Fontenay) donnant, de Niort, des détails sur le combat du 30 juillet à Luçon, avec le regret que la faiblesse de l'armée ne lui permette pas de poursuivre ses avantages sur les rebelles. Ils terminent en demandant que les prisonniers ne soient plus concentrés à La Rochelle.

G. L.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 339. — En tête des *Voyages du sieur de Champlain ou Journal des découvertes de la Nouvelle-France*, après une dédicace au cardinal Richelieu, est une pièce de vers en l'honneur de Champlain :

Veux-tu, voyageur hasardeux,
Vers Canada tenter fortune ?

Que si le pilote est mal duit
Aux routes qu'il lui convient suivre,
Il pourra être mieux conduit
S'il se gouverne par ce livre
Qu'en sa faveur a fait Champlain,
A qui les grâces ont à plein
Prodigué tout leur héritage.

L'auteur signe « Pierre Trichet, avocat bordelais ». Con-
naît-on ce poète ? A.

N° 340. — Dans la *Généalogie de la maison de Clermont en Dauphiné*, à l'article *Branche des seigneurs de Chaste*, t. VIII, p. 930, de l'*Histoire des grands officiers de la couronne*, du père Anselme, on lit : « Aymar de Chaste... il transigea avec Catherine de Chaste, sa tante, en 1498. Depuis, étant chanoine claustral de Saint-Antoine, ordre de Saint-Augustin, diocèse de Vienne, et précenteur de la maison de Saint-Antoine de La Chaume, ou de Pont-l'Abbé, du même ordre, diocèse de Saintes, il fit donation à Jacques, son frère... » Je savais bien qu'un petit-neveu de cet Aymar, autre Aymard de Chaste, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare, vice-amiral de France des mers du Ponant, ambassadeur extraordinaire de France en Angleterre, mort en 1603, avait été le protecteur de Champlain en ses voyages du Canada ; mais j'ignorais qu'il y eût eu à La Chaume, près Pont-l'Abbé, une maison de Saint-Antoine, de l'ordre de Saint-Augustin. Le prieur-curé de Sainte-Marie-Madeleine de La Chaume était à la nomination de l'abbé de Saint-Romain de Blaye. L.

II. — RÉPONSES.

N° 537 : t. XIII, 121 et 205. *Prêtres du diocèse de Saintes-La Rochelle, déportés en Angleterre*. — Jean-Gabriel Rabiél, fils unique de Rabiél, docteur en médecine, et de Catherine Guinot, naquit à La Rochelle vers 1734. Il fit son droit à Poitiers et embrassa l'état ecclésiastique. Vicaire à Maillezais en 1765, puis à Nieul-sur-mer, et enfin prieur-curé de Notre-Dame de Lagord, près La Rochelle, il signa la première fois sur les registres de cette paroisse, le 14 janvier 1776, et la dernière fois, le 28 mai 1791. Ayant refusé le serment constitutionnel, il émigra en Espagne à la fin de 1792, d'où il passa en Angleterre en 1794. Il mourut à Londres, après une longue maladie, dans les derniers jours d'avril 1797. Son cousin germain, l'abbé Boutiron, réfugié à Alcalá, écrivant à ses sœurs, à La Rochelle, leur apprend sa mort, et ajoute : « Il n'a manqué de secours dans aucun genre, et il est mort comme un saint. » C'est tout ce qu'on sait de ce confesseur de la foi.

Quant à Boutiron, il fut nommé en 1803 curé de Saint-Nicolas, à La Rochelle, paroisse dans laquelle il avait été vicaire de 1782 à 1791.

M. BOUTIRON.

— M. l'abbé H. Choissard, curé de Dompierre-sur-mer, nous signale dans le *Bulletin* de mai, XIII, 205, deux erreurs relatives à Fillonneau — qui à regarder de près n'en sont pas — : « Jean Fillonneau, né le 20 janvier 1750 à Doix (Vendée), n'a pas été curé de Sainte-Marie en Ré, au moins depuis 1785, époque à laquelle il a été nommé curé de Dompierre. Il demeura dans cette paroisse jusqu'au 1^{er} mai 1791. Puis à son retour d'Angleterre, en septembre 1802, il reprit son ancien poste jusqu'à sa mort, le 2 septembre 1826. En second lieu, il ne jura pas. Un procès verbal (30 janvier 1791) de la municipalité de Dompierre constate le refus par le curé de prêter serment. Un autre procès verbal, daté du 8 mai, relate le serment fait par Douin, et son installation comme curé à la place de Fillonneau. » Ajoutons qu'il eut, pour successeur immédiat, le 31 mars 1791, Bastumeau.

D'autre part un procès verbal du directoire du district de La Rochelle (24 mars 1791) indique comme jureur Fillonneau, vicaire de Sainte-Marie ; et un autre procès verbal (19 juin) constate l'élection comme président de l'assemblée générale de Saint-Martin de Ré du « citoyen Fillonneau, prêtre-curé de Sainte-Marie ». Voilà qui est non moins certain. Que conclure ? Qu'il y avait alors dans le clergé rochelais deux Fillonneau, l'un à Sainte-Marie, l'autre à Dompierre ; que l'un resta fidèle, que l'autre jura. La note du *Bulletin* s'est bornée à citer des faits authentiques, relatifs à ces deux Fillonneau. Mais ces textes réunis sous la même rubrique pouvaient amener la confusion, ce qui n'a pas manqué d'arriver. Grâce à M. Choissard, la lumière est faite.

L. A.

BIBLIOGRAPHIE

MAUFRAS (Émile). *Une paroisse du Bourgeois pendant la révolution*. Bordeaux, imp. Bellier, 1893, in-8°, 31 p. (Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*).

Bien curieux détails sur ce qui s'est passé pendant la révolution à Samonac, commune du canton de Bourg (Gironde), où la famille de Maniban possédait le château Rousset : fêtes, constitution civile, vente des biens du clergé, abjuration du curé, délibérations diverses de la commune, dénonciations, arrestations, etc., le tout extrait des registres du conseil général, de la société populaire.

— *Deux livres de raison bordelais*. Bordeaux, imprimerie

nouvelle A. Bellier, 1892, in-8°, 20 pages. (Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*).

Le premier est celui de Pierre Robert, notaire à Bourg (Gironde) en 1739 ; le second, celui de Mériadeck Robert, notaire en 1749. M. Maufras analyse les papiers de ses deux ancêtres, et il en tire une foule de détails : petits événements d'un bourg, mutations, changements ; les saisons, orages, froid et chaud ; des pages sur divers incidents de la révolution, le tout semé de sages remarques et de piquantes réflexions.

MENUDIER (Le docteur Adolphe). *La lutte contre le phylloxéra*. Juin 1892. Saintes, imp. Gay, 1892, in-8°, 7 pages.

MOUTARDE (E.). *La réforme en Saintonge. Les églises réformées de Saujon...* La Tremblade, imp. Daniel Bouny, 1892, in-8°. Voir *Bulletin*, XIII, 120.

— Alfred Tennyson. La Tremblade, imp. Daniel Bouny, 1892, in-8°, 15 pages.

MERVAULT (Pierre). *Saint-Martin de Ré et La Rochelle* (1627-1628). Introduction et notes par Georges Musset. La Rochelle, imp. nouvelle Noël Texier, 1893, in-4°, xvi-76 p. Prix : 5 fr. ; et sur papier de Hollande, 10 francs.

On connaît le *Journal des choses plus mémorables qui se sont passées au dernier siège de La Rochelle*, par Pierre Mervault, rochelais, qui a eu plusieurs éditions. Il y avait aussi à La Rochelle une copie faite par Jaillot d'un récit abrégé de cet ouvrage, dont il diffère en quelques points. M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, a découvert l'original et en a fait cadeau à la bibliothèque de La Rochelle. M. Georges Musset s'est empressé de l'éditer pour notre zélé typographe, M. Noël Texier, qui en a fait une édition luxueuse. Une préface nous donne des détails sur les diverses éditions du *Journal* et sur l'auteur. Pierre Mervault, né à La Rochelle, le 16 août 1607, de Paul Mervault, sieur de La Gravelle, marchand, pair de la commune en 1625 et maître de l'artillerie en 1627, né à La Flotte, et de Marie Duprat, était petit-fils de François Mervault, aussi marchand à La Rochelle, mort avant 1596, et d'Anne Boulineau. Lui fut marchand, et son fils Pierre, né le 8 juin 1638, continua sa maison de commerce. Par contrat du 23 décembre 1632, il épousa (mariage célébré le 28 janvier 1635 seulement) Marie Grenon, fille de Jean Grenon, procureur du roi à l'amirauté et avocat au présidial, et d'Anne Toupet. Il avait 20 ans à l'époque du siège, et écrivait jour par jour les événements dont il était témoin. Son témoignage est donc d'une grande valeur ; et l'on a bien fait de publier son *Récit sommaire de la plus grand part des choses qui se sont passées au siège et reddition de la ville de La Rochelle à l'obéissance de Louis 13^e, roy de*

France et de Navarre, l'an 1628. C'est un nouveau service rendu à l'histoire locale par M. Musset et par M. Texier.

MUSSET (Georges), avocat, professeur de législation au lycée de La Rochelle. *Traité des usages locaux ayant force de loi dans le département de la Charente-Inférieure*. La Rochelle, A. Foucher, 1893, in-18, 164 pages. Prix : 3 francs.

Livre vraiment pratique et dont l'utilité est sentie tous les jours. Que d'usages locaux non inscrits dans le code et qui font loi ! mais aussi quelle diversité ! Vérité dans un canton ; erreur au-delà. Et les Français qui sont censés connaître toutes les lois ! Bois, eaux courantes, fossés, arbres, haies, quelles règles suivre pour éviter les procès avec le voisin ? Le louage des domestiques, par exemple, quel enchevêtrement : domestiques et servantes, attachés à la terre ou à la maison ; quelle est la durée du louage ? Peut-on renvoyer ses domestiques sans indemnité ? à quelle époque ? sur quoi calculer l'indemnité ? en est-il ainsi pour l'ouvrier ? Location d'une maison : combien de temps ? quand sont échus les termes ? quand donne-t-on congé ? Sous-locataires, réparations, décès des locataires ? Et les baux, et les vignes, et les marais salants ? Que de nids à guêpes et à procès ! car toutes les conditions changent avec les communes et les cantons. Les usages de Saintes sud ne sont pas toujours les mêmes que les usages de Saintes nord. Comment se reconnaître dans un tel fouillis ? Il n'y a qu'un moyen, consulter le *Traité* de M. Musset.

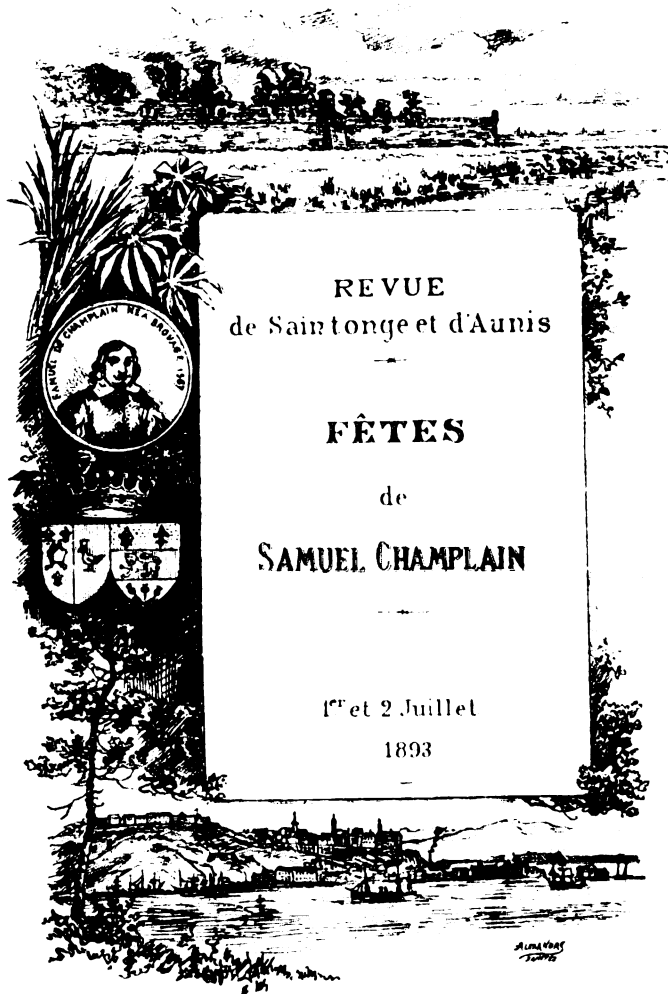
— *Ville de La Rochelle. Catalogue de la bibliothèque, nouveau supplément publié par ordre du conseil municipal*. La Rochelle, imp. Siret, 1893, in-8°, xi-600 pages.

— *Les Rochelais à Terre-Neuve (1500-1560)*. Paris, Leroux, 1893, in-8°. (Extrait du *Bulletin de la société de géographie*, 1892). Compte rendu dans le *Courrier de La Rochelle* du 25 mai.

— ORDONNEAU (Maurice). *La plantation Thomassin*, vaudeville en trois actes. Paris, Tresse et Stock, 1891, in-18.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 1^{er} juin 1891.

— OUDET (Le baron Amédée). *Saint Louis en Saintonge (juillet-août 1242)*. Conférence faite à Taillebourg le 24 juillet 1892. La Rochelle, imprimerie nouvelle Noël Texier, 1892, in-8°, 16 pages. (Extrait du *Bulletin de la société des archives historiques de Saintonge et d'Aunis*, xii, page 347).



REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE : FÊTES DE SAMUEL CHAMPLAIN. Compte rendu des fêtes à Saintes ; réception à la gare ; la messe à la cathédrale ; le banquet ; visite aux arènes ; réception à l'hôtel de ville ; soirée à l'ancien palais de justice. — Discours du président de la société des *Archives* à la gare, à la soirée ; toasts de MM. Audiat, Fabre, le colonel Gaschet, le marquis de Dampierre, le comte Anatole de Bremond, au banquet ; discours de M^{re} Bonnefoy, à la cathédrale ; de M. Hector Fabre, à l'hôtel de ville, au palais de justice ; conférence de M. Imbart de La Tour. — *Aux Canadiens*, sonnet, par M. Georges Gourdon ; *Samuel Champlain*, poésie, par M. Edmond Maguier ; *Honneur au saintongheois d'Amérique*, par M. Marcel Pellisson. — Revue de la presse. — Compte rendu des fêtes à Rochefort, à La Rochelle ; discours de M. Fabre, de M. d'Orbigny, de M. Deforge. — A travers les journaux. — Nouvelles diverses. — Liste de souscription. — VARIÉTÉS : Champlain et Palissy ; Le buste de Champlain, par M. Poudensan ; Brouage, par M. Delavaud ; *De quelques poètes canadiens*, par M. Lucchini.

Le 1^{er} mars, à une séance publique de la société des *Archives*, le président annonçait une grande fête littéraire et musicale, dont le produit serait affecté à l'érection au Canada d'un « monument au fondateur de Québec, le vaillant saintongheois Champlain, de Brouage ». Elle a eu lieu, les 1^{er} et 2 juillet. Nous avons cru devoir réunir en un fascicule spécial tout ce qui a trait à cette solennité mémorable.

Commission des fêtes de Champlain : Président, M. Louis Audiat, président de la société ; pour la réception à la gare, M. François Pinasseau ; pour le banquet, M. le docteur Léon Termonia ; pour les arènes, MM. Henri Drillhon et Anatole Laverny ; pour la soirée, MM. Leroy et Rullier.

D'autres membres de la commission nommée le 27 mai ont aussi prêté leur concours, qui, au moment de la période active, n'ont pu, — M. Jules Guillet, absent de Saintes ; un autre qui avait d'abord montré beaucoup de zèle, par raisons particulières qui n'ont aucun rapport avec la société, — ou voulu prendre part à l'organisation définitive arrêtée le 19 juin. Ils ont aussi droit à être signalés et remerciés, *pro virili parte*.

LES FÊTES DE SAMUEL CHAMPLAIN

—

A l'heure où les peuples de la vieille Europe tournent leurs regards vers ces contrées lointaines qui attendent encore la lumière de la civilisation, et cherchent, à l'envi l'un de l'autre, à y faire pénétrer leur influence et leur drapeau, il est juste de glorifier les hardis navigateurs, les colonisateurs intrépides qui, aux siècles passés, apprirent au nouveau monde à connaître et à respecter leur patrie. Au premier rang de ces hommes d'action, se placera pour la France le fondateur de Québec, Samuel Champlain. Champlain a déjà reçu le plus magnifique hommage qui puisse éterniser une mémoire : un des grands lacs de l'Amérique du nord porte son nom. Mais la ville de Québec a voulu élever dans ses murs mêmes un monument au père de la Nouvelle-France. La province qui a vu naître Champlain avait le devoir de s'associer à cette œuvre de pieuse gratitude ; aussi, la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, gardienne vigilante des gloires du passé, a-t-elle cru, en cette occasion, devoir prendre l'initiative d'une manifestation patriotique en l'honneur de Champlain, avec d'autant plus de raison que c'est sur la proposition d'un de ses membres que fut naguère élevée à Brouage, aux frais du département, la colonne commémorative rappelant que Champlain y est né. (1)

La fête projetée, à laquelle furent conviés le représentant du gouvernement canadien à Paris, M. Hector Fabre, et le lieutenant-gouverneur de Québec, M. Chapleau, en ce moment en France, puis le premier ministre du Canada, sir John Thompson, et le ministre de la marine, sir Charles-H. Tupper, devait primitivement avoir un caractère exclusivement privé et littéraire. Grâce au concours de la ville de Saintes et du clergé, de l'autorité militaire et de l'administration des chemins de fer de l'état, elle a eu un éclat, un retentissement, qui a dépassé nos espérances.

I

RÉCEPTION A LA GARE

Le 2 juillet, à 6 heures 13 du soir, M. le président Audiat et les membres du bureau de la société attendaient, à leur descente de wagon, M. et M^{me} Fabre et leur fils. M. Chapleau avait été, au dernier moment, retenu par une indisposition. Pendant que

(1) Voir sur ce monument la *Revue*, xiii, page 271, et *Samuel de Champlain*, par M. Louis Audiat, page 30. M. C. Godefroy, à Rochefort, a photographié le monument de Brouage, et en a offert, le 2 juillet, un exemplaire à M^{me} Fabre.

la musique du 6^e de ligne jouait l'air national canadien, *A la belle fontaine*, orchestré par son habile chef M. Tilly, ils étaient introduits dans une salle d'attente, élégamment décorée par les soins de l'administration, où le drapeau français s'unissait au drapeau canadien et au blason du Dominion. Là se trouvaient M. le comte Anatole Lemer cier, député et maire de Saintes; M. Hé litas, préfet de la Charente-Inférieure; M. Delmas, député et maire de La Rochelle; M. Braud, député et maire de Rochefort; M. Duréault, sous-préfet de Saintes; MM. Dixmier, président du tribunal civil, et Genet, président du tribunal de commerce; Delrieu, procureur de la république; Albert Gaschet, colonel du 6^e régiment d'infanterie; Guillet, Huvet, de Laage de Meux, conseillers généraux; Brunaud et Petit, adjoints au maire de Saintes; Meaume, conservateur des hypothèques; Burgaud, receveur particulier des finances; Tourgnol, principal du collège de Saintes; Aymard, sous-directeur des contributions indirectes; Pinasseau, président de la chambre des notaires; le pasteur Rouffineau; l'abbé Gellé; Faye, inspecteur principal de l'exploitation des chemins de fer de l'état; de La Messelière, inspecteur de la dite exploitation; Godineau, sous-inspecteur de l'enregistrement; le docteur Mongrand, président de la société des médecins; Crépel, receveur des postes; Héraud, sous-ingénieur des ponts-et-chaussées; des fonctionnaires, des officiers, des membres de la société, etc., qui, tous, répondant à l'invitation de la société des *Archives*, étaient venus saluer les représentants d'une nation amie.

Un piquet du 6^e de ligne faisait la haie et maintenait l'ordre dans la foule.

Le président de la société des *Archives* souhaite en quelques mots la bienvenue aux voyageurs.

ALLOCUTION DE M. LOUIS AUDIAT

Monsieur le commissaire général,

Le 3 juillet 1608, celui que vous vénerez comme le père de la patrie, que nous admirons comme un de nos plus grands hommes, Samuel Champlain, abordait avec vingt-huit compagnons au pied du haut promontoire de Québec et y fondait cette colonie aujourd'hui si puissante et si florissante, dont la perte nous cause un éternel regret.

En ce 285^e anniversaire de la fondation de votre chère cité, vous débarquez, très gracieusement accompagné, dans cette contrée d'où partit jadis notre illustre pionnier, notre heureux colonisateur. Il ne trouva personne pour le recevoir, si ce n'est des sauvages curieux et méfiants. Vous voyez autour de vous, messieurs, avec la société des *Archives*, les chefs de nos diverses corporations ou sociétés, les représentants de la cité, de l'armée, du clergé, de la magistrature, de l'administration.

Ils sont venus spontanément saluer en vous nos compatriotes d'Amérique, nos amis de la Nouvelle-France, les descendants de ces hardis pionniers saintonguais dont vous retrouvez ici les noms encore vivants, qui s'en allaient là-bas, à l'aventure, sur une terre inconnue et barbare, planter la civilisation chrétienne avec le drapeau de la France.

Vous êtes, messieurs, pour nous Saintonguais, des parents qui venez après une longue absence revoir le foyer paternel, raviver les vieux souvenirs, parler des pères à leurs enfants ; pour nous Français, vous êtes toujours, vous resterez quand même nos chers Alsaciens-Lorrains d'outre-mer.

Au nom de la société des *Archives*, et permettez-moi d'ajouter au nom de cette cité, au nom de cette province dont les représentants vous diront plus éloquemment les sentiments et l'affection, je vous salue par ce cri qui les résume tous et qui est ici dans tous les cœurs : « Vivent les Canadiens ! »

*
* *

Et tous crient : « Vivent les Canadiens ! »

M. le comte Lemer cier donne alors connaissance de la dépêche suivante qu'il vient de recevoir de M. Chapleau : (1) « Veuillez accepter mes plus vifs regrets d'être empêché, par la maladie, de me rendre à votre si aimable invitation et de prendre part à cette fête du centenaire de Champlain, qui réveille de si touchants et de si profonds souvenirs dans tout cœur canadien-français. Je m'associe à vos joies et joins mes souhaits aux vôtres pour le bonheur de la France et du Canada. »

La musique joue la *Marseillaise* ; et c'est au milieu d'une

(1) Sir John Thompson avait écrit de Paris, le 26 juin : « Monsieur, je viens vous remercier de l'aimable invitation contenue dans votre lettre du 24 courant ; mais je regrette infiniment que le nombre de mes engagements officiels m'empêche de profiter de votre amabilité.

» Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

» THOMPSON. »

De son côté, l'honorable Charles-H. Tupper mandait de Paris, le 27 juin : « Monsieur, j'ai l'honneur d'accuser réception de l'invitation que vous avez eu la bonté de m'adresser pour assister à la fête par laquelle votre société se propose d'honorer le nom de l'illustre français Champlain, fondateur de la cité de Québec.

» Je m'empresse de vous assurer, monsieur, que je ne saurais me faire un plus grand plaisir que d'assister à cette fête qui a pour but de faire honneur à ce grand homme dont la mémoire est tant digne des hommages du peuple canadien. C'est alors avec le plus vif regret que je me trouve dans la nécessité, à cause de mes devoirs officiels ici à Paris, de me priver de l'honneur de me rendre auprès de vous le 2 juillet.

» En vous remerciant de votre invitation gracieuse, et en vous offrant mes meilleurs souhaits pour le succès de votre fête, je vous prie, monsieur, d'agréer l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur.

» CHARLES-H. TUPPER. »

foule compacte, massée dans la cour de la gare, entre une haie de soldats, que les Franco-Canadiens gagnent leur voiture. Ils suivent l'avenue Gambetta jusqu'au pont et à l'arc de triomphe de Germanicus ; les maisons sont pavoisées, et tout le monde se découvre sur leur passage.

M. Lemercier avec sa courtoisie habituelle leur avait offert l'hospitalité dans son élégant château du Ramet, sous les ombrages de ce parc qu'arrose la Charente. Un grand diner, ce soir-là, était donné en leur honneur. M^{me} de Croze, nièce de M. Lemercier, en faisait les honneurs avec une bonne grâce charmante. Une réception ouverte avait lieu ensuite, qui a été des plus brillantes. Monseigneur Bonnefoy, évêque de La Rochelle et Saintes, y assistait, ainsi que le préfet, le sous-préfet, députés, etc. M. le commissaire général et M^{me} Fabre ont pu constater l'empressement mis à les venir saluer par l'élite de la population saintaise.

II

MESSE A LA CATHÉDRALE

Le lendemain, dimanche, à 10 heures, dans la cathédrale de Saint-Pierre, nos hôtes canadiens ayant témoigné le désir d'assister à la messe, M. l'abbé Carteau, archiprêtre, avait tout disposé pour eux et a voulu officier lui-même. M. Pannetier, avec son entente ordinaire, avait formé, ou mieux improvisé, un chœur de 80 chanteurs et chanteuses, qui ont fait entendre au commencement l'hymne de Gounod, *Chantez, voix bénies* ; puis à l'élévation, l'orphéon a chanté le *Sanctus*, de Saintis. A l'offertoire, M^{lle} E. Prat, de Cognac, élève du conservatoire, qui s'est ainsi révélée à Saintes, a joué sur le violon le prélude du *Déluge*, de Saint-Saëns. L'orgue d'accompagnement était tenu par M^{lle} Cécile Pannetier. Cette partie de la fête n'a pas été la moins réussie.

Après l'évangile, M^{sr} Bonnefoy, qui venait de donner la confirmation à l'institution des dames de Chavagnes, est monté en chaire et a prononcé un discours, qu'on lira plus bas, d'après le texte des *Annales catholiques de l'ouest*, remarquable par l'à-propos et l'élévation des idées. La vaste enceinte de la cathédrale qui, une demi-heure auparavant, était pleine pour la cérémonie de la première communion, s'était de nouveau remplie quoiqu'il n'y eût aucune invitation d'aucune sorte, seulement une annonce en chaire. N'eut été la sainteté du lieu, on eut applaudi les paroles de l'éloquent évêque.

III

LE BANQUET

A 11 heures 1/2, les membres de la société offraient, à l'hôtel des Messageries, un déjeuner à M. et à M^{me} Fabre, et à ceux qui

les accompagnaient : M. Paul Fabre, secrétaire du commissariat du Canada à Paris ; M. Louis Gigot, ingénieur, administrateur de la *Société foncière du Canada* ; M. J. Berthier de Cazaunau ; M. Henri Lorin, correspondant du *Journal des débats*. Autour de la table ornée de fleurs, s'asseyaient M. Beautey, de Québec ; une quarantaine de convives : M. et M^{me} Pierre de Croze, M. Lemerrier, M. le colonel Gaschet, le capitaine Poitou ; MM. Denys d'Aussy, vice-président, et le docteur Termonia, secrétaire de la société des *Archives* ; Théodore Guillet, Théophile de Laage, conseillers généraux ; Imbart de La Tour, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux ; MM. Leroy, directeur du gaz ; Pinasseau, notaire ; Henri Drilhon, avocat ; Rullier, architecte ; Jules Guillet, négociant, membres du comité d'organisation ; Gabriel Audiat, agrégé de l'université ; Louis Planty, négociant ; Babinot, notaire ; Marcel Pellisson et Edmond Maguier, délégués cantonaux ; Lucien Foucaud, ancien président du tribunal de commerce de Cognac ; Joseph Beineix, négociant à Cognac ; l'abbé Gellé, professeur à l'institution Notre-Dame ; Arthur Bonnet, ingénieur des ponts et chaussées à Paris ; le baron Oudet, maire d'Écurat ; Giraudias, conseiller d'arrondissement ; Charrier, maire de Plassay.

La salle est vaste et aérée ; aux murs, ornés de glaces et de feuillages, sont appendus les écussons des villes de la Charente-Inférieure : La Rochelle, Saintes, Marennes, Jonzac, Saint-Jean-d'Angély, Pons, Rochefort, et des provinces d'Aunis et de Saintonge. Les armes de Québec sont au premier rang, et le drapeau canadien uni au drapeau français. Par une délicate attention, les faisceaux de verdure étaient composés d'érable, l'arbre cher aux Canadiens ; on comprend donc ce mot de M. Fabre : « N'était la température sénégalienne du dehors, on se croirait au Canada. » Le menu était excellent, grâce au maître d'hôtel M. Colombier, et aussi à deux aimables Saintais qui avaient ajouté à la carte

..... quatorze bouteilles
De vins vieux... Boucingo n'en a point de pareilles.

et aussi de fine Champagne, comme on n'en trouve guère.

Au dessert, le président de la société des *Archives*, avec cet « humour » qu'on lui connaît, porte un premier toast.

*
*

TOAST DE M. AUDIAT

C'était l'usage de nos aïeux communs au temps de Champlain : en signe de paix et d'alliance avec les sauvages Iroquois, Hurons et Algonkins, on fumait le petun dans un calumet.

Sur cette terre féconde en prodiges de la Nouvelle-France, les sauvages sont devenus des civilisés ; les Saintonguais de là-bas se nomment Canadiens, et sont restés Français comme nous.

Le petun a un autre nom, mais on le fume toujours ; fumons donc, comme nos pères, le calumet de la fraternité ; fumons... dans un instant. Mais auparavant buvons de ces vins généreux, moins généreux pourtant que ceux qui nous les ont offerts (1), et aussi de cette fine liqueur que les marins de Brouage, les pionniers de l'Ohio ou les pêcheurs du Saint-Laurent connaissaient peu, et qui nous donne la joie de pouvoir dire :

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein d'un *cognac, liquide feu*,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

Buvons-le donc à la santé... messieurs, les absents ont tort... surtout de n'être pas venus. Voilà pourquoi je propose de boire à la santé de M. Chapleau. Qu'un télégramme parte pour lui dire nos profonds regrets de son absence et nos souhaits pour son prompt rétablissement. (*Bravos*). Je bois à vous, mesdames, dont la présence, mieux que ces fleurs et ces feuillages, donne vraiment un air de fête à cette réunion fraternelle. Je bois à M. Fabre qui représente ici le Canada. Il dira à nos frères d'outremer nos sentiments d'affection. Mais en attendant envoyons à l'instant même, par-delà les mers, un salut aux Français d'Amérique, une cordiale poignée de main à travers l'Atlantique ; qu'un télégramme leur dise que les descendants de Champlain, Canadiens et Saintongeais, réunis dans un banquet amical, pensent à ceux qui sont restés là-bas. (*Bravos*).

*
* *

M. Fabre, après avoir remercié la société de son sympathique accueil, présente les excuses de M. Chapleau : Il est tombé aux mains des médecins, ou plutôt d'un médecin et d'un chirurgien. Le chirurgien ne voyait aucun danger à le laisser venir en Saintonge, au milieu d'amis qui nous traitent si bien ; mais le médecin ne répondait plus des jours de son malade. Que vouliez-vous qu'il fit contre deux ? Si M. Lemercier eut été en tiers dans la consultation, ses vives instances, ses cordiales sollicitations l'eussent décidé ; mais le chirurgien finit par être de l'avis du médecin ; Tant-Pis l'emporta sur Tant-Mieux. Et voilà pourquoi le lieutenant-gouverneur n'est pas ici. Pour sir John Thompson, ce ne sont pas les médecins ; lui est aux prises avec les avocats. Il est occupé depuis plus d'un mois au tribunal international des pêcheries de Behring, et il croyait bien avoir tout terminé avant le 1^{er} juillet. Mais il comptait sans les avocats. Vous connaissez les avocats français, mais vous ne connaissez pas les avocats canadiens. L'un a parlé quarante-huit heures à lui tout seul ; et il y en a d'autres : il y a les avocats

(1) Et comme on lui demandait : « Les noms, les noms !... », le président, qui seul possédait le secret, a répondu : « Messieurs, ne me forcez pas à commettre une indiscretion. M. Niox et M. Guillet m'ont absolument défendu de les nommer. Je ne puis vous en dire davantage. »

anglais, allemands, de toutes les nations et de toutes les langues. Jugez de sa situation. Je suis donc venu seul, mais je vous apporte les regrets et les sentiments de tous.

* *

TOAST DE M. FABRE

J'aurais voulu du moins amener avec moi un Canadien-Saintongeois. Mais les Saintongeois qui ont émigré là-bas s'y trouvent si bien qu'ils ne quittent plus le Canada, de peur, aussi peut-être, de ne plus pouvoir quitter la Saintonge, s'ils la revoyaient. Et tous, Saintongeois, Normands, Bretons, Picards, nous sommes ainsi : Français ici, Canadiens là-bas, attachés aux deux patries.

Chez nous, si vous traversiez les mers comme vos ancêtres et les nôtres, vous retrouveriez la France, l'ancienne France, celle que Champlain a apportée sur notre sol ; et puis, la nouvelle, modifiée par un milieu nouveau, mais qui n'a cessé de suivre le sillon que vous tracez dans le monde.

Cette ville de Québec, que votre illustre compatriote a fondée, elle est aussi française d'aspect et de caractère que Saintes elle-même. Le comte Lemercier pourrait la représenter au parlement, sans avoir rien à sacrifier de son esprit gaulois et de son âme française. Chaque été, les vaisseaux de guerre français viennent mouiller dans nos eaux ; et alors nos populations saluent avec enthousiasme et émotion le drapeau tricolore qui a cessé pour jamais de flotter sur nous. Quel ne serait pas leur orgueil, si elles voyaient, comme moi aujourd'hui à mes côtés, l'uniforme français porté par un des chefs de votre vaillante armée de terre dont le prestige n'a jamais été atteint, ni par les échecs subis en commun avec nous sur notre sol, ni par d'autres plus récents et également immérités !

Durant un siècle, les relations entre les deux pays ont été comme suspendues. Nous sommes restés de part et d'autre enfermés dans un passé dont les souvenirs glorieux suffisaient à notre patriotisme. Elles reprennent sous une forme nouvelle qui, en rapprochant les intérêts, ravivraient les sentiments confraternels, s'ils avaient besoin de l'être.

Mais ici, en ce jour, où Saintes et Québec à travers les mers se tendent la main et s'inclinent ensemble sur la tombe de Champlain, il n'y a place que pour le culte du passé. Ce passé est notre patrimoine commun, et c'est tourné vers lui que j'unis en un seul toast : Champlain, Québec et Saintes.

* *

M. le colonel Gaschet, avec le plus heureux à-propos, répond que le 6^e de ligne, qu'il a l'honneur de commander, en combattant jadis pour l'indépendance des Etats-Unis avec Rochambeau et La Fayette, sous le nom de régiment d'Armagnac, s'est avancé dans la baie d'Hudson jusqu'aux rives du Saint-Laurent.

Donc, au nom de l'armée française et de ses glorieux souvenirs, il boit à la France canadienne.

*
*

TOAST DE M. LE COLONEL GASCHET

Messieurs, je suis reconnaissant à notre éminent et sympathique maire, ainsi qu'au distingué président de la société des *Archives de la Saintonge*, de m'avoir convié à cette fête à laquelle je suis heureux d'assister. Je m'associe d'autant plus au sentiment patriotique qui l'a inspirée que le 6^e de ligne, à la tête duquel j'ai l'honneur de me trouver, descend du vaillant 6^e régiment de France qui s'est illustré jadis dans les guerres du Canada (1).

Je vous remercie, monsieur le commissaire général, des paroles gracieuses et aimables que vous venez de prononcer à l'adresse de l'armée dont je suis ici le représentant ; elles trouvent en nous un écho fidèle et sympathique ; tous, nous faisons des vœux pour la prospérité du Canada, notre sœur cadette, cette seconde France, dont, là-bas, par-delà les mers, le cœur bat à l'unisson du nôtre. Je bois à nos frères du Canada que vous représentez ici avec tant d'autorité, monsieur le commissaire général ; je bois aussi aux membres de la société des *Archives de la Saintonge* dont je m'applaudis de faire partie ; je bois enfin à ces dames qui sont venues rehausser l'éclat de notre fête par leur présence et qui lui donnent l'attrait de leurs charmes et de leur grâce.

*
*

M. Planty, qui a commandé un corps franc pendant la guerre de 1870 (2), se lève et dit ces simples mots, qui sont fort applaudis : « Messieurs, permettez au capitaine des francs-tireurs saintais de 1870 de boire en l'honneur des volontaires canadiens qui ont pris part à la campagne contre la Prusse et dont beaucoup sont morts pour la défense de la France. »

Après le clairon guerrier voici la musette rustique, le laboureur après le soldat. M. le baron Amédée Oudet prend la parole : « Mesdames, messieurs, notre président vient de me remettre, pour vous en donner lecture, un toast que nous aurions tous

(1) « Le 6^e régiment de ligne fut formé sous le nom de régiment d'Armagnac, le 24 mars 1776, avec deux bataillons du régiment de Navarre. Au commencement de l'année 1778, Armagnac fut désigné pour aller prendre part à l'expédition de l'indépendance américaine. Le 18 décembre de la même année, il se signalait au combat de Sainte-Lucie. Le 9 octobre 1779, l'expédition de Savannah lui fournissait une nouvelle occasion de gloire : l'expédition de la baie d'Hudson en 1783 termina pour ce régiment la campagne d'Amérique, où tant de fois il avait trouvé le moyen de se distinguer. » *Historique du 6^e régiment d'infanterie*, par M. Mécécaze, capitaine adjudant-major ; 1891, p. 7.

(2) Voir *Saintes en Normandie*, récit des opérations, par M. Charles Auger, qui commandait en second.

été heureux d'entendre de la bouche de son auteur, notre illustre, aimé et vénéré collègue de la société des *Archives*, M. le marquis de Dampierre, président de la société des agriculteurs de France. Les deuils cruels qui l'ont frappé ces derniers temps et qui ont retenti dans tous nos cœurs n'expliquent que trop son absence. Avant de m'approprier son langage, ce que je ne saurais faire, vous le comprenez sans une certaine confusion, je crois être le fidèle interprète de vos sentiments en lui adressant, de loin, nos respectueux et affectueux hommages. »

*
**

TOAST DE M. LE MARQUIS ÉLIE DE DAMPIERRE

Messieurs, il m'a semblé, alors que l'agriculture française et le Canada entretiennent de cordiales et utiles relations, qu'un Saintongeais, président de la société des agriculteurs de France, devait aujourd'hui joindre ses hommages aux souvenirs dont on glorifie le compatriote auquel nous devons ce bonheur. Mais un deuil cruel m'empêche d'assister à vos brillantes réceptions et à vos banquets, et je dois prier notre président d'être mon organe.

Agriculteurs et Français, nous chérissons le Canada, et nous serions bien ingrats, s'il en était autrement : car celui-ci ne laisse échapper aucune occasion de manifester l'affectueux souvenir qu'il garde de la France. Je trouve la preuve de la réciprocité de ces sentiments dans de bien récentes annales, et il me suffira, je crois, de les rappeler pour vous associer à l'émotion qu'elles m'ont fait éprouver.

Il y a trois ans à peine qu'au banquet des agriculteurs de France, j'avais l'honneur d'avoir à mes côtés un Canadien, M^{gr} Labelle, protonotaire apostolique et assistant-ministre de l'agriculture de la province de Québec, un de ces vaillants pionniers qui continuaient l'œuvre de Champlain dans les cantons au nord de Québec, en peuplant et fécondant ces contrées. Un toast chaleureux fut porté à monseigneur Labelle par un membre de notre bureau, M. Blanchemain. M. Fabre, commissaire général du Canada à Paris, que j'eusse retrouvé avec bonheur à votre banquet, pourrait vous dire de quel cœur nos 250 convives accueillirent le vénéré prélat, quels applaudissements couvrirent ces paroles de M. Blanchemain, que je veux vous citer : « Monseigneur, toute votre politique de ministre de l'agriculture, c'est de multiplier les familles nombreuses, c'est d'y faire fleurir les vertus simples et patriarcales, c'est de lancer ces familles vers les luttes agricoles et c'est d'appeler le plus possible de nouveaux colons de France, pour que la sève d'origine qui vous est si chère ne périsse jamais ! Voilà votre œuvre et voilà votre agriculture, admirable entre toutes à nos yeux, puisque non content de faire germer le grain qui nourrit, vous faites jaillir des sillons du nouveau

monde une moisson d'âmes françaises. Aussi nous, les agriculteurs de la vieille France, nous sommes fiers d'acclamer en vous le prêtre, le colonisateur, le patriote, l'initiateur de ces vertus de générosité, de foi, d'énergie, de travail, qui sont pour nous comme un délicieux souvenir de nos antiques traditions nationales fidèlement gardées là-bas ! »

Dans la touchante et spirituelle réponse de l'éminent convive je ne relèverai que cette phrase, qui le peignait tout entier : « Quoique nous appartenions à l'Angleterre, nous sommes Français par nos origines et par les fibres intimes de notre être. Quand je vois des Français, je m'écrie : « Vous êtes la chair de ma » chair, les os de mes os ! » Aussi, nous aimons la France avant tout. Nous aimons tout ce qui nous parle d'elle, tout ce qu'elle a d'excellent, bien entendu : car pour les mauvaises idées qui circulent parfois et qui ne sont vraiment pas d'elle, nous ne leur laissons point passer la frontière. » Il rappelait ensuite que, venus 10.000 Français au Canada, ils y étaient aujourd'hui 2,500,000 pour bénir le nom de la France. Et avec quel charmant sourire et quelle juste fierté, relevant sa haute et magnifique stature, il ajoutait : « Et vous voyez que nous n'avons pas dégénéré ! »

Messieurs, ce beau, ce vaillant ami de la France n'est plus de ce monde. Il a, dans la force de l'âge, été rejoindre au ciel Champlain. C'est une grande perte pour le Canada, et comment ne pleurerions-nous pas, nous, un homme qui attirait tous les cœurs, et qui était comme la personnification de la noble devise de la province de Québec : *Je me souviens*. Je suis heureux, quant à moi, de cette occasion de rendre hommage à une telle mémoire.

Plus récemment encore, lorsqu'un prince, descendant des rois auxquels le Canada dut le nom de Nouvelle-France, arriva à Montréal, l'accueil qu'il y reçut nous montra comment les Canadiens se souviennent. Un récit, magnifiquement imprimé à Montréal, des fêtes qui furent données à cette occasion, rapporte des chants patriotiques dont chaque strophe émouvante se terminait par ces mots : *Ensemble crions à genoux : Vive la France !* Ces chants, répétés par 20,000 voix, semblaient un de ces cris du cœur comme on n'en connaît plus.

Nous trouvons dans ces récits un toast de l'honorable M. Chapleau, ministre secrétaire d'état de la province de Montréal, dont je vous demande la permission de citer une phrase : car elle dit bien et le loyalisme qui fait de lui le lieutenant gouverneur dévoué de sa province pour l'Angleterre et les sentiments qui l'ont amené jusqu'ici pour célébrer la gloire d'un ancêtre saintongeais. « Nos pères, disait M. Chapleau, ont conservé intacts leur foi, leur langue et leur amour de la vieille patrie ; ils ont gardé leur nationalité française ; mais leur patriotisme est canadien. Ne nous reprochez pas d'aimer l'Angleterre qui nous permet de nous réclamer fièrement de vous et de vous aimer comme aux jours de Montcalm et de Lévis ! »

Voilà, messieurs, un franc et noble langage, qui mérite bien vos applaudissements. Honneur donc et prospérité à nos fidèles amis du Canada ; que les destinées de ce vaillant pays soient dignes de son grand cœur ; et que le souvenir de Champlain ajoute encore à l'affection que nous portons à ceux qui, de si loin, viennent rendre hommage à sa mémoire !

* *

Pendant le banquet, le président reçoit plusieurs télégrammes : Pierre Loti « retenu par son service à la préfecture », envoie l'expression de ses regrets ; de même, M. Emile Pellisson. Notre compatriote, M. le vicomte Oscar de Poli, président du conseil héraldique de France, télégraphie : « N'ayant pu me rendre à votre courtois appel, je veux du moins vous en témoigner mon vif regret ainsi que ma profonde sympathie. Trois hommes illustres m'ont appris à aimer la Nouvelle-France : l'honorable M. Chapleau, feu M^{re} Labelle, Honoré Mercier. Souffrez que j'unisse leurs noms dans une pensée de respectueuse gratitude. Nous aussi nous nous souvenons, et c'est du même cœur que nous chérissons les deux patries de Champlain. OSCAR DE POLI. »

M. le comte Anatole de Bremond, conseiller général du Finistère, qui avait envoyé son toast en cas d'absence, mais avec l'espoir pourtant de venir, télégraphie : « Veuillez renouveler mes regrets sincères. Il m'est impossible d'aller avec mes confrères souhaiter la bienvenue à l'éminent représentant du Canada et d'interpréter mon toast personnel. » Voici ce toast fort original, qui a été fort goûté :

* *

TOAST DE M. LE COMTE ANATOLE DE BREMOND D'ARS

Messieurs, vous permettrez au doyen de l'ancienne société archéologique de Saintes de rappeler un souvenir personnel et de rendre hommage aux persévérantes et fructueuses études de ses savants confrères : travaux modestes en apparence, mais dont la touchante et patriotique fête de ce jour constate le brillant succès.

Il y a plus de quarante ans, je me faisais un devoir d'indiquer pour la *Biographie saintongeaise* les noms de quelques personnages trop oubliés de nos contemporains. Parmi ces noms, je donnais celui de Pierre du Gua de Mons, le chef et l'ami de Samuel Champlain dans ses premières expéditions. Le président de Thou lui a consacré dix grandes pages de son *Histoire universelle*, pages aussi intéressantes à relire que les relations de nos modernes et courageux explorateurs du continent africain.

J'ai toujours pensé, messieurs, que le rôle de l'historien archéologue était, avant tout autre soin, de se mettre à la recherche de ces *oubliés*, perdus pour ainsi dire dans les pages jaunies des respectables in-folios et des indéchiffrables manuscrits enfouis dans les cartons de nos archives. De même le savant voyageur, désireux de fouiller les monuments des premières civilisations, et s'engageant à l'aventure dans les immenses et sombres forêts de l'Indo-Chine, par exemple, découvre tout-à-coup les ruines de palais et de temples de la plus merveilleuse architecture, mais dont la fabuleuse antiquité avait jusqu'alors fait oublier l'existence.

Notre érudit président, M. Louis Audiat, a si bien compris cette véritable mission que nous, Saintongeais, lui devons une sincère et particulière reconnaissance : et je suis certain d'avance que la juste gratitude de nos successeurs ne le laissera point parmi les *oubliés*, en songeant qu'il a passé tant d'années de sa vie parmi nous, tout occupé à réhabiliter en quelque sorte, à nous faire connaître même, par de nouveaux et consciencieux récits, les divers personnages dont notre province avait su jadis s'enorgueillir.

Grâce à son actif dévouement, Saintes a vu s'élever la statue de Palissy. Après cette tardive justice rendue au grand artiste, la société des *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis*, toujours si bien guidée par son président, appela notre attention sur le nom, également un peu oublié chez nous, du fondateur de la colonie du Canada, en nous faisant remarquer que Samuel Champlain, assurément l'une des plus grandes célébrités de notre pays, attendait encore ici un monument digne de sa gloire, et que la ville de Québec lui érigeait en ce moment.

Les vaillants et fidèles habitants de la Nouvelle-France ont entendu la voix de leurs compatriotes de cette ancienne France, vieille par son amour des nobles et antiques traditions, mais toujours jeune et ardente, elle aussi, comme on est en Amérique, par cet immortel génie qui lui fait comprendre et réaliser tous les genres de progrès.

L'un des plus éminents représentants de cette lointaine contrée, et qui naguère présidait le comité international chargé de porter pour le jubilé sacerdotal de Léon XIII les vœux et les offrandes des chevaliers pontificaux au père commun des fidèles, le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, accompagné de M. Hector Fabre, commissaire général du Canada, nous fait l'honneur de venir, dans la capitale de la Saintonge, présider la fête consacrée à Samuel Champlain et à ses intrepides compagnons. Nous en sommes doublement fiers.

Les ancêtres de l'honorable M. Chapleau et ceux de ces milliers de colons d'origine française qui, depuis bientôt trois siècles, au milieu de luttes incessantes, de combats sans nombre et de vicissitudes de toute nature, sont parvenus à créer, dans des contrées inconnues et sauvages, un vaste état, à le couvrir de villes florissantes, tout en conservant leur même foi religieuse,

leurs mœurs et leur langue, les ancêtres de cette nation remarquable étaient Saintongeais pour la plupart.

Qu'il me soit donc permis, messieurs, à moi votre concitoyen que son éloignement ne peut détacher du sol natal, — comme le comprend tout bon Saintongeais, et ainsi que le prouvent aujourd'hui nos amis et compatriotes d'outre-mer, — qu'il me soit permis de rappeler de nouveau le nom de ce brave et généreux Pierre du Gua de Mons. Ne l'oublions pas trop, bien qu'il nous semble effacé par la notoriété plus populaire de son illustre lieutenant Champlain. Il aimait à songer au manoir de sa famille, situé près des côtes de cet océan dont, tout jeune sans doute, la mystérieuse immensité lui inspira le goût des longs et périlleux voyages et le désir de prendre part à d'utiles et riches découvertes à travers des terres inconnues.

Le fondateur de cette redoutable place forte nommée Port-Royal, devenue ensuite l'importante et belle ville d'Annapolis, le lieutenant général du roi de France, Pierre du Gua de Mons, parvenu à la réalisation de ses rêves, fier de ses heureuses découvertes et de ses conquêtes, n'avait cependant garde d'oublier le village voisin de la maison paternelle, ni le petit cours d'eau qui traversait son domaine de Saintonge; et ce fut le nom de ce petit ruisseau du Gua qu'il s'empressa de donner « au fleuve fort large et fort long » qui s'offrit à sa vue, dit de Thou, quand il arriva pour la première fois au cap Saint-Louis.

Le cœur humain, en effet, ne peut oublier les souvenirs de la jeunesse, pas plus que l'âme des nations n'abandonne l'amour inné de la patrie d'origine.

Vous pardonnerez, messieurs, à l'arrière-neveu d'une aieule de Pierre du Gua de Mons, si, envoyant du fond de la Basse-Bretagne son toast à vos nobles hôtes, il vous parle de toutes ces reminiscences de famille; mais elles sont bien permises, j'aime à le croire, entre Saintongeais des deux mondes. (1)

* *

Enfin, M. le comte Lemer cier dans une charmante causerie rappelle tout d'abord les vieux liens qui unissent Jacques Bonhomme, le paysan de Saintonge, à son frère cadet Jean-Baptiste, le colon canadien. Jean-Baptiste, d'humeur aventureuse, s'en est allé chercher fortune dans ces pays lointains et s'y est installé; mais il n'a pas oublié sa patrie ni Jacques Bonhomme: il l'aime, il vient le revoir de temps à autre. Que ces liens se resserrent de plus en plus non seulement au point de vue des intérêts matériels, mais aussi pour les féconds enseignements que la mère-patrie pourra tirer des causes qui ont fait la force et la grandeur de la colonie. « Pouvons-nous oublier, ajoute-t-il, qu'à l'heure présente l'inquiétude, la tristesse ont gagné tous les esprits? Où trouverons-nous le lien puissant qui ralliera

(1) Notre confrère, dans cette dernière phrase de son toast, fait allusion à Catherine de Bremond d'Ars, mariée le 14 juillet 1475 à Arnaud du Gua, chevalier, seigneur de Chastelars, un des ancêtres de Pierre du Gua de Mons.

tous les cœurs français dans une parfaite union et nous rendra le sentiment de notre vigueur? Notre éminent évêque nous le disait tout à l'heure, les fermes croyances de notre patrie, sa vieille foi en l'évangile sont seules capables de nous rendre la confiance et d'assurer le salut du pays. Comme nos frères du Canada, nous devons chercher en haut le secret de notre force et la source de la véritable lumière. Plein de confiance dans l'avenir, je bois au Canada et à la France catholiques. »

La plus franche gaieté, le plus charmant laisser-aller n'a cessé de régner pendant ce repas ; on se sentait entre amis, et c'est par des bravos que presque chaque phrase de ces divers toasts, tous charmants dans leur genre, était accueillie.

IV

AUX ARÈNES

A deux heures, avait lieu aux arènes la conférence de M. Lucchini. Avant de s'y rendre, M. le commissaire général et les membres de la société des *Archives* qui l'escortent, visitent en passant la curieuse crypte de Saint-Eutrope. Malgré la chaleur torride, une foule nombreuse avait envahi la vaste enceinte des arènes où l'*Harmonie des chemins de fer de l'état* salue de ses brillants accords les invités à leur arrivée. M. Lucchini retrace, dans sa conférence archéologique, en un langage aussi élégant que précis, les dispositions de l'amphithéâtre de Saintes. Malheureusement, un peu pressé par le temps, il n'a pu, au grand regret de ses auditeurs, donner à son intéressant sujet tous les développements qu'il comportait. Voici un résumé de sa spirituelle dissertation :

*
* *

CONFÉRENCE DE M. FABIEN LUCCHINI

Mesdames, messieurs, malgré l'affiche, je ne puis faire une vraie conférence ; je n'en ai, ne puis, ni ne veux en avoir le temps : car trop de distractions vous attendent et me crient de me dépêcher. Du reste je n'ai aucune illusion : entre l'archéologie et un « lâcher » de pigeons, ou des morceaux de musique, ou des productions — puisque productions il y a — de souples gymnastes, vous ne pouvez hésiter : l'antique n'est pas assez... moderne, et aujourd'hui ce n'est pas seulement l'article du jour que l'on veut, mais l'article de demain. Le siècle est aux *futuristes*. Et l'orateur, même jeune, qui évoque le passé, a presque toujours l'air d'un échappé d'outre-tombe, d'un contemporain de Rhamsès-Méiamoun, qui renonce à sa sinécure de momie pour venir ennuyer ceux qui ont le mauvais goût de ne pas être morts. Il faut dire adieu à la gloire, pour être archéologue : la barre fixe, le trombone, l'art de lâcher les pigeons... après les avoir dûment plumés, voilà qui vous mène droit à l'immortalité.

N'ayant donc pas le loisir de dire ce que je voudrais, comme je le voudrais, je vais me contenter de quelques indications rapides et me faire votre cicérone, — cicérone indigne, puisque je ne dirai que ce que je sais, en conspuant le pourboire.

Ces arènes, ou plutôt cette arène — le pluriel n'a pas de sens — date du 1^{er} siècle de notre ère, probablement du règne de Tibère ou de celui de Claude. A l'époque où l'amphithéâtre des Santons a été construit, il était le seul de l'Aquitaine administrative qui, plus tard, en eut quatre ou cinq autres : ceux de Bordeaux, Périgueux, Tintinniac, Limoges et *peut-être* Bourges. Il est bâti en pierres dites de petit appareil presque partout. Son grand axe total est de 132 mètres, son petit de 106 ; le grand axe de son arène est de 77 mètres, le petit de 46^m 50.

Vous le voyez, il est adossé, sauf à l'est, au penchant des coteaux qui forment ce vallon ; c'est là une disposition économique que l'on trouve en bien des endroits, à Trèves, à Utique, à Ptolémaïs, à Pergame, à Cagliari, par exemple. La forme en est elliptique, selon l'usage ; l'on ne connaît que l'amphithéâtre de Sparte qui ait fait exception : il était circulaire.

Sur l'arène proprement dite donnaient des portes voûtées, comme il y en a encore à l'extrémité est du grand axe. Elle était limitée par un mur de 2^m 50 de haut, en blocs énormes, polis soigneusement pour que les griffes des bêtes ne pussent trouver où se prendre. Sur ce mur régnait un parapet — il en reste par ci par là des vestiges — destiné à protéger contre les atteintes des fauves les personnages de marque assis à un balcon d'honneur appelé *podium*. Et par surcroît de précautions, l'on pouvait installer sur ce parapet une grille, des filets, des rouleaux mobiles tournant sur un pivot.

Au podium il n'y avait pas de sièges en pierre, mais des fauteuils et des bancs. Ce balcon devait avoir quatre mètres de large. On y accédait par des arcades et des escaliers situés à l'est ; les premières existent encore à l'état de ruines, les derniers ont complètement disparu. L'on voit bien encore deux petits escaliers tournants, très raides ; mais, outre qu'ils sont trop étroits pour avoir été d'honneur, ils aboutissent au haut de l'amphithéâtre. Ils sont, à n'en pas douter, de service, et je suis heureux de savoir mon avis partagé par un érudit, connu même au Canada, M. Audiat.

Le podium était absolument séparé des gradins par un mur continu que le public n'avait pas le droit de franchir. Il n'y avait ici qu'un étage de gradins, en latin *mœnianum* ou *cavea*, comprenant, il est vrai, un nombre respectable de rangées, et tel qu'il était à peu près aussi haut que deux étages ordinaires. Ces rangées étaient divisées en segments, en sections cunéiformes — ou en forme de coin — par des escaliers qui convergeaient vers le mur de séparation du podium et facilitaient la circulation et l'ordre.

Les gradins pouvaient compter quinze à seize mille spectateurs. Tout-à-fait en haut se trouvait une plate-forme appelée

præcinctio, qui faisait le tour de l'amphithéâtre. Quand il y avait plusieurs étages de gradins, la *præcinctio* servait à les séparer; mais ici elle servait uniquement de palier d'entrée, où l'on aboutissait du dehors par le penchant des coteaux, et d'où l'on descendait à sa place par les escaliers. Elle pouvait contenir de cinq à six mille spectateurs qui étaient debout, tandis que les autres étaient assis sur des coussins rembourrés de paille ou de feuilles de roseau hachées.

Du côté de l'est seulement on pouvait arriver à sa place, en montant des escaliers, en passant sous des arcades et en entrant par des portes qui s'ouvraient au beau milieu des gradins, comme on en voit au premier étage de la restitution du colisée de Fontana et Hirt.

Sous les arcades de l'est baille aujourd'hui un conduit d'écoulement défoncé qui, partant du centre de l'arène, amenait au dehors les eaux pluviales et autres avec les immondices.

Je m'en voudrais de clore la série de ces indications, sans dire à nos hôtes que, à l'extrémité sud du petit axe de l'amphithéâtre, jaillit une source assez abondante, laquelle, probablement, jaillissait déjà au 1^{er} siècle de notre ère et devait être utilisée pour les besoins de l'amphithéâtre. Cette source a un nom frais et antique comme son eau : la Font Sainte-Eustelle. Elle a une vertu prophétique, à laquelle les célibataires bien élevés comme moi croient fermement : Quand un jeune homme ou une jeune fille sont piqués par la tarentule de l'hyménée, ils prennent deux épingles et les jettent dans la piscine sacrée. Les épingles tombent-elles dans l'eau en croix, il est sûr — oh ! combien sûr ! — que les jeunes gens se marieront dans l'année. Y aurait-il une relation perfide entre une croix et les innombrables joies du mariage ? Ou bien maris et femmes donnent-ils toujours des coups d'épingle dans l'eau ? Mystère et candeur !

Je laisse de côté tout ce qui prêterait à la discussion : car pour qu'on pût être explicite et nettement affirmatif sur certains points, il faudrait que les arènes fussent déblayées. Le seront-elles jamais ? L'état nous a donné, l'an passé, un moment de joie ; il a proposé au conseil municipal d'exécuter ce travail à certaines conditions. Mais la ville de Saintes a trop de charges pour accorder en ce moment une pareille satisfaction aux archéologues et aux artistes. Avant de faire revivre les pierres, il faut faire bien vivre les hommes ; avant d'embellir une cité, il faut l'assainir. Mais j'ai le ferme espoir qu'un jour le projet sera repris et accepté, pour que Saintes rende à son passé gallo-romain des honneurs dignes d'elle et de ses fiers aïeux.

* *

Et comme si la parole du savant eut évoqué quelque vision antique, une troupe de jeunes athlètes paraissent dans l'arène et nous éprouvons certainement plus de plaisir à admirer l'harmonie et l'ensemble de leurs mouvements que nous n'en aurions à voir les jeux sanglants du cirque romain. M. Fabre, en termes

heureux, remercie le conférencier et les membres de la société la *Santone* que dirige M. Caudéran :

« Messieurs, je suis heureux d'être l'interprète de ce nombreux auditoire et de féliciter l'habile conférencier sur le succès qu'il vient de remporter. Une conférence par cette température et sous ce ciel ensoleillé, cela pouvait sembler menaçant ; mais M. Lucchini a traité son sujet avec un tel agrément que nous sommes encore sous le charme de sa parole entraînant et légère.

» Quant à vous, messieurs les membres de la société de gymnastique, vous nous avez émerveillés par votre force et votre adresse. Je voudrais pouvoir vous emmener au Canada, pour instruire nos jeunes gens. Nous serions heureux de vous garder jusqu'au jour où, la France ayant besoin de vous, vous repartiriez, suivis de toute la jeunesse canadienne. »

Avant de quitter les arènes, cinq cents pigeons lâchés par la société colombophile *l'Eclair*, présidée par M. Barrière, vont porter aux rives lointaines comme un écho de notre fête. C'était plaisir de voir ces gentils volatiles s'élever dans l'air en un tourbillon, vrai nuage ailé ; puis, après quelques secondes, s'étant orientés, ils partent à tire d'ailes de tous les côtés, s'éparpillent dans toutes les directions ; quelques uns, novices ou faibles, se perchent quelques instants aux branches des peupliers, et repartent. Tout cela en un clin d'œil ; c'est une vision. Le spectacle nouveau pour Saintes a été fort goûté. Et la foule charmée, quinze cents personnes au moins, s'écoulait à flots pressés par les rues et les sentiers, j'allais dire par les vomitorium, qui mènent à l'amphithéâtre (1).

V

RÉCEPTION A L'HÔTEL DE VILLE

On se rend au musée archéologique, dont le conservateur, M. Louis Audiat, fait les honneurs.

Il est quatre heures, l'hôtel de ville orné de trophées attend nos hôtes canadiens. En leur souhaitant officiellement la bienvenue au nom de la ville de Saintes, M. le comte Lemerancier rappelle les vieilles relations commerciales qui s'étaient établies entre le Canada et nos ports de l'Aunis et de la Saintonge ; il souhaite de les voir se renouer, alors surtout que le nouveau port de La Pallice leur permet de prendre une extension qu'aux siècles passés elles n'auraient pu atteindre.

« Vous êtes ici, dit-il à peu près, reçu par des compatriotes,

(1) Un journaliste, en comptant bien tout, musiciens, gymnastes, soldats de garde, les Canadiens et ceux qui les accompagnaient, la foule qui garnissait les gradins, le « nombreux auditoire » de M. Fabre, n'a pu arriver qu'au chiffre de « 20 ou 25 personnes. » Si on l'eût fait déjeuner, peut-être à cette fête, qu'il a trouvée « piteuse », aurait-il vu 20 ou 25 mille hommes.

des amis, des frères. Si nous trouvons plus d'un motif de rester fidèles à l'amitié des Canadiens, nous rencontrons chez eux d'autre part de bons exemples à suivre. Ils sont plus avancés que nous dans la pratique des lois véritablement libérales. Ils mettent en pratique depuis longtemps cette vérité, que M. Constans exposait dernièrement à ses auditeurs de Toulouse : la liberté consiste, pour chacun de nous, non seulement à faire ce qui nous plaît, mais encore à laisser notre voisin libre de faire ce qui nous déplaît, quand les lois l'y autorisent. C'est en appliquant largement ces principes, que nous procurerons à notre pays la concorde et l'union de toutes les bonnes volontés. Sans doute, monsieur le commissaire général, en visitant demain le port de La Pallice, vous serez à même d'apprécier qu'il pourrait devenir le point de jonction entre le Canada et les pays de l'Europe méridionale, auxquels nous rattachent de nombreuses voies ferrées. Tout ce qui nous reliera plus étroitement avec nos frères d'Amérique nous comblera de joie, et nous acceptons avec enthousiasme l'augure de ces heureuses relations, qui cimenteront une vieille amitié. »

Il est impossible de répondre avec plus d'esprit et plus de cœur que ne l'a fait M. Fabre. Il montre l'unité morale, intellectuelle du peuple canadien et du peuple français. L'élément français au Canada a absorbé l'élément anglais. Le vaincu a soumis le vainqueur par la force morale.

♦ ♦

TOAST DE M. FABRE

Nous sommes toujours Français sous un autre drapeau, à jamais politiquement séparés et patriotiquement unis. Votre langue, vous l'avez embellie et perfectionnée, vos prosateurs et vos poètes l'ont revêtue d'une grâce nouvelle, nous avons cherché à la conserver en toute sa simplicité et sa grâce naïve. Vous l'aimez comme une femme charmante à qui l'on ne saurait rien refuser ; nous la vénérons, nous, comme une mère. On trouvera rarement au Canada des Français qui deviennent Anglais ; on y trouve au contraire beaucoup d'Anglais qui deviennent Français. Permettez-moi de vous citer une anecdote.

Dans un tribunal, le jury entier était composé de membres portant tous des noms anglais, écossais ou irlandais. Les débats terminés, le juge les résuma en anglais. Mais alors le chef du jury, un Anglais, prit la parole et avec le plus pur accent normand : « Monsieur le juge, dit-il, serait-ce un effet de votre bonté de recommencer ? Vous nous avez parlé en anglais ; nous ne comprenons tous que le français ; veuillez nous parler en français maintenant. »

Notre attachement à la vieille patrie n'a pas été moindre que le vôtre. Que Français nous soyons restés Français, qui peut s'en étonner ? Qu'est-ce donc qui aurait pu nous entraîner à

l'abdication ? Vos malheurs mêmes, la façon dont vous les avez supportés, l'élan avec lequel vous vous relevez vous ont grandi dans l'estime du monde. Mais une population comme la nôtre, restée isolée et comme perdue, qu'est-ce qui l'empêchait de faillir à sa tâche ? qui eût pu la blâmer de se fondre dans la masse victorieuse ? le monde entier ignorerait encore sa chute. C'est que l'âme française est vraiment indestructible, et je le sens bien pour ma part, lorsque, comme aujourd'hui, je salue le drapeau de la France.

C'est la fête de Québec comme celle de Saintes, aujourd'hui. L'ombre de Champlain plane sur les deux cités ; tous les cœurs saintongeais et canadiens sont unis dans une même effusion patriotique. A nos yeux, la France est toujours restée la même, et nous la voyons telle qu'elle nous apparut penchée sur notre berceau national, dans ce cadre gigantesque dessiné sur les bords du Saint-Laurent par Champlain.

A-t-elle été vaincue chez nous ? Non : car, au lendemain de la séparation, nous relevions le drapeau qui flotte aujourd'hui sur deux millions de Français. A-t-elle été vaincue en Europe ? Non : car vous voilà plus puissants et plus respectés que jamais : le monde émerveillé regarde l'astre remonté à l'horizon. Passé, présent, avenir se confondent dans un même rayonnement.

Pendant que vous vous interrogez anxieusement ; que vous passez en revue, dans un examen de conscience viril, vos qualités et vos défauts, nous vous acceptons tels que vous êtes. Il n'y a en présence, dans des manifestations comme celle d'aujourd'hui, que le Canada qui aime la France et que la France qui se souvient du Canada.

Jean-Baptiste, dont M. le comte Lemer cier a parlé en termes si charmants, sait tout ce qu'il doit à Jacques Bonhomme ; et lui, qui se souvient toujours, il est touché par-dessus tout qu'ici, au foyer, près du cœur de la patrie, le frère aîné se souvienne encore !

Au nom de la ville de Québec, je porte un toast à la ville de Saintes et à la Saintonge.

* * *

Et dans une aimable causerie M. Fabre rappelait que, candidat au conseil municipal de Québec, il avait été battu. « Présentez-vous à Saintes, réplique M. Lemer cier, et je vous promets l'unanimité des suffrages. »

Après cette allocution, que de fréquents applaudissements interrompent, M. Audiat lit un fort beau sonnet, *Samuel de Champlain*, « père de la Nouvelle-France », dédié aux Canadiens par un poète aussi connu qu'il est aimé, M. Georges Gourdon, de Rochefort. Voir plus bas, page 338.

VI

LA SOIRÉE

Le soir, à huit heures et demie, dans l'ancien palais de justice, devait avoir lieu la séance littéraire et musicale. Grâce aux soins de M. Laroche, tapissier, cette salle, qui fut la salle de la cour d'assises, ne rappelait en rien la banalité des décorations ordinaires.

Le buste de Samuel Champlain s'élève au fond sur un haut piédestal, au-dessous d'un cartouche aux armes de la société et de la ville de Québec. M. Paul Tourette, artiste du département de la Charente, avait bien voulu faire pour nous cette œuvre d'art, largement modelée et qui reproduit scrupuleusement les traits énergiques du célèbre navigateur, tels que nous les ont conservés d'anciennes estampes. (1)

Au-dessus du buste de Champlain, les armes de Québec et de la société des Archives, sa ville à lui et la société qui le fête.

Armes de Québec : *D'or à la fasce de gueules, chargée d'un léopard lionné d'or, accompagnée en chef de 2 fleurs de lys d'azur et en pointe d'une branche de vigne de 3 feuilles.*
Devise : IE ME SOVVIENS.

Armes de la société : *Partie d'azur à la mitre d'argent, accompagnée de trois fleurs de lys d'or, qui est Saintonge, et de gueules à la perdrix d'or couronnée de même à l'antique, qui est Aunis.* Devise : SERVARE VVLGARE.

Au-dessus de la porte d'entrée est l'écusson du Dominion composé des blasons des sept provinces du Canada (2). Le même est reproduit sur le drapeau canadien, qui n'est autre que le pavillon anglais avec l'écusson des sept provinces (3). De chaque

(1) Pour Samuel Champlain, nous renvoyons à la notice publiée dans le numéro de juillet, xiii, 246, par M. Louis Audiat, et tirée à part (in-8° de 32 pages. Saintes, Mortreuil ; La Rochelle, Foucher. Prix, 60 centimes).

(2) Il a été peint et offert par M. Camiade ; il présente sept compartiments :

1° *De sinople à la branche de houx d'or de 3 feuilles, posée en fasce ; au chef d'argent à la croix de gueules*, qui est Ontario.

2° *D'or à la fasce onlée d'azur, chargée d'un poisson d'argent, accompagnée de trois feuilles de chardon de gueules, ligées de sinople.* (Nouvelle-Ecosse).

3° Québec, comme plus haut.

4° *D'or à la nef de sable pavillonnée de gueules, voguant sur une mer d'azur, au chef de gueules chargé d'un léopard lionné d'or.* (Nouveau-Brunswick).

5° *D'argent à la couronne royale d'or surmontée d'un léopard d'or, accosté des deux lettres B et C, le tout entouré d'une couronne de lauriers de sinople.* (Colombie anglaise).

6° *D'argent à la terrasse à deux pins, l'un plus petit que l'autre, le tout de sinople, avec ces mots : PARVA SUB INGENTI.* (Ile du prince Edouard).

7° *De sinople au taureau bondissant d'or, au chef d'argent chargé d'une croix de gueules.*

(3) On lit dans le *Tour du monde* de 1878, *Excursion au Canada*, par Lamothé, ces lignes : « Dans le mouvement révolutionnaire de 1870 avec Louis

côté quatre cartouches : *La Saintonge et l'Aunis au Canada*, contenant les noms des colons aunisiens et saintongeais dont on a pu constater officiellement la présence dans la Nouvelle-France ; ils ont été peints en partie par M. Fontenelle.

Les murs sont ornés de faisceaux, de drapeaux, de feuillages, parmi lesquels est l'érable, de draperies rouges élégamment disposées. Les écussons des villes sont là, et aussi, à défaut des portraits eux-mêmes ou des bustes, les armes des contemporains de Champlain, amis ou protecteurs, puis de quelques Saintongeais-Canadiens. Ainsi, Champlain se retrouvait pour ainsi dire au milieu des siens ; il revivait, ce soir-là. Et nos hôtes voyaient se dérouler en quelque sorte l'histoire de leur pays, depuis le colonisateur Champlain jusqu'au défenseur de l'indépendance canadienne, Montcalm.

Voici d'abord Pierre du Gua de Mons, arrière-petit-fils d'Arnaud du Gua, fils de Guy du Gua, seigneur de Mons en la paroisse de Saint-Pierre de Royan, et de Claire Goumard d'Échillais, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, gouverneur de Pons, « lieutenant général au pays de l'Acadie » (8 novembre 1603), célébré par l'historien de Thou. Armes : *D'argent à trois chevrons de gueules* ; puis, Antoinette de Pons, fille d'Antoine de Pons, marquise de Guercheville, dame d'honneur de Marie de Médicis, morte en 1632, protectrice de Champlain. Armes : *D'argent à la fasce bandée d'or et de gueules* ; puis, Aymard de Chastes, de la maison de Clermont, chevalier de Malte, gouverneur de Dieppe, vice-amiral des mers du Ponant, mort en 1603. C'est lui qui envoya Champlain au Canada : « Homme très honorable, dit Champlain, bon catholique, grand serviteur du roi, qui avait servi sa majesté en plusieurs occasions signalées. » Armes : *De gueules à deux clefs d'argent en sautoir*. Devise : *SI OMNES EGO NON* ; Henri de Bourbon, prince de Condé, né en 1588 à Saint-Jean d'Angély, de Henri I^{er} et de Catherine-Charlotte de La Trémoille, gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France, protecteur de Champlain. Armes : *D'azur à 3 fleurs de lys d'or, au bâton péré de gueules*. Devise : *TE NVN-QVAM TIMVI* ; le duc de Montmorency, pair de France, amiral, vice-roi de la Nouvelle-France (1620). Armes : *D'or à la croix de gueules cantonnée de seize alérions d'azur*. Devise : *ΑΗΙΑΝΟΞ* (sans erreur) ; Henri de Lévis, duc de Ventadour, pair de France, vice-roi de la Nouvelle-France, mort à 84 ans, en 1680, chanoine de Paris. Armes : *D'or à 3 chevrons de sable*. Devise : *DIEV AIDE AV SECOND BARON CHRÉTIEN LÉVIS* ; Pons de Lauzières, marquis de Thémines, maréchal de France (1616), lieutenant

Riel, les Canadiens, Français et métis décidèrent d'adopter des couleurs rappelant l'origine des Canadiens, et l'on choisit le drapeau blanc fleurdelysé. Et voilà comment, en l'an de grâce 1870, le drapeau blanc et les fleurs de lis furent dans un coin reculé de l'Amérique du nord l'emblème d'un mouvement révolutionnaire. »

général de la Nouvelle-France, mort en 1627. Armes : D'argent au buisson de sinople.

Ensuite, voici: Louis-Hector de Callières (1647-1703), chevalier de Saint-Louis, gouverneur du Canada en 1684, gouverneur général de la Nouvelle-France en 1689. Armes : *D'argent à trois fasces contre-brelessées de sable. Devise: A IVVENTVTE VIRTVS.* (Don de M^{me} la marquise de Callières); Isaac-Louis Forant, né à La Tremblade en 1638, fils de l'amiral Job Forant et de Marguerite Richier, gouverneur de l'île Royale en 1739, mort au cap Breton en 1740. Armes : *D'azur à la sirène d'argent sur une mer de même, au chef cousu de gueules à trois étoiles d'argent*; Philippe Rigaud, marquis de Vaudreuil, chevalier de Saint-Louis, lieutenant général au Canada, gouverneur de Montréal, commandant du pays de la Nouvelle-France, mort au château Saint-Louis de Québec (1) en 1725. (Voir dans d'Hozier, registre vi, 363 : « Paroles des sauvages Iroquois au marquis de Beauharnais, gouverneur du Canada, lorsqu'ils le virent pour la première fois et qu'ils pleurèrent la mort du marquis de Vaudreuil. » Armes : *D'argent à un lion de gueules couronné, langué et armé de même*; enfin, Louis-Joseph de Montcalm-Gozon, le héros de l'indépendance canadienne, né en 1712, enseigne à 12 ans, colonel du régiment d'Auxerrois en 1743, commandant des troupes de l'Amérique septentrionale en 1756. Après des exploits merveilleux, une résistance désespérée, mortellement atteint le 14 septembre 1759, il succombait en murmurant : « Au moins je ne verrai pas les Anglais maîtres de Québec. » (2)

(1) Lire dans la *Revue canadienne*, d'avril, mai, juin et août 1893, *Le fort et le château Saint-Louis de Québec*, par M. Ernest Gagnon, aussi habile musicien qu'élegant écrivain.

(2) Dans *La kermesse* du 27 mai 1893, M. Pierre-J.-O. Chauveau a décrit, sous ce titre : *Les plaines d'Abraham et leurs monuments*, p. 185, les deux monuments élevés à la mémoire des deux généraux ennemis Wolfe et Montcalm, tombés tous les deux héroïquement, le 13 septembre 1759, dans la bataille qui décida du sort de la Nouvelle-France. Sur un obélisque dont la première pierre fut posée solennellement le 27 novembre 1827, au bas du côté du fleuve, on lit :

MORTEM VIRTUS COMMUNEM
FAMAM HISTORIA
MONUMENTUM POSTERITAS
DEDIT

puis, d'un autre côté :

HUIUSCE
MONUMENTI IN VIRORUM ILLUSTRUM MEMORIAM
WOLFE ET MONTCALM
FUNDAMENTUM I. C.
GEORGIUS COMES DE DALHOUSIE
IN SEPTENTRIONALIS AMERICÆ PARTIBUS
AD BRITANNOS PERTINENTIBUS
SUMMAM REUM ADMINISTRANS
OPUS PER MULTOS ANNOS PRÆTERMISSUM
QUID DUCI EGREGIO CONVENIENTIUS?
AUCTORITATE PROMOVENS, EXEMPLO STIMULANS
MUNIFICENTIA FOVENS
A. D. MDCCCLXXVII
GEORGIO IV BRITANNIARUM REGE.

Armes : D'azur à trois colombes d'argent becquées et membrées de gueules. Devise : MON INNOCENCE EST MA FORTERESSE. (1)

Un très beau programme, dessiné par M. Antoine Duplais des Touches, dont la 1^{re} page de ce fascicule offre une réduction minuscule qui ne peut donner de l'original qu'une idée très imparfaite, contient au verso quelques notes sur ces personnages : il représente en haut Brouage, la patrie natale de Samuel Champlain, telle qu'elle est maintenant avec ses énormes remparts abandonnés ; au bas Québec, la ville nouvelle, cité fondée par Champlain : de la mort sort la vie. Sur le côté droit, dans un médaillon, le portrait de Champlain, d'après Montcornet ; au-dessous les écussons de Québec et de la société des *Archives* : le tout entouré de plantes et de feuillages du plus gracieux effet.

Des cris de : « Vivent les Canadiens ! » saluent l'entrée du commissaire général et de ceux qui l'accompagnent. La musique du 6^e joue l'air canadien. M. Fabre prend place, sur l'estrade, au fauteuil de la présidence, ayant à sa droite M. le comte Lemerrier, à sa gauche monseigneur de La Rochelle ; puis le colonel du 6^e de ligne, le président de la société, M^{me} Fabre, M^{me} de Croze et les membres de la société.

M. Fabre donne la parole à M. Imbart de La Tour. Le jeune professeur, dans une magistrale étude dont nous publions un texte reconstitué de souvenir, après avoir esquissé la vie de son héros, si agitée et si pleine, s'est élevé aux plus hautes considérations sur le rôle de la France dans la colonisation. Sa parole claire, élégante, correcte a remué toutes les âmes et charmé tous les esprits. Les applaudissements qui ont accueilli presque chaque phrase de son discours, saluent avec enthousiasme ses dernières paroles ; ils éclatent plus vifs encore, lorsqu'on voit un vieillard vénérable se jeter dans les bras du conférencier. Cette scène touchante inspire à M^{re} Bonnefoy ces paroles remplies d'à-propos : « Messieurs, après les accents si chrétiens auxquels nous venons d'applaudir, un texte de nos saintes écritures ne vous paraîtra pas déplacé : « *Gloria patris filius sapiens* : La gloire d'un père, c'est un fils éloquent. » Je vous présente, messieurs, l'heureux père de notre conférencier. »

M. Fabre prend alors la parole. Il nous explique les causes de la prospérité et de la grandeur de la colonie canadienne. Les quelques milliers de colons abandonnés par le traité de 1763 sur les rives du Saint-Laurent ont donné naissance à un peuple de plus de deux millions d'âmes, et ce peuple doit sa force aux efforts combinés du paysan et du prêtre : le premier

Du côté du nord on lit le nom de MONTCALM, et du côté du sud celui de WOLFE, l'un et l'autre en gros caractères.

Voir aussi, p. 111, *L'album du touriste, Québec*, par J.-M. Lemoine.

(1) L'écusson de Québec et celui de Vaudreuil ont été peints par un jeune artiste de Saintes, M. Marcel Roux. Les autres sont dus aux dames de Chavagnes.

a fécondé le sol, le second a maintenu avec l'unité de la foi les traditions nationales... C'est avec un véritable soulagement que nous avons entendu M. le commissaire général disculper la France du reproche d'avoir trop facilement abandonné sa colonie aux Anglais. C'est sur le champ de bataille de l'Allemagne que le Canada nous a été enlevé, et ce douloureux sacrifice était aussi inévitable que ceux que nous a depuis imposés le sort inexorable de la guerre. D'enthousiastes bravos couvrent la voix de M. Fabre, lorsqu'en terminant son discours il affirme les sentiments d'amour des Canadiens pour la France.

L'orphéon la *Lyre saintaise*, sous la direction de M. Lamour (président M. Paul Brunaud), nous fait entendre sur un rythme tantôt gai, tantôt plaintif, ces airs français, vieux souvenirs de Normandie, de Bretagne ou de Saintonge, qu'on aime à redire dans les familles canadiennes : d'abord, *Chants canadiens*, par M. Ernest Gagnon, membre de l'académie de musique de Québec :

Nous vous chantons, ô doux chants des aïeux,
Fleurs de la France écloses sous nos cieux !

• • • • •
Chantons encor des Canadiens
Les chants joyeux, les gais refrains...

puis, *A la claire fontaine*, chant national canadien arrangé par M. Maillochaud ; enfin, *Les soirées de Québec*, chant à trois voix, sur des chants populaires du Canada français :

Courez, joyeux cortège !
Raquette agile, traîneau léger ;
Sur l'éclatante neige
Laissez-vous emporter.

N'oublions pas *La chanson de la bataille de Taillebourg*, paroles d'un trouvère champenois (1242), musique adaptée par M. Weckerlin, chantée pour la première fois à l'inauguration du monument de saint Louis à Taillebourg, le 22 juillet 1892, et qui est devenu le chant « national » de la société des Archives. Tous ces morceaux, qu'accompagnait sur l'harmonium M. Mesnard, professeur de musique, ont été écoutés avec la plus grande attention et ont séduit tout le monde, amateurs et profanes, par leur originalité d'abord, puis par la manière nuancée dont ils ont été dits.

M. Gabriel Audiat, professeur de rhétorique au lycée d'Angoulême, lit avec un talent remarquable une pièce de vers, *Samuel Champlain*. Le sujet a heureusement inspiré notre distingué poète saintongeais M. Edmond Maguier, et rarement il avait été donné d'entendre poésie plus large et de plus fière allure. Enfin, M. Marcel Pellisson a voulu apporter lui aussi son hommage au héros de la fête, et a lu une pièce de vers en patois saintongeais : on sait avec quelle dextérité et quel esprit il

manie notre ancien idiome, celui que parlait Champlain, aujourd'hui, hélas! passé à l'état de langue savante.

Toutes les parties du programme avaient été remplies, et bien remplies; mais avant la clôture de la séance, M. Audiat a remercié avec un tact exquis tous ceux qui avaient concouru à ces fêtes si brillantes, et trouvé un mot charmant pour tous ceux qui ont coopéré à l'œuvre qu'il a su mener à si bonne fin.

*
**

ALLOCUTION DE M. LOUIS AUDIAT (1)

C'est une noble et touchante devise que celle de la ville de Québec, dont vous voyez les armes unies à celles de la société des *Archives* au-dessus du très beau buste de Champlain : *Je me souviens*.

On raconte qu'après la suprême défaite, après la mort du glorieux Montcalm et la prise de Québec, les Canadiens, restés là-bas sous la domination anglaise, regardaient sans cesse à l'horizon s'ils ne verraient pas enfin flotter le drapeau français. Ils se souvenaient.

Un missionnaire français parcourait un jour les salles d'un hôpital aux Etats-Unis. En l'entendant parler, un malade d'un lit voisin se dresse sur son séant : « Et moi aussi je suis Français.— Et de quelle partie de la France ? demande le prêtre. — Du Canada. » Encore un qui se souvenait.

En 1870, quand la France, abandonnée de tous, de ceux surtout qui lui avaient le plus d'obligations, luttait courageusement mais péniblement sur son sol contre l'ennemi héréditaire fort de la complicité tacite d'autres nations jalouses, les Canadiens n'ont pas hésité à franchir les mers et sont venus en grand nombre à l'heure du péril nous apporter leur héroïque dévouement. Ils se souvenaient. (2)

Souvenons-nous toujours, messieurs ; le souvenir est frère de la reconnaissance. Ne soyez donc pas étonnés si, à la fin de cette soirée, que vous avez faite si intéressante et si magnifique, moi aussi je me souviens. Je me souviens que je dois des remerciements à notre hôte illustre, qui n'a pas hésité à entreprendre un fatigant voyage, par cette température, pour assister à notre séance. Votre présence, monsieur le commissaire général, a fait de notre petite fête une solennité, et de la glorification de Champlain presque une démonstration patriotique. La renommée avait parlé de votre talent oratoire, nous avons vu qu'elle n'avait pas menti ; elle était restée au-dessous de la réalité ; et nous avons admiré avec quelle facilité il passe du familier au grave, et de la douce et spirituelle causerie aux plus hautes considérations historiques.

(1) « Filandreuse et fatigante », a dit le journal *Le Peuple*.

(2) Voir *Le Canada et les Canadiens français pendant la guerre franco-prussienne*, par M. Faucher de Saint-Maurice.

Je remercie notre aimable et éloquent conférencier, si jeune et déjà si savant, comme le disait ce matin dans la chaire de Saint-Pierre une voix plus autorisée que la mienne. Vous avez, messieurs, admiré sa diction si pure, si élégante, cet enthousiasme si communicatif; accoutumé aux succès d'une grande ville, il n'a pas dédaigné de nous apporter dans cette enceinte si restreinte sa parole, qu'applaudissent de vastes auditoires.

Et le vénérable chef de notre municipalité ! Sa courtoisie, sa bienveillance sont depuis longtemps appréciées de tous ; c'est grâce à sa généreuse hospitalité que nos hôtes n'auront pas trop à regretter leur séjour parmi nous.

Merci à vous, mon colonel, toujours si prêt à répondre aux désirs de la population de Saintes ; merci à tous ceux dont la présence ici est un témoignage de sympathies et pour notre œuvre et pour notre société. Vous vous associerez, mesdames et messieurs, aux félicitations que j'adresse aux organisateurs de ces fêtes, aux membres de la société des *Archives* qui, non sans quelques difficultés, mais avec persévérance, ont tout préparé pour cette fête, et ayant bien commencé l'œuvre ont voulu l'achever dignement : M. le docteur Termonia, MM. Anatole Laverny, Henri Drillhon, Leroy, Rullier. Je garde pour le dernier M. Pinasseau, parce que ce n'est pas la première fois qu'il met ainsi au service de ses concitoyens son intelligence, son activité, et j'espère bien que ce ne sera pas la dernière.

M. Lucchini, notre conférencier des arènes, a déjà reçu des éloges bien mérités. Mais j'envoie aussi des remerciements à tous ceux et celles qui ont contribué à la décoration de cette salle ou qui ont ici et là prêté leur précieux concours : sociétés ou particuliers, compagnie du chemin de fer ou société de l'*Eclair* ; à ces jeunes gens de la *Santone*, de la *Lyre*, de l'*Harmonie*, dont vous avez admiré les talents divers et dont vous voudrez encourager les efforts ; à ces musiciens du 6^e de ligne, aussi habiles à jouer des airs nationaux que braves à sonner la charge quand il faudra.

Merci aussi à ces amis du Canada, qui nous ont procuré l'occasion de raviver le souvenir d'un de nos plus grands hommes. Cette fête, je crois, a été digne par certain côté de celui à qui elle était destinée, le côté idéal, pour ainsi dire, et désintéressé.

Quand d'autres couraient au Nouveau-Monde avec l'espoir d'y trouver des trésors immenses, des mines d'or inépuisables, tout au moins un commerce lucratif avec ces pauvres sauvages qu'ils duperaient, Champlain, lui, ne voyait que la civilisation à importer dans ces terres barbares, que le nom de Dieu à mettre sur les lèvres des Iroquois avec le doux parler de la douce France, l'extension de l'empire de la France et sa part dans les dépouilles opimes que se partageaient les nations européennes. Ainsi nous, sans aucune arrière-pensée, nous avons vu un grand homme à célébrer, une glorieuse mémoire à rappeler, à tirer

un peu de l'ombre, et aussi une occasion favorable de tendre la main, par-dessus l'océan, à des amis de la France, à des parents, à des frères.

Voilà ce que la société a vu dans l'organisation de cette solennité. On aurait pu faire mieux et autrement. Société historique, nous avons fait la fête du souvenir... du souvenir et de l'espérance. Nous nous sommes souvenus et nous nous souviendrons.

* *

Il est onze heures et quart ; les fêtes de Saintes étaient terminées ; elles laisseront dans l'esprit de tous ceux qui y ont pris part un ineffaçable souvenir.

DENYS D'AUSSY.

DISCOURS, ALLOCUTIONS, CONFÉRENCES, POÉSIES

I

ALLOCUTION DE M^{re} BONNEFOY A LA CATHÉDRALE

Mes chers messieurs, avant toute chose, permettez-moi de vous laisser voir ma première impression en montant dans cette chaire. Elle est faite d'une très douce joie, et je suis heureux de prendre la parole devant vous. Je me plais à rendre d'abord hommage au très honorable et très cher commissaire général du Canada et aux membres de sa famille, qui sont venus avec lui prendre part à nos fêtes. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai l'honneur de le connaître, et il sait le vif plaisir que j'éprouve à le voir parmi nous. Après lui avoir été justement rendus, mes hommages vont à travers l'océan saluer dans sa ville archiépiscopale de Montréal, son frère, M^{re} Fabre, l'illustre prélat qui gouverne cette religieuse province.

Messieurs, si j'avais à développer devant vous cette thèse que la foi religieuse et l'esprit patriotique se complètent heureusement, qu'ils sont les deux courants partis d'un même foyer, les deux jets lumineux qu'un même centre rayonne et qu'ils forment à leur tour, par leur union, un foyer intense que rien ne peut éteindre, affaiblir ni compromettre, il me semble que ma tâche serait aisée. Chaque page de l'histoire viendrait me fournir un argument en faveur de cette vérité, que les faits ont manifestée partout avec tant de persistance et tant d'éclat. D'où vient, par exemple, aux races orientales ce lambeau d'indépendance qu'elles sont jalouses de conserver, au milieu de la servitude à laquelle on s'efforce de les soumettre ? Comment retiennent-elles encore quelque chose de leur antique splendeur ? Courbées depuis des siècles sous le cimeterre des musulmans, en lutte continuelle avec toutes les oppositions doctrinales,

comment donc ont-elles pu conserver quelque chose de leur noblesse ? C'est qu'elles ont gardé dans son intégrité leur foi religieuse : c'est là une force que le glaive de l'Islam n'a pu comprimer et que le croissant s'est inutilement efforcé d'abattre.

Les arguments s'offriraient aujourd'hui d'eux-mêmes à ma pensée. En les développant, je craindrais d'anticiper sur des choses que d'autres ont accepté la mission de vous dire. Des deux conférences, que vous entendrez aujourd'hui, et auxquelles j'espère bien qu'il me sera possible d'assister, l'une vous présentera l'histoire de vos magnifiques arènes, auxquelles se rattache le souvenir de nos premiers martyrs ; dans l'autre, un jeune, mais déjà bien connu, professeur de la faculté des lettres de Bordeaux, vous parlera de nos chers Canadiens. Je dis nos Canadiens : car ils sont bien à nous. C'est du sang français qui coule dans leurs veines et dans les nôtres. Mais laissons ce sujet et réservons-nous pour le plaisir que nous goûterons ce soir à l'entendre.

Quant à la thèse que j'énonçais tout à l'heure, il n'est plus besoin d'en fournir la preuve, tant vous êtes tous convaincus de sa vérité ! tant elle inspire votre conduite, à vous nos frères bien-aimés d'Amérique ! Tournons nos regards vers cette terre si française du Canada ; regardons cette incomparable colonie, où notre nom inspire la plus fraternelle tendresse et où la fidélité à la France subsiste comme un sentiment invincible. Baissons la tête, messieurs ; les vicissitudes de la politique nous ont arraché cette portion de nous-mêmes, et il nous faut bien nous incliner, sans rien perdre de notre fierté et de notre patriotisme, devant les fatalités de l'histoire, même à l'heure où la patrie pleure ses défaites et sent avec douleur qu'on lui ravit ses enfants. On aime sa patrie telle qu'elle est, comme une mère aime son enfant tel qu'il est. Vous comprenez, messieurs ; ces sentiments-là ne s'analysent pas, ne se discutent pas : ils s'imposent. Dans la constatation des infirmités et des douleurs de la patrie, il y a encore du patriotisme et du courage ; elle ne va pas en effet sans que s'affirme notre espérance dans un avenir meilleur, qui ne saurait jamais manquer au courage persévérant.

Voilà donc, sur cette terre d'Amérique, une colonie dont les habitants sont restés fidèles à l'amitié de la France, bien que la France ait dû tristement les abandonner à la domination anglaise, il y a de cela plus d'un siècle. L'histoire de cet abandon et des malheurs qui nous l'ont imposé est écrite dans nos annales, et nous voudrions pouvoir détruire les pages où l'on a consigné un si douloureux souvenir. Devant cette grande infortune, on comprend le mot célèbre de Montcalm, à qui l'on annonçait sa mort prochaine : « Ah ! tant mieux ! je ne verrai pas la reddition de Québec ! »

Pauvre et malheureuse colonie, la voilà noyée dans ce flot américain ou anglais, privée de ses coutumes et de ses magistats, subissant toutes les vexations, ployant la tête sous le

joug qu'on lui impose ! Elle garde malgré tout le souvenir de la France, qui est toujours pour elle la mère-patrie, et conserve l'espoir de sentir entre la France et elle à tout jamais les liens d'une fraternité indissoluble. Où trouverons-nous le secret d'une pareille fidélité et de si constantes espérances ? Vous ne me démentirez pas, messieurs. Les Canadiens ont trouvé dans leur foi catholique une nationalité imprenable. Soumis à la domination d'une nation protestante, ils demeurent catholiques romains. Quand on a voulu leur ravir leur liberté, ils ont répondu à ces prétentions par la force. Et qui pourrait les en blâmer ? Mais quand ils ont dû recevoir les conditions du vainqueur, ils ont demandé une seule chose : Qu'on nous laisse nos croyances, qu'on ne porte nulle atteinte à notre foi ; on peut en retour compter sur notre loyalisme. Et fidèle à ses croyances, cette race généreuse continue à se développer avec une admirable fécondité, donnant à l'église d'abondantes générations de chrétiens, à la France des amis toujours sûrs et aux nations catholiques un grand et inoubliable exemple.

Il y a, dans la vie des peuples, des heures où l'on sent l'impérieux besoin de se recueillir. Nous sommes à l'une de ces heures importantes et solennelles. La France catholique gardera-t-elle son indépendance ? A tous ceux qui nous la disputent, il faut qu'à l'exemple de nos frères du Canada nous sachions répondre : « Laissez-nous notre foi, respectez nos croyances et croyez en retour à notre loyal dévouement aux institutions de notre bien-aimé pays. Si l'on nous persécute, nous trouverons dans notre foi, plus robuste que les persécutions, le courage de rester fidèles au pouvoir. Si au contraire ceux qui ont en main la puissance assurent à nos âmes catholiques la liberté, oh ! alors, avec tout notre cœur, avec tout notre enthousiasme, nous leur assurerons notre ferme appui ; entre eux et nous, l'alliance sera indissoluble : ce sera à la vie, à la mort. »

Telle est la leçon que nous ont donnée les Français du Canada ; leur loyauté doit inspirer notre conduite, et leurs admirables exemples méritent de n'être pas perdus. En parlant de nos frères d'Amérique, je le fais avec un plaisir que rendent plus vif encore des souvenirs personnels, qu'on me permettra de rappeler ici. Au jour de ma consécration épiscopale, M^r le coadjuteur de Québec, cédant à de délicates instances, auxquelles vous n'étiez pas étranger, monsieur le commissaire général, voulait bien assister à la cérémonie du sacre. Aujourd'hui qu'un courant de sympathie profonde relie Saintes à Québec, envoyons nos hommages, par-delà l'océan, à NN. SS. Fabre et Bégin. Que leur condition est heureuse, à ces pontifes d'outre-mer qui vivent sur un sol où règne la vraie et sage liberté ! Avec une noble indépendance, ils y répandent ces idées libératrices et fécondes, dont la foi est le vrai réservoir. Leur zèle n'a d'égal que leur humilité ! Rappelons-nous avec édification l'exemple du cardinal-archevêque de Québec. Avec

le même sentiment qui jadis inspirait Fénelon, n'a-t-il pas su rendre publique son adhésion aux enseignements du souverain pontife sur un point où ses idées personnelles n'étaient pas approuvées de Rome? Cet acte, accompli en toute simplicité, est tout bonnement sublime. A son exemple, nous trouverons dans notre union avec Léon XIII le courage de servir la vérité et de résister à toutes les erreurs. Défendons nos idées chrétiennes ; les hommes qui les attaquent passeront : elles demeurent. Elles sont assez fortes pour user tous ceux qui viennent se heurter à elles.

Que les Français du Canada sachent donc bien que nous demeurerons leurs frères, que nous les aimons, qu'aux yeux de notre cœur ils sont toujours nôtres. Ne sommes-nous pas les fils d'une même patrie, et en même temps les enfants d'un même père, Léon XIII ?

Nos pères étaient beaux, quand, au moment d'engager la bataille, ils s'écriaient : « Vive le Christ, qui aime les Francs ! » A leur exemple, séduits par l'affection de Léon XIII pour notre pays, plaisons-nous à redire, dans une parfaite union de sentiments : « Vive le pontife vénéré, qui aime la France ! »

II

SAMUEL CHAMPLAIN

Conférence de M. Imbart de La Tour

Mesdames, messieurs, je dois commencer cette conférence par quelques mots de remerciement. L'accueil si cordial, si courtois que j'ai reçu de la société des *Archives historiques* et de son président, m'en fait un devoir. Aussi, quand leur invitation m'a été transmise par un ami qui m'est cher, n'ai-je point hésité. Il m'a semblé, mon cher président, qu'en acceptant, j'étais encore votre obligé. Vous m'avez permis d'acquitter une double dette : celle du travailleur qui doit beaucoup à vos recherches, et aussi celle de l'ami sincère et déjà vieux du Canada, qui sait ce que valent à la France les sympathies de la jeune et forte nation qu'elle a formée.

Deux fois déjà, messieurs, j'ai pu approcher et connaître quelques uns de ses représentants. C'est de l'un d'eux, M^r Labelle, que j'ai appris ce qu'était le Canada, ses ressources, ses progrès merveilleux et son avenir. Un an plus tard, appelé à recevoir à Bordeaux la délégation de Québec, présidée par le premier ministre de la province, j'ai eu l'honneur d'être envers elle l'interprète des nombreuses sympathies qu'elle avait éveillées à son passage à Bordeaux. Qu'il me soit permis d'évoquer ici ces souvenirs. En écoutant ce matin M. le commissaire général parler de la France, dans cette belle langue française où il a mis tant d'esprit et tout son cœur, je me félicitais encore de l'heureuse fortune qui m'a permis une troisième fois d'apporter à son pays

et à son gouvernement le témoignage de ma profonde et respectueuse sympathie.

Je puis vous assurer, monsieur le commissaire général, que ces sentiments sont bien ceux aussi du grand corps auquel j'ai l'honneur d'appartenir, et de la jeunesse tout entière de nos écoles. Vous pouvez dire aux étudiants canadiens que maîtres et étudiants français ne sauraient être indifférents, qu'ils leur réservent une place à leur foyer s'il leur plaît un jour de s'y asseoir : car nos jeunes gens surtout n'oublient pas qu'en des jours moins heureux, quand leurs aînés tombaient sur le champ de bataille, les volontaires canadiens sont venus à nous, comme ils le feraient encore, si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous avions encore la fortune des armes à tenter.

Ces sympathies, messieurs, je ne pouvais mieux les traduire devant vous, qu'en apportant mon modeste concours à cette fête toute française. Vous avez pensé qu'un des meilleurs moyens d'honorer Champlain était encore, après tant d'hommages, d'entendre l'histoire de sa vie. L'honneur que vous m'avez fait de me confier le récit de sa vie est un de ceux dont on est fier. Ouvrons donc ces pages glorieuses : sachons surtout en pénétrer l'esprit; moins raconter, année par année, les faits de notre grand homme, qu'étudier ses moyens d'action et ses idées. Peut-être trouverons-nous pour nous-mêmes de grandes et utiles leçons dans le récit d'une vie consacrée tout entière à la grandeur de la France et à la création d'un empire colonial par celui qui est vraiment pour nous, hommes du xix^e siècle, un précurseur.

Noble homme Samuel de Champlain naquit à Brouage vers 1567. Nous connaissons à peine la date de sa naissance, moins encore l'histoire de sa jeunesse. Nous savons seulement qu'il appartenait à une de ces familles de petite noblesse qui, en Saintonge, comme en Bretagne, ont donné à la France tant de marins et d'officiers. Son père, Antoine de Champlain, était capitaine de marine à Brouage. Samuel lui dut peut-être son goût précoce pour le grand inconnu de la mer. « Entre tous les arts les plus utiles et excellents, écrivait-il en 1613, celui de naviguer m'a toujours semblé tenir le premier lieu... C'est cet art qui m'a dès mon bas âge attiré à l'aimer. » Champlain songea toujours très peu à parler de lui-même, et nous n'avons guère que cet aveu sur ses idées d'enfance. Ce ne fut pourtant pas dans la marine qu'il débuta. En 1592, il se rend en Bretagne, y sert dans l'armée royale sous les ordres des maréchaux d'Aumont et de Brissac. La paix de Vervins (1598) lui rend la liberté. Il en profite pour suivre un de ses oncles à Cadix, et de là s'embarquer au compte de l'Espagne sur la flotte des Indes. Ce voyage décida de son avenir. Il était dit que Samuel Champlain serait navigateur. Il ne savait pas encore, il est vrai, le domaine qu'il était appelé à découvrir. Sa rencontre avec MM. de Mons et de Pontgravé, qui avaient fondé une compagnie pour les exploitations du Saint-Laurent, l'entraîna vers le Canada.

En 1603 il faisait voile, pour la première fois, vers Terre-Neuve et Tadoussac. La conquête pacifique de la Nouvelle-France était commencée pour ne plus s'interrompre qu'à sa mort (1603-1635).

Quelle avait été jusqu'alors notre politique coloniale ? Comment cette politique avait-elle été jugée par l'opinion ? Il est intéressant de répondre en quelques mots à cette question pour mieux comprendre l'originalité des idées et de l'œuvre même de Champlain.

Il ne faut pas croire que la France soit restée étrangère aux découvertes du xvi^e siècle. Les explorations et les conquêtes des Espagnols, des Portugais, des Anglais nous avaient entraîné, depuis le règne de François I^{er}, à suivre le mouvement. Saintongeais, Basques, Normands, Bretons équipent des navires et rivalisent d'audace. En 1524, Verazzani reconnaît la « Nouvelle-France ». Jacques Cartier découvre et explore le Saint-Laurent (1534-1535) qu'il remonte jusqu'à Montréal. Il est bien accueilli, écoute force « prescheries » et reçoit force festins. Aussi, dès son retour, songe-t-il déjà à cet établissement français dans le pays qu'il vient de découvrir. Il ne devait pas cependant avoir devant l'histoire l'honneur de faire du Canada une colonie. Roberval (1544), le marquis de La Roche (1578), Noël (1583) ne devaient pas être plus heureux. Il était réservé à Champlain de réussir.

Ces premières tentatives avaient eu pourtant la faveur de l'opinion. Jamais peut-être, sauf de nos jours, la France n'a porté tant d'intérêt à ces excursions lointaines. On lit avec avidité les relations originales ou traduites des Espagnols et des Anglais. Un des grands succès littéraires du temps n'est-il pas le gros recueil de Théodore de Bry, l'*India occidentalis*, commencé en 1590 et dont seigneurs et bourgeois se font un livre de chevet ? La mode gagne les grands écrivains. Rabelais entraîne son héros, Pantagruel, sur la route de l'Inde. Montaigne a chez lui des objets exotiques, dont quelques uns se voient encore dans la tour : « espèces et bracelets de bois, de quoi (les sauvages) couvrent leurs parquets aux combats, et de grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soutiennent la cadence. » Le Canada est déjà si connu, si populaire, qu'il trouve sa place dans le roman ou le drame. En 1603, Antoine du Perrier, sieur de Sallaigues, gentilhomme bordelais, fait de la Nouvelle-France le théâtre des amours de Pistion et Fortunée, roman dont un confrère de Rouen, du Hamel, s'empresse de tirer une tragédie en cinq actes. Ces pièces sont aujourd'hui perdues... heureusement pour la renommée de leurs auteurs. Mais leur titre seul suffit à nous renseigner sur ces préférences de l'opinion.

Ainsi, à l'époque de Champlain, la France a le goût des aventures lointaines. Ce n'est pas là pourtant la politique coloniale. Voyages ou expéditions ne se font pas sans esprit de retour. On part pour s'enrichir, pour combattre, non pour colo-

niser. L'ambition du gain, la création de comptoirs, la traite, ou bien la lutte contre l'Espagne, le désir de la frapper au cœur en découvrant, au nord de l'Amérique, la nouvelle route des Indes, voilà les vrais mobiles qui poussent marchands ou marins. Ajoutez-y encore l'amour de l'inconnu, la soif de la gloire. Ce sont bien des traits de notre génie national. Nous sommes nés conquérants. Quoi que nous disions, nous n'aimons pas toujours rester chez nous, ce qui est souvent un moyen d'aller chez les autres. Mais d'établissement sérieux et durable, nul n'y songeait alors. Etions-nous même capables de coloniser, de quitter le pays sans esprit de retour? On ne le croyait pas. A la cour d'Henri IV, même à la cour de Louis XIII, la politique coloniale avait des adversaires décidés. Chose curieuse, on la combattait par les mêmes arguments que de nos jours. On disait volontiers que la France devait se suffire à elle-même, qu'elle n'était pas capable de créer des colonies, et que c'était appauvrir sa population qu'étendre ses domaines. Beaucoup s'en tenaient au précepte de Rabelais qui avouait plaisamment « qu'il faut avoir un pied sur terre et que l'autre ne doit pas en être bien loin. »

La gloire de Champlain fut de réagir contre ces idées. Il leur a opposé le seul argument qu'on ne discute pas, le succès. Son œuvre fut moins une œuvre d'exploration qu'une conquête pacifique et durable. Il a eu l'honneur, même avant Richelieu et Colbert, d'avoir compris que la France devait avoir un empire colonial, et le premier d'avoir travaillé à le lui donner. Voilà son génie propre, sa part dans l'histoire des découvertes. Etudions donc cette œuvre, voyons comment elle se prépare, se poursuit et s'achève dans les trente-deux années que Champlain a consacrées à l'accomplir (1603-1635).

Ce fut en 1603 que Champlain fit son premier voyage au Canada. Il n'y allait pas pour son compte. Il s'était mis au service de la compagnie fondée en 1601 entre Pontgravé, de Mons et M. de Chastes, gouverneur de Dieppe. Ce fut sous leurs ordres qu'il quitta Honfleur le 15 mars 1603 : il se rendit à Tadoussac, remonta le Saint-Laurent jusqu'à l'emplacement de Montréal. Ce voyage n'était qu'une simple reconnaissance. Champlain en rapporta de nombreuses observations. Il avait étudié avec soin les mœurs, les coutumes, les ressources des Indiens : il tira grand profit de ces remarques et l'on trouve déjà, dans sa relation publiée un an plus tard, des vues originales sur la conduite à suivre avec les indigènes. Il note en passant l'emplacement de Québec.

De retour en France, il présenta au roi sa relation et une carte. Le succès de l'entreprise avait été très grand. Un poète inconnu l'a chantée en mauvais vers : ce qui valait mieux, ce fut l'approbation du roi qui lui fut par la suite d'un si grand secours.

Toutefois il ne devait pas revenir au Canada avant 1608. De 1604 à 1606, il se rend avec de Mons en Acadie, et c'est là qu'il

fait son premier essai de colonisation. La petite troupe hiverna à Sainte-Croix, puis après bien des souffrances, à Port-Royal. Le séjour dura deux années; mais la tentative ne fut guère heureuse. On avait à combattre le froid et la disette. Le vin vint à geler dans les outres : la petite colonie manquait de tout. En 1605, le nombre des colons était tombé de 79 à 35. L'absence d'ordre, de sécurité, les luttes religieuses elles-mêmes entre protestants et catholiques aggravèrent ce désastre. L'expérience ne fut pas inutile à Champlain. Elle lui permit d'abord en 1605 d'explorer toute la côte d'Amérique, jusqu'au cap Cod; elle lui donna surtout d'utiles leçons pour l'avenir. En 1607, le privilège de Mons était révoqué : Champlain ramena en France les débris de sa colonie.

Ce n'était pas en Acadie, territoire trop étroit et trop pauvre, qu'il pouvait réussir. Il le comprend et dès son retour il revint à son premier projet d'un établissement au Canada. Les circonstances étaient meilleures. Le roi avait accordé un privilège d'un an (1608). Champlain mit à la voile avec Pontgravé (13 avril), mais cette fois comme chef de l'expédition. Ses deux vaisseaux arrivèrent à Tadoussac au mois de mai, remontèrent le Saint-Laurent, explorèrent la Saguenay et, le 3 juillet 1608, arrivèrent enfin à la pointe de Québec.

Arrêtons-nous, messieurs, sur cette date mémorable. Elle marque la prise de possession définitive par la France. Champlain nous en a laissé lui-même le récit. Il n'avait que vingt-huit hommes. Cette petite troupe suffit à créer une ville. Il fallait d'abord mettre les vivres en sûreté : on commença par construire un magasin. Les colons édifièrent ensuite pour eux-mêmes une « maison », bâtiment en bois composé de trois corps de logis à deux étages et reliés entre eux par une galerie extérieure. L'habitation fut défendue contre toute surprise par un fossé et des plates-formes armées de canons. Le 1^{er} octobre, le « jardin » fut défriché. On y sema du blé, puis de l'avoine; le 24, on y planta des vignes et on se prépara à hiverner.

L'hiver fut rude. Les maladies enlevèrent à la petite colonie les deux tiers de ses membres. Une conspiration faillit même la priver de son chef. Il ne s'agissait rien moins que d'assassiner Champlain et livrer Québec aux Espagnols. Le complot fut découvert et puni. Le retour du printemps ranima les courages. La petite troupe fut enfin ravitaillée au mois de juin. Elle partit en guerre contre les Iroquois et, après une facile victoire, Champlain rentra en France, portant au roi les premiers produits du Canada. Québec était fondée.

La période qui va suivre nous montre Champlain, jusqu'à sa mort, occupé surtout à fortifier, à étendre son œuvre. Rien ne vint distraire ce ferme et lucide esprit de la tâche à laquelle il se donna tout entier. Il comprit que les institutions durables ne sont pas l'œuvre d'un jour. Il ne lui avait pas suffi d'avoir fondé Québec; il travailla sans relâche à assurer son avenir.

Ses moyens d'action furent divers, mais excellents. Sa pré-

sence d'abord était nécessaire au Canada ; Champlain y passa une bonne partie de sa vie, la meilleure peut-être. Il y retourna de 1609 à 1610, puis en 1611, après son mariage, en 1613, 1615, 1617 ; depuis 1618, sauf quelques rares voyages en France, il s'y établit. Chassé en 1629 par la prise de Québec, il y revient en 1633, et en 1635 pour y mourir. On peut dire que Champlain a été le premier colon du Canada.

Avant tout il fallait s'assurer du pays. Champlain pousse vers le sud et vers l'ouest ses explorations. En 1609, il profite d'une guerre contre les Iroquois pour remonter leur rivière et découvrir le lac qui porte son nom. S'il se fut avancé plus loin, il eut assurément pu rejoindre Hudson qui remontait alors vers le nord, mais il hésita ; il songeait surtout à pénétrer dans l'ouest, toujours séduit par l'idée de rejoindre le Pacifique et de trouver ainsi la route la plus courte des Indes. De là ses trois voyages en 1611, 1613, 1615, vers la région des lacs. En 1611, il remonte le fleuve, s'arrête devant Montréal et songe à établir un poste dans une petite île, qu'il nomme Sainte-Hélène, en l'honneur de sa femme. En 1613, sur les faux avis d'un aventurier, Duvernau, il croit pouvoir traverser le continent. Il remonte l'Ottaïva qu'il décrit avec soin. Mais bientôt, éclairé par les sauvages, il revient sur ses pas. Ce fut une grosse déception qu'il raconte galement dans ses voyages, et qui lui donna la tentation de faire pendre son guide. Il se ravisa, mais se fit mieux renseigner pour son expédition de 1615. Cette dernière lui permit d'explorer une seconde fois l'Ottaïva, puis le lac Nipissing, et par la rivière des Français de descendre au lac Huron. Il y retrouva un missionnaire de la colonie et acquit enfin la conviction que cette mer mystérieuse dont on parlait autour de lui n'était que la région des lacs. Il renonça à poursuivre ses voyages, et dès cette époque concentra tous ses efforts sur son poste de Québec.

Le grand péril qui menaçait la colonie naissante était de manquer d'hommes et d'argent. Champlain eut donc à s'assurer les fonds nécessaires pour l'entreprise. Ce fut au système des compagnies privilégiées qu'il eut recours. N'oublions pas, messieurs, qu'au *xvii^e* siècle, cette mesure était la seule qui pût permettre de coloniser avec succès. L'action individuelle, isolée, était impossible ; on ne songeait pas encore à celle de l'état. On devait donc confier à des compagnies seules l'exploitation des colonies, et ces compagnies elles-mêmes ne pouvaient prospérer sans monopole et sans protecteur. C'est sous cette forme que se font alors les entreprises coloniales ; et Champlain eut la sagesse de se servir d'un système que le temps n'a pas encore condamné. Mais que de résistances à vaincre, d'intrigues à déjouer, pour obtenir et surtout pour conserver le privilège ! Hostilité commerciale des concurrents, basques ou bretons, caprices des courtisans, indécision du pouvoir, Champlain eut tout à combattre ; la conquête du Canada se fit tout autant à la cour qu'au Canada lui-même. Dès 1601, de Mons avait créé une compagnie. Le privilège est révoqué en 1603 et Champlain a beaucoup de

peine à le faire rétablir. En 1608, les Basques tentent même par la force à s'opposer à l'entreprise. En 1609, Henri VI révoque une seconde fois le monopole et établit la liberté du commerce. Champlain tint bon. « Il n'est pas raisonnable, disait-il, qu'ayant pris les brebis, les autres aient la toison » ; et depuis 1610, au plus fort de ses voyages, il lutta avec une énergie rare pour obtenir de la couronne une compagnie privilégiée ; cette compagnie fut enfin créée en 1611. Pour éviter l'hostilité de ses rivaux, il y fit entrer des armateurs des villes intéressées au commerce du Canada. « Il fallait bien, disait-il, de tout bois faire flèche. » La Rochelle seule s'abstint. En même temps, il cherche à sa compagnie un protecteur. Il s'adresse d'abord au comte de Soissons, puis à sa mort (1612) au prince de Condé, Henri de Bourbon. En échange de sa faveur, celui-ci se contenta du titre nominal de vice-roi qui lui fut donné par la couronne et d'un cheval de 1,000 écus que lui promit annuellement la compagnie. Ce n'était pas être trop exigeant. Champlain eut l'habileté de se faire donner, par le prince de Condé, le droit de commettre, établir, constituer tels capitaines que « besoin seroit ». La compagnie semblait donc solide et Champlain indépendant. La chute de Condé faillit tout compromettre (1617). Champlain fut privé de son commandement, et la compagnie se vit menacée de perdre son privilège ; un arrêt du roi lui donna raison cependant, et la compagnie retrouva un protecteur dans la personne du duc de Montmorency.

Cet état de choses ne pouvait durer. Champlain comprit qu'il ne devait dépendre de personne, pas même d'un grand seigneur. Il obtint enfin, grâce à ses démarches, en 1620, une commission du roi. Il recevait de Louis XIII avec son titre de lieutenant du roi en la Nouvelle-France, le droit de rendre la justice, le pouvoir de commander. L'arrivée aux affaires de Richelieu assura enfin l'avenir de son œuvre. La compagnie ancienne disparut et, en 1627, le cardinal organisa la compagnie des cent Associés ou du Canada. Il insérait dans ses statuts l'obligation de faire passer sur les bords du Saint-Laurent des familles de colons, d'y développer la culture, d'y construire des habitations. En revanche, le roi donnait à la nouvelle compagnie les droits seigneuriaux à Québec et dans les territoires de la Nouvelle-France, exemptait d'impôts leurs marchandises et octroyait des privilèges spéciaux aux artisans. L'émigration, jusque-là entravée, se développa.

Grâce à ces mesures, la petite colonie n'avait fait que grandir. C'est une des belles pages de la vie de Champlain que cette histoire des premières années de Québec. Le principe de son fondateur était que la colonie devait se suffire à elle-même. Le climat ? Il en combat les rigueurs en propageant les cultures européennes. Il fait planter des arbres, semer des grains ou herbes potagères ; il renouvelle par la chasse la provision de viandes fraîches : aussi les colons s'habituent peu à peu au pays. Dès 1610, la colonie ne perd plus un seul homme pendant

l'hiver : désormais elle ne fera que s'étendre. En 1615, Champlain y construit une chapelle et un séminaire pour les récollets qu'il vient d'établir ; il augmente d'un tiers la plantation. En 1617, la première famille française, celle d'Hébert, s'établit à Québec. La compagnie rivalisait de zèle. En 1618, elle décide d'envoyer à Québec 80 personnes, officiers, commis, laboureurs, ouvriers, une foule d'instruments de travail et de culture. Cet envoi ne réussit pas. Les affaires d'Europe entravèrent beaucoup les progrès de Québec : Champlain trouva le fort presque ruiné en 1620. Il se remit à l'œuvre, établit un poste sur la colline qui domine le Saint-Laurent et, trois ans plus tard, fit bâtir en pierre, habitations, séminaire et forteresse. Cette année, la charrue prit enfin possession du sol. Il y avait alors à Québec 50 colons. La création de la compagnie de 1627 devait, dans la pensée de Richelieu, porter leur nombre à 4.000. La guerre avec les Anglais arrêta tout ; mais déjà en 1632 la station se relevait de ses ruines et réparait ses pertes. Champlain put mourir avec la conviction qu'une grande cité commençait à naître.

* *

Ce serait trop restreindre l'œuvre de Champlain que de ne voir en lui qu'un bâtisseur de villes ; ce seul titre, il est vrai, eut suffi à sa gloire. Mais Champlain a fait plus : il a prétendu donner à la France un empire colonial. Voyons donc comment il a compris la colonisation. En étudiant sa vie et ses écrits, nous verrons peu à peu se dégager, se préciser ses idées, et notre grand homme prendre conscience des moyens à employer pour réussir. Ces idées, très neuves pour l'époque, peuvent se ramener à deux. Champlain a voulu s'assurer le concours des populations indigènes. Il a voulu aussi que la France fit de son œuvre coloniale une œuvre de civilisation et de progrès, et appliquât à la conquête des âmes, la seule durable, la plus grande force qui vient des hommes, parce qu'elle dirige les sentiments les plus intimes de notre être, la religion.

Que les Indiens fussent être rattachés à la France, qu'ils devinssent en quelque sorte ses alliés, ses auxiliaires dans la création de son empire colonial, cette idée se retrouve souvent dans les écrits de Champlain. Dès ses premiers voyages il avait noté avec soin les mœurs des sauvages, leurs familles et leurs tribus. Il observe les différences d'organisation de caractère des Hurons, des Algonquins, des Montagnais, des Iroquois, en homme qui saura en tirer un jour parti. Ce n'est point qu'il ignore leurs vices, dont le plus commun est la duplicité : nomades ou sédentaires, agriculteurs ou guerriers, tous « ne valent pas grand'chose ». Ils sont « grands larrons » et surtout « grands menteurs ». Aussi « se faut-il donner garde de ces peuples et vivre en méfiance avec eux... toutefois sans leur faire apercevoir. » Voilà de la bonne politique. Champlain ne voulait pas qu'on apprit trop vite aux Indiens les ressources de la civilisation, encore moins qu'on leur donnât des

armes à feu. Il savait trop bien « qu'aux occasions » les armes pourraient servir contre nous.

Mais comment les traiter pour les réduire ? Les supprimer par la guerre, l'esclavage, l'exil ? Telle avait été la politique de l'Espagne. Et en réalité, si on ne voit dans les colonies qu'une ferme à exploiter, on est bientôt conduit à ne voir dans les peuples qui les occupent que des ennemis et dans ces ennemis, à peine des hommes. La force est sans pitié et l'âpreté du gain sans respect pour la vie, même inférieure, pour l'âme, même dégradée. Grâce au ciel, cette politique n'a jamais été et ne sera jamais celle de la France. C'est l'honneur de nos écrivains d'avoir, dès le xvi^e siècle, protesté contre cette barbarie des conquérants. Comme Rabelais, ils feront entendre des conseils de douceur et de bonté, recommandant de « les allaiter, bercer, éjouir ». Comme Montaigne, ils affirment qu'il est aisé « de faire son profit d'âmes si neuves, si affamées d'apprentissage, ayant pour la plupart de si beaux commencements ». Comme Champlain, ils réveront toute leur vie cette conquête morale de « ces grands et terribles enfants », dont on peut faire un jour des hommes. Cette grande pitié est bien celle de la France qui, autrefois comme aujourd'hui, n'a jamais séparé les deux forces de son génie, la vaillance et la bonté.

« Je tiens, disait Champlain des indigènes, que qui leur montreroit à vivre et enseigneroit le labourage des terres, ils l'apprendroient fort bien : car je vous assure qu'il s'en trouve assez en eux qui ont bon jugement. » C'est là toute sa règle de conduite. Il ne craindra pas d'abord de se mêler aux Indiens ; et pour se les concilier, il cherche à les connaître. Il ira, sans armes, avec des paroles de paix, dans leurs assemblées ou leurs festins. Quelque dégoût qu'il en ait, il prendra part à leurs fêtes. Aussi parvient-il à attirer quelques uns d'entre eux auprès de lui. En 1603, en 1611, en 1613, il emmène en France quelques jeunes indigènes qu'il fait instruire dans notre langue, notre religion et nos mœurs. En 1608, pendant l'hiver, il nourrit toute une tribu dans l'enceinte même de Québec. Ces mesures ne lui suffisent pas. Champlain ne croyait pas qu'il pût mériter la confiance des tribus sans défendre leurs intérêts et intervenir dans leurs affaires. De là ces guerres qu'on lui a parfois reprochées, ces expéditions brillantes contre les Iroquois en 1609, 1610, 1615, entreprises au profit de peuplades amies. Champlain s'y résigna aussi bien pour garantir sa sécurité que ses alliances.

Ces guerres n'étaient d'ailleurs qu'une exception. Champlain est plutôt un pacificateur qu'un soldat. Il se plaint souvent de ces luttes et, quand il le peut, il y met fin. Son influence est déjà si grande en 1615 qu'il est choisi comme arbitre par les Algonquins et les Hurons. Sept ans plus tard, toutes les tribus du Canada le chargent de régler un différend qu'il termine au gré de tous. Bientôt, il est assez fort pour intervenir dans le gouvernement même des tribus. A plusieurs reprises, il est consulté sur le choix des chefs. Ailleurs, les décisions importantes se

prennent sur ses conseils. On peut dire qu'il exerce sur ces tribus du Saint-Laurent un véritable protectorat. Heureuse politique qui devait rendre chère aux indigènes la domination de la France ! Champlain eut la consolation d'en voir les résultats. Dès 1620, les Indiens venaient à Québec offrir leurs services ou apporter leurs marchandises. En 1627, trente familles indigènes s'y établirent comme colons. Elles reçurent des lots de terre à cultiver et se groupèrent autour des Français. Le commissaire du roi n'eut pas d'alliés plus fidèles. Ils devaient avec lui combattre les Anglais en 1629. Cent trente ans plus tard, c'est encore parmi ces tribus que la France trouvera ses derniers défenseurs.

Cette œuvre politique n'était pourtant, aux yeux de Champlain, que la préface d'une mission toute morale et religieuse. Hommes du XIX^e siècle, messieurs, nous avons peine à comprendre aujourd'hui que nos soldats ou nos marchands cherchent autre chose dans les colonies qu'un territoire à conquérir ou à exploiter. Nos pères n'en jugeaient pas ainsi. Les plus grands d'entre eux, comme Champlain, ne songeaient pas seulement à travailler pour la France ; ils ne séparaient pas de la cause sainte de la patrie celle de leur religion. N'oublions pas que ces politiques sont des croyants, et des croyants par conviction aussi bien que par politique. Ils n'espéraient pas établir l'unité matérielle sans l'unité première des idées, persuadés que la religion est encore le lien le plus solide entre des hommes de race différente appelés à vivre sous le même gouvernement.

Et c'est bien là le second caractère de la politique coloniale de Champlain : c'est une conquête morale qu'il prétend aussi accomplir. Ouvrons ses livres. Avec quels détails ne note-t-il point les mœurs religieuses des sauvages, leurs croyances, leurs rites ! Ce qui le frappe surtout, c'est ce fond d'idées communes sur l'existence d'un être supérieur et l'immortalité des âmes ; c'est aussi leur foi aveugle aux pratiques grossières, aux songes et surtout à la puissance de leurs sorciers. « Ils ont croyance en eux, nous dit-il, comme s'ils étoient prophètes, et ce ne sont que canailles qui les enjôlent, comme les Egyptiens et les Bohémiens font des bonnes gens des campagnes. » Le trait est vif. Mais Champlain n'observe pas en simple voyageur. Cet homme d'état est un apôtre, et il n'est pas indifférent à des coutumes religieuses qu'il prétend abolir. La conversion des indigènes lui paraît un devoir, et leurs œuvres grossières lui inspirent parfois des accents vraiment émus. « C'est grand dommage, dit-il, que tant de pauvres créatures vivent et meurent sans avoir la connaissance de Dieu et même sans aucune religion, ni loi divine, politique ou civile établie parmi eux. » Cette connaissance, il va travailler à la leur donner.

De cette œuvre il prend sa part personnelle. Entendez-le dans un de ses récits nous raconter sa controverse avec un chef qu'il essaye de convertir !... Il est vrai que le résultat ne fut pas encourageant. Le chef s'avoua chrétien, mais resta incré-

dule. Plus tard, il s'occupe du baptême des néophytes. Il sert de parrain à un grand nombre d'enfants, et prenant ses devoirs au sérieux, il élève trois filles qu'il appelle la Foi, l'Espérance, la Charité. Après bien des déboires, il réussit enfin à créer une mission. Les états généraux de 1614 avaient, sur sa demande, décidé l'envoi de religieux au Canada. Champlain réussit à obtenir le concours des récollets. En 1615, quatre pères s'embarquaient pour Québec, les pères Le Caron, d'Olbeau, Jamay et le frère Pacifique. Le premier devait s'enfoncer dans la région des lacs; les autres s'établirent à la résidence. Telle fut l'origine des églises canadiennes. La première messe fut célébrée le 24 juin 1615, fête de saint Jean-Baptiste, à Québec. Les Canadiens ont fait de ce jour leur fête nationale.

L'œuvre des récollets fut complétée en 1618 par l'arrivée de nouveaux pères et en 1626 par l'établissement des jésuites. Ceux-ci avaient obtenu de grandes concessions. Malgré tout, il ne semble pas pourtant que les progrès de la conversion aient été bien rapides. Champlain le regrette parfois, et ayant constaté que les rivalités entre catholiques et protestants entravaient l'œuvre des missions, il songea à établir parmi les colons l'unité religieuse pour l'imposer plus aisément ensuite aux indigènes. En 1627, il demanda et obtint l'interdiction aux ministres réformés de s'établir au Canada. Cette intolérance lui a été vivement reprochée. Mais ne jugeons pas Champlain sur les idées de notre temps. La liberté religieuse a été, comme la liberté politique, une conquête du xix^e siècle. Mais où existait-elle alors?... Et fallait-il compromettre l'avenir de la colonie en y laissant grandir ces divisions intestines, ces conflits de croyance qui à ce moment même mettaient l'Europe presque tout entière en feu? Champlain et Richelieu n'hésitèrent pas. Le ministre, qui soutenait les protestants en Allemagne et leur laissait en France la liberté de leur culte, ne craignit pas de leur fermer notre colonie. A cette mesure en répondit une autre. Le cardinal accorda la qualité de Français aux indigènes baptisés. Cette décision habile hâta, plus encore que les prédications des récollets, leur conversion. Mais, quelque jugement qu'on porte sur la politique religieuse de Champlain, reconnaissons au moins qu'elle n'a entraîné aucune violence, aucun supplice. Champlain avait l'âme trop haute pour imposer par la force ce qu'il croyait être la vérité.

Nous avons suivi, messieurs, l'œuvre de Champlain. Cette œuvre est sa vie même, et, en 1627, il pouvait la croire terminée. L'appui de Richelieu, les ressources d'une compagnie nouvelle, les encouragements enthousiastes de l'opinion ne lui permettaient plus de douter de l'avenir. Il ne devait cependant manquer à Champlain aucune des épreuves imposées souvent aux grands hommes comme la rançon de leur génie. Un an plus tard, la guerre éclatait entre la France et l'Angleterre. Un Ecosais, Kert, vint mettre le siège devant Québec. Champlain s'y enferma avec cinquante hommes; après une résistance héroïque,

sans vivres, sans munitions, sans secours, il dut se rendre (19 juillet 1629). Le drapeau anglais flotta sur le fort, et Champlain fut emmené en captivité.

Heureusement, Richelieu n'avait rien voulu perdre de l'empire de la France. La paix signée (1629), il obtint la liberté de Champlain et se fit rendre le Canada et Port-Royal. La Nouvelle-France était sauvée. Son fondateur se remit à l'œuvre. Malgré son âge, il retourne en 1633 au Canada, relève Québec de ses ruines, établit un fort à la pointe Sainte-Croix, le Richelieu, et un poste aux Trois-Rivières. Les désastres de la guerre furent vite oubliés. Dans son dernier voyage (1635), Champlain put revoir sa ville aussi prospère et aussi grande. Il s'y éteignit le 25 décembre 1635.



Et maintenant, messieurs, écoutons les hommages de tout un peuple qui s'élèvent aujourd'hui autour de ce grand nom, et nous aussi sachons nous souvenir. Qui, parmi ces conquérants, eut une gloire plus pure et a mieux mérité les suffrages des hommes ? Qui eut plus que Champlain les dons de l'intelligence et du cœur, cette fermeté persévérante et habile, qui sait tout prévoir, s'impose à la fortune et maîtrise les événements ? Qui plus que lui a eu ce détachement de soi-même, condition essentielle du succès, qui met une vie tout entière au service d'une idée, sans autre récompense que le sentiment d'un devoir accompli ? Qui, plus que lui enfin, a eu cette sage bonté, force des grandes âmes, qui craint de verser le sang et ne cherche à conquérir les peuples que par des bienfaits ?

Certes, l'œuvre de Champlain a été grande, durable surtout, parce qu'elle est sortie de son cerveau et de son cœur. Il n'a pu en voir lui-même les résultats. L'histoire comme la nature est lente dans son travail. Qui sait pourtant si une de ces intuitions mystérieuses du génie ne lui a pas révélé les merveilles de l'avenir ? Pour moi, j'aime à me le représenter, rêvant parfois à ces générations nouvelles, chargées de continuer sa tâche ; à cet empire nouveau, tout un monde jeté entre deux océans, Québec, Montréal, ces filles de sa pensée ; ces millions de Français, descendants des premiers colons de 1608, parlant sa langue, ayant sa foi, et malgré de cruels déchirements, si pénétrés encore de son esprit qu'ils n'ont pu renoncer à ce culte de la France, leur seconde religion, toujours prêts à lui tendre les mains à elle, la mère généreuse, la chère blessée, aux jours surtout de ses épreuves et de ses revers.

Mais il ne suffit pas, messieurs, de nos éloges pour honorer la mémoire de nos grands hommes ; sachons tirer de leur vie même une utile leçon.

Aujourd'hui, comme au temps de Champlain, la France reprend sa marche en avant et retrouve peu à peu cet empire colonial que nos fautes nous ont fait perdre. Aujourd'hui aussi, comme au temps de Champlain, vous entendrez souvent dire

autour de vous : « Pourquoi des colonies ? Qu'allons-nous faire en Afrique ou en Orient ? Nous n'avons ni le droit ni les moyens de nous étendre. Veillez à la frontière. » — Quoi donc, messieurs ? Avons-nous oublié que la patrie saigne encore de ses provinces perdues, et renonçons-nous à cet espoir secret qui est d'autant plus vivant qu'il a grandi dans le silence du souvenir ? Mais qu'avons-nous à craindre ? N'est-ce donc rien, en vérité, que d'avoir refait nos armées et nos alliances, et donné à l'Europe l'impression d'un peuple assez fort pour garder la paix avec honneur, et qui, s'il ne veut pas faire la loi, entend au moins ne la recevoir de personne ? N'est-ce donc rien, surtout, que d'avoir créé et maintenu, au-dessus des luttes éphémères des partis, le sentiment national si impérieux, si puissant, qu'il reste dans nos défaillances et nos tristesses comme la suprême réserve de la patrie ? Et c'est quand de jeunes générations se lèvent et arrivent à la vie publique avec leurs ambitions et leur fierté que vous savez nous dire : « Halte là ! Recueillez-vous et résignez-vous. » Non, mille fois non, nous ne pouvons attendre ; nous ne laisserons pas l'histoire se faire contre nous, et le monde se partager sans nous. La France a le droit de prendre sa part des dépouilles de la barbarie ; et ce droit, rien ne peut le prescrire, parce qu'il répond à nos intérêts comme à nos traditions.

A ceux qui nient notre génie colonial, je dirai simplement : Nos aînés et Samuel Champlain ont témoigné pour nous. N'oublions pas seulement que la France a un autre rôle dans ce monde que celui d'agrandir ses domaines ou ses richesses. Que d'autres s'emparent du monde en égoïstes et en trafiquants, sans souci des vies humaines qu'ils sacrifient à leurs calculs. La France a une œuvre plus noble que celle d'exploiter les peuples, celle de les instruire. Cette mission à laquelle Champlain n'a pas failli, elle n'y faillira pas à l'avenir, elle, la grande et douce nation, où il fait bon de vivre, et qui, quoi qu'en disent ses ennemis, ressemblera toujours à ces grands arbres, où les oiseaux du ciel viennent s'abriter. L'éducation des petits et des faibles, le don d'un idéal nouveau fait de tout ce que nous aimons, croyons, espérons, parce qu'il est justice et fraternité, voilà ce que nous devons aux autres, ce que nous nous devons à nous-mêmes. Si notre drapeau a fait le tour du monde, c'est qu'il portait la civilisation chrétienne et française dans ses plis.

Surtout, messieurs, ayons foi dans l'avenir, comme Champlain a eu foi dans lui-même. Les peuples, eux aussi, ont leurs jours d'épreuve et ont besoin de ces vertus qui sauvent. Travaillons, agissons. Aux heures difficiles où nous vivons, il semble parfois que l'étoile déjà vieille de la France semble pâlir et s'apprête à s'éteindre... et voici qu'elle reprend sa marche, nous entraînant avec elle vers un siècle inconnu. Suivons-la où elle nous mène, messieurs. Les destinées de la France sont entre nos mains et je réponds de l'avenir, si, comme Champlain, nous savons vouloir, entreprendre, et ne jamais désespérer.

III

DISCOURS DE M. HECTOR FABRE A LA SOIRÉE

... Champlain a été vraiment le fondateur de la colonisation au Canada. A ce titre il a droit à une place à part dans la mémoire du peuple français et du peuple canadien. Son renom ne saurait être moindre que celui de Jacques Cartier. « C'est trop peu dire que de dire qu'on lui doit le Canada, écrit un historien; c'est grâce à lui que la cause de la colonisation fut définitivement gagnée devant l'opinion; et quand Colbert entreprit de donner un grand empire colonial à la France, aux hésitants, aux indifférents, aux découragés, il pouvait répondre en montrant l'exemple de ce qu'avait fait Champlain. » Et à sa suite on voit se dérouler côte à côte les deux colonisations : la colonisation française et la colonisation anglo-américaine. De lui date aussi la longue rivalité entre nous et nos voisins. Avec lui commence l'ère des grandes découvertes.

Aujourd'hui que tous ces événements sont terminés, que la paix éternelle règne sur eux, que nous sommes avec nos voisins dans les meilleurs termes, nous pouvons mesurer la part de chacun dans la découverte et la colonisation de l'Amérique du nord. Eh bien, celle de la France et la nôtre est énorme; elle est incomparablement supérieure.

Nos voisins les Anglo-Américains ne sauraient contester ce qu'avait fait pour eux la France avant Lafayette. Toutes les grandes découvertes faites sur ce sol, où naquit leur république, ont été faites par des Français; ceux d'entre eux qui sont sous l'impression que leur histoire date de la guerre de l'indépendance, sont dans l'erreur. Elle date de plus loin, et, faut-il le dire? de plus haut. La constitution rédigée par Jefferson, si parfaite qu'elle soit, paraît un peu pâle, comparée aux aventures héroïques qui lui ont battu la voie.

Il n'y a pas seulement plus de poésie, mais encore plus de vérité humaine, de valeur positive, appréciable, que dis-je? négociable, dans les entreprises auxquelles Champlain, Cavelier de La Salle et tant d'autres ont attaché leur nom, dont les débuts obscurs, tourmentés, ont eu des suites si éclatantes, des résultats si durables. Non vraiment; si grand qu'ait été le service rendu par la France à l'Amérique, lors des guerres de l'indépendance, par l'épée de Lafayette, ce n'est ni le plus grand, ni le plus mémorable. A tout bien considérer, à embrasser tout le passé, ce n'est pas la statue de la Liberté qu'on aurait dû ériger à l'entrée du port de New-York, c'est la statue de la France.

Le trait caractéristique de la colonisation française a été l'expansion. Obéissant à leurs idées, à leurs instincts, serrant de près leurs intérêts, étroitement liés à eux, les Anglo-Américains restaient près de l'Océan et, comme dit leur historien Park-

man, enfermés entre la mer et les montagnes. Ils n'avançaient dans l'intérieur qu'au fur et à mesure des besoins de leur commerce. Ils n'étaient pas hantés par la vision des découvertes. Le contingent qu'ils ont fourni au bataillon des explorateurs est faible, sinon nul. Ils laissaient les Français préparer le pays, le percer de toutes parts, le pénétrer en tous sens, l'ouvrir à tout venant. Ils s'en occupaient pour le moment si peu que Parkman avoue qu'au sud on connaissait à peine le nom de Canada. Ils s'en tenaient à leurs affaires, comme de fidèles cultivateurs et d'honnêtes négociants. C'est pourquoi leurs établissements prospérant, le chiffre de la population s'élevait si rapidement.

Les Français ne pensaient pas uniquement à cultiver leurs champs, comme s'ils avaient été encore en France dans le domaine de la vie provinciale. Ils songeaient avant tout à l'étendre. Ils étaient dévorés de l'ambition de tout voir, de planter partout la croix, le drapeau. Ils ne voulaient rien laisser à découvrir aux autres. Puisque la destinée les avait jetés sur un continent nouveau, rien sur ce continent ne devait leur échapper. Ils n'avaient pas traversé les mers pour retrouver leur province. C'était pour conquérir l'Amérique du nord tout entière.

Et quoiqu'ils n'eussent pas une connaissance aussi parfaite de la liberté que leurs voisins, ils avaient une allure bien autrement libre. Les Indiens ne s'y trompaient pas. C'était en eux qu'ils reconnaissaient les hommes libres. D'instinct, ils allaient vers eux. S'ils ne trouvaient pas dans leur alliance la liberté compassée, méthodique que forment les lois organiques, ils sentaient dans leur allure et leurs relations la vraie liberté, celle des sentiments, des idées et des mœurs. Ce régime nous avait livré la plus grande partie du continent. Il avait développé en nous, avec le patriotisme et la foi, l'esprit d'aventure, le goût des explorations, le courage et l'audace.

Le système contraire, le régime colonial anglo-américain, qu'avait-il fait ? L'historien Parkman assure que les défauts inhérents au régime colonial anglais étaient tels qu'ils suffisaient à enlever aux colonies anglaises tous les avantages qu'elles auraient pu tirer de leur ascendant numérique. Les colonies anglaises, celles du moins qui n'étaient pas directement menacées, ne songeaient pas à se préparer à la guerre, mais à voter, à voter contre le gouvernement bien entendu, à refuser, ou tout au moins à disputer au gouverneur les subsides qu'il jugeait nécessaires pour continuer la guerre, à y mettre des conditions inacceptables et blessantes pour lui. « C'était, dit Parkman, le moment où il était le plus nécessaire d'agir qu'on choisissait de préférence pour faire de l'obstruction. » Vous voyez qu'on connaissait déjà, à côté de nous, le secret des crises politiques, et qu'on n'a pas eu depuis à en perfectionner la méthode autant qu'on le croit.

« Toutes les colonies anglaises, continue Parkman, étaient

soumises à la législation populaire; sans son assentiment on ne pouvait lever ni argent ni hommes. Ces corps élus étaient parfois factieux et égoïstes, et pas toujours clairvoyants et raisonnables. » Et quelles étaient les conséquences de ce régime ? La suppression de tout esprit public, l'altération profonde du patriotisme. La querelle politique occupait la première place, la question patriotique passait en second. On redoutait plus le gouvernement que l'ennemi. C'était le premier et, pour bien des gens, le seul ennemi à combattre. Franklin, le sage Franklin, voulait faire une concession : « Battons, disait-il à ses concitoyens, d'abord le gouverneur, et nous battons l'ennemi ensuite. » Mais l'opposition n'entendait pas de cette oreille et dénonçait le piège. Elle déclarait que les bruits d'invasion étaient inventés par des politiques roubards, et concluait en disant : « Battons le gouverneur, et laissons l'ennemi en paix » ; car, pour battre l'ennemi, il fallait payer d'abord et elle ne voulait pas payer.

Cette aversion pour le vote du budget de la guerre allait si loin que les Virginiens, dit Parkman, déclaraient qu'ils aimaient mieux être conquis que de renoncer à leurs privilèges.

Si les Français, emportés par leur ardeur, n'avaient pas inquiété sans cesse leurs voisins : si Vaudreuil, mal inspiré à tous les points de vue, n'avait pas lancé sur les colonies anglaises des expéditions d'Indiens qui y mettaient tout à feu et à sang, les Virginiens seraient restés chez eux à discuter le budget. Mais Vaudreuil ne se doutait pas de ce que produit l'amour de la discussion dans un corps délibérant ; il ignorait les entraînements du vote, les mystères du scrutin. Sans cela, il y aurait eu là la meilleure des diversions, le plus utile des concours, et le dénouement de la guerre aurait peut-être été une crise ministérielle en Virginie.

De tous les pays du monde, celui qui aime le mieux à dire du mal de lui-même et qui aurait le moins droit d'en dire, sans contredit, c'est la France. A part les grandes époques qui échappent à toute critique, quelle époque a-t-elle épargnée, sans parler de la nôtre bien entendu, objet de toutes les rigueurs ? A quel moment a-t-elle, avant de se condamner, regardé autour d'elle et comparé ? Lequel de ses critiques est allé hors de ses frontières voir comment elle apparaissait de loin, au milieu des autres nations, et prendre ce qu'on pourrait appeler la vue extérieure de son rôle ? Vous ne vous jugez jamais que de l'intérieur, au milieu de la mêlée des partis, dans l'ardeur des discordes et des controverses.

Il y a entre vous et nous Canadiens cette différence que, n'habitant pas la France, si nous sentons comme vous, nous vous voyons autrement que vous. Sensibles à vos défauts, nous ne restons pas pour cela insensibles ou aveugles à ceux des autres. Français vivant hors de France, nous souffrons de ces injustices, de ces jugements rigoureux, de ces arrêts motivés uniquement par le regret de plus grandes gloires entrevues et

perdues. Il nous semble que vous êtes trop pressés de sacrifier le présent et point assez obstinés à défendre votre passé.

Il est d'habitude et de style consacré de dire que la France a abandonné le Canada, comme si volontairement, de son plein gré, de gaieté de cœur, un beau jour, Louis XV, causant avec la Pompadour et voulant se mettre dans les bonnes grâces de Voltaire, leur avait fait le sacrifice du Canada. Je ne songe pas à amnistier complètement le régime qui, en huit ans (de 1755 à 1763), voyait passer aux affaires vingt-cinq ministres dégringolant l'un après l'autre, dit Voltaire, comme les personnages de la lanterne magique, et qui, par les suites d'une politique allant de l'alliance prussienne à l'alliance autrichienne, a perdu la partie en Europe comme en Amérique.

La France, la cour, si l'on veut, la Pompadour même, si on y tient, ont-elles vraiment accepté de gaieté de cœur la perte du Canada ? Etaient-elles si insensibles que cela à la gloire coloniale, à la possession d'un continent ? Lorsque Louis de Bougainville allait demander des secours à Versailles, les lui refusait-on par dédain des colonies, ou par impossibilité d'en donner ? Si l'on refusait, c'est qu'on ne pouvait faire autrement ; c'est que la marine était en grande partie détruite, l'armée tout entière occupée en Allemagne, et qu'on n'en pouvait rien détacher sous peine de la mettre en péril ; c'est que le maréchal de Belle-Isle avait raison lorsqu'il écrivait à Vaudreuil : « Il serait fort à craindre que les troupes de renfort ne fussent interceptées par les Anglais dans le passage ; et comme on ne pourrait jamais vous envoyer des secours proportionnés aux forces que les Anglais sont en état de vous opposer, les efforts que l'on ferait ici pour vous en procurer n'auraient d'autre effet que d'exciter le ministère à Londres à en faire de plus considérables pour conserver la supériorité qu'il s'est acquise dans cette partie du continent. »

C'était la vérité absolue, navrante, qu'on pouvait contester dans l'ardeur des combats, mais qui s'imposait aux ministres. Des faits récents, suppléant aux paroles, étaient là pour montrer que le gouvernement était sincère. Au temps de la victoire, il avait tenu un autre langage et une autre conduite. Au lendemain de Fontenoy, la première pensée du gouvernement avait été d'organiser l'expédition commandée par le duc d'Anville et composée de 11 vaisseaux de ligne, portant 3.000 hommes de troupes, la plus considérable qui ait été dirigée par la France en Amérique. Cette belle flotte fut dispersée par la tempête ; presque tous les vaisseaux firent naufrage ; La Jonquière en rallia quatre pour faire le siège d'Annapolis ; mais une nouvelle tempête éclata sur ce dernier débris de la flotte et l'obligea de faire route vers la France.

Ces désastres, ces mécomptes ne découragèrent pas la cour. Une nouvelle flotte de 30 bâtiments chargés de troupes et de vivres, escortés de 6 vaisseaux de ligne, commandée par M. de La Jonquière, fut envoyée pour remplacer celle qui avait

été perdue ; elle fut capturée en mer par les Anglais, après s'être vaillamment défendue contre des forces bien supérieures. Ne peut-on appliquer à la France les paroles que M. de Maurepas adressait à La Jonquière : « Quand les éléments commandent, ils peuvent diminuer la gloire des chefs ; mais ils ne diminuent ni leurs travaux, ni leur mérite. » Le combat de Belle-Isle acheva d'écraser la marine française, et la paix d'Aix-la-Chapelle laissa la France presque sans vaisseaux.

Lors de la reprise d'une guerre, qui n'avait été que suspendue, la France ne pouvait triompher qu'en Allemagne ; c'est là que devait porter tout son effort, dans l'intérêt même, pour le salut de son empire colonial. Vaincue sur mer, débordée en Amérique, elle ne pouvait reprendre pied que sur le continent. Si elle avait été victorieuse, le Canada lui aurait été rendu à la paix, comme Louisbourg l'avait été à la paix d'Aix-la-Chapelle, par suite des victoires du maréchal de Saxe.

Les colonies anglaises laissaient percer, comme on l'a vu, des signes de révolte. C'était avec raison qu'au cours des négociations, le duc de Choiseul pouvait dire aux Anglais : « Lorsque nous ne serons plus là pour les tenir en alarmes, vos colonies vous échapperont. » On aurait rendu le Canada à la France, ou du moins une partie du Canada, pour les maintenir dans l'obéissance, par la présence de l'adversaire. Versailles se bornait donc à dire à Montcalm : « Tenez bon, et si nous sommes victorieux, le Canada sera sauvé. »

Sauvé, il n'a pas été loin de l'être. La descente de Wolfe aux Foulons était un acte de désespéré qui a réussi : « C'est une tentative d'un caractère si désespéré, écrivait-il à Pitt, que je ne puis ordonner à d'autres de l'exécuter. » La saison tirait à sa fin ; il lui fallait repartir battu ; il risqua tout et gagna la partie. Il avait échoué à Montmorency, dans des circonstances moins difficiles ; il pouvait échouer aux Foulons. Et alors quel désarroi et quel dénouement différent !

Pitt, deux ans après, tombait du pouvoir, et avec lui disparaissait l'âme de la guerre contre nous, et l'un des plus redoutables ennemis de la France, Wolfe vaincu, nous résistions encore, et la diplomatie française inspirée par le duc de Choiseul pouvait nous sauver.

La France a succombé, et le Canada avec elle, parce qu'elle avait contre elle deux hommes de génie : Frédéric en Prusse, Pitt en Angleterre. Elle ne pouvait plus rien pour nous. Elle s'est laissée prendre le Canada, comme un siècle après elle devait se laisser arracher l'Alsace-Lorraine. Lorsqu'on dit qu'elle a abandonné le Canada, on ne dit pas vrai. Elle a été vaincue, et sa main défaillante, mutilée, a laissé échapper son empire colonial qu'elle ne pouvait plus étreindre.

C'était peut-être une faute que de s'allier à l'Autriche contre la Prusse. Ce que nous avons vu depuis donne droit d'en douter pourtant. La conséquence de cette faute a été la perte du Canada ; mais une faute ne constitue pas un crime, ni la défaite

un abandon. Le Canada était perdu pour vous, mais il ne l'était pas tout entier.

Séparés à jamais de la France, nous sommes du moins restés Français, aussi Français que vous, s'il suffit, pour être Français, d'aimer tout ce que la France a fait de grand et de croire à tout ce qu'elle fera encore de grand ; s'il suffit de pousser le respect du passé jusqu'au culte des moindres souvenirs et la foi dans l'avenir jusqu'aux plus complètes espérances, à ces espérances auxquelles vous-mêmes vous n'osez toujours vous abandonner. Nous étions soixante mille, lorsqu'en 1763 la France a replié son drapeau sur les bords du Saint-Laurent ; nous sommes aujourd'hui deux millions. Nous avons atteint ce chiffre sans émigration, par les seules vertus de la famille, par l'interprétation rigoureuse du précepte évangélique : « Croissez et multipliez. »

Si donc le spectacle que présente aujourd'hui l'Amérique n'est pas celui que nous avions rêvé ensemble, il y a dans le tableau qui passe devant nos yeux de quoi consoler. Vous vouliez avec nous étendre la Nouvelle-France à toute l'Amérique du nord ; l'Amérique vous échappe, mais la Nouvelle-France vous reste fidèle, chose rare, sous un autre drapeau, toujours dévouée, et par le cœur, du moins, à jamais conquise.

—
IV

SAMUEL DE CHAMPLAIN

SONNET

Aux Canadiens.

Brouage, dans ses murs au créneau délabré
Que tapissent la mousse et la parietaire,
Au milieu d'un marais fiévreux et solitaire,
D'où, voilà trois cents ans, le flot s'est retiré,

A vu naître celui qui, malgré l'Angleterre,
Se tailla dans le monde un empire à son gré,
Et put croire en mourant, glorieux et pleuré,
Qu'il léguait à la France un fief héréditaire.

Hélas ! brave Montcalm, le peuple de Champlain,
De la mère-patrie à jamais orphelin,
Malgré ton héroïsme est sous les lois d'un autre ;

Mais rien n'a pu briser un lien immortel,
Et depuis deux cents ans, vaillant et fraternel,
Son grand cœur bat toujours à l'unisson du nôtre.

—
G. GOURDON.

SAMUEL CHAMPLAIN

Lorsque Champlain naquit dans la vieille Saintonge,
Les esprits étaient pleins d'espoirs éblouissants.
Les cœurs vibraient, séduits par un généreux songe,
Dans une vague attente émus et frémissants.

On avait le respect de toute grande chose ;
On mettait avant tout sa patrie et son Dieu ;
Lorsque l'honneur parlait, pour quelque noble cause,
Sans regret à la vie on savait dire adieu.

Heureux temps, plein d'ardeur, de foi forte et naïve !
Chacun sur l'avenir voulait avoir des droits.
Pour les brusques élans d'une existence active,
Les lieux déjà connus paraissaient trop étroits.

Champlain qui, près des flots, vit le jour à Brouage,
Fut plus qu'un autre en proie à ce mâle tourment.
Il avait, libre et fier, grandi sur le rivage,
De l'horizon sans borne ayant l'enivrement.

Sur notre être la mer prend un empire étrange :
Quiconque la contemple est par elle attiré.
Sa vague claire et pure enlève toute fange ;
Par son contact divin l'homme est régénéré.

Dans le miroitement de sa vaste étendue
Flottent des visions que l'on voudrait saisir :
Son immensité fait, dans notre âme éperdue,
Naître de l'infini l'invincible désir !...

Champlain partit. — Bravant la perfide tempête,
Envieux d'acquérir un immortel renom,
Il veut, comme Cartier, poursuivre la conquête
Du continent lointain que découvrit Colomb.

Sur l'Atlantique un vent propice enfla ses voiles ;
Du triomphe assuré l'orgueil gonfle son cœur.
Il va, sans hésiter, guidé par les étoiles,
Aux pays merveilleux dont il sera vainqueur.

Des obstacles nombreux se dressent sur sa route ;
Ils ne peuvent lasser sa simple et rude foi.
Son âme valeureuse, où n'entre pas le doute,
Du découragement ne subit pas la loi.

Le succès est toujours acheté par l'épreuve :
Il faut pour l'obtenir l'avoir su mériter.
Le destin cède à ceux qui d'audace font preuve,
Comme l'antique sphinx qu'Œdipe sut dompter !

Un jour, Champlain, goûtant une joie infinie,
Put mettre enfin le pied sur un sol ignoré.
Le Canada s'offrait à son ardent génie,
Devant lui s'étendait l'espace inexploré.

Un fleuve l'arrosait de ses ondes superbes :
D'imposantes forêts en ombrageaient les bords.
Hardiment on traça, parmi les hautes herbes,
Pour les siècles prochains, des villes et des ports.

Alors, des temps futurs perçant la nuit profonde,
Pressentant la grandeur de ce monde nouveau,
L'intépide marin revit, dans l'ancien monde,
Le pays bien-aimé qui porta son berceau.

Il eut pour l'avenir une double espérance :
— Brouage deviendrait une illustre cité...
— Sous le ciel d'Amérique une Nouvelle-France
De l'autre aurait la gloire et la prospérité.

..

Hélas ! ce qu'un temps fait périt en un autre âge.
On croit à tort construire et fonder à jamais ! —
L'herbe couvre le sol où s'élevait Brouage...
La terre canadienne appartient aux Anglais...

Des travaux du passé nul profit ne subsiste ;
Nos pères ont en vain souffert, lutté, vaincu.
Par une loi cruelle, à qui rien ne résiste,
Ce que l'homme produit meurt quand il a vécu.

Nous créons ici-bas des choses éphémères...
L'humanité s'épuise en labeurs impuissants.
Nos espoirs orgueilleux ne sont que des chimères ;
Tout fond et disparaît dans l'abîme des ans...

Tout... hormis une voix vibrante, ardente, altière,
Que devront écouter les siècles à venir.
L'incorruptible esprit survit à la matière :
Des âges révolus reste le souvenir.

Le renom des héros est, dans notre mémoire,
Gardé fidèlement, comme un dépôt sacré.
Avec un soin pieux nous conservons leur gloire ;
Leur nom sera toujours respecté, vénéré...

Brouage, aux jours présents, n'est plus qu'une ruine,
Mais ce lieu par Champlain est illustre entre tous.
En vain au Canada l'Angleterre domine...
L'étranger a le sol ; les âmes sont à nous !

..

Voyageurs qui, laissant le foyer des ancêtres,
Sans crainte, le front haut, entrez dans l'inconnu,
Marins qui, sur les flots dont vous êtes les maîtres,
Allez, cherchant les lieux où nul n'est parvenu,

Vous êtes grands. Votre œuvre est salubre et forte.
Loin de nos vils conflits, de nos mesquins débats,
Un souffle généreux et puissant vous emporte
Vers de nobles périls et de hardis combats.

Au milieu des dangers s'accroît votre courage.
Quand l'obstacle surgit vous redoublez l'effort.
Après les jours de calme, alors que vient l'orage,
Sans faiblir, sans pâlir, vous affrontez la mort.

Pourtant, par la pensée en l'espace envolée,
Du passé quelque-fois savourant la douceur,
Vous revoyez là-bas la demeure peuplée
D'êtres chers : fiancée, épouse, mère, ou sœur.

Comme ils paraissent beaux, à travers la distance,
Les courts instants passés au doux pays natal,
Et combien aujourd'hui manque à votre existence
Tout ce bonheur brisé par le départ fatal !

Hélas ! reprendrez-vous jamais la place vide,
Et le seuil paternel entendra-t-il vos pas ?
Ceux que vous chérissez, dans une étreinte avide,
Pourront-ils quelque jour vous presser dans leurs bras ?

Qu'importe ! Aucun de vous ne revient en arrière.
Des secrets du destin on ne peut rien savoir :
Mais la loi de l'honneur à vos yeux brille entière.
Le cœur devient muet quand parle le devoir.

Poursuivez, ô marins, votre tâche héroïque,
Par l'esprit des aïeux enflammés et guidés.
Dans votre mission, guerrière ou pacifique,
Imitez les vaillants qui vous ont précédés.

Vous aurez ainsi qu'eux une place en l'histoire,
Le sort eût-il pour vous eu d'injustes rigueurs.
Au succès seulement n'appartient pas la gloire :
Parmi vous les vaincus sont égaux aux vainqueurs,

Car tous ont eu pour but de grandir la Patrie,
Tous ont servi, tenant un serment solennel,
La France que toujours, florissante ou meurtrie,
Ses fils doivent aimer d'un amour éternel !

EDMOND MAGUIER.

VI

HOUNEUR AU SAINTONJHOUË D'AMÉRIQUE (1)

Deipeù qu'a-l-eit brr'jhouèse en Aljher et Tuni,
La France dan l'Afrique a coume ine rallonjhe,
In empeù, quoué ! Dieh beun ! la Saintonjhe et l'Auni
N-en avant ine étout au mein di foué pu lonjhe
Qu'o-l-eit la France, au mein di foué bein larjhe oûtan.

(1)

HOMMAGE AUX SAINTONGEAIS D'AMÉRIQUE

Depuis qu'elle est maitresse à Alger et Tunis,
La France a en Afrique comme une rallonge,
Une greffe, quoi ! Eh bien ! la Saintonge et l'Aunis
En ont une aussi au moins dix fois plus longue
Que n'est la France, au moins dix fois bien large autant.

— Pà possib'ye! Su thieu-t-o me faut ine esp'yique :
Thièù péyl, voure eit-l? — Jhe m'en vâ tout contan
Vou la bayé. Tr'r'ché, s'ou pielt, dan l'Amérique,
Et sonjhé seureman aû poume de *rené*.
— Ah! vou m'en deiré tan qu'o faut bein deviné :
Jhe voué que vou parlé, Dieu marcit à voû poume,
D'in péyl, c'eit bein loin, bein loin d'ithi, qu'on noume
Le Canada. — Tout jhuste! et lei jhen, deû su troué,
Z-y sont neissut, qu'on dit, de paran saintonjhoué.
A troué sièque beintou, l-eû pepé, z-a-l-eû teite
Le marqui de Champiain, in célébe marin,
Néneissut à Brouajhe, ardit et piein d'entrain,
Travrr'siyan la mer, et, malgré la tempeite,
Devaliyan deû cen au péyl dei-z-Huron.
Tout prr'mié, prr' se mette à l'abrit, noû luron
La-bâ couminciyan prr' bâtit ine ville
Qu'i noumiyan Québec. I sont souessante mille
Aneut; dan le péyl i contan prr' miyon :
Créyé-vou qu'o-n-en fait dei tetan, dei tonton?
Créyé-vou qu'o-n-en fait dei cousin, dei cousine,
Que jhe queneûsson pà, mei thi nou-z-aiman beun?
Lei vouéron-jhi jhamei? — Bein d'azer, jh'émajhine;
Mei thi sait? à dei foué : n-on det jhuré de reun.
Comb' de choûse arrivan souvan san qu'on-z-y conte.
— Jhusteman! m'eit avl qu'o-l-eit coume en lei conte
Que ma paure memé définte me contait,
Quant jh'êtt qu'in drôlat — la pei set à soun âme! —
D'aute foué, se pareit que quante n-on souettait
Thièûque choûse, la fée, ine belle madame,

— Pas possible! Là-dessus il me faut une explication :
Ce pays, où est-il? — Je m'en vais tout de suite
Vous la donner. Cherchez, s'il vous plait, en Amérique,
Et pensez seulement aux pommes reinettes.
— Ah! vous m'en direz tant, qu'il faut bien deviner :
Je vois que vous parlez, grâce à vos pommes,
D'un pays qui est bien loin, bien loin d'ici, qu'on nomme
Le Canada. — Tout juste! et les gens, deux sur trois,
Y sont nés, dit-on, de parents saintongeais.
Il y aura trois siècles bientôt, leurs aïeux, à leur tête
Le marquis de Champlain, un célèbre marin,
Natif de Brouage, hardi et plein d'entrain,
Traversèrent la mer, et malgré la tempête
Débarquèrent deux cents au pays des Hurons.
Tout d'abord, pour se mettre à l'abri, nos lurons
Là-bas commencèrent par bâtir une ville
Qu'ils nommèrent Québec. Ils sont soixante mille
Aujourd'hui; dans le pays ils comptent par millions :
Croyez-vous que cela en fait des tantes, des oncles?
Croyez-vous que cela en fait des cousins, des cousines,
Que nous ne connaissons pas, mais qui nous aiment bien?
Les verrons-nous jamais? — Ce sera bien hasard, j'imagine;
Mais qui sait? peut-être : on ne doit jurer de rien.
Combien de choses arrivent souvent sans qu'on y compte.
— Justement! il me semble que c'est comme dans les contes
Que ma pauvre grand'mère défunte me contait,
Quand je n'étais qu'un petit enfant — que la paix soit à son âme! —
Autrefois, il paraît que quand l'on souhaitait
Quelque chose, la fée, une belle dame,

Cognait la sole avec ine bayette en or,
Et crac ! o-l-était là coume prr'in ressort.
Dieh beun ! aneut que célébron la gu'youère
De thieû vayan tonton, grand houme dan l'histouère,
C'eit enfin, à bon dret, en son péyl feité,
La boune fée, o-l-eit, dieh !... noute souciété.
A sa voué vite l'in dei pu grand prr'sounajhe
De thieû péyl, trr'jhou si cher à noute thieur,
Accourt 'vec sa famiye, en nous fasan l'honneur
D'accepté de la feite étout le patrounajhe.
Grand eit noute piésit, que séhon dei br'r'jhouè
Au biâ langajhe, ou bein dei simp'ye villajhouè
Thi parlan, boune jhen ! in jhargon de campagne.
Mei, de fait, ine idée en thieû mouman me gâgne :
I compr'r'nan, bein sûr, encouer le saintonjhouè,
Peusque dau grand tonton o-l-était le langajhe.
Dieh beun ! honneur, honneur à-z-eû ! Coume le gajhe
De noute boun accueil et de nou sentiman
En noute vieû jhargon z-eû fei mon comp'yiman.

PIARRE MARCUT.

REVUE DE LA PRESSE

Selon notre habitude, nous reproduisons en extraits les différents comptes rendus de la fête, éloges et critiques, retranchant seulement les faits qui se répètent dans tous, et rectifiant des erreurs matérielles ou des appréciations fautives causées par une connaissance insuffisante des faits. La presse unanimement, à Paris comme dans la Charente-Inférieure, a constaté l'éclat et le succès de nos fêtes. Quelques uns auraient voulu que la fête fût plus grandiose ; c'était l'écho d'idées émises dans la

Frappait le sol avec une baguette en or,
Et crac ! c'était là comme par un ressort.
Eh bien ! aujourd'hui que nous célébrons la gloire
De ce vaillant oncle, grand homme dans l'histoire,
Qui est enfin, à bon droit, dans son pays fêté,
La bonne fée, c'est, eh !... notre société.
A sa voix vite l'un des plus grands personnages
De ce pays, toujours si cher à notre cœur,
Accourt avec sa famille, en nous faisant l'honneur
D'accepter de la fête aussi le patronage.
Grand est notre plaisir, que nous soyons des bourgeois
Au beau langage, ou bien de simples villageois
Qui ne parlent, hélas ! qu'un jargon de campagne.
Mais, au fait, une idée en ce moment me gagne :
Ils comprennent assurément encore le saintongeais,
Puisque du grand-oncle c'était le langage.
Eh bien ! honneur, honneur à eux ! Comme le gage
De notre bon accueil et de nos sentiments
En notre vieux patois je leur rends mes hommages.

MARCEL PELLISSON.

commission, examinées, discutées, fort courtoisement du reste, et finalement reconnues impraticables par les auteurs eux-mêmes. Il faut tenir compte des ressources que peut offrir la ville. Aussi quand, le 19 juin, après des tâtonnements inévitables, on a arrêté définitivement le programme, il s'est trouvé être exactement celui qui avait été proposé au début. C'est qu'il répondait au caractère de la Société et à la qualité des invités. En effet, la Société, avant tout historique, littéraire, archéologique, ne pouvait guère que s'occuper du côté artistique de la fête, sans compter qu'elle y trouvait le moyen de raviver de patriotiques souvenirs. D'autres pouvaient, comme à La Rochelle, préparer un banquet, souscrire un punch, ou fréter un navire comme à Rochefort. Notre fête, tout pesé et considéré, ne pouvait guère être que ce qu'elle a été.

D'un autre côté, en conviant les représentants du Canada à venir à Saintes, la Société devait agir comme fait un particulier en pareil cas : on va attendre à la gare un ami qui vient passer vingt-quatre heures chez vous ; on lui offre à déjeuner ; même s'il veut, un dimanche, assister au prêche ou à la messe, on l'y conduit ; puis, dans l'après-midi, on lui montre les monuments et les curiosités de la ville qu'il ne connaît pas : il faut bien occuper la journée ; le soir, en son honneur, on a organisé une petite fête : chants, musique, monologues ; mais on n'empêche pas quelque ami commun d'inviter l'hôte à dîner ou à se rafraîchir en passant devant sa maison. Ornez un peu ces trois ou quatre points ; illustrez ce simple programme, comme le fait si intelligemment notre confrère M. Duplais des Touches ; au lieu d'un ami en visite, mettez un haut personnage, et vous aurez la fête de Champlain et des Franco-Canadiens : fête modeste, sans doute, mais qui a eu son cachet propre.

* *

Le *Petit journal* du 3 : « Hier soir, MM. Chapleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, et Fadère (sic), représentant du gouvernement canadien en France, sont arrivés à Saintes pour assister aux fêtes de Champlain, organisées par la société des *Archives*. Ils ont été reçus à la gare par les membres de cette société, assistés de la musique militaire. Aujourd'hui, à onze heures, un banquet leur a été offert par la société des *Archives*, et une partie de l'après-midi a été consacrée à la visite des monuments historiques de la ville. »

La *Libre parole*, d'après une dépêche de Saintes, 2 juillet : « M. Fabre, commissaire général du Canada à Paris, est arrivé hier soir pour assister à la fête de Champlain. M. Chapleau, retenu par la maladie, n'a pu venir. M. Fabre a été reçu à la gare, très bien décorée, par MM. Lemer cier, député, maire de la ville, et par le président de la société des *Archives historiques de la Saintonge*. L'assistance a poussé le cri de : « Vive le

Canada ! » Après un dîner intime chez M. Lemercier, une réception a eu lieu. On remarquait la présence de l'évêque, M^r Bonnefoy. La ville est pavoisée. Une grande animation règne dans les rues. »

*
**

L'*Univers* du 4 juillet, d'après un télégramme du 3 : « Les fêtes de l'inauguration de la statue de Champlain ont été célébrées hier à Saintes avec une grande solennité. A dix heures, la messe a été célébrée à la basilique Saint-Pierre. Un discours patriotique a été prononcé par M^r Bonnefoy et a produit une profonde impression. Au banquet, des toasts ont été portés par MM. Audiat, président de la société des *Archives* ; Fabre, Lemercier, député. Le soir, une conférence très applaudie a été faite par M. Imbart de La Tour. En résumé, les fêtes, très brillantes, ont été très empreintes d'un sentiment à la fois patriotique et chrétien. »

Le *Soleil*, d'après un correspondant de l'agence Havas : « M. Fabre est arrivé samedi soir à Saintes pour assister à la fête de Champlain. Il a été reçu à la gare, très bien décorée, par M. le comte Lemercier, député, maire de la ville ; par le président de la société des *Archives historiques de la Saintonge* et par les autorités civiles et militaires.

Hier matin, à la cathédrale, M^r Bonnefoy a parlé en chaire du Canada. Puis a eu lieu, à onze heures, un banquet offert par la société des *Archives*, et où M. Fabre a dit que les liens entre la France et le Canada n'avaient jamais été rompus, et qu'ainsi il se trouvait en famille dans la patrie de Champlain. Puis, s'adressant au colonel Gaschet, il s'est ainsi exprimé : « Les Canadiens ne voient que des marins français. Je suis heureux de voir un représentant de votre armée de terre que nous admirons. » Le colonel Gaschet a répondu : « J'ai une grande joie de commander le 6^e régiment, dont les aînés combattirent pour l'indépendance du Canada. »

A deux heures, a eu lieu une fête aux arènes. Après les exercices de la société de gymnastique, M. Fabre a dit aux gymnastes : « Je voudrais pouvoir vous emmener tous au Canada pour instruire nos jeunes gens. Nous vous garderions jusqu'au jour où, la France ayant besoin de vous, vous repartiriez, suivis de toute la jeunesse canadienne. »

A quatre heures, a commencé la réception officielle à la mairie. M. Lemercier a souhaité la bienvenue à M^{me} et à M. Fabre et à M^{me} Chapleau. M. Fabre a fait ressortir l'unité morale, intellectuelle et patriotique des peuples canadien et français. Le Canada a francisé les Anglais. Le vaincu a soumis le vainqueur par la force morale. Les Canadiens prouvent donc que les Français sont colonisateurs. Il ajoute qu'entre Québec et Saintes il existe, par Champlain, un lien indissoluble que fortifiera la nouvelle ligne maritime de Québec à La Rochelle.

Il dit que la réception d'aujourd'hui causera une grande joie au Canada.

Ce soir, à huit heures, soirée littéraire et musicale. La fête d'aujourd'hui avait été organisée par la société libre, mais la municipalité lui a prêté son concours le plus grand. »

Ce texte a été reproduit à cette même date par le *National* du 4, sous ce titre, *Champlain et les Canadiens. Allocution de M. Fabre aux gymnastes*; par la *Patrie*, le *Moniteur universel*, la *France*, avec cet en-tête: *Les fêtes de Saintes en l'honneur de Champlain*; par l'*Alerte*; l'*Eclair*, qui l'intitule: *La commémoration de Champlain, fondateur de Québec au Canada*; le *Jour*, qui inscrit: *Fête de Champlain à Saintes. Le fondateur de Québec*; par le *Courrier de Bourg* des 5 et 6, *Les fêtes canadiennes à Saintes*.

La *Vérité*, du 4, répète un peu ces détails: « M. Fabre a été reçu, à la gare, très bien décorée, par MM. Lemerrier, député, maire de la ville, et par le président de la société des *Archives*. L'assistance a poussé le cri de: « Vive le Canada! »

Après un dîner intime chez M. Lemerrier, une réception a eu lieu. On remarquait la présence de l'évêque, M^r Bonnefoy.

Le matin, à la cathédrale, dit le *Journal des débats*, l'évêque avait parlé du Canada. Puis, il avait ajouté, parlant de la France: « Nous devons aimer notre patrie telle qu'elle est », en soulignant d'une intonation spéciale ces paroles.

A onze heures, a eu lieu le banquet offert par la société des *Archives*. A deux heures, a eu lieu une fête de gymnastique aux arènes. A quatre heures, a commencé la réception officielle à la mairie. M. Lemerrier a souhaité la bienvenue.

Dans la soirée, M. Imbart de La Tour a fait sur Champlain une conférence dans laquelle il a préconisé la politique coloniale. M. Fabre a lu ensuite un discours dans lequel il a dit: « Si la France a abandonné autrefois le Canada, c'était par force majeure et les Canadiens ne le reprochent pas. Tous, a-t-il ajouté, nous jugeons nos frères français mieux qu'ils ne se jugent eux-mêmes. » Ces paroles ont été soulignées par de fréquents applaudissements.

La musique militaire a joué des airs canadiens qui ont été très applaudis. »

Le *Temps* du 4, d'après son « correspondant de Saintes », n'a pas entendu parler de la réception à la gare, ni de la société qui a organisé la fête; il croit que le banquet a eu lieu dans la salle de l'ancien palais de justice, et ignore pourquoi les Canadiens sont venus à Saintes; la réception au Ramet « a été magnifique. » Il ajoute qu'« après avoir visité les monuments historiques » — c'est-à-dire Saint-Eutrope — « le cortège s'est rendu aux arènes », qui est bien aussi un monument historique; que « la fête s'est terminée par le couronnement du buste de Champlain », et que « M. Fabre est parti pour La Rochelle où il a été

reçu par le maire et la municipalité »; lisez: « pour Rochefort, où la chambre de commerce lui a offert un déjeuner. »

Le *Journal des débats* du 4, reproduit par le *Courrier de l'Allier* du 7: « La bibliothèque de Saintes brûle en 1870: le Canada envoie des ouvrages; aujourd'hui il veut élever un monument à Champlain. L'idée toute naturelle vint aux habitants de Saintes et particulièrement à la société des *Archives*, dont M. Louis Audiat est l'actif président, d'acquitter une vraie dette de reconnaissance et tout ensemble de resserrer les liens entre la Saintonge et le Canada... Tout le monde à Saintes a voulu collaborer à ces fêtes... Au banquet offert par la société des *Archives*, puis au punch donné à la mairie par la municipalité, M. Lemer cier a pris la parole; dans des toasts familiers, il a dit, avec un grand bonheur d'expressions, l'irréductible fraternité des deux frères français et canadien, Jacques Bonhomme, dont le Saintongeais garde l'âpre finesse, et Jean-Baptiste, dont l'humour aventureuse a fait le Canada. M. Audiat, levant un verre plein de cette vieille fine champagne « qu'ils n'ont pas en Angleterre », a porté un toast, en quelques mots pleins de verve et d'esprit, aux Canadiens présents et aux dames qui avaient bien voulu les accompagner. Lecture a été donnée ensuite du télégramme de M. Oscar de Poli; de Pierre Loti, retenu par son service; du marquis de Dampierre, président de la société des agriculteurs de France, et de M. de Bremond d'Ars, descendant d'un des compagnons de Champlain, saintongeais tous quatre et chaleureux amis en Canada.

M. Fabre a répondu, au nom du Canada, à ces divers toasts; il l'a fait avec un entrain, une vivacité, un à-propos, qui ont montré en lui le plus français — nous allions dire le plus parisien — des Canadiens.

Le matin, une messe en musique réunissait une nombreuse assistance dans la vieille basilique de Saint-Pierre, la première église chrétienne qui ait porté ce nom hors de Rome. M^{gr} Bonnefoy, nouvel évêque de La Rochelle, a pris la parole, à l'évangile. Son discours plein de tact a réuni l'approbation unanime de son auditoire très composite. Il a raconté les Canadiens disant à l'Angleterre: « Laissez-nous notre foi catholique et comptez sur notre loyalisme. » Il a montré un éminent prélat canadien s'inclinant en chaire sous un mot de reproche et de conseil du pape Léon XIII; puis, passant résolument du Canada en France, il a conclu que les prélats français, dociles à la voix du pape, pouvaient et devaient parler au gouvernement comme les Canadiens à l'Angleterre.

Quelques grincheux — il s'en trouve même dans la presse de province — avaient annoncé samedi soir qu'il n'y avait point de Canadiens à Saintes et que les fêtes n'avaient pas lieu. Or, ce même soir, à l'arrivée du train de Paris, M. Fabre et ses amis débarquaient à l'heure dite, reçus dans un salon décoré avec goût par l'administration de la gare, aux accents d'un air ca-

nadien joué par la musique du 6^e de ligne, et se rendaient chez M. Lemer cier, escortés d'un piquet d'hommes et accompagnés de MM. le préfet de La Rochelle, le sous-préfet de Saintes, le colonel du 6^e, les députés de La Rochelle et Rochefort, plusieurs conseillers généraux et municipaux. Toutes les sociétés locales, l'*Harmonie* du chemin de fer, la *Lyre saintaise*, la *Santone* (gymnastique), la société colombophile, ont contribué avec un empressement qui a touché les Canadiens à l'éclat très brillant des fêtes de dimanche. L'université n'est pas restée en arrière: M. Lucchini, professeur au collège, a prononcé sur les arènes de Saintes, au cours de la visite aux monuments, une allocution qui a été très applaudie...

Le soir, M. de La Tour a traité son sujet en homme qui possède à fond l'histoire, mais qui, de plus, sait joindre à la connaissance des faits cette puissance personnelle d'évocation qui en indique la portée et en tire les conséquences. Il a montré Champlain s'obstinant, malgré tous les obstacles, à cette œuvre de la colonisation canadienne en laquelle il avait foi, et posant les principes que ses successeurs ont développés, sans toujours lui en faire remonter la gloire. Il était difficile de parler en meilleurs termes d'un sujet si profondément français...

Le *Messager des Charentes* du 4 : « L'espace nous manque, et puis il faudrait un volume pour rendre compte de la conférence de M. Imbart de La Tour et du discours du consul général du Canada, ainsi que des intermèdes suivants : chants canadiens, poésies saintongeaises, musique militaire et improvisation épiscopale. Le héros de cette soirée littéraire et musicale a été le jeune et distingué conférencier qu'on a beaucoup applaudi; et c'était justice. D'ailleurs, tout a été fort intéressant, du commencement à la fin de cette fête intellectuelle et artistique. Et c'est encore sous le coup de l'excellente impression qu'elle nous a laissée, que nous formulons en deux mots notre sentiment. Mais l'heure du courrier nous presse et nous regrettons de ne pouvoir faire à notre tour l'histoire du Canada et de Champlain; nos regrets sont mitigés par cette considération que nous la ferions certes moins bien et avec moins de succès que tous les historiens, orateurs, poètes et artistes qui se sont fait entendre ce soir, de neuf heures à minuit. »

Les *Tablettes de Rochefort* du 4, reproduites par le *Conservateur de Marennes* et la *Seudre* du 9, l'*Ere nouvelle* de Cognac du 16 : « M. Fabre avait été reçu à la gare par la municipalité et M. Louis Audiat, président de la société des *Archives historiques*. Après un dîner intime au Ramet, chez M. Lemer cier, une réception a eù lieu... Au banquet offert par la société des *Archives*, M. Fabre a prononcé un discours très applaudi. La journée s'est terminée par une brillante soirée littéraire et musicale avec chants canadiens et couronnement du buste de Champlain. »

Le Nord maritime, de Dunkerque, du 4 : « Une fête patriotique a eu lieu à Saintes en l'honneur de Champlain. M. Fabre s'était expressément rendu à Saintes pour y prendre part... Le préfet, quelques députés et le colonel du 6^e de ligne l'attendaient à la gare. L'assistance a poussé le cri de « Vive le Canada ! » Un service religieux a eu lieu le matin à la cathédrale. L'évêque a parlé du Canada en termes flatteurs et patriotiques... » Puis il mentionne les toasts de M. Fabre et du colonel.

L'Indépendant de la Charente-Inférieure du 4 : « La société des *Archives historiques* recevait samedi soir à Saintes M. Fabre, commissaire général du Canada à Paris, accompagné de sa famille, à qui M. Lemerrier, maire et député de Saintes, offrait l'hospitalité au Ramet... Samedi soir, un salon avait été disposé à la gare pour recevoir les Franco-Canadiens... Malheureusement l'un des deux représentants canadiens attendus n'était pas là, et on désirait en connaître la cause. M. Lemerrier s'est donc avancé pour répondre aux préoccupations de l'assistance. Mais M. Audiat s'est avancé également, et dans un discours aux Canadiens a retracé l'histoire de leur pays. » Ce discours a une demi-page; voir plus haut. — « Au cours de cette première entrevue, le Canada a été acclamé... M. Lemerrier avait offert sa gracieuse hospitalité à M. Fabre. Après le dîner, une réception ouverte a eu lieu au Ramet, à laquelle nous avons remarqué l'évêque, M. Bonnefoy. Hier matin, à la cathédrale, M. Bonnefoy a parlé du Canada; puis, parlant de la France, il a dit : « Nous devons aimer la patrie telle qu'elle est » en soulignant par l'intonation ces paroles qui sont la répétition du langage implicitement républicain qu'il tenait ces jours-ci au lycée de La Rochelle. L'évêque a terminé son discours par ces mots : « Honneur à Léon XIII qui aime la France ! »

A onze heures, a eu lieu le banquet des *Archives*... M. Fabre a prononcé une allocution émaillée de traits spirituels. Il a déclaré que les liens entre le Canada et la France n'ont jamais été rompus, et qu'il se trouvait aujourd'hui en famille dans la patrie de Champlain... Le colonel a répondu qu'il était heureux de commander le 6^e de ligne, dont les ancêtres combattirent pour l'indépendance canadienne. Aux arènes, M. Fabre a remercié les vaillants membres de la Santone, après leurs exercices de productions. Les assistants les plus voisins ont chaleureusement applaudi ce noble et généreux langage. On a également applaudi une conférence de M. Lucchini sur les arènes de Saintes, ainsi que l'*Harmonie des ateliers des chemins de fer*, qui s'est fait entendre...

A 4 heures, on se réunissait à la mairie, où M. Lemerrier a éloquentement souhaité la bienvenue au commissaire du Canada, « reçu, a-t-il dit, par des compatriotes, des amis, des frères. » M. Fabre, dans une causerie pétillante d'esprit, a fait ressortir l'unité morale intellectuelle, patriotique des peuples canadien et français. L'élément français du Canada a absorbé les Anglais.

Le vaincu a soumis le vainqueur par la force morale. « Entre Québec et Saintes, ajoute M. Fabre, il existe, grâce à Champlain, un lien indissoluble que fortifiera la nouvelle ligne maritime de Québec à La Rochelle. » L'orateur remercie ensuite de l'accueil qui lui est fait, et dit que cette réception causera une grande joie au Canada.

A huit heures, dans la salle de l'ancien palais de justice très bien décorée, avait lieu la soirée littéraire et musicale... Après une remarquable conférence de M. Imbart de La Tour, sur Champlain et la politique coloniale, et quelques mots de M. Bonnefoy, qui a parlé du conférencier et de M. Imbart de La Tour père, que les applaudissements donnés à son fils avaient profondément ému, M. Fabre, abandonnant la forme improvisée, a lu un discours vibrant d'une fière passion pour la patrie française. M. Fabre veut qu'on sache bien que la Nouvelle-France n'a point de rancune pour l'abandon que fit d'elle la France de Louis XV. La France était malheureuse, dit-il; nous ne pouvions être sauvés! Ces touchantes paroles ont provoqué de vifs applaudissements.

M. Audiat fils a lu de beaux vers, énergiques et profonds, de M. Edmond Maguier sur Samuel Champlain.

La *Lyre saintaise* a chanté admirablement un grand nombre de chansons d'origine saintongeaise qui sont encore populaires au Canada, et l'excellente musique du 6^e a joué des airs canadiens.

La séance s'est terminée par des remerciements de M. Audiat adressés à tous ceux qui avaient contribué à la fête. D'où il ressort que la presse n'y a pas contribué, puisqu'elle n'a pas eu de remerciements. — M. Audiat a remercié « tous ceux et celles qui... » : d'où il ressort que la presse a eu des remerciements, si elle y a contribué. — « En ce qui touche la réunion par elle-même, nous nous bornerons à rendre hommage au talent des orateurs qui se sont succédé à la tribune et au goût parfait qui a présidé à la décoration de la salle. »

Le journal critique en outre certains détails; il reproche « à la société organisatrice » de n'avoir pas profité « du large concours prêté » par « la municipalité »; puis la fête n'a pas eu « un caractère populaire »; enfin, « la presse n'était pas invitée au banquet », pas plus, hélas! qu'elle n'a été invitée aux banquets de Rochefort et de La Rochelle, donnés par les chambres de commerce de ces villes, réunions privées, dîners particuliers, déjeuners d'intimes. Personne ne s'en est plaint.

Le *Peuple* du 4, reproduit par le *Travailleur* du 9, qui a « été excessivement flatté de la présence à nos fêtes de MM. Delmas, Braud et Lemerrier, députés de la Charente-Inférieure », mais en même temps « profondément navré de constater que des députés pouvaient ainsi désertier le mandat à eux confié pour venir assister à une fête où leur présence était

complètement inutile ». — Mettons « déplacée ». — « La société des *Archives* a pris l'initiative d'une fête en l'honneur de Champlain... A la gare a eu lieu la réception des Canadiens dans une salle d'attente transformée en un riche salon parfaitement décoré... M. Chapleau n'a pu se rendre à Saintes, empêché par la maladie ; du moins c'est la raison qu'il évoque. C'est M. Fabre, commissaire général du Canada à Paris, attaché au ministère des affaires étrangères — !!! — qui vient..... M. Audiat souhaite la bienvenue à M. Fabre et trace en peu de mots la vie de Champlain et les péripéties des luttes antérieures pour la conquête du Canada » — 30 lignes. — « Le soir, grande réception aristocratique chez M. Lemer cier, à laquelle naturellement a assisté l'évêque. Il paraît qu'à la cathédrale, le matin, M. Bonnefoy a parlé du Canada et fait une petite profession de foi républicaine : « Nous devons aimer la patrie telle qu'elle » est », aurait-il dit..... Nous eussions trouvé plus franc, si M. Bonnefoy est tant que ça républicain, qu'il eût dit : « Nous devons aimer la république. »... Réception des Canadiens à la mairie... M. Lemer cier a souhaité la bienvenue à M. Fabre, et celui-ci a répondu par des paroles aimables et patriotiques. Sa harangue, toute émaillée de plaisanteries, de traits de finesse, a prouvé qu'un bon Canadien a l'esprit aussi français que le cœur. A 8 heures 1/2... M. Imbart de La Tour... a fait une conférence sur Champlain... C'est un orateur distingué et plein d'éloquence et de talent... Une scène, adroitement préparée » — ajoutez donc qu'il y avait eu, la veille, samedi, une répétition générale avec M. de La Tour qui n'est arrivé que le dimanche !!! — « a été fort applaudie. Le père du conférencier embrasse son fils chaleureusement... » M. Fabre lit alors un discours où il explique la perte du Canada et en excuse la France de Louis XV vaincue, « voire même La Pompadour qui n'a pas vu de gaieté de cœur le Canada détaché de la France. » Il raconte diverses anecdotes où il fait allusion avec infiniment d'esprit à nos crises ministérielles nombreuses et à d'autres petits travers de notre temps. Il termine par un joli mot : « Soyez assurés, messieurs, que si vous avez perdu le sol du Canada, la Nouvelle-France vous reste du moins par le cœur à jamais conquis. »

» M. Audiat termine la soirée par des remerciements à tout le monde, sauf aux deux personnes qui ont pris la plus large part à l'organisation de la fête »... mais qui seules se sont fait payer leurs frais et par susceptibilité ont rendu aux souscripteurs 455 fr. sur les sommes recueillies.

L'Événement, de Québec, du 4 juillet, disait : « La ville de Saintes, en France, a fêté dimanche le fondateur de Québec dans un banquet public qui a été suivi d'une grande séance littéraire et musicale, dont tout le programme était canadien : chansons, musique. Un conférencier de renom a lu un essai sur la littérature canadienne. La salle était décorée de drapeaux

aux couleurs canadiennes et françaises. M. Audiat, le principal organisateur de ces fêtes, a adressé à l'honorable M. Chauveau président du comité du monument Champlain, ce télégramme :

« Saintes, 2 juillet 1893.

A M. Chauveau, Québec.

Les Saintongeais réunis dans un banquet en l'honneur de Champlain envoient un salut fraternel aux Canadiens.

AUDIAT.

M. le juge Chauveau a répondu en termes appropriés à cette sympathique dépêche. — Cette réponse n'est pas parvenue à sa destination.

* *

Les *Annales catholiques de l'ouest* du 5 : « Les fêtes que vient de célébrer la ville de Saintes en l'honneur de Champlain, le fondateur de Québec, auront certainement, en France et au Canada, un très grand et très légitime retentissement.

L'idée première de ces solennités et le mérite de leur organisation reviennent aux membres des *Archives historiques*, et surtout au président de cette société, M. Louis Audiat, l'éminent érudit dont les nombreux et remarquables travaux ont acquis depuis longtemps une réputation universelle. Notre pays gardera une vive reconnaissance aux hommes de science et de dévouement qui ont entrepris la noble tâche de raviver parmi nous le souvenir d'une de nos gloires les plus pures et les plus durables.

Le succès de leur œuvre a dépassé toutes les espérances. Cette inauguration du buste de Champlain, qui devait avoir tout d'abord un certain caractère d'intimité, a pris tout d'un coup les proportions d'une fête patriotique et religieuse. La présence de M. le commissaire général du Canada dans notre ville et les paroles si chaudes qu'il a prononcées dans les différentes cérémonies de la journée ont profondément ému tous les cœurs et ont fait vibrer le sentiment national dans ce qu'il a de plus délicat et de plus élevé.

Les nombreux orateurs de dimanche ont merveilleusement rempli leur programme : la conférence de M. Imbart de La Tour a été un véritable triomphe oratoire. L'admirable clarté avec laquelle il a raconté l'œuvre de Champlain et l'éloquence si communicative qu'il a déployée dans l'exposé des idées coloniales du héros saintongeais, ont soulevé des applaudissements unanimes et enthousiastes.

M. le comte Anatole Lemercier, dans ses diverses allocutions, s'est montré d'un tact exquis et d'une distinction parfaite. M. le député-maire de Saintes est, comme on le sait, un rallié de la première heure ; et, bien qu'il se soit défendu de vouloir prononcer aucun discours politique, les paroles qu'il a fait entendre au banquet et à la réception de l'hôtel de ville ont été empreintes d'un libéralisme trop loyal et d'un trop grand

amour de la paix religieuse, pour que les catholiques puissent ne pas s'en souvenir.

La journée tout entière a été d'ailleurs dominée par une note franchement chrétienne qui a donné à ces fêtes un caractère de grandeur et de cordialité qu'on ne rencontre pas en dehors des manifestations religieuses. Le discours prononcé par M^r Bonnefoy à la cathédrale de Saint-Pierre a été pour beaucoup dans ce triomphe de la pensée et du sentiment chrétiens. Son allocution est appelée à produire parmi les catholiques une profonde et salutaire impression. L'illustre prélat, dans un langage d'une élévation et d'une fierté incomparables, a repris la devise qu'il avait dernièrement jetée aux échos de la France et que la presse a commentée avec tant de passion : *Nous devons aimer notre pays tel qu'il est*, malgré ses souffrances et ses fautes, ou, pour mieux dire, à cause de ses blessures mêmes ; et pour pouvoir apporter à ses maux la guérison dont il a besoin, il nous faut le chérir avec une tendresse plus filiale que jamais.

Peut-on fêter le Canada sans qu'il se mêle à nos joies un juste retour de tristesse ? C'est ce souvenir ému et discret des douleurs de la patrie qui semblait donner à la parole de nos orateurs je ne sais quel accent d'une mélancolie infiniment touchante, comme s'il eût été impossible de parler de Québec sans penser à Metz et à Strasbourg. C'est une des raisons qui nous ont fait trouver dans la manifestation de dimanche un charme indicible, qu'on ne rencontre peut-être pas dans les fêtes bruyantes de la place publique, mais que savent goûter des réunions aussi chrétiennes et aussi patriotiques que l'étaient avant-hier les auditoires de M. Imbart de La Tour et de M^r l'évêque de La Rochelle.

L. J. »

« Dans cette ville de Québec qu'il fondait, il y a bientôt trois cents ans, Samuel de Champlain aura cette année même un monument, élevé par la reconnaissance des Canadiens français. On a cru qu'en s'associant à cette noble pensée, les compatriotes du grand navigateur que vit naître Brouage, témoigneraient justement de leur sympathie pour les habitants du pays qui fut la Nouvelle-France, en même temps qu'ils s'honoreraient eux-mêmes en ravivant parmi eux le souvenir de Champlain. C'est sous cette inspiration que la société des *Archives historiques* de la Saintonge et de l'Aunis a ouvert une souscription pour le monument de Champlain, et vient d'organiser des fêtes auxquelles M. Fabre, commissaire général du Canada à Paris, a bien voulu assister. On va voir qu'elles ont pleinement réussi.

Le 1^{er} juillet, à six heures du soir, les membres de la société des *Archives* et les représentants des différents corps constitués de la ville se sont réunis à la gare de Saintes pour accueillir, à leur arrivée, M. et M^{me} Fabre et leur fils. Le service d'ordre était assuré par une compagnie du 6^e de ligne, qui a rendu

les honneurs à cet agent diplomatique, officier de la légion d'honneur. M. Audiat, président de la société des *Archives historiques*, a souhaité la bienvenue à M. le commissaire général...

Le dimanche, à 10 heures, M. le commissaire général, M. le maire de Saintes et leurs familles, les membres de la société des *Archives*, ont été fort courtoisement reçus par le chanoine Carreau, curé-archiprêtre. M^{sr} l'évêque, présentement en tournée de visite pastorale... qui assistait à la messe, a bien voulu monter en chaire...

Un déjeuner de 40 couverts a réuni autour de nos hôtes les membres de la société des *Archives*. En dégustant les vins de France et des fine Champagne, les convives ont apprécié la générosité de MM. Guillet [et Niox] qui les offraient à leurs hôtes.

Les membres de la société des *Archives* ont accompagné M. le commissaire général à la basilique de Saint-Eutrope. Les arènes de Saintes ont vivement intéressé nos hôtes, qui ont écouté avec intérêt les explications historiques fournies par M. Lucchini, et ont beaucoup apprécié aussi les productions de la société de gymnastique. Après une courte visite aux musées archéologiques de la ville, a eu lieu à l'hôtel de ville une réception fort courtoise, à laquelle assistaient de très nombreux invités...

A huit heures et demie, une soirée musicale et littéraire a été offerte à un public choisi. Dans la salle, l'élite de la société saintaise et une délégation des professeurs et des élèves de l'institution Notre-Dame de Saintes (1). Une très remarquable conférence a été faite par M. Imbart de La Tour.

Après cette conférence, souvent interrompue par de vifs applaudissements, l'orateur a reçu les félicitations des personnages qui siégeaient au premier rang... M. le commissaire général du Canada prend la parole pour remercier M^{sr} Bonnefoy et le complimenter. Il parle ensuite de l'union profonde qui règne au Canada, dans tous les esprits, et fait de fines allusions aux divisions qui affaiblissent des états plus anciens et plus puissants. Il établit que la force du Canada lui vient des efforts combinés du paysan et du prêtre : le premier a rendu le sol fécond, tandis que le second a maintenu intacte la foi apportée par les missionnaires. Il célèbre la mémoire de Champlain, dont le nom est salué par tous les Canadiens avec autant d'amour que le nom même de la France...

A la fin de cette séance, où la musique et la poésie ont eu leur large part, M. Audiat a dit un dernier mot de sympathie à l'adresse des Canadiens et a chaleureusement remercié tous ceux qui avaient contribué à l'éclat de cette brillante journée...

(1) C'était autour d'un membre de l'université la seule représentation de la jeunesse universitaire. Ah ! s'il se fût agi d'une représentation au cirque ou à quelque théâtre de la foire !. Mais, comme le disait d'une autre soirée semblable M. le professeur Lucchini, « M. le principal du collège n'avait pas entendu parler de cette conférence. »

En terminant cette longue relation... nous proclamons volontiers que les fêtes en l'honneur de Champlain sont le plus grand honneur à ceux qui les ont organisées, et que tous ceux qui y ont pris part en garderont un bien agréable souvenir. F. GELLÉ. »

Le *Phare des deux Charentes* du 5 : « M. Fabre, accompagné de sa dame, a été reçu à la gare par MM. Lemerrier, Delmas et Braud, députés de la Charente-Inférieure, M. Héltas, préfet... M. Audiat, président de la société des *Archives historiques*, qui a pris l'initiative de la fête, a souhaité la bienvenue à M. Fabre. Le soir, il y a eu réception ouverte chez M. Lemerrier, au Ramet, et, le lendemain dimanche, a eu lieu la fête dont nous avons fait connaître le programme.

Lundi matin, M. Fabre et sa suite sont arrivés à Rochefort. Un déjeuner leur a été offert au *Bacha* par la chambre de commerce, et après avoir visité l'arsenal, ils sont partis pour La Rochelle. »

Le *Progrès de la Charente-Inférieure* du 5 : « M. Fabre a été reçu à la gare par la municipalité, le colonel du 6^e, le préfet, le sous-préfet et M. Louis Audiat, président de la société des *Archives*, qui a souhaité la bienvenue à M. Fabre... Dimanche, à la messe, M^{re} Bonnefoy prononçait une allocution... Au banquet offert par la société des *Archives*, M. Fabre a prononcé un discours très applaudi... Aux arènes, conférence fort intéressante par M. Lucchini... La soirée musicale et littéraire commençait par une remarquable conférence de M. Imbart de La Tour. L'orateur, souvent interrompu par les applaudissements, a été vivement félicité... A la fin de la séance, M. Audiat a remercié en termes chaleureux tous ceux qui ont contribué à l'éclat de cette brillante journée. RÉGIS LE HAUDOUIN. »

* *

Le *Nouvelliste*, de Bordeaux, du 6 : « Hier soir, a eu lieu la conférence en l'honneur de Champlain. Brillante réunion, dans laquelle l'élément féminin était gracieusement représenté... La *Lyre saintaise* et la musique du 6^e de ligne ont chanté et exécuté plusieurs motifs et airs canadiens d'un effet tout à la fois gracieux et original... La presse régionale et locale avait été traitée en quantité négligeable par le comité. » Erreur : la presse locale avait reçu des cartes pour toutes les fêtes publiques de la société.

Le *Courrier de La Rochelle* du 6, qui fait un très long compte rendu des fêtes de La Rochelle, constate que la soirée musicale et littéraire « a été de tous points charmante. »

La *Politique coloniale*, du 6 : « Une série de fêtes franco-canadiennes ont eu lieu au commencement de la semaine à Saintes, Rochefort et La Rochelle, pour célébrer le souvenir du saintongeais Champlain, fondateur du Canada français, et pla-

cer, pour ainsi dire sous son patronage, l'ouverture très prochaine d'une ligne de vapeurs français entre Rouen et Québec avec escale à La Pallice. M. Hector Fabre, commissaire général du Canada, présidait ces fêtes où tous les corps constitués du département, toutes les sociétés locales ont rivalisé d'ardeur pour lui offrir ainsi qu'aux personnes qui l'accompagnaient une chaleureuse réception. »

Le *Libéral* et le *Constitutionnel*, du 6 : « La ville de Saintes fêtait, dimanche, la mémoire de Champlain, le fondateur de Québec. M. Fabre... avait naturellement répondu à l'invitation des organisateurs. La gare avait été pavoisée. Il a trouvé à son arrivée MM. Lemercier... Dans la matinée il y avait eu une cérémonie religieuse à la cathédrale où M^{sr} l'évêque Bonnefoy a retracé dans un long discours l'histoire du Canada... »

Le *Moniteur de la Saintonge* du 6 (1), reproduit par le *Mémorial de Saintes*, la *Gazette des bains de mer de Royan*, etc., du 9 : « La gare est richement pavoisée ; la musique du 6^e régiment fait entendre l'air national canadien. MM. le comte Lemercier, député-maire de la ville, le préfet de la Charente-Inférieure, le sous-préfet de Saintes, les députés de La Rochelle et de Rochefort, un certain nombre de fonctionnaires et de membres de la société des *Archives*, attendent sur le quai de la gare l'éminent représentant du Canada. M. Audiat, président de la société, lui souhaite la bienvenue en termes heureux, et se plaît à faire ressortir le contraste entre l'arrivée de Champlain sur les bords du Saint-Laurent, à pareil jour de l'année 1608, et la réception à Saintes du représentant des Français du Nouveau-Monde.

Le lendemain, messe en musique à la cathédrale. Des places avaient été réservées dans le chœur pour le représentant du Canada et sa famille, ses nobles hôtes et un groupe nombreux de membres de la société des *Archives*.

Un chœur de soixante chanteurs et de quarante chanteuses, dirigé par M. Pannetier, rehaussait l'éclat de cette cérémonie. Après l'évangile, M^{sr} Bonnefoy adresse ses souhaits de bienvenue au commissaire général canadien et salue en sa personne le peuple de la Nouvelle-France qui fait l'admiration du monde catholique, ainsi que l'épiscopat canadien dont M^{sr} Fabre,

(1) Cet article du *Moniteur* est un article « après la fête » : car « avant », M. Hus, au moment même où les Canadiens arrivaient à la gare, publiait que personne ne venait et qu'on irait au Ramet pour M. Lemercier seul : « Nous apprenons que M. Chapleau, *lieutenant général* de la province de Québec, ne vient pas à Saintes. Nous regrettons vivement cette absence. Nous aurions voulu que ces fêtes fussent complètes, mais l'on sait qu'elles ont été mal organisées ; nous désirons — est-ce sûr ? — qu'elles finissent bien. Ce soir, on ira donc principalement au Ramet pour présenter ses hommages respectueux à M. le comte Lemercier, ce qui est toujours agréable à un Saintais. »

Trois jours après, le même journal racontait l'éclat de ces fêtes si « mal organisées. »

archevêque de Montréal, frère du commissaire général, est l'une des gloires. C'est à sa religion, à son attachement à la foi catholique, que le peuple canadien doit la conservation de sa nationalité française ; il est pour nous le modèle du patriotisme chrétien.

Au banquet, plusieurs toasts ont été portés : par M. Audiat, président de la société des *Archives*, à M. Fabre et au Canada ; par M. Fabre dont la spirituelle causerie a charmé tous les assistants, à la ville de Saintes, à la France ; par M. le marquis de Dampierre à cette admirable population rurale du Canada, si énergique et si féconde ; par M. le colonel Gaschet aux patriotes canadiens, si fidèles à la mère-patrie dont ils partagent toutes les joies, les deuils et les espérances ; il rappelle que le 6^e de ligne représente l'un des régiments de notre ancienne armée qui a combattu pour l'indépendance au Canada. M. Planty, ancien capitaine des francs-tireurs saintais, porte la santé des volontaires canadiens qui ont participé à la défense nationale en 1870-71. M. le comte Anatole de Bremond d'Ars, descendant de Pierre de Mons, l'un des protecteurs de Champlain, envoie de Bretagne son toast aux Canadiens. M. le comte Lemerancier rappelle avec une spirituelle bonhomie les liens indestructibles qui unissent à Jacques Bonhomme, le frère aîné, son frère Jean-Baptiste, qui est allé chercher les aventures au-delà des mers et qui, malgré la fortune si longtemps contraire, a pourtant réalisé dans une large mesure le vœu de Champlain, et a fondé une nouvelle France qui peut, sous plus d'un rapport, servir de modèle à l'ancienne. C'est la foi religieuse qui a soutenu dans ses épreuves ce petit peuple devenu grand, qui lui a gardé sa sève puissante, sa haute valeur morale ; c'est à la même source que la mère-patrie doit puiser les forces dont elle a besoin pour franchir heureusement la crise qu'elle traverse et s'élancer, régénérée, vers un nouvel et glorieux avenir.

Aux arènes, l'*Harmonie des chemins de fer* attend nos visiteurs, et l'élite de nos jeunes gymnastes va leur montrer, sans la moindre prétention d'ailleurs et avec la modestie qui convient à leur âge, à quel degré de précision, de souplesse et d'agilité, ils sont parvenus sous l'habile direction de M. Caudéran. M. le professeur Lucchini, dans une description précise et géométrique, reconstitue, pour ses auditeurs, les arènes de Saintes au temps de leur splendeur. Plusieurs ont regretté qu'il ait voulu être si bref et qu'il n'ait pas garni tous les gradins de leurs spectateurs du 11^e siècle, qu'il avait déjà fait revivre d'une manière si intéressante pour les auditeurs de sa deuxième conférence de cet hiver.

M. Fabre remercie le conférencier et félicite les jeunes gymnastes. « Venez au Canada, messieurs, former notre jeunesse à de semblables exercices. Nous vous y garderons le plus longtemps possible ; et si la France avait besoin de vous, vous reviendriez, suivis de notre jeunesse canadienne. »

A ce moment, trois cents pigeons voyageurs sont lâchés par

M. Barrière, président de la société colombophile de Saintes, et disparaissent bientôt dans diverses directions.

Allons maintenant au musée ; mais, hélas ! c'est à peine si nous aurons le temps de faire le tour de la première salle et cependant nous avons là MM. Audiat et Rullier pour ciceroni ; quel dommage ! les représentants de la municipalité nous attendent à l'hôtel de ville où bière et champagne sont offerts aux visiteurs ; un certain nombre de dames sont venues honorer cette réception de leur présence et faire cortège à M^{me} Fabre.

M. le maire de Saintes complimente M. Fabre. Il fait l'éloge de l'esprit de liberté qui anime le Canada et qui a inspiré ses institutions presque en tout semblables aux institutions républicaines que la France s'est données. Il espère que ces liens si intimes entre ces deux branches de la race française vont se resserrer à mesure que se multiplieront les moyens de transport et nos relations commerciales. Le port de La Pallice offre ses magnifiques installations aux vaisseaux canadiens qui ne tarderont pas à en profiter d'une façon périodique et régulière ; espérons qu'à leur suite un mouvement commercial et maritime important se dessinera dans ce sens et que les patriotiques espérances qui ont fait entreprendre ces grands travaux seront réalisées.

M. Fabre remercie de l'accueil qui lui est fait, s'associe aux espérances qui viennent d'être exprimées et qui lui sont chères à la fois comme Canadien et comme Français de race, et annonce le prochain premier voyage de la ligne des paquebots de Québec à La Rochelle ; il espère que, grâce à ces communications directes, Canadiens et Saintongeais échangeront de plus fréquentes visites.

A 8 heures 1/2, nous devons entendre de la bouche d'un éloquent conférencier, M. Imbart de La Tour, l'histoire et l'éloge de notre illustre et jusque-là trop oublié concitoyen, Samuel de Champlain. L'orateur n'a pas voulu se contenter d'une simple biographie, ni d'une narration abrégée des voyages et des aventures de Champlain ; c'est en philosophe, en politique, c'est-à-dire en historien complet, qu'il a traité son sujet. C'est d'abord l'âme de Champlain qu'il nous a fait revivre, les sentiments de foi et de patriotisme qui la remplissaient tout entière, le but élevé et désintéressé auquel il subordonnait tout le reste, pour lequel il consumait sa vie et bravait à chaque instant la mort... Sur 65 ans qu'il a vécu, Champlain n'a eu pendant quarante ans qu'une pensée : doter sa patrie d'un grand empire colonial, et cela non pas principalement pour en exploiter les richesses, non pas surtout pour en exterminer ou en asservir la population indigène, mais pour ennoblir et civiliser ces indigènes par le christianisme, pour y attirer une émigration française sérieuse et honnête, et, de ces deux éléments réunis, fonder une nouvelle France. Parmi tous les conquérants, tous les pionniers, tous les explorateurs partis d'Europe, depuis quatre siècles, pour le nouveau monde, il en est peu qui égalent

Champlain pour la force d'âme, le courage et la persévérance ; aucun ne le surpasse assurément par le désintéressement, la pureté de la vie, la grandeur morale. Si la France eut trouvé de tels serviteurs en plus grand nombre et si les gouvernements d'alors les eussent soutenus par des efforts proportionnés à la grandeur des résultats poursuivis par eux, c'est la race, la langue et la civilisation françaises qui prédomineraient aujourd'hui dans l'Amérique du nord. Nous, Français du *xix^e* et du *xx^e* siècle, restons fidèles à ces grandes pensées, aux grandes ambitions patriotiques de ces précurseurs de notre politique coloniale dont nous honorons la mémoire ; ne renonçons pas à notre part dans la tâche glorieuse de christianiser, de civiliser, de mettre en valeur les contrées restées jusqu'ici en dehors de toute civilisation et d'y faire prédominer les sentiments généreux et désintéressés qui font la supériorité de la nôtre. De chaleureux applaudissements accueillent l'orateur après avoir déjà souligné son discours.

A ce moment, un vieillard monte difficilement l'escalier de l'estrade et s'avance vers le conférencier qu'il embrasse tendrement. M^{re} Bonnefoy se lève aussitôt : « Messieurs, dit-il, permettez-moi d'ajouter à cette belle conférence un mot de la sainte écriture : *Gloria patris filius sapiens* : Un fils intelligent est la gloire de son père. J'ai l'honneur de vous présenter le père de notre conférencier. »

La vivacité des applaudissements qui accueillent la parole de notre évêque traduit fidèlement l'émotion qui les provoque.

M. Fabre, qui avait bien voulu présider la réunion, remercie et félicite le jeune conférencier ; il nous retrace les principaux traits de l'histoire du Canada depuis sa séparation d'avec la France ; comme un bon fils qui a le parti-pris de toujours justifier sa mère, il ne veut pas qu'on dise que la France, à aucune époque, a abandonné le Canada ; non, elle a fait ce qu'elle a pu dans les malheureuses circonstances où elle s'est trouvée. Heureusement Dieu n'a pas abandonné les Canadiens ; ils ne se sont pas abandonnés non plus. Soutenus par leur foi religieuse, par leur amour de la mère-patrie, dont ils fêtaient toutes les gloires et pleuraient tous les deuils, ils sont devenus une nation libre et prospère, une nouvelle France de deux millions d'âmes, désormais indestructible, fille tendrement attachée à sa vieille mère, qui ne cesse de regarder vers elle à travers l'océan, d'applaudir à tous ses succès, de s'associer à toutes ses espérances.

M. Pellisson donne lecture d'une pièce de vers en patois saintongeais sur Champlain, pleine de bonhomie et de naïveté narquoise, c'est-à-dire de couleur locale.

Une fort belle poésie de M. Maguier, de Thenac, est dite par M. Gabriel Audiart avec l'art qu'on lui connaît.

Rien donc n'a manqué à cette intéressante soirée de ce qui est fait pour charmer l'homme intelligent : éloquence, poésie, musique ; cette dernière, due à MM. Tilly, Gagnon et Maillo-

chaud, a été admirablement interprétée par la musique du 6^e et par la *Lyre saintaise*.

M. Audiat s'est fait l'organe du sentiment général en distribuant à tous ceux qui avaient contribué au succès de la fête des éloges et des remerciements bien mérités ; il a en particulier tenu à acquitter une fois de plus notre dette de reconnaissance envers notre député-maire, dont la générosité, la courtoisie, l'aimable et magnifique hospitalité, nous permet de recevoir dignement les hôtes les plus qualifiés et fait si largement profiter notre ville de ses hautes relations et de sa grande situation personnelle. »



Le *Rappel charentais* du 7, compte rendu très complet : « Le représentant du Canada et sa famille ont été reçus dans une des salles d'attente de la gare, salle qui pour la circonstance avait été parfaitement décorée et pavoisée de drapeaux canadiens et français. La réception a été des plus brillantes... M. Audiat, au nom de la société des *Archives*, qui a invité et reçoit ses hôtes, a souhaité la bienvenue... On crie : « Vive le Canada ! » L'avenue Gambetta est pavoisée... Au déjeuner de 40 couverts offert par la société des *Archives*... de nombreux toasts ont été portés. Le président a ouvert le feu... M. Lemerrier lui aussi a porté un toast ; il l'a fait dans un langage simple, familier, plein de rondeur, mais avec beaucoup de finesse... M. Fabre a répondu très spirituellement et, après avoir excusé M. Chapleau, tombé aux mains des médecins, et sir John Thompson retenu à Paris par des avocats, il a protesté de l'attachement des Canadiens à la France, et a trouvé les paroles les plus délicates pour remercier de l'hospitalité qu'il rencontrait à Saintes. Aux arènes, M. Lucchini a fourni sur ce monument à ses auditeurs des explications historiques qui ont vivement intéressé. Pour donner plus d'éclat à cette partie de la fête, le président de la société des *Archives* s'était assuré le concours de la *Santone*, de la société colombophile, de l'*Harmonie* des ateliers des chemins de fer de l'état qui s'est fait entendre dans ses meilleurs morceaux, ce qui lui a valu les félicitations de M. Fabre. La *Santone* a admirablement manœuvré. M. Fabre a eu aussi un mot aimable à l'adresse de la société colombophile pour son lâcher monstre, 500 pigeons environ. Cette voûte d'ailes battant l'air pendant quelques instants, dans un tournoiement rapide, était excessivement curieuse. A l'hôtel de ville, réception fort courtoise à laquelle ont pris part quelques invités. M. Lemerrier en souhaitant la bienvenue à M. Fabre, l'a de nouveau remercié d'être venu à Saintes... M. Fabre, dans une allocution pétillante d'esprit, a pris de nouveau la parole et fait ressortir l'unité morale, intellectuelle, patriotique des peuples canadiens et français.

Après cette allocution, fréquemment interrompue par de

vifs applaudissements, M. Audiat lit un très fin sonnet de M. Georges Gourdon, *Aux Canadiens*.

Le soir, a eu lieu une soirée musicale et littéraire. Dans la salle, très originalement décorée par M. Laroche, tapissier, brillaient les armes des différentes villes du Canada. Sur des tentures habilement drapées étaient cloués les blasons de tous les protecteurs de Champlain... On remarquait surtout, sur un piédestal élevé au fond de la salle, au-dessous des blasons de Québec et de la société des *Archives*, un buste de Champlain, figure énergique et fière, œuvre d'un grand mérite d'un de nos artistes charentais, M. Paul Tourette.

A l'arrivée de M. Fabre et de sa famille, la musique du 6^e de ligne a joué l'air national canadien, et des cris de : « Vivent les Canadiens ! » les ont salués.

La salle était bien garnie... M. Imbart de La Tour, pendant une heure et demie, nous a entretenus de Champlain, du Canada et de la politique coloniale, avec beaucoup d'éloquence ; le jeune conférencier s'est assis au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

A ce moment s'est produit un incident charmant. Un vieillard, gravissant les degrés de l'estrade, s'est jeté dans les bras du conférencier et l'a tenu longuement embrassé... Cette scène a ému jusqu'aux larmes un grand nombre de spectateurs.

M. le commissaire général a alors lu un discours vibrant d'une fière passion pour la patrie française... Il a été vigoureusement applaudi. Après ce discours, M. Gabriel Audiat a lu de très beaux vers, des vers énergiques, de M. Ed. Maguier, notre collaborateur et ami. M. Pellisson a lu un salut aux Canadiens, en vers patois saintongeais. La *Lyre saintaise* a fort bien chanté des chansons saintongeaises, toujours populaires au Canada.

Enfin, la séance s'est terminée par des remerciements de M. Audiat... N'oublions pas de mentionner le programme, si finement dessiné, de M. Duplais-Destouches... Ajoutons que M. Audiat a publié une notice sur Champlain ; c'est complet et parfait.

Ainsi, dans cette fête éminemment littéraire et artistique, tout s'est réuni pour charmer à la fois les regards, l'esprit et le cœur : peinture, sculpture, musique, chant, éloquence, poésie, et... patois saintongeais. »

Le *Rappel* ajoute : « Cette fête, étant donnée par la société des *Archives*, a été ce qu'elle devait être... La municipalité n'avait pas à s'ingérer dans toute cette affaire. Qui recevait les Franco-Canadiens ? La société des *Archives*. C'était donc à elle qu'incombait le soin de distraire, de récréer ses hôtes. On s'est abstenu d'aller à la mairie non pas à cause de M. Fabre, dont tous à Saintes auraient été enchantés de fêter la présence, mais bien à cause du caractère privé de la réception. » La municipalité n'avait point fait d'invitations pour cette réception à l'hôtel de ville. Autre remarque : « M. Audiat a eu le grand tort de laisser croire (que la municipalité était pour quelque chose là, que c'était une fête populaire), en faisant mettre *Ville de Sain-*

tes, sur les affiches qui l'annonçaient. » Fallait-il mettre : *Ville de Brive* ?

Le *Vieux corsaire*, de Saint-Malo, du 9, qui avait sous ce titre, *La commémoration de Champlain, fondateur de Québec au Canada*, répété l'agence Havas, ajoute : « Le nom de Champlain est Servanais, et il nous rappelle le souvenir d'un de ses descendants, M. de Champlain, conseiller de préfecture de la Manche, enlevé à ses plus chères affections, il y a quatre ans. M. de Champlain était un des dignes héritiers du nom de l'illustre fondateur de Québec. »

*
**

La *Charente-Inférieure*, de La Rochelle, du 8 : « De tout temps, les Saintongeais ont eu la réputation de gens endurcis dans une indifférence insurmontable ; et l'on daube toujours sur ce défaut, malheureusement trop réel. Cependant, la réussite complète des fêtes organisées par la *Société des archives historiques de Saintonge et d'Aunis* en l'honneur de Champlain, et le concours empressé du public saintais, qui ne s'est pas démenti un seul instant, prouvent qu'il sait au moins se passionner pour toute œuvre belle, noble et grande... Samedi, une nombreuse assistance se pressait dans les salles d'attente de la gare, disposées avec infiniment de bon goût et d'élégance. Là, M. Audiat, président de la société des *Archives*, qui, par la publication d'une fort intéressante étude sur la vie et l'œuvre du vaillant Saintongeais, vient de rappeler l'attention sur lui (*Samuel de Champlain*, par M. Louis Audiat. La Rochelle, chez A. Foucher, in-8° ; prix, 60 centimes), en quelques mots émus a souhaité la bienvenue aux voyageurs, et, après lui, entraînés par ses accents chaleureux, tous les assistants les ont salués du cri de : « Vive le Canada ! »

M. Fabre et sa famille se rendirent ensuite, en traversant péniblement la foule massée sur le quai de la gare, se découvrant sur son passage, au château du Ramet, où M. Lemerancier leur offrait gracieusement l'hospitalité, et où le soir eut lieu une réception ouverte.

Le lendemain, une messe à laquelle des chœurs de jeunes filles et de jeunes gens, conduits par M. Pannetier, se sont fait entendre, a été dite pour les Canadiens. M^r Bonnesfoy, évêque de La Rochelle et Saintes, monta en chaire. De son discours, remarquable par le talent et cette finesse qui tiennent ses auditeurs sous le charme, nous voulons retenir seulement cette déclaration, qui est presque la répétition de ce qu'il disait au lycée de La Rochelle : « Il faut aimer son pays sans arrière-pensée, tel qu'il est, malgré ses fautes et ses erreurs, je dirai même à cause d'elles, suivant le conseil du saint pontife » Léon XIII, qui aime les Français. »

Un banquet réunit, à onze heures, une quarantaine de convives. La plus grande cordialité, pendant tout le repas, n'a

cessé de régner ; aussi les toasts furent-ils des plus spirituels dans leur laisser-aller familial. M. Audiat, levant son verre « plein d'un vin généreux, moins généreux pourtant que ceux qui l'ont offert, M. Guillet et M. N... », but à la prospérité du Canada et à la durée des liens qui l'unissent à la France. Puis M. Fabre remercie fort délicatement de l'accueil empressé fait par les Saintais, et excuse, avec esprit. M. Chapleau : « Hippocrate approuvait le voyage ; mais Galien, docteur Tant-Pis, le défendait formellement. Que vouliez-vous que fit le malheureux entre son médecin et son chirurgien ? »... Enfin, M. Lemerrier, dans une allocution charmante, pleine de l'esprit le plus fin, dit combien Jacques Bonhomme est heureux de rencontrer son frère cadet du Canada, Jean-Baptiste...

Aux arènes, M. Lucchini reconstitue brièvement et d'une manière fort intéressante les arènes de Saintes, telles que les données actuellement acquises à la science permettent de le faire ; la société de gymnastique et la société colombophile ont été fort applaudies et félicitées... A l'hôtel de ville, M. Lemerrier prit la parole en félicitant M. Fabre d'appartenir à une nation qui, bien que notre cadette, nous donne cependant de nombreux exemples de libéralisme... M. Audiat lut aussi un fort beau sonnet de M. Gourdon.

A huit heures et demie, eut lieu la soirée littéraire et musicale qui a clôturé si dignement la fête. La salle de l'ancien palais de justice était décorée avec un goût parfait. De nombreux drapeaux, marquant le caractère patriotique de la fête, garnissaient les murs, et celui du Canada flottait au-dessus du buste de Champlain, entouré de lauriers, œuvre remarquable et don de M. Paul Tourette, de Pranzac (Charente)... M. Fabre donne la parole à M. Imbart de La Tour. On ne peut rendre le charme de la merveilleuse parole du « si jeune et déjà si distingué » professeur à la faculté des lettres de Bordeaux. Certes, le temps ne parut long à personne, et quand l'orateur prétendit s'excuser de fatiguer son auditoire, les protestations de celui-ci montrèrent qu'il ne se lassait point de l'entendre. M. Imbart de La Tour évoque la physionomie de Champlain ; avec lui, il s'embarque pour cette terre inconnue, où il rêve de planter le drapeau français ; il nous le montre hardi navigateur, puis colonisateur habile. De 1608 à 1635, nous le voyons ne ménager aucun effort, prenant peu à peu possession au nom de la France de la vallée du Saint-Laurent, explorant l'un après l'autre tous ses affluents ; il fait aimer parmi les sauvages le nom de la France, grâce à sa bonté et à sa charité ; montre la manière de cultiver la terre, répand par les missionnaires l'influence française dans tout le bassin du Saint-Laurent. Tirant de l'œuvre colonisatrice de Champlain un enseignement pour nous, M. Imbart de La Tour, dans une péroraison magnifique, se déclare partisan convaincu de la colonisation et démontre avec une irrésistible éloquence qu'elle est la source des richesses et de la prospérité pour la métropole. Nous aimons à espérer que le

brillant conférencier fera imprimer son discours, obéissant ainsi au désir secret de tous ses auditeurs, manifesté par des applaudissements nombreux.

Après lui, M. Fabre se lève, et dans un discours écrit où l'on ne sait qu'admirer le plus de l'élévation des pensées ou de l'esprit qui pétillait à tout instant, retrace en des lignes vibrantes d'un amour profond pour la France, l'histoire de la conquête du Canada par l'Angleterre ; il dépeint avec chaleur l'héroïque résistance de Québec et raconte comment les vaincus ont conservé leur langue et imposé leurs mœurs et leurs coutumes à leurs vainqueurs, contrairement aux effets habituels de la conquête. Les Canadiens se souviennent toujours de leur ancienne patrie ; ce sont vraiment, comme le disait M. Audiat, la veille, nos « Alsaciens-Lorrains d'outre-mer ».

On applaudit de vieux chants canadiens, arrangés par M. Maillochaud et exécutés parfaitement par la *Lyre saintaise*, si bien que M. Fabre s'écriait : « A part la température sénégalienne, on se croirait à Québec. » M. Gabriel Audiat a lu avec le talent qu'on lui connaît et qui est apprécié de tous depuis sa conférence sur Eugène Fromentin, une fort belle poésie de M. Edmond Maguier, récemment proclamé lauréat de l'académie de Bordeaux.

M. Pellisson a récité une poésie en patois saintongeais qui eut beaucoup de succès. Enfin, M. Audiat a remercié tous ceux et celles qui lui avaient prêté leur bienveillant concours, et s'est félicité de ce que la société des *Archives* ait répondu aux hésitants et aux sceptiques, comme Champlain le fit lorsque les envieux voulurent lui barrer la route, par le succès ! Les applaudissements répétés de l'auditoire confirmèrent ses paroles...

Et jam finis erat ! Cette soirée littéraire, véritable régal de lettrés, qui avait duré près de trois heures sans aucune fatigue pour les auditeurs, était passée. En réfléchissant à cette réussite d'une fête organisée par la société des *Archives* seule et avec ses seules ressources, je ne puis m'empêcher d'admirer la vaillance de ses membres et surtout de son savant président, et tous doivent s'incliner devant l'éclat des fêtes auxquelles elle nous a conviés (qu'on se rappelle en effet la récente conférence de M. Gabriel Audiat) et doivent soutenir cette docte compagnie de leur estime. Bien que je n'aie pas l'honneur d'en faire partie, il est de mon devoir de chroniqueur impartial de reconnaître que le nouveau succès qui vient de couronner ses efforts était mérité et doit l'encourager à persévérer dans cette voie.

H. G. »

Le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes* du 8 : « La réception faite aux Canadiens est un événement qui a sa place marquée dans notre histoire locale... M. Fabre... est arrivé samedi... La gare était pavoisée aux couleurs françaises et canadiennes... La société des *Archives*, qui avait pris l'initiative de cette réception, était présente au premier rang. M.

Audiat, son actif président, souhaite la bienvenue aux Canadiens et rappelle avec bonheur l'origine et les progrès de la Nouvelle-France. M. le comte Lemer cier offre à M. Fabre et à sa suite une hospitalité généreuse, qui doit leur faire oublier les fatigues du voyage et la chaleur accablante de la journée. Pendant que les compliments s'échangent, la musique du 6^e de ligne joue des airs canadiens, et des groupes nombreux circulent aux abords de la gare.

Au château du Ramet, à la suite du diner offert en l'honneur des Canadiens, réception ouverte. Bon nombre de personnes ont répondu à l'invitation de M. Lemer cier. M^r l'Evêque, qui se trouvait à Saintes en tournée pastorale, a tenu, par sa visite, à affirmer toutes ses sympathies pour nos frères d'Amérique. Sa grandeur était accompagnée de M. l'abbé Fabien, vicaire général, et de M. l'archiprêtre de Saintes.

Le lendemain, dimanche, les fêtes ont commencé par une cérémonie religieuse, qui donnait satisfaction aux habitudes chrétiennes du Canada et au vœu de la population saintaise. L'archiprêtre célèbre la messe, chantée en musique par un chœur composé de cent voix d'hommes et de dames. M. Pannetier dirige cette magistrale exécution qu'accompagne l'orgue tenu par sa fille. M^r Bonnesfoy, qui venait d'achever au couvent de Chavagnes la cérémonie de la confirmation, s'était hâté de se rendre à la basilique. Après l'évangile, le prélat prononce l'émouvante allocution que les *Annales catholiques de l'ouest* ont reproduite...

Au sortir de la messe, les membres de la société des *Archives* et quelques invités s'asseyaient à un banquet fraternel. Des toasts chaleureux y ont été portés tour à tour par M. Audiat, M. Fabre, le héros de la fête, M. le colonel du 6^e de ligne, ce même régiment qui jadis combattit vaillamment pour le Canada; M. le commandant Planty, M. le baron Oudet et M. le comte Lemer cier. La parole du député faisait écho à celle de l'évêque.

L'après-midi est consacrée à la visite de la basilique de Saint-Eutrope et des arènes, dont M. Lucchini explique les vicissitudes, des différents musées et enfin une réception à l'hôtel de ville.

Une grande fête musicale et littéraire devait terminer une journée si bien remplie. M^r l'évêque, qui avait encore, à l'issue des vêpres, confirmé les enfants des paroisses de la ville à Saint-Pierre, oubliait sa fatigue pour se retrouver avec nos Canadiens. Quel regret pour nous de ne pouvoir citer tout entière l'admirable conférence de M. Imbart de La Tour! comme sa parole a su faire revivre cette physionomie de l'illustre fondateur du Canada, qui fut à la fois un colonisateur habile et un fervent chrétien, presque un apôtre!...

Le discours était à peine terminé, au milieu des applaudissements, que l'on vit un vieillard s'avancer et serrer dans ses bras l'orateur : c'était son vénérable père. Cette scène touchante inspire à monseigneur un aimable à-propos.

M. Fabre, à son tour, fait entendre, parmi bien d'autres, cette réflexion, que certains publicistes feront bien de retenir : « La force du Canada lui vient des efforts combinés du paysan et du prêtre : le premier a rendu le sol fécond, tandis que le second a maintenu intacte la foi apportée par nos missionnaires. »

*
**

Le *Journal de Marennes*, du 9 : « On sait qu'une partie des émigrants primitifs du Canada étaient originaires de nos provinces de Saintonge et d'Aunis. Le commissaire général du Canada à Paris, M. Fabre, a voulu visiter ce berceau de tant de familles canadiennes. Il est arrivé samedi soir à Saintes... M. Audiat, président de la société des *Archives historiques*, qui a pris l'initiative de la fête, a souhaité la bienvenue à M. Fabre... »

La *Croix de Saintonge et d'Aunis*, du 9 : « Les fêtes en l'honneur de Champlain ont été célébrées dignement à Saintes, dimanche... Depuis un an nous avons pu fêter saint Louis à Taillebourg, Le Terme à Marennes, Pierre de La Rochefoucauld aux Carmes. Aujourd'hui, c'est le tour de Champlain... Une fête en l'honneur de Champlain doit être tout à fait une fête patriotique et une fête religieuse... Il faut avoir absolument l'esprit sectaire de l'*Indépendant* de Saintes pour dire que l'on a manqué « de courtoisie et de bon jugement » ; en effet, « la courtoisie et un bon jugement imposent le respect des croyances catholiques de M. Fabre et de sa famille, de Champlain et du Canada. » Puis, courte biographie de Champlain puisée « aux différentes notices sur Champlain, surtout à celle très complète de M. Audiat » ; note sur M. Fabre empruntée à la *Revue de Saintonge* ; sommaire des fêtes : à 6 heures, « dans un salon pavoisé et décoré avec goût », M. Fabre et sa famille sont reçus par M. Lemerancier et M. Audiat, « qui complimente les Franco-Canadiens » ; ... le dimanche, à 8 heures 1/2, « dans la salle de l'ancien palais de justice, parfaitement décorée, conférence sur la vie et l'œuvre de Champlain, éloquent et patriotique discours plein de vues profondes et de sentiments élevés » ; et quand le père du conférencier, vénérable vieillard, embrasse son fils, « les applaudissements éclatent et les larmes sont dans tous les yeux... » ; de belles strophes de M. Maguier sont dites avec art par M. Gabriel Audiat. Enfin, le président des *Archives* remercie et félicite tous ceux qui ont participé à l'organisation de cette belle fête, terminée par l'inauguration du buste de Champlain, œuvre d'un artiste charentais, M. Paul Tourette. »

*
**

Le *Bulletin évangélique* du 14 : « Des fêtes franco-canadiennes ont eu lieu, l'autre semaine, à Saintes, sous le patronage de la société des *Archives*, en faveur de Champlain, fondateur de Québec. Tout patriote et tout Saintongeais a été heureux de s'associer à l'hommage rendu au courageux colonisateur dont

M. Audiat a fait revivre l'intéressante figure dans une brochure de circonstance. » Il ajoute : On aurait dû « profiter de l'occasion pour montrer que la principale cause de l'insuccès des Français au Canada est venue de l'esprit d'intolérance qui a fermé les colonies aux protestants français. »

D'un autre côté, en publiant le programme des fêtes, le *Bulletin religieux* du 1^{er} juillet disait : « Qu'on nous permette de trouver une lacune regrettable dans un programme de fêtes bien ordonné d'ailleurs. En accueillant les représentants d'un pays qui a pour devise *Dieu et la France*, n'aurait-on pu trouver place pour une démonstration religieuse, surtout un dimanche? »

Le *Monde*, de Montréal, du 17, sous le titre : « *Les nôtres en France. La Canadienne* jouée là-bas. On écrit de Paris », raconte les fêtes : « On sait qu'une partie des émigrants primitifs du Canada étaient originaires des provinces de Saintonge et d'Aunis. Le commissaire général du Canada a voulu visiter ce berceau de tant de familles canadiennes... La réception a eu lieu... La musique du 6^e de ligne a joué un air qui est considéré comme étant le chant national du Canada... Cette réception causera une grande joie au Canada. »

Le *Courrier du Canada*, des 19 et 20, fait un compte rendu complet des *Fêtes de Champlain à Saintes*, d'après les divers journaux de Saintes, surtout le *Rappel charentais*.

Paris-Canada des 29 juillet, 12 et 26 août : « Les fêtes données à Saintes en l'honneur de Champlain ont eu un plein succès. Elles ont été suivies de manifestations également brillantes à Rochefort et à La Rochelle, inspirées celles-là principalement par le désir, tout en rendant hommage au passé, de resserrer pour l'avenir les liens entre la France et le Canada. L'initiative et la parfaite organisation de ces fêtes sont dues tout d'abord à M. le comte Lemer cier et à M. Louis Audiat. Le mouvement a gagné les deux autres villes et a été partout cordial et impressionnant. Le lieutenant-gouverneur, M. Chapleau, empêché par l'état de sa santé, n'a pu se rendre à Saintes ; son absence a été l'objet d'un regret général. La gare de Saintes était pavoisée de drapeaux canadiens et français pour la circonstance ; et, lorsque M. et M^{me} Fabre et les personnes qui les accompagnaient sont descendus du train, la musique du 6^e régiment a joué les airs nationaux canadiens. La réception a été des plus brillantes... M. Audiat, au nom de la société des *Archives*, qui a invité et reçoit ses hôtes, a souhaité la bienvenue au commissaire général du Canada en termes heureux... Au château du Ramet, le soir, dîner de vingt-cinq couverts, suivi d'une réception à laquelle assistaient toutes les notabilités de la ville ainsi que M^{rs} Bonnefoy. M^{me} de Croze en faisait les honneurs avec une grâce exquise. Le lendemain dimanche, messe à la cathédrale qui était remplie d'une foule

recueillie. Un chœur de soixante chanteurs et de quarante chanteuses, dirigé par M. Pannetier, rehaussait l'éclat de cette cérémonie. M^{re} Bonnefoy a prononcé une allocution qui a fait une grande impression... »

Puis viennent le banquet, la visite aux arènes, la réception à l'hôtel de ville, la soirée où M. Imbart de La Tour « a, pendant une heure et demie, parlé de Champlain, du Canada, et de la politique coloniale, avec infiniment d'éloquence », etc.; la visite à Rochefort, où M. Fabre a été reçu, à la gare, par les membres de la chambre de commerce et une députation de la société de géographie. Au banquet, « M. Bachelar a prononcé un discours très apprécié de l'auditoire, au cours duquel il a rappelé que, depuis 20 ans, les liens entre Québec et Rochefort avaient été constamment entretenus par la visite fréquente à Québec de marins partis de Rochefort et par les excellentes impressions qu'ils rapportaient du Canada »; enfin, le séjour à La Rochelle et les discours prononcés. « Cette série de fêtes si cordiales a vivement impressionné le représentant du Canada. Il en reporte l'honneur à son pays; mais il n'en est pas moins très touché personnellement de l'accueil qu'il a reçu dans les trois villes, et il en garde un reconnaissant souvenir. »



Le lecteur a sous les yeux les appréciations diverses des journaux qui, à part une ou deux, ont tous été très élogieuses. Quelques personnes auraient souhaité une fête dite populaire, c'est-à-dire baladoire ou foraine, c'est-à-dire des lanternes et des lampions, des pétards et des flammes de bengale, des baraques et des chevaux de bois, voire des gambades sur l'herbe ou dans la poussière; et, docile écho, d'autres ont vite répété que ce n'était pas là une fête; qu'est-ce qu'une fête sans cohue, sans entrechats et sans suif allumé? Donc il n'y avait rien, puisqu'ils n'y dansaient pas en rond. Ceux-là pour qui l'art, le charme des souvenirs, la joie d'être entre amis, un beau morceau de musique et de chant, le plaisir d'un discours éloquent sont quelque chose, ont savouré ce régal intellectuel et ont crié bien haut leur enthousiasme (1). Ils ont raison tous, parce

(1) On ne s'étonnera pas des divergences d'appréciations: car voici, sur un fait tout récent, la fête du 14 juillet à Saintes, le jugement porté par deux journaux d'opinion politique semblable: *L'Indépendant* du 20 dit: « Le couronnement de la fête était sans contredit dans la soirée vénitienne. La commission des fêtes avait beaucoup à faire pour que l'illumination nautique ne fût pas inférieure à celle du 22 septembre qui avait obtenu un si grand succès. Elle y a réussi. Quel dommage c'eût été de priver la population d'une fête aussi pittoresque! Pendant une heure environ les bateaux enguirlandés de flammes, affectant les formes les plus variées et les plus gracieuses, ont évolué entre les deux ponts, aux accents de la *Lyre saintaise* et au fulgurant flamboiement des pièces du feu d'artifice tiré par M. Pillet. »

Le *Rappel* du 19 dit: « Ratée la fête vénitienne. En tout cinq canots qui, au lieu de circuler, d'évoluer, de monter et descendre, sont restés station-

qu'on ne dispute pas des goûts. Mais outre que, pendant la belle saison, Saintes a presque tous les huit jours de ces spectacles toujours beaux, toujours nouveaux, toujours goûtés, peut-être les Canadiens n'auraient pas trouvé attrayant qu'on les fit venir de loin, par une température de 32 degrés, pour voir la foule s'ébaudir au feu d'artifice et aux incidents des mâts de cocagne ou du tourniquet, toutes merveilles qu'il est aisé de contempler chez soi, au moins aussi belles. Puis, y a-t-il un grand mal à ce que, de temps à autre — il ne faut pas abuser des plaisirs de l'esprit, à cause du surmenage — une séance littéraire ou musicale donne satisfaction à ceux qui aiment le chant ou la poésie ? Sans doute c'est le petit nombre ; mais les minorités ont bien aussi quelque droit à s'amuser un peu, ne serait-ce qu'une fois par an. La société des *Archives*, créée pour favoriser l'étude de l'histoire locale, développer l'amour des lettres, exciter à la culture intellectuelle, ne pouvait guère offrir à ses invités des distractions chorégraphiques dont s'occupaient, très heureusement d'ailleurs, d'autres sociétés fort recommandables du reste. À chacun son rôle et son domaine. La commission Champlain n'a jamais empêché que, en dehors d'elle, à côté d'elle, si vous le voulez bien, on organisât quelque complément à sa fête : ainsi la municipalité a préparé un vin d'honneur à l'hôtel de ville ; ainsi le clergé a célébré la messe à la cathédrale ; un cercle, une société, pouvait faire autre chose, mais quelque chose comme à Rochefort, comme à La Rochelle la chambre de commerce. Chacun a été appelé à souscrire pour ces fêtes. Quel est celui qui ose dire qu'il a été privé du plaisir de dépenser sa pièce de cent sous, ou d'envoyer son louis d'or pour le monument ? Sont-ce les plus généreux qui trouvent qu'on n'a pas assez fait ? N'en voit-on pas qui déplorent l'emploi de l'argent qu'ils n'ont point donné ? La plus forte somme de la souscription vient des membres de la société des *Archives* qui, pour la plupart, étrangers à Saintes, n'ont point eu de part aux fêtes du 2 juillet. À ceux-là, aux autres, à tous ceux qui s'y sont intéressés, aux Canadiens, aux amis des Canadiens, nous en offrons le souvenir dans ce numéro spécial de la *Revue*. Ils pourront ainsi lire ce qu'ils n'ont pu entendre, et assister par la pensée, par le récit, au spectacle qu'ils n'ont point vu. Il ne faut pas que les absents, malades ou empêchés, aient toujours tort. Les fusées, les chandelles romaines, les illuminations d'une kermesse ont plus d'éclat, décrivent dans l'air un cercle plus éblouissant ; mais elles font peut-être une impression moins profonde dans l'âme et moins salutaire que de beaux vers, d'excellents discours, de spirituelles allocutions ; en tous cas elles laissent moins de traces

naires... Cinq bateaux, dont un tout désemparé par suite d'une collision avec la passerelle, c'est maigre !... Raté aussi le feu, ou plutôt le semblant de feu d'artifice, qui a été tiré par M. Pillet... Fête vénitienne mal organisée, mal agencée, à piteusement échoué. »

que les pages imprimées qui permettent à tout le monde d'en jouir aujourd'hui... et demain.

LES CANADIENS A ROCHEFORT ET A LA ROCHELLE

M. Fabre et sa famille sont partis de Saintes lundi matin par le train de 9 h. 10. A Rochefort, la chambre de commerce lui a offert à déjeuner à l'hôtel du *Bacha*. Au dessert, le commissaire général, après avoir indiqué les causes qui retenaient à Paris M. Chapleau et sir John Thompson, a ajouté :

« Nous venons à Saintes d'honorer le passé; ici, dans cette ville de Rochefort, où je retrouve tant de marins qui connaissent et aiment le Canada tel qu'il est maintenant, je ne veux parler que de l'avenir. Ils vous diront ce qu'est le Canada, quelles ressources il offre à votre commerce, à vos industries. Conquête aisée, prise de possession facile que celle de notre sol par vos produits. Le protectionnisme, dont je vous soupçonne de n'être point épris, ne saurait nous empêcher de nous rapprocher et de nous unir par un sage et libéral traité de commerce. En attendant qu'il soit voté, rappelez-vous que notre pays est ouvert à tout venant aux mêmes conditions : égalité absolue devant la douane. Grâce à son génie si souple et si varié, à son industrie, à l'art achevé qu'elle apporte en tout ce qu'elle fait, la France serait sûre de se faire une grande place au Canada. Les affinités nationales la favorisant, elle y étendrait rapidement son action féconde et pacifique. Au nom de la ville de Québec, je bois à la ville de Rochefort. »

*
*

A Rochefort, dit le *Journal des débats* du 6, « la chambre de commerce a reçu la députation du Canada. M. Bachelar, président de la chambre, a dirigé la visite du port de commerce et de l'arsenal; M. Braud, maire de la ville et député, assistait au banquet. Les Canadiens, en écoutant les discours de ces messieurs, comme en les suivant à travers les bassins et les magasins militaires, ont pu se convaincre que Rochefort, qui armait jadis les flottes de Louis XIV pour leur pays, peut encore nouer avec eux des relations profitables et s'honorera — comme sa voisine, Tonnay-Charente — d'y montrer toute son intelligente activité.

La délégation, en quittant Rochefort pour La Rochelle, a pris passage sur un bateau de la chambre de commerce, l'*Ile d'Oleron*, qui l'a conduite au port de La Pallice. Excursion maritime charmante qui, tout en creusant les appétits pour le banquet de La Rochelle (de tels stimulants ne sont pas inutiles dans des cas semblables), a permis aux Canadiens d'étudier de leurs yeux ce port admirable de La Pallice, dont une société

toute française, rouennaise et rochelaise, veut faire aujourd'hui le point de départ d'une ligne régulière de paquebots entre la France et le Canada.

Le banquet offert à la Bourse par la chambre de commerce de La Rochelle eût déridé les estomacs les plus moroses ; aussi lui a-t-on fait largement honneur. Les orateurs du banquet voulaient-ils préparer leurs convives, par cet exorde insinuant, à écouter favorablement leurs toasts, les derniers d'une imposante série ? La parole claire et précise de M. d'Orbigny, président de la chambre de commerce, la verve de M. Le Beuf, directeur de la compagnie nouvelle franco-canadienne, l'éloquence très ferme et personnelle de M. Delmas, député et maire de La Rochelle, n'avaient pas besoin de cette préface, que personne pourtant n'a regrettée. Tout le monde est d'avis que La Pallice, port de La Rochelle, peut se promettre de belles destinées et que, le jour où le fret de l'intérieur lui arrivera directement dans des conditions semblables à celles qui sont faites aux grands ports atlantiques voisins, La Pallice ne sera plus, comme le disait un de ces messieurs, un cadre magnifique qui attend son tableau. »

Parmi les invités étaient M. Lebeuf, président du conseil d'administration de la compagnie de navigation à vapeur franco-canadienne ; M. Lavallée, membre du conseil d'administration de cette compagnie ; M. Gigot, ingénieur, administrateur de la société foncière du Canada ; M. Héltas, préfet de la Charente-Inférieure ; le président du tribunal de commerce de La Rochelle, le maire et ses adjoints, le président de la chambre de commerce de Limoges, les ingénieurs du service maritime, le directeur des douanes.

La salle basse de la Bourse avait été splendidement décorée par M. Corbinau. A côté de l'écusson de la chambre de commerce figurait celui du Dominion. Au dessert, M. d'Orbigny, président de la chambre de commerce, a prononcé le discours suivant.

* *

DISCOURS DE M. D'ORBIGNY

Messieurs, c'est un grand honneur pour le commerce rochelais de posséder M. Hector Fabre, commissaire général du Canada en France ; et c'est avec un profond regret que nous constatons l'absence du lieutenant-gouverneur de Québec, l'honorable M. Chapleau, qui, retenu par le mauvais état de sa santé, n'a pu assister aux fêtes de Saintes et de La Rochelle.

Messieurs, nous ne pouvons oublier que le bas Canada, devenu la province de Québec, est un pays d'origine française. Jacques Cartier, en en prenant possession en 1534, au nom du roi de France, lui donna le nom de Nouvelle-France ; c'était notre première colonie. Au recensement de 1881, cette province comptait un million 358.000 habitants, dont un million 73.000

se réclamaient de l'origine française. Au recensement de 1889, elle en comptait un million 532.000, dont un million 240.000 Franco-Canadiens, et il existe maintenant au Canada près de deux millions d'habitants, descendants tous ou presque tous des colons français.

Lorsque, en 1542, La Roque, sieur de Roberval, fut nommé, par François I^{er}, gouverneur-lieutenant général du Canada, et qu'il partit de La Rochelle avec trois navires, deux cents colons et plusieurs gentilshommes, il est évident que plusieurs Rochelais faisaient partie de cette expédition, et qu'ils contribuèrent à la fondation de la race française dont je vous parlais tout à l'heure, ainsi qu'à la formation de la colonie naissante. En 1606, le Jonas partait aussi de La Rochelle avec des artisans et des gentilshommes.

Si je me permets de remémorer ces faits, c'est pour rappeler à M. Hector Fabre la part prise par les Rochelais dans la fondation du Canada. Sous l'illustre saintongeais Champlain, nos rapports avec la colonie naissante se développèrent rapidement. La prospérité de La Rochelle au dix-septième et au dix-huitième siècle fut due à notre commerce avec le Canada. Notre port recevait presque tout ce que la Nouvelle-France pouvait produire; et en retour il lui envoyait des vins, des eaux-de-vie, des vêtements et de la poudre. Le nombre des navires expédiés de La Rochelle, qui était de trois à cinq chaque année, de 1739 à 1746, s'éleva de huit à dix en 1748 et 1749, et atteignit le nombre de vingt en 1757.

Mais voici venir les mauvais jours : la funeste guerre de sept ans avait éclaté. Au commencement de l'année 1758, le ministre de la marine fit un appel pressant aux Rochelais et leur signala les besoins particuliers du Canada. Vingt-neuf négociants s'empressèrent d'affirmer leurs bonnes dispositions, sous la condition d'obtenir une escorte suffisante pour garantir leurs navires jusqu'à destination; mais ces navires attendirent si longtemps cette escorte, que la plupart des armateurs se résignèrent à désarmer, malgré leur désir de porter secours à leurs frères de la Nouvelle-France, et que neuf navires seulement furent dirigés sur la colonie.

On était arrivé au moment de discuter les conditions de la paix; le Canada allait être sacrifié. La France ne semblait pas comprendre la grande perte qu'elle faisait. Seuls, les Rochelais fatiguèrent le gouvernement de Louis XV de leurs protestations. Leurs doléances furent accueillies avec bienveillance; mais elles ne modifièrent pas les vues du gouvernement, qui céda ce beau pays, une partie de notre sang, à l'Angleterre. Ce fut un coup terrible pour La Rochelle et le commencement de sa décadence commerciale.

En rappelant ces moments d'épreuves et de douleur, je tiens à montrer à M. Hector Fabre combien les souvenirs du passé sont encore vivaces parmi nous, afin qu'il puisse faire savoir aux Canadiens que nous les considérons comme les descendants

de ces hardis pionniers qui ont réussi, au milieu des plus grandes difficultés, le plus bel essai de colonisation que notre pays ait jamais tenté. Nous ne pouvons oublier qu'après la séparation de la mère-patrie, les descendants des anciens colons nous sont restés attachés par le sang, par le cœur, par la langue.

Nous conservons toujours le souvenir des bons rapports qui existaient, et nous verrions avec plaisir reprendre avec le Canada des relations non moins solides qu'autrefois et profitables aux deux pays. Le Canada fut notre plus belle colonie, et quand la France le perdit, ce fut le plus grand désastre qui pût nous atteindre hors du territoire national.

Aujourd'hui, grâce à la situation géographique du nouveau port en eau profonde, nous pouvons recevoir en toute sécurité les plus grands navires ; le commerce de transit y est assuré de communications rapides avec tous les points de la France et de l'étranger ; le moment est donc opportun pour nouer des relations directes avec le Canada.

Que le Canada veuille bien tenir compte de nos bonnes dispositions, et qu'il soit assuré que tous nos efforts tendront à l'échange réciproque des produits des deux pays ; qu'un service soit créé entre le Canada et La Rochelle, comme celui qui existe entre Montréal et Brême, et on pourra compter, avec le temps, sur un succès égal à celui de nos rivaux.

En terminant, messieurs, je tiens à répéter à l'honorable M. Hector Fabre et à ses amis, qui ont bien voulu nous faire l'honneur d'accepter notre invitation, tout le plaisir que le commerce rochelais ressent de leur visite en cette ville. Messieurs, au nom de la chambre de commerce et de tout le commerce qu'elle représente, je porte un toast à M. Hector Fabre et à nos honorables hôtes ; je bois à nos frères du Canada, à M. Chapleau, dont nous regrettons si vivement l'absence, ainsi qu'à la reprise des relations commerciales avec La Rochelle.

..

M. Fabre paraphrasant avec beaucoup de fantaisie agréable et de cordialité le discours de M. d'Orbigny, a dit qu'il avait toujours une grande affection pour La Rochelle, parce qu'il avait là des relations de famille très intimes (M. Fabre faisait allusion à sa parenté avec la famille Monlun). Il a déclaré être très heureux d'avoir vu La Rochelle et surtout La Pallice, qui est un port magnifique. Il a terminé par un toast chaleureux à la chambre de commerce, à la municipalité et à la prospérité de la ville, et a annoncé que dorénavant les steamers qui relient Rouen à Québec feraient régulièrement escale à La Pallice ; nouvelle accueillie par d'enthousiastes braves. « Ce n'étaient pas seulement des marchands qui venaient de traiter une heureuse affaire ; c'étaient des amis, des parents, des frères qui, longtemps éloignés, reprenaient des relations de famille longtemps interrompues. »



TOAST DE M. FABRE

Je n'ai qu'un regret, c'est que M. Chapleau et sir John Thompson ne soient pas ici pour répondre aux paroles éloquentes que vous venez d'entendre, et qu'ils n'aient pu admirer avec moi ce port de La Pallice réservé, j'en suis convaincu, à un si grand avenir. C'est à M. Chapleau que nous devons la reprise des relations entre les deux pays, suspendues pendant plus d'un siècle, et il m'a associé dès le début à son œuvre. Sir John Thompson n'est point de même origine que nous ; mais, en tous points, il est d'accord avec nous. Il a passé quelques mois à Paris à observer, à étudier ce qui se passe ; et son libre esprit lui a fourni les bonnes raisons d'admirer la France qui nous viennent du cœur.

C'est comme autrefois de La Rochelle que partira le mouvement qui unira économiquement les deux pays. La conclusion d'un traité de commerce, la création d'un service de paquebots entre La Rochelle, Rouen et les ports canadiens, donneront au rapprochement qui s'opère depuis dix ans un caractère définitif.

Les barrières économiques s'abaisseront, comme autrefois sont tombées les fortifications militaires. Elles n'existent déjà plus contre vous au Canada, en ce sens que notre tarif douanier ne fait aucune distinction et frappe également les articles de provenance anglaise, américaine ou française. L'esprit français peut faire le reste et détourner à votre profit une partie du commerce qui se fait aujourd'hui au profit des autres pays. L'influence des intérêts est sans doute dominante, à notre époque ; mais dans un pays d'origine française on peut toujours compter que les sentiments ne seront pas réduits à l'impuissance : à certains jours ils reprennent pied et mènent les intérêts. Nos intérêts sont d'accord avec nos sentiments lorsqu'il s'agit de la France, et pour ma part, je n'ai jamais trouvé difficulté à les concilier dans l'exercice de mes fonctions. Français comme vous en France, je voudrais que vous fussiez Canadiens comme moi au Canada.

A ceux qui ont le culte du passé, aux Rochelais de sentiments et de tradition, nous disons : « Nous sommes fidèles aux temps que vous regrettez. » A ceux que l'avenir préoccupe avant tout, nous disons : « Nous marchons vers les destinées que vous rêvez. »

Le secrétaire de votre chambre de commerce, M. Garnault, est de la famille de notre historien national : l'un a écrit le récit des luttes d'autrefois ; l'autre notera jour par jour le développement continu que vont prendre nos nouvelles relations.

Je me fais l'interprète de mes concitoyens de Montréal et de Québec en buvant à la ville de La Rochelle et au port de La Pallice.

* *

M. Lebeuf, président du conseil d'administration de la compagnie franco-canadienne de navigation à vapeur, a pris ensuite la parole, et, dans une allocution très applaudie, a parlé des Rochelais qui s'étaient expatriés pour aider à la colonisation du Canada. Ancien secrétaire de la chambre de commerce du Havre, il a dit être charmé de rendre hommage à l'intelligence et à l'activité dont fait preuve M. Garnault, secrétaire de la chambre de commerce de La Rochelle, et il a rappelé que des ancêtres de ce même M. Garnault étaient au nombre des premiers colons qui allèrent au Canada.

* *

TOAST DE M. LEBEUF

Je suis heureux d'annoncer que le désir exprimé par M. le président de la chambre de commerce de La Rochelle est un fait accompli. La compagnie de navigation à vapeur franco-canadienne est créée : elle a choisi La Pallice, port de La Rochelle, comme port d'escale ; les paquebots partant de Rouen, où ils auront embarqué les produits de l'industrie parisienne et des manufactures du Nord, viendront à La Pallice pour y recevoir les produits de toute la région dont ce port deviendra le centre d'exportation.

Au reste, il était impossible qu'une ligne se créant pour le Canada laissât La Rochelle en dehors de son itinéraire. Tout le monde sait que ce port a entretenu aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, les relations les plus importantes et les plus suivies avec le Canada ; c'est à peine si j'ose dire, en présence de votre savant secrétaire-archiviste, pour lequel le passé commercial de La Rochelle n'a pas de secrets, que la deuxième compagnie coloniale créée par Richelieu pour exploiter la Nouvelle-France a été fondée par lui alors qu'il assiégeait La Rochelle, en 1628. C'est à cette seconde compagnie que revient l'honneur d'avoir développé les établissements rudimentaires de Champlain.

Le premier navire de la franco-canadienne, quittant le port de La Pallice-La Rochelle en route pour le Canada et labourant l'Océan avec sa quille, tracera un large sillon qui sera comme un nouveau trait d'union entre la France et son ancienne colonie.

Je souhaite vivement que les relations entre le Canada et la région rochelaise se développent rapidement et il faut rendre ici justice à la chambre de commerce de la Rochelle, qui, avec une énergie et une intelligence remarquables, a su doter cette ville d'un port en eau profonde, appelant à lui les plus grands navires et présentant, sans conteste, l'outil maritime le plus perfectionné de la côte occidentale de France.

La franco-canadienne sera heureuse de contribuer à la prospérité commerciale de La Rochelle, et elle remercie la chambre de commerce de l'accueil sympathique et encourageant fait à ses représentants.

* *

M. Émile Delmas, maire, a clos la série des toasts par une allocution, dans laquelle il a rappelé que les résultats acquis jusqu'à ce jour dans la création de ce grand établissement de La Pallice sont dus à l'entente parfaite de la chambre de commerce, de la municipalité et du conseil municipal. Il a fait ensuite une allusion, habile en même temps que délicate, à la situation du Canada vis-à-vis de l'Angleterre, avec laquelle il vit en bons termes, et qui, un jour, sera la première à laisser au Canada sa parfaite autonomie.

Un punch avait été préparé au casino du Mail, où, dès 9 heures, les souscripteurs étaient arrivés, une centaine de dames en élégantes toilettes et cent cinquante hommes environ.

A 11 heures, paraît M. Fabre. Il y a là représentées de nombreuses familles rochelaises, tant des anciennes que de celles qui ont acquis droit de cité, par l'habitation, par leurs alliances.

Sur la table du salon, ornée avec un goût parfait, sont deux hautes gerbes de fleurs en coquillages, œuvre de M. le chanoine Blanchard : l'une, destinée à M. Chapleau, porte sur une cravate tricolore cette inscription : *La ville de La Rochelle au Canada* ; l'autre, destinée à M. Fabre, porte celle-ci : *Dieu et Patrie*.

M. Deforge, avocat, président de la commission du punch, prononce cette belle allocution :

* *

DISCOURS DE M. DEFORGE

« Mesdames, messieurs, les Rochelais vous ont conviés à une fête modeste, sans attaches officielles, toute de sympathie et de souvenirs, à une véritable réunion de famille. Nous savons par notre histoire locale, par les légendes de nos foyers, que, il y a plus de deux siècles, de nombreuses familles de La Rochelle, de l'Aunis, de la Saintonge sont parties pour votre beau pays, qui s'appelait alors la Nouvelle-France. Nous savons aussi que la petite colonie d'autrefois est devenue un grand peuple, une puissance respectée ; que vous aviez souvent lutté, longtemps combattu victorieusement, pour conserver les coutumes, les mœurs, la langue de votre mère-patrie, et que vous étiez restés Français de cœur ! Vous nous l'avez admirablement prouvé en 1870. Alors qu'au milieu des tristesses et des angoisses de l'année terrible, nous étions abandonnés de tous, isolés, oubliés, vous seuls vous êtes souvenus. La nouvelle de nos désastres a

fait tressaillir vos cœurs. Vos généreux enfants sont venus en grand nombre combattre dans nos rangs et défendre le sol de notre patrie. Plusieurs de ces vaillants volontaires sont tombés glorieusement sur nos champs de bataille ! Croyez bien, dites à leurs mères que nous conservons pieusement leur mémoire.

Des jours meilleurs sont venus ; la France s'est ressaisie, et malgré la blessure toujours saignante qu'elle porte à son flanc, elle a repris son rang et son glorieux rayonnement ; mais dans ce nouvel essor elle n'oublie pas, elle ne veut pas oublier, — car elle ne sait pas, elle, être ingrate, — qu'elle a une dette sacrée, celle de la reconnaissance envers ceux qui l'ont aimée, secourue dans la détresse. C'est cette dette sacrée que La Rochelle est, pour sa part, vraiment heureuse, je ne dis pas d'acquitter, mais de reconnaître aujourd'hui.

Nous regrettons deux fois l'absence de M. Chapleau, gouverneur de Québec, la ville de Champlain et de Montcalm ; nous voulions lui offrir, en souvenir de cette réunion, une gerbe de fleurs faite avec les coquilles de nos rivages ; nous vous prions, monsieur Fabre, de la lui remettre et d'accepter pour vous cette seconde gerbe : elles vous rappelleront, sous une forme poétisée par le talent de M. Blanchard, aumônier de nos mobiles en 1870, la flore sous-marine des côtes de l'Aunis.

Nous vous prions maintenant de dire à vos compatriotes que, à notre réunion d'aujourd'hui, j'ai, du fond de l'âme, avec le sentiment d'une gratitude profonde et au nom de notre vieille Rochelle, l'*alma mater* de tant de familles canadiennes, porté un toast à la prospérité, au bonheur de tous nos parents, de tous nos amis, de tous les Français du Canada.

* *

M. Fabre a répondu : « Je suis touché de l'accueil qui nous est fait dans ce coin charmant de La Rochelle, avec tant de bonne grâce et d'éclat. Vous n'avez pas oublié nos communs souvenirs. La Rochelle a été longtemps la ville la plus canadienne de France, comme Québec était le vieux port français du Canada. Ces relations vont reprendre et vous recevrez de nouveau, dans votre port, des navires venant du Canada. Le commerce, l'industrie française n'auront à redouter de nous aucune entrave. Grâce à votre force, si souple et si variée, les intérêts français reprendront chez nous, quand vous le voudrez, la place que les sentiments y occupaient autrefois. »

De fréquents applaudissements ont interrompu les deux orateurs ; puis les causeries se sont prolongées jusqu'après une heure du matin.

Charmante journée ! touchant accord ! heureux recommencements d'un commerce du cœur et des pensées, plus encore que des choses matérielles ! Les frères se sont revus ; la chaîne des traditions de la patrie est renouée. Les Canadiens sauront qu'ils sont toujours aimés en Aunis, et leurs parents d'Aunis ont

appris qu'ils ont là-bas dans la Nouvelle-France une autre famille, un prolongement de leur patrie.

Plus que pour personne, il est vrai de dire des Canadiens :

Tout homme a deux pays : le sien et puis la France.

Le 3, M. Fabre a été conduit à La Pallice. Après un déjeuner chez M. Delmas, il a visité « sa » vieille Rochelle, et le soir est retourné à Paris.

*
**

Les *Débats* disent : « Une réunion élégante au casino, dont la terrasse sur le bord de la mer était brillamment illuminée, a terminé cette belle et chaude soirée. M. Deforge, organisateur de cette réunion due à des initiatives privées, a renouvelé au commissaire général du Canada l'expression de la fraternité sincère qui unit aux Canadiens les populations de ces côtes françaises. Le secrétaire de la chambre de commerce ne s'appelle-t-il pas Garneau, comme l'historien national du Canada ? A tous ces toasts, M. Fabre a répondu avec sa distinction et sa bonne humeur infatigables.

Demain l'on doit visiter les monuments de La Rochelle qui est bien, avec les arceaux de ses rues, son hôtel de ville, ses vieilles maisons et son port intérieur, une des plus pittoresques cités de France. M. Delmas a eu l'amabilité de retenir à déjeuner M. et M^{me} Fabre et les personnes qui les accompagnent. Puis nous regagnerons Paris, emportant de tout et de tous le plus charmant souvenir.

Nous avons pensé devoir consacrer à ces fêtes franco-canadiennes une attention particulière. Nous sommes de ceux qui croient que nous ne devons, en France, rien oublier de ces sympathies vigoureuses que nous vaut le culte commun de nos gloires anciennes, et nous estimons que, tout loyaux sujets anglais qu'ils sont, ils sont pour nous des amis sûrs, qui ne demandent qu'à parler notre langue, aussi purement que leur représentant M. Fabre, et à nouer avec nous, comme ils le tentent aujourd'hui par La Pallice, des relations commerciales qui tourneront au mieux des intérêts comme des affections de nos deux pays. Pour nous comme pour eux, nous souhaitons à l'œuvre un plein succès. »

Le *Mémorial de Saintes*, du 9, résume ainsi : « Cette manifestation sympathique à nos hôtes canadiens avait un caractère touchant, dans laquelle tous les cœurs battaient à l'unisson, oubliant dans une profonde cordialité toutes nos petites divisions intestines, toutes nos irritantes préoccupations politiques. Nous reproduisons en terminant l'image émouvante à laquelle M. Lebœuf faisait allusion dans son charmant discours au banquet : « Lorsque le premier paquebot de la compagnie franco-canadienne quittera votre port de La Pallice, il tracera un sil-

lage qui ira comme un trait d'union indissoluble entre le Canada et la mère-patrie. »

Avant leur départ pour Paris, les invités ont remercié avec effusion leurs hôtes, déclarant qu'ils emportaient de La Rochelle et de ses habitants un ineffaçable souvenir. Ils ont exprimé l'intention d'y revenir un jour. Ce ne sera pas guidés seulement par un intérêt commercial, mais encore et surtout par la sympathie, qu'ils reviendront parmi nous. »

The Standard, de Londres, du 5 juillet, répété par l'*Événement*, du 7 : « M. Fabre est arrivé à La Rochelle venant à Saintes où il a assisté aux fêtes en l'honneur de Champlain, the founder of Québec. M. Fabre a été reçu par les membres de la chambre de commerce et du conseil municipal. Après avoir visité ce nouveau port de La Pallice, il a assisté à un banquet offert par la chambre de commerce et a annoncé qu'une ligne de bâtiments de La Rochelle à Québec s'organisait. »

* *

A BROUAGE. — Une visite — un pèlerinage — à Brouage était dans le programme primitif, qu'il a fallu supprimer quand les chambres de commerce de Rochefort et de La Rochelle eurent fait leurs invitations — acceptées. Même au dernier moment, la société de géographie de Rochefort avait écrit pour proposer cette visite, et les journaux l'avaient annoncée. Brouage, averti cependant de l'ajournement de la visite, espérait contre tout espoir. Il a voulu pourtant s'associer de loin à la fête de Champlain. La ville était pavoisée. La musique de Moëze, dirigée par le curé, M. l'abbé Manigot, devait être là. Sept jeunes filles avaient travaillé pendant plusieurs jours à décorer la colonne élevée à Champlain : bouquets et compliments étaient tout prêts, même un punch. Les habitants en habits de fête attendaient l'arrivée des Canadiens. La déception a été grande. Mais du moins Brouage avait tenu à montrer qu'il se souvenait de l'illustre pionnier et à témoigner ses sentiments fraternels au représentant de Québec et du Canada.

* *

AU CANADA. — Et pendant qu'on recevait à Saintes, à Rochefort et à La Rochelle les représentants du Canada, là-bas, à Montréal, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, fête nationale du Canada, les délégués de la France à l'exposition de Chicago, MM. Levasseur, délégué de l'*Alliance française* ; Steeg, ancien député, inspecteur général et délégué du ministère de l'instruction publique ; le comte de Balincourt, lieutenant de vaisseau, commandant le détachement de marins français à Chicago ; le marquis de Chasseloup-Laubat, délégué des ingénieurs des arts et manufactures, commissaire spécial du congrès, et Touquet,

industriel à Paris, attaché à l'installation de la section française, étaient acclamés.

Le président, M. David, raconte le *Courrier du Canada*, de Québec, « souhaite la bienvenue aux étrangers venus pour assister à nos fêtes, puis il explique le but poursuivi par la société Saint-Jean-Baptiste, et dit : « Loyaux au drapeau d'Angleterre, nous lui donnerons tout le respect que nous lui devons, sachant concilier notre amour local à notre amour national pour la mère-patrie, la France. »

M. Levasseur, de France, reçoit une belle ovation, et il remercie les Canadiens pour cet accueil sympathique : « J'ai éprouvé, dit-il, un extrême plaisir, en mettant le pied sur le sol du Canada, de constater qu'ici nous parlons français. J'ai remarqué aussi avec étonnement et admiration l'heureuse situation des ouvriers : ils occupent de jolies maisons, font instruire leurs enfants et vivent en paix ; sous tous les rapports, ils sont plus heureux que les ouvriers d'Europe. »

L'honorable M. Mercier, ex-premier ministre, dit que le monument national sera une preuve évidente de notre attachement à notre race et à notre religion.

A la réunion du soir, son honneur le maire Desjardins prend la parole : « Nous avons, dit-il, cette après-midi, lu l'histoire de notre pays ; jetons maintenant un coup d'œil sur notre carte géographique. Dans toute l'Amérique du nord, vous voyez soit un collège, une église, une humble école fondée par des Canadiens français. Vous y trouverez des paroisses très populeuses ; ailleurs un noyau fécond ; mais partout le Canadien français a laissé une trace d'évangélisation patriotique et religieuse qui ne s'efface pas. Dans notre pays, nos compatriotes sont-ils en arrière des autres nationalités ? Non, mille fois non ! Ils brillent au premier rang dans les arts, les sciences, les lettres, l'industrie et le commerce. Nos relations avec les pays d'Europe sont très étendues, et je puis exprimer l'espoir que la participation de nos frères de France à nos fêtes nationales aura pour résultat de rendre plus forts les liens d'amitié et de commerce qui nous unissent aujourd'hui à la mère-patrie. »

MM. Levasseur et Chasseloup-Laubat remercient chaleureusement pour la réception faite aux délégués officiels de la France.

La journée du dimanche a été consacrée à la partie religieuse.

Le dimanche soir, il y a eu un banquet dans la grande salle du monument national. Les santés ont été proposées dans l'ordre suivant : à la reine, à la province de Québec, à la France, au Canada, aux Trois-Rivières.

Le sénateur Bernier a parlé au nom des Canadiens de l'ouest et dit que c'est au nord-ouest que se jouent les destinées de la race française. »

A TRAVERS LES JOURNAUX

La *Revue géographique internationale*, reproduit par la *Revue du centre* du 15 juillet, contient un article, *Les Français du Canada*, destiné à faire connaître « cette ancienne terre française, si souvent arrosée par le sang de nos pères. »

Le *Courrier du Canada* (Québec, le 13 juillet) dit du numéro de juillet de la *Revue de Saintonge* : « Nous y trouvons d'abord une étude magistrale de la plume de M. Louis Audiat sur Samuel Champlain. Nous nous contentons pour le moment de féliciter l'éminent Saintongeais, nous réservant le plaisir d'analyser son travail aussitôt que nous aurons publié le compte rendu des fêtes organisées à Saintes. »

Et après avoir publié la 1^{re} liste de souscription pour le monument de Champlain, le *Courrier* ajoute : « Mille francs ou deux cents piastres. C'est déjà un beau témoignage que celui-là, et nous en savons gré à nos amis d'outre-mer. Les liens nombreux qui unissent les Canadiens aux Français de la Saintonge et de l'Aunis ne feront que se resserrer davantage à la suite d'un aussi patriotique dévouement à notre œuvre nationale... »

Les *Tablettes* du 20 juillet signalent dans notre numéro de juillet « une substantielle étude de M. Louis Audiat sur Samuel de Champlain, dont Saintes vient de fêter la mémoire avec éclat ; et de M. Duplais des Touches, visite à l'exposition d'Angoulême et une attrayante excursion à La Rochefoucauld », et reproduisent l'article sur Adolphe Régnier.

La *Charente-Inférieure* du 29 juillet parle de « Samuel Champlain, dû à la plume érudite et alerte de M. Louis Audiat, étude très soignée de la vie du fondateur de Québec... Nous recommandons à tous les friands d'histoire exacte, à tous ceux qui pratiquent le culte des gloires françaises et qui honorent les citoyens illustres dont le nom passera à la postérité la plus reculée, la lecture du substantiel opuscule de M. Louis Audiat.

PH. T. »

Le *Paris-Canada*, « organe des intérêts canadiens et français », du 18 juin, a publié le programme des fêtes données à Saintes en l'honneur de Champlain. Il ajoute : « Le lieutenant-gouverneur, M. Chapeau, et M. Fabre quitteront Paris le 30 au matin. M. le comte Lemer cier leur a offert très gracieusement l'hospitalité dans son château du Ramet. Le soir de l'arrivée, réception au château. Le lendemain dimanche, messe à la cathé-

drale. Banquet à midi ; à quatre heures, vin d'honneur offert par la municipalité ; le soir, réunion littéraire et conférence, présidées par le lieutenant-gouverneur. Le lendemain, départ pour Rochefort, où les visiteurs seront reçus par la chambre de commerce. Banquet. Après le banquet, un aviso les transportera à La Rochelle, où ils seront également reçus par la chambre de commerce. Si les délibérations du tribunal d'arbitrage lui en laissent le loisir, le premier ministre, sir John Thompson, se rendra à Saintes en même temps que le lieutenant-gouverneur. »

Et ailleurs : « Les plaidoiries devant le tribunal de Behring ne sont point terminées et on ne prévoit guère qu'elles puissent l'être avant la fin du mois. Après les grandes plaidoiries de sir Charles Russell et de sir Richard Webster, il semblait vraiment qu'il n'y eût plus rien à dire à l'appui de la thèse canadienne. Venu le dernier, M. Christopher Robinson qui, dans cette réunion de sommités et de jurisconsultes, représente avec autorité le barreau canadien, est parvenu à raviver l'intérêt. Son argumentation substantielle et ingénieuse n'a duré qu'un jour. Cette mesure discrète dans l'éloquence en même temps que le ton fin et juste de l'orateur ont achevé de charmer l'auditoire et de convaincre le tribunal de notre bon droit. » (1)

(1) *Le Petit Journal*, reproduit par *Paris-Canada* du 18 juin, a publié l'article que voici : « Les peuples ont souvent un surnom : l'Angleterre, c'est John Bull ; les Etats-Unis, c'est Jonathan ; l'Allemagne, c'est Michel ; la France, c'est Jacques Bonhomme ; le Canada, c'est Jean-Baptiste.

Jacques Bonhomme et Jean-Baptiste sont deux vieilles connaissances, et si le mauvais sort les a séparés, ils n'en sont pas moins restés amis et profondément dévoués l'un à l'autre ; la France ne pouvait perdre le souvenir de sa généreuse sœur d'Amérique, qui avait reçu l'appellation de la « Nouvelle-France » et qui s'était montrée digne de ce nom par son courage et son patriotisme.

La « Nouvelle-France », devenue « puissance du Canada », a, elle aussi, une mémoire fidèle. Elle s'apprête à célébrer, avec notre concours, sa fête nationale, la fête de saint Jean-Baptiste, le 24 de ce mois, à Montréal. Un éclat inaccoutumé présidera aux réjouissances et, pour donner plus d'importance encore à cette démonstration de ses sentiments, le comité organisateur des fêtes a invité à Montréal le commissaire général, les délégués et les exposants français actuellement présents à Chicago.

La grande ville canadienne inaugurera un nouvel édifice, le *Monument national*, destiné à servir de centre d'action et de propagande aux cinq cents sociétés de saint Jean-Baptiste du Canada et des Etats-Unis, qui font pour la propagation de notre langue les plus merveilleux efforts.

Mais nos frères d'Amérique ne se contentent point de propager notre langue, ils propagent aussi l'espèce, et c'est un exemple que nous devrions bien suivre ; les Français de France ne combattent pas le péril national, ne voient pas les dangers que fait courir à la patrie la dépopulation qui s'accroît ; les Français de la Nouvelle-France, au contraire, augmentent sans cesse en nombre : les premiers colons n'arrivèrent qu'en 1608 avec Champlain, quoique le Canada eût été découvert 73 ans auparavant par un autre de nos compatriotes, le breton Jacques Cartier ; mais, de 1608 à 1759, il n'en vint que très peu : 10,000 en tout. Quand le traité de Paris, dit la paix honteuse, nous enleva le Canada et le livra à l'Angleterre, en 1763, il n'y avait encore là-bas que 63,000 Français. Et, chose assez curieuse ! très peu de méridionaux ; cette partie de l'Amérique n'avait été colonisée que par des Français du nord. C'est ainsi que sur 1,976 immigrants, on comptait 358 Parisiens, 348 Charentais, 341 Normands,



M. Ossian Pic, dans l'*Écho rochelais* du 24 juin, reproduit par le *Bulletin religieux* du 1^{er} juillet, rappelle l'attachement profond des Canadiens à la France, et les preuves qu'ils en ont données. « La ville de La Rochelle sera la plus cordiale des réceptions aux dignes représentants des chers absents qui ont su garder intacte, sous la domination anglaise, l'âme de la France. Ils l'ont gardée avec toute sa ferveur, tout son héroïsme, toute sa générosité ; c'est pourquoi nous ne pourrons jamais leur témoigner trop chaleureusement l'expression de notre admiration et de notre reconnaissance patriotique. »

Le même, numéro du 2 juillet, contient en outre un article de M. E. T., *Fondation du Canada. Les premiers émigrants rochelais*, où sont rappelés les rapports de La Rochelle avec le Canada : « Les marchands rochelais contribuèrent plus d'une fois aux frais des expéditions de Champlain et de Mons... En 1627, pendant son séjour au camp de La Rochelle, Richelieu rendit l'édit pour la formation d'une compagnie de cent associés qui devait la soutenir et favoriser le départ de nouveaux colons... Ces deux provinces fournirent également plusieurs émigrants, comme elles avaient dû en donner aux expéditions antérieures de de Mons et de Champlain. Ce mouvement d'émigration ne fit que grandir sous le patronage d'Anne d'Autriche et la puissante impulsion de Richelieu. L'Aunis et l'île de Ré envoyèrent de nombreuses recrues... Nous ne citerons que quelques noms, dont plusieurs sont encore portés en Aunis par les branches collatérales des mêmes familles : Denis Archambault, tué dans un combat contre les Iroquois ; Jacques Archambault et François Toureau, de Dompierre en Aunis, 1645 ; Pierre Aucler,

239 Poitevins, 95 Flamands et Picards, 87 Bretons, 474 autres Français du nord ou du centre et seulement 34 Français méridionaux : Dauphinois, Provençaux, Languedociens ; soit en tout 1,942 hommes du nord contre 34 du midi.

Il semblait, comme l'a si bien fait remarquer Reclus, que cette poignée de Français, les 63,000 malheureux abandonnés par la mère-patrie, coupés de toute communication avec elle, disséminés sur un vaste territoire, administrés par des conseils de guerre qui siégeaient en permanence, persécutés avec cruauté, allaient bientôt disparaître dans le flot montant des Anglais vainqueurs. Il n'en fut rien. Et aujourd'hui les Français sont au Canada plus nombreux que les Anglais proprement dits. Par un phénomène extraordinaire, les 63,000 Canadiens sont devenus deux millions. La population a augmenté de plus de trente fois. Et ce prodigieux accroissement s'est accompli sans que de nouveaux Français aillent s'établir chez leurs frères d'Amérique. Les émigrants préféraient se rendre aux États-Unis ou dans l'Amérique du sud, sans paraître se douter quel accueil empressé les attendait sur les bords du Saint-Laurent. Le climat est-il donc si terrible ? Non pas. L'été dure plus longtemps qu'en Europe.

Quant à l'hiver, il est froid, mais sans trop d'excès ; la neige tombe assez peu, le soleil brille pendant le jour. Les Canadiens vantent même leur saison de froidures comme la plus belle de l'année.

THOMAS GRIMM. »

1679, appelé Leclerc en 1692, de Saint-Vien (Saint-Vivien ?), évêché de La Rochelle, ancêtre de M. le curé de Québec, 1870 ; Jean Salomon dit La Rochelle, 1699, soldat de la ville de La Rochelle ; Guillaume Valades, 1699, de Saint-Sauveur de La Rochelle, marié à Françoise Encelin (Asselin), de Saint-Martin (île de Ré) ; Marie Martin dit Amelin, 1666, de Notre-Dame de Cogne de La Rochelle ; Groslet, 1669, de Saint-Eloi, évêché de La Rochelle ; Martin, d'Aytré ; Mongeau, de Notre-Dame de Cogne, 1693 ; Rabouin, de Saint-Nicolas de La Rochelle ; Raté, menuisier, de Laleu, 1658 ; Anne Delaunay, 1661, épouse Maillo des Moulins, fille de Louis, médecin de La Rochelle ; Suzanne Richard, 1685, épouse de Joseph Maillou des Moulins, de Courçon, évêché de La Rochelle ; Jean Jouineau, époux Vergneau, de Coigne hors les murs de La Rochelle, 1663 ; You, sieur de La Découverte, 1697, de Saint-Sauveur de La Rochelle.

» Nous savons encore qu'une femme héroïque, M^{me} de La Tour, d'origine rochelaise, se défendit vaillamment avec une poignée de soldats, dans un fort où commandait son mari et qui fut attaqué en l'absence de ce dernier. La ville de Saint-John (Nouveau-Brunswick) lui préparait une statue l'année dernière.

» Lorsque la France n'alla plus au Canada, ce fut le Canada qui vint à la France ; et, depuis la cession à l'Angleterre, toujours des Canadiens français ont servi dans nos armées de terre et de mer. Ici encore nous pouvons relever des noms connus en Aunis : les deux amiraux de Vaudreuil, nés au Canada ; Denys de Bonaventure, mort capitaine de vaisseau ; Faucher de Saint-Maurice, ancien capitaine au 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

» En 1872, le steamer canadien *Germany* échouait sur la côte d'Arvert. La Rochelle accorda la plus cordiale hospitalité aux survivants des naufragés, tous d'origine française, qui vinrent à la cathédrale rendre grâce à Dieu de leur salut inespéré, doublement heureux de se trouver sur cette terre rochelaise, d'où partirent autrefois leurs premiers ancêtres de la Nouvelle-France.
E. T. »

Dans le *Courrier de La Rochelle* du 2 juillet, M. Georges Musset a publié une note, *Le Canada et La Rochelle*, où sont résumées les relations des Rochelais avec la Nouvelle-France, qui ont commencé en 1488, année où les marins rochelais, d'après Thevet, auraient navigué dans les eaux de Terre-Neuve.

NOUVELLES DIVERSES

Dans sa séance du 5 juillet, le conseil municipal de La Rochelle a voté une somme de 200 francs pour le monument de Champlain à Québec. D'autre part, la commission du punch

offert, le 9, au représentant du Canada, après avoir constaté que sur les recettes (souscriptions et entrées) s'élevant à 1.283 fr., il reste, dépenses payées, 30 fr. 50, a décidé que ce reliquat serait joint à la somme votée par le conseil municipal.

Dans sa séance du 7 juillet, la société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure a voté une somme de 50 francs pour l'érection du monument de Champlain à Québec, et les autres sections de l'académie de La Rochelle, 150 francs.

On lit dans le *Paris-Canada* du 12 août : « La ville de Saintes a pris l'initiative d'une souscription pour le monument de Champlain ; et cette souscription, organisée sous les auspices de la société des *Archives historiques de la Saintonge*, a permis à son président, M. Louis Audiat, de transmettre au comité de Québec une somme de 1.000 francs. La ville de La Rochelle a suivi ce noble exemple. Le conseil municipal a voté une subvention de 200 francs ; et l'académie des belles-lettres, sciences et arts a voté pareille somme. Nos compatriotes seront à leur tour profondément touchés de la généreuse sympathie des Saintongais et de l'hommage qu'ils rendent au fondateur de Québec. »

SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT DE SAMUEL CHAMPLAIN

2^{me} liste

Nous publions la seconde liste de souscription au monument de Champlain, et nous voudrions que ce ne fût pas la dernière. Les fêtes de Champlain sont terminées ; le monument ne l'est pas. Les Canadiens ont 75.000 francs ; il en faut le double : il est donc temps encore de souscrire. Que nos confrères, que tous les amis du Canada, qui n'ont pas donné leur obole, nous adressent ce témoignage d'intérêt. Il faudrait faire parvenir là-bas une somme ronde, l'hommage des Saintongais de France aux Saintongais du Canada.

M. Émile Pellisson, négociant à Cognac, conservateur du musée de Cognac, 100 fr.

M. Garnier, conseiller général, maire de Royan, député, 50 fr.

MM. William Bouguereau, membre de l'institut ; le marquis de Cumont ; Lucien Foucaud, négociant à Cognac ; Abel Mestreau, négociant à Saintes, 20 fr.

MM. Amelin, économe de l'hospice ; Babinot, notaire à Saintes ; Babinot, adjoint au maire de Thenac ; Barbot, tailleur ; Louis Béraud, avocat à La Rochelle ; Bonnet, percepteur ; Henri Drilhon, avocat ; Dumontet, avoué ; l'abbé Faillolfais, curé de

Marennès ; Latreuille, négociant à Rioux ; le comte Aimery de La Rochefoucauld, à Verteuil ; Théophile de Laage, négociant, conseiller général, à Saint-Savinien ; Maurice Martineau, négociant ; le baron Amédée Oudet ; Louis Planty, négociant ; Poitevin, conseiller général, à Burie ; Ernest Polony, ingénieur des ponts et chaussées à Rochefort ; M^{me} la comtesse de Saint-Légier d'Orignac ; Gaston Tortat, juge au tribunal civil, 10 fr.

M. Colombier, hôtel des Messageries à Saintes, 7 fr.

MM. Alexandre, lithographe à Saintes ; Joseph Beineix, négociant à Cognac ; M^{me} Anatole de Bonsonge ; Ernest de Bonsonge, ancien officier supérieur ; Auguste Chagnaud, négociant à Cognac ; le directeur de *La Croix de Saintonge*, à Saint-Jean d'Angély ; Faivre, à Saintes ; l'abbé Gellé, professeur à l'institution Notre-Dame ; le docteur Guément, à Bordeaux ; Guibert, à Bordeaux ; Imbart de La Tour, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux ; l'abbé Jean, supérieur de l'institution de Notre-Dame à Saintes ; Théophile Léaud, avocat à Niort ; Lorin, agrégé de l'université, maître surveillant à l'école normale supérieure, à Paris ; le lieutenant-colonel Marmet ; Théodore Phelippot, du Bois en Ré ; Alphonse Poitou, capitaine au 6^e de ligne ; Pommereau, à Cravans ; Frédéric Rateau, des Gonds ; le comte Edmond de Saint-Marsault ; Paul Troche, 5 fr.

MM. Edouard Amouroux ; Huguet, relieur, 2 fr.

MM. Joyeux, pharmacien ; Larmat, libraire, 1 fr.

D'autre part, MM. Proust et Geay ont recueilli une somme de 690 francs qui, déduction faite de leurs dépenses (deux voyages à Cognac, 10 fr. 60 ; un voyage à Saint-Jean d'Angély, 6 fr. 20 ; voitures à Cognac, 22 fr. 80 ; à Saint-Jean, 14 fr. 20 ; à Saintes, 4 francs, etc.), produira à la caisse 621 fr. 50.

La compagnie franco-canadienne, dont nous avons annoncé la création à Paris avec des capitaux français, a fait, le 24 août, partir de Rouen son premier steamer, l'*Olbia*, capitaine Bouille. Le 26 août, ce paquebot, long de 110 mètres et jaugeant 1,700 tonneaux, éclairé à la lumière électrique, a fait escale à La Rochelle pour Québec et Montréal. Il y a eu à bord un lunch et plusieurs toasts. Il est parti ayant à son bord 87 passagers ou émigrants à destination de Montréal et de l'ouest. Voilà le premier résultat pratique des fêtes de Champlain à Saintes.

Dans son numéro du 1^{er} août, le *Journal des débats* a publié une correspondance du Canada qui se terminait ainsi : « Par la force des choses, les relations entre l'ancienne mère-patrie et la colonie vont se multiplier. Ici, à Montréal, on a suivi avec une vive curiosité les fêtes données en Saintonge en l'honneur de Samuel Champlain. On s'intéresse surtout à la création d'un service direct entre La Rochelle et Montréal... »

VARIÉTÉS

I

CHAMPLAIN ET PALISSY

A la fin d'une notice sur Samuel Champlain, qu'a publiée la *Revue de Saintonge* dans son numéro de juillet, il y a, page 269, un rapprochement qu'appelaient le lieu, le temps, le caractère des personnages : « On l'a comparé à Bernard Palissy pour sa ténacité, pour ce magnifique exemple du labeur obstiné et de la recherche désintéressée. Tous deux ont montré ce que peut une âme forte, animée d'une ardeur généreuse ; tous deux, ils ont sacrifié leurs meilleures et leurs plus belles années à la poursuite d'un rêve sublime. » Et ainsi pendant une page et demie : « Le résultat de leurs efforts est en raison inverse de leur utilité et de l'importance du but. Le céramiste agenais a fabriqué ses rustiques sigulines, qui ne peuvent même servir de plats, et qui ne sont destinées qu'à orner le dressoir des princes ou des juifs millionnaires. Ses bestioles, serpents, lézards, crabes, anguilles ou crevettes, en argile peinte, brillant d'un vernis transparent, cachent pour le vulgaire, c'est-à-dire pour presque tout le monde, ses mérites comme géologue, chimiste, agronome, écrivain ; ses vases et les souffrances qu'ils lui ont causées l'ont rendu populaire. Le pionnier saintonguais a livré à la civilisation une immense étendue de pays, appris le christianisme et l'amour de la France à ces peuplades sauvages qui croupissaient dans le plus honteux abrutissement... Une aiguière de Palissy, qui a toujours vécu pauvre ou besogneux, se vend maintenant soixante ou quatre-vingt mille francs. Qui a jamais évalué le prix d'une âme sauvée, l'âme d'un Iroquois éclairée des lumières de l'évangile, gagnée à l'amour de la France?... Peut-être y a-t-il aussi d'un côté plus d'enthousiasme et d'admiration, de l'autre plus d'estime profonde et plus de vénération. Voyez quelle émotion quand on a découvert le tombeau de Champlain ! Cet amour sérieux, sincère, fait moins de bruit ; l'engouement est plus tapageur. Bernard Palissy a maintenant six statues, toutes érigées en quelques années. Samuel de Champlain en attend une ; heureusement pour l'honneur de ses compatriotes anciens et nouveaux, il ne l'attendra pas longtemps. »

J'ajoutais : « Le souvenir de Champlain, comme celui de Palissy, a sommeillé pendant deux siècles. Il a fallu l'ardeur archéologique de notre siècle à rajeunir nos vieilles gloires, à faire revivre des noms oubliés, à ressusciter parfois des morts bien enterrés, pour qu'on songeât sérieusement à eux. Grâce aux recherches pieuses des érudits, leurs figures, un peu voilées par la brume du temps, se sont de nouveau montrées éclatantes et radieuses... »

La pensée me semblait assez claire : deux hommes du même temps, du même pays, du même caractère, mériteraient une même récompense ; donnons donc aussi à l'un ce que nous avons donné à l'autre. Or, c'est précisément dans ces pages qu'un journal — protestant — a vu une protestation contre l'hommage rendu à Palissy.

On lit dans le *Signal* du 22 juillet : « Quand, par aventure, nos contemporains rendent justice à quelques uns des grands huguenots du xvi^e siècle, il se trouve toujours un écrivain catholique pour protester contre cette tardive réparation. » Je crois qu'en changeant deux ou trois lettres, en mettant « il se trouve toujours un écrivain catholique pour proposer ou provoquer cette tardive réparation », la thèse serait aussi vraie. Le *Signal* continue : « C'est ainsi que M. Louis Audiat ne dissimule pas, dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, le dépit que lui inspire l'engouement — c'est son mot — qui s'attache aux œuvres (pardon ! aux plats) et à la personne de Bernard Palissy. Soixante mille francs pour une aiguière du potier de Saintes ! Six statues, pas une de moins, élevées en son honneur dans les dernières années ! Dans quel temps la providence a-t-elle fait naître l'infortuné L. Audiat. »

Hélas ! dans quel singulier état mental la providence a-t-elle mis l'infortuné auteur de cet entreflet ! Et quel mauvais tour vous joue l'esprit sectaire et intolérant ! Il n'y avait pourtant qu'à lire le passage ainsi incriminé, à le lire tel qu'il est.

Au lieu de voir là une « protestation contre une tardive réparation », tout esprit net y verra « une provocation à une tardive réparation ? » Et savez-vous qui est « l'écrivain catholique » rageant de « dépit » de voir admirer « les œuvres et la personne de Bernard Palissy ? » C'est celui qui en 1888 a édité ses *Œuvres*. Qui est celui qui « proteste contre cette tardive réparation ? » Celui-là même qui l'a provoquée, celui qui a écrit à la gloire de Palissy un livre couronné par l'académie française, et dont un écrivain, peut-être aussi compétent en choses saintongeaises que le rédacteur du *Signal*, en tous cas plus impartial, a dit (Voir plus haut, page 302) : « Grâce à son actif dévouement, Saintes a vu s'élever la statue de Palissy. Après cette tardive justice rendue au grand artiste... » Ah ! oui, le *Signal* a bien raison : Dans quelles mains la providence a-t-elle fait tomber l'infortuné

Louis AUDIAT ?

II

LE BUSTE DE CHAMPLAIN

La fête en l'honneur de Champlain n'aurait pas été complète sans une image sensible qui mit, pour ainsi dire, sous les yeux de tous, la personne vivante du hardi navigateur saintongeais. Pénétré de cette pensée et aussi soutenu par son ardent désir de faire, avec l'éloquence, la musique et la poésie, concourir la

sculpture à la glorification d'un héros dont il a si bien retracé la vie aventureuse, M. Louis Audiat a su pour la circonstance obtenir une belle œuvre d'art sans qu'il en coûtât un sou à la caisse de la société.

Résultat inespéré dans un temps où le désintéressement devient de plus en plus rare et où la noble théorie de l'art pour l'art compte si peu de partisans. L'honorable président a fini par gagner à sa cause un jeune sculpteur de la région, M. Paul Tourette, dont le nom a déjà paru sur les catalogues des expositions, lequel s'est mis à la besogne avec la conscience de son sujet et a présenté à la société des *Archives* un buste de Champlain fort réussi, qui figurerait si bien dans la salle des séances. L'art donnant la main à la science !

L'artiste a voulu rivaliser de talent dans ces fêtes avec les orateurs des deux mondes. Si ces derniers ont eu le don d'évoquer devant nous, après trois siècles d'un sommeil voisin de l'oubli, la puissante personnalité du fondateur de Québec, le sculpteur angoumoisien en a pétri les traits dans l'argile avec beaucoup d'entrain et de tempérament, presque jusqu'à la réalité de la vie. La tête modelée avec une grande hardiesse de faire, et posée, sans la moindre raideur, dans une attitude naturelle pleine de fierté et de noblesse, porte en elle toute la saveur de cette physionomie *sui generis* particulière aux hommes marquants du xvi^e siècle. Nous y retrouvons en effet, en même temps que l'énergie bien accusée, ce je ne sais quoi de grave et de rêveur dans le regard qui frappe chez la plupart des hommes d'action de cette époque épique, toute bâtie d'hérouïsme, d'abnégation et de foi profonde.

Le buste placé en vedette dans la salle de conférence, richement décorée aux couleurs nationales entremêlées d'écussons et de panoplies, a ajouté beaucoup à l'effet et donné à la fête un cachet de couleur locale qui lui eût fait défaut.

Nul doute que si le Dieu invisible qu'adjura le sculpteur antique eût consenti à descendre et à venir animer de son souffle l'argile restée froide, le grand mort se fût retrouvé lui-même. — Rêve, pure imagination, dira-t-on. Je l'accorde ; mais il n'y a que les œuvres pour éveiller en nous de pareilles sensations.

Au nom de la société des *Archives*, nous adressons l'expression de nos remerciements et de notre vive gratitude à M. Paul Tourette. J'y ajoute mes félicitations personnelles pour une œuvre dont le faire et la libre allure dénotent chez l'auteur des qualités naturelles de premier ordre. Nous ne saurions trop l'engager à les développer par de sérieuses études.

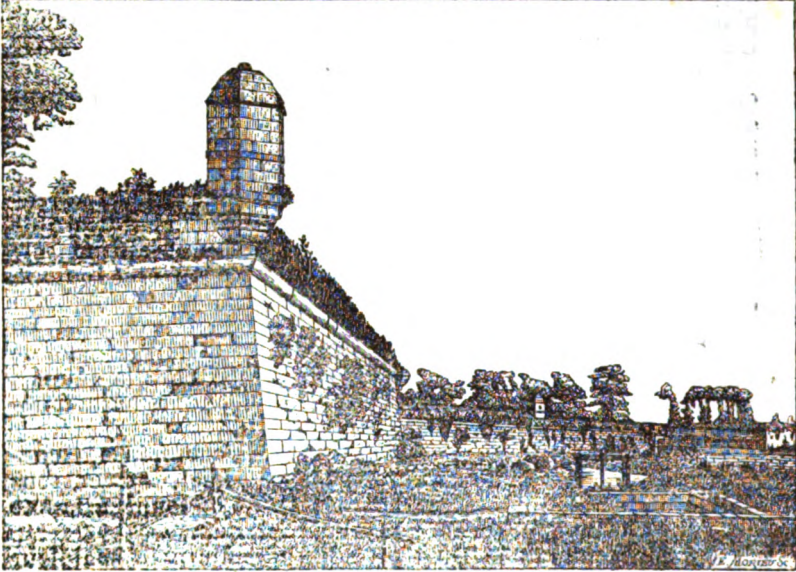
H.-I. POUDENSAN.

—
III

BROUAGE

On lira avec intérêt la notice, 15 pages, que M. Charles De

lavaud, pharmacien principal de la marine en retraite, ancien président de la société de géographie de Rochefort, a lue, le 20 septembre 1892, au congrès de Pau et publiée dans le compte rendu de l'association pour l'avancement des sciences, p. 940-955, *Une visite à Brouage, la ville morte*. Deux planches l'accompagnent, que nous reproduisons grâce à l'obligeance de l'auteur : l'une est le plan de Brouage avec ses environs ; l'autre montre un coin du rempart, qu'on peut voir déjà dans le dessin de M. Duplais des Touches.



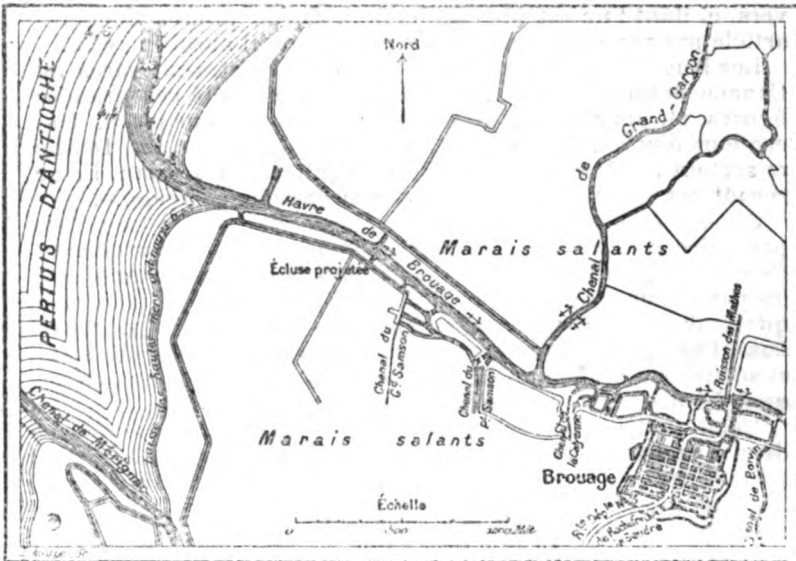
La description de la ville de Champlain est complète. M. Delavaud l'a visitée avec un bon guide, M. Antoine, instituteur et secrétaire de mairie à Hiers-Brouage, qui aime ce coin de terre parce qu'il l'a étudié. C'est bien la ville morte, en effet. Sous Richelieu, elle comptait 400 maisons et 5 à 6,000 habitants ; en 1742, il y avait encore 415 habitants ; en 1801, il n'y en avait plus que 171 ; en 1815, que 145 ; puis il y a eu augmentation : en 1839, plus de 200 habitants ; en 1865, près de 250 habitants et aujourd'hui 252. La garnison fut retirée dès 1730 et remplacée par six compagnies d'invalides, réduites à une seule en 1742 ; en 1839, il y avait encore une centaine d'hommes de garnison, 40 en 1863 ; ils ont disparu tout à fait quand on a supprimé la poudrière en 1885.

L'administration des domaines a vendu toutes ces propriétés de l'état. La petite poudrière avec corps de garde et un jardin a été adjugée au prix de 300 francs ; pour 7,000 francs le grand,

immense bâtiment dans une double enceinte protégée par quatre paratonnerres, qui pouvait contenir plus d'un million de kilogrammes de poudre. Les remparts même, curieux spécimen des fortifications du ^{xvii}^e siècle avant Vauban, allaient être vendus, et les affiches étaient prêtes ; l'intervention de la société des Archives les sauva du pic des entrepreneurs qui déjà disposaient des pierres de taille ; ils ont été classés comme monument historique. Ces remparts ont un contour hexagonal très ouvert formant presque un carré de 400 mètres de côté ; ils sont flanqués de sept bastions dont les principaux ont à leur angle saillant de petites tourelles suspendues en encorbellement du plus heureux effet.

La cause de la ruine de Brouage ! Obstruction en 1586 du chenal où les Rochelais, par rivalité commerciale et haine religieuse, coulèrent vingt barques chargées de cailloux qui, brisant la lame, arrêtant le flot, laissèrent bientôt envaser le havre ; concurrence des sels de Bretagne qui força les sauniers à cesser l'exploitation des marais salants et l'entretien des canaux, d'où détérioration du port, insuffisance d'écoulement des eaux qui autrefois alimentaient le canal, et insalubrité du pays.

M. Delavaud a étudié Brouage à tous les points de vue : géologique, historique, pittoresque, et son résumé est bien fait ; la partie historique a été publiée dans l'*Encyclopédie* avec une bibliographie.



Une question : Sont-ce bien les armes de Brouage qu'a gravées l'*Encyclopédie*, après Malte-Brun et autres qui l'ont copié ? Sur les remparts on voit sculptées dans la pierre les armes de

Richelieu ; puis l'écusson d'azur aux trois fleurs de lys d'or avec les chaînes d'or de Navarre sur champ de gueules. Qui ne voit que ce sont là les armes de Louis XIII, roi de France et de Navarre ? Comment aurait-on mis sur les fortifications les armes du cardinal et celles de Brouage, et non celles du roi ? Et quelle idée bizarre d'attribuer à une ville les armes de France et de Navarre ? Certainement quelqu'un, peu versé dans l'art héraldique, voyant des armes sur les remparts de Brouage, aura dit : Armes de Brouage. Or, Brouage appartenait au roi ; il devait y avoir le blason du roi et aussi celui de Richelieu, amiral de Brouage. Mais que faire là de l'écusson de Brouage, qui n'aurait été autre que celui du roi de France ?

IV

SUR QUELQUES POÈTES CANADIENS

J'aurais voulu faire une étude un peu détaillée, sinon complète, de la poésie canadienne, et montrer à nos deux hôtes, enfants de la Nouvelle-France, MM. Chapleau et Fabre, que nous lisons et aimons les poètes de là-bas. C'eût été là une marque de courtoisie en même temps qu'une satisfaction littéraire. Malheureusement je n'ai eu à ma disposition que sept ou huit volumes dont la moitié est un mélange de prose et de vers, et dont l'un est une traduction. Qu'on prenne donc cet article pour ce qu'il peut et non pour ce qu'il aurait pu être.

Les Hugo et les Lamartine, voire les Musset, sont rares au Canada comme ailleurs. Laissons donc de côté ces grandes figures, et, pour mettre les poètes canadiens à leur place, descendons d'un ou deux degrés, parmi les Béranger, les Delille et surtout les Soumet, les Desbordes-Valmore, les Tastu. Ils ne seront pas dépayés en cette bonne et honnête compagnie.

Si nous avions le choix, nous dirions que, entre la poésie populaire et la savante, au Canada, nous préférons la première. Ce n'est pas qu'elle soit originale ; mais on y retrouve les airs et les paroles des chansons de la vieille France, avec ce je ne sais quoi qui sent la langue et l'esprit du ^{xviii}^e siècle. On y trouve aussi l'humeur narquoise, la douce mélancolie qui subsistent et se marient si bien au fond de notre caractère national, même quand nous ne voulons être que sérieux ou gais.

Voici quatre vers qui me remuent plus que je ne saurais le dire. Aurais-je donc la glande lacrymale trop féconde ?

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai :
Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai-t-à pleurer.

En voici d'autres moins éloquentement tristes, mais qui trouvent un écho dans bien des âmes :

J'ai perdu ma maîtresse
Sans l'avoir mérité,
Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier
Et que le rosier même
Fût à la mer jeté.

Voulez-vous quelque chose de narquois ? Un marchand de blé à qui des acheteurs disent que son blé est trop cher, réplique :

Si je ne l'vends pas, je le donnerai.

Et les acheteurs de répondre :

A ce prix on va s'arranger.

Saviez-vous que la chanson de Marlborough (*Malbrouck*) était une imitation d'une autre qui lui est supérieure, me semble-t-il ? J'avoue sans peine que je l'ignorais et je remercie le *Foyer canadien*, la simple et modeste revue de Québec, de me l'avoir appris. Lisez plutôt :

Qui veut ouïr chanson,
C'est du grand duc de Guise,
Doub, dan, doub, dan, don, don,
Dou, dou, don.

Q'uest mort et enterré :
Aux quatr'coins de sa tombe,
Doub, etc.
Quatr'gentilhom' y avait,
Dont l'un portait son casque,
Doub, etc.
L'autre les pistolets....

La cérémonie faite,
Doub, etc.
Chacun *s'allit* coucher.

Remarquez en passant cet *allit* saintongeais que vous rapprocherez de deux autres passages de ces mêmes chansons populaires : « J'avais peur qu'il m'embrassât », « qu'il gigotit. »

Saviez-vous que certaines chansons, dont il ne reste plus que des bribes chez nous, sont encore chantées, sans mutilation aucune, sur les bords du Saint-Laurent ? Vous le savez, si vous êtes *folkloriste*, et si vous êtes un lecteur ou un collaborateur de la *Mélusine* ou de la *Revue des traditions populaires*. Mais tout le monde n'est pas *folkloriste*. Merci donc une deuxième fois, rédacteurs du *Foyer canadien*, pour m'avoir appris une autre chose intéressante !

Ainsi je ne crois pas que personne en France, aujourd'hui, chante cette chanson des matelots canadiens :

Dans les prisons de Nantes (ou de Londres),
Lui y a-t-un prisonnier,
O gai, faluron, falurette,
Lui y a-t-un prisonnier,
O gai, faluron dondé, etc.

La suite nous dit que le prisonnier s'évade, grâce à la fille du géolier avec laquelle il se mariera.

Je regrette de n'avoir ni le temps ni la place voulue pour citer entièrement la fine et légère chanson du voleur, avec son refrain si expressif :

Et moi (le voleur) je m'en foui, foui, foui,
Et moi je m'en fuyais.

C'est un petit chef-d'œuvre, et tout cela vous a un parfum d'humbles fleurettes des champs fanées et conservées en un reliquaire par une main pieuse. Il nous semble entendre les grands-pères de nos arrière-grands-pères chanter ces paroles et ces airs naïfs, en s'accompagnant de l'épinette ou du clavecin. (1)

Il y a là un abandon, une grâce sauvage que nous chercherions presque toujours en vain dans la poésie savante du même pays, laquelle pourtant a souvent une réelle valeur.

Les noms d'écrivains en vers que j'ai relevés sont les suivants : Soulard, O. Crémazie, Lemay, A. Garneau, Mayrand, Fiset, Benjamin Sulte, Auger, James Donnelly, Louis Fréchette, Caouette, Gingras, Gauvreau, Beauchemin, Chauveau, Routhier, F.-X. Garneau : je les écris sans suivre un ordre, tels qu'ils me viennent sous la plume. La liste, quoique fort incomplète, est assez longue (2). Elle renferme d'habiles versificateurs, et deux ou trois véritables poètes, parmi lesquels mes préférences iraient d'abord à Crémazie, ensuite à Louis Fréchette, enfin à Lemay.

Louis Fréchette est connu en France où, sous le patronage de M. Jules Claretie, il a pu être couronné par l'académie française. Il a mérité de prendre place dans l'*Anthologie* de Lemerre. Ces deux faits parlent hautement pour lui. Je ne citerai aucun de ses vers, que tout le monde peut lire et que beaucoup de lettrés ont déjà lus.

Je m'arrêterai à Lemay et surtout à Crémazie. Le premier est une âme douce et pure ; sa poésie est calme, limpide, sa langue simple et même naïve. D'ailleurs ne cherchez pas au Canada d'écrivains tourmentés, raffinés, de décadents, de symbolistes

(1) Autre petite découverte. Lorsque parut *Mireio* (Mireille), on se demanda si la chanson : *O Magali...* était de l'invention de Mistral. Cette question ne se pose plus, lorsqu'on voit l'idée principale de ce poème développée dans une chanson du Canada.

(2) Lire aussi, dans la *Kermesse* du 27 mars 1893, *Strophes à M. Rameau de Saint-Père*, par M. Adolphe Poisson, et *Un soir à Nazareth*, par M. Emile Perrin, dans la *Revue canadienne* de mai.

et autres f...arceurs. Vous n'y trouverez que de braves gens qui chantent parce qu'ils pensent et sentent, et qui se mêlent fort peu de nos querelles et de nos prétentions d'écoles.

Il a eu deux poèmes couronnés par l'université Laval, et s'est fait aussi connaître par une élégante traduction de l'*Évangéline* de Longfellow, qui lui a valu les chaleureux remerciements de l'auteur.

Je cueille dans un de ses « poèmes couronnés » ce gracieux passage, dont le rythme est délicieux :

Que le papillon,
Tout de vermillon,
Dans le chaud rayon
Du jour qui le noie,
Plein d'amour déploie
Son aile de soie,
Se berce et tournoie
Comme une fleur au vent !

Dans *Évangéline* — une traduction il est vrai, où souvent le mérite du traducteur est en grande partie celui de l'auteur — je lis ces trois vers harmonieux comme la chose qu'ils peignent :

Là se trouvait encor le joyeux colombier
Avec ses nids moëlleux, ses tendres créatures,
Ses doux roucoulements, ses amoureux murmures ;

et cette métaphore toute neuve à propos de la lune :

Une étoile aux cils d'or la suivait dans le ciel ;

ou encore ce tableautin à la Greuze :

Tenant dans sa main blanche une lampe de verre,
Sa fille le suivit gracieuse et légère
Ainsi qu'une gazelle aux lisières des bois.

Moins de fraîcheur et de douceur, mais plus de force et de feu voyons-nous dans Crémazie, que Caouette appelle « illustre », ce qui nous rappelle que Caouette est un nom excessivement méridional. Il doit faire terriblement chaud au Canada ! (1)

Mais toute hyperbole à part, quand on a fait *Le vieux soldat canadien*, l'on est quelqu'un. Il circule dans cette pièce des bouffées épiques :

..... Alors Napoléon, nouveau Dieu de la guerre,
De l'éclat de son glaive éblouissant la terre,

(1) *Les voix intimes*, par J.-B. Caouette, préface de Benjamin Sulte, avec cet épigraphe : « Aime ton Dieu toujours, le Canada, la France. » Québec, impr. de L.-S. Demers, 1892, in-8°, 310 pages. Voir *Samuel Champlain*. Il y a dans ce volume de très heureux vers et quelques pièces charmantes.

Avait changé l'Europe en un champ de combats,
Puis, si vite il allait, *fatiguant la victoire,*
Qu'on eût dit que bientôt, trop petit pour sa gloire,
Le vieux monde vaincu manquerait sous ses pas.....

Cela est tout uniment beau.

Glanons des trouvailles d'expressions :

Hélas ! le souvenir...
Dans le cœur meurt avant que le corps (n')abandonne
Ses vêtements de deuil,
Et l'oubli des vivants, pesant sur votre tombe,
Sur vos os décharnés plus lourdement retombe
Que le plomb du cercueil !

Il me semble qu'elle est d'or la plume d'où est sorti ceci :

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil...
.....
Ah ! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine
Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur...

La pièce se termine ainsi :

Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

Il faut finir et je le regrette : car nous sommes en si bonne compagnie ; mais je crois avoir suffisamment montré la valeur d'un tel esprit. (1)

En somme, si vous ouvriez tous les volumes de vers parus au Canada, avec la conviction d'y trouver l'œuvre d'un vrai poète, vous seriez souvent déçus d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Mais en revanche vous y sentiriez parfois circuler un réel soufïle, vous y verriez un réel talent, à mainte page. Et quand vous auriez devant vous un O. Crémazie ou un Louis Fréchette, vous vous diriez : Celui-là a senti le dieu passer en lui, l'agiter, l'embraser. Louis Fréchette est encore jeune et a déjà donné de brillantes espérances. Quant à Crémazie, la mort jalouse l'a pris trop tôt, il y a longtemps, et les lettres canadiennes, ce jour là, ont perdu la meilleure âme poétique dont elles puissent s'enorgueillir.

FABIEN LUCCHINI.

(1) Ce pauvre Crémazie fut obligé de quitter le Canada, à la suite d'une affaire grave que j'ignore, que je veux ignorer. Il a vécu en France, misérablement, et s'y est éteint. Ses restes reposent dans un coin de notre pays. Les littérateurs canadiens devraient bien rendre à leur patrie les cendres du malheureux exilé volontaire. Il est vrai que les descendants de Champlain ne sont pas en exil en France.

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE 1893. — CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Séances ; admissions ; souscriptions pour le monument de Champlain ; revue de la presse. — **AVIS ET NOUVELLES :** Publication du XXII^e volume ; le vote du conseil général en faveur de la société ; publications nouvelles ; distributions des prix ; B. Palissy ; notes bibliographiques ; conférences ; le synode de La Rochelle ; le congrès de la Sorbonne. — **NÉCROLOGIE :** René d'Abzac ; Cécile Alquier ; Arnaud ; Auboin ; Bouscasse ; Deschamps de Verneix ; Dissez ; Alexis Durand ; Jean Durand ; Gautier ; George ; Isle de Beauchesne ; Lafon ; Lahaye ; Laverny ; Lemer ; Marillaud ; Michaud ; Nicolle ; Péronneau ; Portier ; Robinet ; Edouard de Saint-Martin ; Savary ; Templeau ; Xambou. — **MARIAGES :** Chrétien et Augustine Juin ; Martin de Bessé et Louise Phe-louzat ; Mathieu de La Redorte et Joséphine Bourchez ; Otard de La Grange et Adélina Outrey ; Pineau et Louise Lévêque. — **ARCHÉOLOGIE :** Station ro-benhausienne à Yves ; les mégalithes de Loire ; trois graphites à Saintes ; les ancêtres des Gaulois ; une fonderie de canons à Saintes ; l'art rétrospectif à Angoulême. — **VARIÉTÉS :** Les origines de la réforme en Saintonge ; les Barin de Marennes, ministres, professeurs, écrivains. — **LIVRES ET PÉRIODIQUES :** Le mythe de Gargantua ; les protestants en Saintonge et Bernard Palissy ; Agrippa d'Aubigné ; évêques de Saintes cardinaux ; François Ogier au congrès de Munster ; La Chalotais et le duc d'Aiguillon ; les La Charlonnie ; l'homme au masque de fer ; Camalet ; les dolmens de Loire ; M^{me} de Les-tonnac ; le pirate Blanquet ; poids ou pesons ? le congrès de géographie de Rochefort ; Fouras, histoire et art ; origines chrétiennes de la Gaule. — **QUESTIONS ET RÉPONSES :** L'auteur de la *Seureté du navigage* et M. des Rabais-nières ; Julien Pius et ses *Opuscula* ; le *Sonnet acrostic* de F. Jolly ; les Rochelais ont-ils mangé le carrosse de M^{me} de Rohan ? un Baudéan de Parabère qui épouse la femme de chambre de sa femme ; le chevalier de Méré et Poltrot de Méré ; le poète Jacques Ballonfeau ; Pierre Trichet « avocat bourdelais » qui chante Champlain. — **BIBLIOGRAPHIE :** PAN-VIN.

COMPTE RENDU DES SÉANCES

Séance du 15 février 1893.

Le président donne lecture d'une circulaire datée de Québec (19 janvier) qui fait appel au concours de la société pour l'érection d'un monument à Champlain. L'avis unanime est que la société ne peut refuser sa participation à cette œuvre ; une commission composée, outre les membres du bureau, de MM. Marcel Geay, Proust et Pinasseau, est chargée d'organiser, salle

de l'ancien palais de justice, une conférence sur Champlain, agrémentée d'un intermède musical et suivie d'une quête dont le produit, ajouté à celui des entrées, sera, frais déduits, envoyé à Québec, la société ne pouvant prendre sur ses ressources des fonds pour une souscription.

Séance du 27 mars.

Le président a reçu de M. Geay, délégué de la société à Paris, des nouvelles excellentes de la fête projetée de Samuel Champlain. M. le commissaire général du Canada à Paris a promis sa présence. Discussion sur un projet de programme. M. Proust émet l'avis qu'une commission soit désignée pour placer des billets à domicile assez longtemps avant le jour de la conférence, dont le prix pourrait être de 2 fr.

Séance du 16 mai.

Le président expose qu'il est allé avec M. le comte Lemer cier inviter officiellement M. le commissaire général du Canada à présider nos fêtes. M. Lemer cier lui a offert l'hospitalité au Ramet. Ils n'ont pu voir M. Chapleau, indisposé. Le moment est donc venu de s'occuper des préparatifs. Il y aura réception à la gare. Des démarches sont faites pour obtenir du ministre de la guerre la musique du 6^e de ligne et un piquet d'honneur; du ministre des travaux publics, la décoration de la gare et l'aménagement d'une salle. Le lendemain, kermesse au jardin de l'hôpital de la marine; visite des monuments de la ville; le soir, fête littéraire et musicale; le lundi, visite à Brouage, si possible. On adjoint à la commission MM. Henri Drillhon, Leroy, Rullier. Le président voudrait qu'avant tout on se mit à réunir l'argent nécessaire; pour cela, il faut payer de sa personne et, comme il a été convenu dès le début, s'assurer de ce que l'on aura à dépenser; on agrandira le programme suivant les ressources.

Séance du 27 mai.

Etaient présents : MM. Audiat, Dangibeaud, Marcel Geay, Jules Guillet, Anatole Lavrny, Leroy, Pinasseau, Rullier, Termonia. M. Henri Drillhon s'excuse. Le président dit qu'il vient de recevoir à l'instant une lettre de M. Emile Proust, où il est dit : « M. P. B. m'a dit avoir reçu aujourd'hui une lettre de M. Lemer cier, qui paraît vouloir que les fêtes se bornent aux réceptions qu'il offrira au Ramet à ses frais, et au vin d'honneur pour lequel il sera demandé une subvention au conseil municipal. Dans ces conditions, le rôle de la société des Archives me paraît devoir être nul, et je considère comme expirés les pouvoirs que j'ai reçus d'elle. Recevez... » D'autre part, M. Maurice

Martineau, qui s'excuse de ne pouvoir être à la réunion, écrit (27 mai) : « Mon ami Proust m'a fait part de la décision de M. Lemercier ; je profite, en conséquence, de cette occasion pour vous adresser ma démission de membre de la commission des fêtes. »

M. Audiat, en réponse à ces deux communications, lit une lettre de M. le comte Anatole Lemercier, qui (19 mai) accepte de tous points le programme rédigé par la société : Réception à la gare à 6 heures ; dîner au Ramet et réception ; le 2, visite aux monuments, conférence, banquet. MM. Proust et Martineau ont été mal informés. Il a été toujours entendu que nos fêtes n'ont rien d'officiel ; c'est la société qui invite et qui reçoit ; c'est elle qui a pris l'initiative et qui organise. Mais nous ne pouvons pas empêcher, nous devons même désirer, et être heureux que la ville de Saintes témoigne sa sympathie à nos hôtes, que le maire-député de Saintes leur offre l'hospitalité sous son toit, et convoque à cette occasion ses amis chez lui. Que si d'autres encore veulent faire honneur aux Canadiens, nous en serons enchantés. La commission, voyant là un malentendu, est unanimement d'avis que MM. Martineau et Proust soient priés de continuer à lui prêter leur concours.

Le président donne lecture de la pièce suivante que vient de lui envoyer M. Proust. Auparavant il fait remarquer qu'à l'issue d'une séance chez M. Martineau, le 19 mai, dont il ne connaît point le procès verbal, MM. Martineau et Leroy lui sont venus faire savoir qu'après avoir établi un devis s'élevant à 4,000 francs, dont 1,000 francs pour la souscription, on avait arrêté que toute la fête, soir et après-midi, devant avoir lieu en plein air, si le temps était mauvais, la recette par suite nulle, c'est la société qui devait garantir ces 4,000 francs. « J'ai fait observer, continue M. Audiat, que la société ne pouvait répondre de l'aléa ; que, constituée pour publier des volumes, elle ne pouvait se charger de réjouissances publiques, et qu'elle n'avait où prendre ces 4,000 francs. On m'a objecté : — « Et les 10,000 francs placés ? » — Oui, mais ce capital est inaliénable ; c'est le capital constitutif de la société, personne morale, et la condition de la reconnaissance d'utilité publique ; il est aussi la garantie des sommes versées par les sociétaires qui ont racheté leur cotisation. Depuis, j'ai relu le règlement ; j'ai consulté, ce qui était certainement superflu en face de l'article 7, diverses personnes, notaires, avoués, avocats : la conclusion unanime est que le fonds de 10,000 francs est inaliénable. — Mais les recettes annuelles ? — Elles ont leur destination spéciale, publication de volumes, et celles de 1893 sont déjà engagées par l'impression à moitié faite du t. xxii et du *Bulletin*. Enfin, la société se composant de membres qui habitent diverses parties du département, de la France ou même de l'étranger, parmi eux des libraires pour qui nos volumes sont un objet de commerce, ils trouveraient fort mauvais que leur cotisation fût employée non pas à leur envoyer des livres, mais à payer les frais

d'une fête dont profiteront les seuls habitants de Saintes. Donc, impossibilité de toucher soit au capital qui est inaliénable, soit au revenu qui a une affectation particulière et est plus de moitié dépensé pour cette année. Tout au plus pourrait-on donner pour Québec le reliquat de la souscription de Taillebourg. Ces raisons n'ont pu convaincre ceux des membres de la commission à qui je les ai exposées, comme vous l'allez voir par le procès verbal d'une séance du 23 mai, dont j'entends parler pour la première fois : »

« Des difficultés s'étant élevées sur la garantie des frais des fêtes projetées en l'honneur de Champlain, la commission des fêtes s'est réunie chez M. Geay. Étaient présents : MM. Henri Drilhon, Geay, Jules Guillet, Leroy, Martineau, Proust, Rullier. Les membres présents se sont mis d'accord sur la nécessité de communiquer à M. le président des *Archives* les résolutions suivantes : la société a projeté d'organiser une fête dont le produit serait destiné à contribuer aux frais d'érection d'un monument à Champlain en la ville de Québec. Un certain nombre d'idées ont été émises, notamment celle d'une kermesse aux jardins de l'hôpital de la marine. Il a été prévu des dépenses montant ensemble à 4,000 fr., y compris 1,000 fr. à envoyer à Québec. Mais, en cas de mauvais temps, la kermesse ne pourrait avoir lieu, et il y aurait certainement un déficit élevé. En ce cas, comme dans celui d'un déficit provenant de toute autre cause, on a demandé, dans une précédente réunion, qui paierait les frais. La société des *Archives*, consultée en la personne de son président, répond que ses statuts ne lui permettent pas de disposer de son capital. Il est cependant indispensable que cette société, sous le patronage de laquelle se fera la fête, en supporte l'aléa. En supposant que la réception des autorités puisse avoir lieu dans les formes actuellement prévues, et que tout se borne à cette réception et à une séance littéraire et musicale dans l'ancien palais de justice, il y aurait néanmoins des frais élevés à payer et des fonds à envoyer à Québec. Les membres de la commission des fêtes ont donc pensé qu'ils ne pouvaient conserver leur mandat qu'aux conditions suivantes : La fête de jour et de nuit au jardin de la marine sera maintenue. Tous les fonds de recettes seront centralisés par le trésorier de la société des *Archives*. Toutes les dépenses seront acquittées par lui, et ce compris une somme de 500 francs (chiffre réduit en cas d'insuccès) qu'il devra envoyer à Québec. Les membres de la commission ne seront, en aucun cas, responsables des dépenses qu'ils auront commandées au nom de la société des *Archives*, dans la limite du crédit qui leur aura été fixé d'un commun accord. Ils sont convaincus que la société peut et doit fournir sur ses ressources annuelles la garantie qu'ils lui demandent. Ils font remarquer, d'ailleurs, que le mauvais temps paraît devoir seul empêcher la réussite de la fête et donner lieu à l'exercice de la garantie qu'ils demandent. Dans tous les cas, et quels que soient le mode de garantie et l'événement qui y

donnera lieu, les membres de la commission des fêtes, désirant n'encourir aucune responsabilité pécuniaire, considèrent comme indispensable d'être couverts par un procès verbal du conseil d'administration de la société des *Archives*. E. PROUST. M. MARTINEAU. M. GRAY. JULES GUILLET. E. LEROY. H. DRILHON, avocat. E. RULLIER. »

« Dans ces conditions, continue le président, nous nous trouvons dans une impasse : la commission ne veut agir que si la société lui garantit 4,000 francs, et la société, d'après son règlement, ne peut ni donner des fêtes publiques, ni même distraire quoi que ce soit de son revenu. C'est pour ce motif que, voulant donner un témoignage aux Franco-Canadiens, honorer la mémoire de Champlain, et ne pouvant prendre sur ses propres ressources — il eût été en effet bien plus simple d'envoyer 100 ou 200 francs — nous avons décidé d'organiser une conférence payante, dont le produit tel quel serait adressé au Canada. C'est par des souscriptions particulières que nous avons, l'an dernier, érigé le monument de Taillebourg. Ainsi, en respectant nos statuts, nous répondions à l'appel des Français de là-bas ; en même temps on éveillait l'attention du public sur un des plus grands hommes de la Saintonge. C'est sous l'empire de ces idées qu'un comité fut nommé. La pensée fut alors émise d'inviter à présider cette soirée quelque personnalité canadienne, ce qui donnerait plus d'attrait à notre petite fête. Mais il fallait élargir le programme primitif : recevoir convenablement celui ou ceux qui viendraient, les occuper pendant le temps qu'ils passeraient à Saintes, décorer d'une façon originale les affreux murs de l'ancien palais de justice, seule salle où pût avoir lieu une réunion : drapeaux canadiens et français, écussons des familles franco-canadiennes, guirlandes, draperies, etc., avoir la musique du régiment, la *Lyre saintaise*, l'*Harmonie des chemins de fer*. Puis on parla d'une kermesse au parc de la marine, avec boutiques de fleurs, de bibelots, de consommations, etc., et le soir, d'illuminations, puis d'une messe solennelle, de réjouissances publiques. J'ai alors demandé qui recevrait les invités : on ne pouvait pas les envoyer à l'auberge. On m'a répondu : « Nous les recevons chez nous : l'un celui-ci, l'autre celui-là. » — Mais tout cela coûte ; où prendre l'argent ? — « On fera des quêtes ; on ira de porte en porte, chez les négociants, les hôteliers, aubergistes, débitants, qui ont un intérêt immédiat à la fête. Moi, je me charge de faire souscrire bon nombre d'habitants de Cognac. » — Eh bien ! si vous voulez vous mettre résolument à cette œuvre, assez pénible, de recueillir de l'argent, l'affaire réussira ; mais il faut absolument payer de sa personne. Il fut convenu unanimement que l'on commencerait par ramasser les fonds. C'est d'après cet engagement que furent faites à Paris les démarches et les invitations que vous savez. Aujourd'hui, tout est changé ; ce ne sont plus les souscriptions individuelles qui doivent payer les frais, mais la caisse de la société. Il y a un parti radical à prendre. Liquidons. Aujourd'hui

j'écrirai à nos invités de ne pas venir. Mais pouvons-nous décemment faire cela ? Dans quelle situation vont se trouver ceux qui se sont engagés d'après vous : M. Lemer cier, par exemple, votre président ensuite ? »

A l'unanimité il est déclaré qu'on ne peut reculer. « C'est aussi mon avis, dit le président. Eh bien ! revenons à notre plan primitif : réception à la gare, qui peut avoir lieu sans frais ; visite aux monuments, sans frais ; soirée, dont les recettes couvriront les dépenses. Agissons donc. Voilà trois mois qu'on discute ; faisons ce qui avait été décidé ; recueillons d'abord des fonds. Je vais adresser une circulaire à tous nos confrères. Plaçons des billets. Nous ferons plus, si nous avons davantage. »

Tenant compte de ces observations et reconnaissant la nécessité d'une sérieuse réduction dans les dépenses, l'assemblée décide ; 1° qu'on s'écartera le moins possible du projet primitif : réception solennelle à la gare ; le lendemain, visite des monuments avec conférence de M. Lucchini aux arènes, dont l'entrée sera gratuite ; le soir, conférence, intermède musical, pièce de théâtre appropriée à la circonstance, soit dans le jardin de la marine, soit, en cas de mauvais temps, dans la salle de l'ancien palais de justice ; 2° qu'on tâchera de placer d'avance des cartes de souscription au monument de Champlain, cartes de 5 francs par personne, de 10 francs par famille, lesquelles donneront droit à des places réservées. Et chacun des membres de la commission est invité à prêter individuellement son concours à l'organisation de la fête : M. Leroy est chargé de l'organisation de la fête du soir ; M. Martineau sera prié de se joindre à lui ; MM. Geay et Pinasseau se chargent de la réception à la gare ; MM. Laverny et Henri Drilhon, des arènes.

Séance du 2 juin

M. Audiat émet l'avis qu'un banquet soit offert aux Franco-Canadiens ; nous les faisons venir à Saintes, nous devons au moins une fois les inviter à dîner, M. Lemer cier ayant eu la gracieuseté de leur offrir l'hospitalité au Ramet. Le banquet sera pour les seuls membres de la société et les frais en seront faits uniquement par ceux d'entre eux qui y prendront part. Seront invités, outre les Canadiens, M. le comte Lemer cier, le conférencier et le sculpteur du buste de Champlain. Il aura lieu à 11 heures. Accepté. MM. Babinot et Proust sont priés de vouloir bien s'en occuper.

Où aura lieu la conférence ? M. Audiat pense toujours qu'il n'y a que la salle des assises ; qu'une conférence en plein air, outre l'incertitude du temps, a mille inconvénients : fatigue pour les orateurs, inattention, agitation des auditeurs plus éloignés qui n'entendent point et n'écoutent pas. Il faudra au moins avoir l'avis du conférencier.

Séance du 4 juin

M. Proust accepte d'organiser le banquet avec M. Babinot, à la condition de n'être point en même temps chargé de recueillir les souscriptions.

M. Proust lit les propositions suivantes dont il demande l'insertion au procès verbal :

1° Avant de fixer le programme des fêtes, il y a lieu de recueillir les fonds destinés à en couvrir les frais ; 2° la société des *Archives* peut, sans frais, recevoir les autorités canadiennes dans le local de ses séances ; il n'y a donc lieu d'organiser une fête plus importante, qu'autant que cette fête pourra intéresser la généralité du public ; 3° aucune dépense ne pourra être faite jusqu'au moment où les fonds auront été réunis et où la commission les aura reconnus suffisants pour couvrir les frais d'une fête susceptible d'attirer la généralité du public ; 4° dans le cas où la totalité des souscriptions aurait été absorbée par les frais des fêtes, il resterait pour être envoyé à Québec : a, les entrées payantes ; b, le reliquat actif des recettes de Taillebourg, lequel reliquat, montant à environ 200 francs, est mis à la disposition de la commission par le bureau de la société des *Archives* ; 5° les dépenses, préalablement approuvées par la commission, seront seules prélevées sur les souscriptions ; les frais faits sans cette autorisation resteront donc à la charge de celui qui les aura commandés ; 6° l'ordre des discours sera réglé de telle façon que, dans les réunions organisées par les soins de la commission, il ne soit pas prononcé d'allocution en langue anglaise, le banquet excepté.

Discussion des divers articles : Le local des séances de la société est insuffisant pour la réception ; et si l'on place beaucoup de billets, ce qu'il est urgent de faire, le produit des entrées se réduira à peu de chose ; quant à un discours en anglais, c'est une hypothèse toute gratuite, dont il n'y a pas lieu de s'occuper, le programme de la soirée étant arrêté : discours de MM. Chapleau et Fabre, conférence de M. Imbart de La Tour, vers de MM. Maguier et Pellisson. Que si au banquet un des invités voulait dire quelques mots en anglais, je sais, dit le président, quelqu'un qui est tout prêt à lui répondre dans la même langue ; il n'y a là aucun inconvénient. Les articles 1, 3, 4 et 5 sont adoptés et le 6 avec amendement.

Séance du 17 juin.

Présents : MM. Audiat, Drilhon, Geay, Guillet, Pinasseau, Proust, Termonia. M. Lemerrier, maire de Saintes, assiste à la séance.

M. Geay expose qu'avec M. Proust il a recueilli des souscriptions à Saintes, à Cognac, à Saint-Jean d'Angély, en promettant entrée à toutes les fêtes, à la gare, à la mairie, au banquet ; or, M. le maire vient de déclarer que la réception par la municipalité étant distincte de celle de la société, nul autre

qu'elle n'avait le droit d'y inviter. « Nous ne pouvons donc tenir la promesse faite à nos souscripteurs. » M. Lemer cier dit qu'en effet une somme de 200 francs a été votée pour offrir un vin d'honneur aux Franco-Canadiens, et que la municipalité se réserve les invitations; il ne peut donc admettre d'ingérence étrangère. Toutefois il est entendu que sont invités avec les Canadiens ceux des membres de la société chargés de les recevoir et de les accompagner.

Autre difficulté. « Nous avons proposé à des souscripteurs de Cognac, et quelques uns ont accepté, de participer au banquet. Or, il paraît que ce banquet est exclusivement pour les membres de la société; nous ne pouvons donc tenir encore notre promesse, si l'on ne revient pas sur cette décision. » On répond: La décision a été prise dans une séance où assistait M. Geay, imprimée au bas d'une circulaire approuvée par la commission et envoyée à tous les membres de la société; elle n'a donc pu être ignorée de MM. Geay et Proust. Les raisons qui ont fait adopter la mesure subsistent, et l'on ne peut faire aujourd'hui une nouvelle circulaire pour annuler la précédente. Mais, par esprit de conciliation, on admettra exceptionnellement les deux ou trois souscripteurs à qui cette promesse a été faite, même s'ils refusaient de faire partie de la société. M. Proust insiste pour que la mesure soit générale. Il est arrêté que satisfaction ayant été donnée à M. Proust pour ses invités, il n'y a pas lieu de changer. M. Proust déclare ne plus vouloir s'occuper de rien, et se retire quelques instants après.

M. Geay insiste pour qu'il y ait une fête populaire; il faut que la foule soit intéressée et prenne part aux réjouissances. Une fête de nuit au parc de la marine donnerait satisfaction au peuple: car tout se passe jusqu'ici en dehors du public. On répond que l'on ne voit pas bien la place d'une kermesse, ni le temps de l'organiser, ni les ressources, ni l'opportunité dans une fête qui doit surtout être intellectuelle, ni les personnes disposées à la préparer. Malgré ces objections, il est décidé que la conférence aura lieu à 4 heures, la réception à la mairie à 3 heures, le banquet à 6 heures 1/2, et après, il y aura la kermesse, si M. Geay, qui la réclame, s'en charge, les autres membres ayant chacun leurs fonctions.

Séance du 19 juin.

Lecture d'une lettre de M. Geay qui déclare ne pouvoir s'occuper seul de l'organisation d'une kermesse; et que cette fête devenant impossible et ayant « promis fêtes et réjouissances, accès au vin d'honneur, accès au banquet », lui et M. Proust vont rendre l'argent « qu'on leur a souscrit dans un but qui ne sera pas atteint. » On fait remarquer que la liste de souscription remise à MM. Geay et Proust porte en tête: « Souscription pour le monument à ériger à Samuel Champlain », et non pas « aux réjouissances, vin d'honneur, etc. »; qu'on ne pouvait promettre une invitation chez les autres, et une participation

réservée aux seuls sociétaires. On ajoute qu'ayant demandé ces souscriptions comme mandataires de la société, ils ne sont pas fondés en droit à la restitution sans l'autorisation de la société, et que le maximum de concession que l'on peut faire à leurs susceptibilités, c'est de les autoriser à offrir la restitution des sommes versées.

La kermesse étant rayée définitivement, le programme primitif sera exécuté.

On dresse la liste des personnes à inviter à la réception de la gare : chefs de services, présidents des sociétés reconnues par l'état, rédacteurs des journaux, etc.

Le projet d'affiches est arrêté.

Séance du 23 juin.

M. Termonia s'est occupé du banquet avec M. Audiat.

Liste des invités à la soirée du 2 juillet.

MM. Rullier et Leroy se sont occupés des préparatifs de la soirée. On se rend à la salle des assises pour fixer les détails de décoration.

Séance du 28 juin.

On s'occupe des détails de la fête : le programme illustré par M. Duplax des Touches sera tiré à 500, et sera reproduit sur le menu du banquet. M. Barot est chargé des estrades de la salle, et M. Laroche de la décoration. M. Leroy offre l'éclairage gratuit, ce qui est accepté avec reconnaissance. Des places seront réservées aux souscripteurs, et des cartes d'entrée distribuées aux choristes pour leurs familles. On fixe le chiffre des soldats pour la gare et les arènes. L'Harmonie jouera aux arènes.

Séance du 29 juin.

Le président fait connaître que M. Proust lui a remis un certain nombre d'adresses de souscripteurs auxquels il y a lieu d'envoyer des cartes pour la fête ; qu'il a rendu environ 400 francs ; et que sur les sommes reçues, il a retenu une somme pour les frais, y compris l'impression d'une circulaire. La société se borne aujourd'hui à prendre acte de ces faits.

Il annonce que le premier ministre du Canada et le ministre de la marine s'excusent de ne pouvoir se rendre à Saintes, comme ils l'avaient fait espérer.

Détails d'organisation des fêtes.

Séance du 30 juin.

La restitution d'un certain nombre de souscriptions et les termes d'une circulaire de MM. Proust et Geay ayant fait croire qu'il n'y avait pas de fête, il a été nécessaire de faire distribuer en ville des programmes des deux journées.

On règle divers détails.

Séance du 7 juillet.

Le procès verbal de la séance du 30 juin est lu et adopté.

Admission de nouveaux membres.

M. le président rappelle que M. Proust s'était mis à la disposition de la société pour lui rendre compte des recettes et des dépenses résultant de la mission dont M. Geay et lui avaient bien voulu se charger. Aussi M. Proust a-t-il été convoqué pour la séance de ce jour. Mais, ne pouvant y assister, il a adressé au président le compte sommaire ci-après :

Souscriptions à Saintes	705 fr.
— à Cognac	620
— à Saint-Jean d'Angély	220
Total	<u>1,545 fr.</u>

A déduire de :

1° Remise à la société de la cotisation de M. Pellisson	100 fr.	} 923 fr. 50
2° Souscription de M. Lemercier, non versée	300	
3° Souscription X. non versée et perdue	10	
4° Restitutions { par M. Geay	155	
par M. Proust.	170	
par mandats	120	
5° Dépenses diverses	68.50	
Reste net	<u>621 fr. 50</u>	

Cette somme n'a pas été remise à la société. Il sera demandé à M. Proust, ainsi qu'il l'a offert, le détail complet de ses recettes et dépenses.

Examen des comptes. Les dépenses soldées s'élèvent jusqu'à ce jour à environ 600 francs et les recettes à 1.200. Restent à régler quelques dépenses et des cotisations à recevoir.

Séance du 16 octobre.

Lecture et adoption du procès verbal du 29 juillet.

S'excusent : MM. Laverny, Leroy et d'Aussy.

Admission de trois membres nouveaux.

Le président annonce que le conseil général, sur le vœu émis par le conseil d'arrondissement de Saintes, a voté à la société une subvention de 250 francs. Il est décidé qu'un exemplaire du dernier volume sera offert au rapporteur de la commission.

Contrairement aux promesses deux fois faites par M. le principal du collège, la mention du prix d'histoire offert par la société, supprimée il y a 3 ans, a continué de ne pas figurer au palmarès.

Les mémoires des fêtes de Champlain ont été examinés dans la dernière séance ; il reste à arrêter définitivement les comptes. Il a été écrit plusieurs fois à M. Proust pour obtenir les détails de son compte, ainsi qu'il l'avait offert et ainsi qu'a fait chacun des mandataires de la société. M. Proust a envoyé une note contenant : 1° la liste des souscripteurs : 155 francs pour Saintes, 525 francs pour Cognac et 110 francs pour Saint-Jean d'Angély. Total : 790 francs ; 2° état des frais : deux voyages à Cognac : chemin de fer, 10 fr. 60 ; voitures, 22 fr. 80 ; voyage à Saint-Jean

d'Angély: chemin de fer, 6 fr. 20; voitures, 14 fr. 20; voitures à Saintes, 4 francs; restitution des fonds, impression de circulaires et d'enveloppes, 5 fr. 50; envoi de lettres et de mandats, 5 fr. 20. Total : 68 fr. 50. Différence en faveur de la souscription: 621 fr. 50; 3^e note des restitutions, à Saintes, par M. Geay, 70 francs; par M. Proust, 170 = 240; à Cognac, par M. Geay, 45 francs; par M. Proust, 50 = 95; à Saint-Jean, par M. Geay, 40 francs; par M. Proust, 70 = 110. Total des restitutions : 445 francs.

En réponse à cette communication, il a été demandé à M. Proust les listes de souscription qui doivent rester dans nos archives, et fait remarquer que, d'après l'article 5 du règlement qu'il avait fait adopter, les frais non autorisés par la commission étaient à la charge de celui qui les avait faits. M. Proust a répondu que, le 1^{er} août, il déposerait à son nom à la caisse d'épar- gnes la somme de 621 fr. 50.

Etat des dépenses et des recettes :

1^o Fête aux arènes : Chaises, 5 fr.; au concierge, 2 fr.; frais pour la *Santone*, l'*Harmonie*, 41 fr. 20. Total : 48 fr. 20.

2^o Soirée à la salle des assises : Chaises, 48 fr.; 2 estrades (Barot), 32 fr.; décoration (Laroche), 159 fr. 80; écussons (Cam- iade), 14 fr. 20 et (Huguet) 9 fr.; piano (Maillochaud), 16 fr.; 2 appliques, 4 fr. 80; gratifications, 8 fr. Total : 291 fr. 80.

3^o Frais généraux : Impressions : Chassériaud, 10 fr.; Noël Texier, 68 fr.; Orliaguet, 11 fr. 50; Alexandre (diplômes, menu, etc.), 145 fr.; Robert (cartes), 12 fr. 50; Ribéraud (affiches et lettres), 42 fr.; droits d'auteur, 5 fr.; musique, 20 fr.; copie de musique, 42 fr. 80; affichage, distribution de prospectus, let- tres, 18 fr. 50; timbres-poste, dépêches, colis, envoi de circu- laires, etc., 141 fr. 50. Total : 516 fr. 80.

Total des dépenses : 856 fr. 80.

Recettes :

Entrées à la soirée du 2 juillet. 129 40

Souscriptions recueillies par les membres de
la commission et reçues des membres de la so-
ciété, y compris 300 francs de M. le comte Le-
mercier 1.413 »

A recevoir de M. Proust. 621 50 } 2.034 50

Total des recettes. 2.163 90

Total des dépenses 856 80

Différence. 1.307 10

Reliquat de la souscription Saint-Louis. . . 148 30

Souscription de M. Duplais des Touches . . 5 »

Net à envoyer à Québec. . . 1.460 40 (1)

(1) Que nos confrères qui n'ont pas encore souscrit se hâtent de nous adres- ser leur obole, afin que nous puissions envoyer à Québec une somme ronde de 1.500 francs.

En terminant, le président remercie les membres de la commission de leur zèle ; c'est à leur activité et à leur persévérance que l'on doit ce résultat.

—

Nos espérances, au début, allaient à 1,000 fr., et il avait été question d'une kermesse pour arriver à cette somme. La kermesse, qui sortait un peu des attributions et du caractère de la société, n'aurait pas produit davantage, avec des frais estimés alors 3.000 fr. et qui certainement auraient été dépassés. On peut le voir par le chiffre de nos dépenses, qui ont cependant été réduites au strict nécessaire. Nous pouvons envoyer à Québec pour le monument de Champlain plus de 14.000 fr. Nous aurions envoyé certainement 2.000 fr. si, au dernier moment, le bruit n'avait été répandu — et par des personnes dont ce n'était pas la mission et dont on n'avait pas lieu d'attendre pareil procédé — qu'il n'y aurait point de fête, que tout était à vau l'eau, ce qui nous a obligés à imprimer des circulaires pour démentir le fait, et si l'on n'était allé porter leur argent aux souscripteurs ; nous n'avons pu même avoir les noms de ces souscripteurs, ce qui nous eut permis de réagir : car quelques uns, mieux informés, nous ont remis la somme qu'on leur avait restituée, et d'autres ont versé à d'autres œuvres la somme que refusait la souscription Champlain.

De là dépenses de notre part, arrêt de la souscription, retrait des fonds versés s'élevant à 445 francs, frais de remboursement ou de recouvrement montant à 68 fr. 50. Malgré ce contre-temps, grâce à l'entente et à la bonne volonté des membres chargés des diverses parties de la fête : gare, arènes, salle du palais de justice — nous ne parlons pas du banquet dont les frais ont été faits par les souscriptions particulières des membres qui y ont participé — les fêtes ont pleinement réussi. Nos invités ont été enchantés, comme le témoigne la lettre du commissaire général du 11 juillet (1). Au Canada, on a été touché des hommages rendus à la mémoire du fondateur de Québec, émerveillé du résultat financier de l'opération (2). L'effet moral a été

(1) « Nous sommes revenus tout-à-fait ravis de notre petit voyage et du charmant accueil qui nous a été fait. Si c'est à Champlain que nous devons tout d'abord rendre hommage pour cette gracieuse réception, nous ne devons pas oublier que sans vous nous n'aurions pas célébré de cette façon ensemble sa mémoire. »

(2) « J'ai lu les détails de vos belles fêtes en l'honneur de Champlain avec le plus vif intérêt, et je vous félicite du succès éclatant de vos solennités, succès qui est la juste récompense de vos efforts. Je regrette beaucoup de n'avoir pu être témoin de ces belles choses auxquelles vous m'avez fait l'honneur de me convier. J'étais sur l'océan au moment de vos fêtes, et plus tard, pendant mon court séjour en France, il m'a été impossible d'aller vous voir. Il ne me reste donc qu'à vous exprimer mes vifs sentiments de reconnaissance pour vos délicates attention qui m'ont permis, autant qu'on peut le faire de loin, de suivre toutes les phases de vos glorieuses démonstrations en l'honneur du fondateur de Québec. Québec, le 7 octobre 1893. »

excellent; nous le voyons par les articles des périodiques divers, par les lettres particulières qui nous arrivent de différents côtés, par le succès qu'obtient le numéro spécial des fêtes de Champlain.

Par décision du 26 octobre, M. le ministre de l'instruction publique a accordé à la société le *Journal des savants*, années 1880-1892.

—
SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT DE CHAMPLAIN (3^e liste).

MM. Martell, sénateur, à Cognac, 100 fr.

Hennessy, à Cognac, 50 fr.

Briand-Boutillier, 45 fr.

Otard-Dupuy, 40 fr.

Alexis Taillasson, Lozza, à Saintes; Georges Pinet, Covillon, Barnett, Jules Robin, Pinet et Castillon, Perrin de Boussac, à Cognac; Egisthe Puet, Texier de La Garousserie, Wels, Ph. Richard, à Saint-Jean d'Angély, 20 fr.

Le docteur des Mesnards, Moissard, docteur Marcel Bouyer, Pédezert, Agraffel, à Saintes; Gaston Charrier, à Plassay; Henri de La Chaume, A. Inquimbert, Bellot et compagnie, à Cognac; Vrignaud, à Saint-Jean, 10 fr.

Ch. Taillasson, Boilevin, Perrain, Poirault, M^{me} Falguerolles, Cantaloube, Cartron, à Saintes; de Jarnac, Fragonard, de Saint-Martin, Callandreaux, Rabec, Chasseriaud, Guilloteau, Pascal Combaud, à Cognac; Raboteau, Moreau, de Heurtaumon, Arthur Marchat, avoué, à Saint-Jean d'Angély, 5 fr.

Edmond Bordage, préparateur chef des travaux pratiques du musée d'histoire naturelle, à Paris, 3 fr.

Total de la 3^e liste : 653 fr.

—
La société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* a, dans ses dernières séances, admis comme membres :

MM. Emile Biais-Langoumois, conservateur du musée, à Angoulême, présenté par M. Audiat;

Henri Bonneau, surnuméraire de l'enregistrement à La Rochelle, présenté par M. Louis Audiat;

Monseigneur Charles Bonnefoy, évêque de La Rochelle et Saintes, présenté par M. Audiat;

Arthur Bonnet, ingénieur des ponts et chaussées, présenté par MM. Théodore et Jules Guillet;

G. Boraud, à Saint-Hilaire, par Barbezieux, présenté par M. le docteur Guillaud et par M. Audiat;

L'abbé Carteau, chanoine honoraire, curé-archiprêtre de Saintes, présenté par M. Audiat et M. Laverny;

Cazaugade, négociant, avenue Gambetta, à Saintes, présenté par M. Alexandre;

Henri Chevalier, chevalier de la légion d'honneur, docteur en médecine, médecin de première classe de la marine, professeur

de chirurgie à l'école navale à Rochefort, présenté par M. Audiat ;
Colombier, hôtel des messageries, présenté par M. Audiat ;
Dismier, président du tribunal civil à Saintes, présenté par
M. Audiat et M. Tortat ;

Henri Duréaut, sous-préfet de Saintes, présenté par M. Lemer cier et M. Maguier ;

Le docteur Paul Fabre, médecin à Commentry (Allier), présenté par M. Louis Audiat ;

Fauconnier, à Barbezieux, présenté par M. Marcel Geay ;

Le colonel Albert Gaschet, commandant le 6^e régiment d'infanterie à Saintes, présenté par M. Louis Audiat ;

L'abbé Julien Grateau, curé-doyen de Saint-Savinien, présenté par M. Théophile de Laage et M. Louis Audiat ;

L'abbé Knell, vicaire général du Puy, chanoine honoraire de La Rochelle, missionnaire apostolique, curé de Saint-Vivien à Saintes, présenté par M. Audiat et M. le docteur Termonia ;

Charles Lainé, cours national à Saintes, présenté par M. Marcel Geay et M. Audiat ;

Le docteur Mauny, à Saintes, présenté par M. le docteur Termonia et M. Audiat ;

Jean Mesnard, professeur de musique à Saintes, présenté par M. Audiat et M. Proust ;

Le docteur Mouclier, à Roumazières, par Néré, présenté par M. le docteur Marchand et M. Audiat ;

Emile Pellisson, négociant à Cognac, conservateur du musée de Cognac, présenté par M. Marcel Pellisson et M. Dangibeaud ;

L'abbé Perier, chanoine honoraire, curé de Notre-Dame à Rochefort, présenté par M. Louis Audiat ;

Pinaud, employé de commerce, route de Pons, à Cognac, présenté par M. Girerd ;

Québec (La bibliothèque de la législature de), Canada (Bibliothécaire, M. Eutrope Dionne), présentée par M. Audiat.

REVUE DE LA PRESSE

Ont publié le sommaire du numéro de juillet : *L'Union conservatrice* de Saint-Jean d'Angély du 13 juillet, le *Journal de La Pallice* du 15, la *Croix de Saintonge* et le *Journal de Marennes* du 16, l'*Echo rochelais* du 22, l'*Ere nouvelle* du 27 ; le *Bulletin religieux* et la *Charente-Inférieure* du 29 ; le *Polybiblion* de septembre ;

Et du numéro de septembre : Le *Bulletin religieux* et la *Charente-Inférieure* du 23, le *Journal de Marennes* et le *Progrès* du 24, l'*Echo rochelais* du 27, l'*Ere nouvelle* du 28, le *Journal de La Pallice* du 30, l'*Echo de Jonzac* du 1^{er} octobre, la *Croix de Saintonge* du 8 ; la *Revue poitevine* du 15 ; le *Polybiblion* d'octobre.

Les *Annales du midi* de juillet citent, dans les numéros de janvier et de mars : *L'imprimerie en Saintonge-Aunis* ; *Substructions gallo-romaines au Château* ; *le culte de saint Eutrope*, « notes intéressantes sur l'extension en dehors de la Saintonge » ; *Entrées royales à Saintes*.

Dans notre numéro de mai, la livraison d'octobre signale, p. 519 : « *Les souterrains de Fontaine-Ozillac* ; *Un roi de Sardaigne en 1242*, polémique spirituelle qui nous apprend qu'un « savant » saintongeais, commentant la chanson de Taillebourg publiée ici même, a vu dans le sordois du vers 6 un roi de Sardaigne et un comte de Cerdagne. N'insistons pas ; *L'imprimerie en Saintonge-Aunis* ; *Erreurs d'auteurs saintongeais* ; *Les Guillotin* ; *Prosper Mérimée*. »

Le *Bulletin de la société historique du Périgord*, t. xx, p. 203, mentionne dans notre numéro de mars la note sur Janicot-Parcoult et le culte de saint Eutrope à Cornille.

La *Revue historique* de juillet-août note dans le numéro de mai : Deux sceaux saintongeais ; Saintes dans l'épigraphie romaine ; le combat de Saint-Sorlin et la prise de Jonzac ; Prosper Mérimée ; et la livraison de septembre-octobre, dans le numéro de juillet : « La date des remparts de Saintes (dernier tiers du iv^e s.) ; Billaud-Varenne, par Denys d'Aussy. Samuel de Champlain, né à Brouage (1567), mort à Québec (1635), père de la « Nouvelle-France » (analyse très instructive de travaux récents sur le célèbre fondateur de Québec). »

Le *Progrès de la Charente-Inférieure* et le *Rappel charentais* du 2 juillet ont publié des extraits de la notice *Samuel de Champlain*.

Les *Études religieuses* du 31 juillet signalent dans notre numéro de juillet : « *Date des remparts à Saintes*, *Samuel Champlain*, par M. L. Audiat, et *Billaud-Varenne*, par M. Denys d'Aussy. »

Echo des fêtes de Champlain. Le journal *l'Électeur*, de Québec (25 septembre), contient une lettre intime, non destinée à la publication, où son correspondant parisien blâme le discours de M. Hector Fabre à Saintes : « Quelle piteuse figure M. Fabre a faite à Saintes et à La Rochelle ! Il n'a pas eu le courage de dire que, si les Canadiens sont restés Français, c'est parce qu'ils sont restés catholiques. Un libre-penseur n'eut

pas parlé autrement. » Qui donc trouvait que l'orateur avait été trop catholique ?

Le *Polybiblion* de juillet, page 92, dit de *Prosper Mérimée et son édition de Fœneeste*, de notre numéro de mai : « Piquante brochure publiée par M. Louis Audiat (La Rochelle, imp. Noël Texier, gr. in-8° de 15 p.). Il y a là des choses très curieuses sur d'Aubigné, sur ses éditeurs : Pierre Jannet, Alphonse Lemerre ; sur ses commentateurs : Le Duchat, Eugène Réaume, François de Caussade, baron de Ruble, et principalement Prosper Mérimée et son collaborateur M. Anatole de Bremond d'Ars. M. Audiat a inséré dans l'histoire de l'édition de *Fœneeste* deux lettres écrites par Mérimée, en 1854, à M. de Bremond d'Ars, qui lui avait fourni un grand nombre de précieuses notes, plus une troisième lettre (de 1860) au sujet du clocher de Quimperlé. Ces documents, entourés d'anecdotes gaiement contées et de renseignements bibliographiques, historiques, généalogiques fort instructifs, seront recherchés de tous les bibliophiles, qui les rapprocheront de l'étude de M. Maurice Tourneux sur *Prosper Mérimée, son portrait, ses dessins, sa bibliothèque* (1879), et de celle que M. Augustin Filon vient de publier dans la *Revue des deux mondes* (avril-juin 1893), sur *Prosper Mérimée, d'après des souvenirs personnels*. »

Le *livre et l'image*, n° 8, 10 octobre, dit du même, page 177 : « Etude curieuse sur cette réimpression d'une des œuvres typiques d'Agrippa d'Aubigné et qui reste une des plus intéressantes de la *Bibliothèque elzévirienne* entreprise par Pierre Janet. Voulant rendre à César ce qui appartient à César, M. Louis Audiat démontre que la plupart des notes, surtout celles où il est question de choses et d'anecdotes poitevines, sont l'œuvre d'un érudit, le comte Anatole de Bremond d'Ars. »

La *Revue du Bas-Poitou* du 1^{er} septembre dit : « La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, que dirige avec un talent si remarqué notre distingué confrère, M. Louis Audiat, contient dans son dernier fascicule (1^{er} juillet 1893) deux notes intéressantes sur des prêtres de la Vendée, déportés en Angleterre pendant la révolution (p. 285 et 286) : *Jean-Gabriel Rabiél*, vicaire à Maillezais en 1765, et *Jean Fillonneau*, curé de Dompierre, né à Doix en 1750. »

La *Revue historique de l'ouest* de septembre, qui publie *Les clarisses de Nantes* et la suite de *l'Enseignement secondaire ecclésiastique dans le diocèse de Nantes après la révolution*, etc., note dans notre numéro de juillet : *La date des remparts de Saintes*, *Samuel Champlain* et *Billaud-Varenne*.

Le *Polybiblion* de septembre, page 285, reproduit par le *Progrès* du 29, parle de *Samuel de Champlain* du numéro de la *Revue* de juillet, « la meilleure biographie connue d'un homme qui est une de nos gloires. Le docte président de la société des *Archives* a tout consulté pour écrire sa notice biographique et bibliographique, aussi bien les documents du Canada que les documents français. En ces 30 pages sont réunies avec beaucoup d'art des lectures infinies ; et à tous les points de vue, cette notice, si précise et si complète, est digne de celui que l'on a surnommé « le père de la Nouvelle-France », et qui, en juillet dernier, a été le héros, dans sa province natale, de si patriotiques et si belles fêtes. »

Le *Conservateur* de Marennes du 17 septembre a reproduit l'article du *Bulletin* de septembre, *Brouage*.

Les *Tablettes* du 21, que reproduit l'*Echo rochelais* du 23, signalent « un très joli frontispice » de M. Duplais des Touches, les pages « où la plume élégante de M. Denys d'Aussy raconte en détail les fêtes... On y trouve reproduits les discours, toasts et vers faits à cette occasion, l'éloquent sermon de M^{re} Bonnefoy et la remarquable conférence de M. Imbart de La Tour. En somme, ce numéro est un vrai monument dressé à la gloire de Samuel Champlain et aussi, un peu, à celle de M. Louis Audiat qui fut le principal organisateur de ces fêtes mémorables... »

La *Revue catholique de Bordeaux*, du 10 octobre : « La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, que dirige avec tant d'activité et d'érudition M. Louis Audiat, consacre sa livraison du 1^{er} septembre tout entière aux *Fêtes de Samuel de Champlain*... Fête littéraire et musicale, qui a été célébrée avec un succès complet. Elle a été honorée de la présence de M. Fabre... et a réuni, dans une commune tendresse pour la vieille France et le Canada, cette vraie France d'outre-mer, les hommes de tous les partis, le clergé, l'armée, la magistrature, l'administration, les sociétés savantes. Le récit de cette fête est spirituel et savant ; on y a recueilli, pour le plaisir et l'instruction du lecteur, les nombreux discours qui ont été le charme de ces deux jours, les poésies remarquables en français et en saintongeais, dites en l'honneur du vaillant explorateur. Nous signalerons spécialement les paroles prononcées à diverses reprises par MM. Fabre et Audiat, l'éloquente allocution de M^{re} l'évêque de La Rochelle, enfin la magnifique conférence de M. Imbart de La Tour. L'érudit et sympathique professeur de notre faculté des lettres a évoqué, avec une sûre érudition et un remarquable talent oratoire, la grande figure de Champlain. A. »

AVIS ET NOUVELLES

Le tome XXII des *Archives historiques* sera mis en distribution vers le 15 novembre. Il contient le *Cartulaire saintongeais de La Trinité de Vendôme* (1040-1785). On sait que la célèbre abbaye avait de nombreuses possessions en Saintonge, dans l'île d'Oleron, Sainte-Marie, Saint-Georges, Chéray, Le Château, à Malaigre, Beaugeay, Saint-Sorlin, Saint-Algnan et Montierneuf, puis en Aunis, à Châtelailлон, à Puyravault et Blameré, près de Surgères, à Marans; aux Sables-d'Olonne, etc. Ce sont les chartes qui regardent nos contrées que publie M. l'abbé Métais, secrétaire-archiviste de l'évêché de Chartres. Les pièces qui concernent proprement Vendôme font l'objet d'une autre publication. On sait l'importance de ces documents dont le ministère de l'instruction publique favorise de tout son pouvoir l'impression.

Les pièces de ce volume sont empruntées aux archives départementales de la Charente-Inférieure, de Loir-et-Cher, aux archives nationales, aux bibliothèques de Vendôme et de Poitiers, à celle de sir Phillips à Cheltenham (Angleterre), que l'auteur a fouillée à raison de 25 francs par jour. C'est une source précieuse d'informations que la société des *Archives* met ainsi à la disposition des travailleurs.

Deux tables, l'une de matières, l'autre de noms d'hommes et de lieux, facilitent les recherches. Enfin, une ample introduction traite des comtes d'Anjou en Saintonge, des bienfaiteurs et des persécuteurs de l'abbaye, de la ville de Châtelailлон, de l'action des religieux à l'égard du peuple, des prieurés et des églises. Une planche reproduit les principaux sceaux des chartes et un autre, le fac-simile de la première page du manuscrit Phillips à Cheltenham.

Ce volume est, comme à l'ordinaire, expédié directement par la poste ou comme colis postal aux souscripteurs qui ont demandé et payé un de ces modes d'envoi (85 centimes). Pour les autres membres de la société, leur exemplaire sera déposé, comme précédemment, chez nos correspondants où ils le pourront réclamer :

A Paris, chez M. Picard, libraire, rue Bonaparte, 82 ; à Angoulême, chez M. Paul de Fleury, archiviste, à la préfecture ; à Bordeaux, chez M. Féret, 13, cours de l'Intendance ; à Cognac, chez M. Callandreau, notaire ; à Jonzac, chez M. Gaboriau, imprimeur ; à La Rochelle, chez M. Georges Musset, bibliothécaire, à la bibliothèque ; à Marennes, chez M^{me} Gautier-Abram, libraire ; à Niort, chez M. Clouzot, libraire, place des Halles ; à Pons, chez M. Charropin, pharmacien ; à Rochefort, chez M. Allègre, ancien notaire, rue Martrou, 6 ; à Saintes, chez M. Audiat, bibliothécaire ; à Saint-Jean-d'Angély, chez M. Saudau.

LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

AU CONSEIL D'ARRONDISSEMENT ET AU CONSEIL GÉNÉRAL

A la demande du sous-préfet de Saintes d'un rapport sur les travaux de la société des *Archives* pendant l'année, destiné au conseil d'arrondissement, le président a répondu le 19 juillet :

« Monsieur le sous-préfet, la société des *Archives* a publié, pour l'année 1892, outre son volume annuel du *Bulletin*, deux autres volumes de textes inédits : l'un est tout entier consacré à Jonzac-Ozillac ; l'autre contient la suite des chartes de Pons ; il est le deuxième volume du chartrier de Pons, qui doit en avoir trois. C'est donc environ 1,500 pages de documents sur l'histoire locale. On peut le dire sans vanité, peu de sociétés en impriment autant. Cette année, notre volume de textes comprendra les pièces du cartulaire de l'abbaye de Vendôme, qui regardent Saint-Aignan et Montierneuf, puis Saint-Georges et Le Château, dans l'île d'Oleron, Les Sables d'Olonne et Surgères. Nous avons dû envoyer en Angleterre en transcrire un certain nombre. Je n'ai pas besoin d'insister certainement sur l'importance de ces publications. M. le ministre de l'instruction publique qui, fait très rare, nous avait accordé une subvention l'année dernière, nous a encore, cette année, donné une somme de six cents francs.

» Un autre fait, qui a été presque un événement, est la fête de Champlain, dont la société a pris l'initiative. Le Canada élève un monument au fondateur de Québec, au grand colonisateur Champlain, de Brouage. Pour acquitter une dette de reconnaissance envers les Canadiens qui, maintes fois, nous ont donné des preuves d'intérêt, soit en s'enrôlant sous nos drapeaux en 1870, soit en envoyant des ouvrages à la bibliothèque de Saintes incendiée en 1871, la société a cru devoir organiser une fête dont le produit est destiné au monument de Québec. Elle a appelé pour la présider le commissaire général du Canada à Paris ; elle a failli avoir le lieutenant-gouverneur de Québec et le premier ministre du Canada, retenus au dernier moment, l'un par la maladie, l'autre par les séances du tribunal arbitral des pêcheries de Berhing. Ça été l'occasion de raviver des souvenirs anciens, de resserrer des liens séculaires, et aussi de rétablir des relations commerciales interrompues depuis 1763, comme on l'a constaté à La Rochelle ; le port de La Pallice, puis La Rochelle, Rochefort et la contrée, ressentiront les heureux effets d'une fête qui, commencée pour et par des honneurs rendus à Champlain, se termine par la formation d'une compagnie franco-canadienne, dont les bâtiments partiront de ce nouveau port de la Charente-Inférieure. Agréez, etc... »

Dans son *Rapport* au conseil, le sous-préfet disait de la société des *Archives*, page 20 : « Cette société, dont les travaux vous sont connus, a organisé ce mois une fête en l'honneur de Champlain, fondateur de Québec ; le produit de cette fête est destiné au monument qui va être élevé à Québec à ce grand

colonisateur. Je vous propose de renouveler le vœu qu'une subvention de 300 francs lui soit accordée. » Ce que fit le conseil dans sa séance du 28 juillet.

Dans sa deuxième séance du 14 septembre, présidée par M. le comte Lemer cier, le conseil général de la Charente-Inférieure, sur le vœu émis par le conseil d'arrondissement qu'il soit accordé une subvention à la société des *Archives*, a rétabli la subvention qui avait été supprimée à cette société ainsi qu'aux autres sociétés du département. La première commission, sur le rapport de M. Dupon, proposait 300 francs. Voici le compte rendu du débat qui a eu lieu à ce sujet :

» M. DUPON. Le conseil d'arrondissement de Saintes émet le vœu qu'une subvention de 300 francs soit continuée à la société des *Archives historiques*. La première commission, attendu que les travaux de la société des *Archives historiques* honorent le département, est d'avis de lui allouer une somme de 300 fr.

» M. GODIN. Je ne m'oppose pas en principe à ce qu'on alloue une subvention à cette société ; mais, puisqu'elle ne figure pas au projet de budget, il me semble difficile qu'elle y trouve place : car on a déjà voté des crédits en subordonnant leur inscription à la possibilité de les comprendre au budget.

» M. DUPON, rapporteur. Cette société se livre à des travaux très remarquables ; je demande au conseil de voter d'abord le principe de l'allocation, la 1^{re} commission verra ensuite si elle peut comprendre cette somme dans le budget.

» M. ERNEST MARCHAND, rapporteur du budget. Le projet de budget de 1894 se réglait avec un excédent de 1.122 fr. au budget ordinaire. Cet excédent a été entamé par des votes successifs de fonds qui s'élèvent à l'heure actuelle à 850 fr. ; l'excédent n'est donc plus que de 272 fr. Et encore je ne fais pas figurer dans ce compte la dépense pour la nouvelle évaluation des propriétés non bâties, soit 3,000 fr. pour l'année 1894 ; il est vrai qu'il y a au budget extraordinaire un excédent de 1.300 francs, mais il sera insuffisant pour faire face à cette dépense. Je demande donc au conseil général, s'il veut accorder une allocation à la société des *Archives historiques*, de la réduire à la somme de 250 francs, c'est-à-dire à la somme encore disponible sur l'excédent du budget ordinaire de 1894.

» M. GODIN. Je crois devoir rappeler au conseil général qu'à une précédente séance il a voté, sur mon rapport, pour parer aux frais de la nouvelle évaluation des propriétés non bâties, une somme de 3.000 francs, sous cette réserve que le crédit trouverait place au budget. Il me semble que tant que cette dépense urgente, qui répond à un besoin de justice, n'aura pas été comprise au budget, il serait préférable de ne pas voter d'autres dépenses.

» M. GUILLET. La société des *Archives historiques* se contenterait peut-être d'une somme de 250 francs.

» La somme de 250 francs est mise aux voix et adoptée. »

Le 32^e congrès des sociétés savantes, dont nous publions plus bas, page 423, le programme, s'ouvrira à la Sorbonne, et la 18^e session des sociétés des beaux arts, à l'école des beaux arts, le mardi 27 mars 1894. Les mémoires préparés en vue de ces réunions doivent être adressés au président de la société des Archives avant le 25 janvier prochain.

Par décision de M^r l'évêque de La Rochelle et Saintes, du 14 septembre, notre confrère, M. l'abbé Paul Sagot du Vauroux, secrétaire particulier de son éminence le cardinal archevêque de Rouen, déjà chanoine de Rouen, a été nommé chanoine honoraire de l'église cathédrale de La Rochelle.

Parmi les récompenses décernées aux exposants d'Angoulême, signalons une médaille de vermeil accordée à l'imprimerie nouvelle Noël Texier, à La Rochelle, la plus haute récompense accordée à l'imprimerie.

L'académie nationale des sciences, belles lettres et arts de Bordeaux a décerné un rappel de médaille d'argent à M. Maguier, pour un recueil de vers manuscrit intitulé *Vingt sonnets*.

Le prix d'histoire et géographie accordé par la société des Archives à la classe de rhétorique du collège de Saintes, a été obtenu cette année par le jeune Georges Bonnet, de Saintes. Le palmarès continue à ne plus mentionner le don de la société.

M. F. Sander vient de publier (Berlin, imprimerie E.-S. Mittler und Sohn, 1893) *Eléonore Desmier d'Olbreuse, Herzogin von Braunschweig-Lüneburg-Celle*, conférence faite à la deuxième assemblée générale de la société huguenote d'Allemagne.

M. Boissonnade, professeur d'histoire au lycée d'Angoulême, a soutenu avec succès ses deux thèses pour le doctorat ès lettres : « *Quomodo comites Engolismenses erga reges Angliæ et Franciæ se gesserint et comitatus Engolismæ et Marchiæ regno Francorum adjuncti fuerint* (1152-1328), et *Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille, essai sur les relations des princes de Foix-Albret avec la France et l'Espagne*. La *Revue historique* de septembre-octobre, p. 96, a rendu compte de la thèse française. Dans les *Annales du midi*, d'octobre,

p. 511, M. Antoine Thomas a fait quelques remarques sur la thèse latine et signalé quelques erreurs : *Sincaium* est *Sanxay* (Vienne), non *Sancoins* (Cher) ; *Rancon* est dans la Creuse, non dans la Haute-Vienne ; *Campaniacum* n'est pas *Champagnat* (Creuse), mais *Champagnac*, commune de Bussière-Poitevine (Haute-Vienne) ; *Laborleria* ne peut être *Les Borderies*, mais quelque *La Liborière* ; Guillaume Taillefer n'est pas mort en 1177, mais en 1179 ; le fiancé d'Isabelle d'Angoulême (1200) était Hugues IX, non le fils d'Hugues IX ; etc.

Dans sa séance du 23 juin, l'académie des inscriptions et belles lettres a décerné le prix Volney (linguistique) à M. l'abbé Rousselot, ancien professeur au séminaire de Richemont, pour son ouvrage *Les modifications phonétiques du langage*.

Par arrêté du 25 juillet, le ministre de l'instruction publique a donné le nom de Bernard Palissy au lycée d'Angen.

A la séance du 9 août, le conseil municipal de Saintes a entendu lecture d'un rapport de M. Charles Dangibeaud, au nom de la commission des arts, qui propose d'appeler *quai Palissy* cette partie du quai de la République où devait se trouver l'atelier de maître Bernard, entre la Grand'rue et le café de la Couronne, le quai Palissy actuel n'étant plus à sa place ; le conseil a passé à l'ordre du jour. Voir *Indépendant* du 22 septembre.

Le conseil municipal de Cognac, dans sa séance du 5 juillet, a donné le nom d'Oscar Planat à la rue de l'ancien hôtel de ville.

La société des amis des arts de La Rochelle a acheté pour le musée de la ville deux tableaux : *La cigale*, de M. Jean Perreault, et *Le brenn et sa part de butin*, de M. Jamin ; une aquarelle, *Un coin de mare à Fontainebleau*, d'Allongé, et un fusain du même, qui ont figuré au dernier salon.

DISCOURS DE DISTRIBUTION DES PRIX

Le 22 juillet, à l'école Saint-Paul d'Angoulême, sous la présidence de M. l'abbé J. Nanglard, vicaire général, discours sur *Le caractère* par le directeur, M. l'abbé Blanchet, imprimé en tête du palmarès ;

Le 24, à l'institution Notre-Dame, à Saintes, sous la présidence de M. le chanoine Carteau, curé-archiprêtre de Saint-Pierre, discours de M. l'abbé Gellé, sous-directeur, *Vie de col-*

lège, publié par les *Annales ecclésiastiques de l'ouest*, du 2 août, et le *Progrès* du 4 ; à l'école Fénelon, de La Rochelle, sous la présidence de M. l'abbé Aversenq, aumônier de l'hôpital Saint-Charles, à Rochefort, qui a parlé des principes et de la volonté capables de former un homme de caractère ; au petit séminaire de Montlieu, sous la présidence de M^{sr} l'évêque, qui a tracé un programme pour l'emploi des vacances ;

Le 26, à l'institution Saint-Jean, à Saint-Jean d'Angély, sous la présidence de M. le chanoine Bardou, curé-archiprêtre de Saint-Jean d'Angély, qui a montré le triple but de l'école : faire des hommes instruits, des chrétiens vaillants et de bons Français ;

Le 28, à l'institution diocésaine de Pons, le discours, *La piété ou la part du bon Dieu dans les vacances*, a été prononcé par M. l'abbé Archambeau, professeur de rhétorique ;

Le 29, au collège de Saintes, sous la présidence de M. Duréault, sous-préfet, le discours d'usage a été prononcé par M. Cote, professeur de troisième, qui a pris pour sujet *La langue française* (Voir l'*Indépendant* du 3 août) ; ces deux discours sont en tête du palmarès ; au lycée de Rochefort, sous la présidence de M. Petit-Dossaris, sous-préfet, dont le discours a été imprimé dans le *Phare* du 2 août, le discours d'usage a été prononcé par M. Laumonier, professeur de rhétorique, qui a pris pour thème : *De l'éducation morale par le moyen des études littéraires* ;

Le 30, au collège de Cognac, sous la présidence de M. Pascal Combeau, président du conseil d'arrondissement, le discours a été prononcé par M. Tacoulat, professeur de troisième, et au collège de Barbezieux, sous la présidence de M. le docteur Meslier, maire, qui a dit : « Je viens de parcourir en touriste plusieurs cantons de l'arrondissement, j'ai gravi les coteaux, visité les fermes, traversé un vaste territoire. J'ai rencontré des terrains dénudés, des maisons abandonnées ; j'ai constaté que la population avait diminué dans presque toutes les communes ; la gêne commune a frappé à la porte des agriculteurs. Il faut agir sans relâche, il faut empêcher que le vieux sol charentais soit abandonné par ceux qui le cultivent... » ; M. Pierre, professeur de rhétorique, a retracé la vie d'Elie Vinet. « Alors, dit le *Barbezilien* du 3 août, M. Grosse procède à la publication du palmarès, avec cette pureté de diction et cette vigueur de poumons que tout le monde lui envie. »

Le 31, au collège de Saint-Jean d'Angély, sous la présidence de M. Combes, sénateur ; au lycée de La Rochelle, sous la présidence de M. Héltas, préfet de la Charente-Inférieure, le discours d'usage, *L'honneur militaire*, a été lu par M. Bruat, professeur de cinquième.

Notre confrère, M. l'abbé Charles Métais, après avoir achevé le *Cartulaire blésois de Marmoutier* (Blois, 1891, 1 volume de 700 pages, chez l'auteur à Chartres), s'est attaché au *Cartulaire*

de l'abbaye cardinale de *La Trinité de Vendôme*, qui, en dehors du volume édité par la société des *Archives historiques de Saintonge*, formera trois beaux volumes de 500 pages, peut-être quatre, si les ressources de la société archéologique du Vendômois, qui s'est chargée de l'impression, et les résultats de la souscription le permettent. Le premier volume est terminé; le 2^e est sous presse, et l'ouvrage sera terminé en 1895. Le prix de chaque volume est de 8 fr., payable après la réception du volume. On souscrit chez le président de la société du Vendômois à Vendôme (Loir-et-Cher). Nous appelons l'attention de nos confrères sur cette publication importante: ils ont une partie du cartulaire dans le tome XXII des *Archives*. Ils voudront avoir l'ouvrage complet. On sait que M. l'abbé Métais n'a rien négligé pour que nous ayons là une collection de textes complète. Il a été envoyé, au mois de mai 1892, en Angleterre, par les deux sociétés de Vendôme et de Saintes, pour recueillir dans la bibliothèque de feu Phillips tout ce qui existe de relatif à *La Trinité*.

A Marennes, représentation par la troupe Bénévent de *Tout Marennes y passera*, grande revue locale en 3 actes et 4 tableaux, par M. Alfred Nadeau, de Saint-Trojan. *La Seudre* et le *Conservateur* de Marennes en ont commencé la publication dans leur numéro du 22 octobre.

La Croix de Saintonge et d'Aunis, du 2 juillet, publie *Les commencements du protestantisme en Aunis et en Saintonge* (suite) à *Saint-Jean d'Angély*, où sont racontés les exploits du féroce Arnaud Rolland, maire de Saint-Jean (Voir *Bulletin*, LIII, 225); n^o des 8, 15 octobre, *A travers l'île de Ré*.

Le *Bulletin d'autographes* (septembre-octobre) annonce une lettre de Bernard, de Saintes, député de la Charente-Inférieure à la convention, au comité de salut public (maison d'arrêt de la nation, 6 messidor an III), pour protester contre les accusations de quelques citoyens de Dijon. Prix : 15 francs.

Le 3^e fascicule, *chat-chit*, du t. II du *Dictionnaire des familles du Poitou*, par M. Beauchet-Filleau, vient de paraître.

Dans les *Mémoires de la société académique... de l'Aube*, t. LVI, année 1892, lire un important travail de M. Louis Le Clerc, *Carrelages vernissés, incrustés, historiés et faïencés du musée de Troyes*, avec de nombreuses planches.

Dans ses *Nouveaux fragments de sigillographie senonaise* (Sens, Duchemin, 1890, in-8°, 38 pages), M. Gustave Julliot, président de la société archéologique de Sens, a publié, outre un sceau très ancien de Saint-Etienne: SIGILLVM SANCTI STEPHANI SENONIS, et autres relatifs à l'église métropolitaine, le sceau du

maire et des pairs de la commune de Dijon (xiv^e siècle), montrant, comme celui de Cognac reproduit dans le 1^{er} volume des *Archives*, le maire à cheval : SIGILLVM COMMVNIE DIVIONIS ; de plus, dans la bordure extérieure, les têtes des vingt échevins.

A lire dans le *Bulletin de la société académique de Laon*, t. xxviii (1893), un article nécrologique sur Edouard Lhote, né à Laon en 1808, inspecteur principal des douanes, poète, artiste, historien, membre d'une foule de sociétés savantes, mort à Aubenton le 10 décembre 1890, qui a notamment publié, à Marennes, chez Florentin aîné, *Les leçons du Portique* (1870). L'auteur de la notice, M. Charles Glinel, ajoute : « Le catalogue A. Florentin aîné, éditeur à Marennes, signalait en même temps deux ouvrages du même auteur : *Coups de plumes philosophiques et littéraires* (mélanges) ; *De la nationalité française au XIX^e siècle* (philosophie sociale). Nous ne croyons pas que ces volumes aient été publiés. »

M. Jean-François Bladé publie, dans les *Annales du midi*, livraison d'octobre, la première partie d'une importante étude, *La géographie du sud-ouest de la Gaule pendant la domination romaine*. Il y traite la question des Cambolecti Agessinates et adopte la thèse de M. Lièvre ; ce sont les Ecolismenses.

M. le baron de Bouglon, membre de la société archéologique du midi de la France, vient de publier (Toulouse, Ed. Privat, 1893, in-8°, 168 pages ; prix, 3 francs) *Les reclus de Toulouse sous la terreur*. C'est la liste officielle des citoyens emprisonnés comme suspects. Ils sont au nombre de 381, mais pour la seule prison de la Visitation, dont s'occupe ce premier fascicule. Viendront ensuite les reclus des Carmélites, de la Conciergerie, du Sénéchal, des Hauts-Murats, de Sainte-Catherine, les recluses de Saint-Sernin, enfin les citoyens détenus dans les maisons d'arrêt des districts. Chaque nom est annoté et fort bien. L'auteur, par ce premier volume, plein de recherches personnelles et consciencieuses, a montré qu'il savait éclaircir un texte, toujours un peu aride. Son ouvrage offre un vif intérêt pour tous ceux qui s'occupent de l'époque révolutionnaire. Demandons que les détails de filiation et d'état civil soient plus nombreux.

M. l'abbé Lecler a fait paraître (Limoges, chez Ducourtieux, 1892, in-8° ; prix, 9 francs) le 1^{er} volume (744 pages) des *Martyrs et confesseurs de la foi du diocèse de Limoges pendant la révolution*, plein de documents intéressants et d'études attachantes.

Le 14 juillet, a paru le premier numéro de *Royan*, quotidien, 4 pages, imprimé à Royan chez Victor Billaud, qui en est aussi le directeur et le gérant. (Prix : 5 centimes). Il a cessé sa publi-

cation pour l'année, le 30 septembre. Dans les numéros des 29 et 30 septembre, sous le titre *Pages rétrospectives*, on trouve reproduit d'un journal de Saintes, le *Mémorial de l'ouest*, 27 août 1850, le voyage, il y a quarante ans, *De Saintes à Royan*, où l'on parle de Pisany, Saujon et Royan.

Le 14 juillet, a paru le premier numéro de « *La franche parole*, journal républicain des Charentes, des Deux-Sèvres et des provinces de l'ouest, paraissant le samedi. » Rédacteur en chef, Eugène Réveillaud. Prix : par an, 5 francs. Devise : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi. »

A paru aussi pendant la période électorale : *La voix des cantons*, journal qui soutenait la candidature de M. Gabriel Dufaure, élu député au scrutin de ballottage, le 3 septembre, dans la 2^e circonscription de Saintes, par 6,041 suffrages contre 5,602 à M. Gabriel Denis, négociant à Cognac.

Un comité s'est constitué, sous les auspices de la société des architectes de l'Aisne, pour élever, à Ribemont, un monument à la mémoire de François Blondel, sieur des Croisettes et de Gallardon, né à Ribemont (Aisne) en 1617, mort à Paris en 1686, qui a construit la porte Saint-Denis à Paris, la corderie de l'arsenal de Rochefort, l'allongement du pont de Saintes en 1665, fait aux frais de l'évêque de Saintes, Louis de Bassompierre, d'où le nom de place Bassompierre.

Le congrès de médecine mentale des pays de langue française s'est ouvert à La Rochelle, le 1^{er} août. Dans sa séance du 28 juillet, le conseil municipal avait voté une somme de 600 fr. pour offrir un punch aux 50 membres du congrès, le jour de leur arrivée.

CONFÉRENCES. — Le 6 juillet, à La Rochelle, dans l'ancienne chapelle de l'oratoire, devant 1,500 personnes, conférence, *Le socialisme et les prochaines élections*, par les citoyens Lavigne, de Bordeaux, Siauve-Evausy et Jules Guesde, de Paris (Voir compte-rendu dans l'*Echo rochelais* du 8) ; le 7 octobre, *L'électricité*, par M. de Montgaillard ; à La Rochelle, et le 13 octobre à Saintes, réunion des ouvriers et employés des chemins de fer : M. Guérard, secrétaire général de la fédération des employés, a développé le programme de revendications affirmées par la chambre syndicale de Paris.

Le 10 octobre, s'est ouvert dans le temple de La Rochelle le synode national des églises réformées de France et d'Algérie. Des 29 synodes nationaux, trois se sont tenus à La Rochelle, le 7^e, le 11^e et le 18^e. M. le pasteur Good a souhaité la bienvenue. M. le pasteur Dupin de Saint-André, de Tours, prési-

dent de la commission permanente qui représente les églises réformées dans l'intervalle des sessions trisannuelles du synode général, répond. L'assemblée nomme modérateur, M. Couve, pasteur à Paris. A 5 heures, le synode est reçu à l'hôtel de ville par M. d'Orbigny, maire. Le 12, conférence historique par M. le pasteur Weiss, de Paris, qui a exposé les souffrances des huguenots à La Rochelle (Compte-rendu dans le *Courrier de La Rochelle* du 19); le 14, par M. le pasteur Bœgner, de Paris, sur les missions protestantes françaises; le 15, prédications de MM. les pasteurs Soulier, de Paris, et Bruguière, de Marseille; le 16, conférence, *Le réveil national*, par M. le pasteur Doumergue, professeur à Montauban. Le 18, adresse à M. Carnot, président de la république française. Le 19, clôture des séances par un discours de M. Couve et la prière.

Le 4 octobre, a paru le 1^{er} numéro *Le Synode de La Rochelle*, bulletin quotidien, qui a eu 12 numéros, publié sous la direction de MM. Abel Roulineau et Adolphe de Richemond, à l'imprimerie de Noël Texier. Prix des 12 numéros : 1 franc.

PROGRAMME DU CONCOURS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
A LA SORBONNE EN 1894

Section d'histoire et de philologie. — 1° Transformations successives et disparition du servage; 2° histoire des anciennes foires et marchés; 3° anciens livres de raison et de compte; journaux de famille; 4° signaler, dans les archives et bibliothèques, les pièces manuscrites ou les imprimés rares qui contiennent des textes inédits ou peu connus de chartes de communes ou de coutumes; 5° rechercher à quelle époque, selon les lieux, les idiomes vulgaires se sont substitués au latin dans la rédaction des documents administratifs; 6° divertissements publics ayant un caractère de périodicité régulière et se rattachant à des coutumes anciennes, religieuses ou profanes; 7° étudier quels ont été les noms de baptême usités suivant les époques dans une localité ou dans une région : en donner, autant que possible, la forme exacte; rechercher quelles peuvent avoir été l'origine et la cause de la vogue plus ou moins longue de ces différents noms; 8° origines et histoire des anciens ateliers typographiques en France; 9° recherches relatives à l'histoire de la marine française; 10° origine, commerce et préparation des aliments avant le xvii^e siècle; 11° recherches relatives au théâtre et aux comédiens de province depuis la renaissance; 12° transport des correspondances et transmissions des nouvelles avant le règne de Louis XIV; 13° recueillir les indications sur les mesures prises au moyen âge pour l'entretien et la réfection des anciennes routes; 14° rechercher dans les anciens documents les indications relatives aux maladies des animaux et des végétaux dans les diverses régions de la France; 15° indications tirées des anciens documents pouvant faire connaître

les phénomènes naturels, météorologiques ou autres (inondations, pluies, sécheresses persistantes, tremblements de terre, température exceptionnelle, etc.), jusqu'au règne de Louis XIII ; 16° dresser la liste des personnes qui ont rempli successivement, dans une ville ou dans une circonscription, un emploi administratif, judiciaire ou militaire : bailli, vicomte, sénéchal, viguier, prévôt, maire, capitaine, châtelain, etc. ; 17° étudier les systèmes des poids et mesures dans un territoire déterminé sous l'ancien régime : en établir la correspondance avec le système métrique.

Section d'archéologie. — 1° Rechercher les épitaphes, inscriptions de synagogues, graffites en langue et écriture hébraïques qui n'ont pas encore été signalés ou ont été imparfaitement publiés jusqu'à présent ; 2° rechercher les inscriptions arabes, épitaphes, dédicaces de mosquées, légendes de portes, de minbar, etc., antérieures à la conquête turque, qui se trouvent dans l'un des trois départements algériens ou dans la régence de Tunis ; 3° signaler les inscriptions païennes ou chrétiennes, provenant des catacombes de Rome et non encore publiées, qui peuvent se trouver dans les églises de France ; 4° rechercher les sarcophages ou fragments de sarcophages sculptés, d'origine chrétienne ou païenne, et non encore signalés, qui peuvent exister dans des collections publiques ou dans des propriétés particulières ; 5° rechercher en France et dans l'Afrique française les mosaïques antiques ou du moyen âge non relevées jusqu'à cette heure et dont on possède les originaux ou les dessins ; 6° signaler les monuments ou objets antiques conservés dans les musées de province et qui sont d'origine étrangère à la région où ces musées se trouvent ; 7° signaler les actes notariés du xiv^e au xv^e siècle contenant des renseignements sur la biographie des artistes, et particulièrement les marchés relatifs aux peintures, sculptures et autres œuvres d'art commandées soit par des particuliers, soit par des municipalités ou des communautés ; 8° dresser la liste, avec plans et dessins à l'appui, des édifices chrétiens et des monuments sculptés d'une province ou d'un département réputés antérieurs à l'an 1000 ; 9° étudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.) ; 10° rechercher, dans chaque département ou arrondissement, les monuments de l'architecture militaire en France aux diverses époques du moyen âge : signaler les documents historiques qui peuvent servir à en déterminer la date ; 11° signaler dans chaque région de la France les centres de fabrication de l'orfèvrerie pendant le moyen âge : indiquer les caractères, et tout spécialement les marques et poinçons, qui permettent d'en distinguer les produits ; 12° rechercher dans les monuments figurés de l'antiquité ou du moyen âge les représentations d'instruments de métier ; 13° rechercher les centres de fabrication de la céramique dans la Gaule antique : signaler les endroits où cette industrie s'est perpétuée depuis l'antiquité

jusqu'à nos jours ; 14° recueillir des documents écrits ou figurés intéressant l'histoire du costume dans une région déterminée ; 15° étudier, dans les *Acta sanctorum*, parmi les biographies des saints d'une région de la France, ce qui peut servir à l'histoire de l'art dans cette région ; 16° dresser, pour un département, un arrondissement ou un canton, la liste des objets intéressant l'histoire ou l'archéologie qu'il conviendrait de mettre sous la sauvegarde de la loi du 30 mars 1887.

Section des sciences économiques et sociales. — 1° Déterminer, dans une région plus ou moins étendue de la France, le sort des biens communaux depuis 1789 ; 2° étudier, dans une commune urbaine autre que Paris, ou dans une commune rurale, l'organisation et le mouvement des finances sous l'ancien régime et de 1789 jusqu'à nos jours ; 3° étudier, d'après un exemple particulier, le fonctionnement d'une municipalité cantonale sous le régime de la constitution de l'an III ; 4° étudier le registre des délibérations d'une ou de plusieurs municipalités rurales pendant la révolution, en vue de montrer quelle contribution cette étude peut apporter à l'histoire générale ; 5° rechercher, en prenant un exemple particulier, comment a fonctionné une administration préfectorale sous le régime de la constitution de l'an VIII ; 6° étudier, dans un département ou dans un canton, le fonctionnement du régime de la séparation de l'église et de l'état sous le directoire et sous le consulat jusqu'au concordat ; 7° tracer l'histoire de la presse périodique dans un département ou dans une ville depuis 1789 jusqu'à nos jours ; 8° étudier, à dater du XVIII^e siècle, les divers systèmes d'organisation municipale dans les provinces autonomes ou les pays d'élections : signaler ceux de ces systèmes qui ont le mieux sauvegardé, à l'occasion des actes de la vie locale, le patrimoine commun ou la fortune individuelle des habitants ; 9° comparer, à l'aide de documents historiques, de traditions orales et d'observations directes, l'organisation et la vie des familles rurales dans un ou plusieurs villages d'une même région de la France, au XVIII^e siècle et de nos jours ; 10° exposer les analogies et les différences des anciens et des nouveaux octrois, au triple point de vue de l'assiette, de l'attribution et de l'emploi des taxes ; 11° examiner le rôle et l'influence des écoles centrales sous la révolution, soit dans une étude d'ensemble, soit d'après un exemple particulier ; 12° par quels moyens pourrait-on favoriser l'accroissement de la population en France ? 13° conditions actuelles du transport des enfants envoyés en nourrice ; protection des enfants de Paris envoyés en nourrice en province ; modes d'assistance à accorder à l'enfant du travailleur ; organisation des crèches en France et à l'étranger ; 14° faire connaître les mesures prises dans la seconde moitié du XVIII^e siècle par un certain nombre de villes, bourgs et villages, pour assurer, à titre gratuit, l'assistance médicale en faveur des habitants pauvres ou peu aisés ; 15° la gradation des peines peut-elle être sauvegardée dans le mode actuel d'exécution de

la peine des travaux forcés ? 16° mesures étudiées et appliquées, depuis les cinq dernières années écoulées, pour parvenir à la répression de la mendicité et du vagabondage en France ; 17° serait-il utile de faire, en France, une loi spéciale relative au contrat d'édition ou contrat conclu entre un auteur ou un artiste et un éditeur pour la publication d'une œuvre de littérature ou d'art ? 18° est-il désirable qu'il soit fait en France une loi relative aux assurances sur la vie ? quelles devraient en être les bases ? 19° la prohibition de la recherche de la paternité naturelle devrait-elle être supprimée ou, tout au moins, restreinte ? avantages et inconvénients de la prohibition ; systèmes des principales législations étrangères ; 20° conviendrait-il d'étendre ou de restreindre la compétence du juge unique ? 21° de la règle de deux degrés de juridiction dans l'ordre judiciaire et dans l'ordre administratif : des exceptions qu'elle peut comporter et de celles qu'il conviendrait de faire disparaître ; 22° étudier les effets du régime dotal en France.

Section de géographie historique et descriptive. — 1° Signaler les documents géographiques manuscrits les plus intéressants (textes et cartes) qui peuvent exister dans les bibliothèques publiques et les archives des départements, des communes ou des particuliers ; étudier spécialement les anciennes cartes marines d'origine française ; 2° inventorier les cartes locales anciennes, manuscrites et imprimées : cartes de diocèses, de provinces, plans de villes, etc. ; 3° déterminer les limites d'une ou de plusieurs anciennes provinces françaises en 1789 ; 4° biographies des anciens voyageurs et géographes français ; missions scientifiques françaises à l'étranger antérieures à la création des *Archives des missions scientifiques et littéraires* ; 5° de l'habitat actuel en France, c'est-à-dire du mode de répartition dans chaque contrée des habitations formant les bourgs, villages et hameaux ; dispositions particulières des locaux d'habitation, fermes, granges, etc. : origine et raison d'être de ces dispositions ; altitude maximum des centres habités, depuis les temps historiques ; 6° recherches sur les marées de la côte de France par comparaison avec celles de Brest aujourd'hui complètement étudiées ; recherches sur les courants littoraux, leur force et leur direction pendant les périodes de calme et de coups de vent ; tracer sur une carte le cheminement des épaves ; 7° de l'habitat en France dans les temps préhistoriques : cartes montrant la distribution géographique des dépôts alluviens, cavernes, abris sous roches, etc., ayant renfermé des restes de l'époque quaternaire ; cartes des stations, ateliers, monuments funéraires, etc., de l'âge de la pierre polie, de l'âge du bronze ou de l'âge du fer ; 8° limites des différents pays (Brie, Beauce, Morvan, Sologne, etc.), d'après les coutumes locales, le langage et l'opinion traditionnelle des habitants : indiquer les causes de ces divisions (nature du sol, ligne de partage des eaux, etc.) ; 9° compléter la nomenclature des noms de lieux, en relevant les noms donnés par les habitants d'une contrée

aux divers accidents du sol (montagnes, cols, vallées, etc.) et qui ne figurent pas sur les cartes ; 10° étudier les modifications anciennes et actuelles du littoral de la France (érosions, ensablements, dunes, tourbières, forêts submergées, etc.) ; 11° chercher les preuves du mouvement du sol, à l'intérieur du continent, depuis l'époque historique : traditions locales ou observations directes ; 12° signaler les changements survenus dans la topographie d'une contrée de la France depuis une époque relativement récente ou ne remontant pas au-delà de la période historique, tels que déplacements des cours d'eaux, brusques ou lents ; apports ou creusements dus aux cours d'eau ; modifications des versants, recul des crêtes, abaissement des sommets sous l'influence des agents atmosphériques ; changements dans le régime des sources, etc. ; 13° signaler les derniers progrès accomplis dans l'étude géographique des colonies françaises ou des pays de protectorat ; 14° discuter les documents relatifs à la distribution géographique des populations de couleur qui vivent dans les colonies, les protectorats et les zones d'influence française ; 15° rechercher les traces des plus anciennes populations dans les différentes régions de la France.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS.

La société des *Archives* a deux nouvelles pertes à déplorer :

I. — Le 22 juillet, est décédé en sa propriété du Coudret, commune de Saintes, âgé de 48 ans, d'une affection au foie compliquée d'une maladie de cœur, Marie-Joseph-Gaston Laverny, avocat au barreau de Saintes, ancien bâtonnier de l'ordre. Né à Saintes, le 17 août 1844, il était le 3^e enfant de Jean-Ferdinand Laverny (1809-1871), professeur au collège de Saintes et officier d'académie en 1864, à une époque où les palmes étaient vraiment une distinction, et de Marie-Eugénie-Louise Mollet, née en 1811, décédée en 1889 avec une grande réputation de piété et de charité. Il descendait d'une ancienne famille de robe originaire du Condomois, fixée vraisemblablement à la suite du duc d'Épernon dans la province de Saintonge, où Jean Laverny fut sénéchal du comté de Plassac en 1691, un autre curé de Guitinières et prieur de Brie. Son grand-père, Louis-François Laverny, époux de Marie-Elisabeth Landreau de Saint-Paul, avocat en parlement, commissaire du district de Saint-Genis aux états provinciaux de Saintonge, fut nommé vice-président du tribunal de première instance de Saintes en 1816 ; son bisaïeul, Jean-Gaspard, seigneur de Crut en Saint-Grégoire d'Ardenne, sénéchal du comté de Plassac en 1756, juge du marquisat de Olam en 1763, était devenu en 1769 conseiller du roi en l'élection

de Saintes, et son trisaïeul, Jean-Gaspard, était maître ès arts en l'université de Bordeaux. Son grand-père maternel, Eutrope-Raphaël Mollet (1763-1856), marié à Eustelle de La Charlonnie, fut un duelliste fameux, juge au tribunal civil de Saintes et chevalier du Lys. On trouvera de plus amples détails dans le livre de M. Anatole Laverny, *Les La Charlonnie* (Voir plus bas, page 472).

Après ses études faites avec grand succès au collège de Saintes et son diplôme de bachelier obtenu le 25 août 1862, il suivit les cours de la faculté de droit à Poitiers, où il retrouva vivant encore le souvenir de son grand-père Eutrope Mollet, que ses aventures de duel avaient fait reléguer par lettre de cachet dans l'île d'Oleron. Puis, licencié en droit, le 26 août 1866, avec une thèse sur *La séparation de corps*, il s'établit en novembre comme stagiaire à Saintes où il ne tarda pas à conquérir la réputation d'un orateur.

Laverny avait de l'esprit, de l'à-propos, du sang-froid, surtout du cœur, et avec cela une pureté de langage remarquable. Dans ses plaidoyers de cours d'assises il était admirable, et tous les auditeurs, juges, jurés, public, se laissaient entraîner à son éloquence. Une rare modestie, un peu de nonchalance l'ont empêché de déployer ses talents sur un plus vaste théâtre.

Quand la patrie eut besoin du secours de tous ses enfants, Gaston Laverny n'hésita pas : il s'enrôla dans le 20^e régiment de ligne qui avait tenu garnison à Saintes et qui se trouvait alors à Tours. Coïncidence curieuse ! Le même jour, sans entente préalable, son frère aîné, Anatole Laverny, officier des douanes à Marseille, s'engageait dans le 8^e régiment de chasseurs à cheval pour faire la campagne de l'armée de la Loire qu'il quitta à la paix avec le grade de maréchal des logis fourrier. Gaston, nommé caporal le 9 octobre 1870, sergent-fourrier le 6 novembre, sergent-major le 21, fut incorporé dans le 75^e de marche au 25^e corps de l'armée de la Loire. Proposé pour le grade de sous-lieutenant le 28 janvier 1871, au lendemain de l'affaire d'Orsay, il reçut l'épaulette le 28 à Corvol l'Orgueilleux dans l'Yonne, où l'aile droite du général Pourcel avait été concentrée. La guerre terminée, où il s'était battu vaillamment et avait conquis son grade d'officier sur le champ de bataille, il revint modestement reprendre à Saintes sa place au barreau, comptant néanmoins toujours au 75^e d'infanterie jusqu'au 31 janvier 1872, date où sa démission fut acceptée.

Son dévouement, son talent, sa cordialité lui valurent, le 17 mai 1885, au renouvellement partiel du conseil municipal, les suffrages de ses concitoyens : il fut le premier et l'unique candidat du parti conservateur depuis 1871. Il obtint 1,166 voix ; le premier de la liste en avait 1,592. L'année suivante, il fut porté comme représentant du parti royaliste sur la liste conservatrice pour les élections législatives, et pour être élu il ne lui manqua, le 18 octobre, que 288 voix. Mais la lutte, qu'il savait soutenir au besoin — il l'avait prouvé à l'armée et dans un duel —

n'allait pas à sa nature délicate. Il se consacra dès lors tout entier à sa profession d'avocat. Plusieurs fois il fut élu bâtonnier de l'ordre.

L'assistance nombreuse qui, au jour des funérailles, se pressait dans l'église de Saint-Palais trop petite pour la cérémonie, et qui, plus recueillie que d'ordinaire, a accompagné son corps au cimetière Saint-Vivien, a visiblement témoigné des vifs regrets qu'il a emportés et du vide qu'il a laissé après lui. Tous ses confrères en robe, ainsi que la chambre des avoués, suivaient le char funèbre qu'accompagnaient aussi les tribunaux civil et de commerce, leurs présidents en tête. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le comte de Saint-Germain, commandant de cavalerie en retraite, et Abel de Bretinauld de Méré, et maîtres Inquimbert, avocat, et Baron, bâtonnier de l'ordre. Au cimetière, ce dernier a retracé en termes éloquents la vie du défunt, et, à quelques jours de là, aux assises du mois d'août, M^e Léon Bouyer, avant d'entamer la plaidoirie qui l'amenait à la barre, et en quelques mots empreints d'une sincère émotion, s'est fait un devoir de payer son tribut d'affectueux regrets au confrère et à l'ami, qui avait guidé ses premiers pas dans la carrière.

« C'est un grand cœur qui vient de cesser de battre, a dit M. Baron ; c'est un grand esprit qui vient de s'éteindre... Bon et affectueux, désintéressé jusqu'au sacrifice, il ne connut point les indifférents et ne compta que des amis. Au barreau le vide qu'il laisse dans nos rangs est de ceux qui ne se comblent pas... Depuis qu'il nous appartenait, depuis 1866, il n'est pas de grands débats civils ou criminels où Laverny n'ait eu sa part toujours brillante ; il n'est pas une de ses plaidoiries qui ne fut un éclatant succès. Bien longtemps l'enceinte de la cour d'assises gardera l'écho de sa parole exquise et captivante ; toujours nous l'entendrons comme un charme et comme un modèle... Il marcha à notre tête de succès en succès, toujours probe, toujours éloquent, toujours désintéressé, toujours avocat parfait jusqu'au moment où l'implacable maladie le retint éloigné de nous... » Ce discours a été publié par l'*Indépendant* du 24, le *Progrès* du 26, le *Moniteur de la Saintonge* du 27, etc.

Tous les journaux indistinctement ont fait l'éloge de Gaston Laverny et rendu hommage à son talent d'orateur, son extrême délicatesse, la rectitude de son jugement en affaires et la sûreté de ses avis. Ils n'ont pas caché non plus les services qu'il se plaisait à rendre sans les compter jamais et avec un désintéressement parfois exagéré, chose rare de nos jours surtout. « Le parti conservateur, disent les *Tablettes* du 25, vient de faire une perte bien sensible... C'était, comme le dit très bien le *Progrès*, « un » orateur vibrant de cour d'assises, un tribun éloquent de ré- » unions populaires, qui défendit avec autant d'énergie que de » talent le droit, la justice et la liberté. » M. Laverny figurait sur la liste conservatrice aux élections législatives de 1885 et nous, qui avons pu apprécier sa nature d'élite, nous joignons nos

regrets à ceux qu'éveille sa mort prématurée. » Et l'*Indépendant* du 25 : « Il avait su conquérir, outre une réputation brillante, l'estime et la sympathie générales. Les succès qu'il remporta en cour d'assises furent nombreux ; quelques uns furent éclatants et pleins de retentissement. »

II. — Le 15 octobre, est décédé à Nantes *Camille-Pierre-Eugène Michaud*, né à Chaniers le 16 janvier 1848, notaire à Tonnay-Charente de 1875 à 1888. Il était fils de *Marie-Elisabeth Gaudin*, décédée à Saintes le 11 novembre 1873, et de *Joseph-Jean-Jacques Michaud*, né en 1818, notaire à Chaniers de 1845 à 1854, à Saintes de 1860 à 1864, conseiller municipal de 1860 à 1865, fils lui-même d'un notaire de Chaniers (1811-1833). Voir *Etude et documents sur la ville de Saintes*, p. 123.

Le 2 avril 1893, est décédé à Rochefort, âgé de 58 ans, *Alexis Durand*, conducteur principal des ponts et chaussées, veuf d'*Antoinette-Amélie-Euphrosine Martin*, né à Bredon de *René Durand*.

Le 3 mai, est décédé à Tours *François-Georges Isle de Beauchesne*, 5^e des huit enfants de *Louis-Casimir Isle de Beauchesne* et de *Pauline Froger de l'Eguille*. Il avait épousé, à Tours, le 16 octobre 1855, *Eugénie-Charlotte-Denise Ouvrard de Martigny*, fille d'un ancien officier d'infanterie démissionnaire en 1830, et d'*Eugénie de La Barthe* ; il a eu : *Joseph-Roger*, né le 18 octobre 1857, et *Marie-Thérèse*, mariée à *M. Jausions*. (Voir *Bulletin*, XII, 394).

Le 12 mai, est décédé à Rochefort, âgé de 47 ans, *Denis Robinet*, capitaine des douanes en retraite, né à Bitch (Moselle) de *Brice* et d'*Elisabeth Flock*, époux d'*Anne-Marie Fombert*.

Le 27 juin, est décédée à La Rochelle, âgée de 67 ans, *Cécile Alquier*, petite-fille du baron *Charles-Jean-Marie Alquier*, maire et député du tiers de La Rochelle aux états généraux de 1789, membre de la convention et des cinq cents pour Seine-et-Oise, ambassadeur à Madrid, Florence, Naples, ministre plénipotentiaire à Rome en 1806, mort en 1826 à Paris. « Digne émule de sa sœur jumelle morte il y a trois mois, M^{lle} Cécile Alquier, dit le *Bulletin religieux* du 1^{er} juillet, s'attacha avant tout avec elle à l'exercice de tous les devoirs de la piété chrétienne... »

Le 3 juillet, est décédé à Passeborde, près de Lussant, canton de Tonnay-Charente, et a été inhumé, le 6, au cimetière de Saintes, dans un caveau de famille, le comte *Marie-Georges-Charles-Louis-René d'Abzac*, âgé de 58 ans, fils de *Marie-Bernard-Amable d'Abzac* et de *Louise-Angélique-Clémentine Cacqueray de Valmenier*, mariée le 29 mai 1824. Il était cousin germain du général marquis d'Abzac, ancien aide de camp du maréchal de Mac-Mahon, et cousin de *M. Théodore Turpin de Jouhé*. C'est le

dernier représentant de la branche de Saintonge. La branche aînée est représentée par le seul général marquis d'Abzac.

Le 5, est décédé à Rochefort, âgé de 62 ans, et a été inhumé à Cusset (Allier) le 8, Jacques-Pierre-Louis-René Deschamps de Verneix, récemment nommé sous-directeur de l'école de dressage de Rochefort. Il était né à Hérisson (Allier) de Gilbert-Amable-Augustin-Arthur Deschamps de Verneix et de Marie-Louise-Claire-Clémentine Aupetit-Durand, de Cusset.

Le 8, est décédé subitement à La Rochelle, à l'âge de 39 ans, Charles George, capitaine au 123^e régiment d'infanterie. Né sur le versant occidental des Vosges, à Schirmeck, village lorrain annexé par la Prusse, il suivit son père en France lors de l'annexion et s'engagea au 123^e le 21 février 1873 ; sorti de l'école du camp d'Arvor en 1877, le 17^e sur 363, il fut nommé sous-lieutenant le 18 septembre 1879, passa 1881 et 1882 en Algérie et en Tunisie avec un bataillon de son régiment, fut nommé lieutenant le 9 août 1884 et, le 18 juillet 1891, capitaine. Il avait épousé à La Rochelle M^{lle} Jeanne Texier, d'une des plus anciennes et honorables familles de la ville, et était ainsi beau-frère de M. le docteur Burot, médecin principal de la marine à Rochefort. Il laisse trois filles. Sur sa tombe, M. le colonel Lejoindre a prononcé l'éloge du défunt. Voir l'*Echo rochelais* et la *Charente-Inférieure* du 12, le *Courrier* du 13.

Le 6 août, est décédé à Oran où il était inspecteur d'académie depuis le mois d'octobre dernier, Vincent Xamheu, âgé de 42 ans. Né à Prades (Pyrénées-Orientales), il fit ses études au collège de Saintes où son frère aîné, M. François Xamheu, était professeur de physique. Successivement maître d'études, professeur aux collèges de Compiègne, Dreux, aux lycées de Mont-de-Marsan et de Pau, il prit ses grades universitaires et se fit recevoir agrégé de grammaire. Le journal la *Charente-Inférieure* de La Rochelle et l'*Indépendant* de Saintes du 12 ajoutent qu'il appartenait à une vieille famille républicaine ; son père, déporté en Afrique par l'empire en 1851, y mourut à la kasbah de Bône, l'année suivante. Son fils touchait une pension comme victime du 2 décembre.

Le 8, est décédé dans sa famille, à Salles, des suites d'une fièvre typhoïde, Victor Marillaud, curé de Saint-Nicolas de Tasdon depuis deux mois et aumônier des petites-sœurs des pauvres. Né en 1850, ordonné prêtre en 1877, il avait été successivement professeur à Montlieu, vicaire à Montguyon, curé de Virson, en 1885 de Longèves.

Le 9, est décédé à Paris, à l'âge de 78 ans, Jean-Baptiste-Julien-Raymond Lemer, membre de la société des gens de lettres et de la société des auteurs dramatiques. Né à Rochefort de Raymond, lieutenant de vaisseau, et de Marie-Elisabeth Chaigneau, le 14 juin 1815, il fit ses études à Paris sous la direction d'Ad. Blanqui, son parent. Clerc de notaire, puis d'avoué, il fut quelques années attaché, en 1841, au ministère de la marine, tout en s'occupant de littérature. En 1848, il se livra au journalisme et écrivit dans la *Liberté*, le *Courrier français*, la *Semaine*; plus tard, il devint directeur de la librairie centrale à Paris. On lui doit, outre une foule d'autres ouvrages, la publication, en 1854, du *Voyage aux mers polaires exécuté à la recherche de sir John Franklin* (1854), par J.-R. Bellot. Voir *Dictionnaire universel des contemporains*, par Vapereau.

Le 28, est décédé à Lemé (Aisne), où il était pasteur depuis 14 ans, Paul Lafon, né le 24 septembre 1827 à Étaules, fils du pasteur de La Tremblade. Consacré en août 1853, il fut deux ans pasteur à Roubaix, quatre ans à Mansle (Charente), quinze ans à Étaules, où il rédigea avec son père et son frère le journal *La foi*, et s'occupa de l'asile Emilie dont il vice-présidait le comité, puis suffragant à Bordeaux du pasteur Maillard, enfin à Lemé. Voir *Bulletin évangélique* du 16 septembre.

Le 1^{er} septembre, est décédé à Rochefort, âgé de 79 ans, François-Henri Dissez, vérificateur des douanes en retraite, fils d'Ange-Victor Dissez et de feue Charlotte Dufau, époux de Victor-Adélaïde Lucile.

Le 7, est décédé à l'hôpital de la marine à Rochefort, où il était en traitement depuis quelques semaines pour une fluxion de poitrine, Paul-Marie-Marc-Léon-Joseph Arnauld, sous-lieutenant au 142^e régiment d'infanterie de ligne à Montpellier, né à Saintes, le 8 décembre 1869, de Marc-Emmanuel Arnauld, ingénieur, et d'Adèle-Marie Durand, petit-fils de Pierre-Marc Arnauld, banquier à Saintes.

Le 13, est décédé à La Rochelle, âgé de 73 ans, Edouard de Saint-Martin, commissaire adjoint de la marine en retraite, *, longtemps commissaire de l'inscription maritime à La Rochelle. Né à Rochefort, le 2 mai 1820, de Jacques-Louis, négociant, et de Lucile Bouffard, mariée en 1815, morte en 1844, il était petit-fils de Louis-Pierre de Saint-Martin, seigneur de Fragne, de Belair (1761-1817), et de Marie de La Porte-aux-Loups, mariée en 1782, morte en 1801. Le deuil était conduit par son gendre, par ses frères, MM. Auguste et Jules de Saint-Martin, et son cousin, M. Georges Bouffard, banquier à Rochefort. De son

mariage avec M^{lle} Eschauzier, il a eu une fille mariée à M. Antoine, *, décoré de plusieurs autres ordres, directeur de la carte de France au ministère de l'intérieur, fils d'un receveur général des finances de La Rochelle. Voir pour les Saint-Martin, seigneurs des Granges d'Aumagne, etc., *Bulletin*, ix, 72, et *La Morinerie*, *La noblesse de Saintonge*, 214.

Le 17, est décédé à Bellevue, commune de Virollet, canton de Gemozac, âgé de 62 ans, Victorin Nicolle, grand propriétaire viticole, qui avait été candidat au conseil d'arrondissement, puis en 1889 au conseil général contre M. Théodore Guillet, à la députation dans la 2^e circonscription de Saintes en 1889 contre M. Jolibois, et aux élections du 20 août dernier contre M. Gabriel Dufaure. Sur sa tombe, deux discours ont été prononcés : l'un par M. Vezin, président du comité républicain de la commune de Virollet, et l'autre par M. Eutrope Dupon, le nouveau député de Jonzac, rédacteur en chef du *Peuple*, qui les reproduit dans son numéro du 24. Le deuil était conduit par M. Camille Nicolle, son beau-frère, de Virollet, et par M. Théodore Nicolle, son cousin, de Tesson.

Le 18, est décédé à Rochefort, âgé de 52 ans, Jean Durand, conducteur des ponts et chaussées, époux de Marie-Fanny, Hermance Geoffroy, né à Rochefort de Pierre Durand et d'Adélaïde Sarrazin. « Excellent fonctionnaire, très aimable, dit le *Phare* du 20, M. Durand jouissait de l'estime de tous ses collègues, de ses supérieurs et de tous ceux qui le connaissaient, »

Le 22, est décédé à Saintes, âgé de 71 ans, Jean Péronneaud, officier d'académie, ancien instituteur à Saintes, né à Belluire de Jean Péronneaud et de Marie Blanchard, veuf d'Henriette Barbreau, dont il a eu une fille mariée à M. Peyremol, employé à la mairie de Saintes, dont la fille a épousé M. Auguste Maurin, ostréiculteur à Marennnes. Il était oncle de M. Péronneaud, avoué à Saintes.

Le 27, est décédé à Pons, où il était né en novembre 1846, Pierre-Barthélemy Gautier, le caricaturiste bien connu. Son père, qui dirigeait une importante tannerie, lui destinait sa maison et sa succession. Lui, à quinze ans, désertant les études classiques et la manufacture paternelle, courait à travers champs, croquant laboureurs et bergères. Il se maria à Pons. Il y débuta par quelques dessins dans la *Cigale* (1874) qu'éditait M. Noël Texier ; il les gravait lui-même sur zinc. Ses croquis humoristiques sur les paysans saintongeais excitèrent le rire dans la contrée où l'on sait encore quelques mots de patois saintongeais. Il habita ensuite quelque temps à Bordeaux.

Appelé à Paris, il collabora à la *Vie parisienne*, au *Charivari*, au *Journal amusant*, au *Journal pour rire*. Mais il resta fidèle au journal la *Gazette des bains de mer de Royan*. Ses charges spirituelles, qui paraissaient chaque dimanche, ont été ensuite réunies en volume et forment 9 albums, y compris *Les gens de Mazerolles* (26 sujets), dont les deux premières éditions ont été imprimées à Pons ; *Croquis saintongeais* (100 sujets) ; *Nouveaux croquis saintongeais* (60 sujets) ; *In pilot d'images* (26 sujets) ; *De Cougnat à Mazerolles* (55 sujets) ; *Dans nout village* (52 sujets) ; *Les paisans d'aneut* (52 sujets) ; *Les vouésins de Ragonaud* (81 sujets) ; *A travers les Chérentes* (52 sujets), qui sont l'exact tableau des mœurs de nos paysans. Voir *Bulletin*, XII, 150, 165, et XIII, 126, 145.

Gautier s'est quelquefois occupé de politique ; il y a dans ses dessins des portraits de nos représentants : M. Eschasseriaux, M. Jolibois, M. Roy de Loulay. Le plus réussi est assurément celui de M. Eutrope Dupon (24 septembre dernier), le député nouvellement élu à Jonzac, le dernier de la série : Un petit vieillard, suivi d'un barbet, coiffé d'un chapeau-melon, vêtu d'une redingote de la poche de laquelle sort un mouchoir à carreaux, pantalon retroussé, parapluie sous le bras droit, panier au bras gauche, reçoit les félicitations d'un paysan. « Bonjour, monsieur Utrope et la compagnée. J'ai appris avec plaisir que vous étiez sorti triomphant de la lêute ; les clérical avant qu'à se bein teni. »

Les obsèques civiles de Gautier ont eu lieu, le 29, à Pons. M. E. Nouveau, vice-président de l'*Union des Charentes* à Paris, rédacteur du *Rappel charentais* à Saintes et de l'*Echo de Royan*, a prononcé un discours que reproduit ce dernier journal dans son numéro du 8 octobre. M. Louis Moine, au nom des librepenseurs de la ville de Pons, a aussi parlé, et M. Baillou, beau-frère du défunt, a remercié M. Nouveau au nom de la famille.

Voir dans la *Gazette* du 15 octobre un portrait de Gautier par M. Duplais des Touches, et un article, B. Gautier, par M. E. H., qui loue fort l'artiste : « C'est à ce sage, ennemi des manifestations même à froid, qu'on a fait, le 29 septembre dernier, des funérailles civiles, bien que Gautier fût un croyant, de famille protestante, un croyant philosophe, un déiste selon sa raison éclairée... » Sa succession a été prise à la *Gazette* par M. René Billaud, le jeune fils de l'imprimeur, M. Victor Billaud, qui a débuté dans le numéro du 22 octobre, où l'on voit quatre croquis aussi spirituels par le dessin que par la légende.

Le 1^{er} octobre, est décédé à Royan, qu'il habitait depuis peu, âgé de 64 ans, René-Victor-Henry Savary, enseigne de vaisseau démissionnaire, né à Jonzac de Pierre-Hector-Victor Savary, président du tribunal civil de Saintes de 1844 à 1865, mort en janvier 1867, et de Marie-Justine Apert, décédée à Disconche, le 11 mai 1883, dans sa 79^e année. Voir pour la filiation des Savary, *Etudes et documents sur la ville de Saintes*, p.

109. « C'était, dit le *Progrès* du 4, un homme loyal, d'esprit juste, bon, aux sentiments élevés. » De sa femme Marie-Caroline, sœur de M^{me} Luraxe et fille de Cléandre-Henri-Benjamin Meusnier-Lanoue, juge au tribunal de Saintes, décédé en 1865, et de Mathilde Rousseau, il a eu : 1^o Henriette qui, le 31 janvier 1882, a épousé Aristide Gravellat, négociant à Saint-Junien, et 2^o Mathilde, qui s'est mariée, le 17 avril 1883, à Alfred Bazangeon, professeur départemental d'agriculture de la Creuse à Guéret.

Le 4, est décédé à Saint-Genis, âgé de 80 ans, André Auboin, qui a été maire de Saint-Genis pendant près d'un quart de siècle et médecin-vétérinaire plus de 50 ans. A l'église, M. l'abbé Denis, doyen de Saint-Genis, « a retracé la vie chrétienne du défunt et ses derniers moments qui n'ont été qu'une préparation édifiante au voyage de l'éternité. » Au cimetière, M. Stavelot, conseiller municipal et conseiller d'arrondissement, se faisant l'interprète particulièrement du conseil de la commune, du cercle de l'Union et de la fanfare, a raconté cette longue vie et vanté ces belles qualités d'homme honnête et d'homme de bien. Le deuil était conduit par son fils, M. le docteur Auboin, et son petit-fils, M. Gaston Auboin. La fanfare marchait en tête du cortège et une foule considérable suivait. Voir l'*Echo de Jonzac* du 8.

Le 5, est décédé à Nuaillé où il était curé depuis 1874, F. Templeau, né en 1825, ordonné prêtre en 1850. « Neveu de Trochon, chanoine honoraire et aumônier de l'hôpital Saint-Louis de La Rochelle, il fut aussi l'héritier de son zèle et de ses vertus, » dit le *Bulletin religieux* du 7 octobre.

Le 5, est décédé à Puilboreau, chez son oncle M. Bouscasse, directeur de la ferme-école, Maurice Bouscasse, juge de paix de Lalla-Maghrnia (Algérie), âgé de 30 ans, qui s'est tiré un coup de revolver dans un accès de fièvre chaude.

Le 12, est décédé à Rochefort, âgé de 67 ans, Alexandre-Louis-Ernest Portier, curé archiprêtre de Saint-Louis depuis 1887. Né à Rochefort, le 18 mars 1826, de Louis Portier et de Rose Michaud, il fut confié à un jeune vicaire de Saint-Louis, dont il devait consoler la vieillesse et bénir la tombe (Voir *Bulletin*, XIII, 158), puis envoyé au séminaire de Pons, puis à celui de La Rochelle. Prêtre le 2 juin 1839 — il était alors maître d'étude des élèves de philosophie à l'institution de Pons — il fut nommé, en octobre 1850, vicaire à Marennes, en 1855 à Saint-Pierre de Saintes où il resta 22 ans, dirigeant avec succès les œuvres de la paroisse : catéchisme de persévérance, enfants de Marie, mères chrétiennes, adoption ; il y fonda l'œuvre du saint via-

tique, dont un vitrail de l'église Saint-Pierre conserve le souvenir, l'abbé Portier y est représenté, et fonda les *Annales du saint Viatique*, que rédigea presque en entier l'abbé Vallée. En 1877, il remplaça, comme aumônier de la Providence à Saintes, M. l'abbé Besnard, qui devenait chanoine à La Rochelle. En 1881, il fut nommé curé-doyen de Tonnay-Charente, de Royan en 1884 et en 1887 il succéda à Rémy Roul à Rochefort, où, il y a deux ans, il fut l'objet de vives et continuelles attaques d'un journal à propos de M. l'abbé Calixte Mélinge ; de là des souffrances morales ; bientôt la paralysie survint qui, depuis deux mois, le tenait cloué sur un fauteuil. Ce qui distinguait l'abbé Portier, c'était une grande bonté, qui l'a fait aimer partout. Voir dans le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle* du 11 octobre, un article de M. l'abbé Savineau. Les *Tablettes* du 17 ont décrit les funérailles qui ont été magnifiques. M. l'abbé Choissard a officié ; M. l'abbé Berthelot, supérieur de Pons, a fait la levée du corps ; M. l'abbé Eyssautier a fait en chaire l'éloge du défunt et vanté surtout sa douceur et sa modestie. M. l'abbé Marty doit prochainement prononcer son oraison funèbre.

Le 17, est décédé à Villexavier, âgé de 67 ans, Charles Lahaye, fils d'un magistrat qui fut longtemps président du tribunal civil de Rochefort ; il fit ses études au collège de cette ville. Il fut directeur du *Courrier de Jonzac*, de la *Saintonge*, et donna à la *Chasse illustrée*, de Paris, des récits cynégétiques originaux ; il collabora aussi aux journaux du département : *l'Indépendant*, etc., et publia dans les *Tablettes* d'intéressantes chroniques agricoles. Il avait épousé la sœur de M. Coindreau, conseiller à la cour de Poitiers. M. le docteur Larquier, président du comice agricole, a prononcé le discours d'adieu.

II. — MARIAGES.

Le 17 mai, a eu lieu le mariage à La Rochelle de Henri-Eugène-Arthur Pineau, docteur en médecine à La Rochelle, avec Louise-Evelina L'Evêque.

Le 17 juin, dans l'église Saint-Pierre de Chaillot à Paris, M^r Bonnefoy, évêque de La Rochelle, a béni le mariage de Marie-Jacques-René Otard, baron de La Grange, né à Château-Chesnel, le 31 juillet 1863, de Jean-Auguste Otard de La Grange, décédé le 4 décembre 1891, et de Marie-Berthe Pastré (Voir *Bulletin*, XII, 9, et VII, 243), avec Thérèza-Adélina Outrey, fille de M. Ange-Georges-Maximilien Outrey, qui fut ministre plénipotentiaire de France au Japon et à Washington où il avait épousé miss Hélène Richolion-Russel. Les témoins du marié étaient le comte Pastré, son oncle, et le comte de Castellane, son beau-frère ; et de l'épouse, M. Henry Outrey, son frère, et le comte Lafond, son cousin.

Le 27, a eu lieu à Rochefort le mariage de Henri-Joseph-Auguste Chrétien, docteur en médecine à Poitiers, né le 18 mars 1859 au Blanc (Indre), de Joseph-Alexandre Chrétien et de Félicité-Constance Bergeron, avec Clémence-Augustine-Jeanne-Marie Juin, née le 14 août 1865 à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), fille de l'amiral Louis Juin et d'Elisabeth-Clémence Dubois.

Le 8 août, a été béni, à Jonzac, par M. l'abbé Trébuchet, archiprêtre, le mariage de M. Charles-Maurice Martin de Bessé avec Jeanne-Suzanne-Louise Phelouzat, dont le père y fut longtemps contrôleur.

Le 23 septembre, à La Rochelle, a eu lieu le mariage de M. le comte Louis-Maurice Mathieu de La Redorte, fils du député de l'Aude en 1834, pair de France en 1841, et de Louise Suchet d'Albuféra, petit-fils du général David-Maurice-Jovis Mathieu de La Redorte (1768-1835), comte, pair de France en 1819, qui fut autorisé par ordonnance royale du 9 avril 1817 à ajouter à son nom Mathieu le nom d'une terre, La Redorte, sise dans le département de l'Aude, avec M^{me} Charlotte-Emilie-Joséphine Bourchez, veuve du général Caillier, décédé le 12 janvier 1889. (Voir *Bulletin*, IX, 96).

ARCHÉOLOGIE

I

UNE STATION ROBENHAUSIENNE A YVES

M. Pierre de Lacoste-Lareymondie nous signale l'existence d'une nouvelle station robenhausienne sur les hauteurs d'Yves et du Rocher. Cette station est située près de Villeneuve, à l'est de la colline; sa direction est perpendiculaire à celle de la route de La Rochelle à Rochefort. Elle fait face au *kiøkkenmoedding* signalé par M. Musset, sur la hauteur de Voutron, dont elle était séparée par un bras de mer. Cette station, prévue par M. A. Duplais-Destouches, renfermait des fragments de haches polies, divers instruments sphériques en silex, des pointes de flèches, des lames en parties brisées et des poteries noirâtres en vase de la côte avec fragments de coquilles encore incrustés dans la pâte. A signaler encore de petits instruments taillés en biseau, trouvés en assez grand nombre dans les stations voisines et dont le type a été rencontré dans les stations du bassin de la Somme. La station d'Yves se rattache au système des stations côtières de Fouras, découvertes par M. A. Duplais-Destouches.

II

LES MÉGALITHES DE LOIRE

La société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure s'est occupée dernièrement de deux mégalithes qui se trouvent dans la commune de Loire, canton de Rochefort; ils sont formés de deux pierres, dont la principale est creusée en forme d'auge et recouverte par l'autre. Ces épais couvercles ne sont représentés que par leurs débris; quant aux auges, elles sont brisées sur une de leurs faces. Le plus remarquable de ces monolithes, situé à Bel-Air, est long de 3 mètres, large de 2^m 70 et haut de 1^m 50. Sa cavité mesure 1^m 90 sur 1^m 50 d'ouverture et 1 mètre de profondeur. Le poids en est évalué à 22,000 kilog. L'autre a été en partie détruit, il y a 60 ans environ. A en juger d'après leur composition, ils ont été retirés du *Four du diable*, crique située sur les bords de la Charente, entre Martrou et Soubise. Le lieu de provenance des couvercles paraît être plus rapproché de Loire. Voir le *Phare des Charentes* du 2 juin et la *Revue des sciences naturelles de l'ouest* (avril-juin), qui contient en outre : *Catalogue des oiseaux sédentaires ou de passage observés dans les départements de la Charente-Inférieure, Gironde, Landes et Basses-Pyrénées* (fin), par M. Albert Granger.

III

Nous avons parlé, XI, 19, d'une découverte de vases gallo-romains à Saintes en décembre 1890, dont quelques uns portent des graphites. A la séance du 11 février 1891 de la société des antiquaires de France, M. Mowat a présenté, de la part de M. Dangibeaud, les estampages de trois de ces inscriptions gravées à la pointe sur ces vases de terre à une seule anse. Sur l'un d'eux, M. Dangibeaud a lu :

MIHI DONAVIT
VIGI[L]IVS IVCYNDI
LAGONA[M]

texte qu'il rapproche d'une autre inscription céramique existant jadis au musée de Saintes et publiée, en 1855, dans la *Revue archéologique*, page 175, *Olla cinéraire avec une inscription en caractères cursifs romains*, que M. Mowat a proposé de lire : MARTIALI SOLDA LAGONAS CLVI, memento d'une commande de 156 vases pareils exécutés par Solda pour le compte de Martialis. Voir *Contribution au corpus des inscriptions céramiques sigillées* (1891, in-8°, 22 pages).

Les deux autres graffiti signalés par M. Dangibeaud portent, l'un :

IIVIR GENITOR
FVND SEGOLMETT SVS

l'autre, le nom d'homme, *MIDDILLVS*. Voir *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France*, 1891, p. 82.

IV

LES ANCÊTRES DES GAULOIS

La *Revue celtique* (janvier 1893) publie, sous ce titre *Un préjugé*, un article de son directeur, M. d'Arbois de Jubainville, dans lequel il combat cette opinion universellement admise que les Français descendent en droite ligne des Gaulois qui prirent Rome en 390 avant Jésus-Christ ; d'après lui, au contraire, les Gaulois n'entrent que pour une part infime dans « les facteurs physiques auxquels nous devons la vie matérielle ».

De ce que tous les auteurs de l'antiquité semblent ignorer l'histoire de notre pays avant les Gaulois, on concluait que ceux-ci furent les plus anciens habitants de la Gaule. Les archéologues ont été des premiers à montrer où était la vérité ; ils ont prouvé que les monuments mégalithiques, appelés à tort druidiques, cromlechs, menhirs, dolmens, appartenaient à une époque antérieure à l'arrivée des Gaulois sur notre sol, et que ceux-ci se bornèrent à les utiliser. De même les linguistes commencent à reconnaître que de nombreux noms de lieux de la Gaule, antérieurs aux Romains, même au nord de la Garonne et sur les côtes de la Méditerranée, sont dus à des ancêtres primitifs qui n'étaient ni Celtes ni Gaulois, et qui les ont précédés.

Quatre civilisations se sont en effet succédé sur notre sol avant les Celtes ou Gaulois (qui forment un seul et même peuple, malgré une erreur encore accréditée dans le monde savant). Il a été habité : 1° Par l'homme quaternaire ; 2° par une population qui habitait les cavernes et chassait le renne ; 3° par une population plus cultivée qui a connu les métaux, l'art du dessin, a élevé les monuments mégalithiques et inhumait les morts dans les cabanes funéraires dites *dolmens* ; 4° par une population plus cultivée encore, qui incinérât ses morts ; puis les Celtes ou Gaulois donnent leur nom à une cinquième période, et enfin viennent la période romaine et la période franque. Nous devons la plus grande partie de notre sang à ces populations mal connues qui ont précédé les Celtes ou Gaulois sur la terre de France.

Cette thèse est confirmée par deux considérations principales : César raconte que, au moment de la conquête romaine, outre les Druides, il y avait en Gaule une aristocratie et une plèbe : l'aristocratie, formée des conquérants, les Gaulois ; ils combattent à cheval et tiennent sous leur domination, *pœne servorum loco habetur*, dit César ; la plèbe, étrangère à leur race, ce sont les vaincus, nos ancêtres, qui la composent. Or, d'après les calculs de Vercingétorix, au moment du soulèvement des

Gaules, l'aristocratie pouvait fournir quinze mille cavaliers ; en comptant les hommes capables de porter les armes comme formant le quart de la population totale, on trouve pour celle-ci soixante mille personnes, tandis que les vaincus, d'après M. Beloch, étaient au nombre de trois millions, et d'après M. Lesueur, de six millions. Par suite, « dans le premier système, sur cent gouttes de sang dans les veines des Gaulois au temps de César, il y aurait eu deux gouttes de sang gaulois authentique ; dans l'autre système, il n'y en aurait qu'une. » A quoi était due cette suprématie des Gaulois ? Au prestige de leurs chars de guerre dans le passé, de leurs chevaux dans le présent, à la nécessité pour une population affaiblie de se créer des protecteurs. Qu'on n'objecte pas l'impossibilité pour 15,000 cavaliers de conquérir six millions de barbares ! La réponse est donnée par l'exemple même de César, à qui 35,000 fantassins suffirent pour conquérir la Gaule.

La seconde considération est tirée des caractères physiques des Gaulois donnés par les auteurs anciens (malheureusement ils laissent de côté les traits distinctifs de la plèbe). D'après ces auteurs, les Gaulois avaient les cheveux très blonds ou roux ; ils étaient très grands et d'un tempérament lymphatique. Or, ces caractères sont chez nous l'exception, et si quelques uns ont les cheveux roux, rien n'indique qu'ils ne descendent pas des Germains qui, au dire de Tacite, avaient le même physique que les Gaulois.

H. G.

P. S. — Le n° 2 du t. xiv de la *Revue celtique* (avril 1893) contient de M. l'abbé Thédénat : *Noms gaulois, barbares ou supposés tels, tirés des inscriptions* (fin).

—

V

UNE FONDERIE DE CANONS A SAINTES

En creusant dans le sol à l'hôpital de Saintes pour établir un calorifère, les ouvriers ont découvert à 3 mètres un four, des cendres mêlées de charbons, des scories, des briques qui ont subi l'action d'un feu violent, des résidus de métal en fusion, qui sont du cuivre. Ce sont évidemment des restes et des traces de la fonderie de canons qui était établie à la citadelle. Louis XIII, le 13 août 1629, donna aux carmélites de Saintes l'espace qu'occupait la citadelle « et les débris provenant du rasement de ladite forteresse, depuis le coing de la muraille du jardin du roy du costé du levant, tirant vers le couchant, jusqu'au bout de la fonderie. Le procès verbal d'installation déclare qu'on mena les commissaires dans l'ancienne fonderie, qui auroit esté ouverte par Claude Gargasse, ayant charge du sieur de Pernes. » C'est le fameux Martin de Laubardemont qui mit les carmélites en possession. Elles y sont demeurées jusqu'à la révolution.

—

VI

L'ART RÉTROSPECTIF A ANGOULÊME

Sans encourir les anathèmes ou la compassion de mes confrères agriculteurs et éleveurs émérites, — la société des *Archives* en compte quelques uns, — me sera-t-il permis d'avouer que, dans un concours régional, les bocaux remplis de graines, les charrues perfectionnées de toute espèce, les animaux gonflés de graisse, ne communiquent à mon âme qu'une sensation modérée bien vite émoussée ? Mes yeux se lassent vite ; le spectacle me semble rapidement monotone... Je regarde avec une attention plus soutenue et avec plus de plaisir un taureau de Troyon qu'un Durham au naturel. L'inverse peut arriver, arrive même. Tel fait fi du Troyon qui ne se fatigue pas de détailler les beautés plastiques du Durham. Tous les goûts..., vous savez le reste. Aussi les organisateurs des concours régionaux font-ils une sage application de cet axiome en consacrant à l'art moderne, aussi bien qu'à l'art ancien, une bonne part des bâtiments dont ils disposent. L'attrait du concours devient double : les artistes sont ravis, les amateurs qui préfèrent la fiction à la réalité sont heureux. Tout le monde y trouve ainsi son compte. C'est de l'éclectisme bien entendu.

J'ai déjà dit pour quelles raisons l'exposition de peinture à Angoulême était remarquable, plus que ne le sont ordinairement ces sortes de salons qui arrivent en ligne directe de Paris. Grâce à M. Emile Pellisson, notre confrère, le zélé créateur du musée de Cognac, à MM. Lazare Weiller, Bertin, on rencontre des œuvres charmantes de peintres qui ne fréquentent guère les expositions de concours régionaux. L'exposition d'art rétrospectif ne cède en rien à celle de l'art moderne. Elle avait pour président notre confrère, M. Paul de Fleury, assisté des principaux collectionneurs du département : MM. Emile Biais, Philippe Delamain, Laporte, Chauvet, G. Dupuy, Werner, Lièvre. J'ajouterai, détail qui n'est pas à dédaigner, qu'elle était luxueusement installée, dans des vitrines fort bien aménagées, sous une lumière très suffisante. Quelques vieux meubles, quelques vieilles peintures intéressantes de l'école française, notamment un portrait de M^{me} de Maintenon, déjà vieille, coiffée d'une fanchon noire, regardant de face, regard dur, hautain, mais très suggestif (peinture un peu rouge). Deux beaux portraits de Marguerite de Foix et de François d'Orléans-Longueville, comte de Saint-Pol, ornent un bout de la salle. Notre confrère M. Richard, archiviste à Poitiers, a envoyé une statuette assez fine, en bois peint, du xv^e siècle : c'est un christ qui aurait servi d'enseigne à une corporation de l'Angoumois. Au-dessous, un écusson fleurdisé chargé de trois bandes.

De la collection de bijoux dits mérovingiens, provenant du cimetière d'Herpes, je ne dirai rien. Son heureux propriétaire l'a présentée aux lecteurs de la *Revue* mieux que je ne saurais le

faire. (Voir t. x, p. 373). Elle est là presque au grand complet, superbe, y compris la fameuse petite statuette, prétendue vierge byzantine, en bronze, sans bras, le vêtement préparé par de larges entailles pour recevoir des émaux. Les yeux troués, remplis sans doute autrefois par deux gouttes d'émail, donnent à cette figurine un aspect étrange que l'on revoit dans des pièces d'applique de l'orfèvrerie du XI^e siècle : sur le corps existent précisément deux trous pour les clous.

Pendant que nous parlons d'émail, je signale les trois crosses du XIII^e siècle, prêtées par l'évêché, en émail champlevé, où l'on distingue très facilement deux procédés d'exécuter les alvéoles ; partout où cela était possible, le fabricant obtenait le réticulé au moyen de la fonte. C'est pourquoi les bords restés obliques n'ayant pas été retouchés, n'ont pu retenir l'émail. Notre confrère, M. Emile Biais, expose une belle croix de procession en champlevé, du XIII^e siècle, d'une excellente conservation. Le jupon du Christ offre une particularité très curieuse et fort rare : il porte une pièce carrée en émail bleu clair avec deux ronds d'émail blanc, si ma mémoire est fidèle. Je ne me souviens pas d'avoir observé ailleurs cette singularité dont le sens m'échappe.

Un autre de nos confrères, M. Laporte-Bisquit, de Jarnac, a réuni près de soixante tabatières en or, petites boîtes en agate, onyx, écaille, cristal de roche, bonbonnières, boîtes à parfums, rondes, ovales, carrées, ciselées, d'ors différents, ornées de pierres précieuses, de perles, de miniatures ravissantes, sur ivoire ou sur émail, tous ces « riens » luxueux que l'art du XVIII^e siècle a créés avec la grâce, l'élégance, l'esprit, la fantaisie et la perfection que l'on admire dans la plupart de ses ouvrages.

Parfaits dans le petit, sublimes en bijoux,
Grands inventeurs de riens, nous faisons des jaloux,

disait Voltaire à sa nièce M^{me} Denis en 1750. M. Laporte possède en outre trois ou quatre précieux bijoux du XVI^e siècle, médaillon ou « enseigne », pendant, sur lesquels on peut différer de goût, mais auxquels il est impossible de refuser une grande valeur d'exécution.

L'exposition d'Angoulême est principalement riche en céramique. Je laisse de côté les Moustiers, Rouen, Varage, Strasbourg, plus nombreux qu'inédits. On a déjà vu cela un peu partout. Notre faïence du bassin de la Charente, encore si mal connue, attirera de préférence nos regards. Elle est en notable minorité ; elle aurait pu se présenter en plus grand nombre ; mais les échantillons exposés sont très remarquables.

M. le marquis Horric de La Motte possède cinq assiettes de faïence sous l'étiquette assez vague « fabrique saintongeaise. » C'est admissible. Il faudrait savoir d'où elles viennent, les regarder de près, bien connaître les fabriques secondaires de l'ouest et

étudier les états civils dans ces centres de productions. Le nom du peintre se trouve certainement au bas d'un acte. Saintongeaises ou non, ces assiettes sont fort intéressantes. Au milieu de cercles concentriques coupés par deux barres en croix déterminant quatre compartiments ornés de fleurs, le peintre a tracé sur fond jaune les bustes d'un homme âgé, d'une femme vieille, d'une jeune femme, d'un jeune homme en uniforme militaire, enfin la tête d'un enfant aux cheveux longs et coiffé d'un chapeau chinois. Les cinq pièces sont signées : P. CHAUVAU, 12 novembre 1784. Nous avons là, à n'en point douter, une série de portraits d'une même famille : le père, qui est probablement l'auteur de ces peintures, la mère, la fille, le gendre, ou la fille et la bru, et le petit-fils. Le grand art n'a rien à voir là-dedans. C'est clair. Mais la naïveté et l'originalité de la décoration donnent un prix particulier à ces faïences. Il faudrait découvrir la fabrique d'où elles sortent. C'est affaire aux chercheurs.

M. Poittevin expose pêle-mêle une quarantaine d'assiettes « de Nevers, La Rochelle, imitation de Nevers. » Je donnerais volontiers le lot pour le pichet « en faïence rochelaise » qu'un de nos fabricants saintais revendiquerait avec énergie. Les quatre couleurs, bleu très pâle, manganèse, jaune clair rehaussé de jaune plus foncé, vert terne, feuillage mi-parti jaune et vert (bleu posé sur une première couche de jaune), inscription en bleu presque noir sont celles que l'on retrouve assez fréquemment sur les produits de Saintes. Le décor est emprunté à quelque image populaire. Sous une tonnelle formée de branches de vigne deux hommes : l'un, couronné de pampres, assis sur une barrique couchée, tient un pichet et un verre ; l'autre, grimpé sur une barrique debout, boit à même le pichet. L'inscription :

DAVIT BENOIT
BON MARCH DE VIN
1776

dit nettement pour qui le pot a été fabriqué.

Presque à côté une gargouillette, en faïence d'Angoulême, porte une longue inscription en vers qui, s'ils n'ont rien de parnassiens, expliquent le sujet :

Sa mère le voyant venir
Son cœur tout rempli de soupirs
Disant ces tristes paroles :
Mama ! c'est Bacchus qui m'a maltraité
En entrant dans son école
Pour n'avoir pas voulu avec luy trainquer.
Mais si j'y retourne doresnavant
J'en sortiray bien plus sçavant ;
Je trinqueray comme un drôle,
Je vendray mon carquoy pour avoir du vin ;
En entrant dans son école
J'auray toujours le verre à la main.

La longueur de cette inscription me fait souvenir qu'il en existe une autre non moins longue dans la collection du docteur Werner sur une pièce absolument unique, la fameuse cloche qui, d'après la tradition, peu vraisemblable, était destinée à appeler les religieuses d'une communauté au réfectoire (1) :

Sous un fatal marteau, ami, tu me réduis
Pour un pressant besoin qu'on doit à la nature.
Sois sobre en ton manger et apprends que je suis
De la fin de tes jours la fidèle figure.
Ami, d'entre mes sœurs je suis la plus fragile,
Ainsi fais attention à me bien ménager ;
Ménage-toi aussi dans le boire et manger
Pour que pendant longtemps je puisse t'être utile.

La cloche mesure 0^m 35 de haut.

Ces deux quatrains, accompagnés du nom de saint Antoine de Padoue, du lieu de fabrication, de la date, d'une ligne en latin : *Septimum tenente Ludovico XV, anno 1755, omnibus impar*, tracés en manganèse, occupent presque toute la hauteur ; l'émail est un peu gris, fin, brillant. La pièce a été fabriquée à Angoulême, le 12 août 1755. C'est donc un des premiers produits de la faïencerie fondée, vers 1750, au faubourg de L'houmeau par Bernard Sazerac, chez lequel on connaît : un apprenti tourneur, François Rouhier ; en 1752, un apprenti peintre, Jean Bonvallet ; deux peintres, en 1755, nommés, l'un Hubert, l'autre Martin (2). Cette cloche est-elle le chef-d'œuvre collectif de deux de ces jeunes ouvriers ? Aucune signature, aucune initiale ne permet de risquer une réponse. La pièce est assurément exceptionnelle. J'en dirai autant des quatre suivantes qui appartiennent au même collectionneur. Le tourneur et le peintre ont dépensé tout leur savoir-faire, ont prodigué leurs soins, leur imagination, leur patience : ils se sont surpassés. Mais elles donnent une idée inexacte de la production courante, dont j'aurais désiré trouver, à côté de ces beaux spécimens, des échantillons. La jolie bouteille, datée de 1770, faite pour M^{lle} Françoise Taiteau, imitant très finement la décoration rouennaise, bleu et violet de manganèse ; les assiettes, en violet et en jaune, inspirées de Moustiers ; la soupière polychrome aux anses formées de rameaux ; l'assiette où Garive a peint un château et un paysan tenant une perche surmontée d'un bonnet, sont des pièces isolées, fabriquées pour une circonstance déterminée, complètement en dehors de la production habituelle.

La commission aurait rendu un service signalé si elle avait provoqué une exposition complète des ouvrages des faïenciers Angoumoisins d'abord et Saintais ensuite. L'exposition était une occasion de les mettre côte à côte. De leur comparaison se-

(1) Nous empruntons aux *Documents inédits sur les faïences charentaises* de Ris Paquot, vers et date.

(2) Voir nos *Notes sur les potiers, faïenciers et verriers de la Saintonge*.

rait probablement résulté un enseignement précieux. La riche collection Werner facilitait cette tâche qui n'a pas été tentée.

Nous arrêterions ici nos notes, si dans cette même collection nous ne rencontrions une assiette en faïence de Bordeaux ayant fait partie d'un service de la chartreuse de cette ville, inscrite au catalogue avec une explication étrange des armoiries dont elle est décorée : « Assiette en faïence de Bordeaux, à la marque *Cartusiani Burdegalenses*, aux armes du cardinal de Sourdís, archevêque de Bordeaux sous Henri IV et Louis XIII. » M. le docteur Werner pourrait se retrancher derrière l'opinion d'une autorité en la matière, A. Jacquemart, qui, page 124 des *Merveilles de la céramique*, lance bravement cette attribution et dit : « Au centre sont les armes de François d'Escubéau, cardinal de Sourdís, accolées à celles du frère Ambroise de Gasq. »

Il n'y a qu'un malheur, c'est que si le service en question sort de la fabrique de Bordeaux, laquelle fut fondée en 1714, par Jacques Hustin, il ne peut porter les armoiries du cardinal Henri de Sourdís, qui mourut en 1628, pas même celles de son frère, archevêque de Bordeaux comme lui, décédé en 1645. Du reste tout indique une fabrication du XVIII^e siècle : les écussons ovales, les guirlandes de petites fleurs du marly imitant celles de Moustiers qui n'aborda la peinture polychrome que vers le milieu du XVIII^e siècle. Il y a deux écus sous une couronne de marquis : l'un timbré d'un chapeau d'archevêque avec la crosse à double croisillon, l'autre d'un mortier et d'une main de justice. Le premier est écartelé : aux 1 et 4 parti de... (violet de manganeuse et blanc) à la bande brochant sur le tout. (Les de Sourdís portent : Parti d'azur et de gueules, à la bande d'or brochant sur le tout) ; aux 2 et 3 trois pals, un d'azur, un de sable, un de sinople. Le second porte un lion d'or et un chef avec trois étoiles, ce qui ne rappelle que de très loin les armes des de Gascq. En dessous : *CARTVS : BVRDIG*. Faut-il imputer au peintre, peu familier avec les armoiries, les variantes ou les à peu près que je signale ? Celui-ci aurait fait preuve d'une insigne maladresse et aurait réussi merveilleusement à embarrasser nos modernes Saumaises.

CH. D.

VARIÉTÉS

I

QUI A COMMENCÉ ?

LES ORIGINES DE LA RÉFORME EN SAINTONGE

Une conférence est faite à Saintes, au mois de mai dernier, par M. Weiss, qui sait beaucoup et dit bien. Le sujet est local et de couleur locale, *Quelques épisodes de la réforme à Saintes et en Saintonge*. En racontant les séances de la société du

protestantisme, la *Revue* (t. XIII, p. 228) a fait remarquer qu'en face du tableau sombre tracé par l'orateur des souffrances des seuls huguenots, il serait tout aussi facile de peindre les avanies et les meurtres dont avaient été victimes les catholiques, par exemple à Saintes le massacre des chanoines, la destruction de toutes les églises pour la seule année 1568. C'était une simple observation : il y aurait eu trop à dire, et ce n'était pas le lieu, sur tous les crimes dont ceux de l'église réformée s'étaient, avant et après cette date, rendus coupables à La Rochelle, à Saint-Jean, à Saintes, à l'île d'Oleron, à Aunay, à Pons, à Cognac. M. Weiss n'en disconvient sans doute pas ; car dans le *Bulletin de l'histoire du protestantisme* (numéro du 15 septembre), il me répond qu'en exposant « quelques épisodes de la réforme à Saintes », il s'est « borné pour le xvi^e siècle » — et pour les autres ? — « à parler de la période de fondation et des supplices qui la précédèrent, 1546-1561... pour établir ce seul point qu'à Saintes, pas plus qu'ailleurs, les protestants ne furent les agresseurs. » (1).

Voilà qui est entendu : le conférencier n'avait qu'un but, fixer pour Saintes aussi, ce point : Qui a commencé ? Et c'est pourquoi il a fait ensuite l'histoire presque complète de la révocation de l'édit de Nantes en Saintonge, sans doute afin de prouver de surcroît que, si les catholiques ont commencé, ce sont eux encore qui ont fini. En effet, puisqu'on commence, il faut bien finir. Et volontiers il répèterait, en la retournant, cette conclusion de l'annaliste saintongeais qui vient d'exposer les malheurs de sa contrée : « Cette hérésie nous a causé presque tous les maux dont nous avons souffert depuis 150 ans. Que Dieu nous en délivre ! »

(1) « En exposant quelques épisodes de la réforme à Saintes, je me suis borné, pour le xvi^e siècle, à parler de la période de fondation et des supplices qui la précédèrent (1546-1561), puis des renseignements sur l'importance de l'église réformée de Saintes, que fournit son registre de baptêmes de 1570 à 1585. Je n'ai mentionné les guerres de religion qui eurent lieu entre ces deux périodes que pour établir ce seul point qu'à Saintes, pas plus qu'ailleurs, les protestants ne furent les agresseurs. Or, en supposant dignes de foi vos textes, qu'aucun autre témoignage contemporain ne confirme en ce qui concerne les excès que les huguenots auraient commis en juin 1562 et 1568, ils ne détruisent nullement mon affirmation.

» C'est un point d'histoire absolument acquis, que la guerre avait été déclarée en avril 1562, après qu'une série de massacres des protestants de Vassy, Carcassonne et Castelnaudary (pour ne parler que de ceux du 1^{er} au 12 mars 1562), eurent prouvé que le parti catholique était résolu à tout plutôt qu'à admettre même la liberté du culte très limitée que l'édit du 17 janvier 1562 avait accordée aux huguenots. Pourtant ceux de Saintonge ne bougerent pas. Mais de nouvelles tueries, particulièrement horribles, à Sens et à Gaillac (avril-mai), ayant montré comment ils seraient traités là, où ils ne sauraient se défendre, ils s'emparèrent de Saintes en juin. Ainsi bien loin d'inaugurer l'ère des violences, ils attendirent plus longtemps qu'en beaucoup d'autres villes. Et au lieu de rendre œil pour œil, dent pour dent, en s'attaquant aux biens et aux vies des catholiques, ils brisèrent des images et brûlèrent des parchemins, c'est-à-dire des objets matériels du culte qui ne se bornait plus, comme de 1524 à 1559, à les faire martyriser et brûler suivant les formes de la loi, mais les faisait exterminer par la populace comme des bêtes féroces. »

Or, du moment qu'on posait la question, la réponse était facile. Qui a commencé ? — Mais, dirait M. Charles Read, c'est... c'est le lapin ; il commence toujours.

Pour appuyer sa thèse, l'historien nomme, d'après Palissy, quatre prédicants poursuivis, dont trois mis à mort : Frère Robin, prêche à Saint-Denis d'Oleron, frère Nicole à Arvert, un autre à Gemozac, des doctrines réputées alors dangereuses à la sûreté de l'état ; un prêtre tourangeau, Hamelin, introduit de Genève en France des livres prohibés. On les arrête, le juge les condamne : car, d'après Théodore de Bèze, « le magistrat est armé du glaive principalement pour réprimer les hérésies, la base la plus solide de la société étant la religion. » Qui a commencé ? Le juge certainement.

Et ce Philibert Hamelin ! A Saintes où l'on se montre assez tolérant, où un grand vicaire, Geoffroy d'Angliers, permet aux réformés de prêcher, et le maire de se réunir sous la halle, on le laisse assez tranquillement endoctriner les gens en cattimini, colporter sa marchandise dans les bourgs et les villages. On l'a relaxé une première fois. Mais un jour, à Arvert, il sonne la cloche à toutes volées, baptise un enfant avec grande pompe, et prêche dans l'église. Les magistrats, qui ne voyaient rien jusque là, sont forcés d'entendre, cette fois. Qui a commencé ? Encore les magistrats.

Les premiers prédicants, pour la plupart moines échappés de leur couvent et mariés, tonnaient çà et là, dans des groupes de paysans, contre le pape et les évêques, contre la vierge et les saints ; et parfois les braves Saintongeais, les oreilles échauffées à la fin par ces déclamations sacrilèges, révoltés de ces insultes à leur croyance, de ces outrages à leurs saints patrons, faisaient la conduite de Grenoble à ces défroqués, à ces renégats, et même laissaient tomber sur eux la lourdeur de leurs poings. Ils avaient tort, grand tort. Le paysan était l'agresseur, oui, mais n'avait-il pas été provoqué (1) ?

Cependant dans les idées de l'époque — catholiques et protestants étaient généralement d'accord sur ce point — les hérétiques étaient des révoltés, des séditeux, des criminels d'état, qu'il fallait châtier (2). C'était l'opinion de Jean Calvin qui brûlait Servet, « malheureux monstre », comme l'appelait Théodore de Bèze, parce qu'il « niait la sainte Trinité et l'éternité

(1) Une hypothèse. Si l'autre jour, au temple de Saintes ou de Royan, au milieu des pasteurs de toute la Saintonge et d'ailleurs, parmi les fidèles priant et chantant des psaumes, un intrus s'était mis à répéter tout haut contre Calvin des accusations infamantes, certainement M. Weiss, qui est un galant homme se fut contenté de crier : « Infamie, vilénie, abominable calomnie », et ses confrères de protester ; mais est-il bien sûr que quelques uns de ses coreligionnaires, moins patients, n'eussent point témoigné leur indignation à ce malotru par quelque argument plus frappant ? Qui aurait commencé ?

(2) Le roi de Navarre, si bien disposé pour la réforme, trouvait (1559) que les protestants de Marennes « tendaient plus tost à sédition qu'à religion », (*Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret*, p. 181.

du fils » ; c'était la thèse que soutenait le légiste du parti dans son traité. *De hereticis a civili magistratu puniendis* (1554) ; c'est le *Credo* des églises protestantes de France formulées dans l'article 39 de la « Profession de foi de La Rochelle » : « Nous croyons que Dieu... a mis le glaive entre les mains des magistrats pour réprimer les péchés commis non seulement contre la seconde table, mais aussi contre la première. » Ceux même qui en étaient victimes trouvaient la loi bonne pour l'appliquer aux autres. Pourquoi les catholiques auraient-ils été d'un autre avis ? (1) Partout où l'un des partis était dominant, il tyrannisait l'autre. Etienne Dolet peut donner la main à Michel Servet.

L'article v du traité conclu, l'an 1568, entre le prince de Condé et les Rochelais, porte « que la religion réformée était la seule que l'on professerait dans la ville » ; et le prince ajoute qu'il « le désire et s'y emploiera de tous ses moyens, non seulement pour la dite ville, mais pour tout le royaume. » (Amos Barbot, p. 312.) Dans cette même ville, l'assemblée des pasteurs, maîtresse absolue, force (1617) le maire à mettre en prison, puis à embarquer sur un navire, La Nagerie qui parlait mal d'eux et de la religion, « et finalement se mesloit d'interpréter la sainte écriture à sa façon. » (*Diaire de Merlin dans les Archives historiques de Saintonge*, v, 314.) Même, l'année suivante, elle excommunait comme un simple concile — exactement « privait de la cène — le maire lui-même, David, sieur de Laleu, « qui semoit des erreurs monstrueuses, que tous les réprouvés seroient sauvés, que l'histoire de la tour de Babel étoit un conte fait à plaisir », etc., et le menaçait de censures ecclésiastiques plus rigoureuses s'il ne signait la confession de foi des églises réformées. (*Idem*, 300-333.) Théodore de Bèze, comme le plus fervent papiste, anathématise la liberté de conscience qu'il appelle un dogme diabolique : « Libertatem conscientie est enim hoc mere diabolicum dogma » *Epistolæ theologicæ*, I.

D'autre part, les protestants prirent et saccagèrent Saintes en 1562, 1568, 1570. La première fois, ils se bornèrent à « briser des images et à brûler des parchemins », ce dont les loue M. Weiss. En effet, ceux qui ne perdirent alors que leurs parchemins, durent s'estimer bien heureux qu'il n'y ait eu de décapité que leurs statues. Mais croyez-vous qu'ils virent de sang-froid le pillage de leurs églises, l'incendie de leurs chartriers, le bris des images, le vol des reliquaires et vases sacrés, la destruction de tant d'œuvres d'art, pertes irréremédiables dont on a l'air de faire aisément son deuil ? Et si, irrités de voir les crucifix

(1) En outre, demandons-nous ce qui arriverait si, dans notre siècle, évidemment plus tolérant que le xvi^e, en l'an de grâce 1893, un curé s'avisait de crier publiquement : « Vive le roi ! » ou même de soutenir que le divorce, loi de l'état, est contraire à la loi de Dieu. Est-il bien certain qu'il ne serait pas poursuivi comme attaquant la constitution et les lois, condamné à la prison ou privé de son traitement ?

souillés, les ossements de leurs saints patrons qu'ils vénèrent aux jours de fête, invoquent dans leurs misères, prient en tout temps, arrachés de leurs chasses, jetés à la voirie ou brûlés au milieu des moqueries ; si, outragés dans ce qu'ils ont de plus cher, les catholiques ont pris un gourdin et assommé, ce sont eux qui sont les agresseurs ! car il y a eu du sang versé.

« Calvin, dit-on, et beaucoup de protestants blâmaient le bris des images. » Soit. En tout cas, ces violences étaient la conséquence fatale des déclamations contre l'idolâtrie papiste. Vous avez excoité les colères de la foule contre le culte de la Vierge et des saints, proscrit les statues et les représentations figurées, fanatisé des gens simples ou ignorants, en leur montrant que tout cela est du pur paganisme, que c'est une abomination aux yeux de Dieu, une impiété, un sacrilège ; comment espérez-vous être écouté quand, au milieu de leurs fureurs iconoclastes, vous leur direz : « Respectez tout cela » ? Et si la foule se rue contre les monuments, casse les sculptures, brise les vitraux, troue les toiles, fouille les tombeaux et jette au vent les cendres des morts, comme à Angoulême le cadavre de Jean le Bon, qui s'en étonnera ? Qui sera responsable de la tempête ? celui qui aura semé les vents. Partout le premier acte de la nouvelle religion a été de renverser ce qu'ils appelaient des idoles et de dévaster. Et l'expérience prouve que la destruction d'édifices est toujours suivie d'attentats contre les personnes. Ici encore, qui a commencé ?

Si j'ai bien compris M. Weiss, l'agression des catholiques, historique, datée, précise — car il ne peut sans doute pas être question des châtimens légaux ou des horions individuels réciproquement échangés — serait l'occupation de Saintes par la garnison de Taillebourg en 1563. Mais si les catholiques reprennent la ville en 1563, c'est que les calvinistes la leur avaient enlevée en 1562. Il est vrai qu'ils n'avaient qu'à laisser l'ennemi tranquillement maître de leur cité ; en redevenant les maîtres chez eux, ils faisaient preuve de mauvais caractère et de dispositions peu conciliantes.

Et savez-vous les grandes « tueries » dont se rendaient coupables les soldats de Nogaret ? Maître Bernard, qui eut lui aussi une peur effroyable, nous les montre entrant en ville « l'espée nue au poing, criant : « Où sont-ils ? Il faut couper gorge tout à moins. » Pures fanfaronnades : « Il n'y avoit aucune résistance : car ceux de l'église réformée s'estoyent tous absentez. » Un étranger, un Parisien, qui passait par là et pour avoir beaucoup d'argent (style Read, voir page 465) fut tué. Ainsi un meurtre accidentel, plusieurs, dit de Bèze — un seul, dit Palissy qui était là — commis par une soldatesque en goguette qui veut de l'argent, le pillage de quelques maisons, surtout des « paroles de blasphème contre Dieu et les hommes : car ils disoyent que Agimus avait gagné Père éternel », voilà ce qui inaugura les massacres, qui provoqua les sanglantes représailles de 1568 et 1570 ; voilà ce qui les excuse, s'il ne les justifie pas tout à fait.

M. Weiss, à l'appui de sa thèse que les protestants n'ont pas été les agresseurs, cite ce fait : « Après les massacres de Vassy, Carcassonne et Castelnau-dary (mars 1562) ... ceux de Saintonge ne bougèrent pas. » C'est vrai ; les Saintongeais ont l'habitude de ne pas trop se presser. Mais ils arrivent tout de même, et un peu plus tard ils y allèrent eux aussi de leurs petites « tueries ». A Saintes, ils attendirent d'abord qu'au synode de Saint-Jean d'Angély les ministres eussent déclaré que l'écriture permettait de prendre les armes pour cause de religion ; puis, poussés à bout par de « nouvelles tueries » qui eurent lieu à Sens et à Gaillac, ils s'emparèrent de Saintes en juin, se bornant à des dégâts matériels. Ailleurs, il est vrai, ils ne se gênèrent pas pour égorger à dague que veux-tu. La Rochelle, Saint-Jean d'Angély, Oleron en pourraient dire long là-dessus. Mais à Saintes, ce n'est qu'en 1568 et 1570 qu'ils massacrèrent et encore des moines, des gens d'église, des curés, quoi ! Vous voyez donc bien qu'« ils n'inaugurèrent pas l'ère des violences, puisqu'ils ne prirent les armes qu'après beaucoup d'autres villes ». Et c'est une consolation pour les massacrés de Saintes de n'avoir été frappés qu'après ceux « de beaucoup d'autres villes. » En mourant, ils ont dû rendre des actions de grâces à leurs assassins de ne les avoir pas étranglés plus tôt. Merci, messieurs.

M. Weiss, qui établit une connexité entre les événements de Gaillac et ceux de Saintes — Gaillac et peut-être bien un peu loin et Carcassonne aussi — admet-il la connexité entre ceux de Saintes et du Château d'Oleron ou de Saint-Jean d'Angély, plus rapprochés ? Vous dites : C'est parce qu'on massacrait à Vassy (1) que les calvinistes s'emparèrent de Saintes, puis tuèrent des chanoines. Je réponds : C'est parce qu'on massacrait à l'île d'Oleron, qu'à Saintes on tua un Parisien. « Œil pour œil, dent pour dent. » Vous n'approuvez pas ces représailles, et vous faites bien : ces vendetta religieuses sont épouvantables. Mais aussi, en solidarisant les uns, il faut solidariser les autres. On ne peut avoir deux poids et deux mesures.

Le premier acte de violence que je trouve en Saintonge est celui-ci : L'an 1546, « des luthériens en grand nombre se ruèrent sur la maison de François Moysan à Arvert et, par leurs menaces, le forcèrent à s'enfuir avec ses enfants. » Arrêt du parlement de Bordeaux (13 février).

En 1548, ils saccagent les églises de l'île d'Oleron. Cinq des principaux coupables, Pierre Goyon, Thomas Doribau, Pierre

(1) Et j'admets le « massacre » de Vassy, sur lequel on a discuté beaucoup et sur lequel on discutera encore : abominable guet-apens ou simple querelle de gens qui en viennent aux coups ? Ce « massacre » de Vassy me représente assez bien la rixe récente d'Aigues-Mortes, que les journaux gallophobes transformèrent aussitôt en un horrible massacre organisé par les Français, clabauderies ineptes qui amenèrent dans toute la péninsule italique des représailles sanglantes, presque la guerre civile et étrangère.

Fellon, Antoine Coindet et Jean Marchant — on ne put atteindre les autres par la complicité des habitants — furent envoyés prisonniers à La Rochelle et sans doute transformés en martyrs. *Abrégé historique de l'établissement du calvinisme en l'île d'Oleron*, par Marc-Antoine Le Berton de Bonnemie (1690).

En 1557, ils vendent à La Rochelle la cloche de Saint-Pierre dont ils employent l'argent à faire des canons ; en 1561, avec l'aide de ceux de Marennes et d'Arvert, ils massacrèrent le prieur de Saint-Trojan, les religieux de Saint-James, de Saint-Nicolas, et au Château le curé et les cordeliers ; et quand les catholiques, effrayés de ces excès, se réfugient avec 13 prêtres dans l'église de Dolus, ils les massacrent tous, sauf Pierre Collé et Jean Senné de La Gasconnière. J'abrège l'*Abrégé* de Bonnemie. A Saint-Pierre, les catholiques, qui s'étaient emparés de la place, furent bientôt chassés (1562) et « il y eut un horrible carnage », malgré deux ministres « qui ne cessaient d'exhorter les habitants de l'île à épargner le sang de leurs concitoyens. » Or, 1546, 1548, 1557, 1561 même sont antérieurs à 1562, aux « massacres » de Vassy et de Carcassonne.

Je ne veux pas prolonger cette discussion. Pourtant, que de faits encore à citer ! Mais à quoi bon ? Il est fort difficile de fixer le point précis de l'agression : car elle a été précédée de la provocation. Or, la démonstration de M. Weiss n'est rien moins que victorieuse, et l'on peut encore maintenant poser la question : Qui a commencé ? Si un signe de moquerie d'un particulier ou un acte de violence isolé est compté comme agression, qui peut dire que c'est un papiste plutôt qu'un huguenot qui en est responsable ? Si l'on considère le côté légal et avec les idées de l'époque, évidemment ce sont les réformés ; le mot l'indique. Enfin, s'agit-il des attaques à main armée, pillage et massacre ? Certainement, en Saintonge, les « luthériens » ont donné l'exemple et le signal. Et, après les faits et les dates cités, peut-on encore affirmer qu'« en Saintonge, les huguenots n'ont pas commencé par tirer l'épée des assassins ? »

LOUIS AUDIAT.

II

LES BARIN DE MARENNES

MINISTRES, PROFESSEURS, ÉCRIVAINS.

Il y a un article BARIN dans la *France protestante*, assez mince. Je crois que l'on peut beaucoup mieux faire. J'entre en matière sans autre préambule.

I. PIERRE BARIN, professeur de mathématiques.

Pierre Barin, 1^{er} du nom, naquit vers 1591, si l'on s'en rapporte à l'âge que lui assigne son acte d'inhumation. Le lieu de sa naissance m'est inconnu. On rencontre des Barin le long de la côte saintongeaise ; les deux ou trois que j'ai relevés à La

Tremblade, à Saint-Just, contemporains de la naissance et des premières années de Pierre, ne m'ont offert aucun indice de parenté ou de relations avec ceux que je me propose d'étudier.

En 1630, Pierre Barin et sa femme, Suzanne Le Clerc, habitaient Marennes, un centre de population à peu près en entier convertie à la réforme, à tel point que M^{me} l'abbesse de Notre-Dame de Saintes, pour l'exercice de sa justice seigneuriale, devait bien souvent prendre ses officiers parmi les hérétiques. Peut-être après tout que ces praticiens lui présentaient plus de garantie d'instruction juridique, et jouissaient d'ailleurs de plus d'autorité auprès des tenanciers de l'abbaye. En ce temps là, deux pasteurs de condition, Pierre Richier, sieur de Vandelin-court, et Zacharie Crespin, sieur de La Chabosselaye, puis Antoine Chardavoine après Crespin, occupaient le ministère apostolique à Marennes. Barin faisait partie du consistoire, et l'assemblée l'avait choisi pour remplir l'office de scribe. Il exerçait cette fonction en l'année 1631, et la tenait encore dans les six premiers mois de 1636 (1). Durant ce laps de temps il ne m'apparaît qu'une fois comme parrain, le 25 octobre 1634 (2) : sa filleule, Anne Le Clerc, fille de Jacques Le Clerc et de Jeanne Papin, était nièce de sa femme. Faut-il croire que les obligations du professorat l'éloignaient souvent de Marennes ? il semblerait n'y revenir, sauf de rares exceptions, qu'à certaines époques déterminées, par exemple en juillet et en août, c'est-à-dire au moment des vacances. Je tire cette conjecture, spécieuse peut-être, d'une coïncidence calculée, presque mathématique, dans la venue au monde de chacun de ses enfants : il y a sous ce rapport des rapprochements de dates qui se prêtent singulièrement à ma supposition. Mais alors comment M. le scribe du consistoire remplissait-il son office, s'il n'était à Marennes toute l'année ? Scribe en titre, comme bien des titulaires, avait-il un suppléant, et se reposait-il sur lui du soin de l'inscription au jour le jour des actes de l'état civil sur le registre (3) ?

Pierre Barin possédait une maison, à Marennes, tout proche du présidial, donnant rue du Palais et rue Fontarabie (4). Il y décéda en 1668, à l'âge de 77 ans. C'est l'acte d'inhumation du 19 janvier qui révèle sa qualité de professeur de mathématiques (5). Où professait-il ? à l'un des collèges protestants du voisinage : à La Rochelle ou à La Rochefoucauld, ou plus loin

(1, 2) Greffe du tribunal civil de Marennes : Registres protestants. Mes notes de voyage, 1858.

(3) Le registre original de janvier 1631 à la fin de juillet 1636, qui eût permis de trancher la question, manque au greffe. Il en existe seulement une copie soignée faite par Pierre Barin, « escrivain du consistoire ».

(4) « Joignant d'un bout la rue du Palais, de l'autre la rue Fontarabie et à une ruelle qui conduit de la rue Fontarabie au Canton. » Communication d'André Létélié.

(5) On la retrouve dans l'acte de vente de sa maison, du 23 juillet 1670.

à l'académie de Saumur, à celle de Montauban? Saumur et Montauban gardent bien la trace des Barin; mais je n'y ai pas découvert celle de Pierre, le mathématicien. Il y a pourtant une induction à faire valoir en faveur de La Rochefoucauld, comme on le verra ci-dessous.

J'ignore si Suzanne Le Clerc a survécu à son mari. J'enregistre à son actif la présentation au baptême de Melchisedec de Pouyade, avec Melchisedec Bontemps, juge de Saint-Pierre d'Oleron, le 23 janvier 1656; de Pierre Pénarier, avec Pierre Aubin, greffier du bailliage, le 20 novembre 1661; de Jean Robin, avec Jean Samson, notaire royal, le 1^{er} avril 1663 (1).

De son mariage étaient provenus sept enfants, tous nés à Marennes, de 1631 à 1646 (2), tous aux mêmes époques de l'année, à un ou trois jours près, en avril et en mai, savoir : 1^o Jean; 2^o Pierre; 3^o autre Pierre; 4^o Théodore; 5^o Suzanne; 6^o Pierre, troisième; et 7^o Benjamin. De ceux-là je retiendrai particulièrement Jean, Théodore et le dernier Pierre; pour les quatre autres je me bornerai à donner les dates de naissance et de baptême avec la désignation des parrains et marraines; ce qui d'ailleurs n'est pas indifférent pour marquer le milieu des Barin dans la société marenaude.

Pierre, le 1^{er}, naquit le 7 avril 1632; baptisé le surlendemain, il eut pour parrain le ministre Richier, le trisaïeul du député de la noblesse de Saintes aux états généraux de 1789, et pour marraine Jeanne Bourget, belle-sœur de Jean Du Mesny, ministre de Saint-Just, un allié de notre poète Fiefmelin. Pierre mourut en bas âge. Un second Pierre le remplaça au logis paternel : celui-là vit le jour, le 2 avril 1633; le 19, il fut tenu sur les fonts baptismaux par Jean Martin, sieur de Bonsonge et de Redou, juge assesseur du bailliage de Marennes, et par Marie Demissy, femme d'Isaac Faneuil, tous de familles notables du lieu. Ce nom de Pierre ne porte pas bonheur : l'enfant décéda jeune. Suzanne, filleule de Jacques Ducasse, docteur en théologie, et de Suzanne Joussetin, fut baptisée le 3 mai 1635 (3). Ducasse enseignait la philosophie au collège de La Rochefoucauld (4). Il y a forte présomption, établie par ce parrainage, que les deux professeurs étaient attachés au même établissement. Les Joussetin touchaient à la noblesse et à la haute bourgeoisie des Iles. Le septième enfant de Suzanne Le Clerc, Benjamin — fût-il le dernier? — naquit le 18 février 1646, et reçut le baptême, le 11 mars, sur la présentation de son frère Jean, et d'Elisabeth Villeneuve.

(1) Greffe du tribunal civil de Marennes. Mes notes de voyage, 1858.

(2) Greffe du tribunal civil de Marennes, Mes notes de voyage, 1858.

(3) Le 13, suivant A. Lételié. *Revue de Saintonge et d'Aunis*, VIII^e volume, 1888, page 130.

(4) Il était principal du collège en 1643. Bujaud, *Chronique protestante de l'Angoumois*.

Maintenant j'arrive à Jean, à Théodore et à Pierre, tous trois ministres et hommes de valeur, qui ont chacun leur article.

II. JEAN BARIN, ministre et professeur de philosophie.

Le pasteur de Saint-Just, Du Mesny, et une de ses belles-sœurs, Elisabeth Bourget, l'avaient déclaré au temple, le 2 avril 1631. En 1616, âgé alors de 15 ans, il fut parrain de son frère Benjamin. Destiné au ministère apostolique et au professorat, il s'était fait recevoir proposant en théologie, et il présentait en cette qualité, avec sa mère, le 19 janvier 1659, Anne de Pouyade. Admis au pastorat, Barin l'aîné en remplit d'abord les fonctions à La Roche-Chalais : il desservait cette église en décembre 1661 (1). Deux ans après, il passait à Marans. C'était à l'époque de l'information prescrite par la cour sur les entreprises, contraventions et innovations faites à l'édit de Nantes. La mission contradictoire de l'examen des titres des églises de Saintonge et d'Aunis avait été confiée à l'intendant Charles Colbert de Terron et à Isaac Isle, marquis de Loire. Auprès des commissaires du roi Barin sut se faire l'habile défenseur des droits de ses coreligionnaires : une ordonnance du 24 décembre 1663 prononça le maintien du temple de Marans (2). Il représenta son église, le 2 juin 1669, au synode de Saint-Just; puis à celui de Marennes tenu du 9 au 18 octobre 1674 devant le commissaire royal, Louis de Vallée de Monsanson. Il y fut nommé membre de la commission d'examen des étudiants en théologie, candidats au pastorat. Parmi les candidats reçus je note Marc Boissellaud-Saint-Marc, le ministre de Montausier et de Marennes, et Jean Désagulières, le ministre d'Aytré, père du célèbre physicien Jean-Théophile (3). Il assista en compagnie d'Etienne Barbaud, l'un des anciens du consistoire, au synode de Mauzé ouvert le 29 septembre 1677 en présence du commissaire royal Pharamond Green de Saint-Marsault, baron de Châtelailon. Au cours des séances, Jean Barin fut l'objet d'une manifestation singulièrement flatteuse pour lui, et qui témoigne en quelle haute estime on tenait son mérite. Saumur, désireux de l'attacher à son église, avait, dans cette intention, formulé une requête pressante. Le synode, appelé à en délibérer, se prononça en ces termes :

« L'église de Saumur ayant demandé à cette assemblée qu'il luy pleust luy accorder le ministère du sieur Barin, ministre de Marans, duquel elle attend de grands fruits et qu'elle souhaite fortement et unanimement comme un personnage doué de rares qualités ; ouy le député de ladite église de Marans qui c'est opposé à cette demande de la part de toute son église, ne pouvant consentir à l'eslongnement d'un ministre qui leur est esgalement cher et nécessaire ; ouy aussy ledit sieur Barin qui a tesmogné un attachement pour ce sinode et un amour pour son

(1) Greffe du tribunal civil de Marennes. Mes notes de voyage, 1858.

(2, 3) Archives nationales, TT. 247.

église qui n'auroient pas esté vaincus que par autorité de cette assemblée; la compagnie, qui eust bien souhaitté de retenir ledit sieur Barin dans son sein comme l'un de ses plus beaux ornemens, et de le conserver à son église à laquelle il estoit depuis plusieurs années en une singulière édification, ayant néantmoins en vue l'importance de ladite église de Saumur et les avantages qu'elle pourra tirer des belles lumières et des dons excellens dudit sieur Barin, et voulant luy marquer combien elle a de considération pour elle; elle lui a accordé le ministère dudit sieur Barin, à condition qu'il servira ladite église de Marans jusques au mois de mars prochain inclusivement, [pendant] lequel temps elle travaillera à ce pourvoir d'un autre ministre. »

La démarche spontanée du consistoire était, paraît-il, anormale et irrégulière. L'observation en fut faite au synode de Saumur, le 28 octobre suivant. A la séance du 11 novembre « l'assemblée, est-il dit, approuve le choix que l'église de Saumur a fait du sieur Barin pour son ministre, quoique le consistoire ait manqué de n'avoir pas consulté sur ce sujet les églises de la classe, conformément aux réglemens de la discipline. » (1)

Barin devait quitter Marans au 1^{er} avril 1678; mais il est probable que le délai imparti à cette église fut prolongé: car son ancien ministre la représenta encore quatre mois après, le 31 août, au synode de Jonzac, surveillé par le commissaire royal, Alain du Breuil de Fonreaux. (2)

Une fois installé à Saumur, l'académie, sollicitée par sa réputation de haut savoir, s'empressa de lui confier l'un de ses cours de philosophie. Elle le choisit pour son recteur en 1680 (3). Je le rencontre notamment à la séance de l'académie du 9 septembre 1681 où, pardevant le lieutenant particulier de la sénéchaussée, il assiste à la soutenance d'une thèse de philosophie sous Pierre de Villemandy, le recteur, avec ses collègues Philipponneau de Montargié et Druet (4). Le 2 juin 1683, il prit part aux travaux du synode de Sorges. L'année suivante, pour la seconde fois, il fut revêtu de la dignité de recteur de l'académie (5).

Cependant les temps étaient devenus de plus en plus difficiles pour les protestants, et en particulier pour les ministres de la religion. On les harcelait par une succession de mesures personnelles vexatoires: Défense de prendre la qualité de pasteurs, puis de se dire ministres de la parole de Dieu; défense de porter des robes à manches et soutanes; ordre d'inscription au rôle de

(1) Archives nationales, TT. 286.

(2) Archives nationales, TT. 238.

(3) Mémoires de la société académique de Maine-et-Loire, XI^e vol., J. Dumont: *Histoire de l'académie de Saumur*.

(4) Archives nationales, TT. 239.

(5) J. Dumont, *Histoire de l'Académie de Saumur*.

la taille, etc. A Saumur, le P. Elzéard, « capucin indigne, missionnaire apostolique », parti en guerre contre les professeurs de l'académie, leur suscitait toutes sortes de tracasseries. Il s'en prenait au culte et à l'enseignement. Tout pour lui était prétexte à plaintes et à délations, auprès de l'intendant et jusqu'au secrétaire d'état Chasteauneuf : réclamer le serment des deux derniers ministres et professeurs, Barin et de Brays ; interdire à ces messieurs le port des robes et des soutanes ; faire disposer des bancs dans le temple pour les personnes de marque. Venu en ce lieu, suivant les exigences de sa mission, à fin de refuter les prêches des ministres, il n'y avait trouvé ni les égards dus à son caractère, ni même une place commode pour s'asseoir. Cette question des bancs excite son zèle et sa mauvaise humeur. Ecrivant le 16 mars 1679 au secrétaire d'état, le marquis de Chasteauneuf, « il supplie de rechef sa Grandeur de vouloir donner des ordres nécessaires à ce que généralement tous les bancs, ceux qui se trouvent à dossiers et à pupitres, les tribunes des professeurs, les balustres des proposans et escoliers, et tous autres bancs élevés et distingués des autres, ou par leur structure ou par leur situation, soient réduits, aux termes de l'arrêt du conseil du 2 janvier 1679. »

Mais voici s'ouvrir l'année terrible, 1685. Dès le mois de janvier, on sent que le gouvernement veut en finir et que le grand coup approche. Le 8, le conseil d'état prononce la suppression de l'académie, avec défense à tous ministres, professeurs, régents et à toutes autres personnes d'enseigner en la ville de Saumur aucunes sciences ou langues, soit publiquement ou en allant dans les maisons particulières, sous peine de désobéissance et de 3.000 livres d'amende. Sept jours après, le 15, paraît un arrêt du conseil interdisant l'exercice public de la R. P. R. et prescrivant la démolition du temple jusqu'à ses fondemens. Un autre arrêt du 21 février transporte les biens meubles et immeubles du consistoire et de l'académie, à l'hôpital de la ville : messieurs les administrateurs de cet établissement héritent de la bibliothèque de l'académie et la font vendre.

Le temple supprimé, il y a encore des fidèles. Barin demeure à son poste. L'intendant de Touraine et d'Anjou, Béchameil de Nointel, lui délivre une commission spéciale pour procéder aux baptêmes de ses coreligionnaires de Saumur et de Loudun. Sur ces entrefaites on publie une déclaration datée du 6 août par laquelle il est enjoint aux ministres de s'éloigner de six lieues au moins des localités où l'exercice de la R. P. R. a été interdit. A ce moment, Barin était en route pour ses affaires domestiques. Arrivé à La Rochelle, l'intendant Arnou le faisait appréhender au corps et conduire en prison. Il y trouvait un compagnon de captivité, le ministre de La Jarrie, Louis Benion. Arnou n'y allait pas de main-morte ; il se faisait scrupule d'appliquer sans ménagement, malgré les recommandations de Seignelay, toutes les mesures édictées contre les protestants. Surpris de la rigueur exercée à son égard, le ministre de Saumur

réclama l'intervention de son intendant, et il obtint de celui-ci un certificat, grâce auquel il fut relâché, et put continuer son voyage jusqu'en Saintonge, mais sous la condition de ne s'arrêter en aucun endroit de la province, et nommément à Marans, où l'on craignait que son passage ne réveillât des sympathies dangereuses.

La leçon était suffisante, et Barin jugea prudent, pour sa sûreté personnelle, de passer à l'étranger. D'ailleurs, l'édit d'octobre portant révocation de l'édit de Nantes venait de paraître. L'article 4 enjoignait aux ministres de la R. P. R. qui refuseraient de se convertir, de sortir de France sous les quinze jours, sans pouvoir y séjourner au-delà, ni pendant ce temps faire aucun prêché, exhortation ni autre fonction, à peine des galères. Jean Barin à qui répugnait une abjuration, en cela n'imitant pas l'exemple de ses compatriotes Jacques Papin et Jean Bernon, alla rejoindre son frère Théophile en Hollande. Les états de ce pays avaient institué à Amsterdam une église wallonne pour les ministres réfugiés. L'ancien ministre de Saumur, dès son arrivée, y fut admis, avec la pension annuelle de 250 livres votée par le gouvernement (1). L'ancien professeur de philosophie devait en outre trouver à utiliser ses connaissances littéraires : Bayle, le célèbre critique, donnait alors, tous les mois, depuis mai 1684, ses fameuses *Nouvelles de la république des lettres*. En février 1687 il avait dû, par suite du mauvais état de sa santé, en interrompre la publication. Daniel de Larroque la continua l'espace de six mois, puis il passa la plume à Jean Barin, qui rédigea les *Nouvelles de la république des lettres* depuis le mois de septembre 1687 jusqu'au mois d'avril 1689. J'y signale entre autres dans les numéros de décembre 1688 et de mars 1689 la *Description du presseur de Denis Papin*, docteur en médecine, membre de la société royale de Londres (2).

Barin mourut à Amsterdam et fut inhumé dans l'église wallonne le 15 mai 1709. Il avait gardé le célibat (3).

III. THÉODORE BARIN, ministre et professeur de théologie.

Né le 3 mars 1634, on attendit pour le baptiser le jour de Pâques, qui tombait le 16. Son parrain, Théodore Blanc, avocat et juge sénéchal du bailliage — un cousin de Fiefmelin — appartenait à une famille parlementaire de Bordeaux; sa marraine, Marie Fauchereau, était femme de Pierre Bauld, avocat en la cour.

Théodore Barin fit ses études à l'académie de Montauban; il y était encore en 1658 (4). L'année suivante il remplit les fonctions pastorales à Montandre, dans la Haute-Saintonge. Il pré-

(1) Communication de M. F. Schmitz, d'Amsterdam.

(2) *Nouvelles de la république des lettres*. A Amsterdam, chez Henry Desbordes, dans le Kalver-Straat, près le Dam. 37 volumes in-12.

(3) Communication de M. F. Schmitz, d'Amsterdam.

(4) *La France protestante*, article Barin.

che en cette qualité le 30 novembre 1659 au temple de Marennes, et aussi les 15 février 1662 et 21 février 1663 (1). En 1664 (2) il passe sa thèse de théologie : *De lege et evangelio*, sous la présidence d'André Martel. D'après la *France protestante*, 2^e édition, Théodore Barin fut pourvu d'une chaire de théologie à l'académie de Saumur, et à deux reprises il en fut élu le recteur ; elle le mentionne aussi comme ministre de Saumur. Le biographe a fait confusion : ce qu'il rapporte à Théodore s'applique à Jean, sauf que celui-ci enseignait la philosophie et non la théologie (3).

L'église de Montandre envoya à diverses reprises son ministre aux assemblées de la religion : ainsi, le 3 mars 1671, au synode de Baigne. En octobre 1674, il se fit excuser de ne pouvoir assister à celui de Marennes. Pour raison de santé il ne put se rendre à celui de Mauzé en 1677.

Le 31 août de l'année suivante, il était présent au synode de Jonzac. Le 7 octobre 1682, le synode de Barbezieux assemblé devant le commissaire royal, M. de Fonreaux, le nomma son vice-président (4).

La marche des événements instruit Barin du sort réservé à la liberté religieuse ; et, ne voulant pas être témoin du dénouement fatal, il prend de bonne heure le chemin de l'exil, avec sa femme et ses trois enfants. Sa femme, Suzanne Colardeau, fille de Jean Colardeau, sieur de La Chotarderie, lui avait apporté en mariage la terre de Fontbedeau, une métairie et un moulin à vent relevant de Saint-Sulpice. Un bien defugitifs est de bonne prise : M. de Rochefort, Janot de La Tousche, en sa qualité de seigneur de Saint-Sulpice, ne serait pas fâché de s'approprier celui de Barin, et en fait la demande. L'intendant y est favorable, « à la charge qu'il fera faire le rétablissement de l'église dudit lieu qui est en mauvais état. » (5)

Retiré en Hollande, à Rotterdam, Barin se fit agréer comme ministre au synode d'Arnheim, le 6 septembre 1684, et fut attribué à l'église de Leyde (6). Sa réputation de théologien l'avait suivi en Hollande. Au mois d'août 1685, le synode lui confia, de concert avec Pierre Du Noyer, ancien pasteur de Sauzé en Poitou, la révision d'une nouvelle édition de *La sainte bible françoise* de Samuel et Henri Des Marets, ministres de Groningue et de Delft. En même temps il préparait un ouvrage de théologie biblique qu'il fit paraître l'année suivante sous le titre de « *Le Monde naissant ou la Création du monde, démons-*

(1) Communication d'André Lételié.

(2) Et non 1674, que donnent la *France protestante* et Bujaud.

(3) Erreur reproduite dans les *Etudes sur les académies protestantes*, par le pasteur Bourchenin.

(4) Archives nationales, TT, 328.

(5) Archives nationales, TT, 242. État du 5 juillet 1687 envoyé par l'intendant de Guienne, M. de Bezons.

(6) Communications de M. F. Schmitz.

trée par des principes très simples et très conformes à l'histoire de Moïse. Gênes. Chap. I. et II (à la sphère). Pour la Compagnie des Libraires. c15 12c LXXXVI », avec 8 planches gravées; in-12. Bayle en avait eu connaissance avant son apparition; et, dans une lettre du 6 juillet 1685 à son collaborateur, le célèbre théologien Lenfant, il annonçait le discours de Barin sur la création expliquée à la cartésienne, et décochait à son auteur ce petit trait malin : « Je ne sais comment il s'en tirera. »

Appelé le 15 août 1685 à Amsterdam, il fut attaché au service de l'église wallonne, avec attribution de l'une des vingt-quatre pensions instituées en faveur des ministres réfugiés. On y joignit l'année suivante une pension viagère de 400 livres sur les biens du comptoir ecclésiastique de Delft (1). Cette même année, en septembre 1686, Boisrond dit *Fine-plume*, René de Saint-Légier, traversant la Hollande afin de ramener sa femme qui avait quitté le domicile conjugal plutôt que de souscrire à une abjuration, eut occasion de voir Barin et autres compatriotes de Saintonge. Il note dans ses *Mémoires* que tous les réfugiés français le scandalisaient par la licence de leurs propos sur le roi et l'état; mais il en exceptait Jussac, Montaignac, les ministres Yver, Barin, Roussier, Mesnard, de Paris, et Mathieu, avec cette remarque : « Les honnêtes gens le sont partout. » (2)

Théodore Barin mourut à l'âge de 58 ans, pendant l'été de l'année 1692. Je n'ai pu découvrir le lieu de son décès; ce n'est pas Amsterdam; c'est tout ce que j'ai recueilli à cet égard. Sa pension devenue vacante passa, le 11 novembre, à Etienne Martind e Pralins (3). Madame Barin restait veuve avec ses trois enfants, nés probablement tous trois à Montandre, savoir : 1° Théodore, âgé de 17 ans en 1685, ce qui reporte sa naissance à l'année 1668. Il mourut à Amsterdam et fut enterré le 18 novembre 1689. 2° François, né vers 1669; il avait 16 ans en 1685; sa destinée est demeurée inconnue; 3° Marie, née vers 1672, âgée de 13 ans en 1685. Elle fut reçue membre de l'église d'Amsterdam le 19 septembre 1694. En 1700, elle épousa Louis Coras (4). Etait-ce un descendant du célèbre juriconsulte Jean Coras, conseiller au parlement de Bordeaux, l'une des victimes de la Saint-Barthélemy, ou bien de Jacques Coras, l'aumônier de Turenne, ministre renégat et poète, l'auteur de *Jonas*, l'une des victimes de Boileau ?

Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière,

comme il l'exécute dans l'une de ses satires, et au combat du *Lutrin* entre les chanoines, où chez Barbin,

(1) Communications de M. F. Schmitz.

(2) *Recueil de la commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure*, IX^e vol 1888, *Mémoires* de Boisrond.

(3) Communication de M. F. Schmitz.

(4) Communication de M. F. Schmitz.

L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié.

Madame Coras mourut à Groningue, le 29 mars 1727. (1)

IV. PIERRE BARIN, ministre.

Sa naissance et son baptême sont du même jour, 24 février 1637 : le parrain, Jacques Guybert, docteur en médecine, l'une des notabilités du pays ; la marraine Noémi Martin de Bonsonge, fille du juge-assesseur du bailliage et femme de Gédéon Godet, le procureur fiscal. Je le trouve, en janvier 1664, pourvu, du ministère à Arvert (2). Il dut accueillir avec grande joie le résultat de l'enquête faite sur son église par les commissaires du roi, Colbert de Terron et Loire, chargés de l'examen des contraventions à l'édit de Nantes. Leur jugement du 18 février confirmait les habitants de la R. P. R. d'Arvert dans l'exercice de leur culte (3).

Le 25 juin 1667, il assiste, comme ministre de La Tremblade (4), au synode de Pons, convoqué principalement pour aviser aux difficultés de la situation. Comme chacun de ses collègues, il dut, pendant la durée du synode, prêcher sur un texte approprié aux circonstances.

L'année 1669 me semble avoir été pour lui semée de quelques soucis. Le 2 juin, le colloque des Iles s'était réuni à Saint-Just, et on y traita d'une affaire qui avait fait « bruit et scandale » à Arvert. Elle parut mériter la censure et l'assemblée la prononça. La réprimande fut signifiée en chaire. Plusieurs mois après, au prêche du 13 octobre, lecture eut lieu « d'un certain billet ordonné par le synode » ; elle fut accueillie bruyamment « par un grand nombre de femmes ». C'est dommage qu'il n'ait pas été possible de connaître les motifs de cette censure qui mettait le beau sexe en mauvaise humeur. Les hommes vont s'en mêler à leur tour. Un groupe d'habitants — probablement les maris de ces dames qui n'ont pas trouvé la semonce de leur goût — présentent requête à la chambre de Guienne et réclament une information. Le ministre et les anciens du consistoire protestent par acte du 24 février 1670, devant le notaire Cosme Béchet. Il y a eu bruit, ils le reconnaissent, mais « sans aucuns excès. » Du reste, les scandales et les bruits sont de la compétence des consistoires, des colloques et des synodes ; les questions de discipline ne regardent point les plaignants ; ceux-ci agissent « sans aucune charge, ni vocation dans la communauté », et cela « au mespris du consistoire » auquel appartient

(1) Communication de M. F. Schmitz.

(2) Archives du greffe du tribunal civil de Marennes. Registres protestants.

(3) Archives nationales, TT. 259.

(4) D'après *La France protestante*. Pierre Barin remplaçait donc Jacques Papin, le ministre en titre de La Tremblade provisoirement empêché ?

seul « la charge et direction des affaires ». Finalement, ministre et consistoire donnent procuration à Jacques Chardavoyne, procureur à Bordeaux, à l'effet d'intervenir pour eux et de demander le renvoi de l'affaire. (1)

Barin met à profit sa visite à M^e Béchet. Ce même jour, 24 février, il lui fait rédiger une réclamation à propos de ses gages, dont il ne peut obtenir le paiement. La subvention qui lui est allouée a été réglée, dès l'origine, d'accord entre lui et les chefs de famille; nonobstant ce pacte primordial, Pierre Chaillé, l'ainé, chargé de la collecte du quartier de Chaillevette, se refuse de compter au ministre l'année 1668; selon lui, l'année 1669 seule est due (2). Qui a tort? qui a raison? Je croirais assez à un mauvais vouloir de la part de Pierre Chaillé. En effet, comment se fait-il que lui, membre du consistoire, n'ait pas signé, à côté de dix de ses collègues, la protestation contre la requête des habitants à l'occasion de la censure infligée par le synode de Saint-Just, et que, justement, au nombre des sept signataires de cette requête on rencontre le nom d'Elie Chaillé? L'acte de Béchet était le lendemain signifié au comptable récalcitrant.

A la mort de son père, Pierre Barin qui avait hérité entre autres de sa part dans la maison paternelle de Marennes, la vendit, moyennant 550 livres, le 23 juillet 1670, à Josué Bargeau, pilote de navires (3).

Le mois suivant, 21 août, il épousait au temple d'Arvert, Marguerite Michel, fille d'Abraham Michel de La Tour et de Marie de Lestrille (4). Abraham Michel et ses deux frères Jacques et Jean, constituaient ensemble à La Tremblade l'une des plus importantes associations de banque et d'armements maritimes des Iles (5). La mère de Marguerite Michel, tante des deux capitaines de vaisseaux, Jean et Jacques de Lestrille, sieurs de La Clide et de La Puisade, appartenait à une famille anoblie par Henri IV en 1595, pour exploits de guerre (6).

Le 30 août 1671, Barin présentait au temple de La Tremblade, avec Esther Pâris, veuve de Jacques Forant, amiral de la république de Venise, une fille de Jacques Gentet, capitaine de

(1) *Archives de la Saintonge et de l'Aunis*, tome xiii : *Fénelon en Saintonge*, par André Lételié.

(2) *Archives de la Saintonge et de l'Aunis*, tome xiii : *Fénelon en Saintonge*, par André Lételié.

(3) Communication d'André Lételié, et *Fénelon en Saintonge*, du même.

(4) Greffe du tribunal de Marennes. Mes notes de voyage, 1858.

(5) Voir sur Jacques Michel dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, *Associations saintongaises du dessèchement des marais de Blaye*, xii^e volume, 1892.

(6) *Lettres de noblesse*: vidimus du 7 avril 1688, par Brouhard et Mesnard, notaires royaux.

vaisseau, et de Jeanne Rolland (1). Il prêchait encore le 4 octobre dans l'église d'Arvert (2); mais en 1672 il avait dû la quitter. Jacques Fontaine donne le motif de son départ d'Arvert : Il en « fut tiré, dit-il, pour quelques disputes et querelles avec son troupeau, et fut envoyé à Saumur pour être professeur de philosophie » (3). Sur ce dernier point, la mémoire de Fontaine a été en défaut : encore une confusion avec l'ainé des frères Barin. Quant aux difficultés survenues entre lui et son troupeau, qui auraient été la cause de son déplacement, il se pourrait qu'on dût les rechercher dans cette affaire de censure du synode de Saint-Just. Pierre Forestier, le ministre de Saint-Mesme, et Jean Jacques Mauzy, le ministre de La Tremblade, vinrent à titre provisoire, pendant une année, occuper la place de Barin (4) jusqu'au moment de l'installation définitive de Pierre Duprat. Mais l'ancien ministre d'Arvert avait donné trop de preuves d'activité, d'énergie et de talent pour être pourvu du premier poste vacant ; il dut accepter plusieurs interims avant d'être remplacé comme il convenait à son mérite. Ainsi fit-il, « par provision », à Saint-Jean d'Angle, pendant quatre mois, du 16 novembre 1674 au 8 mars 1675, l'intérim d'Abel Lattay, en discussion avec le colloque des Iles (5). Sur ces entrefaites mourut Isaac Maignac, le ministre de Barbezieux. Ce poste était le plus important de l'Angoumois après Jarnac et La Rochefoucaud ; on y envoya Pierre Barin. En 1676, faisant un voyage à La Tremblade, il y fut surpris par la maladie et y mourut le 7 octobre. Il fut inhumé le lendemain, en présence de Louis Dioré, praticien, et de Pierre Langlois, instructeur de la jeunesse. Ces deux témoins lui donnent trente-cinq ans environ (6) ; il en avait trente-neuf.

Le ministre de Barbezieux laissait au moment de sa mort une fille en bas âge, Marie. On dut facilement obtenir sa conversion, après l'émigration de ses deux oncles en Hollande. Sa mère existait-elle encore ? Je n'ai pu le découvrir. Quoiqu'il en soit, Marie Barin épousa, le 5 septembre 1689, en l'église catholique de La Tremblade, André Galibert, avocat en la cour du parlement de Bordeaux (7).

LA MORINERIE.

(1) Greffe du tribunal de Marennnes. Mes notes de voyage, 1858.

(2) Communication d'André Létélicé.

(3) *Mémoires* de Jacques Fontaine. Compte rendu dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, viii^e vol., 1888.

(4) *Mémoires* de Jacques Fontaine. Compte rendu dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, viii^e vol., 1888.

(5) Communication d'André Létélicé. *Ronce-les-Bains*, par le même.

(6) Greffe du tribunal de Marennnes. Mes notes de voyage, 1858.

(7) A. Létélicé. *Fénelon en Saintonge*.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE ROCHFORD, t. XIII, contient, page 95, *La légende de Gargantua dans la Saintonge et l'Aunis*. L'auteur, M. Courcelle-Seneuil, voit dans Gargantua « la personnification de l'océan qui veut dévorer Oleron », comme il voyait (*Bulletin*, XIII, 198) dans saint Sorlin Saturne, qui, lui, dévorait réellement ses enfants à leur naissance. N'est-ce pas à l'île d'Oleron qu'il y a la galoche, le palet de Gargantua ? Et voyez : « Avant d'être *Ularius* de Pline, celle-ci était *Antros* des Grecs, *Antillé* des Carthaginois. » Or, « son nom se retrouve dans les formes *S-Antu*, pays d'Ant ; *S-Anton-es*, gaulois des pays d'Ant et d'On » — car on est le nom d'un peuple : exemple *Sant-on-es*, *Pict-on-es*, etc. ; — « *Ant-io* des cartes actuelles » — sans doute Antioche ? — « *Antillé* des légendes ; *Ant-illa* ou *illé* des Carthaginois. Ce nom de l'île figure encore dans *Garg-Ant-ua*, nom personnifiant l'Océan qui veut dévorer le pays d'Ant » ; et sans doute aussi dans *P-Ant-agruel*. (*P-Antagruel*). — Et *Garg* ? *Garg*, c'est le préfixe de *Garg-ouiller*, *Garg-ouillis*, *Garg-ouille*, *Garg-ouillement*. En effet, gargariser c'est « souffler de l'air avec un tube dans de l'eau et produire des gargouillis, des gargouillements », et sans doute aussi des *garg-arismes*. N'est-il pas vrai que « l'océan fait sur les côtes d'Oleron l'effet d'une terrible gargouille », souvent éclate comme une immense *garg-ousse* et que *Garg-amelles* elle-même ne trouverait pas là une *garg-ote* digne d'elle ? Nous ne discutons pas, nous contentant d'exposer la théorie de l'auteur.

Le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS, n° de juillet-août, contient le compte rendu de sa 40^e assemblée générale tenue à Saintes et à Royan les 14 et 15 juin 1893, tout ce qui a été fait, dit et lu. Nous ne pouvons en faire l'analyse : ce serait bien long, et nous avons déjà dit quelques mots de ces réunions (XIII, 228) : d'ailleurs ce numéro spécial est mis en vente au prix de 1 fr. 50. Indiquons seulement quelques points :

A Saintes, « la séance est ouverte par une prière de M. le pasteur Calas, auquel succède M. Cattelain, pasteur de Gemozac. » M. le baron Fernand de Schickler lit un rapport sur les travaux de la société depuis 40 ans et rappelle les principaux documents publiés dans le *Bulletin* du protestantisme relatifs à la Saintonge : lettre de l'église de Saintes à Calvin, 1561 ; violences commises à Pons par la comtesse de Marsan, 1684 ; lettres des

ministres réfugiés en Hollande aux réformés de Marennes et La Tremblade, 1688 ; projet d'émigration du pasteur Gibert, 1761 ; journal de Taré Chaillaud, marin d'Arvert, 1655-1715 ; interdiction du culte à Bourg-Charente, 1681 ; fuite du pasteur Fontaine, 1685 ; étude sur Elie Neau ; la révocation à Marennes et en Saintonge ; assemblées du désert en 1749 à Segonzac, Coulonges et Artouan ; confession de foi de Jean Mesnard, de Marennes, 1756. Il signale le nombre considérable « de documents d'un intérêt protestant que nous ont fait connaître depuis 1874 les savants travaux de la société des *Archives de la Saintonge et de l'Aunis* dirigés avec tant de compétence par son président, M. l'archiviste Audiat, ou les incessantes trouvailles de notre érudit ami, M. Meschinet de Richemond... » Plus loin, le compte rendu cite la société d'archéologie ; son « président, M. F. Xamheu, bien connu ailleurs aussi qu'à Saintes, rivalise d'activité et de science. »

M. de Richemond montre le cachet du père de Samuel Meschinet, avocat à Saintes, qui porte cette devise : *IN HOC SIGNO VINCES*, et rappelle *Quelques témoignages de la foi de nos pères* : vers du rochelais Berthet ; un verset, vi, 10, de saint Paul à Timothée, gravé sur une poutre d'une maison de la rue du Minage à La Rochelle ; cette inscription (1565) sur le logis de Jean Bergier, écuyer, sieur de La Jarrie : *POST TENEBRAS LUX* ; les dix commandements qu'en 1694 Claude Moré, sieur de Bordelande, inscrit sur son logis de Cherpenaise, commune de Givresac, et des textes de l'écriture et des formules de testaments, etc.

Réorganisation des cultes dans la consistoriale de Saintes, par M. E.-M. Roufineau, article où est, ainsi que dans la note de M. Georges Blot, pasteur à Meschers, la biographie de *Pierre-Jean Dubaptiste, premier pasteur, président et organisateur du consistoire général de Saintes*. Jean-Pierre Rideau, né à La Rochelle vers 1742, d'abord récollet, qui s'était acquis une certaine réputation dans les chaires de Cognac, de Saintes et de La Rochelle, puis vers 1778 se fit protestant, passa en Hollande sous le nom de Dubaptiste, épousa M^{lle} Renardet de La Valette, fut appelé à Saintes en 1802, mais s'établit à Royan où vint l'atteindre une pièce de vers de Jacques Hardy, juge à Saintes, qui avait été maire de Cognac de 1772 à 1782 :

D'un célèbre orateur imitant les accents,
Nicolas, à Cognac ministre catholique,
Reçut des connaisseurs le plus flatteur encens ;
Mais séduit par Gauthier, protestant fanatique,
Le vœu du célibat lui parut criminel...

à laquelle riposta par une lettre Dubois, de Saujon. Dubaptiste mourut le 17 juin 1815 à Royan, où un monument lui a été érigé avec une inscription latine et française.

« L'assemblée entonne le premier verset du psaume xxv, dit le compte rendu, et M. Charles Read nous lit sa spirituelle *Causerie sur Bernard Palissy*. » La causerie est « spirituelle »,

soit, mais ne nous apprend rien de nouveau. C'est Palissy qui parle ; son langage, qui a des prétentions à l'archaïsme, n'est qu'un composé hybride de mots modernes et de quelques expressions du *xvi^e* siècle ; ce méli-mélo produit la plus étrange cacophonie. Maître Bernard réfute les erreurs commises à son endroit ; Lamartine lui a donné du de, « Bernard de Palissy » ; — c'est Massiou, le premier, qui dit (*Histoire de la Saintonge*, II, 511) : « Bernard de Palissy ; car, sur la fin de sa vie, il avait été pourvu de lettres d'anoblissement » ; — on l'a fait « gouverneur de cette bonne ville de Saintes ». L'auteur aurait dû nommer ce *on* ; j'ai vu faire Palissy « gouverneur des Tuileries », mais de Saintes ?... Il aurait pu ajouter : « Diderot m'a fait pendre comme faux monnayeur. » Mais « ce qui passe toute permission et m'a très particulièrement blessé et affecté, c'est ce que voici : Un érudit ne s'est-il pas fourré en sa tête que, si j'avais été mis es cachots de la Bastille, c'était par bénévolence, pour mon bien et préservation durant le règne de la Sainte-Ligue ; puis, par surcroît d'érudition, que certaine visite de sa majesté le roi Henri, III^e du nom, aussi bien que certains propos d'icelui roi, parlant à ma personne, étaient choses controuvées. » Or, Palissy, qui sait tant de choses, qui connaît M. Audiat, auquel il s'adresse ainsi : « Messire mon historien malgré moi... je suis votre témoin que vous avez beaucoup peiné à mon endroit... », aurait dû dire où se trouvait la phrase qu'il lui prête : car M. Audiat l'ignore complètement, et c'est une plaisanterie, mais mauvaise, que de mettre sur le dos de quelqu'un une idée grotesque pour se donner le plaisir de l'en railler. Quant à l'entrevue, pour y croire, l'« érudit » attendra que maître Bernard ou son interprète M. Read apporte un argument ou réfute les objections. Mais M. Read s'en tire très adroitement par des calembours et des jeux de mots : il accable Dusommerard, conservateur du musée de Cluny, de ce lourd pavé « *homme rare* ». Et pour trait final, Palissy change ses plats en plateaux afin de pouvoir dire : « *Amicus Plateau, sed magis amica veritas* » !!! (1) Le procès verbal ajoute : « Un vif mouvement d'approbation salua la fin de cette lecture. »

M. Bonnet-Maury raconte une visite à Saint-Georges de Didonne où M. le pasteur Moutarde lit, dans la maison du pasteur Jarousseau, un fragment d'un sermon de Jarousseau, ancêtre d'Eugène Pelletan. A Royan, *Rapport* de M. le baron de Schickler ; *Les abjurations en Saintonge* (1685-1749), par M. Moutarde, pasteur à Saujon, particulièrement sur la côte : Saint-Georges, Meschers, Arvert, La Tremblade ; *Une manœuvre*, par M. le pasteur Gaussorgues, de Royan, où il est question du siège de Royan en 1622 ; *Un registre paroissial catholique* [de Saint-Sulpice] pendant la révocation, par M. P. Trocquemé, pasteur

(1) Je transcris la définition donnée par un journal (12 octobre 1893) d'un auditeur de rote à Rome, M^r Mouret, « qui » pour mission d'écouter ceux qui rotent à Rome. »

à Saint-Sulpice de Royan, note sur les faits et noms qui intéressent les protestants, suivie d'*Un baptême en 1724*, vers par le même ; *Notes sur les huguenots de Royan et de la côte*, par M. Weiss ; *Les exilés volontaires pour la foi à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes*, par M. Franck Puaux, qui, d'après la correspondance de Tillières de Bassompierre, a raconté comment les réformés s'y prenaient pour passer à l'étranger, malgré les édits ; enfin, court récit d'une excursion à la grande côte, avec une poésie de M. Blot, *Epaves*.

Le numéro du 15 septembre, sous le titre de *Documents*, donne : 1° des notes extraites du « Papier baptistaire de l'église de Saintes commençant le viii octobre 1570 », où l'on trouve à cette date le baptême par Michel Huchet, ministre de Rioux, « exortant à Masgesy, près Xainctes », d'un fils de Samuel Gallet, enquesteur pour le roi à Saintes, et d'Anne Jolly, sa femme, tenu par Baptiste Jolly, demeurant à Saint-Seurin, et par Anne Gallet, femme de Joseph Girard, docteur en médecine ; au 5 juillet 1574, le baptême au château de Nieuil, par Michel Poyferré, ministre de Saint-Seurin, de Marie, fille de Guillaume Esbaudy et de Pérette Roy, âgée de 6 mois, présentée par M^e Math. Palissy — sans doute Mathurin, un des fils de Bernard — et par Marie Grelaud ; et en juillet 1585, le baptême à Bussac, par Bonnet, pasteur de Saintes, de François, fils de Louis de Beauchamps, écuyer, sieur dudit lieu de Bussac, Saint-Georges et autres, et de Françoise Vigier, tenu par Nicolas Augeac, écuyer, sieur dudit lieu, et par Jacqueline Chevalier, dame de Magezie et Arcejac près Saintes ; 2° une lettre des anciens de Saintes demandant (31 mai 1583) un pasteur pour remplacer Chrestien, décédé ; 3° diverses notes relatives au temple de Saintes (1603-1664), droit de bâtir un temple aux Quatre-Portes (1600), défense (1634) de troubler les protestants ; 4° le récit des tribulations matrimoniales de Samuel Robert et de Madeleine Merlat, « récit encore inédit et évidemment sincère », déclare M. de Richemond, qui sait qu'il a été publié dans le t. xi, 367, des *Archives de Saintonge*, sauf une page de détails insignifiants relatifs à la procédure en séparation de corps qui a été résumée en 12 lignes ; récit incomplet, pourrions-nous ajouter, puisqu'il a supprimé le § : « J'ai payé à Xantipe 50 livres pour son quartier... » ; 5° poursuites du présidial de Saintes ; 6° lettre du procureur général touchant la démolition du temple de Saintes (1685) ; 7° lettre et mémoire de Du Sault (1699), assesseur au présidial de Saintes, à propos du passage à Saintes du maréchal d'Estrées, détails sur les « sieurs de Lisleferme, Guenon, sa femme et ses enfants », huguenots, protégés par l'évêque ; sur la demoiselle de Boisrond, les nouveaux convertis ; 8° la lettre à laquelle nous répondons, page...

Dans le numéro du 15 octobre, il y a une lettre (18 octobre 1732) en fac-simile de Marguerite Le Givre, abbesse de Sainte-Claire de Saintes, qui se plaint de l'obstination dans l'hérésie de la fille de Faure, tanneur de Pons.

BULLETIN HISTORIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES (1893, n° 1, page 83), contient de M. Meschinot de Richemond une transaction (28 novembre 1561) extraite des minutes de David Bouyer, notaire à Saintes, aux archives de la Charente-Inférieure, pour terminer un procès pendant devant le sénéchal de Saintes entre Théodore-Agrippa d'Aubigné, mineur d'ans, représenté par Nicolas Jolly, son curateur, et « honorable homme et sage maistre Jehan d'Aubigné, lieutenant pour le roy au siège de Cougnat et seigneur de Bois — ne faut-il pas lire *Brie* ? — en Archiat, père de maistre Agrippa d'Aubigné », d'une part, et « sire Jehan Thomas et Catherine Guybert, sa femme », au sujet d'une somme de mille livres payée par Catherine de Lestang, mère d'Agrippa. Que devient, devant ce texte authentique, la haute noblesse dont se targuait l'auteur de l'*Histoire universelle* ? Puis voyez-vous ce gamin de neuf ans, qualifié « maistre » !

Le BULLETIN RELIGIEUX DE LA ROCHELLE (23 et 30 septembre) publie de M. G. T. un chapitre d'une monographie en préparation, *Une paroisse du pays d'Aunis, Saint-Xandre (Sanctus Candidus)*.

Le même (numéro du 23 septembre), à propos de la visite dans le diocèse de son éminence le cardinal Thomas, archevêque de Rouen, donne la liste des six évêques de Saintes ou de La Rochelle qui sont devenus cardinaux, empruntée au *Rituel du diocèse de La Rochelle* (1829) : Raymond Péraud, François Soderini, Charles de Bourbon, évêques de Saintes ; Joseph Bernet, Clément Villecourt et Léon-Benoît-Charles Thomas, évêques de La Rochelle. Il faut se défier du *Rituel* de Joseph Bernet ; ainsi, dans les 3 lignes qu'il consacre à Péraud, « abbé de Saint-Gilles, successivement évêque de Saintes en France, de Navarre et de Viterbe en Italie, et de Gurck en Allemagne, devenu cardinal sous Alexandre VI en 1505 », lignes qu'a consciencieusement reproduites le *Bulletin*, il n'y a pas moins de quatre erreurs : 1° Saint-Gilles de Surgères était un prieuré, non une abbaye ; 2° Péraud fut nommé évêque de Gurck en 1492 et de Saintes en 1503 ; 3° il n'y a point d'évêché de Navarre en Italie ; il faut lire *Novare*, faute déjà commise par Massiou ; 4° les listes des évêchés de Novare et de Viterbe ne mentionnent pas Péraud, ni l'*Italia sacra* d'Ughelli, ni le *Series episcoporum* de Gams. Enfin le *Bulletin*, en copiant mal, fait dire au *Rituel*, en outre : « Il devint cardinal en 1505 sous Alexandre VI » qui mourut en 1503. J'avais déjà relevé ces lapsus dans l'article Péraud de l'*Épigraphie santone*.
A.

L'INTERMÉDIAIRE DE L'OUEST a terminé sa publication avec le n° de juin-juillet. Ce numéro achève la série des documents publiés par M. de Richemond, commencée dans le n° de mars (Voir *Bulletin*, xiii, 224) : L'abjuration (13 décembre 1685) entre

les mains de Bossuet d' « Armand de Lescours d'Oradour, chevalier, seigneur-comte de Lescours, du diocèse de Saintes » ; lettre de Louis XIV (19 mars 1645) à d'Argenson, intendant de Poitou, Saintonge et Aunis, pour qu'il ait à faire jouir ceux de la religion prétendue réformée de La Rochelle, « du bénéfice de mes édits et particulièrement de ce qui leur a esté accordé par celui de Nantes... » ; lettres de cachet (30 décembre 1684), pour faire transférer de la conciergerie à la Bastille les quatre ministres de La Rochelle: Jacques de Tandebearatz, Daniel-Henry de Laizement, Théodore Le Blanc et Jaques Guibert, et (27 mai 1686) pour les faire mettre en liberté ; placet des mêmes au roi (12 ou 14 juin 1685) pour obtenir de se pourvoir en parlement contre la sentence rendue à La Rochelle ; documents qui n'ajoutent rien à ce que dit la *France protestante* de Haag, à l'article de « Marie GAUTIER, servante chez un chapelier de La Rochelle » ; une très savante note de M. Claudin, libraire, *Les origines de l'imprimerie à Poitiers* (1479-1515), où l'on voit un prêtre, Jean Bouyer, du diocèse de Saintes, s'associer en 1488 avec Bellesculée, et en 1493 avec Guillaume Bouchet pour l'impression des livres. M. Claudin montre que le *Grand pardon de Xainctes* et peut-être aussi des bulles d'indulgence pour la cathédrale de Saintes (Voir *Archives de la Saintonge*, x, 73, et *Revue de Saintonge*, xii, 440) sortaient des presses de Bouyer.

JOURNAL DES CONGRÈS DE MUNSTER, par François Ogier, aumônier du comte d'Avaux (1643-1647), publié par Auguste Boppe (Paris, Plon et Nourrit, 1893, 1 vol. in-8°, avec portrait).

Les meilleures juges ont déjà fait ressortir, dans les revues spéciales, l'importance de la contribution apportée par M. Boppe à l'histoire du congrès de Munster. Ils ont cherché dans le journal d'Ogier « non pas un historique suivi des négociations, mais le va et vient des négociateurs, l'effet produit par les rumeurs de la guerre lointaine, les entrées inattendues, les fausses sorties, les graves questions d'étiquette et surtout les mines des gens ». Ils y ont vu l'impression produite sur les familiers de d'Avaux par les intrigues de Servien, des renseignements nouveaux sur les dissentiments de nos plénipotentiaires, de curieux détails sur les difficultés d'étiquette soulevées par l'Espagne, sur l'attitude des Suédois, sur la défection des Hollandais.

En Allemagne et dans les Pays-Bas, des érudits ont signalé tout particulièrement les informations que donne le journal sur les conversations d'Ogier avec les érudits de ces deux pays et sur les incidents locaux. L'annotation due à l'éditeur du *Journal* témoigne, sur ces sujets, d'une patiente érudition qui ne pouvait manquer de lui gagner l'estime des savants d'outre-Rhin. Le document qu'il publie enrichit l'histoire littéraire d'indications nouvelles non seulement sur les personnages,

peu connus, il est vrai, en France, et qui ont joui autrefois d'une grande réputation, Erythræus, M^{re} de Schurmann, Nihusius, Colvius, Mallinkrot, mais aussi sur Saumaise, Heinsius, Descartes. Le *Journal* donne encore d'intéressants détails sur l'histoire religieuse du Pays-Bas et des pays du Rhin.

Ce livre d'une lecture très attachante est à la fois un chapitre inédit de l'histoire diplomatique, un tableau piquant de la vie littéraire vers le milieu du xvi^e siècle, et le récit du voyage d'un « curieux » dans le nord de la France, en Hollande et en Allemagne. Quelques critiques, M. Jallifier dans le *Journal des débats*, M. Valbert dans la *Revue des deux mondes*, ont mis en lumière ce que j'appellerai l'intérêt psychologique du document publié par M. Boppe. On y voit vivant et agissant des personnages qui, dans les livres d'histoire, ne paraissent que comme des marionnettes assez solennelles, dont nous ne voyons pas les mobiles. Ce ne sont plus des plénipotentiaires que nous fait voir Ogier, mais des hommes.

Il est lui-même une des physionomies intéressantes de la galerie qu'il nous montre. Dans son introduction, M. Boppe, qui a étudié avec soin la vie de l'aumônier du comte d'Avaux, le fait revivre à nos yeux, mettant en œuvre avec art les matériaux qu'il a patiemment réunis dans les archives des affaires étrangères, à la bibliothèque nationale, à la bibliothèque de l'institut, et dans les dépôts publics de Hollande et d'Allemagne. Il a même eu l'heureuse chance de retrouver quelques uns des livres ayant appartenu à son héros.

François Ogier (1597-1670), qui servait à la fois d'aumônier et de secrétaire au comte d'Avaux, était non seulement un prédicateur, mais aussi un érudit et un lettré. De la rédaction d'une brochure politique, il passait à la composition de vers latins ou français; au sortir d'une controverse théologique, il écrivait un ballet (publié en appendice au *Journal*) ; on dit même qu'il ne dédaignait pas de tenir tête à table, comme devaient le faire, hélas ! tous les diplomates accrédités à cette époque en Allemagne, aux érudits qui venaient de lui montrer un autographe intéressant ou de discuter avec lui sur la poétique d'Aristote. C'est par une héroïde amoureuse qu'il s'était fait tout d'abord connaître, avant d'obtenir de Richelieu la promesse d'un évêché.

S'il n'appartient pas à nos provinces, nous devons cependant rappeler ici ses relations avec notre illustre Jean Guez de Balzac. Il est l'auteur de l'*Apologie pour M. de Balzac* (1627), publiée en réponse aux attaques de dom André de Saint-Denis, *Conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent*. L'attribution de ce livre, dont quelques contemporains ont reconnu Balzac pour le père, est un intéressant petit problème d'histoire littéraire (*Introduction*, p. xvii). Ménage (*ibid.*, p. xxii) aura d'ailleurs transmis le témoignage de l'admiration de Balzac pour les sermons d'Ogier, dont le *Panegyrique de Louis XIII* fut long-

temps fameux, et qui, à Munster, où il prêcha devant « la plus illustre assemblée qui ait peut-être jamais été », méritait le titre d'« évangeliste de la paix. »

A Munster, Ogier eut occasion de rencontrer M. de La Thuillerie, le célèbre ambassadeur qui fut plus tard intendant de La Rochelle (p. 24, 27, 29, 37, 40, 64, 230).

Notons aussi ce qu'il dit des « orages et tourbillons qui ont fait du désordre aux environs de La Rochelle », en mars 1645.

Après avoir publié la *Correspondance du comte d'Avaux avec son père* et le *Journal de François Ogier*, M. Boppe, qui a consacré à l'étude de l'histoire diplomatique du commencement du xvii^e siècle les loisirs que lui laisse la carrière, nous doit d'écrire, comme l'y a invité un de ceux qui connaissent le mieux cette époque, la vie du grand diplomate dont la réputation est inférieure encore au mérite.

L. DELAUAUD.

LA CHALOTAIS ET LE DUC D'AIGUILLON. *Correspondance du chevalier de Fontette*, publié par Henri Carré, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Poitiers. — Paris, May et Motteroz, 1893, un vol. in-8°, 615 pages. (Extrait des *Mémoires de la société des antiquaires de l'ouest*, t. xv, 1892).

Au nombre des légendes dont la critique contemporaine aura fait justice, il faudra désormais compter celle de « La Chalotais, victime des jésuites. » Déjà, il y a plus de soixante ans, la vérité avait essayé timidement de revendiquer ses droits : un écrivain fut poursuivi par les descendants de La Chalotais pour avoir apprécié, avec une trop entière indépendance, le caractère du célèbre procureur général au parlement de Bretagne. Le jugement qui l'acquitta dut sans doute invoquer les droits imprescriptibles de l'histoire ; mais s'il avait eu sous les yeux les documents publiés par M. Carré, le tribunal aurait pu donner à sa sentence une bien plus haute autorité.

Les démêlés de La Chalotais avec le duc d'Aiguillon n'étaient connus jusqu'à ce jour que par les libelles du temps, et « l'histoire n'est encore que l'écho de leurs opinions. » — « Quels furent donc, se demande M. Carré, le rôle du gouvernement et de l'administration si violemment attaqués en Bretagne, il y a plus d'un siècle ? Ce ne sont pas les documents imprimés qui peuvent le dire : quelques arrêts du conseil ou quelques mémoires judiciaires seraient, pour nous éclairer, aussi insuffisants que les écrits de l'opposition. Mais il subsiste des pièces manuscrites et confidentielles, des lettres intimes, où l'on trouvera la défense du parti d'Aiguillon opposée enfin aux accusations du parti contraire. Peut-être y découvrira-t-on la vérité sur des faits qui ont longtemps passionné une grande province. »

Ces documents sont les lettres écrites par le chevalier de Fontette, maréchal des camps et armées du roi, activement mêlé à toutes les affaires du parlement de Bretagne de 1765 à 1768, et

qui commandait le château de Saint-Malo quand La Chalotais et son fils y furent enfermés; sa correspondance avec les principaux personnages qui prirent part aux événements, mais surtout avec M. de La Noue, ami particulier du duc d'Aiguillon, est d'autant plus précieuse pour la connaissance exacte de la vérité qu'elle est toute confidentielle, et qu'il n'entraît pas dans la pensée de ses auteurs qu'elle dût jamais voir le jour. Il faut bien reconnaître que, si dans la conduite du duc d'Aiguillon, dont les mobiles secrets nous sont ainsi révélés, on rencontre le mélange de violence, d'hésitation, de faiblesse, cette incohérence, en un mot, qui caractérise l'administration pendant les cinquante années antérieures à la révolution, le ministre de Louis XV ne nous apparaît plus comme un despote fourbe et inhumain, tel que nous le dépeignent un libelle du temps et le mémoire de La Chalotais. Quant à ce dernier, c'est bien de lui qu'on pourra dire :

Le masque tombe, l'homme reste
Et le héros s'évanouit.

Au lieu du magistrat stoïque, du patriote à l'âme indomptable, nous n'apercevons plus qu'un vieux procureur tout bouffi d'orgueil, violent jusqu'à la brutalité, n'ayant d'autre préoccupation que de se guinder à la hauteur du rôle que ses amis de l'*Encyclopédie* lui ont assigné. Aussi a-t-il bien soin de ne point démentir les fables ridicules qui courent sur son compte, et la tentative d'empoisonnement dont il aurait été l'objet, et les rigueurs inquisitoriales de ses geôliers. Ne fallait-il pas, en laissant croire qu'il avait écrit son mémoire sur du papier servant d'enveloppe à du chocolat, avec un cure-dent trempé dans de la suie délayée, fournir à Voltaire l'occasion d'écrire cette phrase à effet : « Malheur à toute âme sensible qui n'éprouve pas le frémissement de la fièvre en lisant les mémoires de l'infortuné La Chalotais ; son cure-dent grave pour l'immortalité. »

La Chalotais écrivit ses mémoires en toute liberté ; il put même correspondre avec les divers membres de sa famille, sans autre obligation que de communiquer ses lettres au gouverneur ; il en profita pour accabler ce dernier des plus sanglantes injures. « M. de La Chalotais sait que je dois lire ses lettres, dit M. de Fontette, il les remplit d'invective contre moi, qui ai eu la bonté, l'humanité d'adoucir des trois quarts son état. Tantôt je suis un « geôlier », tantôt un « inhumain », un « barbare », un « homme qui n'a point d'amis et qui n'est point fait pour en avoir. » Voilà les petites douceurs qu'il me fait lire de temps en temps ; il en dit bien d'autres aux officiers qui l'approchent, et qui en usent avec lui avec la plus grande honnêteté et modération. Son fils est moins emporté, mais encore bien plus inquiet ; il tracasse tout le monde et jusqu'au domestique qui a eu la bonté de s'enfermer avec lui. Ce pauvre diable demandait, l'autre jour, pour toute grâce, que je le mette au cachot... » Il faut

donc reléguer parmi les récits imaginaires les « tortures » auxquelles le procureur général au parlement de Bretagne et son fils auraient été soumis ; nous en avons pour garants les lettres écrites par les membres de sa famille au gouverneur Fontette pour le remercier des faveurs de toute sorte qu'il voulait bien accorder à ses prisonniers. Imaginaire aussi la fameuse conspiration signalée dans le libelle intitulé : *Tableau des assemblées secrètes et fréquentes des jésuites et de leurs affiliés à Rennes*. Sur ce point M. Carré a fait une lumière complète. En ce qui concerne les lettres anonymes qui motivèrent l'arrestation de La Chalotais, l'auteur est moins affirmatif ; nous imiterons volontiers sa réserve, tout en reconnaissant que bien des indices concourent à en faire peser la responsabilité sur le fougueux procureur général.

Lorsqu'obéissant à une lettre de cachet, La Chalotais vint avec sa famille habiter Saintes en 1765, il y fut reçu comme une illustre victime de la haine des jésuites et du despotisme ministériel ; il y vécut dix ans (Voir *Archives*, III, 444, et *Bulletin*, I, 56), jusqu'au jour où l'esprit de réaction le ramena triomphant au parlement de Rennes. La Chalotais, dont on ne saurait nier le mérite comme écrivain, était un caractère sans élévation. « Le public, dit M. Carré, a été mystifié par lui. Il n'a pas vu dans ce procureur général, un intrigant retors, un juriste rompu aux artifices de la procédure la plus chicanière, mais simplement un ennemi des jésuites et du pouvoir. Il a cru que sa violence était la garantie de sa franchise. »

Au temps de Louis XIV on aurait appelé La Chalotais « un important » et de nos jours un « poseur. » D. A.

LES LA CHARLONNIE. *Leurs alliances et leur descendance*, par Anatole Laverny. La Rochelle, Noël Texier, 1892, un vol. in-8°.

Il existait autrefois dans les anciennes familles un petit livre qui se transmettait avec un soin pieux de génération en génération ; sur ces pages recouvertes d'un parchemin jauni étaient inscrites les dates importantes de la vie domestique : les mariages, les naissances, les décès, parfois aussi l'acquisition de quelque charge honorable ou même d'une parcelle de terrain longtemps convoitée. Ceux qui ont encore conservé ce précieux souvenir des ancêtres ne sauraient, sans émotion, contempler ces lignes d'une écriture à demi effacée, où semblent résonner comme un écho lointain les sentiments qui nous agitent nous-mêmes, l'espérance, la joie et la douleur. Si, de nos jours, l'esprit de famille s'est affaibli, si le culte du foyer paternel tient moins de place qu'autrefois dans nos préoccupations journalières, il ne s'est point éteint cependant, et ceux qui conservent encore le respect des vieilles traditions, obéissant à l'esprit du siècle, ne se contentent plus des brèves indications du *Livre de raison*. Ils interrogent les documents, fouillent les archives, reconstituent le passé, et nous leur devons des livres comme

celui que vient de faire paraître sur la famille de La Charlonnie, dont il descend, M. Anatole Laverny, notre confrère. Le but de cette œuvre se résume dans la pensée de Clcéron qui lui sert d'épigraphe : « Optimum est habere monumentum majorum. » Ce monument dont parle l'orateur, à force de patience, de sagacité et de travail, M. Laverny l'a élevé aussi complet, aussi solide que possible. Le marbre se brise, le bronze se fond, le livre ne disparaît jamais. C'est le monument éternel du poète :

Quod non imber edax, non aquilo impotens
Possit diruere.

Quoi ! dira-t-on, tout un volume sur une famille qui n'a parmi ses membres ni grands hommes d'état, ni grands hommes de guerre, ni littérateurs célèbres ? C'est en effet dans les rangs de la moyenne noblesse qu'ont vécu les La Charlonnie ; mais comme le dit leur descendant : « Si leurs faits et gestes n'ont pas brillé du plus vif éclat, en revanche toujours ils ont été marqués au coin de la loyauté et de la droiture, patrimoine sacré, toujours largement transmis, qui, bien plus que l'or, a constitué la principale richesse de la famille. »

Les La Charlonnie ont donné au présidial d'Angoulême des magistrats, à l'armée des officiers, au barreau des avocats. Singulier effet d'atavisme ! Ne semble-t-il pas que les vertus des ancêtres soient venues se réunir dans leurs derniers descendants ? En 1870, quand la France est envahie, Anatole et Gaston Laverny, sans entente préalable, sous l'impulsion de leur généreuse ardeur, s'entraident comme volontaires et volent défendre ces provinces pour la conquête desquelles, cent trente-deux ans avant eux, Philippe et François de La Charlonnie avaient déjà combattu. Les travaux de l'aîné des deux frères ne rappellent-ils pas ceux de leur arrière-grand-oncle, Gabriel de La Charlonnie, l'éditeur de Corlieu, et l'auteur de « Noms et gestes des évêques d'Angoulesme » ? et la tombe ne vient-elle pas de se refermer sur l'un des avocats les plus éminents qui aient brillé au barreau de Saintes, Gaston Laverny ? (Voir p. 427).

C'est donc à juste titre que M. Anatole Laverny nous retrace les annales de sa famille maternelle. Il l'a fait avec un soin consciencieux ; et il faut avoir l'habitude de semblables recherches pour se rendre compte de la somme énorme de travail qu'il y a consacrée. Ceux qui s'occupent d'études généalogiques trouveront dans son livre une source précieuse de renseignements. Les historiens liront avec intérêt les détails qu'il renferme sur les campagnes du siècle dernier en Espagne, en Allemagne et en Italie ; le moraliste s'arrêtera devant cette figure si sympathique de Joseph de La Charlonnie, dont la correspondance révèle les sentiments si nobles et si élevés, et qui succomba à 23 ans sur le champ de bataille d'Heilsberg, au moment où il allait être promu officier. On rencontrera aussi la note gaie dans les états de service du sieur de Beausoleil :

Il prit, quitta, reprit la *lancette* et l'*épée*,

tour à tour chirurgien de la marine, capitaine de cheveu-légers et commandant de la milice.

Nous avons lu avec tant de plaisir le livre de M. Laverny que nous oublierions volontiers nos devoirs de critique. Il nous permettra cependant de lui signaler quelques légères erreurs : l'une d'abord (p. 57) imputable au *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou* (dernière édition). Antoinette d'Authon, qui épousa en 1578 Jean de Livron, seigneur de Puyvidal, ne pouvait être fille de Pierre, baron d'Authon, marié à Souveraine Flament de Bruzac, qui vivait à la fin du xv^e siècle, et rend hommage en 1487 au seigneur de Taillebourg. Nous doutons aussi que les Mauny ou Manny de l'Angoumois et les Mauny du Hainaut aient une origine commune ; dans tous les cas (p. 136), ce n'est pas Gauthier de Mauny qui périt dans une embuscade dressée par Roger de Lévis, mais son père, dénommé le borgne de Mauny. (Voir Froissart, t. III, p. xxii, édition de Simeon Luce, not. 1). M. de Bonnégens des Hermittans, membre de l'assemblée constituante, ne fut point élu député sous la restauration. Frappé de paralysie au mois de novembre 1816, il mourut le 29 novembre 1817.

Signalons aussi quelques fautes d'impression : p. 206, Pierre de Meschinot, seigneur de *La Ranève*, pour *La Rivière* ; et p. 214, Nicolas Poitevin, seigneur de *La Cavanderie* pour *La Caranderie*. (Voir aussi sur ce volume un compte rendu dans la *Revue des questions historiques* d'octobre, par M. T. de L.).

DENYS D'AUSSY.

LE MASQUE DE FER, révélation de la correspondance chiffrée de Louis XIV. Etude appuyée de documents inédits extraits des archives du dépôt de la guerre, par Emile Burgaud et le commandant Bazerres. Paris, Didot, 1893, in-18 de 304 p., illustré d'un plan et de 4 lettres autographes en phototypie. Prix : 3 fr. 50.

Parmi les problèmes historiques dont la solution est encore douteuse, aucun n'a plus excité la curiosité que celui de l'énigmatique prisonnier d'état appelé, faute de nom, *l'homme au masque de fer*. Que de tentatives n'a-t-on pas faites, depuis plus d'un siècle, pour lui donner une personnalité ! M. Marius Topin, M. Loiseleur, M. le général Jung en dernier lieu ont étudié la question, fouillé les archives, pressé les textes, confronté les témoignages, et de déductions en déductions ils sont arrivés... à des résultats différents. Si le frère de Louis XIV, le comte de Vermandois, Avedick, un élève des jésuites, un ministre protestant, Fouquet, ont été rejetés bien vite, d'autres sont restés là pour fixer les imaginations et restreindre le champ des investigations. Chacun a son candidat à la place d'homme au masque de fer. Mais un nouveau nom surgit : c'est Vivien Labbé, seigneur de Bulonde, chevalier de Saint-Louis, gouver-

neur de Dinan, grand-prieur des ordres de Notre-Dame et de Saint-Lazare de Jérusalem, lieutenant général des armées du roi ; et il nous est révélé par une dépêche chiffrée dont personne jusqu'à M. le commandant Bazerics n'avait pu pénétrer le secret. Voilà donc un problème résolu, une affaire classée, un mystère éclairci. Fini, c'est fini.

Eh bien ! non, ce n'est pas fini ; et l'on discutera encore, et l'identité du personnage n'est pas assurée. Bulonde a été mis en prison à Pignerol pour avoir échoué par sa faute au siège de Coni ; il a eu un masque pour se promener sur les remparts. Et c'est tout. C'est bien quelque chose. M. Emile Burgaud a fait les plus louables efforts pour l'identifier avec le prisonnier de Sainte-Marguerite que Saint-Mars amène avec lui à la Bastille en 1698, qui meurt en 1703 et qui est inscrit sur les registres de Saint-Paul sous le nom de Marchialy. Le mal est que le défunt est dit âgé de 45 ans, tandis que Bulonde en avait 72 ; l'auteur argue l'acte de faux. Des écrivains ont raconté que Bulonde avait été gracié ; ils se trompent ; on ne trouve pas trace de la libération ; ainsi de suite. Ah ! s'il n'y avait eu qu'un seul masque de fer ! Mais il y a eu plusieurs personnes masquées, c'est-à-dire le visage couvert d'un masque de velours. Quel intérêt si puissant y avait-il pour que ce général maladroît, puni de son incapacité, fût ignoré de tous ? on ne voit pas le motif d'une telle dissimulation. Pour nous notre conviction n'est pas faite.

Il y a une autre partie dans ce nouvel ouvrage, c'est une étude sur la cryptographie de Louis XIV jusqu'alors considérée comme indéchiffrable. M. le commandant Bazerics est parvenu à trouver la clef et il nous en donne la preuve. Toutes les dépêches chiffrées ont été lues par lui, et mises au clair. Ce sont donc de nouveaux documents livrés aux historiens. En même temps l'ouvrage transcrit une foule de dépêches de Bulonde, de Catinat, de Feuquières à Louvois.

MÉMOIRES ET PROCÈS VERBAUX de la société agricole et scientifique de la Haute-Loire, 1888-1890 (Le Puy, 1893, in-8°, 390 p.) publient, p. 177-181 : 1° Bulle de Boniface VIII à Guy de Neuville, évêque du Puy, pour lui annoncer son transfert au siège de Saintes (24 avril 1296) ; 2° bref du même à Philippe IV, pour lui recommander Jean de Commines, qu'il vient de nommer évêque du Puy (15 mai 1296) : deux des quatre pièces relatives à Guy de Neuville, que nous avons publiées dans notre tome x des *Archives* (1882), p. 46-54.

La PETITE GIRONDE du 7 octobre fait la biographie du fameux scélérat Camalet, dont le nom est prononcé comme un épouvantail dans les campagnes du Bordelais, du Périgord et de la Saintonge. « Lou Camalet ! té, lou Camalet ! » disent les vieilles

fermes pour effrayer les petits enfants. Né à Rabastens en Albigeois, l'an 1758, Guillaume Camalet, étudiant en chirurgie, volontaire dans Condé-cavalerie, puis dans la légion corse et dans Languedoc-dragons, devint sergent recruteur, déserta, se mit voleur, passa en Amérique où il se fit planteur ; il rentre en France, s'établit professeur de danse à Sainte-Foy la Grande, s'engage dans Royal-vaissaux, déserte encore, fait le commerce de l'horlogerie à Toulouse, y dévalise un bijoutier et l'église des Trinitaires, est arrêté, s'évade ; on le retrouve à Bordeaux chef d'une bande de voleurs dans les tripots ; il assassine, s'enfuit à Bergerac, est arrêté, s'échappe encore, parcourt le centre et le midi, Limoges, Grenoble et Pézenas, es-croquant partout ; il finit par être pris à Marseille et pendu à Bordeaux, le 14 juillet 1789 ; il n'avait pas 30 ans.

Le PHARE DES CHARENTES du 7 juillet contient de M. A. B. les dolmens de La Sauzaie, commune de Beaugeay, canton de Saint-Aignan. Les dalles de recouvrement du grand dolmen, celles qui ont 3 m. 60 sur 2 m. et 1 m. d'épaisseur, proviennent de l'Angoumein à *radiolites lumbricalis*, comme les auges de Charras et de Loire ; les unes et les autres ont été tirées vraisemblablement de la crique du *Four du diable*, ainsi que la plupart des dalles de 2 m. 50 sur 2 m. et 0 m. 60 d'épaisseur, qui sont posées sur champ. Le deuxième pilier, du côté est, du grand dolmen a été pris dans l'ancien îlot qui s'étend de Beaugeay à Moëze, ou bien au Château d'Oleron. — M. Pineau, à propos du dolmen d'Ors, disait que les pierres qui le formaient venaient du continent. — En résumé, toutes les pierres des dolmens de La Sauzaie peuvent avoir été prises autour de ces monuments, dans un rayon qui ne dépasse pas deux kilomètres.

La REVUE CATHOLIQUE de Bordeaux des 25 août et 10 octobre publie des extraits des archives de l'archevêché, relatifs à la fondation des filles de Notre-Dame par M^{me} de Lestonnac en 1606. On sait qu'une maison de cet ordre fut presque aussitôt fondée à Saintes en 1618.

La même Revue a publié, numéros des 25 septembre, 25 octobre, etc. : *L'amiral Jaubert de Barrault et les pirates de La Rochelle*, par M. Tamizey de Larroque, histoire de « Blanquet et Gaillard, deux insignes pirates, natifs de l'isle d'Oleron, qui faisoient mille voleries sur la rivière de Bordeaux », dont il est question aussi dans le *Diaire* de Merlin, tome v des *Archives*, 278, 328.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX. Les fascicules 3^e et 4^e du t. xvi, 1891 (parus en juillet 1893) de la société archéologique de Bordeaux contiennent les *Etudes paléo-archéologiques sur l'âge du bronze, spécialement en Gironde* (fin ; la première

partie a été publiée dans le t. xiv, 1889), travail fort remarquable de M. le docteur Ernest Berchon, où sont citées les collections et les découvertes de M. Henri de Lestrangé, à Saint-Julien, près de Saint-Genis; de M. Emile Maufras, ancien notaire à Pons, « qui, l'un des premiers, s'est occupé de dresser l'inventaire des richesses des départements du sud-ouest de la France en objets que nous étudions, mais provenant plus spécialement de la Charente-Inférieure »; d'Amédée Couraud, ancien doyen de la faculté de droit de Bordeaux; et de M. Cor, à Cognac; puis *Une station préhistorique et une habitation gallo-romaine au château de Lamotte, près Cissac (Médoc)*, où est rappelée la mention de briques du nom de *MERULA CURUS* et de *MERULA TOUTISSÆ*, faite par la *Revue de Saintonge et l'Epigraphie santone*. L'auteur, à propos de ces petites pyramides en briques percées d'un trou au sommet, se livre à quelques réflexions fort sages. « On les a considérées comme des poids de tisserands, comme des pesons de filets ayant devancé les plombs dont se servent nos pêcheurs, soit enfin comme des poids romains. » M. Julian adopte la première opinion, « parce que tisser et filer était la principale occupation des femmes d'autrefois. » De là le grand nombre de ces objets dans toutes les maisons gallo-romaines. M. Berchon penche pour les filets : il y avait plus de cent de ces pierres dans la maison de Lamotte, qui aurait alors été une véritable filature ou usine. Le voisinage des ruisseaux, des étangs, du réservoir local et même du fleuve et de la mer, explique bien mieux cette multiplicité de poids servant à maintenir les filets au fond de l'eau. Quant à des poids romains, « Jouannet, qui en avait pesé et comparé plus de cent cinquante, n'avait pu trouver entre eux aucun rapport, même approximatif. »

Il est certain que ces pièces de terre cuite en forme de pyramides et percées d'un trou, se trouvent un peu partout; que, le plus souvent, leurs arêtes sont usées par le frottement; enfin, j'en ai vu dont le trou était garni d'une tige de fer de 0 m. 08 dont une extrémité est amincie comme un clou. (Voir *Bulletin*, t. xii, 179). C'est un point que je signale à l'attention de M. Berchon et des archéologues.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE ROCHEFORT. CONGRÈS NATIONAL DES SOCIÉTÉS FRANÇAISES DE GÉOGRAPHIE. XII^e session. *Rocheport-sur-mer, 1891. Compte rendu des travaux du congrès*. Rochefort, imp. Thèze, 1893, in-8°, 383 pages.

La mort du président, l'amiral Juin, si entraînant, si sympathique, la démission du secrétaire général, M. le D^r Bourru, si actif et si savant, eux qui avaient eu une part si grande à l'organisation, au succès du congrès de 1891, auront un peu retardé la publication de ce compte rendu impatientement attendu; enfin, la société de géographie de Rochefort a tenu à consacrer le souvenir d'un événement qui est capital dans ses annales; et

nous avons une analyse sommaire des discussions, des conférences, quelquefois des mémoires présentés, le plus souvent l'in-extenso des travaux. Ah ! si l'on avait pu donner tout en entier ! le volume eût été plus complet, mais aussi plus gros, et les gros volumes coûtent cher, quelquefois même les petits, surtout quand il n'y a rien dedans.

Il y a beaucoup dans ce petit in-8° de près de 400 pages ; aussi ne puis-je que citer les articles qui regardent la région ; ils auraient pu être plus nombreux. Voici d'abord un *Géographe saintongeais au XVI^e siècle*, par M. Louis Audiat ; il s'agit du médecin de Saintes, Nicolas Alain, qui a décrit la Saintonge *De Santonum regione et illustrioribus familiis*, et dont M. Audiat a traduit et réédité, en 1889, l'opuscule si curieux ; la *Géographie préhistorique de la Charente-Inférieure*, par M. Georges Musset, résumé des découvertes faites et des résultats acquis dans le département ; une note sur *Les deux Lesson*, par M. de Richemond : René-Primevère, né à La Cabane-Carrée, banlieue de Rochefort, le 20 mars 1794, élève du collège de Rochefort, bachelier ès lettres à Paris en 1822, chirurgien auxiliaire en 1811, officier de santé le 30 avril 1816, pharmacien de 3^e classe le 20 mai, attaché le 31 août au jardin des plantes qu'il dirigeait gratuitement depuis 1813, pharmacien de 2^e classe en 1821, de 1^{re} en 1825, chevalier de la légion d'honneur la même année, pharmacien en chef, etc., et Pierre-Adolphe Lesson, chirurgien en chef des établissements français de l'Océanie ; *Travail statistique sur la population de l'arrondissement de Rochefort et Démographie de la ville de Rochefort*, par M. Léon Moinet ; enfin, *La Charente maritime*, par l'amiral Juin, et la discussion qui a suivi cette lecture, terminée par un vœu du congrès en faveur de l'approfondissement de ce fleuve.

Parmi les autres travaux qui ont été lus ou discutés, citons encore : *La colonisation française à l'intérieur, La France en Algérie, L'Indo-Chine* ; *Les dessèchements*, par M. le comte de Dienne ; puis les conférences : *Explorations du fond des mers*, par M. le baron Jules de Guerne ; *A travers l'Amérique*, par M. Marcel Monnier ; *L'archipel malais et l'île de Java*, par M. Fritz du Bois ; *Voyage en Turkestan*, par M. E. Blanc ; *L'empire des tzars*, par M. Merchier. Le volume finit par les excursions à La Pallice, Royan, etc. ; il devrait se terminer par une table des matières et une table alphabétique. Il y a bien une table qui indique l'ordre des séances (une page) sans même indiquer les sujets qui y ont été traités. Ce n'est peut-être pas suffisant.

LES TABLETTES DES DEUX CHARENTES du 31 août publient de notre confrère, M. Antoine Duplais des Touches, *Fouras de 1814 à 1815*, page d'histoire extraite d'un ouvrage inédit, *Fouras et l'embouchure de la Charente à travers les âges*, où l'auteur raconte l'administration du maire Pierre-Louis-René de

Saint-Légier de La Sausaye, l'arrivée à Fouras de Napoléon, son départ de l'île d'Aix et son embarquement sur le *Bellérophon*.

Dans le numéro du 12 octobre, le même, sous le titre *Fouras artistique*, étudie une toile, *Saint Pierre ès liens*, que, pour l'église d'Angoulins, peint en ce moment, dans l'église de Fouras, M. Charles Fouqueray, élève de Cabanel, Corot, Meissonnier et Delaunay, né au Mans le 23 août 1868, marié en 1893 à Fouras où il est propriétaire. Et à ce propos, l'auteur conseille à la fabrique d'Angoulins un sujet de tableau emprunté à « un vieux bouquin intitulé *Traité historique de la révélation de la tête de saint Jean-Baptiste*. Auteur anonyme, 1665. » Un moine, Félix, apporte d'Alexandrie le chef de saint Jean-Baptiste, aborde sur la côte d'Aunis au port d'Angoulins, où la sainte relique ressuscite vingt soldats de Pépin qui venait d'exterminer 4,000 Vandales ou Danois, etc. C'est la légende racontée d'abord par le moine de Saint-Cybard dans Labbé, II, 178, puis amplifiée par Nicolas Rigaud dans son édition des œuvres de saint Cyprien (1648) et reproduite dans les *Acta sanctorum*, v junii, p. 650.

La VÉRITÉ des 31 juillet et 7 août. M. l'abbé Arbellot, en réponse à M. l'abbé Duchesne, revient sur *Les origines chrétiennes de la Gaule*, et réfute l'argument tiré de l'absence de listes épiscopales avant le III^e siècle, ce qui prouverait que l'organisation des diocèses ne remonterait qu'au IV^e siècle, sauf pour quelques grandes villes. Raisonement faux. En effet, M. Duchesne ne prend que 25 listes épiscopales, et il suppose que pour ces 25 listes il n'y a pas eu de lacunes, qu'elles sont anciennes, exactes et complètes : hypothèse sans fondement. Il n'y a pas de succession non interrompue d'évêques à une époque où les tyrans persécutaient l'église, égorgaient les pasteurs, et où les évêques, souvent régionnaires, ne parvenaient pas toujours à se donner un successeur. On lit, dans la vie de presque tous les prédicateurs de la mission de saint Clément, que la superstition païenne renaissait après eux ; on lit la même chose dans l'histoire des deux siècles suivants, ce qu'atteste Grégoire de Tours lui-même à propos de son propre siège épiscopal ; après Gaius il n'y a plus qu'un seul évêque jusqu'à saint Martin, par suite de l'opposition des païens.

En second lieu, ces listes ne sont ni anciennes, ni complètes : elles datent la plupart de l'époque carolingienne, selon M. Léopold Delisle. Or, M. Duchesne, par une singulière inconséquence, conteste les dates qu'attribuent aux fondateurs de nos églises les légendes, parce que ces légendes sont d'une basse époque, rédigées à la fin du VIII^e siècle ou au commencement du IX^e, et il admet comme certains des documents de basse époque et qui n'ont pas au même degré que les légendes le mérite de l'antiquité, légendes regardées comme authentiques par les grands écrivains et martyrologistes du IX^e siècle. De plus, ces lis-

tes ne sont pas complètes : la plus ancienne connue serait celle de Bordeaux ; or, Léonce II n'y occupe que le 10^e rang ; et le poète Fortunat, à la fin du vi^e siècle, dit qu'il est le 13^e évêque de Bordeaux. Sans doute il y a des vides au ii^e et au iii^e siècle ; mais il y en eut au iv^e siècle : Poitiers n'a pas un nom avec date certaine jusqu'à saint Hilaire ; Angers, jusqu'à Défenseur qui s'opposait à l'élection de saint Martin ; à Angoulême, pas de nom jusqu'à Dynamius, dont parle saint Paulin et qui ne figure pas dans les anciens catalogues, malgré une mention aussi expresse. C'est que, outre ces longues interruptions, résultat des persécutions, on songeait beaucoup moins alors à bien écrire qu'à bien vivre. Enfin, les listes épiscopales de plusieurs églises d'Orient et de quelques cités d'Italie, incontestablement apostoliques, ne sont pas plus longues et plus complètes que celles des églises de la Gaule.

M. l'abbé Duchesne qui s'appuie sur Grégoire de Tours pour ne faire remonter qu'à l'année 250 la mission des sept évêques et la fondation de nos églises principales, est pourtant forcé de reconnaître que Grégoire s'est trompé plusieurs fois sur la fondation des principales églises de la Gaule. Ainsi, il avoue qu'en 250, époque assignée par Grégoire à la mission de saint Trophime, il y avait sur le siège d'Arles un évêque Marcien, mentionné par saint Cyprien. Ainsi, il croit que 250 doit être la date du martyre, non du commencement de la mission de saint Saturnin, et que la fondation de l'église de Toulouse est antérieure de quelques années à l'an 250. Ainsi, Grégoire de Tours se serait trompé encore pour saint Austremoine en 250 : le premier évêque de Olermont ne remonte pas au-delà de 300, s'il y remonte. Pour saint Martial, dit M. Duchesne, « le fait ne comporte pas une date bien sûre ; pour saint Ursin, l'histoire des Francs manque de clarté, etc. » Conclusion : M. Duchesne qui se fonde sur Grégoire de Tours est contraint de reconnaître les nombreuses erreurs de Grégoire de Tours sur le point fondamental de la question, la date (250) de la première mission des évêques en Gaule ; son système des listes épiscopales est en complet désaccord avec Grégoire de Tours, et sa thèse n'apporte aucun argument nouveau à la question. — Attendons maintenant la riposte de M. l'abbé Duchesne.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N^o 541. — Y a-t-il dans le département de la Charente-Inférieure un hameau, une commune ou un fief du nom de *Brunaud* ou *Brunaud* ?

P. DE L.

N° 542. — Il parut en 1665, à Quevilly (Rouen), un petit volume in-16 de 192 pages, imprimé par Pierre Cailloué, *La seureté du navigage ou manuel de prières pour ceux qui vont sur la mer*, et dédié par l'auteur, Gaultier, pasteur à La Rochelle, à « Monsieur des Rabaisnières », célèbre « armateur » ? de La Rochelle. Je voudrais savoir quel est ce « monsieur des Rabaisnières » et aussi quelques mots sur Gaultier. B.

N° 543. — Jean Mesnage, imprimeur à Poitiers, a publié en 1509, in-4° gothique de 46 feuillets, les opuscules de Julien Plus, de Mézières en Brenne, province du Berry, professeur au collège Sainte-Marthe à Poitiers : *Juliani Pii Maseriensis Biturti epigrammatica necnon moralia opuscula*. En tête de cet ouvrage est une épître très élogieuse adressée à l'auteur, dit M. de La Bouralière (*Revue poitevine* du 15 juillet 1893, p. 241), par un principal du collège de Saint-Jean d'Angély, « Maturinus Almanadinus, Angeriaci gymnasil moderator, Juliano Pio, vati clarissimo, s. d. » et se terminant ainsi : « Vale. Angerie, 8° idus Julius, 1509. » Ce Mathurin Aumandin est-il connu de quelques uns de nos confrères ? A.

N° 544. — Le « *Petit sommaire de la vie, actes et faits de très heureuse mémoire Henry III, Roy de France et de Navarre*. A Paris, chez Pierre Ramier, 1610, in-8° de 14 pages » (*Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild* ; 1893, in-8° ; t. III, p. 68, n° 2234), contient une pièce intitulée : *A la Reine, sonnet acrostic pour le couronnement*, au bas de laquelle on lit : « Par F. JOLLY, Saintongeais. » Quel est ce F. Jolly ? Est-ce un Jolly d'Aussy, un Jolly de Sainte-Eugène, un Jolly de Chadignac ? O.

N° 545. — Il existe un *Recueil de fanfares pour la chasse à une et à deux trompes, composées par feu monsieur le marquis de Dampierre, gentilhomme des chasses et plaisirs de sa majesté*. Paris, Le Clerc, vers 1750 ; un vol. in-4°. Je demande si ce marquis de Dampierre est de la famille du châtelain actuel et de l'historien de Plassac. M.

N° 546. — *Les Rochelais ont-ils mangé le carrosse de M^{me} de Rohan ?*

Il me semble entendre plus d'un de mes chers confrères s'écrier tout d'abord : « Des Rochelais qui mangent un carrosse ! Cet homme là veut rire assurément. Des rats, passe encore. Mais des Rochelais ? Quelle est donc cette mauvaise plaisanterie ? » — Eh bien ! non, je n'ai nulle envie de m'amuser. Je supplie qu'on ne fiasse en mon intitulé aucun projet de mystification. Ma ques-

tion est des plus sérieuses. Il s'agit d'un point d'histoire que je voudrais éclaircir avec le concours des spécialistes dont j'aurai l'honneur d'être lu. Je vais publier le *xx^e* fascicule des *Correspondants de Peiresc*, lequel fascicule sera formé des lettres inédites du docteur Antoine Novel et de quelques autres médecins provençaux. Or, Novel, étant à Saint-Malo, écrit à Peiresc, le 15 septembre 1628, quelques semaines avant la reddition de La Rochelle : « Il y eut mercredy sept jours que trois rochelais s'enfuyantz à l'heure de minuit feurent prins et menez à monsieur le cardinal; et les interrogeant, ilz ont confessé que les Rochelois ne pouvoyent durer plus de deux mois, quelque bon ordre qu'ils puissent tenir aux vivres; ilz ont déjà mangé chevaux, asnes, chiens, chatz et ratz, et qui pis est madame de Rohan a donné d'aumosne aux pauvres le cuir de son carosse pour le manger après l'avoir bien remoullu [ramolli ?] et cuit... » Existe-t-il d'autres témoignages relatifs à l'acte de charité de M^{me} de Rohan ? Quelque chroniqueur, *intra* ou *extra muros*, confirme-t-il l'anecdote du docteur Novel sur le singulier comestible offert par la mère de Henri de Rohan au délirant appétit des Rochelais ? Et, pour tout résumer en un mot, devons-nous avaler le carrosse bouilli mentionné par le correspondant de Peiresc ?

T. DE L.

N^o 547. *Une question du siècle dernier sur les Baudéan de Parabère.* — Au siècle dernier on avait déjà inventé l'art des *Questions et réponses*, et prévu certainement que la *Revue de Saintonge* interrogerait aussi les érudits sur des points de généalogie. Il nous a paru curieux de reproduire cette demande que faisait le marquis de Civrac, qui habitait le château de Cranzannes, et cela dans son style original : « On voudroit sçavoir qui estoit Beaudéan de Parabère qui se maria avec la femme de chambre de sa femme, toujours comtesse de Parabère jusqu'à sa mort dans sa campagne ou elle fut dans son grand âge, qu'on a veu rester pendant vingt ans dans la rue des Roziers, faubourg Saint-Germain à Paris, à qui le Roy Louis XIV donna deux dem^{ies} de Jaucourt pour elleuer en la religion catholique apostolique et romaine, que leur père laissa dans sa fuite pour la religion protestante en Hollande.

» Des M^{rs} de Parabère : Le comte et le marquis, tous deux frères ; le comte, l'ainé, se maria avec Mad^{lle} de Rottenbourg d'Alsace ; le cadet, marquis, se maria avec Mad^{lle} de Frangès ; fameux agioteur, dont est venue Mad^e l'abbesse de Saintes. M. le duc Dumaine les fit tous deux brigadiers d'une brigade de carabiniers, de capitaine de cavallerie qu'ils étoient, on ne sait par quelle raison. »

Faisons d'abord remarquer qu'Alexandre de Baudéan, comte de Parabère, le second des douze enfants de Henri, comte de Parabère, marquis de La Mothe Saint-Héraye, et de Catherine de Pardaillan d'Armagnac, eut 8 enfants dont le 4^e, Henri,

marquis de Parabère, mort à 59 ans en 1741, avait épousé en 1720 Marie-Andrée Fargès, décédée la même année, sans postérité; et le second, César-Alexandre, comte de Parabère, mort en 1716, laissa de Marie-Madeleine de La Vieuville, la maîtresse du régent, deux fils : Alexandre, lieutenant général des armées du roi, et Henri-Louis, 1715-1746; Gabrielle-Anne, née en octobre 1716, mariée en 1735 à Frédéric-Rodolphe, comte de Rottembourg, et Marie-Madeleine, abbesse de Saintes, le 10 octobre 1754, morte en 1793. La note est donc erronée en plusieurs points, y compris « la rue des Roziers », qui est dans le quartier Saint-Antoine, non dans le faubourg Saint-Germain, et *Fargès* pour *Fargès* (Voir *Bulletin*, IV, 146, 245); mais la question subsiste : Quel est ce Baudéan-Parabère ?

D. A.

II. — RÉPONSES

N° 13 : t. I, p. 46, 78, 104, 213, 255, 288, 344; II, 130; III, 37⁹ 97, 360; IV, 57, 247. *Le chevalier de Méré et Poltrot de Méré*. — Il a été plusieurs fois question de Jean Poltrot de Méré dans notre *Revue*. On a fixé définitivement, à propos du chevalier de Méré, Antoine Gombauld, la situation de Méré : l'assassin du duc de Guise et l'ami de Ninon de Lenclos ont habité le même logis en la paroisse de Bouex en Angoumois. Il est heureux que la chose ait été réglée sans retour : car, pour embrouiller le débat, les Gombauld avaient encore à mettre en lice un autre Méré que celui-là, le Méré de la paroisse de Dolus en l'île d'Oleron, qui, après eux, passa aux Vigier, aux Thébaud, aux Verneuil, etc.

Incidemment, brochant sur la question de Méré, on s'est demandé (tome I, page 345) si le nom de Poltrot était patronymique. Il en a tout l'air : prénom, Jean; patronymique, Poltrot; surnom de fief, Méré. Le forcené, qui, le 19 février 1563, déchargea son pistolet à bout portant sur le grand capitaine catholique, était un gentilhomme du côté d'Aubeterre, élevé auprès de François Bouchard, vicomte d'Aubeterre, un partisan avoué de la réforme, que le parlement de Bordeaux comprit en 1569 dans son arrêt de mort, et dont la fille épousa le seigneur de Soubise, Jean de Parthenay-Larchevêque, autre calviniste militant.

Le procès du meurtrier de François de Guise fut fait en trois jours. Le jugement qui le condamna au supplice, le désigne sous le nom de Jean Poltrot de Méré. Si Poltrot n'était pas son nom de famille, il faudrait alors chercher les motifs qui auraient pu déterminer les juges à voiler le véritable nom du coupable. Cela serait malaisé à établir. On ne rencontre point de famille Poltrot en Angoumois, assure-t-on, tandis que l'on connaît un lieu dit Poltrop, commune de Nabinaud limitrophe d'Aubeterre. Or, ce lieu était un fief noble, et ne pourrait-on pas découvrir, parmi ses possesseurs, l'assassin que depuis trois cent trente ans

on nous sert sous le nom de Jean Poltrot de Méré? S'il est, par hasard, des amateurs pour l'étude et le développement de cette thèse, je viens leur offrir une piste.

A l'époque du crime, Poltrot, Paultot, actuellement Poltrop, appartenait à la maison de Saint-Gelais, unie depuis longtemps avec les Bouchard d'Aubeterre. En 1543 et 1545, Mathurin de Saint-Gelais était seigneur de Paultot (1). Aux termes d'un procès verbal d'accord dressé par M^e Jehan Mereau, huissier de la cour de parlement de Bordeaux, exécuteur d'un arrêt de ladite cour rendu entre Loys de Mauléon, René de Saint-Gelais, Anne de Saint-Gelais, dame d'Authon, et Mathurin de Saint-Gelais, seigneur de Paultot, d'une part, et Isabeau de Vaulx et Jean Poussard, seigneur du Vaneau et de Châteaubardon, son fils, d'autre part, ledit seigneur de Paultot avait été « mys en possession de la tierce partie de l'hostel et fief noble de la ville de Talmont sur Gyrond, en ce compris le fief de La Tousche de Javrezac, assis en la chastellanie de Coze, et de l'hostel noble et fief et mestairie de La Grange, assys en la paroisse de Meschiers » ; avec stipulation expresse qu'il serait tenu de restituer ladite tierce partie desdits lieux auxdits de Vaulx et Poussard, contre le paiement par ceux-ci, dans deux ans, de la tierce partie de la somme de 2,000 livres tournois. Le 25 août 1545, étant à Saint-Jean d'Angély, en l'étude de M^e Dexmier, notaire royal, Jehan Poussard, ayant droit cédé d'Isabeau de Vaulx, sa mère, comptait, entre les mains de Mathurin de Saint-Gelais, la somme de 666 livres 13 sols et 4 deniers, formant la tierce partie des 2,000 livres stipulées en l'arrêt et accord ci-dessus.

Cet acte, dont je possède la grosse sur parchemin signée : DEXMIER, reproduit huit fois le nom de Paultot; la première sous cette forme : Sau Paultot : « Noble homme Mathurin de Saint-Gelays, escuyer, seigneur de Sau Paultot. »

Quoiqu'il en soit du Poltrop d'Angoumois, ma pièce sera toujours intéressante, à nous autres de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, pour notre Talmont sur Gironde. La M.

N^o 478 : t. XI, 275, 340. *Les Ballonfeau et Jacques Ballonfeau*. — On a cité de Jacques Ballonfeau, de Saint-Jean d'Angély, un opuscule, *Complainte au pays et villes de Saintonge de la mort du seigneur comte de Martiques* (1570). Il existe un autre ouvrage sur le même sujet : *Chant funèbre sur la mort et trépas de très haut et illustre seigneur messire Sébastien de Luxembourg, comte de Martiques...* 1569. Ce poème de 509 vers, mentionné au n^o 2607 du *Catalogue des livres du baron de Rothschild*, t. III, p. 424, est suivi d'un sonnet de Laurens de Bourg et d'un sonnet de Jacques Ballonfeau, Xaintongeois,

(1) Beauchet-Filleau le dit seigneur du Pontreau (autre forme de Poltrot) et fils de Léon, seigneur de Séligny, et de Marie de Deroé.

Sonnet en forme de dialogue sur la mort de monsieur de Martiques, déplorée par le seigneur de Belleforest. C'est une œuvre de plus à l'actif de notre compatriote. A.

N° 539 : t. XIII, 284. Sur « *Pierre Trichet, avocat bordelais.* » — Certainement on connaît ce poète, ce mauvais poète, qui ne s'est pas contenté de commettre ces petits péchés que l'on appelle des pièces liminaires, quatrains, douzains, sonnets, etc., mais qui encore n'a pas craint de commettre ces gros et impardonnables péchés que l'on appelle des tragédies. L'auteur de *Salmonée* et de *Marie d'Aragon* est beaucoup plus connu comme antiquaire, comme collectionneur, surtout comme collectionneur de médailles. Voir sur lui et son fils Raphaël, qui hérita des goûts paternels, le *Dictionnaire des amateurs du XVII^e siècle*, par M. Edm. Bonnaiffé. Cet auteur renvoie ses lecteurs, et, comme lui, je renverrai les miens à un travail spécial de M. R. Dezeimeris, dont l'élégante plume a retracé presque toute l'histoire littéraire de Bordeaux au xvi^e et au xvii^e siècle (*Pierre Trichet*, Bordeaux, 1878, in-8°). Je suis fâché d'avoir à ajouter que Pierre Trichet... trichait quelquefois (*Sit venia verbo !*) et que le loyal Peiresc eut fort à se plaindre de lui au sujet de la vente faite par l'archéologue bordelais à l'archéologue provençal de manuscrits autographes d'Elie Vinet. Il paraît que l'avocat-poète força tellement la note que Peiresc ne put contenir son indignation, comme le témoigne une lettre du 10 mars 1637 qu'on verra dans le tome v de mon recueil et où se trouve cette phrase méprisante : « Je n'avois pas encore eu loisir de voir vostre traité avec ce Trichet qui nous a rançonné si impiteusement. »

T. DE L.

— Pierre Trichet, né à Bordeaux en 1587, mort vers 1644 ; élève du collège de Guyenne, avocat au parlement de Bordeaux, bibliophile et antiquaire ; auteur d'une tragédie, d'un poème en trois chants et de diverses poésies, le tout en vers latins. Ses œuvres ont été réunies en un volume in-12 en 1617 (Bordeaux, de Lacourt). Trichet fut le plus grand collectionneur de son temps ; il avait formé un cabinet fort riche en médailles, livres, tableaux, coquilles, etc.

Une rarissime plaquette, sans lieu ni date, composée par Geoffroy Gay et intitulée *Le cabinet curieux de Pierre Trichet, bordelais*, donne la description en vers des curiosités du cabinet de Trichet et est accompagnée de son portrait au bas duquel on lit ces deux vers :

Trichet, ton cabinet, ton portrait et ton livre
En despit de la mort te pourront faire vivre.

Voir *Pierre Trichet. Un bibliophile bordelais au XVII^e siècle*, par R. Dezeimeris (Bordeaux, Gounouilhou, 1878), et *Statis-*

tique générale de la Gironde, troisième partie, Biographie, par Edouard Féret (Bordeaux, Féret et fils, 1889, p. 603).

E. M.

BIBLIOGRAPHIE

PANNETIER (Théophile), organiste à Saint-Vivien de Saintes. *Les cloches*, chœur et solo, avec accompagnement d'orgue et de cloches. Paroles de X..., musique de Th. Pannetier. Tourcoing (Nord), imp. Rosod-Delattre, in-4°, 13 pages. Prix : 9 francs.

Cette nouvelle œuvre de M. Pannetier, dédiée « à M. l'abbé Knell, vicaire général du Puy, chanoine honoraire de La Rochelle, missionnaire apostolique, curé de Saint-Vivien », a été exécutée avec un grand succès, le 10 mai 1892, à l'occasion de la bénédiction des cloches, et a été si remarquée qu'elle a trouvé un éditeur, *rara avis*. Et comme, outre son mérite, elle a l'avantage d'être à peu près la seule de ce genre, elle est assurée du succès.

PINEAU (Le docteur E.). *Destruction des haches polies par bris et calcination (rite funéraire ?)*. — *Nouvelle contribution à la géographie préhistorique des côtes occidentales de la France. L'Atlantide*. Paris, au secrétariat de l'Association française pour l'avancement des sciences, 1891, in-8°, 4 pages. (Extrait de l'Association française... Congrès de Marseille).

Port en eau profonde de La Pallice-Rochelle à La Rochelle (Charente-Inférieure), France. Notice publiée sous les auspices de la Chambre de commerce de La Rochelle. La Rochelle, typ. E. Martin, 1893, in-8°, 15 pages, 3 cartes (traduction anglaise en regard).

Rapport du sous-préfet. Conseil d'arrondissement de Saintes. Saintes, imp. Gay, 1893, in-12, 24 p.

RÉVEILLAUD (Eugène). *L'établissement d'une colonie de Vau-dois français en Algérie*. Paris, Fischbacher, 16 septembre 1893, in-16, xxxii-127 pages avec gravures et cartes.

RICHEMOND (L. de). *Un inventeur rochelais. Elie Richard (1645-1706)*. La Rochelle, imp. nouv. Noël Texier, 1893, in-8°, 7 pag.

— *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Série E. supplément. Ville de La Rochelle*. La Rochelle, 1893. Paris, imp. Paul Dupont, 1892, in-4°, 15-517 pag.

Que de choses intéressantes on trouve dans ces archives ! Revendication de la liberté du commerce ; statuts des corporations ; achats de tapisseries de Bergame et d'Auvergne pour l'hôtel de

ville, de robes et de chaperons pour les officiers du corps de ville; création de cours d'hydrographie; établissement d'une école de chirurgie; organisation d'une salle de spectacle (1758); numérotage des maisons (1772); prières publiques pour demander à Dieu de la pluie (15 mai 1740); fêtes diverses; puis finances, canaux, commerce, affaires maritimes, militaires, police, hospices, collège, académie de musique, actes d'état civil, etc. M. de Richemond a accompli là un rude travail, dont les érudits lui doivent savoir gré. Voir, dans la *Charente-Inférieure* du 17 mai, un compte rendu qui regrette l'absence d'une table analytique et onomastique.

ROTGÈS (G.), inspecteur de l'enseignement primaire. *Histoire de l'instruction primaire dans l'arrondissement de Bazas, du XVI^e siècle à nos jours*, avec douze cartes scolaires de l'arrondissement, suivie de notices sur les anciens collèges de Bazas et de Langon. Bordeaux, Gounouilhou, 1893, in-4°, xv-366 pages.

C'est un livre bien fait, intéressant, malgré son titre local. Ces monographies sont difficiles : car le champ est restreint; mais qui ne sait qu'un lopin de terre, bien défriché, bien défoncé, produit de plus abondantes récoltes ? C'est par la multitude des détails, disposés avec art, que l'auteur parvient à se faire lire. M. Rotgès a puisé à toutes les sources, fouillé partout. La partie moderne est de beaucoup la plus considérable. Sur ces 366 pages il y a 25 pages pour les petites écoles d'avant 1789 et 45 pour l'instruction secondaire. C'est peu. A l'exemple de M. l'abbé Allain, cet infatigable et heureux chercheur, M. Rotgès a bien essayé de trouver quelques régents, quelques maîtres d'écoles par ci par là; c'est par hasard, comme témoin, comme parrain, qu'on rencontre un instructeur de la jeunesse : les archives ayant toutes été brûlées. Ah ! si chaque arrondissement, chaque district, chaque évêché avait eu un travailleur comme lui ! Quel travail il épargnera aux futurs historiens de l'instruction publique en France !

SAINTES (A. E[mery] de). *Le chevrier du Mont-Perdu*. Limoges, Ardant, 1893, in-8°, 136 pages, avec 4 gravures d'après les dessins de Ganel.

SAINT-SAUD (Le comte de). Voir TAMIZEY DE LARROQUE... *Livre-journal de Pierre de Bessot*.

SAUZÉ (Charles), magistrat. *Le couvent des bénédictines de La Mothe Saint-Héraye. Notes historiques*. Saint-Maixent, imp. Ch. Reversé, 1893, in-8°, 41 p. (Extrait de la *Revue poitevine* de novembre-décembre 1892).

Le couvent de Notre-Dame de l'incarnation fut fondé à La Mothe Saint-Héraye, le 30 octobre 1646, par Henri de Baudéan,

comte de Parabère, marquis de La Mothe Saint-Héraye, seigneur de Castelnau, gouverneur et lieutenant général de Poitou, Angoumois, Saintonge et Aunis, et par sa femme Catherine de Pardaillan, et finit avec la révolution. Des documents recueillis par son père, Jean-Charles Sauzé, maire de La Mothe, conseiller général, etc., M. Charles Sauzé a composé l'histoire du couvent avec pièces à l'appui, notes nombreuses, liste des prieures, des religieuses, etc. On y trouvera une foule de noms saintongeais. Je recommande l'épisode fort bien narré de l'administration de ce singulier confesseur du couvent, Henri de Sainte-Maure, né à Cognac en 1615, comme l'a montré M. Jules Pellissan (*Archives historiques*, xx, 105), qui, « ayant vécu longtemps dans les libertinages de la guerre », entra à l'oratoire, fut abbé de Balgne, prieur du Peyrat en Angoumois, et mit le trouble dans le monastère de La Mothe.

—
Société de Saint-Vincent-de-Paul. Conférence de Cognac. Assemblée générale du 11 décembre 1892. Cognac, imp. G. Béraud, 1893, in-8°, 19 pages.

—
Société d'instruction populaire de la Charente-Inférieure. Compte rendu de l'assemblée générale du 28 mai 1893, présidée par M. le baron Oudet. Saintes, au siège de la société, rue de la Loi, 11 ; imp. Hus, 1893, in-8°, 19 pages. Voir *Bulletin*, xiii, 222.

—
SYLVANE (André) et Maurice ORDONNEAU. *Madame Suzette*, opérette en 3 actes ; musique d'Edmond Audran. Paris, librairie théâtrale, 1893, in-16, 122 pages. [Première représentation, le 28 mars 1893, au théâtre des Bouffes-Parisiens, à Paris.]

—
TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe). Voir plus bas, p. 492, VOLTAIRE.

— *Deux livres de raison de l'Agenais*, suivis d'extraits d'autres registres domestiques et d'une liste récapitulative des livres de raison publiés ou inédits. Paris, Picard, 1893, in-8°, xiii-206 p.

Livre de raison de la famille Boisvert, livre de raison de N. de Lidon, sieur de Savignac, extraits du livre de raison de Bertrand Noguères, composent cet ouvrage qui intéresse surtout l'Agenais. Mais il y a un appendice général très important : c'est la liste des livres de raison imprimés ou inédits, liste raisonnée et complète... jusqu'à ce jour. L'auteur, en 1889, mentionnait 200 livres de raison ; il en cite aujourd'hui plus du double. On voit que son premier essai a fait sortir des archives de famille un nombre considérable de ces documents précieux. Il en sortira d'autres, parce que M. Tamizey de Larroque en montre ainsi l'utilité, et le parti qu'on en peut tirer pour l'histoire.

— *Lettres inédites de Bertrand de Vignolles*, publiées et annotées. Niort, 1893, in-8°, 10 pages. Voir t. xiii, p. 74.

— *Peiresc, abbé de Guîtres*. Supplément à la notice d'Ant. de Lantenay. Paris, Picard, 1893, in-8°, 61 pages. (Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*).

Quand tout est dit, il y a encore à dire, et l'on ne vient pas trop tard. Qui aurait pu croire qu'après Ant. de Lantenay, on pouvait ajouter quelque chose à la biographie du plus illustre abbé de Guîtres ? Mais que ne peut un intrépide chercheur ? Et Peiresc a tant écrit ! Donc M. Léopold Delisle a rapporté d'Angleterre, parmi les objets volés par Libri, des lettres de Nicolas Fabri ; elles offrent des détails que l'on ne connaissait pas. On assiste à la lutte formidable de l'abbé contre de puissants adversaires qui lui veulent enlever tantôt une part de son abbaye, tantôt l'abbaye elle-même ; et ces adversaires s'appellent François de Sourdis et Armand de Richelieu. M. Tamizey a mis là aussi d'excellentes notes. On sait que Cercoux, canton de Montguyon, arrondissement de Jonzac, dépendait de l'abbaye de Guîtres, au diocèse de Bordeaux.

— *François de Sourdis et l'affaire des autels*. Trois lettres inédites du roi Henri IV, publiées avec introduction et notes par E. Allain et Ph. Tamizey de Larroque. Bordeaux, imp. A. Beillier, 1893, in-8°, 16 pages. (Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux* du 25 mai 1893).

Le cardinal de Sourdis avait fait démolir, sans l'assentiment du chapitre, deux autels de la primatiale, et voilà la guerre allumée ; les chanoines en appellent au parlement. Le maréchal d'Ornano, les jurats, le pape interviennent et le roi. Si Boileau avait été là, le sujet du *Lutrin* peut-être eut été autre. Avec deux érudits comme MM. l'abbé Allain et Tamizey de Larroque, nous avons l'histoire complète, exacte, authentique et non moins amusante.

— *Lettres inédites de quelques hommes célèbres de l'Agenais*, recueillies, publiées, annotées par Ph. Tamizey de Larroque. Paris, Picard, 1893, in-8° ; Agen, imp. V^e Lamy, 168 p. (Extrait à 160 exemplaires du *Recueil des travaux de la société des lettres, sciences et arts d'Agen*).

5 lettres de Joseph Scaliger, 3 de Jean-Jacques de Segur, 3 de Jean de Silhon, 2 de Jacques de La Ferrière, 1 de Pierre Dupuy, 6 de Claude Sarrau, 1 de Pierre de Rangouze, 3 du maréchal de France Godefroy d'Estrades, 12 de François de Combesis, 1 de Jean Claude, 1 d'André Bacoue, 1 d'André Cotherel, 5 de l'abbé Jean-Jacques Boileau, 1 de Bernard Labenazie, 1 d'Antoine-Marie Malvin, comte de Montazet, 2 de son frère, archevêque de Lyon, 1 de Jacques de Romas, 1 du comte de Lacépède, 1 de l'abbé Paganel, voilà le chiffre de ces missives dont la plupart ont leur importance. C'est par milliers qu'il faudrait compter les détails curieux dont l'auteur les a accompagnées. Les notes — le dirais-je ? — sont souvent plus instructives que le texte ; la sauce vaut mieux que le poisson,

quand c'est M. Tamizey de Larroque qui la prépare. Le recueil est dédié « à mon vieil ami, Adolphe Magen, qui, depuis plus d'un demi-siècle, se consacre tout entier à notre cher Agenais. »⁽¹⁾ Que dira-t-on de l'érudit au savoir si vaste, à l'esprit si charmant, au cœur si chaud ?

— *Livre-Journal de Pierre de Bessot (1609-1652)*, publié et annoté par TAMIZEY DE LARROQUE, Paul HUET et le comte DE SAINT-SAUD, membres de la société historique et archéologique du Périgord. Paris, Picard ; Bordeaux, Ferret, 1893, in-8°, 152 pages. Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà signalé, XIII, 224, cette publication au moment où elle paraissait dans le *Bulletin* de la société archéologique du Périgord, et montré par des extraits l'importance qu'elle a pour nos contrées. Ajouterons-nous que les noms des trois savants qui l'ont préparée sont un sûr garant de l'exactitude et de la valeur des notes ? Que de faits généraux dans ce mémorial de famille ! Toute la fronde en Guyenne, en Périgord, en Saintonge ; le duc d'Epéron, la régence, Condé et Rocroy, troubles à Paris et à Bordeaux, arrestation des princes, intrigues de La Rochefoucauld, voyage de Louis XIV à Poitiers, à Bordeaux ; lutte du duc d'Epéron et du parlement de Bordeaux, siège de Cognac, reddition de Saintes, etc. Il y a une table et une généalogie de la famille de Bessot. *Nota bene* : Ne jamais citer l'*Histoire de Cognac* de l'abbé Cousin, qui est tout-à-fait disqualifiée.

—
TAPERNOUX (Philippe), rédacteur en chef de la *Charente-Inférieure. Ames d'élite. Episodes de la guerre de 1870-1871. Armée de l'est. Internement en Suisse*. La Rochelle, Foucher ; typ. E. Martin, 1893, in-18, 294 pages.

Ce roman, « œuvre littéraire très remarquable », dit l'*Echo rochelais*, qui en fait le plus complet éloge (n° du 25 octobre), a paru en feuilleton dans la *Charente-Inférieure*. « Si l'on veut passer quelques heures délicieuses, ajoute le *Courrier de La Rochelle* du 8 octobre, il faut lire *Ames d'élite*... roman consciencieusement écrit, attachant, passionnant et vrai : car il a été vécu. »

—
THÉDENAT (L'abbé Henry). *Petit mortier en marbre de l'époque romaine*. Caen, Delesques, 1891, in-8°. (Extrait du *Bulletin monumental*, 1890).

(1) Et qui, hélas ! ne s'y consacrera plus. Adolphe Magen, ancien pharmacien à Agen et inspecteur des pharmacies, est décédé le 5 octobre, à 75 ans. Savant consciencieux, homme sûr, ami dévoué, son éloge est dans ces lignes : « Je vous écris ces quatre mots avec une immense douleur au cœur. Je viens d'avoir le malheur de perdre un de mes meilleurs et plus anciens amis, M. Adolphe Magen. C'est une grande perte pour tout l'Agenais, mais particulièrement pour moi, qui aimais à l'appeler mon frère aîné et qui l'appréciais depuis trente bonnes années. Je suis tout bouleversé... »

THOMAS, archevêque de Rouen. *Discours sur Jeanne d'Arc*. Rouen, imp. Cagniard, 1892, in-18, 125 pages.

C'est le recueil de six discours : mission, patriotisme, virginité et martyre, fleur de chevalerie, la fête du 30 juin, le glaive de Jeanne d'Arc, prononcés en diverses circonstances par l'éminent prélat, un des fervents de la Pucelle, discours animés d'un grand souffle, pleins de pensées élevées, et écrits dans une langue vraiment française.

Mentionnons à ce sujet un élégant opuscule « imprimé à Rouen par la maison E. Cagniard, décembre 1892 », petit in-4° de 106 pages : *Les fêtes du 30 juin 1892 à Rouen. Les noces d'argent épiscopales de monseigneur l'archevêque. L'inauguration du monument de Jeanne d'Arc à Bonsecours*, avec un beau portrait à l'eau-forte de M^{sr}, aujourd'hui cardinal Thomas. Il décrit les splendides fêtes qui ont célébré à la fois Jeanne d'Arc par l'inauguration du monument que lui a élevé le prélat et les noces d'argent de son épiscopat. Avec quel élan, quel enthousiasme, discours solennels, traits charmants, vers et prose ont associé Jeanne d'Arc et M^{sr} Thomas dans une commune admiration !

THOMAS (Le cardinal), archevêque de Rouen, primat de Normandie. *Lettre pastorale* (n° 74). *Léon XIII et la France*. Rouen, imp. Mégard, 1893, in-4°, p. 919-939.

THOMAS (A.). *Une chanson française sur la bataille de Taillebourg*. Toulouse, imp. Privat, 1892, in-8°, 11 pages. (Extrait des *Annales du midi*, t. vi. Voir notre *Bulletin*, xii, 338).

VALLEAU (Henri-Victor-Félix), évêque de Quimper et Léon. *Lettre pastorale à l'occasion de la prise de possession de son diocèse*. (Datée de Saintes le 25 février 1893, fête de saint Concorde, évêque de Saintes). Saintes, imp. Hus, 1893, in-8°, 19 p.

VIGNOLLES (Bertrand de). Voir **TAMIZEY DE LARROQUE**, page 489.

Vingt jours sur les côtes de l'océan. De la Loire à la Gironde. Paris, May et Motteroz, [1893], un volume oblong, 120 pages et 125 dessins d'après nature. Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau volume des *Guides-albums du touriste par Constant de Tours*, mérite d'attirer particulièrement notre attention. D'abord il s'occupe de notre région ; puis nous y trouvons un nombre assez considérable de dessins d'un compatriote, M. A. Vallet, élève de l'école des beaux arts. L'artiste ne s'est pas contenté, comme on le fait souvent, de copier des dessins, des lithographies du temps jadis ; il a vu lui-même, il s'est inspiré des sites et des monuments ; son œuvre a donc un grand intérêt.

« Partis de Nantes, nous nous dirigeons vers Pornic et les plages si fréquentées de l'embouchure de la Loire ; la pittoresque baie de Bourgneuf, avec les îles avoisinantes, nous attire, en même temps que les ruines fantastiques de Clisson et l'antique La Roche-sur-Yon. Voici maintenant l'original costume des Sablais, La Rochelle avec la célèbre digue de Richelieu et son nouveau port de La Pallice, l'entrée de la Charente et ses boucholeurs, Rochefort et son arsenal. Après un court séjour dans la pacifique île d'Oleron et dans Saintes, la vieille cité gallo-romaine, nous arrivons au pays des « marennes vertes », aux portes de Bordeaux, que nous laissons pour rendre visite à Royan, la reine des plages de l'océan, et rentrer dans Paris par Niort, Saumur, le Perche et la Beauce. »

Le texte est léger, correct ; il suit l'image et ne la remplace pas. N'y cherchons pas la science. C'est un album que ce livre ; des dessins à foison, entourés de quelques lignes. Taillebourg a cinq lignes et presque une page d'images. Saintes a le pont, l'arc de triomphe, la passerelle avec Saint-Pierre, les arènes et Saint-Eutrope ; Pons a le donjon, l'esplanade, l'escalier des remparts, le portail de l'ancienne chapelle du château, la montée de la ville haute, les bords et les prairies de la Seugne. Nous trouvons quelques erreurs, bien peu : ainsi, la légende du poignard de Guiton, ébréchant le marbre de la table de l'hôtel de ville ; l'église Saint-Eutrope est du *xii^e* siècle, et le tombeau d'Eutrope, envoyé par saint Clément en Gaule — non par saint Pierre — n'a pas été placé où il est en 1843, mais découvert.

VOLTAIRE. *Lettres inédites de Voltaire à Louis Racine*, publiées par Ph. Tamizey de Larroque pour le mariage de mademoiselle Edith Rouchier-Alquié et de M. Léon-G. Pélissier, ancien membre de l'école française de Rome, professeur à la faculté des lettres de Montpellier. Saint-Etienne, imp. de Charles Boy, 25 avril 1893, in-4°, 38 pages.

Régat de lettré, régat de bibliophile, régat d'érudit. Huit lettres de Voltaire, c'est pain bénit ; vignettes en couleur, papier rose, voilà pour la typographie ; notes de savant, plus une lettre à « mademoiselle », aimable, galante, bien tournée ! N'y a-t-il pas là de quoi donner des envies folles de se marier pour avoir un aussi joli cadeau de noces ? Oui, mais à la condition d'être des amis de M. Tamizey de Larroque.

Une nouvelle édition (in-4° de 40 pages) a été imprimée par Chamerot, avec beaucoup de goût, pour « un bibliophile parisien des plus distingués, M. Albert Naurois, qui a l'insigne honneur de descendre de Racine », et qui le mérite par le culte pieux dont il entoure et l'auteur d'*Athalie* et le poète de *La religion*.

TABLE DES MATIÈRES

Par M. Henri JOYER

ACTES CONCERNANT LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES : Admission de membres, 67, 405 ; Budget de 1892, 68 ; Compte rendu des séances, 65, 129, 209, 397 ; Souscription pour le monument de Taillebourg, 68 ; — de Champlain, 213, 385, 409 ; Subventions à la société, 218, 415.

ARCHÉOLOGIE. — *Epoque préhistorique :* Les ancêtres des Gaulois, 439 ; Mégalithes de Loire, 438 ; Souterrains de Fontaine-Ozillac, 162 ; Station robenhausienne à Yves, 437.

Epoque gallo-romaine : Les arènes de Saintes, 304 ; Date des remparts de Saintes, 237 ; Saintes dans les auteurs latins et l'épigraphie romaine, 165 ; Substructions gallo-romaines au Château d'Oleron, 80 ; Vases gallo-romains à Saintes, 438.

Epigraphie : Inscriptions de Sablonceaux et de La Hoguette, 85 ; Inscription sur un pichet, sur une gargouillette, sur une cloche de faïence, 444 ; — sur la tombe d'Elie Vinet, 7 ; — à Néré, 12 ; — à Touverac, 119 ; — en l'honneur de sainte Eustelle, à La Rochelle, 221 ; — de saint Louis, à Saintes, 143.

Numismatique : Monnaies d'or et d'argent à Saint-Just, .

Sigillographie : Sceaux de M^{sr} Valteau et de M^{sr} Bonnefoy, 164.

BEAUX ARTS : Le buste de Champlain, 388 ; Nos artistes au salon, 239 ; Exposition d'Angoulême, 146, 240, 441.

AVIS ET NOUVELLES. — I. *Distinctions, titres honorifiques et récompenses :* Ardin, Berthelot, 144 ; Bordage, 72 ; Bouguereau (W.), 72, 144 ; de Bremond d'Ars (Anatole), 219 ; Du Vauroux, 417 ; Girard, 219 ; Maguier, 417 ; Pellisson (Emile), 3 ; Petit, 144 ; Rousselot, 418 ; Saint-Saud (Comte de), 219 ; Sostrat, 143 ; Texier (Noël), 417 ; Valteau, 144.

II. *Dons d'ouvrages :* A la société, 409 ; au musée de La Rochelle, 144 ;

— d'un registre de correspondance aux archives de la Charente-Inférieure, 144.

III. *Errata* : 12, 98, 151, 181.

IV. *Nouvelles diverses* : Achat de tableaux à La Rochelle, 418 ; Adjudication de travaux, 3, 221 ; Bénédiction d'un monument dédié à sainte Eustelle, 220 ; Cavalcade historique à Marans, 219 ; Erection d'un monument à François Blondel, 422 ; Congrès des sociétés savantes, 148, 417, 423 ; Costume de la chambre de commerce de La Rochelle en 1669, 144 ; Crypte de Saint-Eutrope, 17 ; Distributions de prix, 418 ; Incendie du château de La Barrière, 74 ; Monument de Plumejeau, à Cognac, 8 ; Addition et changement de noms, 222, 418 ; Synode national des églises réformées, 422 ; Subventions à Ciré, Moëze et Aunay pour réparation de leurs églises, 144 ; Vente d'autographes, 72, 145 ; — de faïences, 221 ; Minutes de notaires antérieures à 1791, 144 ; Création d'une chaire de langue celtique à Rennes, 147 ; Vote par le conseil municipal de La Rochelle d'une somme de 200 fr. ; — par la société des sciences naturelles d'une somme de 50 francs pour le monument de Champlain, 348.

BIBLIOGRAPHIE. I. Alain (Nicolas), 72 ; Allain (E.), 69 ; Ardin ; Audiat ; Aussy (Denys d'), 58 ;

Le baron J. de Baye ; Beauchet-Filleau (H. et P.), 59, 73 ; Le baron Adalbert de Beaucorps, 59, 60 ; de Beaucourt, 45, 72 ; Billaud, 59 ; Bladé, 421 ; Boissonnade, 417 ; Bordage (E.), 59, 63 ; Boucher de Molandon, 60 ; de Bouglon, 421 ; Bourru ; Anatole et Guy de Bremond d'Ars, 60 ; Brugière, 222 ; Brodud, 61 ;

Calas ; Camiade ; Campet de Saujon ; Cantaloube ; Carmen ; Castagnary, 61 ; Chabanneau ; Chaigneau ; Chauvet, 62 ; Coudreau, 63 ;

De Dampierre ; Dewèvre ; de Dienne ; des Roberts ; d'Estrée ; Doussin, 63 ; L'abbé Dubois, 63, 64 ; Du Boys (E.) ; Ducourtieux ; Antoine et Léonie Duplais, 64 ; Duret de Brie (Campet de Saujon), 61 ;

Emery, 487 ; Eschasseriaux ; Espérandieu, 124 ;

Fayet ; Fleury, 125 ;

Gaullieur, 126 ; Gautier (B.), 8, 126, 145 ; Gelineau ; Giraudias ; Grimaux ; Grizez-Droz, 127 ; Guibert ; Guillard ; Guyho, 128 ;

Huet, 490 ;

Juin, 205 ;

Labat, 205 ; de La Marsonnière ; Largeris ; Laverny, 206 ; Laviguié, 207 ; Lecler, 421 ; Ledain ; Lemoyne ; Lièvre, 207 ; Loir ; Loti, 207 ;

Maufras, 286 ; Menudier ; Mervault, 287 ; Métais, 419 ; Moutarde, 8, 71, 120, 287 ; Musset, 288 ;

Ordonneau, 288, 488 ; Le baron Oudet, 288 ;

Pannetier ; Pineau, 486 ;

Réveillaud ; de Richemond, 486 ; Rotgès, 487 ;

De Saint-Saud, 223, 487, 490 ; Sauzé, 487 ; Surraud, 73 ; Sylvane, 488 ;

Tamizey de Larroque, 223, 488 ; Tapernoux ; Thédénat, 490 ; Le cardinal Thomas ; Thomas (A.), 491 ;

Valleau ; Vignolles, 491 ; Voltaire, 492.

II. Ouvrages anonymes : *Almanach-annuaire des marées pour le port d'Arcachon, Marennas, etc.* ; -- *de l'Indépendant pour 1892* ; -- *d'Aunis et Saintonge*, 58 ; -- (*Grand*) *de Saintes*, 127 ; *Annales catholiques des deux Charentes* ; -- *municipales de Saintes* ; *Annuaire de la Charente-Inférieure*, 58 ; *Cantate de Jeanne d'Arc*, 61 ; *Comice agricole et société d'agriculture de Jonzac* ; *Commune de La Flotte (île de Ré)*, 62 ; *Compte-rendu de la conférence de charité pour 1890-1891* ; *Croix de Saintonge*, 63 ; *Explications de la méthode d'oraison*, 125 ; *Guide du touriste à La Rochelle*,

128; *Port en eau profonde de La Pallice*, 486; *Rapport du sous-préfet, conseil d'arrondissement de Saintes*, 486; *Société de Saint-Vincent de Paul*; — *d'instruction populaire de la Charente-Inférieure*; *Vingt jours sur les côtes de l'Océan*, 491.

III. Journaux: *Franche Parole*, 422; *Messager des Charentes*, 145; *Républicain rochelais*, 220; *Royan*, 421; *Le Travailleur*, 145; *La Voix des cantons*, 422.

HISTOIRE. — Les Barin, 451; Billaud-Varenne, 272-279; Champlain (notice), 246-272; — (conférence), 320-332; Champlain et Palissy, 387; Entrées royales à Saintes, 116; Lanoue, 22-34; Erreurs et omissions d'auteurs saintongeais, 181; Fortin de La Hoguette, 90; Les Guillotin, 184; Les Pelletan d'Archiac et le cœur de Louis XVII, 52; Origines de la réforme en Saintonge, 228, 445; Saint Eutrope et son culte, 102, 122. Voir aussi *Questions et réponses* et *Variétés*.

LIVRES ET PÉRIODIQUES. — I. Livres: *Au pays des bonnes Champagnes*, 145; *Captivité de Louis XVI*, 45; *Cartulaire blésois de Marmoutier*, 419; — *de La Trinité de Vendôme*, 420; *Code de la cour d'assises*, 73; *Compte rendu du congrès des sociétés de géographie*, 477; *Dictionnaire des familles du Poitou*, 73; *Eglises réformées de Saujon*, 10, 120; *Eléonore Desmier d'Olbreuse*, 417; *Géographie du sud-ouest de la Gaule*, 421; *Journal du congrès de Munster*, 468; *La Chalotais et le duc d'Angoulême*, 470; *Les La Charlonnie*, 472; *Livre d'or des diocèses de Périgueux et de Sarlat*, 223; *Livre-journal de Pierre de Bessot*, 223, 490; *Le Masque de fer*, 474; *Recueil des actes du comité de salut public*, 47; *Les Salons de Castagnary*, 34.

II. Périodiques: *Annales du midi*, 73; *L'Aquitaine historique et monumentale*, 222; *Armorial français*, 222; *Bibliographie des inventaires imprimés*, 74; *Bulletin de la société archéologique et historique du Limousin*, 279; — *de la société de géographie de Rochefort*, 197, 463; — *de la société du protestantisme français*, 73, 463; — *héraldique de France*, 280; — *historique du comité des travaux historiques et scientifiques*, 120, 467; — *religieux de La Rochelle*, 467; *La Charente-Inférieure*, 199; *Codex diplomaticus ordinis Sancti Rufi Valentini*, 74; *Correspondant*, 199; *Courrier de La Rochelle*, 201; *Echo rochelais*, 281; *Intermédiaire de l'ouest*, 74, 202, 224, 467; *Mémoires de l'académie de Stanislas*, 73; — *de la société des antiquaires de Picardie*, 146; — *de la société agricole et scientifique de la Haute-Loire*, 475; *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale*, 282; *Petite Gironde*, 475; *Phare des Charentes*, 476; *Recueil des actes du comité de salut public*, 282; *Revue archéologique*, 222; — *catholique de Bordeaux*, 476; — *de Bretagne et de Vendée*, 73; — *des autographes*, 74, 223; — *historique de l'ouest*, 203; — *des sciences naturelles de l'ouest*, 74; *Société archéologique de Bordeaux*, 476; *Tablettes des deux Charentes*, 478; *La Vérité*, 479.

NOTES DE L'ÉTAT CIVIL. — I. *Mariages*: Beaussant et Marie Dupuy de La Grand Rive, 80; André de Berranger et Gabrielle de Bretinauld de Méré, 17; Bouyer et Marthe Julien-Laferrière, 161; Choumeils de Saint-Germain et Louise de Wavrechin, 236; Chrétien et Marie Juin, 437; Combes et Sophie Butler, 17; Giraud et Hortense Michel, 161; Guion et Marthe Coutant, 237; Juin et de Gineste, 16; Le Bailly de La Falaise et Henriette Hennessy, 161; Martin de Bessé et Louise Phelouzat, 437; Mas-Latrie et Yolande de Senigon de Rousset de Roumefort du Cluzeau, 16; Mathieu de La Redorte et Joséphine Bourchez, 437; Pineau et

Louise L'Evêque, 436; O'Tard de La Grange et Adéline Outrey, 436; Raffenet et Gabrielle Surraud, 161; Renou et Noémi Drillhon, 237; Roland de Nizerolles et Laure Urvoy de Closmadeuc, 80; Saint-André et Marie de Champeaux, 80; Vercheval et Claire Aze, 236.

II. *Décès*: D'Abzac, 430; Alquier, 430; Arnould, 432; Auboin, 435; d'Aussy, 158; d'Azcona, 155; Barraud, 16; Barriasson, 224; Barthet, 160; Béraud, 14; Bérauld, 14; Berjon, 79; Bladinières, 160; Bonnin, 156; Bouguereau, 159; Bouscasse, 157, 485; Brumauld-Deshoulière, 224; Chadeyras, 15; Chicou, 79; Clair, 77; Cornette de Venancourt, 224; de Dampierre, 235; Deschamps de Verneix, 431; Dissez, 432; Durand (Edouard), 155; Durand (Alexis), 430; Durand (Jean), 433; Emard, 232; Faubladiet, 77; Galland, 77; Garnaud, 235; Garnier, 78; Gautier, 433; Gendre, 160; George, 431; Giralde, 157; Goulard, 159; Isle de Beauchêne, 430; Jaulin du Seutre de Vignemont, 155; Julien-Labruyère, 156; Lafon (Jean), 158; Lafon (Paul), 432; Lahaye, 436; Lainé, 78; La Rochefoucauld, 154; Laverny, 427; Lemer, 432; Lhôte, 421; Magistel, 15; Marchadier, 229; Marillaud, 431; Martin, 15; Martin de Beaucé, 232; Massias, 156; Mazières, 14; Michaud, 430; Mollière, 224; Moron, 236; Moulet, 236; Nicolle, 433; d'Orbigny, 224; Parenteau-Dubeugnon, 78; Pelingeas, 160; Pelletier, 157; Péponnet, 13; Péronneau, 433; Person, 13; Perthuis de La Salle, 233; dom Piolin, 16; Portier, 435; Praud, 156; Prieur, 232; Régnier, 232; Renduel, 224; Robinet, 430; de Rochechouart, 233; Saint-Blancard, 224; de Saint-Exupéry, 155; de Saint-Légier, 16; de Saint-Martin, 432; Salneuve, 5; Savary, 434; Savigny, 235; Sellier, 80; Templier, 435; Tercinier, 435; Vassal de Nesle, 160; de Vermont, 15; de Verthamont, 231; Voix, 15; Xambeu, 431.

QUESTIONS ET RÉPONSES : L'auteur de la *Seureté du navigage* et M. des Rabaisnières, 481; Les Balloufau, 484; Un Baudéan de Parabère, 482; Les Bigot, 50; Bouthillier, comtesse de Blangy, 50; Brunand ou Brunaud, 480; Aymar de Chastes, précenteur de La Chaume, 285; Desmontis, des Montis ou de Monty, 54; Les Du Quesne en Saintonge-Aunis, 57; A. d'Expiermont, 56; Fairholm et Luther, négociants à l'île de Ré, 50; Fillonneau, curé de Sainte-Marie de Ré, 121, 205, 286; Franquefort et Grenier, gentilshommes verriers, 52; Les Grenier, 121; Les Grouchy en Saintonge, 57; Les frères Guillery, 56; Les Lecoq de Boisbaudran, 122; Les Luther en Saintonge, 50, 123; Marron de ronde, 123; Le chevalier de Méré et Poltrot de Méré, 483; Culte de saint Eutrope, 122; Pièce de cuivre trouvée à Chadenac, 50; Pius et ses *opuscula*, 481; Rabiél déporté en Angleterre, 285; Régiment de Cognac, 124; Les Rochelais ont-ils mangé le carrosse de M^{me} de Rohan? 281; Les familles de Rochon, de Dreuille, de Beaumont, 205; Sonnet de F. de Jolly, 485; Trichet, avocat bordelais, 284, 485; Urbiet, 51; Un Vignemont en 1724, 52.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET CONFÉRENCES. — I. *Sociétés savantes*: Académie de La Rochelle, 76; — des inscriptions, 227; Congrès de la Sorbonne, 148, 147, 123; — de médecine mentale, 422; Société de géographie de Rochefort, 76; — de l'histoire du protestantisme, 228; — des sciences naturelles de la Charente-Inférieure, 11, 76, 147; — d'instruction populaire de la Charente-Inférieure, 222; — littéraire de La Rochelle, 226.

II. *Conférences*: A Cognac, 10, 11, 75, 147; Jarnac-Champagne, 11; La Rochelle, 10, 422; Marennes, 10, 75; Montandre, 147; Nicul-le-Virouil, 227; Paillé, 147; Pons, 75; Rochefort, 10, 75, 147, 227; Royan, 227; Saintes, 75, 133, 147, 227, 422; Saint-Genis, 147; Saint-Jean d'Angély, 10.

VARIÉTÉS : Anecdote sur W. Bouguereau, 3 ; Brouage, 389 ; Un cachalot à l'île d'Oleron, 8 ; Centenaire de Christophe Colomb, 8 ; Champlain : séances de la commission, 209, 397 ; souscriptions, 213, 383, 409 ; Fêtes à Saintes, Rochefort, La Rochelle : allocutions, discours, toasts, conférence, poésies, 141, 217, 289-381 ; Catherine de Clermont-Dampierre à Pranzac, 19 ; Conférence sur Fromentin, 133 ; Excursion de la société des *Archives*, 141, 242 ; Louis de Foix et la tour de Cordouan, 88 ; L'imprimerie en Saintonge-Aunis, 5, 17, 179 ; L'inventeur du vélocipède, 6 ; Lettre de Renée Burlamachi sur la mort d'Agrippa d'Aubigné, 6 ; Livre d'heures du comte de Taillebourg, 225 ; Mémée et le *baron de Foneste*, 189 ; Nomination d'un changeur à Rochefort, 6 ; Poésies sur Champlain, 338-343 ; Quelques poètes canadiens, 392 ; Le potager du roi, 7 ; Un roi de Sardaigne en 1242, 176 ; Revue de la presse : Compte rendu des actes de la société, 1, 69, 130, 214, 343, 410.

TABLE DES GRAVURES

Fragments de poteries gallo-romaines trouvées au Château d'Oleron.	83
Plan des souterrains de Fontaine-Ozillac	163
Sceaux de NN. SS. Bonnefoy et Valteau	165
Frontispice du programme des fêtes de Champlain . . .	289

TABLE ONOMASTIQUE

Par M. Henri JOYER

A

- Abbéma** (Louise), peintre, 241.
Abzac (D'), 126 ; — (Amable d') ; — (René d'), **430** ; — (le général d'), 430, 431 ; — de Villautrange (Louise-Françoise d'), 50.
Addington, 221.
Admyrault, 123.
Africanus (Julius), 169.
Agedillus, 169.
Agedomopates, gaulois, 169.
Agnat, Oignac, cant. d'Auzon, arr. de Brioude, 106.
Agraffel, négociant à Saintes, 409.
Aigron, 126.
Aiguillon (Le duc d'), 470-472.
Aix, ile, cant. de Rochefort-sur-mer, 47, 48, 58, 146, 274.
Alain (Nicolas), médecin, 72, 478.
Alaux (Guillaume), peintre, 240 ; — (Jean-Paul), 4.
Albret (D'), 126 ; — (Jeanne d'), 447.
Albus (Julius), 172.
Alefsen de Boisredon (Marie), 156.
Alençon (Le duc d'), 28.
Alexandre, lithographie, 386, 407.
Alezais (Guérin), curé de Saint-Genex de Brioude, 106, 107.
Alheim (Jean d'), 241.
Alise, cant. de Flavigny, arr. de Semur, 167.
Alix (Marguerite), 263.
Allain (E.), prêtre, 487, 489.
Allaire (Madeleine), 189.
Allas-Champagne, canton d'Archiac, arr. de Jonzac, 54.
Allegret, 52. Voir Legret.
Allenet (Marie), 281.
Allmer, archéologue, 165, 197, 205.
Allongé, aquarelliste, 418.
Alloue (François d'), 204.
Alquier (Cécile) ; — (Charles), **430**.
Amar, conventionnel, 275.
Ambroise (Saint), 154.
Amelin, 385.
Amelot, 59 ; — de Chaillou, 118.
Amour, conche, com. de Biarritz, arr. de Bayonne, 10.
Amoureux (Édouard), 386 ; — (Jean), prêtre, 106, 107.
Amproux (Geneviève) ; — (Jean), seigneur de Champlouez, 180.
Amyraut, Amyrault (Moïse), 22, 23, 28, 29.
Angeac-Champagne, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 164.
Angély ; — La Laurencie, 126.
Angliers (Geoffroy d'), 447.
Angoulême (Charles d'), 225 ; — (Isabelle d'), 418.
Angoulême, 240-242, 441-445.
Angoulins, com. du cant. de La Rochelle, 207, 479.
Anjou (Le duc d'), roi d'Espagne, 117 ; — (Nicolas d'), 19.
Annebaut (Jean d'), baron de Retz, 20, 21.
Annicaios, 166.
Anselme (Le P.), écrivain, 19, 21.
Antoine, 433 ; — instituteur, 390.

- Antonin le Pieux, 84.
 Anville (Le duc d'), 336.
 Apert (Marie), 434.
 Apollinaire (Sidoine), 175.
 Arbellot (L'abbé), écrivain, 479.
 Arbois (D') de Jubainville, 439.
 Arcachon, cant. de La Teste-de-Buch, arr. de Bordeaux, 58.
 Arcejac, com. de Saintes, 466.
 Arces, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 160.
 Archambault, Archambeau (Denis); — (Jacques), 383; — prêtre, 419.
 Archiac, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 55, 213, 467.
 Archingéay, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 235.
 Ardenne, com. de Moulidars, cant. de Hiersac, arr. d'Angoulême, 19.
 Ardillières, cant. d'Aigrefeuille, arr. de Rochefort-sur-mer, 166.
 Ardin, évêque de La Rochelle, 58, 144.
 Ardouin, docteur-médecin, 147.
 Argenson (Le marquis d'), 120.
 Arivos, 166.
 Arnaud d'Andilly, 146.
 Arnauld (Marc), ingénieur; — (Paul), sous-lieutenant; — (Pierre), banquier, 432.
 Arnold, 43.
 Arnou, intendant de La Rochelle, 456.
 Arresrac, capitaine, 183.
 Ars, com. du cant. de Cognac, 56, 90.
 Arthenac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 102.
 Artigau (Jean), 113.
 Artouan, com. de Saint-Just, arr. de Marennes, 464.
 Arvert, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 10, 74, 120, 121, 229, 237, 384, 447, 450, 451, 460-462, 464, 465.
 Asnières, château, com. de Belluire, cant. de Pons, arr. de Saintes, 75.
 Asselin (Françoise), 383.
 Atectorix, 166, 171.
 Atioxus, 175.
 Aturios, Aturix (Julius), 169.
 Aubel (Caroline), 233.
 Aubenton, chef-lieu de cant., arr. de Vervins, 421.
 Aubert (Jean), prêtre, 106; — curé de Tonnay-Boutonne, 160.
 Aubeterre, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 125, 483.
 Aubigné (Les), 204; — (Agrippa d'), 6, 73, 151, 179, 182, 183, 189-197, 204, 412, 467; — (Jean d'), 467.
 Aubin (Pierre), 433.
 Auboin, docteur-médecin, 14; — (André), 435.
 Aucamville, cant. de Verfeil, arr. de Toulouse, 112.
 Aucler (Pierre), 383.
 Audebert (François), 179.
 Audiat (Louis), 2, 18, 21, 58, 66, 67, 70, 76, 88, 101, 116, 117, 130-138, 178-180, 196, 203, 209-212, 215, 216, 239, 243, 244, 272, 279, 280, 286, 290-292, 295, 296, 302, 303, 307, 309, 310, 315-352, 354-358, 360-367, 381, 385, 388, 389, 397-399, 402, 403, 405, 411-413, 451, 464, 465, 478; — (Gabriel), 71, 133-141, 147, 293, 314, 350, 359, 361, 364, 366.
 Audiern, cant. de Pont-Croix, arr. de Quimper, 10.
 Audoin-Dubreuil (Marie), peintre, 242.
 Audouin (Blanche), 160.
 Audran (Edmond), 488.
 Augeac (Nicolas), 466.
 Augeac, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 466.
 Auger, poète canadien, 394; — notaire, 147; — (Charles), 298.
 Augereau (Marie), 235; — (Marie-Eléonore), 159.
 Augier, 7; — de Lachaise, 55; — de La Jallet (Augustin); — (Charles); — (Marie), 281; — (M^{me} Baude de Maurcelay), peintre, 239.
 Auguin (L.-A.), peintre, 42, 239, 241, 242.
 Auguis, 284.
 Auguste, empereur romain, 165, 168-170.
 Aulard (A.), bibliothécaire, 67; — (F.-A.), 47, 282.
 Aumale (Le duc d'), 225.
 Aumandin (Mathurin), 481.
 Aumont (D'), maréchal de France, 321.
 Aunay, Aunedonnacum, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 12, 15, 144, 168, 173, 207, 221, 226, 233, 446.
 Apetit-Durand (Clémentine), 431.
 Aussoleil, professeur, 160.
 Aussy (Denys d'), 34, 58, 59, 66, 69, 70, 132, 180, 214-216, 277, 295, 317, 406, 411, 413, 474; — avocat, 10; — (Alexandre Joly d'), 77, 158;

— (Hippolyte), **158** ; — (Marie-Louise), 158.
 Austremoine (Saint), 103, 104.
 Authon (D'), 126 ; — (Antoinette d') ; — (Pierre, baron d'), 474.
Aulhon, com. du cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 56, 474, 484.
 Autius (Lucius), 172.
 Avaux (Le comte d'), 468-470.
 Avedick, 474.
 Aversenq, prêtre, 79, 80, 419.
 Aveticus, 169.
 Aviat (Jules), peintre, 240.
 Aymard, 292.
Aytré, com. du cant. de La Rochelle, 384, 454.
 Azarian, patriarche de Cilicie, 153, 154.
 Aze (Alfred) ; — (Claire) ; — (Gustave), 236.
 Azcona (Salustiano) ; — Carmen ; — Rafaël, **155**.

B

Babeau (Albert), écrivain, 90, 91.
 Babinot, notaire, 211, 295, 385, 402, 403 ; — adjoint au maire de Thenac, 385.
 Bachelar, courtier maritime, 368, 370.
 Bachelier, docteur-médecin, 65.
Bacia, 74.
 Bacoue (André), 489.
 Baderon-Thezan (Joseph de) ; — (Gratien de), 222.
 Bafferon, propriétaire, 12.
Baigne, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 458, 488.
 Baile (Guillaume), jésuite, 181.
 Baillou, 434.
 Baïorice, Balorice, 169.
Baïsole (Gers), vallée, 112.
 Balaguier-Montsalcz (Marguerite de), 74.
 Balincourt (Le comte de), lieutenant de vaisseau, 379.
 Balland, notaire à Ruffec, 122.
 Ballande, pasteur, 15.
 Ballonfeau ; — (Jacques), 484.
 Bancroft, historien, 268.
 Baraban (Léopold), inspecteur des forêts, 74.
 Barbarin, 126 ; — (De), 243.
 Barbat du Clozel (Gabrielle), 236.
 Barbaud (Etienne), 454.

Barbedette, sénateur, 144.
 Barbezières, 126.
 Barbot (Amos), historien, 26, 27, **145** ; — tailleur, 385.
 Barbotin (William), 239.
 Barbreau (Henriette), 433.
 Bardon, curé-archiprêtre de Saint-Jean d'Angély, 419 ; — notaire, 156.
 Bardonnin (De), 126.
 Bargeau (Josué), pilote, 461.
 Barin (Les), de Marennes, 451-462.
 Barnett, 409.
 Baron, avocat, 237, 429 ; — (Marie-Gabrielle), 161.
 Baroniun, 200.
 Barot, entrepreneur, 405, 407.
 Barraud (Félix), **16** ; — capitaine ; — (Gustave) ; — (P.-B.-J.), 16 ; — pharmacien, 213.
 Barriasson (Raoul), négociant, 234.
 Barrière, distillateur, 307, 358.
 Bart (Jean), 149.
 Barthélemy, 202.
 Barthélemy-Benoît, médecin, 70.
 Barthez, inspecteur de la marine, **160** ; — (Joseph), 160.
Barzan, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 187, 188.
Bassac, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 223.
 Basset, 11, 76, 148.
 Bastumeau, prêtre, 287.
 Baudéan de Parabère (Alexandre de), 482, 483 ; — (César de), 483 ; — (Gabrielle de), 483 ; — (Henri de), 482, 483, 487 ; — (Henri-Louis de), 483 ; — (Marie-Madeleine de), 483.
 Baudoin (Antonin), peintre, 242 ; — (Franck-Jean), 239.
 Baudouin, avocat général, 5 ; — (Marcel), 74.
 Baudry, peintre, 42.
 Bauld (Pierre), avocat, 457.
 Baury (Jean), 188.
 Baye (Le baron J. de), 59.
 Bayle (F.-D.), peintre, 242 ; — critique, 457.
 Bazangeon, professeur d'agriculture, 435.
 Bazeries (Le commandant), écrivain, 474, 475.
 Beauchamps (François de) ; — (Louis de), 466.
 Beauchemin, poète canadien, 394.
 Beauchène (Le comte de), 280.
 Beauchet-Filleau (H. et P.), 59.
 Beaucorps (Le baron Adalbert de), 59.

- Beaucourt (Le marquis de)**, 43, 72.
Beauharnais (Le marquis de), 312.
Beaujoulais (Mademoiselle de), 118.
Beaulieu (De), aumônier du roi, 261.
Beaulieu, cant. de Saint-Claud, arr. de Confolens, 126.
Beaulieu, chef-lieu de cant., arr. de Brive, 109, 110.
Beaulieu, com. de Germignac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 54-56.
Beaumont, 126, 205 ; — (Léon de), évêque de Saintes, 52, 117 ; — de Monlevrier, 126 ; — de Péréfixe (Hardouin de), 87, 92, 94 ; — (Louise de), 83, 86, 91, 97, 99, 100.
Beaupoil, 126 ; — (Aimée de) ; — (Marie de), 56 ; — (Charles de), seigneur de Beaulieu, 54, 56 ; — (Jean de), 56 ; — de La Dixmerie (Charles de), 55, 56.
Beausoleil (De), 473.
Beaussais (Corinne), 236.
Beaussant (Edmond) ; — (Ernest) ; — (Gaston-Gustave), 80.
Beautey, 295.
Beauvais (Alexandre de) ; — (Jean de) ; — (Jeanne de) ; — (Les comtes de), 77.
Beauvais, fief des Goulard, 194.
Beauvoir (Le baron de), 194.
Béchameil de Nointel, intendant, 456.
Béchet (Cosme), notaire, 460, 461 ; — (Louise), 107.
Beccuet de Boisfontaine (Marie), 281.
Bédénac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 166.
Beethoven, compositeur de musique, 35.
Bégassat (Catherine), 80.
Bégin, évêque canadien, 154, 319.
Begis (Alfred), écrivain, 272-279.
Begoignon (Jacques), vicaire général de Tréguier, 108.
Begon, intendant de La Rochelle, 63, 74.
Beineix, négociant, 295, 386.
Belair, fief des Saint-Martin, 432.
Bel-Air, comm. de Rochefort-sur-mer, 438.
Belébat, comm. de Champdolent, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 57.
Bellanger (Camille-Félix), peintre, 240.
Belleforest (Le seigneur de), 485.
Belle-Isle, 255.
Bellesculée, 468.
Bellet (Robert), avocat, 106, 107.
Belleue, comm. de Virollet, cant. de Gemozac, 433.
Bellion, peintre, 279.
Bellot, négociant, 409.
Belluire, cant. de Pons, arr. de Saintes, 433.
Beloch, 440.
Beltrémieux, 11, 76, 84, 146, 147, 220.
Bénévent, artiste dramatique, 420.
Bénézech (Auguste), pasteur, 15.
Bengy (De), religieux ; — (Camille de) ; — (Philippe de), 155.
Benion (Louis), pasteur, 456.
Benoist d'Azy, 79.
Benon, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 207.
Béon (L'abbé de) ; — (Bernard de) ; — (Louise de) ; — du Massès (Louise de) ; — Luxembourg, 223.
Béraud, 244 ; — (Adélaïde), 237 ; — (Françoise-Noëmi), religieuse, 14 ; — (Louis), 14, 237, 385 ; — peintre, 241.
Bérauld (Gustave), imprimeur ; — (Martial), homme de lettres, 14.
Berchon (Ernest), docteur-médecin, 477.
Bergeron (Félicité), 437.
Bergier (Jean), sieur de La Jarric, 464.
Bergoide, près Arvant (Haute-Loire), 68.
Beringhen (Marie de), 99.
Berjon (Gustave), docteur-médecin, 79 ; — (Jean), 269.
Bernadau, 7.
Bernard, 78 ; — député à la convention, 47, 48, 283, 284, 420 ; — professeur, 217.
Bernet (Joseph), cardinal, 467.
Berneuil, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 163.
Bernon (Jean), 457.
Bernou (Vital), baron de Rochetaille, 235 ; — (Antoinette) ; — (Henri) ; — (Jean) ; — (Marie), 236.
Berranger (André de), receveur de l'enregistrement ; — (Joseph de) ; — (René de), 17.
Bert, comm. de Moncombroux, cant. du Donjon, arr. de La Palisse, 66.
Berthelot (L'abbé), supérieur du séminaire de Pons, 14, 144, 436.
Berthet, 464. ,

- Berthier de Cazaunau (J.), 295.
 Bertin, peintre, 242, 441.
 Bertrand, adjoint au maire de La Rochefoucauld, 217, 243 ; — des Brunais, 213.
 Besnard, prêtre, 436.
 Bessay, fief de Louise de Chastaigner, 180.
 Bessé, cant. d'Aigre, arr. de Ruffec, 126.
 Bession, Bossion (Marie) ; — (Mathurine), 19.
 Besson (Marie-Louise), 162.
 Bessot (Pierre de), 223, 490.
 Béthencourt (Jean de), 252.
 Bethmont (Paul), 66.
 Béthune (Henri de), évêque de Maillezais, 152.
 Beyssac, cant. de Lubersac, arr. de Brive, 110.
 Bèze (Théodore de), 447, 448.
 Bezons (De), intendant de Guienne, 458.
 Biais (Emile), 150, 151, 409, 441, 442.
 Bibracte, 167.
 Bichon, imprimeur, 153.
 Biencourt (Jean de), sieur de Poutrincourt, 254.
 Bigot, 50.
 Billaud (René), 434 ; — (Victor), 59, 145, 230, 434.
 Billaud-Varenne, 272-279, 411, 412.
 Biron, 24.
 Bladé (Jean-François), 421.
 Bladinières, surveillant général de la marine, 160 ; — (Louis), 160.
 Blain, chef-lieu de cant., arr. de Sa-venay, 180.
 Blanc (E.), 478 ; — (Th.), avocat, 457.
 Blanchard, Blanchart, prêtre, 376, 377 ; — (Louise), 56 ; — (Marie), 433 ; — de Beaupoil (Aimée), 56 ; — du Cluzeau, capitaine, 183.
 Blanchemain, 299.
 Blanchet, prêtre, 418.
 Blangy, fief des Bouthillier, 50.
 Blanquet, pirate, 476.
 Blanqui (Ad.), 432.
 Blanzay, cant. d'Aunay, 256.
 Blondel (F.), architecte, 122.
 Blot, pasteur, 229, 464, 466.
 Rodin, 22.
 Bœgner, pasteur, 423.
 Boileau (L'abbé J.-J.), 489.
 Boilevin, négociant, 409.
 Boire, notaire, 107.
 Bois, com. d'Archiac, 467.
 Boisbaudran, com. de Saint-Fraigne, cant. d'Aigre, arr. de Ruffec, 122, 123.
 Boisbellaud-Saint-Marc (Marc), pas-teur, 454. Voir Boybellaud.
 Boislisle (D.), 92.
 Boismosé, 204.
 Boisredon, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 232.
 Boisrobert, fief des Aubigné, 204.
 Boisrond (De), 182, 183, 466 ; — dit Fine-Plume, 459.
 Boisson (Eulalie), 232.
 Boissonnade, professeur, 417.
 Boisvert, 488.
 Bollon, 79.
 Bonel (Jean), poète, 62.
 Bonfils (Daniel), 123.
 Boniface VIII, pape, 475.
 Bonnaffé (Edm.), écrivain, 485.
 Bonneau (Henri), 409.
 Bonneau de Rubelles (Marie), 91.
 Bonnefont, com. de Cierzac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 55, 56.
 Bonnefoy, 126 ; — évêque de La Rochelle, 4, 126, 152-154, 164, 165, 220, 224, 294, 313, 345-347, 349, 351-356, 359, 362, 365, 367, 368, 409, 413, 417, 419, 436.
 Bonnégens (De) des Hermitans, 474.
 Bonnet (Georges), 417 ; — ingénieur des ponts et chaussées, 295, 409 ; — perceuteur, 395.
 Bonnet-Maury, pasteur, 465, 466.
 Bonnin (Mélanie), religieuse, 156 ; — (Paul), curé de Varzay ; — (Pierre), archiprêtre de Marennes, 156.
 Bonniot des Marais, 224.
 Bonsecours, 491.
 Bonsonge (Anatole de) ; — (Ernest de), 386.
 Bonsonge, com. de Marennes, 453.
 Bontemps (Melchisédec), juge, 453.
 Bonvallet (Jean), 444.
 Boppe (Auguste), 468-470.
 Boraud (G.), 409.
 Bordage (Edmond), 59, 63, 72, 409.
 Borde (G.), négociant, 144.
 Bordelande, com. de Bois, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 464.
 Born (Bertrand de), 62.
 Borrau, 232.
 Bors-sous-Montmoreau, canton de Montmoreau, arr. de Barbezieux, 125.

- Botmeur*, cant. de Helgoat, arr. de Châteaulin, 107.
- Bouchard*, 126 ; — notaire, 214 ; — (Ytier), 282 ; — (François), vicomte d'Aubeterre, 483 ; — d'Aubeterre, 125, 484 ; — (Jeanne), 194.
- Boucher de Molandon*, écrivain, 59, 60.
- Bouchet* (Guillaume), 468.
- Boudaud*, *Boudault*, 226, 228 ; — *Champly* (Marie), 13.
- Boudinet*, évêque, 159.
- Bouex*, cant. d'Angoulême, 483.
- Bouffard* (Georges), banquier ; — (Lucile), 432.
- Bougainville* (Louis de), 336.
- Bouglon* (Le baron de), écrivain, 421.
- Bougnaud*, cant. de Pons, arr. de Saintes, 163.
- Bouguereau*, curé de Notre-Dame de Rochefort, 131, **158** ; — (Henriette), 123 ; — (William), peintre, 3, 4, 42, 72, 123, 159, 239, 385.
- Bouille*, capitaine de navire, 386.
- Bouillon* (Th.), sculpteur, 239.
- Bouillon* (Le duc de), 29, 30.
- Boulanger* (Marie), 188.
- Boulard*, général, 48 ; — (Madelcine), paysagiste, 241.
- Boulineau* (Anne), 287.
- Boullé* (Eustache), 261, 263, 265 ; — (Hélène), 250, 263, 264 ; — (Nicolas), 263.
- Bouneault*, 227.
- Bouny* (Auguste), pasteur, 10.
- Bourbon* (Antoine de), 447 ; — (Charles de), 261, 467 ; — (Henri de), prince de Condé, 311.
- Bourcefranc*, com. de Marennes, 4.
- Bourchenin*, pasteur, 458.
- Bourchez* (Charlotte), 437.
- Bourdeille* (Henriette de), 222 ; — (Sicaire, marquis de), 124.
- Bourdeille*, cant. de Brantôme, arr. de Périgueux, 124.
- Bourdery* (Louis), émailleur, 280.
- Bourdet*, sieur de Romegoux, 225.
- Bourdon*, 203, 284.
- Bourg* (Laurens de), 484.
- Bourg*, chef-lieu de cant., arr. de Blaye, 89, 286, 287.
- Bourg-Charente*, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 126, 464.
- Bourget* (Elisabeth), 454 ; — (Jeanne), 453.
- Bourgogne* (Le duc de), 117.
- Bourgoin*, 81.
- Bourru*, médecin en chef de la marine, 60, 76, 197, 477.
- Bouscasse*, directeur de la ferme-école de Puilboreau, 435 ; — (Albert), 157 ; — (Edouard), **157** ; — (Jacques), 157 ; — (Maurice), juge de paix, 435.
- Boussard* (Pierre-Nicolas de), 233.
- Bouteville*, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 243.
- Bouthillier*, comtesse de Blangy, 50.
- Boutiron*, docteur-médecin, 148 ; — curé de Saint-Nicolas de La Rochelle, 285, 286 ; — (M.), 286.
- Bouvet* (Max), peintre, 239.
- Bouyer* (Adolphe), 120 ; — (David), notaire, 467 ; — (Jean), prêtre, 468 ; — (Léon), avocat, 76, 161, 429 ; — (Marcel), docteur-médecin, 162, 409.
- Bouysson*, curé de Dunes, 113.
- Boybellaud* (Charles) ; — de Montacier (Jean) ; — (Isaac), 75. V. Boisbellaud.
- Boyer* (Dom), religieux, 87 ; — président de la république haïtienne, 277.
- Boyre* (Jean), laboureur, 107.
- Boysset* (Henry) ; — (Paul), 180.
- Boyt* (Jacques), sous-prieur de l'abbaye de Sablonceaux, 95, 96, 98.
- Brancais*, évêque de La Rochelle, 154.
- Brangier*, prêtre, 147.
- Brantôme*, 24.
- Brard*, docteur-médecin, 158.
- Braud*, député, 292, 350, 355, 370 ; — (Marguerite), 235.
- Brays* (de), pasteur, 456.
- Bréard* (Catherine), 232 ; — des Portes (Michel-Ange) ; — (Michel-Jacques), 233.
- Brébauf*, missionnaire, 267.
- Bredon*, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 430.
- Brejon de La Martinière* (Armand), 159.
- Bremond d'Ars*, 90, 191 ; — général, 80 ; — (Le comte Anatole de), 60, 117, 147, 191, 193, 195, 196, 213, 215, 219, 301, 347, 357, 412 ; — (Catherine de), 303 ; — (Charles de), 194 ; — (Guy de), 60 ; — (Josias de), 194 ; — (Louis de), 56 ; — (Marie-Renée de), 222.
- Bretinauld de Méré* (Abel de), 17, 429 ; — (Gabrielle de) ; — Théophile de), 17 ; — de Saint-Seurin (Amédée), 17, 237.

Breton (Jules), peintre, 42.
Breuillet, canton de Royan, arr. de Marennes, 15.
Bréville, comm. du cant. de Cognac, 126.
 Briand (L'abbé), historien, 5.
 Briand-Boutillier, 409.
 Brichanteau (Louis-Armand de), 91.
Brienne, fief des Luxembourg, 223, 225.
Brie-sous-Archiac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 164, 427, 467.
Brie-sous-Matha, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 235.
 Brillouin (L.-G.), peintre, 239, 240.
Brioude (Haute-Loire), 104, 106.
Brioux, chef-lieu de cant., arr. de Melle, 207.
 Brissac (De), maréchal de France, 321.
 Brisson, maire de Cognac, 8.
Brives, cant. de Pons, arr. de Saintes, 237.
 Brizec (Alain), recteur de Plougonven, 108.
 Brodud, curé-doyen de Tonnay-Charente, 61.
 Broglie (Emmanuel de), 199, 201.
Brossac, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 126.
 Brossart (Louis), 87.
Brouage, *Jacopolis*, *Jacquerville*, cant. de Hiers Brouage, arr. de Marennes, 28, 48, 71, 138, 142, 154, 210, 212, 213, 246, 251, 262, 263, 269, 271, 272, 291, 296, 313, 321, 339, 340, 342, 353, 379, 390-392, 411, 413, 415.
Broue, com. de Saint-Sornin, arr. de Marennes, 198, 247, 250.
 Bruat, professeur, 419.
 Brûel de Joly, curé, 56.
 Brugière, curé de Couloumier, 222.
 Bruguère, pasteur, 423.
 Brumauld-Deshoulières, 234.
Brunand ou *Brunaud*, 480.
 Brunaud (Paul), avoué, 157, 292, 314.
 Brunet (Jean-Henri), négociant, 50, 123 ; — (Le P. Alboin), capucin, 146 ; — de Tors (Catherine), 188.
 Bruno (Marie de), 156.
 Bruslart de Sillery, 126.
 Buhot de Kersers, 150.
Bulonde, 474, 475.
Bunzac, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 102.
 Burgaud (Emile), écrivain, 474, 475,

— receveur des finances, 213, 292.
Burie, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 386.
 Burlamachi (Renée), 6, 69, 73.
 Burot, médecin principal de la marine, 10, 431.
Bussac, com. du cant. de Saintes, 2, 466.
 Butler (Sophie), 17.

C

Cabanel, peintre, 42, 44, 479.
 Cabié (Louis), paysagiste, 240, 241.
 Cabot (Jean) ; — (Sébastien), 255.
Cacqueray de Valmenier (Clémentine), 430.
 Cahours (Auguste), 127.
 Caillier, général, 437.
 Cailloué (Pierre), imprimeur, 481.
 Cais de Pierlas (Le comte), 132.
 Calas (Théophile), pasteur, 61, 463.
 Calbet (Antoine), peintre, 240.
 Callandreau, notaire, 409.
 Callières (Louis-Hector de), 312 ; — (La marquise de), 214, 312.
 Calvin, 192, 447, 449, 463.
 Camalet (Guillaume), 475, 476.
 Camaret (Marie), 249.
 Camiade, 407, — L.-J., chanoine, 61.
 Camoreyt, archéologue, 124.
 Campet de Saujon (Duret de Brie), 61.
 Canaud (Henri), 123.
Candé, fief de Claude Dupré, 89.
 Canrobert (le maréchal), 44.
 Cantaloube (A.), capitaine de frégate, 61, 409.
 Caouette, poète canadien, 143, 394, 395.
 Caracalla, 170.
 Carantilla, 169.
 Carbonnel (De), 119.
 Cardou (Périgord), 155.
 Caris, pasteur, 147.
 Carmen (Paul), poète, 61.
 Carmier, général, 234.
 Carnot (Lazare), président de la république, 423.
 Caro, philosophe, 134.
 Caron (Joseph de), religieux, 262.
 Carré (H.), professeur d'histoire, 470, 472.
 Carsalade du Pont, chanoine, 112.
 Carteau, archiprêtre de Saintes, 14, 214, 294, 409, 418.

Cartier (Jacques), 253, 255, 322, 333, 339, 371, 382.
 Cartron, 409.
 Casaubon, écrivain, 200.
 Casin, peintre, 242.
 Cassagneaud, 44.
 Castagnary (Jules), 34-45, 61, 69, 132, 146.
 Castellane (Le comte de), 436.
Castelnau, fief des Baudéan, 488.
Castera, com. de Saint-Germain d'Esteuil, cant. de Lesparre, 231.
 Castillon, négociant, 409.
 Catelain, pasteur, 228, 463.
 Catherine (Sainte), 110.
 Catinat (Le maréchal de), 92, 475.
 Caudéran (L'abbé), 6 ; — professeur de gymnastique, 357.
 Cauliac (Guy de), 18.
 Caulier, 259.
 Causia de Mauvoisin (Angélique), 156.
 Caussade (François de), 190, 412.
 Cavalier de Cuverville, contre-amiral, 143.
 Cavalier de La Salle, 333.
 Cazaugade, négociant, 409.
 Cazin (Henri), médecin-chirurgien, 64.
Cellefrouin, cant. de Mansle, arr. de Ruffec, 126.
Cercoux, cant. de Monguyon, arr. de Jonzac, 489.
 César, 165-167, 169 ; — (Germanicus) ; — (Drusus), 170.
Chabannais, chef-lieu de cant., arr. de Confolens, 7.
 Chabaneau, 230 ; — (Camille), professeur, 61.
 Chabot, 126, 146 ; — (Léonarde), 79 ; — (Le comte de), 73, 146 ; — de Jarnac, 73 ; — (Guy), gouverneur de La Rochelle, 223 ; — de Peuchebrun, 73 ; — du Breuil, 73.
 Chabre (Louise de), 281.
Chadonac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 50, 170.
 Chadeyras (Antonin) ; — (Marguerite), religieuse ; — (L'abbé), 15.
 Chagnaud (Auguste), négociant, 386.
 Chagnoleau, docteur-médecin, 75.
 Chaigne, curé de Rochefort, 159.
 Chaigneau, 73 ; — (Camille), écrivain, 62 ; — (Marie), 432.
 Chaillaud (Taré), marin, 464.
 Chaillé (Elié) ; — (Pierre), 461.
Chaillevette, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 461.

Chaillou, 184.
Chailloux en Tanzac, com. de Tanzac, cant. de Gémozac, arr. de Saintes, 164.
 Chaillot (Jeanne), 123.
 Chambaud (Henri), adjoint à La Rochefoucauld, 217, 243.
 Chambellan (Anne de), 122.
 Chambord (Le comte de), 54.
 Chamdiou (De), 192.
 Chamier, ministre protestant, 192.
Chamouillac, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 85, 86, 88, 90, 99, 100.
Champagnac, com. du cant. de Jonzac, 56.
Champagnac, com. de Bussière-Poitevine, cant. de Mézières, arr. de Bellac, 418.
Champagne, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 4, 155, 164.
Champagne-Mouton, chef-lieu de cant., arr. de Confolens, 126.
Champdolent, cant. de Saint-Savinien, ar. de Saint-Jean d'Angély, 57.
 Champeaux (Marie de), 80.
 Champgrand (Marie de), 155.
 Champion (Guy), évêque et comte de Tréguier, 152.
 Champlain (De), conseiller de préfecture, 362 ; — (Antoine de), 249, 321 ; — (Samuel de), 67, 71, 130, 138, 141-143, 154, 197, 209-213, 215-220, 246-272, 284, 285, 289-408, 411-413, 415.
Champlouez, fief des Amproux, 180.
Chancelade, com. du cant. de Périgueux, 62.
Chaniers, com. du cant. de Saintes, 158, 159, 430.
 Chapleau, lieutenant-gouverneur de Québec, 141, 212-214, 217-219, 291, 293, 296, 300-302, 344, 345, 351, 356, 360, 363, 370, 371, 373, 374, 376, 377, 381, 392, 398, 403.
 Chaplin, 241.
 Charavay (Etienne), 6, 52, 145, 263.
 Chardavoyne (Antoine), pasteur, 452 ; — (Jacques), 461.
 Chardin, peintre, 40.
 Charles VII, 224 ; — VIII, 247 ; — IX, 223.
 Charlet (Omer), peintre, 271.
Charmant, Sarroum, cant. de La Vallette, arr. d'Angoulême, 168.
Charmé, cant. d'Aigre, arr. de Ruffec, 126.

- Charnacé (De), 164.
Charpenaise, com. de Givresac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 464.
 Charpentier, 112.
 Charpin-Feuguerolle (Félicie de), 235.
Charras, com. de Saint-Laurent de La Prée, arr. de Rochefort-sur-mer, 476.
 Charrier (Gaston), maire de Plassay, 295, 409.
 Charron, 22.
 Chasles (Philarete), 33.
Chassaignes (Haute-Loire), 67.
 Chasseloup-Laubat, ministre de la marine, 12; — (Le marquis de), 379, 380; — (La marquise de), 213.
 Chassériaud, imprimeur, 407-409.
Chassieq, cant. de Champagne-Mouton, arr. de Confolens, 126.
Chassiron, com. de Saint-Denis, cant. de Saint-Pierre d'Oleron, arr. de Marennes, 199.
Chassors, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 126.
 Chastang, médecin de la marine, 76.
 Chasteigner (Monseigneur), 19; — (De), 73; — (Louise de), 180.
Chastelars, com. de Meursac, 303.
 Chastes, 285, 323; — (Aymard de), 253, 254, 256, 311; — (Catherine de), 285.
 Chastillon (Claude), géographe, 89.
Châteaubardon, com. de Meschers, cant. de Cozes, 484.
 Châteaubriand (Madelaine de), 23.
 Châteauneuf, 456; — ambassadeur à Londres, 266; — (De), 73; — (Georges de), 54; — de Randon, 126.
 Châteauroy (Marie-Anne de), 87.
Châtelailon, com. d'Angoulins, arr. de La Rochelle, 158, 159, 207, 414, 454.
 Chatenay, prêtre, 147.
Chatenet, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 232.
Chaucre, com. de Saint-Georges, cant. de Saint-Pierre d'Oleron, arr. de Marennes, 10.
 Chaudrier (Isabeau), 21.
 Chaudruc de Crazannes (Le baron), 114-116, 198.
 Chaumet, prêtre, 15.
 Chausaulme de Clarens (Marie), 231.
 Chauvau (P.), céramiste, 443.
 Chauveau, poète canadien, 312, 394; — juge au Canada, 142, 352.
 Chauvet (Gustave), géologue, 62, 441.
 Chauvin, maire de Chaniers, 16; — (Marie), 77; — (Pierre de), sieur de Tontuit, 256, 257, 259.
 Chavanon, élève de l'école des chartes, 67; — (Armand), 237.
 Chavigner, curé de Barzan; — (Jean-Baptiste), clerc tonsuré, 14.
 Chazaud, curé de Sablonceaux, 87.
Chazelles, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 21.
Chenommet, cant. de Mansle, arr. de Ruffec, 126.
 Cherade de Montbron, 125.
 Cherbeye (Antoinette), 54.
 Chergé (De), 126.
Chermignac, cant. de Saintes, 214.
Cherves-lès-Cognac, com. du cant. de Cognac, 15.
 Chesnu (Marcel), 263.
 Chevalier, notaire, 96-98; — (E.-J.), peintre, 242; — (Jacquette), 466; — (Marie-Louise), 56; — (Modeste-Claire), 159; — (Ulysse), chanoine, 74; — médecin de la marine, 409.
 Chevrelière (Antoinette), 281.
Chez-Bardet, 56.
Chez-lès-Longs, com. de Saint-André des Combes, arr. de Cognac, 164.
Chez-les-Moines, com. de Saint-Bonnet, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 164.
Chez-Machet, com. de Pons, arr. de Saintes, 164.
 Chicot, bouffon, 193.
 Chicou (Jean-Baptiste); — (Marie-Joséphine), sœur de Saint-Vincent de Paul, 79.
 Chièvres (De), 126.
Chillac, cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 55, 126.
 Choiseul (Le duc de), 337.
 Choisnard, curé de Dompierre-sur-mer, 286, 436.
 Chotard, bibliothécaire, 68.
 Choumeils de Saint-Germain (Jean); — (Louis), 236.
 Chourses (Antoine de), 225.
 Chrestien, pasteur, 466.
 Chrétien (Henri), docteur en médecine; — (Joseph), 437.
Cierzac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 54, 55.
 Cintugenus, 169.
Ciré, cant. d'Aigrefeuille, arr. de Rochefort-sur-mer, 63, 144.
 Civrac (Le marquis de), 482.

Clair (Etienne), capitaine, **77**.
 Clairroys (De), 77.
Clam, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 427.
 Claude, empereur romain, 169, 170, 305 ; — (Jean), 489.
 Claudin, bibliographe, 5, 180, 181, 468.
 Clément, chanoine, 146.
 Clément (Saint), 104, 479.
Clérac, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 164.
 Clermont (Le comte de), 77 ; — (Claude-Catherine de), 20, 21 ; — (François de), 21 ; — Dampierre (Catherine de), 19, 21, 131 ; — (Claude de), 21 ; — Ganneau, 227.
 Cléry, 43, 46.
 Clinchamps (Perrette de), 122.
Clisson, chef-lieu de cant., arr. de Nantes, 492.
Clohars-Carnoët, com. du cant. de Quimperlé, 107.
 Clouet, peintre, 40.
 Clouzot (Henri), écrivain, 17, 19, 179.
 Clovis, 173.
 Coatquen (Jean de), évêque de Tréguier, 107.
 Cochefflet (Macine de), 122.
 Cochon, 203.
 Coetivy (Catherine de) ; — (Charles de), 225 ; — (Gillette de), 224, 225 ; — (Olivier de), 74, 225.
 Cœur (Jacques), 66.
 Cœurret-Varin, évêque d'Agén, 152.
 Cogidubnus (Caius Julius), 169.
Cognac (Charente), 124, 229.
Coignehors, com. de La Rochelle, 157.
Coigne, 384.
 Coigny (Le maréchal de), 87.
 Coindet (Antoine), 431.
 Coindreau, conseiller à la cour de Poitiers, 436.
 Colardeau (Jean), sieur de La Chotarderie ; — (Suzanne), 458.
 Colbert, 323, 333 ; — de Terron, 454, 460.
 Coligny (Odet de), cardinal de Chastillon, 196.
Colione, 74.
 Colladon (Suzanne), 281.
 Collart (François de), colonel, 203.
 Collé (Pierre), 431.
 Collot d'Herbois, 273, 274.
 Colomb, 132 ; — (Christophe), **8**, 165, 197, 215, 235, 339.
 Colombier, maître d'hôtel, 295, 386, 410.

Colombières, fief des Expiémont, 56.
 Colombo (Francisco), 252.
 Colvius, 469.
 Combaud (Pascal), 409, 419.
 Combaudière, 182.
 Combefis (François de), 489.
 Combes (Edgard), sous-préfet de Châtillon, 17 ; — (Justin), sénateur, 17, 419.
Commentry, chef-lieu de cant., arr. de Montluçon, 410.
 Commynes (Jean de), 475.
Condade, cant. de Cognac, 208.
 Condé (Le prince de), 52, 120, 248, 261, 448.
 Condorcet (La marquise de), 57.
Confolens (Charente), 166.
 Congonnetodubnus, 169, 174.
 Conny de La Faye, 77.
 Cons (Antoine de), évêque de Condom, 113.
 Constable, 35.
 Constantin, empereur, 104.
 Contouts, 166.
Contres, cant. de Dun-le-Roi, arr. de Saint-Amand-Montrond (Cher), 80.
 Coppée (François), poète, 230.
 Cor, collectionneur, 477.
 Coras (Jacques) ; — (Jean) ; — (Louis), 460.
 Corbinau, 371.
Cordouan (Gironde), 88-90, 215.
 Corgnole, 126.
 Corlieu, 52, 54, 126, 150.
Corme-Ecluse, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 155.
Corme-Royal, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 94, 131.
 Cornet, docteur-médecin, 75.
 Cornette de Venancourt (Ludovic, vicomte), **77** ; — (Louis-Charles-Marie) ; — de Saint-Cyr (Marie-Louise), 78.
Cornille, cant. de Savignac-les-Eglises, arr. de Périgueux, 102, 411.
 Corot, paysagiste, 35, 41, 43, 44, 136, 242, 479.
 Cosme (Léon), professeur, 201.
 Cossé-Brissac (Charles de), maréchal de France, 251, 252.
 Cote, professeur à Saintes, 419.
 Cotharel (André), 489.
 Coudere (C.), écrivain, 227.
 Coudreau (H.), voyageur, 63.
 Couespel du Mesniel (Alphonse), 237.
Couhé, chef-lieu de cant., arr. de Civray, 122.

Couillard, capitaine, 257.
 Coullié, évêque d'Orléans, 153.
Coulonges, cant. de Pons, arr. de Saintes, 227, 464.
Coulonges-les-Royaux, cant. de Saint-Varent, arr. de Bressuire, 74.
Couloumier, près Périgueux, 222.
 Couneau, greffier à La Rochelle, 11.
 Coupeau (Pauline), 232.
Courant, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 64.
 Couraud (Amédée), 477.
 Courbet, peintre, 35, 41, 42, 43.
Courcelles, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 158.
Courcelle-Seneuil, lieutenant de vaisseau, 76, 197, 198, 227, 463.
Courcome, cant. de Villefagnan, arr. de Ruffec, 126.
Courçon, chef-lieu de cant. arr. de La Rochelle, 384.
Courcoury, com. du cant., de Saintes, 130.
Courpignac, com. des Gonds, arr. de Saintes, 52.
 Courrivault, 126.
 Courtial (Jean), curé de La Brousse, 105 — 107.
 Courtin, curé de Dompierre, 146.
 Cousin (L'abbé), écrivain, 490.
 Cousin-Vallée (Thérèse), 78.
 Coutant (Marthe); — (Stanislas), 237.
 Couve, pasteur, 422.
 Couvidou, 126.
 Covillon, 409.
Cozes, chef-lieu de cant. arr. de Saintes, 14, 484.
 Crassus (P.), 167.
Cravans, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 66, 386.
 Craxillus, 175.
Crazannes, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 482.
 Cremazie (O.), poète 394; — 396.
 Crépel, receveur des postes, 292.
 Crespin (Zacharie), pasteur, 452.
 Crespon (Nicolas), imprimeur, 179.
 Croisille (De), 50.
 Croy (Les), princes de Porcian, 23.
 Crozan, 126.
 Croze (De), 294, 313; — (Jean-François de), curé de Notre-Dame de Fontanes, 105 — 107; — (Pierre de), 67, 295; — (Madame de), 367.
 Crugy de Marcillac, 126.
 Crussol d'Uzès, évêque de La Rochelle, 154.

Crut, com. de Saint-Grégoire d'Ardenne, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 427.
 Cugnac (Paul-Henri, comte de); — (Raymond de), 75.
 Cullant, 126.
 Cumont (De), 126, 385.
 Curzay, 126.
 Cyprien (Saint), 480.

D

Dagnan Bouveret, peintre, 242.
 Damonville, chanoine d'Amiens, 146.
 Damoye (Pierre-Emmanuel), peintre, 240.
Dampierre (Armand, comte de), 235; — (Le marquis Elie de), 63, 213, 236, 299, 347, 357, 481; — (Marguerite de), 235.
Dampierre, fief des Clermont, 20, 21.
Dampierre-sur-Boutonne, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 20, 21, 240, 245.
 Damrémont (La comtesse de), 161.
 Dandonneau, avocat général à Bastia, 158.
 Dangibeau (Charles), 45, 66, 67, 69, 90, 130, 132, 144, 148, 153, 189, 213, 216, 235, 240, 398, 418, 438, 445.
 Dangicourt (Jacques); — (Paul), libraire, 180.
 Danton, 273, 277.
Darazac, cant. de Saint-Privat, arr. de Tulle, 110.
 Dargainorat (Marie-Thérèse), 5.
 Daston, receveur, 96, 98.
 Daubigny, paysagiste, 36, 41, 42, 43, 136, 242.
 Daufin, médecin, 6.
 David, 380; — (Jean), 25; — (Louis), peintre, 40; — sieur de Laleu, 448; — de Bourgogne, évêque d'Utrecht, 72.
 Davit (Benoit), 443.
 D'Ecard (Bénigne), 188.
 Déchézeau (Etienne), négociant, 144.
 Deforge, avocat, 376, 378.
 Degains (Etienne), prieur, 110.
 Delacroix, peintre, 42.
 Delamain (Philippe), 147, 241, 441.
 Delaunay, 479; — (Anne); — (Louis), médecin, 384.
 Delavaud, Delavault, 70; — pharmacien principal de la marine, 389; — 391.

- Delavoie, 148.
Delayant (Léopold), écrivain, 246, 249, 267.
Delisle (Léopold), 479, 489.
Delmas, député, 292, 350, 355, 371, 376, 378.
Delpech de L'Etang (Marie), 264.
Delrieu, procureur de la république, 292.
Demissy (Marie), 453.
Denis (G.), négociant, 422.
Denys de Bonaventure, capitaine de vaisseau, 384.
Dercie, com. du Gua, cant. de Rennes, 87.
Dercie (De), 87.
Dernaud (Marie-Catherine), 160.
Désaguiers (Jean), pasteur; — (Jean-Théophile), physicien, 454.
Des Brunais, notaire, 213.
Descartes, 469.
Deschamps de Verneix (Arthur); — (René), 431.
Des Essarts (Emmanuel), 230.
Desforges (Henriette), 159.
Desgoffes, 40.
Desjardins, 380.
Des Landes (Le sieur), 107.
Des Marets (Henri); — (Samuel), 458.
Des Mesnards (Guenon), docteur-médecin, 409, 406. Voir Guenon.
Desmontis, Des Montis, De Monty (Les), 54-56.
Desmoulins (Camille), 273.
Des Moulins (Claude), 25.
Desprez (Alain), 203.
Des Rabaisnières, armateur, 481.
Des Roberts (Ferdinand), écrivain, 63.
Dessalines d'Orbigny, médecin, 235.
Detaille, peintre, 241, 242.
Detandebarat (Anne-Sara), 157.
Dewèvre, 59, 63.
Dexmier, Desmier, Demier, 126; — notaire, 484; — (Jean-François), comte de Saint-Simon, lieutenant général; — de Saint-Simon, colonel, 87; — d'Olbreuse (Eléonore), 417.
Dezeimeris (R.), écrivain, 485.
Didonne, com. de Saint-Georges de Didonne, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 199.
Dienne (Le comte de), 63, 478.
Dioclétien, empereur, 166, 238.
Dionne (N.-E.), bibliothécaire, 210, 220, 246, 410.
Dioré (Louis), praticien, 402.
Disconche, com. de Saintes, 434.
Dismier, président du tribunal civil à Saintes, 292, 410.
Dissez (Ange); — (François), 432.
Divixta, Divixtus, 169.
Dodun, contrôleur général des finances, 118.
Doin, prêtre assermenté, 286.
Doix, com. de Maillezais, arr. de Fontenay-le-Comte, 286, 412.
Dolbeau (Jean), religieux, 262.
Dolet (Etienne), 448.
Dollot, 11.
Dolus, cant. du Château d'Oleron, arr. de Marenes, 189, 451, 483.
Domino, com. de Saint-Georges d'Oleron, cant. de Saint-Pierre, arr. de Marenes, 10.
Dompierre-sur-mer, com. du cant. de La Rochelle, 146, 205, 286, 383, 412.
Donnelly (James), poète canadien, 394.
Doré (Gustave), 44.
Doribau (Thomas), 450.
Dossonville, 203.
Doumergue, pasteur, 423.
Doussin, docteur-médecin, 63.
Doustre, 111.
Doye (Anne-Angélique); — (François), 278.
Dreuil, Dreuille, 205; — de Puycheny, 125.
Dreyfus, de Cognac, 147.
Drilhon (Claire), 237; — (Henri), avocat, 210, 213, 290, 295, 316, 385, 398, 400-403; — (Marie-Hélène), 162; — (Paul), avoué, 14, 237.
Drudeto (Caius Julius), 169, 170.
Druct, 455.
Drusus, 169.
Dubaptiste, pasteur, 229, 464.
Dubois, Du Bois, 464; — (Clémence), 17; — (Elisabeth), 437; — (Louis), curé de Ciré, 63.
Du Bouchat, 77.
Dubourdiou (Guillaume), 114.
Du Bourg (Dominique); — (Moïse), jésuite, 224.
Du Boys (Emile), écrivain, 64, 65, 67.
Du Breuil de Fonreaux (Alain), 455.
Du Breuil-Helion, 126.
Du Casse, Ducasse (Simon), prieur de l'abbaye de Sablonceaux, 95, 98; — (Jacques), 453.

Duchâtel (Pierre), avocat, 188.
 Du Chemin (Madeleine), 122.
 Duchesne (L'abbé), écrivain, 73, 479, 480.
 Ducourtieux, 64, 280.
 Du Creux (Le P. François), 248.
 Du Dognon (Le comte), 51, 98, 280.
 Dufau, 241 ; — (Charlotte), 432.
 Dufaure (Edouard), 12 ; (Gabriel), député, 222, 422, 433 ; — (Jules), 12.
 Dufraisse, prêtre, 103, 130.
 Du Fresne-Canaye (Philippe), écrivain, 33.
 Dugadonneys (Marguerite), 188.
 Du Gua (Arnaud), 303, 311 ; — (François), 256 ; — (Guy), sieur de Mons, 256, 311 ; — de Mons (Pierre), 254-258, 261-263, 301, 303, 311, 321, 323, 325, 357, 383.
 Duguay-Trouin, 149.
 Du Guesclin (Bertrand), 219.
 Du Hamel, auteur tragique, 322.
 Du Haumont, 126.
 Duigo (Marie-Louise), 160.
 Du Lau, Du Laux, 126 ; — archevêque d'Arles, 223.
 Du Magué (André), 281.
 Dumaine (Le duc), 482.
 Dumangin (J.-B.-E.), médecin, 52, 53.
 Dumas (Alexandre), 91 ; — (Marie), peintre, 239.
 Dumas de Liniers, 126.
 Du Mesny (Jean), pasteur, 453, 454.
 Du Monard (François), 189.
 Dumontet, avoué, 213, 236, 385.
 Dumorisson, secrétaire de la préfecture de La Rochelle, 157 ; — (Gabriel), percepteur, 80.
Dunes en Condomois, cant. d'Auvillars, arr. de Moissac, 113.
 Du Noyer (Pierre), pasteur, 458.
 Du Parc (Yves) ; — (François), 107.
 Dupaty, 2, 146.
 Duperré, amiral, 234.
 Du Perrier (Antoine), sieur de Salaignes, 322.
 Dupin de Saint-André, pasteur, 422.
 Duplais (Léonie), écrivain, 64 ; — Duplais-Destouches (Antoine), 64, 210, 211, 218, 230, 242, 246, 313, 344, 361, 381, 390, 403, 407, 413, 434, 437, 478, 479.
 Duplessis, 247 ; — (Pacifique), religieux, 262.
 Du Plessis-Besançon, 70.

Duploux, directeur du service de santé, 10, 75.
 Du Poirier de Portbail (Fernand) ; — (Louis) ; — (Marie) ; — (Yvonne), 17.
 Dupon (E.), député, 11, 14, 227, 416, 433, 434.
 Du Pont, Dupont, 124 ; — (Anne), 122 ; — (Marie), 236 ; — médecin en chef de la marine, 67.
 Duprat (Marie), 287 ; — (Pierre), 462.
 Dupré (Claude), sieur de Candé, 89.
 Dupuy, Du Puy, 91 ; — (G.), 441 ; — (Gabriel), 222 ; — (Jacques), 199-201 ; — (Noël), 222 ; — (Pierre), 94, 199-201, 489 ; — (Vincent), 222.
 Dupuy de La Grand' Rive (Edwige-Marie) ; — (Marie-Thérèse), 80.
 Du Quesne (Abraham), seigneur de Belébat ; — (Léonard) ; — (Jacob) ; — (Claire) ; — (Pierre), seigneur de Lombrun ; — (Jean-Joseph-Cosme) ; — (Henriette), 57.
 Durand (Adèle), 452 ; — (Alexis), 430 ; — (Edouard), curé de Champagne, 155 ; — (Jean) ; — (Pierre), 433 ; — (René), 430.
 Dureau, docteur-médecin, 54.
 Duréault, sous-préfet de Saintes, 213, 292, 410, 419.
 Du Refuge, 126.
 Duret (Marie-Gabrielle), 234.
 Du Roux (Marie), 155.
 Durrieu (Paul), 224.
 Du Saussay, 222.
 Du Saut, Dusault, Dussault, 55, 466 ; — (Etienne), 56 ; — (Jean), avocat, 55 ; — (Marie), 54, 56.
 Dusommerard, 465.
 Du Tertre de Kerstrat (Marie), 158.
 Du Tillet, 55.
 Du Vair, président, 204.
 Duval (Georges), 278 ; — (Jean), serurier, 257.
 Duveau ou Dussau (Marie), 56.
 Du Verdier, 126.
 Du Verger, provincial des récollets, 162.
 Du vignau, Du Vignau (Nicolas), 258 ; — aventurier, 325.
 Duvivier (Marguerite), 189.

E

E..., instituteur à Saint-Germain du Seudre, 219.

Ebéan, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 58.
Ebréon, cant. d'Aigre, arr. de Ruffec, 126.
Echillais, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 57, 272.
 Eckard, écrivain, 43.
Ecurat, comm. du cant. de Saintes, 183, 295.
 Edgeworth de Firmont (L'abbé), 45.
 Elzéard, capucin, 436.
 Emard (Eugène), prêtre, **232**; — (Jean), 232.
 Emenon, frère de Turpin ou Turpion, comte d'Angoulême, 243.
 Emeric de Caen, 266.
 Emerius (Saint), 109.
 Emilion (Saint), 6.
 Encelin (Françoise), 384.
Entrevaux, chef-lieu de cant., arr. de Castellane, 226.
Epernon, cant. de Maintenon, arr. de Chartres, 74.
 Epernon (Le duc d'), 56, 74, 189, 191.
 Epinaï (G. d'), 282.
 Epinaï Saint-Luc (François d'), 251.
 Epoterovidus, Epotsorovidus, 169.
 Erythræus, 469.
 Esbaudy (Guillaume); — (Marie), 466.
 Eschasseriaux (Le baron), député, 124, 154, 213, 434.
 Eschauzier, 433.
 Esclauon (Françoise), 121.
 Escoubleau (D'), cardinal de Sourdis, 445.
 Espérandieu (Émile), capitaine, 124.
 Espiémont (Arnaud d'); — (Louise d'), 56.
 Estival (Guillaume), laboureur, 106.
 Estouard (Suzanne), 180.
 Estourneau de Tersannes (Joséphine), 281.
 Estouteville (Jacques d'), 225.
 Estrades (Godefroy d'), maréchal de France, 489.
 Estrée (Paul d'), 63.
 Estrées (Le maréchal d'), 466.
 Estropy, Eutropy, Atropy, Acroupy (Saint), 111. Voir saint Eutrope.
Etaules, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 15, 160.
 Etienne (Saint), 110.
 Eustelle (Sainte), vierge et martyre, 61, 220, 221.
 Eutrope, Estropy, Eutropy, Atropy, Acroupy (Saint), évêque de Saintes,

2, 102-116, 122, 130-132, 154, 198, 211, 215-217; — évêque d'Orange, 102; — martyr en Cappadoce, 102; — martyr « in portu romano »; — martyr à Tiferni; — Eoprobis et Euprobis, martyr, 102; — anachorète à Cypre; — évêque de Valence; — évêque de Sardaigne, 102.
Eymoutiers, cant. de Monthron, arr. d'Angoulême, 7, ou arr. de Limoges.
 Eyssautier (Auguste), prêtre, 226, 436.

F

Fabert (Le maréchal de), 51.
 Fabien, vicaire général de La Rochelle, 154, 365.
 Fabignon, chapelain de Roye, 146.
 Fabre (Hector), commissaire général du Canada, 141, 210, 212-214, 217-219, 291, 295-297, 299, 302, 306, 307-309, 313, 314, 320, 333, 344-351, 353-368, 370-374, 376-379, 381, 392, 403, 411, 413; — (Paul), 295; — archevêque de Montréal, 319, 356; — docteur-médecin, 410.
 Fabri de Peirese (Claude-Nicolas), 200.
 Fabrice de Gressenich (Marie-Elisabeth); — (Otto-Frédéric), 99.
 Faget de Quennefer (Louise-Marie de), 16.
 Faidy, religieux, 132.
 Faillolfais, curé de Marennes, 14, 80, 385.
 Fairholm, négociant, 50, 131; — (Marie), 123.
 Faivre, 386.
 Falguerolles (Madame), 409.
 Fallières, évêque de Saint-Briec, 4.
 Falligon, 126.
 Faneuil (Isaac), 453.
 Fanty-Lescure (Emma), peintre, 239.
 Fargès (De), 482; — (Marie-Andrée), 483.
 Faubladier (Géraud); — (Joseph), 77.
 Faucher de Saint-Maurice, capitaine d'infanterie, 315, 384.
 Fauchereau (Marie), 457.
 Fauconnier, 410.
 Faure (Suzanne), 237; — tanneur, 466.
Favars, cant. de Tulle, 110.

- Favière*, com. de Mosnac, arr. de Jonzac, 89, 90.
Faye, 292.
Fayet, inspecteur d'académie, 125.
Fé, 126.
Félicité (Sainte), 109.
Fellon (Pierre), 451.
Fénelon, 52, 117, 229.
Fenioux, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 226.
Ferant (N. de), 188.
Ferin, prêtre à Amiens, 146.
Ferland, prêtre historien, 255.
Fermond, 217.
Ferrachat, fief des Legret, 52.
Ferrand, vicaire de Germignac, 55.
Ferrière, 126.
Feuilleret (Henri), professeur, 98.
Feuillet (Octave), écrivain, 41.
Feuquères, 475.
Fiefmelin (Mage de), poète, 201, 453, 457.
Figeac (Lot), 111.
Fillon (Augustin), 189; — (Benjamin), 56, 145.
Fillonneau (Jean), prêtre, 124, 205, 286, 412.
Filon (A.), écrivain, 412.
Finot, archiviste, 150.
Fiscalis, 173.
Fiset, poète canadien, 394.
Flament de Bruzac (Souveraine), 474.
Flandrin, peintre, 44.
Flaujac, cant. de Livernon, arr. de Figeac, 111.
Fleuriau, 118.
Fleury (Paul de), 125, 146, 441.
Flipsen, Philipsen (Victor), peintre, 239.
Flock (Elisabeth), 430.
Flornoy, 147.
Fœnesté (Le baron de), 215, 216.
Foix (Gaston de), 88; — (Louis de), 85, 131, 132, 215; — (Marguerite de), 441.
Fombert (Anne), 430.
Fonreau (Marcel), ingénieur, 3, 213.
Fonreaux (De), 458.
Fous, prieuré cant. de Figeac, 111.
Fontaine (Jacques), pasteur, 462, 464.
Fontaines d'Ozillac, com. du cant. de Jonzac, 162-164, 216.
Fontanes, com. du cant. de Brioude, 104-106.
Fontaudrut, logis des Beaupoil, paroisse de Saint-Palais, 56.
Fontbedeau, com. du cant. de Marennes, 458.
Fontcouverte, com. du cant. de Saintes, 2.
Fontenay (De), 93, 93.
Fontenay-le-Peuple ou Fontenay-le-Comte (Vendée), 48.
Fontencelle, 166.
Fontenille, 311.
Fontette (Le chevalier de), 470-472.
Forant (Isaac-Louis); — (Job), amiral, 312; — (Jacques), amiral de la République de Venise, 461.
Forest (Marguerite), 160.
Forestié, 132.
Forestier (Pierre), 462.
Fornel, 126.
Fornel de La Laurencie, 126.
Forqueray, 234.
Fortin de La Hogue (Armand); — (Charles); — (Hardouin), capitaine; — (Hardouin), évêque de Saint-Brieuc, 100; — (Philippe), 85-88, 90-101, 131, 200.
Foucaud, naturaliste, 11, 77; — (Lucien), négociant, 295, 385; — (Renée), 15.
Fouché, duc d'Otrante, 278.
Foucqueray, peintre, 479.
Fougeras (Léonard), curé de Saint-Roch, 110.
Fouquet, surintendant des finances, 474.
Fouquier-Tinville, accusateur public, 275.
Fouras, com. du cant. de Rochefort-sur-mer, 478, 479.
Fourcaud (L. de), 151.
Fournel (Hardouin de), 99.
Fournier, 214.
Fragne, fief des Saint-Martin, 432.
Fragonard, 409.
Français, peintre, 242.
François, maire de La Rochefoucauld, 217, 243.
François 1^{er}, 225.
Franquefort (Elisabeth de); — (Jacques de); — (Jean de), 52.
Fray-Fournier, 280.
Fréchette (Louis), poète canadien, 394, 396.
Frédéric (Saint), 131.
Fréjus, chef-lieu de cant., arr. de Draguignan, 4.
Frémot (André de), archevêque de Bourges, 152.
Frémont (J.), maire de Québec, 272.

Frétard, 126.
Frézeau de La Frézelière, évêque de La Rochelle, 154.
Froger de L'Eguille (Pauline), 430.
Fromentin (Eugène), peintre, 42, 44, 71, 133-141, 147, 216.
Front (Saint), évêque de Périgueux, 104.
Frontinhac (Jean de), 179.
Furcy de Lavault (Albert), peintre, 241, 242.
Furius (Lucius), 172.

G

Gadouin (Marguerite), 187.
Gagnon, 359 ; — (Ernest), écrivain, 142, 312, 314.
Gaignon (Marguerite de), 122.
Gaillac (Tarn), 446, 450.
Gaillard, 213, 243 ; — changeur à Rochefort, 6 ; — pirate, 476.
Galibert (André), avocat, 462.
Galland, savant orientaliste ; — (Rosalie-Emilie), 77.
Gallardon, fief de François Blondel, 422.
Gallaudet (Jeanne), 281.
Gallet (Anne) ; — (Samuel), 466.
Gallien, empereur, 238.
Galzain (De), avocat, 75.
Gamache, fief des Rouault, 268.
Gargasse (Claude), 440.
Garive, peintre, 444.
Garnaud (François) ; — (Pierre), 235.
Garnault, 374, 375 ; — (Emile), 148.
Garneau (A.) ; — (F.-X.), poètes canadiens, 394.
Garnier, député à la convention, 49, 283 ; — maire de Royan, 59, 385 ; — curé de Saint-Sauvan, 78 ; — (Robert), 181.
Garrineau, 19.
Gaschet, colonel, 213, 292, 295, 397, 298, 345-349, 357, 365, 410 ; — maître apothicaire, 224.
Gasq (Ambroise de), 445.
Gaudin (Marie), 430.
Gaufreteau (Jean-François de), 91.
Gaulieur, 88-90.
Gaullieur (Ernest), archiviste, 126.
Gaulmy (De), 77.
Gaultier (Hyacinthe), curé de Germignac, 51 ; — pasteur, 481.
Gaury (Charlotte), 122.
Gaussorgues, pasteur, 229.
Gautier (B.), caricaturiste, 10, 125,

127, **145, 433** ; — (Marguerite), 188 ; — (Marie), 468 ; — Théophile), 35 ; — statisticien, 85, 99, 100.
Gautret, avocat, 156.
Gauvreau, poète canadien, 394.
Gay (Geoffroy), 485.
Geay, 130, 210, 222, 386, 397, 398, 400 ; — 407.
Gedemo (Caius Julius), 169.
Gelée (Claude), peintre, 40.
Gelez, socialiste, 147.
Gelinard, 58.
Gelineau, docteur médecin, 127.
Gellé (F.), prêtre, 67, 292, 295, 355, 386, 418.
Gemozac, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 447, 463.
Gendre, curé d'Etaules, **160** ; — (Pascal), curé d'Arces ; — (Paul), curé de Nieul Saint-Sornin, 160.
Genet, président du tribunal de commerce de Saintes, 213, 292.
Gentet (Jacques), capitaine de vaisseau, 461.
Geoffroy (Jean), peintre, 239 ; — (Marie), 433 ; — maire de Saintes, 86.
George, capitaine d'infanterie, **431**.
Georgeon, avocat, 222.
Georges (Saint), 104.
Georget, receveur municipal, 214.
Géraldy (Hugo) ; — Gérard (Hugues), évêque de Cahors, 114, 115.
Gerès (Germaine de) ; — Gères-Vacquez (Jules, vicomte de), 231.
Gericault, peintre, 40.
Germanicomogus, com. de Saint-Cybardeaux, cant. de Rouillac, 208.
Germanicus, empereur romain, 169.
Germignac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 55.
Gérôme, peintre, 42.
Geslin, 12.
Ghislain (Louis), comte de Mérode, 233.
Gibaud (Jérôme-Bonaventure), 206.
Gibert, pasteur, 464.
Gibouin, 214.
Gigot (Louis), ingénieur, 295, 371.
Gilbert (Jacques), huilier, 107.
Gillot (Julien), écrivain du roi, 6.
GINESTE (De), commissaire de la marine, 17.
Gingras, poète canadien, 394.
Giral (J.-B.), curé de Préguiillac, 157.
Girard, commissaire de la marine, 219 ; — docteur-médecin, 466.

- Giraud, lieutenant de ligne ; — (André), 161 ; — (Théodore), avoué, 76.
 Giraudias, 295 ; — (Ludovic), compositeur, 127.
 Giron (Jeanne), 280.
 Glinel (Charles), 421.
 Godefroy, photographe, 291.
 Godet (Gédéon), 460.
 Godin, conseiller général, 416.
 Godineau, 292.
 Goljac (Madeleine de), 122.
 Gombauld (Antoine), chevalier de Méré, 483.
 Gommart (Jean), 179.
 Gondeville, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 125.
 Gondi, Gondy (Albert de), 20, 21 ; — (Henri de), cardinal de Retz ; — (Jean-François-Paul), cardinal de Retz, 196.
 Gonne (Maud), 10.
 Gonnet (Vidal), laboureur, 107.
 Gontaut-Biron (De), gouverneur de La Rochelle, 227.
 Good, pasteur, 422.
 Gordien le Pieux, empereur, 170.
 Goret, 45.
 Goth (Bertrand de), pape, 57 ; — (Jacques de) ; — (Jean-Jacques de), dit de Batarnay, 56.
 Gouffier (Henri), 179.
 Goulard, 235 ; — (Ferdinand), 159 ; — (Pierre), chirurgien, 159 ; — (René), 159 ; — seigneur de Beauvais, 194 ; — seigneur de La Hoguette, 99.
 Goumard (Claire) ; — (Isabelle) ; — (Jean), seigneur de Blanzay ; — d'Echillais, 256 ; — (Claire), 311 ; — de La Vallée, 256.
 Gounod, compositeur de musique, 41.
 Goupilleau (de Fontenay) ; — (de Montaigu), conventionnels, 284.
 Gourdain, 126.
 Gourdon (Georges), 309, 338, 361, 363.
 Gourgues (Dominique de), 227.
 Gourville, 126.
 Gourvillette, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 164.
 Goyon (Pierre), 450.
 Grad, 219.
 Grammont, 157.
 Grandgent, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 226.
 Granger (Albert), 438.
 Granges de Surgères (Le marquis), 192.
 Grangier (Balthazar), évêque, 108.
 Grandsaigne, cant. de Bugeat, arr. d'Ussel, 110.
 Grasilier (Théodore), prêtre, 152.
 Grateau, curé de Saint-Savinien, 232, 410.
 Gravé (Robert), sieur du Pont, 253.
 Gravellat, négociant, 435.
 Green de Saint-Marsault, 126 ; — (Pharamond), 454 ; — de Châtelailon, 126.
 Grégoire, chapelain de Roye, 146.
 Grelaud (Marie), 466.
 Grenet de Blerancourt (Marie), 155.
 Grenier (Les), 121, 122 ; — de La Flotte et de La Sauzaye ; — de Malardeau ; — de Nabinaud, 121 ; — sieur des Loges ; — gentilhomme verrier, 52.
 Grenon (Jean) ; — (Marie), 287.
 Grieu (De), 222.
 Grignols, 126.
 Grignon, com. de Thiverval, cant. de Poissy, arr. de Versailles, 157.
 Grimard (Jeanne), 56.
 Grimaux (Edouard), écrivain, 127.
 Grimm (Thomas), 7, 383.
 Grizez-Droz (Jules), 127.
 Gros, peintre, 40.
 Groslet, 384.
 Grosse, 419.
 Grotius, 200.
 Grouchy, 70 ; — (Louis de) ; — (Emmanuel, marquis de), 57.
 Groussard, peintre, 112.
 Guément, docteur-médecin, 155, 386.
 Guenon, 466. Voir Des Mesnards.
 Guérain (Henriette) ; — (Pierre), 232.
 Guérard, 422.
 Guercheville (La marquise de), 259.
 Guercheville, en Normandie, 311.
 Guérin, 15 ; — (Anne), 78 ; — curé de Saint-Christophe, 14.
 Guerne (Le baron Jules de), 478.
 Guesde (J.), socialiste, 422.
 Guesdon, 232.
 Guéthary, cant. de Saint-Jean de Luz, arr. de Bayonne, 10.
 Guez de Balzac (Jean), 469.
 Guibert, Guybert, 214, 386 ; — (Catherine), 467 ; — (Jacques), 468 ; — (Jacques), docteur en médecine, 460 ; — (Louis), 128.
 Guichard, 126 ; — de La Forest (Louis), 189.

Guichardin, 33.
 Guillard (Camille), avoué, 40, 128.
 Guillemainault (Cécile), 160.
 Guillery, 56.
 Guillet, négociant, conseiller général, 213, 290, 292, 293, 296, 334, 363, 398, 400, 401, 403, 416, 433 ; — (Emile), 213.
 Guillon (Catherine), 187.
 Guillot (Jean), 122.
 Guilloteau, 409.
 Guillotin (Les) ; — de La Martière ; — de La Vigerie, 184-189 ; — chirurgien, 215, 216, 239, 411.
 Guillouet d'Orvilliers, 275.
 Guimberteau, conventionnel, 47, 48, 283, 284.
 Guinot (Catherine), 285 ; — (Marthe), dame de Dercie ; — de Dercie (François), 87.
 Guion (Eugène), avocat, **236** ; — (Jean), 237.
 Guiot, 126.
 Guise (Le duc de), 483.
 Guitard, 126.
 Guitinieres, com. du cant. de Jonzac, 427.
 Guiton (Jean), maire de La Rochelle, 57, 149, 492 ; — (Suzanne), 57.
 Guîtres, chef-lieu de cant., arr. de Libourne, 489.
 Gurloës (Saint), 196.
 Gury, bijoutier, 214.
 Guy, 126.
 Guyho (Corentin), ancien député, 128.

H

Hackel, botaniste autrichien, 11.
 Halphen (Eugène), 146.
 Hamelin (Philibert), prêtre, 447.
 Hamilton, 221.
 Harcourt (De), 224.
 Hardouineau (J.-B.), 196.
 Hardy (Jacques), juge, 464.
 Harlay-Chanvalon (François de), 94.
 Hauser (H.), professeur d'histoire, 23-28, 30-34, 215.
 Hauteclair, 126.
 Hauteclaire, com. du cant. de Nontron, 59.
 Hay (Madeleine), 17, 19.
 Hébert, 327 ; — (Roland), archevêque de Bourges, 152.
 Heilbuth, peintre, 41.
 Heinsius, 469.

Héltas, préfet de la Charente-Inférieure, 292, 371.
 Hennen, peintre, 39, 41, 242.
 Hennessy, 409 ; — (Armand) ; — (Henriette) ; — (Jean-Baptiste) ; — (Marthe), 161.
 Henri III, 88, 151 ; — IV, 31, 69, 133, 204, 252, 254, 255.
 Henschen, religieux, 198.
 Héraud, ingénieur des ponts et chaussées, 292.
 Héréc, 108.
 Hérisson, 230 ; voir Sorsène ; — (René), paysagiste, 241.
 Hérisson (Allier), chef-lieu de cant., arr. de Montluçon, 431.
 Herpes, com. de Courbillac, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 59, 241, 441.
 Hersant (Jacques), 249.
 Herstal (Belgique), 236.
 Iléry ; — de La Taudière, 50.
 Heudin, chapelain de Roye, 146.
 Heurtaumon (De), 409.
 Hiers-Brouage, com. du cant. de Marennes, 211, 251, 390.
 Hinsberch, duché de Juliers, 99.
 Hœufft (Catherine) ; — (Christophe), 99.
 Horric, 126 ; — de La Motte (Le marquis), 442 ; — de La Rochetolay (Le comte de) ; — (Charles), 156.
 Houel, contrôleur général des salines, 262.
 Houlette, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 126.
 Houmeau (Marie-Anne), 54.
 Hozier (Jean-François-Louis d'), 203.
 Huas (Pierre), peintre, 240.
 Hubert, peintre, 444.
 Huchet (Michel), pasteur, 466.
 Hudson, 268.
 Hue (François), 45.
 Huet, 223 ; — (Daniel), 92, 93 ; — (Paul), écrivain, 490.
 Hugnet, 407 ; — (François), notaire, **160** ; — relieur, 386.
 Hunolstein (Hélène d'), 233.
 Huon (Françoise), dame de Kergadou, 107.
 Hus, imprimeur, 152, 158.
 Hustin (Jacques), 445.
 Huvet, 214, 292.

I

Imbart de La Tour, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux, 130, 141, 218, 295, 313, 320, 343, 346, 348, 350-355, 358, 361, 363, 365, 368, 386, 403, 413.
Imbaud ; — (Marie), 235.
Imbert (Hugues), 19, 20.
Ingrande, 207.
Ingres, peintre, 40, 42.
Inquimbert, avocat, 409, 429.
Isle (Isaac), marquis de Loire, 454 ; — de Beauchêne (Georges), 430 ; — (Louis) ; — (Roger) ; — (Thérèse), 430.

J

Jacopolis. Voir *Brouage*.
Jacquemart (A.), 445.
Jacquesville. Voir *Brionage*.
Jacquet, peintre, 43.
Jacquier, pasteur, 15.
Jaillot, oratorien, 287.
Jalliffier, critique, 469.
Jamay, récollet, 330.
James (De), 126.
Jametz, com. du cant. de Montmédy, 30.
Jamin, peintre, 418.
Jannet (Pierre), libraire-éditeur, 190, 191, 412.
Janot de La Tousche, 458.
Jarlier (Blaise), prêtre, 106, 107.
Jarnac (De), 409.
Jarnac de Gardépée, 126.
Jarnac, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 72, 147, 232, 442.
Jarnac-Champagne, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 11, 55.
Jarnicot, com. de Parcoult, cant. de Saint-Aulaye, arr. de Ribérac, 73, 411.
Jarousseau, pasteur, 465.
Jarraud, peintre, 241.
Jarry (Azoline), 237.
Jaubert, 126 ; — de Barrault, amiral, 476 ; — de Saint-Gelais, 126.
Jaucourt (De), 482.
Jaufre, poète, 62.
Jaulin du Seutre ; — (Octav), 156 ; — de Vignemont, 52 ; — (Alain) ; — (Angèle), 156 ; — (Henri), 155 ; — (Ludovic) ; — (Marie), 156.
Jaumard, 126.
Jausions, 430.

Jean (L'abbé), supérieur de l'institution de Notre-Dame à Saintes, 68, 386.
Jean-Baptiste (Saint), 479.
Jean le Bon, 449.
Jeannin, président au parlement de Paris, 261.
Jeanroy (Nicolas), médecin, 53.
Jefferson, 333.
Jégu, curé de Rouffiac, 4.
Jehanneau ou Johanneau (Jean), curé de Saint-Romain de Benet ; — (Pierre), échevin de la ville de Saintes, 86.
Jérusalem, 227, 228.
Johson, 279.
Jolibois, député, 154, 433, 434.
Jolinon, cafetier, 43.
Jolly (Anne) ; — (Baptiste), 406 ; — (F.), 481.
Jolly d'Aussy ; voir *Aussy* ; — de Sainte-Eugène ; — de Chadignac, 481.
Jônain (Pierre), écrivain, 230.
Jonzac (De), 224.
Jonzac (Charente-Inférieure), 71.
Jossier, préfet du Tarn, 17.
Jouan, capitaine de vaisseau, 197, 246.
Jouan, com. du Château d'Oleron, 81.
Jouannet, 477.
Jouin (Henry), 150, 151.
Jouineau (Jean), 384.
Joumard des Achards de La Brangelie, 126.
Jousselin (Suzanne), 453.
Joyer, commissaire de la marine, 214.
Joyeux, notaire, 189 ; — pharmacien, 386.
Juicq, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 232.
Juilly, cant. de Dammartin, arr. de Meaux, 91.
Juin (Clémence), 437 ; — (Émile), capitaine de zouaves, 16 ; — (Louis), amiral, 17, 76, 205, 272, 437, 477, 478.
Julian, archéologue, 477.
Julien-Labruyère (Edouard) ; — (François), avocat, 156 ; — (Herman) ; — (Jacques) ; — (Maurice) ; — (René), 156 ; — Julien-Laferrrière, 120 ; — (Alexis), notaire ; — (Marthe), 162.
Julien l'Apostat, 104.
Julliot (Gustave), archéologue, 420.
Jung (Le général), écrivain, 474.

Jussac, 459.
Justice, écrivain, 211.

K

Kergadou, fief des Du Parc, 107.
Kerloaguen (Jean de), 108; — (Maurice de), 107; — (Pierre de), 108.
Kerth, Kerth, 330; — (David); — (Louis); — (Thomas), 264, 265, 266.
Kervenoaël (Le vicomte de), 155.
Kerviler (René), 192.
Knell, curé de Saint-Vivien de Saintes, 410, 486.

L

Laage (De), supérieur du séminaire de Montlieu, 80, 214; — (Théophile de), négociant, 295, 380; — de Meux, 292.
La Bajasse, maladrerie, com. de Fontanes, cant. et arr. de Brioude, 104.
La Barde, com. de Néré, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 12.
La Barrière (Charles de); — (Samuel), 75.
La Barrière, com. d'Ozillac, cant. de Jonzac, 74, 75.
La Barthe (Eugénie de), 430.
La Basse-Verrière, verrerie, 52.
Labat, 88; — (Gustave), 205, 206.
La Bayne (De), 126.
Labbé (A.), 202; — (Vivien), seigneur de Bulonde, 474.
Labelle, assistant, ministre de l'agriculture de la province de Québec, 299, 301, 320.
Labenazie (Bernard), 489.
Labouesse, docteur-médecin, 84.
La Bouilleries (Baron de), 55.
La Boulaye, 77.
La Boulinière, com. de Saint-Georges, cant. de Saint-Pierre d'Oleron, arr. de Marennes, 189.
La Bouralière (De), 481.
Labrousse (Estienne), cuisinier, 96.
La Brousse, cant. d'Auzon, arr. de Brioude, 105.
La Brunetière (Guillaume de), évêque de Saintes, 224, 229.
La Cabane-Carrée, com. de Rochefort, 478.
La Cabourne com. de Villepouge,

cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 122.
La Caranderie, fief des Poitevin, com. de Luynes, cant. de Tours, 474.
Lacépède (Le comte de), 489.
La Chabosselaye, com. de Chazé-sur-Argos, cant. de Candé, arr. de Segré, 452.
Lachaise (Aglac de), 55.
La Chalotais (Caradeuc de), 470-472.
La Chambre (De), 73.
La Chapelle, 187.
La Chapelle d'Apchier (Le comte de), 68.
La Chapelle-la-Reine, chef-lieu de cant., arr. de Fontainebleau, 236.
La Chapelle-sur-Erdre, chef-lieu de cant., arr. de Nantes, 236.
La Charlonnie, 206, 472-474; — (Eustelle de), 428; — (François de); — (Gabriel de); — (Joseph de), 473; (Jean de); — (Jean-François de), 187; — (Philippe de), 473.
La Châtaigneraye, 223.
La Chaume (Henri de), 409.
La Chaume, com. de Pont-Labé, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 285.
Lacheurié (Eugène), peintre, 239.
La Chotarderie, fief des Colardeau, 458.
La Clide, fief des Lestrille, 461.
La Coinche, com. de Chérac, cant. de Burie, arr. de Saintes, 54.
Lacoré (Simon-Pierre de), évêque de Saintes, 117.
Lacoste-Lareymondie (Pierre de), 437.
La Couarde, cant. d'Ars en Ré, arr. de La Rochelle, 4.
La Coudraye, fief des Le Bailly de La Falaise, 161.
Lacour (Louis), 191, 193.
La Courgnaudière, fief des Legendre, 281.
La Courtine, cimetière, com. de Limoges, 280.
Lacroix, historiographe, 114.
La Croix (De), 126.
Lacurie, prêtre, 13.
La Découverte, fief des Yon, 384.
La Fade, com. de Courcoury, cant. de Saintes, 130, 210.
La Faye (Marie-Anne de), 122.
La Faye, com. de Villefagnan, arr. de Ruffec, 126.
La Fayette, 297, 333.

Laferrière, prêtre, 237; voir Julien-Laferrrière ; — (Jacques de), 489 ; — (Le comte de), écrivain, 24, 25.
La Ferté (Le maréchal de), 51.
La Ferté-sous-Jouarre, chef-lieu de cant., arr. de Meaux, 236.
La Flotte, com. de Saint-Martin de Ré, arr. de La Rochelle, 41, 62, 79, 121, 144, 202, 287.
La Folatière, com. d'Antezant, cant. de Saint-Jean d'Angély, 158.
Lafon, 156 ; — docteur-médecin, **158** ; — (Paul), pasteur, **432**.
Lafond (Le comte), 436.
Lafond, com. de Cognehors, cant. de La Rochelle, 148, 156.
Lafond-Ladébat, 202.
Lafont, peintre, 144.
La Forest, fief des Segret, 52.
Laforêt, domestique de Molière, 191.
La Fosse (De), médecin, 6.
La Franchire (Le sieur de), 269.
La Frégonnière, fief des Montis, 54.
Lagarenne, 229, 230. Voir Marchadier.
Lâge (De), 126.
Lageard, 125.
Lagord, près La Rochelle, 285.
La Grange, métairie, com. de Meschers, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 484.
La Grange-Bellegarde, château, com. de Saint-Georges des Coteaux, cant. de Saintes, 17.
Lagrange (F.-V.), écrivain, 105.
La Gravelle, fief des Mervault, 287.
La Guiche (Le marquis de), 233.
La Haie, com. de La Chapelle-sur-Erdre, arr. de Nantes, 236.
Lahaye (Charles), **436**.
La Haye (Jean de), lieutenant général de Poitiers, 27.
La Hoguette (Armand de), 91 ; — (Charles de), 91 ; — (Charlotte de), 91, 93 ; — (Hardouin de), 92 ; — (Philippe de), 132, 215. Voir Fortin.
La Hoguette, com. du cant. de Falaise ; — et de Montandre (Charente-Inférieure), 85, 87, 95, 96, 99.
La Huguerie, écrivain, 30.
La Hnaudaye, fief des Tournemine, 27.
Lainé, **Laisné**, 126 ; — (Charles), 410 ; — (Marie), **78**.
Laizement (De), pasteur, 225, 468.
La Jallet (M^{me} H. de), peintre, 242.
La Jarrig, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 14, 456.

La Jarrige (De), colonel, 161.
La Jonquière (De), 336, 337.
Lalande de Lissac (Caroline), 236.
Lalanne (Ludovic), écrivain, 192.
Laleu, com. du cant. de La Rochelle, 384, 448.
La Maronnière, verrerie, 52.
La Marsonnière (De), écrivain, 206.
La Martière, com. de Saint-Pierre d'Oleron, 188, 189.
Lambert, 196.
Lambertie (De), 126.
La Messelière (Frottier de), 292.
La Morinerie (De), 19, 47, 66, 72, 94, 131, 183, 192, 229, 432, 484.
Lamothe, 184.
La Mothe-Canilhac, 106.
La Mothe-Couthiers, fief des Montis, com. d'Eurat, arr. de Saintes, 54.
La Mothe Saint-Héraye, chef-lieu de cant., arr. de Melle, 482, 487, 488.
Lamotte, château, près Cissac, 477.
La Motte de Virson, com. de Virson, cant. d'Aigrefeuille, arr. de Rochefort-sur-mer, 1.
Lamour, 314.
Lamoureux, 148.
Lamy (Guillaume), 280.
La Nagerie, 448.
Landérennec, cant. de Crozon, arr. de Châteaulin, 240.
Landreau, propriétaire, 237.
Landreau de Saint-Paul (Marie), 427.
Landriot, évêque de La Rochelle, 159.
Landry, comte de Saintes, 243.
L'Ange, 269.
Langeac, chef-lieu de cant., arr. de Brioude, 105.
Langlois (Pierre), instructeur de la jeunesse, 462.
Languiller-Belleville, 25.
La Noue (François de), 22-34, 69, 70, 131, 132, 150, 471.
Lantenay (Antoine de), 489.
Lanthenas (Hugues), bénédictin, 103.
La Pallice, port de La Rochelle, 210, 211, 218, 219, 307, 308, 356, 358, 370, 371, 373-379, 478, 492.
La Pellonnière, fief des Grenier, 122.
La Petite-Baïse, 112.
La Pierre, fief des Chauvin, 259.
La Place, 25.
La Popelinière, historien, 250.
Laporte, La Porte, 441 ; — négociant, 447, 442 ; — (Jean de), sieur de Moulins, 122 ; — (Marie de), 194, 229.
La Porte-aux-Loups (Marie de), 432.

- La Prade*, cant. d'Aubeterre, arr. de Barbezieux, 126.
La Puisade, com. de Saint-Just, cant. de Marennes, 461.
La Querillière, carrière, com. de Saint-Palais, cant. de Royan, arr. de Marennes, 89.
La Quintinie, jardinier, 7.
Larchevêque de Parthenay (Jean), 204.
Largeris (Maurice), poète, 206.
La Rivière, fief des Meschinot, 474.
Larmat, libraire, 386.
Laroche, tapissier, 310, 361, 405, 407.
La Roche (De), 125 ; — (Le marquis de), 256, 322.
La Roche, com. de Saint-Fraigne, cant. d'Aigre, arr. de Ruffec, 50, 122, 123.
La Rochebeaucourt, 126 ; — (Jean de), 204.
La Rochebreuillet, fief des Du Gua, 256.
La Roche-Chalais, cant. de Sainte-Aulaye, arr. de Ribérac, 73, 454.
La Roche-Chamdiou, pasteur, 192.
La Rocheferrière, fief des Aubigné, 204.
La Rochefoucauld (De), 126, 204 ; — (Alexandre, comte de), 234 ; — (Aimery, comte de), 153, 386 ; — (François de), 256 ; — (François, duc de), 155 ; — (François de), prince de Marcillac, 155 ; — (François I^{er} de), 244 ; — II, 244, 245 ; — III, 245 ; — VI, 245 ; — (Gaston, comte de), 155 ; (Guy, comte de), 234 ; — (Guy VI, baron de), 245 ; — (Le comte Hippolyte de), 154 ; — (Marie de), 256 ; — (Pierre-Louis de), évêque de Saintes, 2, 154, 223, 249, 366 ; — Liancourt (Le duc de), 245.
La Rochefoucauld, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 66, 126, 129, 141, 217, 226, 242-246, 381.
La Roche-Jaubert, 126.
La Rochelle (Charente-Inférieure), 210, 212, 224, 227, 267, 370-379, 382, 384.
La Ronde, 12.
La Ronie ou *La Roine*, conche, com. de Royan, arr. de Marennes, 89.
La Roque, sieur de Roberval, 372.
Larousse, 98.
Larquier, docteur-médecin, 436.
Larrard (Jean de) ; — (Jean-Alexandre de), 156.
Larreau (Liénard de), 227.
Larrocque (Georges), peintre, 242.
Larroque (Daniel de), 457.
Larroumet, professeur, écrivain, 134, 146.
Lartige, 125.
Lartigue (Pierre), juge de Sainte-Gemme, 87.
La Sablière, 182.
La Sauzaye (De), 16.
La Sauzaye, com. de Beaugeay, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 476.
La Sauzaye, com. de Chenac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 121.
La Souleraine, chef-lieu de cant., arr. de Guéret, 280.
Lassus (Pierre), médecin, 53.
La Tardoire, rivière (Charente), 217.
Lataste, La Taste (A. de), 67 ; — (Elisabeth de), 117.
La Thuillerie (De), ambassadeur, 470.
Latierce, maire de Varaize, 59, 131.
La Touche (Jeanne de), 54.
La Tour (Madame de), 384.
La Tour de Geay (De), 235.
La Tour, fief des Montis, 54.
La Tousche de Javrezac, com. de Javrezac, cant. de Cognac, 484.
La Touvre, rivière, 210.
La Tremblade, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 15, 287, 312, 432, 452, 460, 462-465.
La Trémouille (Le duc de), 70 ; — (Catherine-Charlotte de), 311 ; — (Charlotte de), 261 ; — (Louis de), 247.
Latreuille, négociant, 386.
La Trinité de Vendôme, abbaye à Vendôme, 65, 67, 102, 414, 420.
La Troménie, 107.
Lattay (Abel), 462.
Laubardemont (Martin de), 440.
Laumonier, professeur, 419.
Lauuay (De), 185, 186.
Laurence, 214.
Laurencin (Gabrielle de), 233.
Laurens (Jean-Paul), peintre, 42, 43.
Laurent, professeur, 158 ; — (Henriette), 161.
Lauzerte, chef-lieu de cant., arr. de Moissac, 114.
Lauzières (Pons de), marquis de Thémis, 261, 262, 311.
Laval de Bois-Dauphin, évêque de La Rochelle, 154.
La Valette (Jean-Louis de), 74.

- Lavallée, 371.
La Vallée, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 164.
La Vauquion, fief des Le Gendre, 280, 281.
Lavaure, com. de Chillac, cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 55.
Laverdière (L'abbé), écrivain, 246, 269.
Lavergne (Marie-Hermance), institutrice, 158.
Laverny (Anatole), 65, 206, 210, 214, 217, 244, 290, 316, 398, 402, 406, 428, 472-474 ; — (Gaston), avocat, 427, 473 ; — (Jean), professeur, 427 ; — (Jean), sénéchal du comté de Plassac ; — (Louis), 427 ; — (Jean-Gaspard), seigneur de Crut, 427 ; — (Jean-Gaspard), maître ès-art, 428.
La Vieuville (Marie-Madeline), 483.
Lavigerie (Louis), 207.
La Vigerie, com. de Saint-Ciers du Taillon, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 54.
Lavigne, orateur socialiste, 422.
La Villedieu, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 168.
Lavillette (Elodie), peintre, 241.
Lavilleurnois, 203.
Laviolette, 268.
Lay, 77.
Laydin de Laboulerie (Sophie), 281.
Lazare (Saint), 73.
Leaud (Th.), avocat, 386.
Le Bailly de La Falaise (Gabriel-Henri) ; — (Gabriel-Venant), 161.
Le Battut, cant. de Beaulieu-sur-Mémoire, arr. de Brive, 110.
Leber, 73.
Le Berton de Bonnemie (Marc-Antoine), 431.
Le Beuf, Le Bœuf, 371, 375, 378.
Le Blanc, avocat, 201 ; — (Théodore), 468.
Le Bois, cant. de Saint-Martin de Ré, arr. de La Rochelle, 205, 386.
Le Bois, com. de Saint-Germain d'Esteuil, arr. et cant. de Lesparre, 231.
Lebon (Joseph), conventionnel, 273.
Le Breuil, cimetière à Cognac, 8.
Le Breuillat, com. de Paillé, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 281.
Le Caron, récollet, 330.
Le Château d'Oleron, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 10, 14, 58, 78, 81-85, 131, 148, 215, 411, 415, 450, 451, 476.
Le Chay, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 164.
Lecler (L'abbé), écrivain, 421.
Leclerc, Le Clerc, Le Clert, 232 ; — (Anne), 452 ; — (Jacques), 452 ; — (Louis), 420 ; — (Suzanne), 452, 453.
Le Coat de Kervéguen (Adélaïde), 234.
Lecoq (Les) ; — de Boisbaudran (Les), 51, 122, 123 ; — des Roches, 99 ; — (Jacques), 50, 99.
Le Cormier, com. de Corme-Ecluse, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 155.
Le Corvey, 108.
Le Coudret, com. de Saintes, 427.
Lecture (Gers), 112.
Ledain (Bélisaire), archéologue, 207.
Le Duc, bénédictin, 196.
Le Duchat, 190, 194, 412.
Le Favril, cant. de Thiberville, arr. de Bernay, 103.
Lefebvre, peintre, 42, 44.
Le Four au Diable, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 438, 476.
Legay (Marie), 237.
Legendre, 259 ; — (Les), 280, 281 ; — (Lucas), marchand, 263.
Léger, agent du commissariat de la marine, 76.
Le Givre (Marguerite), 466.
Le Goust (Philippe), 62.
Legrand, prêtre, 19-21, 102.
Legret (Daniel), sieur de Ferrachat, 52.
Le Haudouin (Régis), publiciste, 355.
Leidet (Dom), religieux, 69, 132.
Lejeune (Paul), religieux, 268.
Lejoindre, colonel, 431.
Lelong, archiviste, 117 ; — de La Croizardière (Henriette), 233.
Le Mail, com. de La Rochelle, 218.
Le Mas-Grenier, cant. de Verdun-sur-Garonne, arr. de Castel-Sarrazin, 132.
Lemay, poète canadien, 394.
Lemé (Aisne), cant. de Spissoons, arr. de Vervins, 432.
Le Men, archiviste, 196.
Lemer (Julien), écrivain ; — (Raymond), lieutenant de vaisseau, 432.
Lemer cier (Le comte A.), maire de Saintes, 68, 141, 154, 158, 209-213,

- 218, 240, 292-296, 303, 307, 309, 313, 344-352, 543-358, 360, 362, 363, 365-367, 381, 398-404, 406, 416.
Lemerre, éditeur, 189, 190, 412.
Lemoyne (André), poète, 207 ; — maire de Sablonceaux, 87.
Lempouriant de Chovigny (Marguerite), 57.
Lenain, peintre, 40.
Lenclos (Ninon de), 483.
Lenfant (Corinne), 235 ; — théologien, 459.
Lenoir (C.-A.), peintre, 239.
Léon XIII, pape, 147.
Léonce (Saint), 154.
Le Palais de Croustelle, près Poitiers, 5.
Le Parc, cant. des Herbiers, arr. de La Roche-sur-Yon.
Le Parc d'Archiac, cant. de Tonnay-Charente, 256.
Le Pas de Saint-Sorlin, com. de Saint-Sorlin, cant. de Marennnes, 181, 182.
Le Petit-Niort, com. et cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 119.
Le Pileur (Henri-Antoine), évêque de Saintes, 186.
Lepitre, 45.
Le Pizou, cant. de Montpon-sur-Lille, arr. de Ribérac, 121.
Le Plantis, fief des Guillotin, 187.
Le Pont, fief des Gravé, 253.
Le Pontouvre, com. de Champniers, arr. d'Angoulême, 240.
Le Puy du Fou, com. des Epesses, cant. des Herbiers, arr. de La Roche-sur-Yon, 256.
Le Ramet, com. de Saintes, 141, 210, 218, 294, 346, 348, 349, 355, 356, 362, 367, 381, 398, 399, 402.
Le Rocher, 437.
Leroux, 280 ; — (Augustin) ; — (Jean-Baptiste), prêtre, 146.
Leroux de Bretagne (Auguste), 458.
Leroy, **Le Roy**, 210, 211, 214, 290, 316, 398, 399, 400, 401, 402, 405, 406 ; — (Eugénie), 161.
Le Royer (Anne), 122.
Les Ajots, fief des Alloue, arr. de Ruffec, 204.
Les Barissons, com. de Germignac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 55.
Les Bouchauds, com. de Saint-Cybardeau, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 207.
Lescarbot (Marc), historien, 258.
Les Carmes, à Paris, 366.
Lescours (Armand de), d'Oradour, 468.
Lescours, diocèse de Saintes, 468.
Les Croisettes, fief de François Blondel, 422.
Lescudin (Jean-Paul de), 180.
Les Eyzies-Miremont, com. de Tacyac, cant. de Saint-Cyprien, arr. de Sarlat, 244.
Les Foulons, 337.
Les Gonds, com. du cant. de Saintes, 386.
Les Granges d'Aumagne, com. d'Aumagne, arr. de Saint-Jean d'Angély, 122, 433.
Les Iles, arr. de Marennnes, 462.
Les Loges, fief des Grenier, 52.
Les Males, com. du cant. de La Tremblade, arr. de Marennnes, 74.
Les Mouniers, com. de Saintes, 184, 185, 188.
Lespès (Joachim), vice-amiral, 123.
Les Pins, cant. de Saint-Claud, arr. de Confolens, 126.
Les Portes, com. de Saint-Mandé, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 233.
Les Roches, com. de Vendevre, cant. de Neuville, arr. de Poitiers, 122, 123.
Les Sables, com. de Saintes, 160.
Les Sables d'Olonne (Vendée), 415.
Lessieux (L.-E.), peintre, 241, 242.
Losson (Pierre-Adolphe), chirurgien ; — (René-Primevère), écrivain, 478.
Lestang, 126 ; — (Catherine de), 467.
Lestonnac (Madame de), 476.
Lestrange (Henri de), 477.
Lestrange (Roger de), 231.
Lestritte (Jacques de) ; — (Jean de), capitaine de vaisseau ; — (Marie de), 461.
Lesueur, 440.
Le Taillis, com. de Chaniers, arr. de Saintes, 16.
Letard, curé de Saint-Just, 72.
Lételié (André), 12, 453, 458, 461, 462.
Le Tellier (Michel), 51.
Le Terme, sous-préfet de Marennnes, 2, 12, 70, 366.
Le Theil, cant. de Villefagnan, arr. de Ruffec, 123.

Le Vaneau, cant. de Frontenay, arr. de Niort, fief des Poussard, 484.
Levasseur, 379, 380.
Levé, supérieur de l'institution de Pons, 5.
Lévêque (Angélique), 161.
L'Evêque (Louise), 436.
Le Vignau, cant. de Grenade-sur-l'Adour, arr. de Mont-de-Marsan, 235.
Lévis, 300 ; — (Henri de), 261, 262, 311 ; — (Roger de), 474.
Levot, écrivain, 56.
Leymarie (Camille), 280.
L'Herm, cant. de Catus, arr. de Cahors, 111.
L'Hermitte (Jeanne) ; — (Ozanne) ; — (Tristan), 251.
Lhommée, com. de Torxé, arr. de Saint-Jean d'Angély, 232.
Lhote (Edouard), 421.
Lidon (N. de), sieur de Savignac, 488.
Lièvre (A.-F.), bibliothécaire, 150, 207, 421, 441.
Ligny, fief des Luxembourg, 223.
Liqueil, com. de Courant, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 234.
Limbourg, com. de Marckolsheim, arr. de Schlestadt, 31.
Limoges, 279, 280.
L'Isle, *Lisle*, fief des Montis, 54, 55.
Lisleferme (De), 466. Voir *Nicolas*.
Lisle-Mesnac, fief des Montis, 55.
Livron (De), 126 ; — (Jean de), 474.
Locronan, com. du cant. de Châteaulin, 107.
Loir (Maurice), 208.
Loire, com. du cant. de Rochefort, 438, 454, 460, 476.
Loiseleur, écrivain, 474.
Loizelot (François de) ; — (Marie-Catherine de), 75.
Loménie (Henri-Auguste de), 223.
Londigny, cant. de Villefagnan, arr. de Ruffec, 126.
Longèves, cant. de Marans, arr. de La Rochelle, 431.
Longpré-les-Corps-Saints, cant. de Hallencourt, arr. d'Abbeville, 146.
Longueville (Le duc de), 94.
Lorques, chef-lieu de cant., arr. de Draguignan, 4.
Lorin (Henri), agrégé de l'université, 295, 386.
Lormeteau, 253.

Lorraine (Le duc de), 29, 30.
Loti (Julien Viaud), 138, 208, 306, 347.
Loudun (Vienne), 232.
Louis IX, 58, 66, 67, 70, 77, 133, 143, 176, 288, 314, 366 ; — XI, 69, 133 ; — XIII, 248, 262 ; — XIV, 86 ; — XVI, 45, 46, 273 ; — XVII, 52 ; — XVIII, 53.
Louise-Elisabeth de France, 119.
Louvois, 475.
Loynes (Jean-Gaspard de), 161.
Lozza, 409.
Lubersac, 126.
Lucas (M.-F. Hippolyte), peintre, 239.
Lucchini, professeur, 68, 147, 160, 178, 218, 227, 304, 307, 316, 348, 349, 354, 355, 357, 360, 363, 396, 402.
Lucile (Victoire), 432.
Luraxe, juge à Saintes, 435.
Lur de Saluces (De), 126.
Lusignan (Esmerin de) ; — (Foucaud de), 244 ; — (Hugues de), 244.
Lusignan, chef-lieu de cant., arr. de Poitiers, 119.
Lussant, cant. de Tonnay-Charente, arr. de Rochefort-sur-mer, 430.
Luther, négociant, 50 ; — (Girard) ; — (Hope) ; — (Marie-Coralie) ; — (Marie-Sophie), 123 ; — (Martin), 50, 123.
Luxé, cant. d'Aigre, arr. de Ruffec, 166.
Luxembourg (Antoine de), 225 ; — (Jean de) ; — (Louise de), 223 ; — (Sébastien de), comte de Martigues, 484.
Lycaïn, officier de marine, 27.

M

Macer (Caius Julien), 169, 171.
Madaillan, 182.
Madame, ile, com. de Saint-Nazaire, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 226.
Mage de Fiefmelin. Voir *Fiefmelin*.
Magen (Adolphe), 490.
Magirra, 169.
Magistel (Jean) ; — (Louise) ; — (Marcellina), 15.
Magnac, 126.
Magnan (André), 282.
Magneron (Michel), prêtre, 226, 228.
Magué (Aimée) ; — (André) ; — (Antoine) ; — (Luc) de Saint-Cui-Cuy, 282.

- Maguier (Edmond), 3, 214, 295, 314, 341, 350, 359, 361, 366, 403, 417.
 Maichin, écrivain, 247.
 Maignac (Isaac), pasteur, 462.
 Maignan (L'abbé de), 223.
 Maigne, banquier, 79.
 Maillard, pasteur, 432.
 Maillart, directeur du haras de Saintes, 43.
 Maillé, com. de Coivert, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 179, 190, 194.
 Maillé, cant. de Maillezais, 179.
 Maillezais, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 179, 204, 283, 412.
 Maillochaud, 314, 359, 364, 407.
 Maillou des Moulins; — (Joseph), 384.
 Mailly (Henriette de), 155.
 Mainfrenon (M^{me} de), 441.
 Malartic (Ambroise-Eulalie de); — de La Devèze (Jean-Vincent de), 132.
 Malesherbes, 45.
 Malet (Louise de), 55.
 Malherbe, 200.
 Mallet (Noémi), 234.
 Mallinkrot, 469.
 Malvin (Antoine-Marie), comte de Montazet, 489.
 Mamoris, curé à Poitiers, 228.
 Mannheim, expert, 240.
 Maniban (De), 286.
 Manigot, curé de Moëze, 379.
 Manseau, prêtre, 146.
 Mansle, chef-lieu de cant., arr. de Ruffec, 432.
 Maran (Hiérosme), imprimeur, 5.
 Marans, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 217, 454, 455, 457.
 Marcel (Saint), 110.
 Marchadier (Marc) ou Paul de Sivray, écrivain; — ou Pierre Lagarenne, écrivain, 229.
 Marchand, Marchant, 15; — docteur-médecin, 12; — (Jean), 451; — (Laurence), 229.
 Marchat, avoué, 409.
 Marchiały, le Masque de fer, 475.
 Marcien, évêque, 480.
 Marennnes, 259, 272, 451-462.
 Mareschal, prêtre, 159.
 Maret, 126.
 Mareuil (Gabriel de), 19; — (Guy de), 19-21.
 Mareuil, chef-lieu de cant., arr. de Nontron, 20.
 Margry, écrivain, 220, 246, 258.
 Marguerie (Marguerite), 160.
 Marie-Antoinette, 46.
 Marie-Madeleine (Sainte), 73.
 Marie-Thérèse, infante d'Espagne, 116-118.
 Marillac-le-Franc, cant. de La Roche-foucauld, arr. d'Angoulême, 126.
 Marillaud, curé de Tasdon, 431.
 Marinus (Caius Julius), prêtre, 169, 170, 173.
 Marion (Nicolas), capitaine, 257.
 Marionneau, 3, 7, 88.
 Marmet, lieutenant-colonel, 386.
 Marot, poète, 181.
 Marsan (La comtesse de), 463.
 Martel, 226; — (André), 458; — de La Porte-Martel, 226.
 Martell, sénateur, 409.
 Marthe (Sainte), 73.
 Martial (Saint), 480.
 Martial, 162.
 Martialis, 438.
 Martignac (De), écrivain, 94.
 Martigues, chef-lieu de cant., arr. d'Aix, 484.
 Martin (Saint), 479, 480.
 Martin, 384; — juge de paix, 15, 233; — peintre, 444, (Antoinette); — 430; — (Catherine-Agathe), 186, 187; — (Marie), dit Amelin, 384; — (Marie-Anne), 187; — (Mathieu), 89; — (Pierre), juge, 187; — de Beaucé (Ernest), 232; — de Bonsonge (Jean), 453; — (Noémi), 460; — de Bourgon, 126; — de Chastonet, 126; — de Pralins (Etienne), 459.
 Martineau (Maurice), 210, 386, 399, 400, 401, 402.
 Martinon, notaire, 107.
 Martrou, com. d'Echillais, cant. de St-Aignan, arr. de Marennnes, 438.
 Marty, prêtre, 436.
 Masclon, comm. de Virollet, 74.
 Masgesy, com. de Saintes, 466.
 Mas-Latrie (Le comte de); — (De), capitaine de dragons, 16.
 Massacré, 126.
 Massias, garde général des eaux et forêts, 156; — (Gabriel), 157.
 Massiou, historien, 182, 183, 194, 198, 216; — entrepreneur, 68.
 Mather (Gustave), 123.
 Mathieu, pasteur, 459.
 Mathieu de La Redorte (David), général; — (Louis), 437.

- Matignon (Le maréchal de), 89.
 Mauchen (Simonne), 54.
 Maufras, ancien notaire, 164, 214, 216, 286, 287, 477.
 Maugiron (Guy de); — (Laurent de), comte de Montléans; — (Louis de), 251.
 Mauléon (Louis de), 487; — (Savary de), 62, 207.
 Mauny, docteur-médecin, 410.
 Mauny ou Manny; — (Gauthier de); — (Le borgne de), 474.
 Mauprou (Gilles), 89.
 Maurepas (De), 337.
 Maurin, ostréiculteur, 433; — (M.), peintre, 242.
 Maussac, fief des Baderon-Thezan, 222.
 Mauzé, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 281, 454, 458.
 Mauzy (J.-J.), pasteur, 462.
 Maximin, empereur romain, 238.
 Maximin (Saint), 73.
 Maynard de La Claye (Auguste de); — (Marie-Augustine de), 161.
 Mayrand, poète canadien, 394.
 Mazade, 48, 49, 283.
 Mazarin (Le cardinal), 51.
 Mazenod, évêque de Marseille, 4.
 Mazerolles, cant. de Pons, arr. de Saintes, 434.
 Mazières (Félix), docteur-médecin, 14.
 Meaume, conservateur des hypothèques, 214, 292.
 Médicis (Catherine de), 2, 256; — (Marie de), 74, 311.
 Médis, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 164.
 Méhée, 126.
 Meillars, cant. d'Uzerche, arr. de Tulle, 110.
 Meissonnier, peintre, 42, 479.
 Mécécaze, capitaine d'infanterie, 298.
 Mélinge (Calixte), prêtre, 436.
 Mélingue, peintre, 43.
 Mellin de Saint-Gelais, 192.
 Ménage, Mesnage (Gilles), 91; — (Jean), imprimeur, 481.
 Ménard, Mesnard, avocat, 237; — pasteur, 459; — professeur de musique, 314, 410; — (Jean), 464; — de La Tascherie, 126.
 Meneau (Jean); — (Marie), 187, 188.
 Menon, général, 283.
 Menou de Charnizay, évêque de La Rochelle, 154.
 Menudier, docteur-médecin, 287.
 Menu, 227.
 Merchier, professeur, 478.
 Mercié, Mercier, 380; — (Antonin); — (Honoré), 301; — (Pernelle), 54.
 Méré (Le chevalier de), 483.
 Mereau (Jean), huissier, 484.
 Mergey (De), 126.
 Mérignac, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 126, 187.
 Mérémeé (Prosper), 189-197, 215, 216, 411, 412.
 Merlat (Madeleine), 466.
 Merle, 226; — docteur-médecin, 76, 199.
 Mérode, fief des Ghislain, 233.
 Mervault (François); — (Paul), sieur de La Gravelle, 287; — (Pierre), 225, 287.
 Meschers, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 229, 464, 465, 484.
 Meschinot (Louise de), 158; — (Pierre de), seigneur de Ranève, 474; — (Samuel), avocat, 464; — de Richemond, 120, 225-227, 464, 467.
 Meslier, maire de Barbezieux, 419.
 Mesnagé (Jean), imprimeur, 481.
 Messalla (Marcus Valerius), 167.
 Mestreau (Abel), négociant, 385.
 Métais (L'abbé Charles), écrivain, 65, 67, 103, 419.
 Méthé de Fonrémis (Marcel), artiste peintre; — (Paul), 80.
 Métivier (Laure), 15.
 Meursac, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 164.
 Meusnier-Lanoue (Cléandre), juge; — (Marie), 435.
 Meyer, conseiller général, 144, 219.
 Meyret, peintre, 241.
 Michallet (Etienne), 103.
 Michaud (Camille), notaire, 430; — (Joseph), 430; — (Joséphine), 156; — (Rose), 435.
 Michel (Abraham), 461; — (Gustave); — (Hortense), 161; — (Jacques); — (Jean); — de La Tour; — (Marguerite), 461.
 Michon, prêtre, 244.
 Miiddillus, 439.
 Mila de Cabarrieu, 132.
 Millet, peintre, 41-43, 136.
 Mirambeau, 194; — (Madame de), 229.
 Mirambeau, chef-lieu de cant., arr. de Blaye, 89.
 Mirambeau, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 15, 27, 28, 119, 144, 194, 247.

- Mithre (Saint), 200.
 Moëlle, 45.
Moëse, Moëse, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 144, 272, 379, 476.
 Moindron (Anne), 55.
 Moine (Louis), 434.
 Moinet (Le docteur), sénateur, 147, 214; — (Léon), statisticien, 478.
 Moinsard, 409.
Moissac (Tarn-et-Garonne), 411.
 Mollet (Eutrope), 428; — (Marie), 427.
 Mollière (Alfred); — (Léon), 233.
 Mommsen, 170, 172.
 Mondon (Adolphe), curé de Chazelles, 21.
 Mondoucet, 24.
 Moneys (De), 59.
 Mongeau, 384.
 Mongrand, docteur-médecin, 292.
 Monluc (De), 182; — (Charles de), 74.
 Monlun, 373.
 Monmerqué, 120.
 Monnier (Isaac), 233; — (Marcel), 478.
 Mons (Elisabeth de), 231; — (Pierre de); voir Du Gua.
Mons, comm. de Royan, arr. de Marennes, 256, 258, 259, 263.
 Monstrœil (Claude de), 269.
Montagnac, chef-lieu de cant., arr. de Béziers, 8.
 Montagne, prêtre, 147.
 Montaignac, 459.
 Montaigne, 22; — (Raimond de), évêque, 152, 153.
 Montalembert, 126.
Montandre, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 15, 147, 457-459.
Montassier, entre Fontaine-Ozillac et Jonzac, 164.
Montauban (Tarn-et-Garonne), 416.
Montausier, com. de Baigne, arr. de Barbezieux, 454.
Montazel, fief des Malvin, 489.
 Montbron, 126.
 Montcalm (De), 300, 314, 312, 313, 315, 318, 337, 338, 377.
Montcombroux, cant. du Donjon, arr. de La Palisse, 66.
 Montebello (Le comte de), 75, 147.
 Montégut (De), 120.
 Monteil, commandant, 147.
Montfort, fief des Pons, 225.
 Montgaillard (De), 422.
 Montgommery, 25.
Montguyon, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 166, 233, 431.
Montierneuf, com. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 143, 414.
Montignac-le-Cog, cant. d'Aubeterre, arr. de Barbezieux, 126.
Montléans, fief des Maugiron, 251.
Montlieu, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 13, 79, 80, 214, 431.
Montmeillan, 198.
 Montmorency (Le duc de), maréchal de France, 261, 269, 311.
Montmorency, province de Québec, 337.
Montréal (Canada), 214, 255, 264, 300, 322, 331, 373, 374, 382, 386.
Montricoux, cant. de Nègrepelisse, arr. de Montauban, 411.
 Montserant (De), 126.
 Montverteuil (Jacques de), 75.
 Monty (De), 54-56; voir Desmontis.
 Montzaigle (Edgard de), peintre, 241.
 Morch, 219.
 Moré (Claude), sieur de Bordelande, 464.
 Moreau, 409; — de Panloy (Daniel), 54.
 Morel, capitaine, 254.
 Moréri (L'abbé), écrivain, 248.
 Morin, de La Rochelle, 278.
Mornac, cant. de Royan, arr. de Marennes, 74.
 Moron (Renée), religieuse, 236.
 Mortagne (Raymond de), 152.
Mortagne-sur-Gironde, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 66, 89, 159, 225, 251.
Mortemart, cant. de Mézières, arr. de Bellac, 233.
 Mortreuil (Marie), 233.
Mosnac, cant. de Châteauneuf-sur-Charente, arr. de Cognac, 126.
 Motin, 269.
 Mouclier, docteur-médecin, 410.
 Moufflet (Georges), peintre, 242.
 Moulet (Anne), religieuse, 236.
Moulins, fief des La Porte, 122.
 Mouret (M^{re}), 465.
 Moussat (Jean), imprimeur, 19, 179, 194.
 Moutarde, pasteur, 10, 71, 120, 229, 287, 465.
 Mowat, archéologue, 438.
 Moysan (François), 450.
 Mozart, compositeur de musique, 35.
 Mun (Le comte de), député, 147.
 Murinais, 203.

Musset, bibliothécaire de La Rochelle, 120, 149, **201**, 223, 277, 287, 288, 384, 437, 478.
Mutel-Lemoine (Louis), 87.

N

Nadaud, 110.
Nadeau (Alfred), 420.
Nail, chanoine de Nantes, 237.
Namatius, 170, 175.
Nangis (Le maréchal de), 100.
Nangis, chef-lieu de cant., arr. de Provins, 92.
Nanglard, vicaire général d'Angoulême, 418.
Natel, 257.
Naudet, prêtre, 147.
Naurois (Albert), 492.
Neau (Elie), 464.
Nercillac, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 126.
Néré, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 410.
Néron, empereur romain, 169, 170.
Neucomm, 63.
Neuilly-sur-Seine, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Denis, 4.
Neuville, peintre, 42, 44.
Neuville (Guy de), évêque du Puy, 475.
Neuvic, cant. de Matha, 56.
Nicolas de Lisleferme, 466 ; — de Voutron (Marguerite), 57.
Nicole, Nicolle, religieux, 447 ; — Nicolle (Camille) ; — (Victorin), 433.
Nicolet (Gabriel), 239.
Nieul, 187 ; — château, 466 ; — *le Virouil*, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 227 ; — *Saint-Sornin*, 160 : — *sur-Mer*, com. du cant. de La Rochelle, 285.
Nihusius, 469.
Niou, 47, 48.
Niox (Amédée), négociant, 214, 296, 354, 363.
Nivet (Charles), boulanger ; — (Georgette), 53.
Noailles (Le comte Alexis de), 109.
Noailles, cant. de Brives (Corrèze), 109.
Noblet (L'abbé), 11.
Nodier (Charles), 275.
Noël, 322 ; — (Hortense), 161.
Nogaret (Bernard de), 191 ; — (Hé-

lène de), 57 ; — (Louis de), évêque de Mirepoix, 152.
Noguères (Bertrand), 488.
Noirmoutier, chef-lieu de cant., arr. des Sables d'Olonne, 247.
Nort (Odet de), 26.
Notre-Dame de Cognac, 384.
Nouveau (E.), publiciste, 434.
Novel (Antoine), docteur-médecin, 482.
Nozal, paysagiste, 241.
Nuaille (Le baron de), 193.
Nuaille, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 435.
Nui (Salomon de), 282.

O

Odet, 126.
Ogier (François), aumônier, 468-470 ; — (Robert), 282.
Oignac 107. Voir *Agnat*.
Oiron, cant. de Thouars, arr. de Bressuire, 221, 227.
Olbeau (D'), récollet, 330.
Olce (D'), capitaine, 214.
Oleron, ile (Charente-Inférieure), 5, 10, 48, 66, 85, 122, 143, 164, 175, 187, 189, 204, 222, 259, 271, 446, 450, 451, 463, 492.
Olonne, 143.
Orbigny (D'), 234, 235, 371, 373, 423 ; — (Alcide d'), 234, 235 ; — (Charles d'), 235 ; — (Estelle d'), 234.
Ordonneau (Maurice), 288, 488.
Orléans-Longueville (François d'), comte de Saint-Pol, 441.
Orliaguet, imprimeur, 407.
Ornano (le maréchal d'), 489.
Ors, com. du Château d'Oleron, arr. de Marennes, 476.
Orsini, 200.
Orthez (Basses-Pyrénées), 180.
Otard (René), baron de La Grange ; — de la Grange (Jean), 436.
Otard-Dupuy, 409.
Ottawa, 272.
Otvaneunus (Caius Julius), 169.
Oudet (le baron Amédée), 70, 75, 147, 222, 288, 295, 298, 365, 386, 488.
Oury, évêque de Dijon, 153.
Outrey (Ange) ; — (Henri) ; — (Thérèza), 436.
Ouvrard de Martigny (Eugénie), 430.
Ozillac, com. du cant. de Jonzac, 71, 75, 415.

P

- Pacifique, récollet, 330.
 Paganel (L'abbé), 489.
 Page, libraire, 18.
 Pagis, évêque de Verdun, 61.
Paillé, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 147.
 Palissy (Bernard), 151, 221, 228, 249, 254, 266, 269-271, 302, 387, 388, 418, 447, 449, 464-466 ; — (Math.), 466.
 Pallais (Saint), 154.
Palluau, cant. de Montmoreau, arr. de Barbezieux, 126.
 Palustre (Léon), archéologue, 245.
 Pannetier (Cécile), 294 ; — (Th.), organiste, 214, 294, 356, 362, 365, 486.
 Papin (Denis), docteur en médecine, 457 ; — (Jacques), pasteur, 457, 460 ; — (Jeanne), 452.
 Papon, prêtre, 94, 96, 98.
 Parabère (Le comte de) ; — (Le marquis de), 482. Voir Baudéan.
Parabère, 482, 483, 488.
Parcoul, cant. de Saint-Aulaye, arr. de Ribérac, 151.
 Pardaillan (De), 25 ; — (Catherine de), 482, 488.
 Parenteau-Dubeugnon (Emile) ; — (Auguste-Edmond) ; — (Thérèse) ; (Emilie) ; — (Edouard), 78.
 Pâris (Esther), 461.
 Paris (De), pasteur, 459.
 Parkman, historien, 334.
 Parthenay (Catherine de), vicomtesse de Rohan, 72 ; — (Jacquette de), 193 ; — Larchevêque (Jean de), 483.
Parzac, cant. de Saint-Claud, arr. de Confolens, 126.
 Pasquier, notaire, 187, 188.
 Pastré (Le comte) ; — (Marie), 436.
Patay, chef-lieu de cant., arr. d'Orléans, 231.
 Paternus (Justinus), 172.
 Patron (G.), avocat, 147.
Paultrou, 484. Voir *Poltrou*.
 Paulus (Axius), rhéteur, 168.
 Pautrot, 193.
 Pédezert, ingénieur, 409.
 Peigné (Françoise), 156.
 Peiresc (Fabri de), 199-204, 482, 483, 489.
 Pelingas (Emile), professeur ; — (François), 160.
 Pélissier (Léon-G.), 92, 492.
 Pelletan (Eugène), 59, 465 ; — (Jules), docteur-médecin, 53 ; — (Philippe-Jean), chirurgien, 52-54 ; — d'Archiac, 52.
 Pelletier (Jean), 157 ; — (Pierre-Antoine), professeur, 157.
 Pellisson (J.-M. -Emile), négociant, 3, 242, 301, 385, 410, 441 ; — (Jules), 6, 180, 192, 214, 488 ; — (Marcel), 214, 295, 314, 343, 359, 361, 364, 403, 406.
 Pellotier (Octave), magistrat, 237.
Pellouaille, comm. de Courcelle, cant. de Saint-Jean d'Angély, 158.
 Penard (Marie-Julie), 87.
 Pénarier (Pierre), 453.
Penmarc'h, cant. de Pont-Labé, arr. de Quimper, 108.
 Pennamen (Guy), 108.
 Penquer (Augusta), poète, 64.
 Péponnet (Amédée) ; — (Emmanuel), prêtres ; — (Jean), 13.
 Péraud (Raymond), cardinal, 467.
 Péréfixe (De). Voir Beaumont.
 Périer, curé de Notre-Dame de Rochefort, 159, 410 ; — (Léon), 76.
Pérignac, cant. de Pons, arrond. de Saintes, 182, 237.
Périgueux, 224, 238, 240.
 Pernes (De), 440.
 Péronneau (Jean), instituteur ; — avoué, 433.
Perpezac-le-Blanc, cant. d'Agen, arr. de Brive, 111.
 Perrain, 409.
 Perrault (Jean), peintre, 418.
 Perrin (Emile), 394.
 Perrin de Boussac, 409.
 Perrineau, entrepreneur, 214.
 Perry, 126.
 Person (François-Nicolas), 13 ; — (Jean de Dieu-Ferdinand), prêtre, 13, 131.
 Perthuis (Laure), 233.
 Perthuis de La Salle (Henry) ; — (Nestor), 233 ; — (Paul), 233.
 Pétion, président de la république haïtienne, 277.
 Petit, 232 ; — (Fulbert), évêque du Puy, 4, 144, 152, 213, 240 ; — adjoint au maire de Saintes, 292 ; — supérieur du collège de Juilly, 278.
 Petit-Dossaris, sous-préfet de Rochefort, 419.
Peyrat, comm. de Roumazière, cant.

- de Chabassais, arr. de Confolens, 488.
 Peyremol, 433.
Pézenas, chef-lieu de cant., arr. de Béziers, 476.
 Phelippeaux, docteur-médecin, 62.
 Phelippot (Théodore), 203, 386.
 Phelouzat (Jeanne), 437.
 Phélypeaux de Pontchartrain, 71.
 Philippier, 126.
 Philipponneau de Montargié, 455.
 Pic (Ossian), journaliste, 383.
 Picard, 66.
 Picot (Georges), 120.
 Piedagnel (Alexandre), 230.
 Pierre, 18 ; — professeur, 419.
 Pierre (Saint), 110.
 Piis (Le chevalier de), 191 ; — (Marie-Amélie de) ; — (Jean-Baptiste de), 231.
Pillac, cant. d'Aubeterre, arr. de Barbezieux, 126.
 Pillot, 368, 369.
 Pinasseau, notaire, 210, 214, 290, 292, 293, 316, 397, 398, 402, 403.
 Pinaud, Pineau (Emm.), docteur-médecin, 1, 66, 83, 131, 476, 486 ; — (Eugène), docteur-médecin, 436 ; — (Henri), docteur-médecin, 76 ; — employé de commerce, 410.
 Pindray, 126.
 Pinet (Georges), 409.
Pinet, cant. de Vienne, 251.
 Piolin (Paul), bénédictin, 16.
 Pissis (Robert), curé d'Agnat, 106, 107.
 Pithou (François), 200.
 Pius (Julien), 481.
Pizou ou *Le Pizou*, 151.
 Plaineville (De), 92, 93.
 Planat (Oscar), maire, député, 418.
 Planty (Louis), négociant, 295, 298, 357, 363, 386.
Plassac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 63, 89, 427, 481 ; — comm. du cant. de Blaye, 89.
Plassay, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 295, 409.
 Plocc (Jean de), évêque de Tréguier, 107.
Plougonven, cant. de Plouigneau, arr. de Morlaix, 107, 108.
 Plumeau (Germain), prêtre, 68, 147.
 Plumejeau (François-Etienne), 8.
Pohér (Bretagne), 108.
 Poirault, 409.
 Poirier (Marie), 233.
 Poisson (Adolphe), 394.
 Poitevin, Poittevin, 443 ; — conseiller général, 386 ; — seigneur de La Caranderie, 474.
 Poitiers, avocat, 43.
 Poitou (A.), capitaine, 295, 386.
 Pol, 126.
 Poli (Oscar de), 132, 214, 301, 347.
 Polignac (De), 224 ; — (Anne de), 244, 245.
 Polony, ingénieur, 271, 386.
Poltrop, *Poltrot*, comm. de Nabinaud, cant. d'Aubeterre, arr. de Barbezieux, 483.
 Poltrot de Méré (Jean), 483, 484.
 Pomaret (De), 126.
 Pommereau, 386.
 Pons (Antoine de), 182, 259, 311 ; — (Antoinette de), 259, 311 ; — (François de), 194, 225 ; — (Jacques de), 229, 247, 248, 250, 251 ; — Lacaze, 194.
 Pons de Themines-Lauzières, 111.
Pons, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 3, 5, 17, 18, 66, 67, 71, 119, 120, 141, 153, 159, 164, 170, 182, 201, 208, 221, 226, 228, 229, 230, 236, 237, 256, 263, 295, 311, 415, 419, 433-435, 446, 460, 463, 466, 477, 492.
 Pontac (De), 223.
Pontailiac, comm. de Royan, arr. de Marennes, 64.
Pont-Aven, chef-lieu de canton, arr. de Quimperlé, 60.
 Pont-Gravé (De), 253, 254, 257, 321, 323, 324.
Pont-Labé, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 4, 5, 283.
Pornic, chef-lieu de cant., arr. de Paimbœuf, 492.
 Portau (Marie), 17, 19 ; — (Thomas), imprimeur, 17-19, 131, 181, 213.
 Portier (Ernest), curé de Rochefort, 80, 435 ; — (Louis), 80.
Porto-Bello, 252.
Porto-Rico, 252.
Port-Royal, 266.
 Pottier, prêtre, 116.
 Poudensan (H.-I.), professeur, 389.
 Poulbrière (J.-B.), chanoine, 109, 280.
 Poupillier, 284.
 Pousol (Jean), prieur de Sablonceaux, 87.
 Poussard (Jean), seigneur du Vaneau, 484.

Poussin (Nicolas), peintre, 40.
Poutrin-court, comm. de Lanchères, cant. de Saint-Valery-sur-Somme, arr. d'Abbeville, 254.
 Pouvereau, professeur, 55.
 Pouyade (Anne de), 434; — (Melchisédec), 453.
 Poyferré (Michel), pasteur, 466.
Prahec, chef-lieu de canton, arr. de Niort, 54.
 Pranzac (Jourdain de), 20.
Pranzac, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 19-21, 102, 211, 218, 363.
 Prat (E.), élève du conservatoire, 294.
 Praud (Gabriel), garde d'artillerie, 156.
 Préau (Marie), 235.
 Prégent (Guillaume), chapelain de Saint-Eutrope, 108.
Préguillac, com. du canton de Saintes, 157.
 Prévérauld, 126.
 Prévost (Jeanne), 188 : — (Suzanne), 281; — (Jean-François), seigneur de Traversay; — (Angélique); — (François), seigneur de Puybottier; — de Traversay (Jean), 57.
 Prieur (Edouard), négociant, 232; — (Denys); — de Juicq, 232.
 Prince (Jean), cordonnier, 96.
 Prioleau, ministre de Pons, 224.
 Priolo (Renée), 281.
 Proust (Emile), 211, 236, 386, 397-408.
 Provençal, capitaine, 252.
 Puaux (Franck), pasteur, 227, 229, 466.
 Puet (Egiste), négociant, 409.
 Puget (Loisa), 35.
Puilboreau, comm. de La Rochelle, 157, 435.
 Puisnaud (Jean), 122.
 Puvis de Chavanne, peintre, 42.
Puybottier, fief des Prévost de Traversay, 57.
Puycheny, comm. de Saint-Romain, cant. d'Aubeterre, arr. de Barbezieux, 205.
 Puyguyon, 126; — (Marie de), 17.
 Puyrigaud, Puyrigault (Jean de), 74; — (Louis de), 54.
Puyvidal, comm. de Saint-Projet-Saint-Constant, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 474.

Q

Quaresmius, 227.
Québec (Canada), 138, 143, 210, 212, 213, 214, 217-220, 246, 255, 257, 259, 263-268, 272, 290-292, 295, 297, 300, 302, 309-313, 315, 318-320, 324-331, 342, 345, 346, 350, 351, 356, 358, 361, 362, 364, 366, 370, 371, 373, 374, 379-381, 384-386, 389, 397, 398, 400, 410, 411.
Quervilly, cant. de Grand-Couronne, arr. de Rouen, 481.
Quilliou, comm. de Gourin, arr. de Napoléonville, 107.
Quimperlé (Finistère), 195, 196.

R

Raba (Elisée), 3.
 Rabaine, 126.
Rabastein, chef-lieu de cant., arr. de Gaillac, 476.
 Rabault (Suzanne), 54.
 Rabec, juge, 409.
 Rabié, docteur en médecine, 285; — (Jean-Gabriel), prêtre, 285, 412.
 Raboteau, 409.
 Rabouin, 384.
 Radegonde (Sainte), 70, 133.
 Raffenel (François), chef de bataillon; — (Jean-Baptiste), 161.
 Rainaut, poète, 62.
 Rainguet, 85, 98, 100, 101, 193.
Rallais, 206.
 Rambouillet de La Sablière (Made-moiselle), 120.
 Rancon; — (Geoffroy de), 243.
Rancon, 243.
 Randon (De), 126.
 Rangouze (Pierre de), 489.
 Ransanne, 126.
 Raoul (Jacques), 85; — (Michel), évêques de Saintes, 152, 154.
 Raté, menuisier, 384.
 Rateau (Frédéric), 386.
 Rattier, 221.
 Raymond de Rocquard, 126.
 Razin (Anne), 281.
Ré, île, arr. de La Rochelle, 10, 48, 50, 146, 207, 219, 226, 247, 383.
 Read (Charles), 144, 228, 464, 465.
 Réaume (Eugène), écrivain, 190, 412.
 Réaux, 221.
Redou, fief des Martin, 453.
 Regelsperger (Gustave), 197, 199.

- Reggade*, cant. de Mercœur, arr. de Tulle, 111.
- Regnaud, 126 ; — peintre, 42.
- Régnier (Jacques-Adolphe), sous-commissaire de la marine, **232**, 381 ; — (Laurent), 232 ; — (Pierre), pharmacien, 223 ; — (Pierrette), 54 ; — lieutenant d'infanterie de marine, 233.
- Regulus (Erminiscus), 168.
- Reilhac*, cant. de Langeac, arr. de Brioude, 105.
- Reinach (Salomon), 222.
- Remaillard*, 122.
- Rémy (Pierre), orfèvre, 150.
- Renardet de La Valette, 464.
- Renaudet, maire de Saintes, 118 ; — (Dominique), religieux, 18.
- Renaudin, amiral, 12.
- Rencogne*, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 141, 217, 226, 242-244.
- Renduel (Charles), commissaire général de la marine ; — (Jean), **234**.
- Renoleau, 242.
- Renou, avocat à Nantes ; — (Gustave), **237**.
- Renouard, 126 ; — (Jean) ; — (Pierre), 19-21.
- Rességuier (Le comte F. de), 16.
- Retz (Le cardinal de), 21.
- Retz*, fief des Annehaut, 21.
- Réveillaud (Eugène), pasteur, 147, 422, 486.
- Reymond (Pierre), émailleur, 150.
- Rihemont*, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Quentin, 422.
- Ribéraud, 407.
- Ribot, peintre, 42, 242.
- Richard, archevêque de Paris, 153, 154 ; — archiviste, 287, 441 ; — (Elic), médecin, 6, 131 ; — (Elic), 486 ; — (Ph.), 409 ; — (Suzanne), 384.
- Richard, Cœur de lion, 243.
- Richard de Latour (Xavier), 281.
- Richard de Barbezieux, poète, 62.
- Richelieu (Le cardinal de), 72, 217, 248, 264, 266, 267, 284, 323, 326, 327, 330, 331, 375, 489.
- Richemond (Louis de), 6, 12, 98, 224, 228, 466, 478, 486, 487 ; — (Adolphe de), 423. Voir Meschinot.
- Richemont*, com. de Cognac, 15, 240, 418.
- Richer (Le capitaine), 182.
- Richier (Marguerite), 312 ; — (Pierre), sieur de Vandelincourt, pasteur, 452, 453.
- Richolion-Russel (Hélène), 436.
- Rideau (P.-J.), 464.
- Riel (Louis), 311.
- Rigaud (Philippe), marquis de Vaudreuil, 312.
- Rigaude (Mathurine ou Matheline), 54.
- Rigault de Genouilly, amiral, 234.
- Rigoverjugus, 169, 174.
- Riol (Marguerite), 122.
- Rioux*, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 386, 466.
- Rippe (Charles-Alexandre de), 55.
- Riquet de Caraman (Elisabeth), 234.
- Ris-Paquot, écrivain, 444.
- Rivail (Pierre), notaire, 68.
- Rivaud, 148.
- Rivet (André), pasteur, 181.
- Rivières*, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 126.
- Robert, 407 ; — journalier, 152 ; — notaire, 50, 287 ; — (Samuel), 466.
- Robert de Bavière, archevêque de Cologne, 226.
- Robert 1^{er}, roi de France, 222.
- Roberval, 255, 256, 322.
- Roberval*, cant. de Pont-Saint-Maixence, arr. de Senlis, 372.
- Robespierre, 273, 277.
- Robin, religieux, 417 ; — (Jean), 453 ; — (Jules), 409 ; — (Stéphanie), 155.
- Robinet (Brice) ; — (Denis), 430.
- Robinson (Christophe), 382.
- Rochambeau, 297.
- Rochard, docteur-médecin, 52.
- Rochave*, fief des Saint-Moris, 90.
- Roche (Gombaudo), chevalier, 66.
- Rochechouart (Les), 233, 234 ; — (François de), 233 ; — (Louis de), évêque de Saintes, 227, 228 ; — (Léonie de) ; — (Mathilde de) ; — (René de), duc de Mortemart, **233**.
- Rochedragon, 197.
- Rocheport-sur-Mer* (Charente-Inférieure), 210, 368-370.
- Rochetaillée*, fief des Bernon, 235.
- Rochon ; — (Louis), sieur de Puycheny, 205.
- Roernan (Jean), 263.
- Rohan, 146 ; — (Le duc de), 204 ; — (Henri de), 482 ; — (Madame de), 481.
- Rohan*, fief de Catherine de Parthenay, 72.
- Roll, paysagiste, 241.
- Roland, Rolland (Arnaud), maire de

Saint-Jean d'Angély, 420; — (Humbert), médecin, 80; — (Jeanne), 462; — (André de); — (Joseph de); — de Nizerolles (Joseph de), 80.
 Rom (Hillerin de), curé d'Allas, 55.
 Romas (Jacques de), 489.
Romegoux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 225.
Ron, mansion romaine, 207.
 Ronsard, poète, 132.
 Roquelaure (Le comte Hector de), 114.
 Rosampoul (Le sire de), 107; — (Jean), 108.
 Roselly de Lorgues (Antoine-François), 165.
 Rosset, lazariste, 79, 80.
 Rother (Marie-Louise), 123.
 Rotgès (G.), inspecteur primaire 487.
 Rotschild (James de), 481.
 Rottembourg (De), 482; — (Frédéric-Rodolphe, comte de), 483.
 Rouault (René), marquis de Gamache 268.
 Rouchié-Alquier (Edith), 492.
 Rouer (Hercule), 263.
Rouffiac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 4.
 Roufineau, pasteur, 228, 292, 423, 464.
 Rouhier (François), 444.
Rouillac, fief des Goth, 57.
 Rouillé (Adélaïde); — (Henri); — (Marie), 55.
 Roul (Rémy), archiprêtre de Saint-Louis de Rochefort, 436.
 Roulet (Gaston), peintre, 239.
Roumazières, près Néré, 410.
 Roumefort (Hélion de), 87.
 Rouspeau (Yves), pasteur-poète, 18, 19, 131, 229.
 Rousseau, paysagiste, 35, 41, 43; — (Mathilde), 435; — (P.-J.), prêtre, 146.
 Rousselot, prêtre, 418.
Roussel, comm. de Samonac, cant. de Bourg, arr. de Blaye, 286.
 Roussier, pasteur, 439.
 Roussin, commissaire de la marine, 234.
 Routhier, poète canadien, 394.
 Roux (Marcel), 313.
 Rovère, 203.
 Roy, architecte, 8; — docteur-médecin, 79; — (Julien); — (Louis), 78; — (Marguerite), 249; — (Pérette), 466; — d'Angeac, 222; —

de Loulay, député, 15, 154, 233, 434.
Royan, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 74, 141, 168, 199, 204, 207, 208, 228-230, 240, 256, 311, 385, 421, 422, 434, 436, 447, 463-466, 478.
Roye, chef-lieu de cant., arr. de Montdidier, 146.
 Royère (Prosper, baron de), 231.
 Ruble (Le baron A. de), 183, 189, 412.
Ruelle, com. du cant. d'Angoulême, 284.
 Rufus (Gaius Julius), 169-171.
 Rullier, architecte, 210, 214, 290, 316, 358, 398, 400, 401, 405.
 Rumbold (Emilie), 155.
 Russell (Charles), 382.
 Ruzé d'Effiat, 77.
 Ryvet (Guillaume), 50.

S

Sables d'Olonne (Vendée), 247.
Sabloneaux, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 85, 86, 87, 92, 94-98, 152, 153, 182, 215.
 Sagot du Vauroux (Paul), prêtre, 417.
Saint-Aignan, chef-lieu de cant. arr. de Marennes, 143, 415.
 Saint-André (De), 80.
Saint-André de La Marche, cant. de Montfaucon, arr. de Cholet, 207.
Saint-André de Lidon, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 164.
Saint-André des Arcs, com. des Arques, cant. de Cazals, arr. de Cahors, 279.
Saint-André des Combes, com. du cant. de Cognac, 164.
Saint-Aubin, cant. de Bourbon, l'Archambault, arr. de Moulins, 281.
 Saint-Aulaire, Saint-Hulaire, Saint-Olaire (De), 231; — (Angélique de), 56; — (Claude de), curé de Champagnac, 56.
Saint-Bernard de La Graule, château, com. de Touverac, cant. de Baigne-Sainte-Radegonde, arr. de Barbezieux, 119.
 Saint-Blancard (Victor), juge, 234.
Saint-Bonnet, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 163, 164.
Saint-Brice, com. du cant. de Cognac, 126.

Saint-Cier, 74.

Saint-Cier du Taillon, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 55.

Saint-Ciers La Lande, chef-lieu de cant., arr. de Blaye, 207.

Saint-Clément des Baleines, comm. d'Ars en Ré, arr. de La Rochelle, 4.

Saint-Cybard, com. d'Angoulême, 240.

Saint-Denis (Dom André de), 469.

Saint-Denis d'Oleron, cant. de Saint-Pierre d'Oleron, arr. de Marennes, 187-189, 447.

Saint-Didier (le baron de), commandant, 16.

Saint-Domingue, 252.

Sainte-Aldegonde (Virginie de), 233.

Sainte-Colombe, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 164.

Sainte-Colombe, cant. de Condrieu, arr. de Lyon, 251.

Sainte-Gemme, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 87, 204.

Sainte-Hélène, île, près Montréal, 264.

Saint-Eliz, cant. et arr. de Mirande, 112.

Saint-Eloi, com. de Cognehors, arr. de La Rochelle, 384.

Sainte-Marie en Ré, cant. de Saint-Martin de Ré, arr. de La Rochelle, 68, 79, 205, 286.

Sainte-Marthe, 200.

Sainte-Maure, 126 ; — (Charles de), 124 ; — (Henri de), 488.

Sainte-Même, arr. de Saint-Jean d'Angély, 204.

Saintes (Charente-Inférieure), 7, 66, 69, 74, 86, 87, 116, 143, 165-176, 186-188, 216, 218, 225, 226, 228, 237-239, 282, 440, 446.

Sainte-Sévère, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 126.

Sainte-Soule, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 158.

Sainte-Thérèse, comté de Perrebonne, (Canada), 214.

Saint-Eutrope, château, com. de Linas, cant. d'Arpajon, arr. de Corbeil, 103.

Saint-Eutrope de Sept-Fons, prieuré, com. de Cornille, cant. de Savignac, arr. de Périgueux, 102.

Saint-Exupéry (Albert, comte de) ; — (Jacques, marquis de) ; — (Joseph de) ; — (Madeleine de) ; — (Marie de), 155.

Saint-Fort-sous-Brouage, com. de Saint-Jean d'Angle, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 231, 232.

Saint-Fort-sur-Gironde, canton de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 242.

Saint-Gelais (De), 192, 484 ; — (Anne de) ; — (Mathurin de) ; — (Octavien de), évêque d'Anjou, 150, 151 ; — (René de), 484.

Saint-Geniez (Le marquis de), 16.

Saint-Geniez, fief des Baderon-Thezan, 222.

Saint-Genis de Saintonge, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 78, 147, 155, 242, 427, 477.

Saint-Georges de Didonne, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 201, 240, 465.

Saint-Georges de Reze, cant. de Mauzé, arr. de Niort, 256.

Saint-Georges des Agouts, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 164.

Saint-Georges des Coteaux, com. du cant. de Saintes, 17, 466.

Saint-Georges d'Oleron, cant. de Saint-Pierre d'Oleron, arr. de Marennes, 186, 188, 189, 415.

Saint-Germain (Le comte de), 429.

Saint-Germain de Beaupré (Haute-Vienne), 280.

Saint-Germain d'Esteuil, com. du cant. de Lesparre, 231.

Saint-Germain du Seudre, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 219.

Saint-Hermine, 126.

Saint-Hilaire de Villefranche, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 16.

Saint-Jacques de L'Houmeau, com. d'Angoulême, 125.

Saint-James, comm. du Château (île d'Oleron), 451.

Saint-Jean d'Angély (Charente-Inférieure), 74, 280.

Saint-Jean d'Angle, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 232, 462.

Saint-Jean d'Ulloa (Mexique), 252.

Saint-Jean Leblanc, com. du cant. d'Orléans, 80.

Saint-Julien, près Saint-Genis de Saintonge, 477.

Saint-Junien, chef-lieu de cant., arr. de Rochechouart, 435.

Saint-Just, 273.

Saint-Just, com. du cant. de Marennes, 72, 452-454, 460-462.

- Saint-Laurent de La Prée*, com. du cant. de Rochefort, 166.
Saint-Léger, cant. de Damazan, arr. de Nérac, 121.
Saint-Légier (Marie-Adélaïde de); — (Marie-Octavie de); — (Pierre-Louis-René de), 16; — (René de), 459; — de Boisrond, 101, 183; — de La Sauzaie (Léon-Paul, marquis de); — (Aurélien), 75; — (P.-L.-R. de), 479; — d'Orignac (la comtesse de), 386; — (Grégoire de), 75.
Saint-Mandé, arr. de Saint-Jean d'Angély, 233.
Saint-Mard ou *Saint-Mars*, grand écuyer, 77, 475.
Saint-Marsault (Le comte Edmond de), 386.
Saint-Martial d'Artensec, cant. de Montpon, arr. de Ribérac, 52.
Saint-Martin (Edouard) commissaire de la marine; — (Jacques), négociant; — (Louis); — (Auguste); — (Jules), 432.
Saint-Martin de Mirande (Louis de), 122.
Saint-Martin de Ré, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 58, 286, 287, 384.
Saint-Mary, cant. de Saint-Claud, arr. de Confolens, 126.
Saint-Maurice, com. de La Rochelle, 135, 139.
Saint-Mesme, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 89, 462.
Saint-Moris, *Saint-Maurice*; — (Jean de), 90.
Saint-Nicolas, ile d'Oleron, 451.
Saint-Ouen, cant. Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 164.
Saint-Palais du Né, com. du cant. de Barbezieux, 54, 55.
Saint-Palais-sur-Mer, cant. de Royan, arr. de Marennes, 89, 150, 164.
Saint-Palais de Négrignac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 164.
Saint-Pardoux-la-Croizille, cant. de La Roche-Canillac, arr. de Tulle, 111.
Saint-Philbert de Grand-Lieu, chef-lieu de cant., arr. de Nantes, 207.
Saint-Pierre d'Oleron, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 4, 157, 451, 453.
Saint-Porchaire, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 160.
Saint-Porchaire, com. du cant. de Bressuire, 12, 221, 227.
Saint-Preuil (Le chevalier de), 72.
Saint-Priest de La Motte, 77.
Saint-Projet, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 126.
Saint-Richier, capitaine, 182.
Saint-Romain, 74.
Saint-Romain, cant. d'Aubeterre, arr. de Barbezieux, 126.
Saint-Romain de Benêt, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 86.
Saint-Romain de Blaye, abbaye, 285.
Saint-Saturnin du Bois, cant. de Surgères, arr. de Rochefort, 198.
Saint-Saud (De), 10, 122, 205, 215, 219, 223, 487, 490.
Saint-Sauran, cant. de Burie, arr. de Saintes, 78.
Saint-Savinien, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 232.
Saint-Seurin de Clerbise, com. de Belluire, cant. de Pons, arr. de Saintes, 90.
Saint-Seurin d'Uzet, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 17, 466.
Saint-Séverin, canton d'Aubeterre, arr. de Barbezieux, 126.
Saint-Simeux, cant. de Châteauneuf-sur-Charente, arr. de Cognac, 126.
Saint-Simon (De), historien, 92, 101.
Saint-Simon, cant. de Châteauneuf-sur-Charente, arr. de Cognac, 126.
Saint-Simon de Bordes, com. du cant. de Jonzac, 75.
Saint-Sorlin, com. du Port d'Envaux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 198, 411.
Saint-Sorlin de Cosnac, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 198.
Saint-Sornin, com. du cant. de Marennes, 198.
Saint-Sulpice de Royan, cant. de Royan, arr. de Marennes, 229, 465, 466.
Saint-Surin (Amédée, baron de), 231.
Saint-Symphorien d'Ozon, chef-lieu de cant., arr. de Vienne, 231.
Saint-Thomas de Cônac, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 77, 181, 184.
Saint-Trojan, cant. du Château d'Oleron, arr. de Marennes, 199, 420, 451.
Saint-Vallier, cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 126.

- Saint-Vivien*, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 384.
- Saint-Xandre*, com. du cant. de La Rochelle, 467.
- Saint-Yrieix La Perche* (Haute-Vienne), 280.
- Salignac (De), 126 ; — Salignac de Jarcy, 126 ; — de La Mothe-Fénelon, 125.
- Sallaigues*, fief d'Antoine Du Perrier, 322.
- Salles*, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 431.
- Salles-Lavalette*, cant. de Montmoreau, arr. de Barbezicux, 126.
- Salneuve (Eugène) ; — (François) ; — (François-Georges), 5.
- Saloine (Saint), 198.
- Salomon (Jean), dit La Rochelle, 384.
- Salon (Le prince de), 223.
- Salting, 221.
- Saluces, 126.
- Salviac*, chef-lieu de cant., arr. de Gourdon, 114-116.
- Samonac*, com. du cant. de Bourg, arr. de Blaye, 286.
- Samson (Jean), notaire, 453.
- San-Martino* (Navarre), 155.
- Santonos, 166.
- Sanxay*, cant. de Lusignan, arr. de Poitiers, 418.
- Sarcey (Francisque), écrivain, 91.
- Sarpi (Paolo), 200.
- Sarrau (Charlotte-Cora), 155 ; — (Claude), 489 ; — (Louis, comte de), 165.
- Sarrazin, notaire, 156 ; — (Adélaïde), 433.
- Sarrum*, mansion romaine, com. de Chadurie (Charente), 208.
- Sartorys (Luc de), 176-178.
- Sartre (Marie de), 16.
- Satre, capitaine, 60.
- Saturnin (Saint), 198, 480.
- Sanjon*, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 6, 10, 55, 72, 120, 121, 224, 287, 464.
- Saujon (Denis ou Pierre, baron de), 121.
- Saulnier, 126.
- Saumaise, 469.
- Sauzé (Charles), magistrat, 487, 488 ; — (Jean-Charles), maire de La Mothe, 488.
- Sauzé*, comm. de La Trimouille, arr. de Montmorillon, 458.
- Savalette (Jacques), vicaire général, 185, 186.
- Savary (Hector) ; — (Henriette) ; — (Mathilde) ; — (René), enseigne de vaisseau, 434, 435.
- Savatier (Ludovic), 60, 197.
- Savignac*, fief des Lidon, 488.
- Savigny (Charles), 235 ; — (Michel), journaliste, 220 ; — (Théodore), chef de bataillon, 235.
- Savineau (M.), prêtre, 13, 436.
- Savoie (Le comte de), 176, 178.
- Sazerac (Bernard), 444.
- Scaër*, chef-lieu de canton, arr. de Quimperlé, 107.
- Scaliger, 200, 489.
- Scarron (Pierre), évêque de Grenoble, 152.
- Scheffer (Ary), peintre, 44.
- Schickler (Le baron de), 144, 228, 229, 463, 465.
- Schirmeck*, chef-lieu de canton, arr. de Saint-Dié, 431.
- Schuermans (Henri), archéologue, 237.
- Schurmann (M^{lle} de), 469.
- Segonzac*, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 464.
- Segora*, mansion romaine, com. de Voultegon (Deux-Sèvres), 208.
- Séguier (Dominique), évêque de Meaux, 264.
- Segur (Jean-J. de), 489.
- Segur-Cabanac (Hermine de), 231.
- Seignelay, 456.
- Seignette (Gabriel-Louis-Elie) ; — (Céline) ; — (Marie-Louise) ; — (Louise-Gabrielle), 123.
- Seillière, 284.
- Sellier (Jean-Louis), prêtre, 80.
- Semoussac*, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 164.
- Senemaud (Louise), 235.
- Senigon du Rousset de Roumefort, 99 ; — du Cluzeau (Henri) ; — (Yolande), 16. Voir Roumefort.
- Senné, notaire, 189.
- Senné de La Gasconnière (Jean), 451.
- Senneville (De), 80.
- Sens (De), 87, 126.
- Sérignac*, cant. de Beaumont, arr. de Castelsarrazin, 111.
- Sermanicomogus*, comm. de Saint-Cybardeaux, canton de Rouillac (Charente), 208.
- Serran, 126.
- Servet (Michel), 447, 448.

Servières, chef-lieu de canton, arr. de Tulle, 109.
Seuillet (L.), journaliste, 145.
Sévère (Septime), 170.
Sevestre (L.), 269.
Séville (Espagne), 252.
Shollo-Douglas (James-Edouard), 161.
Siauve-Evausy, socialiste, 422.
Sigogne, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 126.
Silhon (Jean de), 489.
Sylvestre, chef de bataillon, 76.
Simon, géolier, 46 ; — prêtre, 214.
Simonnin, 11.
Sirmond, jésuite, 200.
Sivray (De), 229. Voir *Marchadier*.
Smith, 268.
Soderini (François), cardinal, 467.
Solda, potier, 438.
Solmesmes, cant. de Sablé, arr. de La Flèche, 16.
Solignac, comm. du cant. de Limoges, 280.
Sorel (Agnès), 224.
Sorges, comm. de Ponts de Cé, arr. d'Angers, 435.
Sorin-Dessources, magistrat, 234.
Sorsène (Henri) ou René Hérisson, peintre, 230.
Sostrat, docteur-médecin, 143.
Soubise, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennnes, 146, 204, 272, 438, 483.
Soulard, notaire, 94.
Soulard, poète canadien, 394.
Soulary, 230.
Soulier, pasteur, 423.
Sourdis (François de), 5, 445, 489 ; — (Henri de), cardinaux, 445.
Sousmoulins, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 164.
Spitzer, collectionneur, 221.
Spuller, sénateur, 35, 61.
Steeg, pasteur, député, 379.
Stein (Henri), archiviste, 150.
Strada de Rosberg (Octavio de) ; — (Jean de), 99.
Strowski (Stéphane), 113.
Suchet d'Albufera (Louise), 437.
Sully-Prudhomme, poète, 206.
Sulte (Benjamin), écrivain canadien, 394, 395.
Surgères, chef-lieu de canton, arr. de Rochefort-sur-mer, 74, 143, 202, 281, 415, 467.
Surraud (Gabrielle), 161 ; — (Jean),

greffier, 73, 161.
Surville (Pierre), professeur de droit, 78.
Susane (Le général), historien, 124.
Sylvane (André), 488.

T

Tabourin (François), chanoine, 228.
Tacoulat, professeur, 419.
Tadoussac (Canada), 253, 255-259, 322-324.
Tailhandier (Dom), 26.
Taillason (A.) ; — (Ch.), 409.
Taillebourg, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 3, 50, 56, 68-70, 74, 89, 133, 143, 156, 176, 211, 224, 225, 243, 288, 314, 366, 400, 401, 403, 474, 492.
Taillefer (Guillaume), 418.
Taiteau (Françoise), 444.
Talbot, receveur de l'enregistrement, 214.
Talisia (Attusia Lucana), 168.
Tallemant des Réaux, 86 ; — (Gédéon), écrivains, 120.
Tallon (Françoise), 187.
Talmont-sur-Gironde, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 168, 201, 207, 221, 484.
Tamizey de Larroque (Philippe), écrivain, 60, 74, 85, 88, 92, 192, 199-201, 214, 223, 476, 487-490, 492.
Tandebearatz (Jacques de), 468.
Tanzac, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 164.
Tapernoux (Philippe), écrivain, 490.
Tardoire, rivière, 243.
Taschereau, 190.
Tasdon, com. de La Rochelle, 236, 431.
Tasgetios, 166.
Taugon, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 13, 156.
Tebbing (Anne-Angélique), 278.
Templeau, curé de Nuaillé, 435.
Templier (Jeanne), 54, 55.
Tercinier (Jean-Baptiste), 159, 235 ; — (Léon), capitaine ; — (Léon), chef d'escadron, 235 ; — (Louis), négociant, 235 ; — (Louis), 235 ; — (Marie-Madeleine), 159 ; — (Prosper), médecin, 235.
Termonia, docteur-médecin, 11, 12, 77, 148, 214, 290, 293, 316, 398, 403, 405.

- Terrasson**, 126.
Terrier (Isabelle) ; — (Richard), 263.
Tessereau (Abraham), 225.
Tessier (Marie), 157.
Tetradius, rhéteur, 168.
Texier, économiste de l'hospice de Rochefort, 76 ; — (Jeanne), 431 ; — (Noël), imprimeur, 214, 242, 244, 287, 288, 407, 409, 417 ; — de La Garrousserie, 409.
Thébaud, 483.
Thédénat (L'abbé Henry), écrivain, 440, 490.
Theil-Rabier, cant. de Villefagnan, arr. de Ruffec, 50, 122, 123.
Thémines (Le maréchal de), 261.
Thémines, cant. de La Capelle, arr. de Figeac, 111, 311.
Thenac, com. du cant. de Saintes, 359, 385.
Thévet (André), cosmographe, 384.
Thézac, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 240.
Thèze (Alfred), docteur-médecin, 76.
Thibaud, 126 ; — capitaine, 259 ; — (Ferdinand), 105 ; — de La Brousse, 126.
Thomas (Le cardinal), archevêque de Rouen, 213, 467, 491 ; — (Alexandre), prêtre, 107 ; — (Antoine), 176, 178, 418, 491 ; — (Jehan), 467.
Thompson (John), 1^{er} ministre du Canada, 291, 293, 296, 360, 370, 374, 382.
Thoré, critique d'art, 35.
Thou (De), historien, 200 ; — (Elisabeth-Claire de) ; — (Louise de), 223.
Thouron, cant. de Nantiat, arr. de Bellac, 280.
Tibère, empereur, 166, 169, 170, 305.
Tigny, fief des Aubigné, 204.
Tillières de Bassompierre, 466.
Tillot (R.), 240.
Tilloux, docteur-médecin, 54.
Tilly, chef de musique, 292, 359.
Tilly (Pierre Legardeur de), 67, 68.
Tintinniac, com. de Nove, arr. de Tulle, 305.
Tonnay-Boutonne, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 160.
Tonnay-Charente, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort-sur-mer, 61, 148, 233, 430, 436.
Tontuit, fief des Chauvin, 256.
Topin (Marius), écrivain, 474.
Torchut, pasteur, 229.
Tortat (Gaston), juge, 94, 98, 131, 386.
Torterie-Bonneau (Louise), 157.
Toulouse, 198, 199.
Toupet (Anne), 287.
Touquet, industriel, 380.
Toureau (François), 383.
Tourette (Paul), sculpteur, 211, 218, 310, 361, 363, 366, 389.
Tournol, principal du collège de Saintes, 292, 354.
Tournemine (René de), 27.
Tourneux (Maurice), écrivain, 191, 193, 412.
Touverac, cant. de Baigne, arr. de Barbezieux, 148.
Touzel (La marquise de), 45.
Traversay (Le comte de), 119.
Traversay, fief des Prévost, 57.
Trébuchet, archiprêtre de Jonzac, 437.
Tréguier, chef-lieu de cant., arr. de Lannion, 107, 108.
Treuil-Bussac, com. de Fouras, cant. de Rochefort-sur-mer, 242.
Trichet (Pierre), avocat, 285, 485 ; — (Raphaël), 485.
Tricoire, prêtre,
Trion (Rhône), 174.
Triou, conducteur des ponts et chaussées, 162, 164.
Troche (Paul), publiciste, 152, 386.
Trochon, prêtre, 435.
Trocquemé, pasteur, 229, 465.
Trophime (Saint), 480.
Trott (Le baron de) ; — (Marie de), 155.
Troyon, peintre, 42.
Trudaine, ingénieur, 120.
Trullard, 47, 48.
Tugéras, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 162.
Tulle (Corrèze), 217.
Tupper, ministre de la marine du Canada, 291, 293.
Turgon, cant. de Champagne-Mouton, arr. de Confolens, 126.
Turgy, 45.
Turner (Marguerite), peintre, 239.
Turpin de Crissé (Christophe-Louis), 196 ; — de Jouhé (Théodore), 430.

U

- Umbricht**, 241.
Urbica, 173.
Urbieta (Jean de), 51.
Ursin (Saint), 480.

Urroy, 81 ; — de Closmadeuc (Lau-
re) ; — (Victor-César), capitaine
de gendarmerie, 80.
Uzès (La duchesse d'), 281.

V

Vadier, conventionnel, 275.
Valades (Guillaume), 384.
Valbert, critique, 469.
Valence, cant. de Mansle, arr. de
Ruffec, 126.
Valleau, évêque de Quimper, 4, 17,
72, 80, 143, 144, 152-154, 491.
Vallée, prêtre, 436.
Vallée de Monsanson (Louis de), 454.
Vallein, maire de Chermignac, 214 ;
— (Edith), 235.
Vallet (A.), 491.
Vallière, com. de Saint-Georges de
Didonne, cant. de Saujon, 230.
Valois (Marguerite de), 224.
Vanbecq (Agnès), 99.
Vandelinourt, fief des Richier, 452.
Vandré, cant. de Surgères, arr. de
Rochefort-sur-mer, 234.
Varaize, com. du cant. de Saint-
Jean d'Angély, 58, 131.
Varenès (Claude), curé de Saint-
Pierre de Brioude, 105-107.
Vars, cant. de Saint-Amand de
Boixe, arr. d'Angoulême, 55.
Varzay, com. du cant. de Saintes,
156, 164.
Vassal de Nesle (Louis), 160.
Vassy (Haute-Marne), 450.
Vatrin, ingénieur, 59.
Vaudreuil (Rigaud de), 312, 335, 336,
384.
Vaudreuil, fief des Rigaud, 312, 313.
Vaulx (Isabeau de), 484.
Vaurigaud, 234.
Venopes, Venopis, 170.
Ventadour, fief des Lévis, 261, 311.
Ventouse, 126.
Verazzani, 255, 322.
Vercheval, professeur de musique ;
— propriétaire ; — (Joseph Al-
fred), 236.
Vercingétorix, 167, 439.
Verdelin (Marie-Antoinette de), 56.
Verdier, 45.
Verger, docteur-médecin, 14.
Vergneau, 384.
Verie (Françoise-Marguerite), 122.
Verjat, notaire à Saintes, 152.

Vermandois (Le comte de), 474.
Vermont (De), docteur-médecin, 15.
Verneuil, 483.
Vernoy (Gilbert), imprimeur, 181.
Vernoy de Saint-Georges, 191.
Verotal, 166.
Verterus, 170.
Verteuil, général, 283.
Verteuil, com. du cant. de Ruffec,
126, 386.
Verthamon (Les), 231, 232 ; — (Mar-
tial, marquis de), 231 ; — (Jean-
Baptiste de).
Vervant, cant. de Saint-Jean d'An-
gély, 166.
Veyrel, antiquaire, 74.
Vezin, 107, 433.
Vialle, arr. d'Issoire, 106.
Viaud, notaire, 52.
Vibert, 10 ; — peintre, 43.
Victoire de France (Madame), 223.
Victor (Caius Julius), prêtre, 171.
Vienne (Maurice de), 73.
Vigeois (Geoffroy de), 110.
Vigier, 483 ; — (Françoise), 466 ; —
(Guillaume), curé de Beaulieu,
110 ; — (Lucrèce), 56.
Vignemont (Jaulin de), 52.
Vignolles (Bertrand de), 74, 489,
491.
Vignols (Léon), 144.
Villarnoul, député général des égli-
ses réformées, 145.
Villars-Marange, com. de Mérignac,
cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 187.
Villebois, près Agen, 190, 191.
Villebois La Valette, chef-lieu de
cant., arr. d'Angoulême, 191.
Villecourt (Clément), cardinal, 467.
Villedon (De), 126.
Villefagnan, chef-lieu de cant., arr.
de Ruffec, 123.
Villefavard, cant. de Magnac-Laval,
arr. de Bellac, 189.
Villemandy (Pierre de), 455.
Villeneuve d'Ornon, canton de Pes-
sac, arr. de Bordeaux, 205, 206.
Villeneuve (Elisabeth), 453.
Villeneuve, com. d'Yves, cant. de
Rochefort, 437.
Villeray (Anne de) ; — (Marguerite
de), 122.
Villers, 50.
Villaxavier, com. du cant. de Jonzac,
436.
Villière, fief des Des Montis, 54.
Villiers (Hardouin de), 248.

Vincens, Vincent (Camille) ; — (Georges) ; — (Jules), 123 ; — (Louis-Pierre), 240 ; — (Philippe), 225.
 Vincent (Saint), 208, 222.
 Vincent de Paul (Saint), 154.
 Vincent-Molinière (Adélaïde), 78.
 Vinet (Elie), professeur, 7, 8, 419, 485.
 Vipodvalis, 170.
 Viretio, 166.
 Virollet, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 433.
 Viroullaud, 126.
 Virson, com. d'Aigrefeuille, arr. de Rochefort-sur-mer, 431.
 Visme (De), pasteur, 157.
 Vitray (Antoine), 5.
 Vivien (Saint), 154.
 Vivier (Alphonse), avocat, 10.
 Vivonne (Jeanne de), 21 ; — Pisany (Jean de), 87 ; —
 Vodeluteiacus, 170.
 Voisin (Pierre), procureur au bailliage de Brioude, 106.
 Voisin de La Popelinière (Lancelot), 120.
 Voix (Eugène), 15.
 Vollet, capitaine de vaisseau, 76.
 Volluyre, 126.
 Vouillé, chef-lieu de cant., arr. de Poitiers, 175.
 Voutron, com. d'Yves, arr. de Rochefort-sur-mer, 437.
 Vrignaud, 409.

W

Watteau, peintre, 40.

Wavrechin (Henri de) ; — (Louise de), 236.
 Webster (Richard), 382.
 Weckerlin, 314.
 Weiller (Lazare), peintre, 241, 242, 441.
 Weiss, 227-229, 423, 445, 447-451, 466.
 Wels, 409.
 Welseh (Jean), 6, 180, 181.
 Werner, docteur-médecin, 441, 444.
 Wolf, général anglais, 312, 313, 337.

X

Xamheu (François), professeur, 431, 464 ; — (Vincent), inspecteur d'académie, 431.
 Xanton (Vendée), cant. de Saint-Hilaire des Loges, arr. de Fontenay-le-Comte, 158.

Y

You, sieur de la Découverte, 384.
 Yver, pasteur, 459.
 Yves, com. du cant. de Rochefort-sur-mer, 437.
 Yviers, cant. de Chalais, arr. de Barbezieux, 126.

Z

Zola, écrivain, 91.

IMPRIMÉ
Sur les presses de NOEL TEXIER,



TYPOGRAPHE A LA ROCHELLE

1893.

